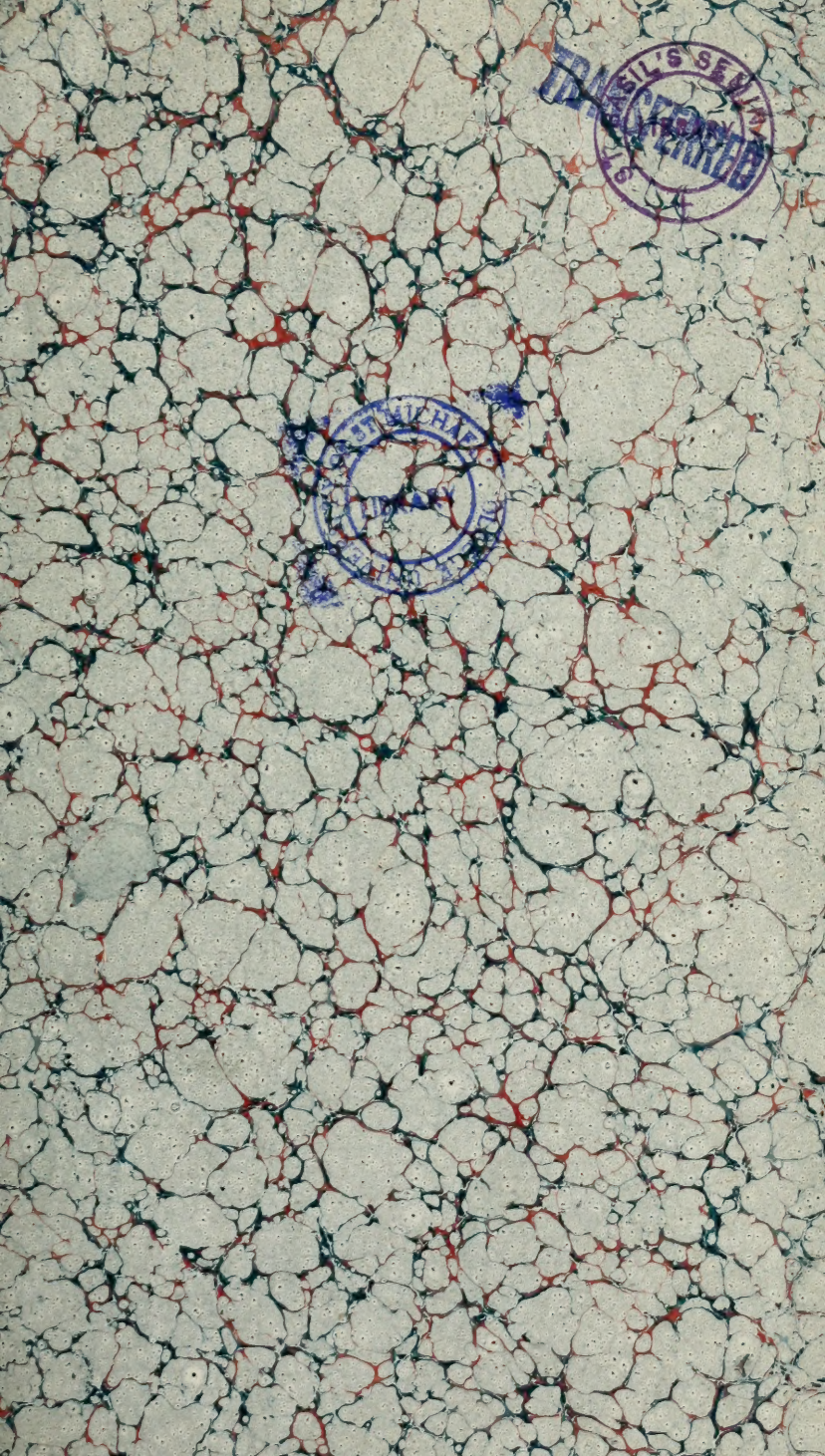
IHS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/choixdeslettrese05mont

BV
2290
.A2
1835
v.5
SMR

CHOIX
DES LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME V.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNOIE, N° 12.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

PRÉCÉDÉ

DE TABLEAUX GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES, POLITIQUES, RELIGIEUX ET LITTÉRAIRES,

DES PAYS DE MISSION.

TROISIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES, AVEC LES ACTES DES ROIS DE FRANCE CONCERNANT LES MISSIONS, DE NOUVELLES LETTRES ÉDIFIANTES ET AUTRES MORCEAUX CHOISIS.

TOME CINQUIÈME.

MISSIONS DU LEVANT.

SYRIE, ÉGYPTE, ÉTHIOPIE.

PARIS.

BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins, n° 33;
GAUME Frères, Libraires, rue du Pot-de-Fer;
A. LECLÈRE et C^ie^, quai des Augustins, n° 35;
MÉQUIGNON JUNIOR, Libraire, rue des Grands-Augustins.

A CAEN,
Chez MANOURY, Libraire.

1835.

MAR 2 3 1959

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

PRÉCÉDÉ

DE TABLEAUX DES PAYS DE MISSION.

MISSIONS DE SYRIE.

LETTRE (EXTRAIT) DU P. A. M. NACCHI,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN SYRIE ET EN ÉGYPTE,

AU R. P. MICHEL-ANGE TAMBURINI,

GÉNÉRAL DE CETTE COMPAGNIE.

Mon révérend père, ce fut un de vos prédécesseurs qui établit, en 1626, les missions de notre compagnie dans cette partie de l'Asie qu'on nomme la Syrie ; c'est de ces missions que je dois avoir l'honneur de vous rendre compte. J'ai l'avantage de les connoître dès ma plus tendre jeunesse, car votre paternité sait que je suis né sujet du maître de ce grand empire. Mais je suis redevable à la bonté particulière de Dieu de m'avoir fait naître dans la nation maronite, qui a toujours fait une profession pu-

blique et non interrompue d'être inviolablement attachée à la religion catholique.

On sait que la *nation maronite* tire son origine et son nom du célèbre abbé *Maron*, qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien *Maron*, hérésiarque monothélite. Le saint abbé *Maron* naquit en Syrie dans le quatrième siècle. Il y mena la vie des cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs disciples qui embrassèrent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande, que saint Jean-Chrysostôme lui écrivit, du lieu de son exil, pour le prier de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce de supporter avec patience et courage l'excès des peines qu'il y souffroit. Le cardinal Baronius fait l'éloge des lettres que le saint abbé écrivit au pape Hormisdas, et du livre qu'il présenta au concile, preuve authentique de sa catholicité. Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses disciples bâtirent un second monastère près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnèrent le nom de leur père, et depuis ce temps-là il fut appelé le monastère de Saint-Maron. L'empereur Justinien en rebâtit l'église, et lui donna une bien plus belle forme que n'étoit celle de la première.

Dans le nombre des cénobites de ce monastère, il y en eut un nommé *Jean*, qui, s'étant distingué entre ses frères par sa vertu, fut élu abbé; et, en l'honneur de leur premier père, celui-ci fut surnommé l'abbé *Maron*. Ce second abbé *Maron* combattit vivement les hérétiques et les schismatiques. Il en convertit plusieurs, et défendit si heureusement sa nation contre le schisme et l'hérésie qui l'environnoient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant, constamment et universellement dévouée à la chaire de saint Pierre. L'abbé Jean *Maron*, dont nous parlons, fut le premier de sa nation qui fut honoré du titre de patriarche des Maronites. Il reçut le patriarcat du

saint-siége. Ses successeurs, après leur élection, ne manquent pas encore aujourd'hui d'envoyer un député au pape pour en recevoir la confirmation et le *pallium*. Après la grâce que Dieu m'a faite d'avoir pris naissance dans une nation si catholique, il a plu au Seigneur d'en ajouter une autre qui m'est très-précieuse ; c'est de m'avoir appelé à la compagnie de Jésus, et d'y avoir été reçu, tout indigne que j'en étois. Tant de grâces m'ont fait croire que l'intention de Dieu étoit que je consacrasse ma vie au salut de ceux qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur et dans le schisme.

La *Syrie*, où nous avons le bonheur d'être employés au service de Dieu et de notre sainte religion, est une grande province en Asie, soumise à la domination du Turc. Nous y avons cinq établissemens : deux dans les deux ports les plus célèbres et les plus fréquentés de la Syrie, qui sont *Seyde* et *Tripoli*. Nous en avons deux autres dans ses deux principales villes, savoir, *Damas* et *Alep*. Notre cinquième établissement est dans la partie qu'on appelle *Kesroan*. Son siége est à Antoura. On compte dans la Syrie et dans l'Égypte environ deux cent mille chrétiens de différentes nations, savoir : les Maronites, les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les Chaldéens et les Cophtes. Tous font un exercice public de la religion chrétienne en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes nations ont leurs patriarches, leurs évêques et leurs prêtres, dont les uns sont catholiques et les autres sont schismatiques. Plaise à Dieu de bénir les apparences que nous avons d'une heureuse moisson! Elle est l'objet de nos vœux et de nos travaux.

Mission de Notre-Dame d'Alep. Je commence par notre mission dans la ville d'Alep, parce qu'elle fut la première établie en Syrie, et qu'elle devint, pour ainsi dire, la mère des autres. *Alep* est une des principales

villes de l'empire ottoman. Quelques-uns l'ont appelée *Beroan*, et d'autres *Hierapolis*. La ville est belle, bien bâtie, bien peuplée, et très-riche par le commerce qu'elle fait continuellement avec les Indes et la Perse, qui y envoient tout ce que ces royaumes ont de plus précieux ; le peuple y est très-doux, plus poli qu'ailleurs et spirituel. Le nombre des catholiques, Grecs, Maronites et Arméniens y est très-grand. Il s'y trouve quelques familles nestoriennes.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII apprit, par des nouvelles sûres, que les intérêts de l'Église catholique demandoient que l'on envoyât au plus tôt des missionnaires en Syrie, pour conserver notre sainte religion dans un pays où le fils de Dieu l'avoit d'abord établie. Sa sainteté s'adressa au R. P. Mutio Vitelleschi, un de vos prédécesseurs dans le gouvernement de notre compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les PP. Gaspard Manilier et Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre ; ils arrivèrent à Alep dans la même année. A peine fut-on informé de leur arrivée et de leur mission, qu'une personne très-puissante auprès du bacha, et qui avoit des intérêts secrets à maintenir le schisme et le libertinage qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux missionnaires. Dieu permit qu'il y réussît, et les deux pères furent embarqués sur un vaisseau anglois, avec ordre au capitaine de ne les débarquer qu'en France ; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête, qui s'éleva tout à coup, obligea le capitaine à se réfugier dans le port de Malte. Le P. Manilier y tomba si dangereusement malade, que le capitaine, touché de compassion de son état, le mit à terre : la ma-

ladie paroissoit devoir être longue; le capitaine ne jugea pas à propos d'attendre la guérison du père. Il le laissa entre les mains du P. Stella pour en prendre soin, et il fit voile en même temps pour continuer sa route. Dieu rendit la santé au malade. A peine sentit-il ses forces revenues, qu'il prit la résolution, avec le père son compagnon, d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouvèrent en cette capitale la puissante protection de notre ambassadeur; il leur obtint un commandement favorable du grand-seigneur pour s'établir à Alep. Ils écrivirent en même temps en France pour supplier très-humblement le roi d'ordonner à son consul de s'employer à leur établissement, et d'y interposer son auguste nom.

Louis XIII, si recommandable par la sainteté de sa vie, et particulièrement par son grand zèle pour la religion, accorda très-volontiers ce qu'on lui demanda pour les deux pères. Ces deux missionnaires, étant munis d'un commandement du grand-seigneur et de la puissante recommandation du roi, partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi qui les en avoit fait chasser, irrité de leur retour, excita secrètement les hérétiques à aller accuser au bacha les deux pères d'être des perturbateurs du repos public, et d'avoir voulu forcer les sujets du grand-seigneur à se faire Francs, c'est-à-dire catholiques romains. Mais Dieu voulut confondre ces calomniateurs par celui même dont ils prétendoient se servir pour opprimer des innocens; car, heureusement pour les missionnaires, ce bacha, qui n'étoit que depuis peu à Alep, avoit connu les deux pères à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors, prenant un visage sévère, il dit en leur présence à leurs accusateurs : « Vous êtes des imposteurs; je connois ces religieux, je les ai vus à Constantinople, et j'ai signé moi-même le commandement qui a été donné en leur faveur; je ferai mettre aux fers le premier

de vous qui les molestera. » Ensuite, regardant les deux pères avec bonté, il leur dit : « Ne craignez rien, rassurez-vous; je vous accorde ma protection. » Il ne leur en fallut pas davantage pour leur faire mettre la main à l'œuvre, et pour commencer leur établissement. Les catholiques, charmés d'avoir dans les deux pères un secours dont ils avoient été jusqu'alors privés, firent paroître autant de ferveur que d'assiduité pour assister à leurs conférences et instructions.

Quelque temps après, le P. Stella ayant été député en France pour venir demander de nouveaux ouvriers et pour pourvoir à leur subsistance, le P. Jérôme Queyrot vint prendre sa place. La peste s'étant allumée en ce temps dans toute la ville, le P. Manilier et son nouveau compagnon se crurent obligés de s'y exposer pour assister les malades qui étoient en danger. Cette action de charité leur gagna l'estime et l'affection de ceux qui leur avoient été jusque-là contraires; mais les marchands françois, craignant que la contagion du mal ne leur fît perdre deux hommes qui leur étoient si nécessaires, les forcèrent à venir se retirer avec eux dans leur kan, c'est-à-dire dans une vaste maison, où plusieurs d'entre eux occupoient des appartemens séparés. La maladie contagieuse ayant cessé, le métropolitain grec, prélat qui étoit catholique, prit les pères en amitié; il leur faisoit faire chez lui des catéchismes pour les enfans, et des conférences pour ses ecclésiastiques. Avec cette protection de l'archevêque et du bacha, la religion faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes sur l'hérésie et sur le libertinage. Le démon, jaloux de ce succès, voulut y mettre opposition, ou plutôt il plut à Dieu d'éprouver les instrumens dont il vouloit se servir pour sa gloire.

Un nouveau bacha, successeur de celui dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions

bien contraires à celles de son prédécesseur, écouta les nouveaux accusateurs des missionnaires. Les hérétiques les accusèrent d'avoir bâti une chapelle où ils disoient publiquement la messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté étoit aisée à connoître, le bacha fit jeter dans les cachots le P. Jérôme Queyrot, le P. Aimé Chezaud, et deux de nos frères nommés Fleuri Béchesne et Raymond Bourgeois; il les fit charger de chaînes, et ordonna qu'on remplît leurs cachots de pointes de cailloux et de pots cassés. Les hérétiques en vouloient particulièrement au P. Manilier; mais ce père, ayant été appelé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échappa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le Seigneur, qui veille continuellement sur ses élus, ne laissa pas long-temps ses serviteurs dans la fournaise de tribulations. Il suscita un gentilhomme nommé *Contour*, ami du nouveau bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La nation françoise et son consul se joignirent à ce charitable gentilhomme, et entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs et l'innocence des calomniés, que le bacha, convaincu de l'un et de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie, non-seulement à leurs protecteurs et à tous les catholiques, mais encore aux consuls anglois et hollandois qui voulurent, en leur particulier, faire leurs remercîmens au bacha de la liberté qu'il avoit rendue aux missionnaires. Le malheureux qui les avoit accusés fut, quelque temps après, empoisonné par un de ses ennemis. Sa mort, dans son malheureux état, causa plus de douleur aux missionnaires que leur délivrance ne leur avoit donné de joie. Le calme ayant ainsi succédé à la tempête,

les missionnaires se livrèrent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la mission. Mais l'excès de leur travail consomma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour successeurs, en différens temps, le P. *Jean Amieu*, le P. *Guillaume Godet*, le P. *René Clisson*, le P. *Michel Nau*, le P. *Avril* et le P. *Joseph Besson*. M. Piquet, consul de la nation françoise, jugea à propos de leur donner sa chapelle avec la qualité de chapelains. Ce titre, qui les mettoit sous une protection particulière du roi, leur donnoit les facilités d'assembler les chrétiens dans la chapelle consulaire, de les instruire, et d'y faire librement et tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en assurer la possession qu'en 1679 le feu roi, ayant été informé par le chevalier d'*Arvieux*, alors son consul à Alep, des avantages que la religion et ses sujets négocians dans le Levant recevoient des services des missionnaires, fit expédier en leur faveur un brevet, par lequel S. M. confirme lesdits missionnaires dans la possession où ils avoient été mis de la chapelle consulaire, par la seule bonne volonté des consuls de la nation.

Pour mieux juger de l'étendue et de la multitude des occupations des missionnaires, il suffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cent mille âmes ou environ, parmi lesquelles nous avons cinquante mille chrétiens, tant Maronites qu'Arméniens et Grecs, sans y comprendre un grand nombre de François que le commerce attire en cette ville florissante. C'est à toutes ces différentes nations que les missionnaires rendoient leurs services pour entretenir et perfectionner le bien que leurs prédécesseurs avoient commencé à faire. Ils s'appliquèrent en particulier à corriger plusieurs superstitions familières aux Orientaux, et entre autres à faire abolir l'usage d'un sacrifice particulier et le plus criminel de tous, qu'ils ap-

peloient *korban*. Ce sacrifice consistoit à conduire avec pompe un mouton sur le parvis de l'église. Le prêtre sacrificateur bénissoit du sel et le mettoit dans la gorge de la victime ; il faisoit ensuite quelques prières sur le couteau dont il alloit se servir, et, après avoir imposé ses mains sur la tête du mouton, il l'égorgeoit. La victime étant égorgée, le prêtre avoit grand soin de s'en approprier une bonne partie, et abandonnoit le reste aux assistans, qui en faisoient un grand festin, dont les suites étoient très-souvent funestes aux bonnes mœurs. C'est à leur zèle que nous devons le bonheur de ne voir presque plus aujourd'hui ces sortes de sacrifices, ni les superstitions de ces hommes qu'on appelle *champsies*, et d'autres qu'on nomme *banianes*. Les premiers adoraient le soleil, et les seconds se disoient de la religion d'Adam. Ils adoroient des veaux, et croyoient que c'étoit un crime de manger de leur chair. Je ne dois point oublier de parler ici du P. *Joseph Besson*, qui quitta le rectorat de notre collége de Nîmes pour venir consommer le reste de ses jours dans nos missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus qu'il y a laissés. Il y joignoit beaucoup de capacité, et surtout la science qui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme et l'hérésie. Il avoit acquis un si grand usage de la langue arabe, que ceux qui la parloient le plus élégamment avouoient qu'ils avoient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter et prêcher ; ce qui lui gagnoit la confiance de ceux qui le connoissoient. Mais, quelque zèle que le P. Besson eût pour un si saint et si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'employer au service des pestiférés, désirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grâce. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zélé missionnaire, avec la permission de ses supérieurs, se jeta au milieu du péril ; et, après avoir pro-

curé une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps de contagion, il fut attaqué de la peste, et en mourut.

Le P. Besson et quelques autres missionnaires dont nous avons parlé, ayant saintement fini leur carrière, le P. *Deschamps* et le P. *Gabriel de Clermont,* tous deux de la province de France, furent du nombre de ceux qui leur succédèrent. Le premier a gouverné très-utilement nos missions pendant plusieurs années, et fini sa vie dans l'exercice de sa charge, en assistant les malades attaqués de fièvres pourprées. Le P. de Clermont, de l'illustre famille dont il portoit le nom, mourut presque en même-temps de la même maladie. Le P. *Sauvage* et le P. *Pagnon,* leurs successeurs, ont eu de rudes combats à soutenir dans plusieurs avanies qui leur ont été faites.

On sait tout ce que le patriarche et l'archevêque d'Alep eurent à souffrir il y a quelques années pour le seul crime dont ils furent accusés, qui étoit de faire une profession publique de la religion catholique. Il n'y eut point de mauvais traitemens qu'on ne leur fît souffrir pour les obliger à y renoncer. Le patriarche *Ignace Pierre* reçut quatre-vingts coups de bastonnade sous la plante des pieds, et fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'archevêque d'Alep, nommé *Denis Rezkallah.* Ils n'en sortirent que pour être conduits, par ordre du grand-seigneur, au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obscur le reste de leurs jours. L'archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le patriarche lui survécut de quelques mois, mais avec des infirmités continuelles et causées par les affreuses incommodités du cachot. Un prêtre, compagnon de ses souffrances et témoin de sa sainte mort, nous a rapporté qu'avant de mourir il renouvela sa profession de foi, et déclara qu'il mouroit enfant de l'Église catholique, apostolique et romaine.

ajoutant, par une expression qui lui étoit assez familière, qu'il se mettoit sous les pieds de saint Pierre et de ses successeurs, les vicaires de Jésus-Christ en terre. Ainsi mourut Ignace Pierre, patriarche d'Alep.

Le moment enfin est venu où le bandeau, qui tenoit les yeux des trois patriarches de l'Église grecque fermés à la vérité catholique, est tombé. Le patriarche d'Alexandrie et le patriarche d'Alep ont été les premiers qui ont envoyé à notre saint père, le pape Clément XI, leur profession de foi, par laquelle ils protestent qu'ils le reconnoissent et le révèrent comme le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église, et le centre de l'unité de la foi catholique. Le patriarche de Damas, nommé *Cyrille*, le plus puissant de tous les patriarches du Levant, et par conséquent le plus accrédité, a été le dernier à se rendre. Comme il est homme d'esprit, et d'ailleurs très-capable, il ne pouvoit s'empêcher de louer et de défendre la catholicité. Le schisme le tenoit dans son esclavage ; pour l'en faire sortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité, de la manière dont je vais le dire.

Le patriarche dont nous parlons confia le missel de son église à un de ses disciples, pour le porter chez un relieur. Quelques Turcs, étant entrés par hasard dans la boutique, trouvèrent ce missel. Un d'entre eux s'en saisit, et le porta à l'instant au bacha, pour lui faire sa cour. Le bacha, charmé de l'occasion qu'il avoit de faire une avanie au patriarche et d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas dès le lendemain de l'envoyer prendre, pour venir comparoître devant lui. Alors le bacha lui dit, d'un ton furieux, qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour séduire les Turcs, et pour en faire des Francs ; qu'il avoit donné à un d'eux un livre de sa fausse religion, pour le pervertir ; que son crime méritoit le feu ; et, sans vouloir attendre sa justification, il le fit mettre dans la prison du sang, qui est

ainsi nommée parce qu'elle est destinée aux criminels qui doivent être condamnés à mort. L'ordre du bacha fut exécuté ; mais le patriarche, après quelques jours de prison, ayant appris que, pour trois mille écus, sa liberté lui seroit rendue, fit payer au bacha cette somme, et la porte de la prison lui fut ouverte le lundi de la fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison et rentré dans sa maison, qu'il reçut un bref du pape Clément XI, par lequel sa sainteté lui mandoit qu'elle avoit appris avec une sensible joie la protection qu'il accordoit aux catholiques, et les marques qu'il donnoit de son estime pour l'Église romaine (que ces dispositions de son esprit et de son cœur lui faisoient croire qu'il n'étoit pas éloigné du royaume de Dieu ; qu'il le conjuroit, comme son frère en Jésus-Christ, d'écouter la voix de Dieu, qui l'appeloit, et vouloit se servir de la voix du commun pasteur pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. « Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ : *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme?* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers et temporels, ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du patriarche d'Alexandrie et du patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi, conforme aux saints conciles. Nous attendons, lui dit le pape en finissant, nous attendons votre réponse telle que nous la souhaitons, et alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire et la conduite que vous devez tenir. » C'est à peu près en ces termes que le bref étoit conçu. Le patriarche le reçut et le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même temps au cœur du patriarche, qui, touché de cette invitation du père et du chef des pasteurs, assembla les missionnaires pour leur déclarer que sa résolution étoit prise d'envoyer sa profession de foi au saint père, dans les termes qu'il le

désiroit. Ce prélat a tenu parole. Il députa l'année dernière trois personnes, qui portèrent à Rome sa profession, avec des présens et avec son bâton pastoral, pour le soumettre au vicaire de Jésus-Christ. Ces conversions importantes excitèrent la ferveur des catholiques, et furent suivies d'un grand nombre d'abjurations.

La mission d'Alep vient de perdre un de ses plus grands missionnaires, le P. *Bernard Couder*. Il étoit de la province de Guyenne. Il vint en Syrie âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des novices dans sa province. La bonne et sainte éducation qu'il leur donnoit fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses supérieurs, lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie; mais Dieu, qui l'appeloit, sut bien le mettre en liberté, pour passer les mers et venir en cette mission. Il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique, avec un zèle qui l'a fait appeler l'apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude constante de la langue arabe : il fut en peu de temps capable de prêcher les dominicales dans l'église patriarcale des Suriens. Ses expressions vives et pathétiques, le feu qui animoit son action, attiroient à ses prédications une grande foule d'auditeurs. Les fruits qu'ils en retiroient lui donnèrent une grande vogue, et lui gagnèrent bientôt l'affection et la confiance non-seulement des catholiques, mais même des schismatiques arméniens, grecs et suriens. On compte à Alep plus de neuf cents familles qu'il a formées dans le christianisme, et qu'il a mises dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Le regret que les différentes nations d'Alep, et que les Turcs mêmes ont témoigné de sa mort, le concours prodigieux des peuples qui ont assisté à ses obsèques, les grâces que plusieurs catholiques assurent avoir obtenues de Dieu par son intercession; toutes ces circonstances nous font croire que

nous avons dans le ciel un nouveau protecteur de cette mission, qu'il a chérie, qu'il a servie et édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie. La perte du P. Couder a été suivie de celle de plusieurs autres missionnaires, soit de notre compagnie, soit des autres ordres religieux, et de quelques prêtres maronites et grecs, tous décédés au secours des pestiférés pendant l'année 1719.

Mission de Saint-Paul de Damas. La ville de Damas a la gloire d'être connue dès les premiers siècles pour la capitale de la Syrie. Ce fut en cette ville que se fit notre second établissement. Nous en eûmes la principale obligation à un saint évêque grec, nommé *Eutimios*, natif de Chio. Après la ruine d'Antioche, le siége patriarcal ayant été transféré à Damas, *Eutimios* en alla prendre possession. Il mena avec lui le P. *Jérôme Queyrot*, pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation de son neveu, qui avoit embrassé l'état ecclésiastique, et pour être son missionnaire dans la ville. La connoissance parfaite que ce père avoit des langues orientales, et l'étude particulière qu'il avoit faite des pères grecs, le rendoient très-utile au patriarche, et surtout aux Grecs. Il avoit avec lui un de nos frères nommé *Guillaume Volrad Bengen*, qui avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues. Il savoit l'arabe, le grec, l'italien, l'allemand, le françois et le flamand. Pendant que le père étoit occupé dans ses controverses particulières et publiques, et dans les autres fonctions de son ministère, le frère faisoit le catéchisme aux enfans, et s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Leurs succès furent combattus par deux événemens qui arrivèrent en ce temps-là l'un après l'autre, et qui devoient, ce semble, leur faire perdre toute espérance d'établir une mission à Damas; mais au contraire ces événemens, par une protection spéciale de Dieu, opérèrent leur établissement.

Le patriarche grec, protecteur du P. Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient et à sa nation sept mille écus. Le père fut contraint de sortir de Damas avec son patriarche ; mais il y fut incontinent rappelé par le crédit de ceux qui savoient combien sa présence étoit nécessaire aux chrétiens. Quelque temps après, la guerre étant survenue entre les Turcs et les Vénitiens, la Porte envoya incontinent des ordres pour faire sortir de la ville tous les Vénitiens et les Latins, tant négocians que religieux ; mais nul officier turc n'osa, par respect, mettre la main sur un homme qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires, avec une telle réputation, que plusieurs des étrangers qui venoient à Damas, désiroient connoître un homme dont ils entendoient dire tant de bien. Le seigneur *Michel Condoleo*, maître de l'artillerie du grand-seigneur, le plus considérable d'entre les chrétiens, et qui aimoit tendrement le père, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât, et à la ville, un homme à qui il avoit donné sa confiance. Il voulut donc tâcher d'assurer son état autant qu'il le pouvoit être parmi les infidèles. Dans cette pensée, il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne payoit alors aucune contribution. Cette maison fit le commencement de notre établissement. Le P. Queyrot, qui arriva pour la première fois à Damas la veille de la fête de l'apôtre saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à sa nouvelle mission que cet apôtre des gentils. Il lui en fit porter le nom : elle le conserve encore aujourd'hui, et nous l'honorons comme le protecteur et le patron de notre mission. Aidé de ses amis, ce père mit sa maison en état de recevoir quelques autres ouvriers, qu'il appela de France à son secours. On lui donna pour second le

P. *Charles Malval*, qui quitta par obéissance les missions de Grèce, pour se rendre à Damas ; mais il y abrégea le cours de sa vie par un travail excessif, et par les macérations extraordinaires de son corps. Le P. Queyrot, après avoir passé trente-huit ans dans les pénibles occupations de la vie d'un missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avoit toujours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas comme une perte publique. Les Grecs la pleurèrent comme la mort de leur père ; le clergé de l'Église patriarcale assista à ses funérailles. Chacun faisoit dans sa famille son éloge funèbre, et son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Le P. *Clisson*, un de ses successeurs, sacrifia trente-cinq ans de sa vie aux missions dans la Syrie, et la termina glorieusement au milieu des pestiférés. Il fut remplacé par le P. *Nau*, qui s'étoit destiné aux mêmes missions dès sa plus tendre jeunesse, et qui y travailla pendant dix-huit ans avec un zèle infatigable. Nous comptons encore, parmi les missionnaires qui ont rendu les plus éminens services à la mission de Damas, les FF. de la Thuilerie, le P. Pillon et le P. Mancolot, supérieur de cette mission, qui avoit un talent rare pour les conférences ; ouvrier infatigable, ne faisant qu'un seul et léger repas par jour. L'excès de ses travaux lui causa une fièvre maligne qui nous l'enleva à l'âge de quarante-trois ans. Ceux qui l'ont connu le regardoient comme un saint. Trois évêques et plusieurs prêtres qui assistèrent à ses obsèques furent témoins de l'empressement des peuples pour lui baiser les mains, et pour obtenir quelque partie de ses vêtemens.

Le témoignage public de la vénération de nos catholiques pour un de nos missionnaires, fait connoître leurs dispositions favorables pour écouter nos instructions et pour en profiter. Ils en donnèrent, il y a quelque temps, en cette ville, une preuve bien sensible, et qui fit beau-

coup d'honneur à notre religion. Les *Druses*, nos voisins, qui occupent les montagnes depuis *Acre* jusqu'aux environs de *Baruth*, ayant refusé de payer leur tribut au grand-seigneur, le bacha de Damas leur fit la guerre, pilla presque tout leur pays, et fit grand nombre d'esclaves prisonniers, qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il se trouva plusieurs chrétiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissoit mourir de faim. Le P. *Blein*, un de nos missionnaires, qui étoit alors à *Damas*, ayant été informé du pitoyable état de ces chrétiens captifs, courut à l'instant chez nos catholiques; il leur représenta la misère de leurs frères qui étoient dans les fers, et la tentation violente où ils étoient exposés de changer de religion pour conserver leur vie. Alors plusieurs catholiques émus, de compassion et de zèle, ramassèrent dans leurs maisons ce qu'ils purent donner, et le portèrent à la prison. Le P. Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les vivres qu'il avoit obtenus, pour les distribuer aux prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques catholiques qui fournissoient tour à tour à leurs plus pressans besoins. Mais le père songeoit particulièrement aux besoins de leurs âmes, surtout depuis qu'il eut appris que le bacha leur avoit fait dire qu'il falloit ou se faire Turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le P. Blein courut à la prison pour les fortifier et les disposer au martyre, si Dieu leur faisoit la grâce de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva déterminés à souffrir tous les supplices du monde plutôt que de manquer à leur foi. Tous se confessèrent au père, et se disposèrent à mourir pour Jésus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendoient plus que l'arrêt de leur mort, les catholiques entreprirent de les racheter et de les sauver. Pour y réussir, il s'adressè-

rent à un domestique du bacha, auquel ce seigneur devoit une somme d'argent considérable; ils engagèrent ce domestique à proposer à son maître de ne lui rien demander de ce qui lui étoit dû, pourvu qu'il lui permît de tirer des prisonniers ce qu'il en pourroit avoir pour leur rançon. Les catholiques l'assurèrent en même temps que les chrétiens lui feroient un présent qui acquitteroit pour le moins ce qui lui étoit dû par son maître. Le domestique, impatient d'avoir son argent comptant, trouva l'expédient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la proposition au bacha. Le bacha, de son côté, fut charmé de pouvoir se défaire à si peu de frais d'un importun créancier; il consentit facilement à la demande de son domestique. Celui-ci fit valoir aux chrétiens l'effet de son grand crédit auprès du bacha. Les chrétiens, pour lui tenir parole, se cotisèrent ensemble, et firent la somme qui lui avoit été promise. Nous crûmes dans cette occasion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un calice et deux ciboires de notre maison, pour contribuer à une aussi bonne œuvre; mais, par respect pour ces vases sacrés, ils refusèrent nos offres. La somme entière fut délivrée au domestique du bacha, et les prisonniers sortirent de leur prison : toute la ville fut très-édifiée de la charité de nos chrétiens. Les Turcs mêmes ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge. La conduite du P. Blein dans cette circonstance et dans nombre d'autres, où son zèle religieux et son humanité ont éclaté, et le retour des patriarches grecs et de l'évêque de Baruth à l'Église romaine, nous font espérer les plus grands succès dans la mission de Damas.

Mission de Saint-Jean à Tripoli. Tripoli, dont le port n'est qu'à demi-lieue de la mer, est la troisième ville de Syrie; nous y avons un établissement. Le P. Jean *Amieu*, de notre compagnie, y donna commencement. Ce père, après avoir fait mission à Alep et à Damas, alla en pé-

lerinage à Jérusalem pour y visiter les saints lieux où les plus augustes mystères de notre religion ont été accomplis. Au retour de son pélerinage, il passa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette ville et dans ses environs un nombre considérable de chrétiens maronites, grecs et suriens, qui manquoient d'instructions. Il s'offrit à eux pour leur rendre service; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le grand-seigneur envoya ordre de mettre en prison les Vénitiens et les Francs qui se trouvoient à Tripoli. Le P. Amieu, qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, et vingt-cinq François avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut, ce semble, donner commencement à la nouvelle mission; car le père y avoit le loisir et la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité.

Le P. Amieu, ayant recouvré sa liberté, alla visiter les catholiques; il prit des heures avec eux pour les rassembler dans une maison, et pour leur y faire des instructions. Il n'y avoit presque pas de jour où il n'en fit quelqu'une, soit en françois pour la nation françoise, soit en arabe pour les chrétiens du pays; mais il n'avoit aucune demeure fixe, et il étoit obligé de loger tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Les catholiques, témoins de cette incommodité, lui trouvèrent une petite maison pour le loger, et deux ou trois de ses compagnons. Le P. Amieu commença par mettre sa maison sous la protection de saint Jean Porte-Latine; le motif qu'il en eut, fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'Église célèbre la fête de ce bien-aimé disciple de Jésus-Christ, il crut que Dieu lui donnoit ce saint apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle mission. Elle porte depuis ce temps-là son nom, et reconnoît avoir reçu de grandes grâces du ciel par son intercession.

Les évêques maronites avoient entre eux des usages différens dans l'administration des sacremens ; les suites de ces usages étoient d'une conséquence dangereuse. Le P. Amieu fit des conférences aux patriarches et aux évêques maronites, où il leur expliquoit le pontifical romain. Ces conférences les obligèrent à établir parmi eux une pratique sûre et uniforme dans l'administration des sacremens. Les évêques maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidélité que d'édification.

Grégoire XIII ayant fondé un collége à Rome pour l'éducation de la jeunesse maronite, le P. Amieu, qui connoissoit l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux pères et aux mères qu'ils devoient à leurs enfans l'éducation que le ciel leur offroit ; et, ayant fait choix des meilleurs sujets qu'il put alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli, il obtint le consentement de leurs parens pour les envoyer à Rome. C'est par un zèle aussi pur que fut celui de Grégoire XIII pour la conservation et pour l'augmentation de notre sainte foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfans de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre collége de Paris. L'intention de S. M. étoit que ces enfans fussent bien instruits de la doctrine catholique, qu'on leur inspirât l'amour de la vertu, qu'on leur apprît en même temps les sciences humaines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils rapportassent dans leurs pays un cœur plein de reconnoissance pour le roi leur bienfaiteur, et d'estime pour la France ; mais surtout, afin qu'on les rendît capables de communiquer à leurs compatriotes les sentimens de religion et de piété qu'ils auroient pris dans le collége de Louis-le-Grand. Depuis et pendant la régence, on a jugé qu'il seroit plus

avantageux d'élever dans notre collége de Paris de jeunes François qui seroient destinés aux fonctions de drogmans, et d'interprètes des consuls de France dans les échelles du Levant. Nous avons, mon révérend père, dans cet établissement une nouvelle preuve de la bonté du feu roi pour nous, et de celle de monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Je reprends la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de notre mission de Tripoli. Le P. Amieu, nonobstant les occupations qu'il avoit dans Tripoli, trouvoit le temps de visiter avec son compagnon, missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortose, et dans les plaines de Zaovie, de Patron et de Gebail, du côté de Baruth. Ils trouvèrent beaucoup d'ignorance et une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenoient-ils d'avoir jamais vu des missionnaires. Il fallut leur apprendre les premiers articles du catéchisme et leur en faire des leçons comme on les fait aux enfans. Le P. Amieu préféroit cette occupation à plusieurs autres qu'on lui présentoit, et sa raison étoit qu'il y avoit un bien et plus grand et plus solide à faire dans les pauvres chaumières de la campagne, que dans les riches maisons des villes. Il étoit cependant obligé de revenir souvent à Tripoli pour prêcher dans les églises, et pour faire les conférences particulières dans les maisons. Il y employoit une partie du jour, et donnoit le reste à l'assistance des malades. Une vie si laborieuse ne pouvoit qu'abréger ses jours. Il succomba en effet sous le poids de son travail. Il faisoit alors une mission à Baruth, appelé autrefois Béryte.

Après la perte de ce digne missionnaire, les exercices de la mission de Tripoli furent suspendus ; la guerre que les Arméniens schismatiques firent aux Turcs et aux chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la première

cause; mais la principale fut la perte de plusieurs missionnaires, décédés au service des pestiférés. Sitôt que la guerre eut cessé, et que la France eut réparé nos pertes, les PP. Pilon, Bazire et Verseau furent envoyés dans cette mission, pour y reprendre les exercices qui avoient été interrompus depuis la mort du P. Amieu. Voici la manière dont nos missionnaires commencent ordinairement leur mission dans les villages. Ils y entrent le crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une église ou une chapelle dans le village, ils y vont faire leur prière avec les chrétiens du lieu, qui sont promptement avertis de l'arrivée des missionnaires. Ils emploient les premiers jours à les visiter; ils les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulières, soit dans l'église, lorsque les curés le permettent. Ils y font le catéchisme aux enfans et des instructions aux adultes; ils s'informent avec soin des malades et les visitent. Ils les trouvent souvent couchés à plates-terre sur une misérable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, et plus encore des secours spirituels; car leurs curés, qui ont beaucoup de peine à vivre de leur petite rétribution, sont bien plus occupés du soin de leur ménage que de celui de leurs paroissiens, et ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des missionnaires. C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses de petites boîtes d'argent, dans lesquelles nous renfermons des hosties consacrées pour donner le viatique aux malades qui nous paroissent en danger, et bien disposés à le recevoir.

A cette occasion, j'exposerai ici de quelle manière les curés grecs de la campagne conservent la sainte eucharistie et l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le jeudi-saint; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent; étant consacré, ils le trempent dans les

espèces du vin consacré, et l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher ; étant sec, ils le pulvérisent dans un petit moulin, et étant pulvérisé, ils gardent cette poudre dans un sac assez mal propre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuillère, et la font doucement tomber dans la bouche du malade. Pour ce qui est de l'extrême-onction, ils préparent et administrent ce dernier sacrement en cette manière : ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain, ils la mettent dans un plat ; ils versent de l'huile sur cette pâte ; la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton auquel ils attachent trois mèches allumées ; ils récitent ensuite de longues prières, et font des lectures de quelques endroits de l'Écriture sainte. Les lectures et les prières finies, ils s'approchent du malade, et, prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine et aux mains. Le feu P. d'Avril, missionnaire de notre compagnie, étant de retour d'une de ses missions à la campagne, raconta à nos pères qu'étant entré chez un pauvre paysan malade, il y avoit trouvé son curé qui lui faisoit ces onctions, et que le curé, les ayant finies, se tourna du côté des assistans pour leur faire de pareilles onctions, et voulut par honneur les commencer par le père missionnaire qui étoit présent, et qui eut bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres qui se pratiquent dans la mission de Tripoli, je ne dois pas oublier celle où la Providence employa le P. Jean Verseau, et qui fut une des plus importantes qu'on ait jamais faites dans cette mission. A trois lieues de Tripoli et à son midi, il y a un monastère de religieux grecs nommé *Belmande*. Ces religieux étoient autrefois schismatiques ; comme ce monastère a toujours eu la réputation d'être le plus riche et le

plus nombreux de tous ceux que les Grecs possèdent dans la Syrie, il étoit aussi le plus propre à entretenir le schisme, et à l'accréditer dans toute la nation. Nos missionnaires, persuadés des grands avantages que la religion retireroit de la conversion de ce monastère, cherchèrent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connoître les vérités catholiques. Après en avoir employé plusieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réussit. Deux de nos disciples se sentirent intérieurement appelés à la vie religieuse ; ils choisirent ce monastère pour s'y consacrer au service de Dieu. Le P. Verseau, qui les connoissoit particulièrement, les alla visiter, et les avertit du danger où ils étoient exposés dans une maison où l'on pensoit mal en matière de foi ; mais ce père, après avoir eu plusieurs entretiens avec ces deux jeunes novices, comprit qu'étant aussi bien instruits qu'ils l'étoient de la doctrine de l'Église, Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître et la faire goûter aux religieux de ce monastère. Flatté de cette espérance, le missionnaire les visitoit souvent ; et comme on lui laissoit la liberté de les entretenir, il leur expliquoit la manière de faire naître des doutes dans l'esprit des religieux sur les dogmes qu'ils défendoient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu bénit la sage conduite de nos deux novices ; car leur piété sincère, leur régularité exemplaire, leur capacité qui se découvroit dans leurs entretiens, leur modestie qui accompagnoit leurs paroles et leurs actions toutes ces rares qualités leur gagnèrent en peu de temps l'estime, la considération et la confiance même des anciens. Ils s'entretenoient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultoient sur leurs doutes, et sur tout ce qu'ils ignoroient. Nos deux jeunes religieux, de leur côté, ne manquoient pas de profiter de ces dispositions, qui devenoient de jour en jour plus favorables. Ils en avertirent le P. Verseau,

qui dès-lors leur rendit des visites plus fréquentes. On s'accoutuma à le voir dans le monastère. Ces deux disciples lui firent faire connoissance avec d'autres religieux moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confrères. Ces dernières connoissances lui en donnèrent de nouvelles, en sorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de saint Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint patriarche. Il leur rapportoit des traits de sa vie; il leur louoit ses doctes ouvrages, que tous les Grecs ont en vénération. Mais, pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matières qui faisoient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes religieux les excellens livres du feu P. Clisson et du feu P. Nau, composés en arabe, pour combattre le schisme et pour rétablir les vérités catholiques. Ceux-ci ne manquèrent pas d'en faire publiquement la lecture; ils avoient surtout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de saint Basile et des autres pères Grecs, fondés sur le propre texte des saintes Écritures, qui établissoit les preuves invincibles des vérités catholiques contre les opinions schismatiques. Le P. Verseau leur fit observer, dans les mêmes livres des saints pères, la pratique ancienne de la fréquentation des sacremens de pénitence et d'eucharistie, que le schisme avoit abolie jusque dans leur monastère. Enfin, avec le temps, la patience, les soins des deux jeunes religieux et les entretiens de nos missionnaires, la vérité orthodoxe a tellement prévalu, que tous les religieux du monastère, à quelques entêtés près, s'y sont rendus et l'ont embrassée. Depuis ce temps, nos missionnaires de Tripoli y continuent leurs visites; ils y sont les bienvenus, et ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété et la saine doctrine.

C'est dans cette maison, mon révérend père, que les

supérieurs généraux de nos missions en Syrie font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y sont plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles de nos autres missions et d'y envoyer leurs ordres. Le P. Nicolas *Bazire*, qui les a gouvernées en qualité de supérieur général, mérite, après le P. Amieu, d'être appelé le fondateur de la mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomme encore aujourd'hui la *mission du P. Nicolas*. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse et sa charité lui avoient gagné et lui ont conservé la confiance et la vénération des chrétiens. Les infidèles mêmes le respectoient et en parloient toujours avec éloge; la réputation qu'il avoit d'être aussi bon médecin que missionnaire, lui donnoit accès non-seulement dans les maisons des chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Ce précieux avantage fournit à son zèle le moyen de multiplier les conversions. Sa charité et sa bonté, jointes à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos missions, dont la Providence le chargea. Tous les missionnaires l'honoroient et l'aimoient comme leur père; aussi en prenoit-il un soin paternel. Chacun d'eux eût bien voulu que son gouvernement eût été plus long; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisoit sa visite à Séide.

Mission de Notre-Dame de Séide. Séide, qui étoit appelée autrefois Sidon, se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Chanaan, et de porter le nom de son fondateur. Elle causoit en ce temps de la jalousie à la ville de Tyr, par les grandes richesses qu'elle possédoit, et qu'elle devoit à la commodité de son port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de vaisseaux; elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui aient été mis en mer. Mais, d'un autre côté, elle s'est

bien déshonorée en se laissant corrompre par l'idolâtrie et par les vices qui en sont les suites. Les chrétiens perdirent cette ville en l'an 1111. Ils la reprirent ensuite sur les Sarrasins, et saint Louis la répara l'an 1250. Mais les Sarrasins s'en rendirent maîtres une seconde fois, l'an 1289, et l'émir Fakredin jugea à propos d'en combler le port pour en éloigner à jamais les ennemis.

L'honneur que cette ville a eu de posséder le Messie, lorsqu'il alloit, dit *saint Marc* (ch. 7, v. 24), des confins de Tyr à la mer de Galilée, fut le principal motif qui fit désirer à nos premiers missionnaires l'établissement d'une mission dans la ville de Séide, et voici quelle en fut l'origine.

La peste, qui venoit de s'éteindre à Damas, se ralluma bientôt après à Séide. Nos François en furent les premiers attaqués. Ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, et à recourir promptement aux remèdes spirituels. La disette où ils étoient à Séide de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoyer à Damas, en toute diligence, pour y demander le P. François *Rigordy*, qui venoit de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville. Ce charitable missionnaire ne fut pas plus tôt averti qu'on le demandoit à Séide, qu'il partit pour s'y rendre. Sitôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager, et spirituellement et corporellement. Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée; ce qui donna lieu au P. Crasset, religieux de l'observance et commissaire de terre-sainte, de proposer au P. Rigordy de prêcher l'avent et le carême dans son église. Ce père, se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit chaque jour, accepta cet emploi. Il commença ses premières prédications avec un concours extraordinaire de tous les chrétiens de la ville et de la campagne, qui venoient avec

empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays. Il la méritoit, non-seulement par l'opinion qu'on avoit de sa sainteté éprouvée tant de fois, et par son ardente charité pour les malades pestiférés, au péril même de sa vie, mais encore par les grands talens qu'il avoit reçus du ciel ; car il paroissoit en chaire parlant avec un air prophétique ; sa voix étoit grande et agréable, accompagnée d'un geste qui exprimoit ce qu'il vouloit dire ; ses discours étoient solides, mais si pathétiques, qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages pour le ministère de la parole évangélique, il n'étoit pas possible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, et que le fruit de ses prédications ne fût très-sensible. Messieurs de la nation françoise, qui l'entendirent assidument pendant l'avent et le carême, en furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de retenir le P. Rigordy, pour établir à Séide une mission pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent et lui donnèrent un appartement dans la vaste maison que plusieurs d'entre eux occupoient, et pourvurent à sa subsistance et à celle de deux autres missionnaires que le P. Rigordy devoit faire venir pour partager avec lui les travaux de la mission. Le père, qui connoissoit par expérience combien le bon et le mauvais exemple des François, hors de leur pays, fait de bien et de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa mission par travailler à la sanctification des François que le commerce rassembloit à Séide. Le moyen le plus propre pour y réussir fut l'établissement d'une congrégation, sur le modèle de celles que notre compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons, pour y former des personnes de différentes conditions et de différens âges dans la pratique des devoirs et des vertus de leur état. Il en fit la proposition aux plus anciens et aux plus

distingués d'entre les négocians, en les assurant en même temps que l'érection d'une congrégation en l'honneur de la sainte Vierge leur donneroit, dans cette auguste mère de Dieu, une puissante protectrice qui attireroit sur eux, sur leur famille et sur leur commerce d'abondantes bénédictions. Ces assurances, de la part d'un homme qui avoit gagné leur estime et leur confiance, produisirent l'effet que le P. Rigordy souhaitoit; non-seulement ils consentirent à cet établissement, mais ils s'employèrent volontiers avec le père pour préparer une chapelle convenable, et pour s'associer d'autres négocians françois qui commenceroient avec eux les exercices de la congrégation.

Les principaux furent M. André, qui fut ensuite élu patriarche de la nation surienne; MM. Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert, et Piquet. Ces premiers congréganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement; on les voyoit employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissoient de reste. Ils avoient surtout grand soin d'assister les pauvres chrétiens, qu'ils alloient chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté se cachoit. Dieu, de son côté, secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables commerçans françois demandèrent à être admis au nombre des congréganistes. On les reconnoissoit dans la ville à leur modestie, à leur piété et à leur charité. Les étrangers en étoient édifiés, et étoient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avoit produits. Le P. Gilbert Rigoust, et le P. Jean Amieu, gouvernèrent pendant plusieurs années cette congrégation. Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits d'année en année; car la conduite édifiante de leurs congréganistes faisant honorer la vertu, et décrier le vice, les mœurs de la ville de Séide en furent réformées. Les plus zélés catholiques, témoins de ces change-

mens, donnoient mille bénédictions aux directeurs de la congrégation. La réputation où ils étoient étoit si bien établie, que chacun avoit recours à leurs conseils, et qu'on en passoit par leurs avis dans les différends qui naissoient entre les négocians.

Un de ces congréganistes, M. *Lambert*, natif de Marseille, et le négociant alors le plus accrédité à Séide, se sentit inspiré d'imiter saint Mathieu, c'est-à-dire de quitter son commerce pour se mettre à la suite des missionnaires que le Sauveur appeloit en Perse. Après y avoir bien pensé et avoir consulté les personnes qui avoient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration comme une vocation particulière de Dieu. A cet effet, il se rendit à Rome. Sitôt qu'il y fut arrivé, il exposa au révérend père général le sujet de son voyage, les diverses circonstances de sa vie, les moyens dont il s'étoit servi pour connoître la volonté de Dieu, et les motifs qui l'avoient porté à venir en personne lui demander la grâce d'être admis dans la compagnie.

Le révérend père général, après avoir examiné sa vocation, le reçut dans sa compagnie, et, les deux années de son noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions évangéliques auxquelles il étoit destiné. Le sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un désir plus ardent que jamais d'aller prêcher le royaume de Jésus-Christ dans la Judée et dans la Palestine : ses études étant finies, il partit de Rome avec deux jeunes jésuites qui avoient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquèrent tous trois sur un vaisseau qui partoit pour arriver au port de Séide ou de Tripoli ; mais la Providence, qui avoit conduit jusqu'à présent le P. Lambert, et qui vouloit se servir de lui pour l'établissement d'une mission en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jetât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura. Les habitans de cette côte, aper-

cevant un vaisseau qui s'approchoit de leur côte, le prirent pour un vaisseau corsaire ; et, sans trop examiner ce qu'il en étoit, ils y coururent et se saisirent du P. Lambert, de ses deux compagnons, et de quelques autres passagers, et les conduisirent chez le commandant du pays. Le commandant étoit *Abunaufel*, maronite, seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité étoit si bien établie et si connue, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, le choisit, tout sujet du grand-seigneur qu'il étoit, pour être son consul de la nation françoise, et il lui en fit expédier le brevet. Ce fut devant ce seigneur que comparurent le P. Lambert et ses deux compagnons. *Abunaufel* les interrogea. Dans les réponses qu'ils lui firent, ils déclarèrent ce qu'ils étoient, et, pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent les patentes du révérend père général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa compagnie, et destinés pour aller faire les fonctions de missionnaires dans la Syrie. *Abunaufel* comprit sans peine que ces prétendus corsaires étoient des missionnaires que la Providence lui envoyoit. Il leur fit tout le bon accueil possible, et les logea chez lui. L'arrivée de ces trois missionnaires, et les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une mission, pour donner aux maronites du mont Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privés. Il en fit la proposition au P. Lambert, et lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du mont Liban qu'on appelle le *Kesroan*.

Le père Lambert, après avoir consulté les supérieurs de nos missions en Syrie et en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'*Abunaufel*. Ce seigneur tint parole aux missionnaires; il fit don d'un terrain convenable pour bâtir une petite maison avec une chapelle. Il entra même dans les dépenses nécessaires

pour ce petit édifice. Le P. Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le fondateur de la mission d'*Antoura*. Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assistèrent aux premiers exercices de la mission. Aidé de ses deux compagnons, il les continua jusqu'à la mort avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. *Abunaufel* voyoit avec plaisir les grands succès de son établissement, dont les maronites ne cessoient de le remercier. Le père Lambert, après quelques années de mission, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût le récompenser dans l'autre vie, mourut en odeur de sainteté. Depuis sa perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la mission d'Antoura a toujours continué et continue encore d'envoyer des missionnaires en différentes parties du mont Liban.

Mission de Saint-Joseph-d'Antoura. Notre mission d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit son établissement au seigneur *Abunaufel*, dont nous avons déjà parlé. Il fut toute sa vie, non-seulement notre protecteur, mais encore notre insigne bienfaiteur, on doit dire de lui avec vérité, que ce pays lui est redevable de toutes les bonnes œuvres qu'il a plu à Dieu d'opérer par le ministère des missionnaires qu'il y a établis, protégés et maintenus. *Antoura* est un petit village de l'Anti-Liban, entre *Béryte* et *Gibail*, et à cinq lieues de l'un et de l'autre. Tout le monde sait que ce fut à cette dernière ville que furent portés les bois de cèdre enlevés du mont Liban et destinés à la construction du temple, et que de cette ville, où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots à Jérusalem, par les ordres du roi *Hiram*. *Antoura* signifie en arabe *source de rocher*. Ce village est ainsi nommé, parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire et abondante qui traverse le village. C'est dans ce village

que le seigneur *Abunaufel* nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. L'air y est très-sain, et le pays étant presque tout chrétien et catholique, nous y avons en tout temps un asile, si par malheur quelque prompte révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres missions; en outre, la situation d'Antoura nous met plus à portée que partout ailleurs d'aller faire nos excursions évangéliques dans les différentes parties du Liban, où les secours spirituels sont le plus nécessaires.

Nous prenons le temps du carême des maronites pour les missions les plus éloignées, et qui doivent être les plus longues. On sait que les maronites ont quatre carêmes par an. Le premier est celui qui leur est commun avec nous, et avec tous les catholiques, c'est-à-dire, celui qui précède le saint jour de Pâques. Le second est celui de l'avent, et les deux autres sont ceux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, mère de Dieu. Ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun. Nous employons les entre-deux de ces quatre carêmes aux missions des villages qui nous environnent et qui composent le *Kesroan :* nous y comptons environ quarante villages, tous assez peuplés; nous les visitons les uns après les autres. Leurs curés, qui ne sont ni savans ni très-instruits, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, et nous reçoivent avec affection. Ils se trouvent à nos exercices; le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Il y a en ce pays plusieurs petits monastères, ou, pour mieux dire, des ermitages de religieux et de religieuses maronites et grecs, qui reconnoissent saint Antoine pour leur patriarche; ils portent un habit grossier fait de poil de chèvre; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir; ils marchent pieds nus; leur occupation est la prière et le

travail des mains ; ils se relèvent la nuit pour chanter des psaumes en syriaque. Leur vie est très-dure : ils ne vivent que de légumes, et ne boivent que de l'eau ; ils couchent sur la dure, et observent pendant le jour un continuel silence. Nos missionnaires d'Antoura vont les visiter ; ils en sont toujours parfaitement bien reçus ; ils leur font des conférences, et ils les entretiennent dans la foi catholique, dans l'observance de leurs devoirs, et dans la pratique de la fréquentation des sacremens ; la retraite des huit jours, selon la méthode de saint Ignace, est le moyen le plus efficace dont se servent les missionnaires, pour conserver dans ces solitaires l'esprit religieux et la pureté de la foi et des mœurs.

Nous avons eu depuis quelque temps à regretter la perte de plusieurs de nos missionnaires, qui s'étoient dévoués au service des missions dans les montagnes. Ces missions sont, en effet, bien pénibles. Nous avons à parcourir des chemins escarpés et interrompus par de grosses roches, sur lesquelles il faut monter pour passer outre, et souvent nu-pieds, pour se tenir plus fermes sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir. Ajoutez à cela qu'il faut essuyer en même temps, ou les ardeurs d'un soleil qui nous brûle en été, ou marcher sur les neiges en hiver, portant sur son dos sa chapelle, c'est-à-dire, ses ornemens, et ce qui est nécessaire pour dire la messe ; de plus, avoir avec soi sa petite provision de chapelets, d'images, de remèdes pour les malades, et nos autres besoins pour tout le temps de la mission. L'on marche dans cet équipage, le bâton à la main, des jours entiers. Est-on arrivé dans un village où doit être la mission, on la commence sans perdre de temps ; nous y sommes toujours les bienvenus, ayant affaire à un peuple doux, docile, catholique, qui aime la prière et la parole de Dieu. Le temps de la mission se passe à instruire, à prier, à

assister les malades, à entendre des confessions ordinairement générales. Elles sont d'autant plus nécessaires, que les curés, dans les grandes fêtes, se contentent de demander à une foule de pénitens qui se présentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchés, et, sur le simple aveu qu'ils leur en font, et sans autre examen, leurs curés leur donnent l'absolution. Les exercices du matin étant finis par la sainte messe, un des habitans du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. L'après-dinée se passe en conférences particulières dans les maisons, en catéchismes aux enfans, et en autres bonnes œuvres nécessaires dans les missions. Le soir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons leurs familles assemblées, et leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions, dont les maronites ne se lassent jamais. La matière alors de nos entretiens se prend des histoires de l'Ancien-Testament, et de la vie des saints qui leur sont connus. Ces histoires donnent lieu de leur faire d'utiles leçons sur les vertus qu'ils doivent pratiquer selon leurs différens états. L'heure de finir la journée étant venue, nous faisons publiquement la prière du soir. La prière faite, chacun se retire chez soi. En nous quittant, ils nous saluent à la mode du pays, c'est-à-dire, portant la main à la tête, baisant la main, et nous disant en style oriental : « Nous prions le Seigneur qu'un doux sommeil ferme tes paupières, et donne du repos à ton corps ; que ton bon ange te garde pendant la nuit, et que le soleil, plus beau que jamais, se lève demain pour t'éclairer. » Quelque fatigantes que soient ces missions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous assurer, mon révérend père, que les favorables dispositions qu'on trouve dans toute la nation maronite, et les fruits qu'on y recueille, nous les rendent non seulement supportables, mais encore très-consolantes. Je finirai ces mémoires de

nos missions de Syrie par le récit d'une histoire qui doit vous paroître fabuleuse, et que nous-mêmes nous ne pourrions croire, si nous n'avions connu ici la personne dont je vais vous parler.

Un jeune Turc de Damas, âgé d'environ treize ans, passant sur une *saïque*, fut pris par des chevaliers de Malte. Ces chevaliers le donnèrent à un seigneur espagnol, qui le mena en Espagne avec lui. Son nouveau maître le prit en affection; il le fit instruire de la religion catholique, et la lui fit embrasser. Quelques années après, l'Espagnol ayant été obligé d'aller servir en Flandre, il emmena avec lui son nouveau catholique. Les bonnes qualités qu'il remarqua dans ce jeune homme, et celles en particulier que le métier de la guerre demande, engagèrent l'officier espagnol à demander pour son Turc, à la fin de la campagne, une compagnie de cavalerie dans l'armée espagnole; il l'obtint. Le nouveau capitaine, qui avoit alors environ vingt-cinq ans, fut envoyé à Bruxelles pour son quartier d'hiver. La réputation qu'il y porta d'être un bon officier dans l'armée, le fit recevoir avec distinction dans les meilleures maisons de Bruxelles. Il fréquenta particulièrement celle où logeoit une riche dame d'*Amsterdam*, qui étoit venue à Bruxelles avec sa fille, pour y passer quelque temps. La mère et la fille étoient très-bonnes catholiques; elles voyoient avec plaisir venir chez elles le jeune officier espagnol, en qui elles remarquoient de l'esprit, de la sagesse, de la politesse, et une conduite très-réglée. Elles savoient d'ailleurs la considération que les autres officiers avoient pour lui. L'hiver s'étant passé, notre officier turc, qui se disoit toujours Espagnol, se flatta que le bon accueil que la mère et la fille lui faisoient dans leur maison, le mettoit à portée de pouvoir demander la demoiselle en mariage. Il le fit. La mère, déjà prévenue en faveur du cavalier, reçut favorablement sa demande; elle se persuada aisément que

le mérite qu'elle connoissoit dans cet officier ne pourroit manquer d'avancer sa fortune, et que ses bonnes qualités d'ailleurs rendroient sa fille heureuse. Ces réflexions de la mère, et l'inclination de la fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une et l'autre au mariage; les noces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la ville. L'époux et l'épouse furent dix ans ensemble, et n'eurent un fils qu'au bout des dix ans.

Quelque temps après le cavalier, soit qu'il eût le mal du pays, soit qu'il fût ennuyé de son métier, soit plutôt qu'il eût une intention qu'il avoit alors intérêt de cacher, exposa en secret à son épouse le désir qu'il avoit de faire le pélerinage de Jérusalem pour y adorer le tombeau de notre Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne, pour y voir sa famille, disoit-il, et lui donner connoissance des biens qu'il feignoit d'y posséder. La jeune femme hollandoise, qui étoit attachée à son époux, consentit à ce voyage; ils convinrent de ne parler à qui que ce fût de leur projet, et surtout de le tenir caché à la mère, qui ne manqueroit pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concertèrent si secrètement leur embarquement sur un vaisseau hollandois qui faisoit voile en Italie, que la mère ne l'apprit qu'après leur départ. On peut aisément juger quelle fut sa surprise à la première nouvelle qu'elle en eut. Elle fut long-temps sans la vouloir croire. Elle les fit chercher partout; mais enfin la chose fut si avérée qu'elle n'en put douter.

Pendant que la mère ne cessoit point de pleurer la perte de sa fille, le vaisseau qui la portoit, elle et son mari, fit rencontre, vers les côtes d'Afrique, de deux ou trois Barbaresques qui vinrent l'attaquer; notre cavalier espagnol, qui les reconnut à leur langage pour ce qu'ils étoient, demanda à parler au capitaine qui les commandoit, ne doutant pas qu'il n'en fût reçu favorablement, en lui déclarant sa

naissance. La chose arriva comme il l'avoit prévu ; car le commandant l'ayant fait passer sur son bord, l'Espagnol lui fit entendre qu'il n'étoit rien moins qu'Espagnol, lui compta toutes ses aventures, et lui dit que son dessein secret étoit de retourner en Turquie, sa patrie, pour y continuer en liberté l'exercice de la religion de ses pères. Il conjura en même temps le commandant de l'aider dans l'exécution de ses intentions ; heureusement pour lui, il se trouva sur le vaisseau du commandant un Turc de Damas qui connoissoit sa famille, et qui en rendit témoignage. Il n'en fallut pas davantage pour engager le commandant à entrer dans les intérêts de cet officier. Le commandant lui offrit de le recevoir sur son vaisseau ; la difficulté étoit de donner de bonnes raisons à son épouse, pour la faire consentir à ce nouveau parti. Il résolut cependant de le lui proposer, en lui faisant entendre qu'ils arriveroient bien plus tôt à Jérusalem sur un des vaisseaux de Barbarie que sur le vaisseau hollandois, parce que celui-ci, disoit-il, devoit demeurer long-temps en Italie, au lieu que les Barbaresques iroient en droiture mouiller aux côtes de la Syrie. La jeune femme hollandoise, malgré ses répugnances, crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son mari, qui en devoit savoir plus qu'elle. Le commandant, instruit secrètement de tout le mystère, reçut agréablement le père, la mère et leur fils. Après quelques jours de navigation, le vaisseau arriva à Alger ; la Hollandoise ne savoit d'abord où elle étoit ; mais elle connut bientôt qu'elle vivoit avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre ; mais elle devint ensuite bien plus grande, lorsqu'elle s'aperçut que son mari fréquentoit continuellement les Turcs, et se trouvoit même à leurs prières. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine, le croyant toujours bon catholique dans l'âme ; mais, craignant qu'il ne vînt à se pervertir par le commerce qu'il avoit avec les Turcs,

elle le pressa instamment de partir d'Alger, pour gagner au plus tôt le terme de leur pélerinage, qui étoit Jérusalem, étant persuadée que son mari rempliroit mieux ailleurs les devoirs du christianisme.

L'Espagnol son époux, qui ne songeoit de son côté qu'à pouvoir professer librement le mahométisme, profita de l'empressement de son épouse pour la conduire en Turquie, sur un vaisseau prêt à partir pour l'Égypte, l'assurant que ce vaisseau la rendroit promptement à Jérusalem. Ils s'y embarquèrent tous deux et leur fils, mais avec des intentions bien différentes. Ils abordèrent en peu de temps à *Alexandrie*, et le capitaine espagnol, son mari, tâchant de se dérober aux yeux de sa femme, alloit secrètement aux mosquées, et fréquentoit les Turcs. La pauvre Hollandoise, malgré toutes les précautions du faux catholique, découvrit sa conduite, si contraire à celle que doit tenir un chrétien. Elle en fut consternée, et, ne sachant plus qu'en croire, elle avoit recours à ses larmes, sans oser lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol, qui avoit autant d'estime que de tendresse pour elle, sentit bien qu'il ne pouvoit jouer plus long-temps son personnage. Il cherchoit les moyens de se découvrir, prévoyant cependant les suites que pouvoit avoir une telle déclaration. Enfin, trouvant un jour la jeune Hollandoise dans une désolation plus grande que jamais, la vérité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoua sa naissance, sa religion, le motif de sa sortie de Bruxelles, et de son imaginaire voyage à Jérusalem. Il lui protesta en même temps qu'elle auroit toujours partout le libre exercice de sa religion; que, pour lui, il ne seroit occupé que du soin de rendre sa vie heureuse; qu'il en avoit les moyens dans le lieu de sa naissance, où il se mettroit en possession de grands biens. La pauvre femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot; mais on peut bien s'imaginer de combien de dif-

férentes pensées, et toutes plus affligeantes l'une que l'autre, son âme fut alors agitée. Elle se vit tout à coup la femme d'un Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une nation dont les mœurs, les coutumes, la religion, étoient si opposées à celles dans lesquelles elle avoit été élevée. Après avoir passé quelques jours dans ces affligeantes réflexions, elle crut, dans la situation où elle se trouvoit, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la Providence divine, qui n'abandonne jamais ses créatures, lorsqu'elles lui sont fidèles. Prévenue de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avoit été jusqu'alors son malheureux guide, et qui redoubloit son attention pour lui plaire et pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Égypte en Syrie, et la conduisit à Alep, où il avoit des connoissances.

L'histoire de l'un et de l'autre, devenue publique à Alexandrie et au Caire, avoit déjà été mandée à Alep. Sitôt qu'ils y furent arrivés, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandoise qui avoit épousé un Turc, croyant épouser un officier espagnol qui devoit faire sa fortune en Espagne; le mérite personnel de cette jeune femme, qui fut bientôt connu, excita la compassion de tout le monde, et particulièrement des catholiques, qui s'efforcèrent de lui donner quelque consolation; mais elle n'étoit pas encore au terme de ses malheurs; car le bruit s'étant répandu à Alep que l'Espagnol démasqué avoit apporté avec lui beaucoup d'or et d'argent, il n'en fallut pas davantage pour exciter, dit-on, des bandits à vouloir lui enlever ses prétendus trésors. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre, sans qu'on ait jamais pu découvrir l'assassin; la Hollandoise sa veuve n'apprit que trop tôt cette action tragique, qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyoit, elle et son fils, dépourvus de tout

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

bien, dans une terre étrangère, sans savoir ce qu'ils deviendroient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours ; des femmes maronites, qui étoient venues à Alep, et qui devoient s'en retourner au mont Liban, lui proposèrent de venir habiter avec elles, l'assurant qu'elle seroit dans un pays presque tout catholique, qu'elle y feroit avec liberté les exercices de sa religion, et que rien ne lui manqueroit pour elle et pour son fils. Ces espérances, dans son malheureux état, la déterminèrent à suivre les femmes maronites. Celles-ci l'emmenèrent dans la bourgade d'Antoura. Une veuve, très-bonne catholique, et des mieux accommodées du bourg, la prit chez elle, et en eut tout le soin possible.

C'est à Antoura que nous l'avons connue ; sa conduite y a toujours été très-édifiante et très-exemplaire. Elle parloit de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime et la considération de nos maronites, qu'ils s'empressoient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étoient capables, et s'efforçoient de lui faire oublier ses tristes aventures. Elle donna sa confiance à un de nos missionnaires, qui prit un soin particulier de la mère et de l'éducation du fils. Après que l'un et l'autre eurent passé quelques années à Antoura, il se présenta une occasion et une compagnie favorable pour retourner en leur pays. La mère se résolut d'en profiter ; nos missionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aidèrent à s'embarquer avec son fils sur un bon vaisseau, persuadés qu'ils étoient qu'elle trouveroit beaucoup plus de consolation dans le sein de sa famille, et plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans le pays étranger où elle étoit, et où, malgré tous nos soins, elle auroit toujours beaucoup de choses à désirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle ; mais nous

avons sujet de croire que Dieu, toujours fidèle aux âmes qui s'abandonnent à sa providence, aura heureusement conduit le fils et la mère au terme où ils devoient arriver.

MÉMOIRE (EXTRAIT) SUR LA VILLE ET LES ENVIRONS D'ALEP.

La ville d'*Alep* n'est pas, à beaucoup près, si riche en anciens et beaux monumens que la ville de *Damas;* mais elle la surpasse en grandeur, en commerce, et par conséquent en richesses. Ce sont ces avantages qui la rendent une des plus célèbres villes de l'empire des Turcs. Sous une de ses portes il y a une caverne continuellement éclairée de lampes allumées, en l'honneur du prophète *Élisée,* qui prit, dit-on, pendant quelque temps cette caverne pour le lieu de sa retraite. Les maisons de la ville n'ont rien de remarquable au dehors; mais ceux qui ont le moyen de les orner les enrichissent en dedans par des peintures, des dorures et des marbres. La plus belle de toutes les *mosquées* étoit autrefois une église, qu'on croit avoir été bâtie par sainte *Hélène.* C'est ainsi, que Dieu, pour punir le déréglement des mœurs des mauvais chrétiens, a permis que des royaumes entiers aient perdu la foi, et soient tombés dans des schismes et des hérésies, dont les auteurs ont été aussi corrompus qu'eux. Cependant, quoique la religion ottomane soit la dominante à Alep, il ne laisse pas d'y avoir grand nombre de catholiques.

Le commerce qui s'y fait de toutes sortes de marchandises qu'on y apporte de Perse et des Indes, rend la ville très-peuplée; mais on remarque que ce commerce, qui étoit autrefois très-grand, est un peu diminué depuis que nos négocians ont trouvé le moyen d'aller par mer aux

Indes. Ils préfèrent volontiers cette navigation à celle qui se fait par l'*Euphrate* et le *Tigre*, parce que celle-ci est interrompue par quantité de moulins qu'on a construits depuis quelque temps sur l'Euphrate, et parce que le Tigre n'est navigable que depuis *Bagdad* jusqu'à *Bassora*. Mais si la ville d'*Alep* perd quelque chose de son commerce par ce changement, elle en est dédommagée par les fréquentes et nombreuses *caravanes* qui se rendent à Alep pour passer d'une ville à l'autre. Ces caravanes sont composées d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations et presque tous négocians. Ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux, chargés de marchandises. On croit voir un corps d'armée rangé en bataille lorsqu'on aperçoit de loin ces caravanes. Elles ont un chef qui les conduit et qui les gouverne. Il règle les heures des marches, des repas et du repos. Il est même juge de toutes les contestations qui naissent entre les voyageurs. Ces caravanes ont leur commodité et leur incommodité. C'est d'abord une grande commodité pour les voyageurs de trouver, sans sortir de la caravane et sans embarras, tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur subsistance et pour les autres besoins qui surviennent pendant un long voyage. Chaque caravane a ses vivandières qui portent toutes sortes de provisions, et qui sont toujours prêtes à vous les vendre. Mais la plus importante commodité pour des négocians qui ont avec eux leurs richesses, c'est de marcher en sûreté contre les *Arabes*, voleurs de profession, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'est pour n'en être pas surpris que le chef de la caravane fait faire jour et nuit la garde par ses gens; mais, nonobstant leur vigilance, il n'arrive que trop souvent que ces ennemis des voyageurs, instruits de la marche et des forces d'une caravane, se tiennent en embuscade, et, à la faveur de la nuit, trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuient à travers les bois,

dont eux seuls savent les routes. Pour ce qui est de l'incommodité des caravanes, la plus grande de toutes et la moins évitable, c'est que dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans, de valets et d'animaux, qui sont pêle-mêle, il n'est pas possible de pouvoir prendre un instant de sommeil. Le jour a sa fatigue ; les nuits ont le bruit et les clameurs, qui troublent le repos dont on a très-grand besoin.

La plus célèbre des caravanes est celle qui part tous les ans de *Damas* ou d'*Alep* pour aller au *tombeau de Mahomet*. Faisant mission dans l'une et l'autre de ces villes, je me suis trouvé présent au départ de cette caravane. Peut-être ferai-je plaisir de rapporter ici ce que j'ai vu. La caravane dont je parle part ordinairement pour *la Mecque* dans le mois de juillet. Vers ce temps, on voit arriver chaque jour des pélerins de la Perse, du Mogol, de la Tartarie, et des autres empires qui suivent la secte de *Mahomet*. Quelques jours avant le départ de la caravane, les pélerins font une procession générale, qu'on appelle la *procession de Mahomet*, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur prophète, un heureux voyage. Le jour de cette procession, les pélerins les plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses, s'efforcent de paraître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et suivis de leurs esclaves qui conduisent des chevaux de main et des chameaux avec tous leurs ornemens. La procession commence au lever du soleil ; les rues sont déjà pleines alors d'un nombre infini de spectateurs. Les pélerins qui se disent issus de la race de *Mahomet*, ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet vert en tête, privilége accordé aux seuls prétendus parens du prophète. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs de divers instrumens. Après eux marchent en différens rangs des chameaux parés

de leurs aigrettes et de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leur tête. Le bruit des timbales, des trompettes et d'un grand nombre de sonnettes, inspire de la fierté à ces animaux. Marchent ensuite à cheval six à six les autres pélerins de la caravane, suivis de litières remplies des enfans que les pères et mères doivent présenter au prophète. Ces litières sont environnées de troupes de chanteurs qui prennent en chantant mille postures extraordinaires, pour donner àcroire qu'ils sont des hommes inspirés. Suivent de près deux cents cavaliers vêtus de peaux d'ours. Ils précèdent de petites pièces de canons montés sur leurs affûts. On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même temps des cris de joie de tout le peuple. Ces canons sont escortés d'une compagnie de cavaliers couverts de peaux de tigres, en forme de cuirasse. Leur longue moustache, leur bonnet à la tartare, leur grand sabre pendu à leur côté, leur donnent un air belliqueux. Quatre cents soldats à pied, vêtus de vert et portant sur leur tête une espèce de mitre jaune, précèdent la marche du *mufti*. Le *mufti*, accompagné des docteurs de la loi et d'une nombreuse troupe de chantres, marche devant l'étendard de *Mahomet*, qui le suit. Cet étendard est fait de satin vert brodé d'or. Il a pour sa garde douze cavaliers revêtus de leur cotte d'armes, portant en main des masses d'argent, accompagnés de trompettes et d'hommes qui frappent continuellement et en cadence sur des plaques d'argent. Paroît ensuite le pavillon qui doit être présenté au tombeau de *Mahomet*. Il est porté par trois chameaux couverts de plumes vertes et de plaques d'argent. Le pavillon est de velours à fond rouge cramoisi, enrichi de broderie d'or et de pierreries de toutes couleurs. Des danseurs à gages dansent et contrefont des hommes illuminés et extraordinaires. Enfin le bacha de Jérusalem, précédé de tambours, de trompettes et d'autres instrumens turcs,

ferme la marche de la procession. La procession finie, chaque pélerin ne songe plus qu'à son départ.

La ville de *la Mecque* est le terme du pélerinage. Cette ville est située dans l'Arabie heureuse, à près de quatre milles de la *mer Rouge*. L'opinion des Turcs est que leur prophète naquit dans cette ville, et c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle. Lorsqu'ils en parlent, ils ne lui donnent point d'autre nom que celui de *la magnifique*. Lorsqu'ils doivent prier, ce qui arrive plusieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette ville, quelque part qu'ils se trouvent. Leur mosquée est au milieu de la ville. Ils prétendent qu'elle est située sur le terrain même où *Abraham* construisit autrefois sa première maison. Ils appellent cette mosquée la *maison carrée*, persuadés, par la seule tradition, que la maison d'*Abraham* avoit cette figure. La mosquée est belle et grande, enrichie de diverses peintures et dorures, et de tous les présens que les sectateurs de *Mahomet* y envoient par honneur. Les minarets, qui sont très-élevés, annoncent de fort loin la ville de *la Mecque* et sa mosquée.

Près de la *Kiaba*, ou la maison carrée, il y a une espèce de chapelle qui renferme un puits célèbre parmi les Turcs. Ils l'appellent *Zemzem*. Leurs historiens disent que l'eau de ce puits sort d'une source que Dieu découvrit autrefois à *Agar* et à *Ismaël*, lorsque, chassés par *Abraham* de sa maison, ils furent contraints de se retirer en Arabie. *Mahomet* profita de ce puits pour rendre cette ville, lieu de sa naissance, recommandable à toute sa secte. Il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu de guérir non-seulement toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les âmes souillées des plus grands crimes. Cette opinion chimérique est tellement établie parmi les musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de pélerins, qui courent d'abord à ce puits pour y boire de

l'eau et s'en laver. Des marchands de toutes sortes de pierreries de toutes couleurs étalent près de ce *puits* leurs brillantes marchandises, et quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit. Ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du *puits*, laquelle attire ici continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes que de malades de toutes sortes de maladies. Le terrain qui environne *la Mecque*, quoique très-mauvais, ne laisse pas que de produire d'excellens fruits et en quantité. Les Turcs attribuent cette fertilité à la promesse que Dieu fit autrefois à *Agar* et à son fils, de leur donner dans cette campagne, où l'ange les conduisit, tout ce qui leur seroit nécessaire pour leur subsistance.

La ville de *Médine* n'est pas moins recommandable à tous les musulmans que celle de *la Mecque*. Mahomet y a fait construire son tombeau; on y voit encore aujourd'hui son cercueil placé dans la grande mosquée nommée Kiabi. Comme les chrétiens n'entrent point dans cette mosquée, nous ne savons que sur le rapport d'autrui, que son cercueil est renfermé dans un bâtiment qui est dans le coin de la grande mosquée, qu'il est posé sur des colonnes de marbre, qu'il est couvert d'un pavillon de drap d'or, qu'il est environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement, et que les murs de cette tour sont revêtus de plaques d'argent doré. C'est à ce tombeau que les caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui a porté les présens du grand-seigneur n'est pas plus tôt arrivée, que les *dervis*, dont l'emploi est de prendre soin de la mosquée, se présentent pour la recevoir; les pélerins font retentir la mosquée de leurs cris d'allégresse et du chant de leurs cantiques en l'honneur du prophète. Ce ne sont ensuite que fêtes et réjouissances jusqu'au départ de la caravane.

Le jour de son départ, les pélerins se rassemblent et

partent chantant à haute voix des versets de l'*Alcoran*. Les parens et amis des pélerins, instruits du passage de la caravane, vont au devant d'eux pour leur offrir des rafraîchissemens. Chacun se fait honneur de leur en porter sur toute leur route; mais c'est particulièrement au retour de la caravane que les pélerins reçoivent les félicitations de toute la ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur partout. Ils commencent dès-lors à entrer en possession des priviléges que la religion turque accorde à ceux qui vont visiter le tombeau de *Mahomet*. Celui de ces priviléges qui est le plus nécessaire à plusieurs pélerins, est l'impunité des crimes pour lesquels ils auroient été condamnés par la justice ottomane. Le pélerinage de *la Mecque* les met à couvert de toute poursuite, et les rend, de criminels qu'ils étoient, parfaitement honnêtes gens. C'est par ce moyen que *Mahomet* a trouvé le secret d'accréditer son tombeau et les priviléges de la secte. Mais ce n'est pas seulement aux pélerins de *la Mecque* que ces priviléges sont accordés; le *chameau* qui a eu l'honneur de porter les présens du grand-seigneur, jouit du sien, et son privilége est de n'être plus traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à *Mahomet*. Ce titre l'exempte, pour le reste de ses jours, des travaux publics et du service des hommes. On lui dresse une petite cabane pour sa demeure; il y vit en repos, et est d'ailleurs bien soigné et bien nourri.

A l'occasion de la caravane de *la Mecque*, je dirai que nous vîmes, il y a quelques années, le roi des *Yousbecks* passer par *Alep* pour aller au tombeau du prophète, dans l'intention d'y mener une vie privée. Ce prince avoit eu le malheur de voir ses sujets se révolter contre lui, et son fils à leur tête, qui entreprenoit de détrôner son père et de se rendre maître du royaume. Ce fils avoit eu l'inhumanité de faire crever les yeux de son père pour lui faire

perdre toute espérance de remonter sur son trône. Nous vîmes ce prince infortuné marcher à cheval, les yeux bandés. Il étoit conduit par cinquante gardes, armés de carquois et de flèches. Ce triste spectacle tiroit les larmes des yeux de tous ceux qui le virent. Depuis ce temps-là nous avons appris que Dieu avoit vengé ce malheureux père et puni son fils dénaturé. Ce fils mourut misérablement, et ses sujets recoururent à leur légitime roi. Ils le rétablirent sur son trône, et lui obéirent avec plus de soumission que jamais. Les *Tousbecks* sont des *Tartares* voisins des *Persans*. Ils sont gouvernés par quatre rois différens et indépendans les uns des autres. Le plus puissant est le roi de *Balk*, le second de *Karisme* ou autrement d'*Urgents*, le troisième de *Chakar*, et le quatrième de *Kytar*. L'habillement des *Tousbecks* est le même que celui des *Mogols*. Ils ne se servent que de flèches et de dards. Ils les lancent avec une adresse surprenante. Leur naturel est doux et humain. Ils aiment et traitent très-bien les étrangers, de quelque religion qu'ils soient. Leur pays est bon et abondant en tout ce qui peut servir à la nourriture et à la commodité de ses habitans. Ils commercent avec les *Persans* et les autres *Tartares* leurs voisins, et même avec les *Chinois*, quoiqu'ils en soient très-éloignés. On trouve dans leur pays des rubis, du lapis, des émeraudes, du coton, de la laine, du lin, de la soie, des toiles et des étoffes très-belles : on dit même qu'ils ont des rivières qui leur donnent de l'or.

Lorsque nous allons d'*Alep* à *Tripoli*, nous trouvons, à deux journées d'*Alep*, la célèbre ville d'*Antioche*, que l'empereur *Justinien* fit nommer autrefois *Theopolis*, c'est-à-dire *ville de Dieu*. Elle méritoit ce glorieux nom lorsque le prince des apôtres, *saint Pierre*, y tenoit son siége et y formoit les premiers fidèles, pour être de vrais disciples de Jésus-Christ. Ils profitèrent si heureusement des

leçons de leur maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguste de *chrétiens*. Ce fut en cette ville que les apôtres tinrent un concile, dont saint *Pamphile*, martyr, assure avoir vu les canons dans la bibliothèque d'*Origène*. Les éloquentes prédications de saint Jean Chrysostôme au peuple d'*Antioche*, honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville, qui a eu le bonheur de posséder ce saint docteur de l'Église, et de recevoir ses sublimes et salutaires instructions. C'est le souvenir de l'ancien éclat de cette ville qui nous fait gémir aujourd'hui sur son malheur d'être tombée dans l'esclavage des infidèles. Il ne lui reste, de ses grands et superbes édifices, que les ruines de ses murs ; mais la Providence divine a voulu conserver le sanctuaire de l'église de *saint Pierre*, en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir possédé autrefois la chaire du vicaire de Jésus-Christ. L'heureuse situation de cette ville méritoit sa conservation. Elle est placée au milieu d'une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, qui la rendent fertile en toutes saisons. Le fleuve *Oronte*, qui contribuoit à ses richesses, baigne encore aujourd'hui ses murs à demi ruinés. Elle a en perspective deux hautes montagnes ; le vallon qui les sépare forme un point de vue des plus agréables.

Entre *Antioche*, dont nous venons de parler, et la ville de *Tripoli*, et à l'orient de *Tortose*, appelée anciennement *Antaradus*, il y a une plaine dont l'étendue est de six milles de largeur et de douze de longueur; elle est terminée par de petites montagnes. Ces montagnes étoient autrefois habitées par un peuple qui se donnoit le nom d'*Arsacides*, prétendant être descendu du fameux *Arsace*, qui fonda l'empire des *Parthes* après la mort d'Alexandre. Ce peuple, qui étoit sorti dans le septième siècle des confins de la *Perse*, vers *Babylone*, vint former un petit état dans un coin de la *Phénicie*. Ils se bâtirent

dix places sur des rochers inaccessibles, d'où ils se rendoient redoutables à tous leurs voisins; leur brigandage et leurs assassinats leur firent donner le nom d'*Assassins*, nom odieux qui exprimoit leur cruauté, et qu'ils tirent de leur fondateur Hassan-Sabah. Les Assassins élisoient eux-mêmes leur chef. Il se nommoit *le Vieux de la montagne*, nom fameux dans les histoires de ce temps-là. Il portoit ce nom, soit parce que le choix qu'on en faisoit tomboit toujours sur un des plus anciens de sa nation, soit parce qu'il habitoit un château nommé *Almut*, ou *Alamut*, situé sur une haute montagne, où il étoit presque impossible de l'attaquer.

Nos vieux historiens ont mal entendu l'arabe. *Scheik* signifie *vieux*, *senior*; mais il signifie aussi *seigneur*. Il n'est pas vrai que les Assassins choisissent pour prince le plus ancien de la nation; il falloit donc traduire *le seigneur de la montagne*. Son empire sur ses sujets étoit si absolu, que, fallût-il commettre les actions les plus noires, ils étoient toujours prêts à les exécuter au premier commandement qu'on leur en faisoit, et au péril même de leur propre vie. On les accuse de l'assassinat de Louis de Bavière, en 1231, et d'avoir osé attenter à la vie de saint Louis. Le sire de Joinville n'en dit rien; il prétend, au contraire, que leur chef, en 1252, envoya des présens à ce saint monarque. Pour ce qui est de leur religion, ils professoient la *mahométane*; mais ils y étoient si peu attachés, qu'ils offrirent aux *templiers* d'embrasser la religion chrétienne, à condition qu'ils seroient déchargés de la pension qu'ils leur payoient. Les *templiers* refusèrent cette condition, et ce refus, dit *Guillaume de Tyr*, causa la perte du royaume de *Jérusalem*. Il paroît étonnant qu'une si monstrueuse nation ait pu se maintenir pendant près de quatre cents ans. Ce ne fut qu'en 1257 que les Tartares, sous leur roi *Allan* ou *Haloën*, pour délivrer

le pays de si dangereux voisins, entreprirent de massacrer leur chef et de les détruire; ce qu'ils firent.

Aujourd'hui nous ne connoissons ici aucun peuple qui porte le nom d'*Assassins;* mais il pourroit bien se faire que les *Kesbins*, nation qui habite les montagnes à deux journées de Tripoli, et les *Nassariens*, autre nation qui est établie dans la plaine vers la mer, fussent les successeurs des *Assassins*. Ces deux nations habitent le même pays, et, de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les *Assassins* faisoient profession, et celle que professent aujourd'hui les *Kesbins* et les *Nassariens*. Ces deux nations des *Kesbins* et des *Nassariens* doivent être regardées comme faisant une même nation. Ils ont des noms différens par rapport aux différens pays qu'ils habitent. Ceux d'entre eux qui habitent les montagnes s'appellent *Kesbins*, parce que leur pays se nomme *Kesbié*. Les autres qui occupent la plaine se nomment *Nassariens*, c'est-à-dire *mauvais chrétiens*, qualité qui convient aux uns et aux autres; car ils se sont fait une religion d'un composé monstrueux du *mahométisme* et du *christianisme*, ce qui leur donne une idée extravagante de nos saints mystères. Plusieurs de nos missionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns; mais comme ils n'écoutent opiniâtrément que leurs mauvais docteurs, et ne veulent suivre que les sentimens dans lesquels ils ont été élevés, nos missionnaires, désespérant de leur conversion, ont été obligés de secouer souvent la poussière de leurs souliers. Dans tous les temps l'expérience a fait connoître que dès-lors qu'on abandonne la règle de la foi catholique, que le Sauveur nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans la seule voie du salut, on tombe aisément dans autant d'erreurs que l'esprit humain a de différentes manières de penser.

C'est ce qui est arrivé à ces nations dont nous venons

de parler, et à d'autres encore qui sont dans notre voisinage. Les *Ismaélites*, qui habitent un petit terroir nommé *Cadmus*, sont de ce nombre. Leur vie est si brutale et si honteuse, qu'ils ne méritent pas qu'on en parle, si ce n'est pour humilier l'homme en lui faisant sentir qu'il n'y a point de bassesses, de désordres et d'extravagances où il ne se laisse aller, dès-lors qu'il ne veut avoir que ses passions pour guides. Nous avons aussi dans nos montagnes une autre nation dont il n'est pas aisé de connoître l'origine, non plus que la religion. On la nomme *Druse*. Cette nation habite une partie du *mont Liban*, les montagnes au-dessus de *Séide* et de *Balbeck*, et le pays de *Gebail* et de *Tripoli*.

Les *Druses* s'étendent jusque dans l'Égypte. Si on les consulte sur leur origine, ils vous diront que leurs ancêtres étoient du nombre de ceux qui suivirent *Godefroi de Bouillon* à la conquête de la terre-sainte, en 1099, et qu'après la perte de *Jérusalem*, ils se retirèrent dans des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des Turcs; car ceux-ci les poursuivirent partout pour achever de massacrer et de détruire les restes du christianisme, dont le seul nom leur étoit devenu odieux. Quelques écrivains leur donnent une autre origine, et prétendent qu'un comte de *Dreux*, du temps des croisades, ayant été défait par *Saladin*, les soldats de ce comte s'enfuirent dans les montagnes et s'y retranchèrent; et que, s'étant ensuite multipliés, ils s'y firent des habitans, et prirent le nom de *Druses* en mémoire du comte de *Dreux*, qui avoit été leur chef. Mais comme il est certain qu'avant les *croisades* cette nation portoit déjà, en ce pays, le nom de *Druses*, il demeure pour constant que leur origine est plus ancienne que celle qu'ils se donnent, ou que d'autres écrivains leur attribuent. Si on veut juger par leurs livres, il est vraisemblable que leur nom de *Druses* vient, par cor-

ruption, du mot arabe *deuz*, qui signifie cette ligne où se joignent les deux parties du crâne, lesquelles forment le crâne entier de l'homme ; car il est aisé de remarquer que les auteurs de leurs livres font souvent la comparaison de l'union parfaite des deux parties du crâne de l'homme avec l'union qui doit régner constamment dans la nation. Cette comparaison, répétée si souvent dans leurs livres, étant ici supposée, on peut conclure que de ce mot *deuz*, que nous avons dit signifier la ligne qui est entre les deux parties du crâne, cette nation a d'abord été appelée *Durzi* en arabe, ou au pluriel *Durouz*, c'est-à-dire, en françois, qui conserve son union et son uniformité; et de ces mots arabes est venu, par corruption, celui de *Druses*, qui est demeuré à cette nation. Les *Druses* aujourd'hui reconnoissent pour leur législateur un soudan d'Égypte, de la dynastie des Fatimites, qu'ils nomment *Maoulana el Hakem Biemrillah*, c'est-à-dire, notre seigneur *el Hakem Biemrillah*. Il a commencé à régner l'an 996 de Jésus-Christ, qui est l'an 386 de l'hégire. Ses disciples l'honoroient comme leur roi, et ne paroissoient en sa présence que dans une posture prosternée.

La religion des *Druses* est un composé monstrueux de maximes et de pratiques qu'ils ont retenues du christianisme, dont ils faisoient anciennement profession, et de coutumes et de cérémonies *mahométanes* qu'ils ont adoptées, soit à cause du commerce continuel qu'ils ont avec les Turcs, soit plutôt par politique, pour se concilier leur bienveillance et leur protection. Ils gardent très-religieusement le livre que leur a laissé leur législateur. Ce livre, qui est à la Bibliothèque du Roi, contient trois sections en forme de lettres; les *Druses* prétendent qu'elles contiennent tout le mystère de leur religion. Outre ce premier législateur, ils en reconnoissent un second, qui étoit son disciple. Ils le nomment *Hamzé*, homme saint

selon eux. Il leur a composé trois livres pour leur loi : elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger, tel qu'il puisse être. Je ne sais si c'est pour cette raison qu'ils les renferment sous terre. Ils les retirent les vendredis, jours de leurs assemblées, pour en faire une lecture publique. Les femmes passent chez eux pour être le mieux instruites de leur religion, ce qui donne à ce sexe une grande distinction parmi eux. Ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes, et de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux législateurs ; elles leur en recommandent, sur toutes choses, le secret. Ces femmes le gardent si exactement, que tout ce qu'on en a pu savoir jusqu'à présent, c'est que ces livres contiennent des fables et des histoires extravagantes dont les *Druses* se remplissent l'esprit.

Nous savons encore qu'il y a parmi eux deux sortes de *Druses*, les uns qu'ils appellent en arabe *ukkal*, c'est-à-dire, les *spirituels*, d'autres qu'on nomme *dgiuhhal*, qui veut dire les *ignorans* : les spirituels se distinguent des autres par leur habit, qui est toujours d'une couleur obscure ; d'ailleurs, ils ne portent point de *candgiar* à leur ceinture, c'est-à-dire, qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes ; mais ils prétendent se distinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paroissent rarement en public. Ils se retirent dans des grottes comme dans des espèces de cellules, pour s'éloigner des plaisirs du siècle. Ils vivent de peu. Ils ont horreur du bien d'autrui, jusque-là qu'ils refusent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les présens qu'on leur veut faire n'aient pas été légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des paysans que des riches, persuadés que ceux-là ne leur donneront que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front. Ces spirituels se conforment d'ailleurs à l'*Alcoran*, se soumettant à la circoncision, au jeûne

du *ramadan*, à l'abstinence du *cochon*, et à plusieurs superstitions des Turcs. Pour ce qui est des *Druses* qu'on nomme *dgiuhhal*, c'est-à-dire, *ignorans*, ils ne se trouvent point dans les assemblées des *spirituels*. Ils ignorent le secret de leurs mystères ; on peut même dire qu'ils vivent sans religion, et par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs, en faisant quelques prières en l'honneur de leur législateur *Biemrillah*, et en se servant dans leurs prières de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en arabe, *ma fi Ilah illa houé*, c'est-à-dire, *point de Dieu, sinon lui.* Cette prière est leur profession de foi. Ils la répètent assez souvent, mais particulièrement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue. Il n'y a que deux de leurs villages qui aient l'honneur, pour parler le langage des *Druses*, de posséder la statue de leur grand législateur. Sa statue, selon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, et ne la mettent au jour que pour paroître dans leurs grandes cérémonies, lorsqu'ils lui adressent leurs vœux pour en obtenir ce qu'ils souhaitent ; ils s'imaginent parler à Dieu même, tant est grande leur vénération pour cette idole. Les deux villages, qui sont les seuls où elle est conservée, se nomment *Bagelin* et *Fredis ;* ils sont situés dans les montagnes ; les chefs des *Druses* y font leur résidence. Nous venons de dire tout ce que nous avons pu apprendre de la religion des *Druses*. Nous faisons souvent mission aux catholiques qui sont dans leur pays ; mais nous avons autant de fois la douleur de voir que cette nation est très-éloignée du royaume de Dieu : bien qu'ils aiment les chrétiens et n'aiment pas les Turcs, qu'ils aiment mieux se dire chrétiens que Turcs, ils portent cependant le turban et la ceste verte.

LETTRE (EXTRAIT) D'UN MISSIONNAIRE D'ALEP.

Mon révérend père, je me suis engagé à vous faire part de ce que je trouverois de plus remarquable dans les différentes contrées que je serois obligé de parcourir. Je commencerai par la comparaison du *carême des Turcs et du carême des chrétiens*, *des Pâques chrétiennes et des Pâques turques*.

Le grand *ramadan*, ou le carême des Turcs, est une pratique solennelle de religion, prescrite par l'Alcoran; il dure un mois tout entier, ou, pour parler le langage du pays, une lune tout entière. Avec la teinture qu'avoit Mahomet de la religion chrétienne, il n'est pas étonnant qu'il ait assujetti ses disciples à cette loi. Les fausses religions se font souvent honneur d'imiter du moins en quelques points la véritable. C'est ordinairement le temps de l'hiver qu'on choisit pour ce jeûne; vous en verrez dans la suite la raison, et combien la brièveté des jours et la longueur des nuits adoucissent cette pratique. Cette année, on y a consacré dans cette ville la lune de janvier. Dès que la lune de décembre cessa de paroître, on tira du château quatre coups de canon à trois heures après midi, pour avertir les musulmans que le grand ramadan commençoit le lendemain. Voici la manière de jeûner. Le matin, dès qu'on peut distinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'est plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe jusque après le coucher du soleil. Cette circonstance du filet blanc et du filet noir, prise à la lettre, donne à ceux qui n'ont pas la vue bonne un avantage sur les autres, et ils en profitent sans scrupule. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir

le peuple pour la prière, et dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie, poussent des cris effroyables du haut de toutes les mosquées ; à ce signal, on reprend la pipe, et l'on commence à manger. Ce premier repas est ordinairement assez léger ; il est suivi de promenades, d'assemblées, et de toutes sortes de divertissemens. On court les rues, partout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville sont ouvertes ; on se croit tout permis parce que l'on jeûne, et cette pénitence semble autoriser les plus grands désordres. Aussi les chrétiens disent-ils que les Turcs sont alors à demi fous, et ils sont plus que jamais sur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les musulmans, bien persuadés qu'ils n'en auroient aucune justice, s'ils en avoient été maltraités.

Après ces courses nocturnes chacun rentre chez soi, et, quelques heures avant qu'on puisse distinguer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là, se trouvent réunies l'abondance et la délicatesse des viandes, et l'on réserve pour ce temps du grand ramadan tout ce qu'il y a de plus succulent et de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'est là une plaisante manière de jeûner. Quand vous demandez à un musulman pourquoi il se fait servir tant de mets exquis et recherchés : « C'est que je jeûne, dit-il ; si je ne jeûnois pas, mon repas seroit plus frugal ; mais il faut me soutenir. » Après ce grand repas, dès que le soleil paroît, la plupart se couchent, non pas dans leurs maisons, mais sur des divans qui sont placés au devant de leurs maisons, afin que tout le monde soit témoin de leur pénitence, et ils ne paroissent guère en public qu'après midi, à moins que des affaires indispensables n'interrompent leur repos : c'est-à-dire, que toute l'austérité du jeûne consiste et à faire meilleure chère et à faire de la nuit le jour. Vous connoissez en Europe bien des gens, surtout dans un certain monde, qui pratiquent

cette espèce de jeûne presque toute l'année, et qui ne prétendent pas se mortifier. Nos jeûneurs ont un grand soin de se défigurer par un masque affreux de sévérité et de mélancolie : ils marchent lentement, ils ne se montrent qu'avec un air abattu et un visage exténué; à qui ils donnent le tour qu'ils veulent, et dans ces sortes de grimaces les plus maladroits sont assez habiles pour réussir dès la première fois. Les féliciter alors sur la fraîcheur de leur teint, sur leur embonpoint, sur leur bonne santé, ce seroit leur faire un fort mauvais compliment; ils veulent, à quelque prix que ce soit, paroître pénitens.

Jamais la justice n'est plus mal administrée que pendant le temps de ce grand ramadan : le jeûne assure aux coupables une espèce d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en justice, quand il le dénonce et l'accuse devant le cadi, cet équitable juge répond à l'accusateur : « Il est vrai qu'il t'a maltraité, mais le pauvre homme jeûne, vois son visage, il fait pitié; il est si foible qu'il mourroit au premier coup de bâton. Le jeûne nous affoiblit le corps et l'esprit; je ne sais presque où j'en suis moi-même; la défaillance nous fait tourner la tête : il étoit apparemment à demi fou quand il t'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui fasse? Je t'en fais toi-même le juge : le voilà sans forces et presque prêt à tomber de foiblesse. Veux-tu que je le fasse expirer sous les coups? Ce seroit une cruauté. » L'accusateur, si c'est un chrétien, fait semblant d'être persuadé par ces raisons; et si c'est un musulman, il est plus que convaincu de la solidité des raisonnemens du cadi, parce que lui-même joue dans la comédie le personnage de jeûneur. Ainsi se terminent communément les procès dans ce temps de pénitence, surtout si l'accusé trouve le moyen de faire passer secrètement quelque somme d'argent entre les mains de son juge : cette somme attire infailliblement la compas-

sion sur son épuisement et sa prétendue foiblesse. Il se trouve cependant quelquefois des gens de mauvaise humeur, qui ne se contentent pas de ces raisons, et qui veulent absolument une satisfaction proportionnée; mais quelquefois aussi ils en sont mauvais marchands, et c'est ce qui arriva le carême passé.

Un Turc traduisit devant le tribunal public un autre Turc, dont il avoit reçu un affront sanglant. Le juge, gagné, penchoit vers la clémence, et, pour être autorisé à ménager le coupable qu'il protégeoit et qu'il vouloit sauver, il fit beaucoup valoir la raison tirée du jeûne. Elle ne parut pas à l'accusateur une raison suffisante : il s'obstina à soutenir que l'accusé étoit en état de supporter la punition méritée; il élevoit la voix, et parloit avec beaucoup de feu et de vivacité. Le cadi, qui ne pouvoit opposer à ses représentations rien de raisonnable, y répondit d'une manière singulière, mais efficace. « Ah! ah! lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi! apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puisque tu parles tant, et que tu ne sens pas la foiblesse que nous éprouvons. » Et sur-le-champ il lui fait donner la bastonnade, comme à un prévaricateur de la loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas le grand ramadan.

A ces trente jours de pénitence succèdent trois *jours de réjouissance*, qu'on annonce également au peuple par quatre coups de canon. Dès la veille on commence à dresser dans tous les bazars, et dans toutes les places, des divans chargés de tapis et de carreaux. C'est là qu'on mange en public; c'est là qu'on reçoit les visites; c'est là qu'on se place pour voir à son aise ceux qui se font balancer avec des cordes qui sont attachées des deux côtés aux fenêtres du dôme, et qui descendent jusqu'à terre : ce spectacle est le plus couru, et il tient presque lieu de tous les autres jeux. Voilà ce que c'est que les Pâques turques.

Ah! que ces Pâques sont bien différentes des *Pâques chrétiennes!* Commençons par le carême qui les précède. Nous sommes ici presque aux portes de la fameuse Antioche, où saint Pierre établit d'abord et la chaire de vérité et le siége apostolique. Vous savez que cette ville fut la première de toutes les villes de l'univers qui eut le bonheur et la gloire de voir naître dans son sein des adorateurs fidèles, et de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ses murs. Docile à la voix des apôtres, ils lui transmirent leur esprit, elle en suivit les réglemens; ce fut d'eux qu'elle apprit la manière de célébrer les fêtes, et toutes les autres pratiques de la religion. Bientôt toutes les villes d'alentour se formèrent sur elle; et comme Alep (autrefois appelée *Hierapolis* et ensuite *Béroué*) en est la plus proche, c'est de toutes les villes d'Asie celle qui s'est conformée le plus exactement et le plus religieusement à ses traditions et à ses coutumes : elle a même cet avantage sur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu; c'est ce qui rend ses traditions plus sûres et ses pratiques plus respectables. Quoi qu'il en soit, on y observe un jeûne fort austère, et l'on y fait un carême fort rigoureux. Les *maronites* suivent l'usage de l'église romaine; mais les *Grecs*, les *Arméniens*, les *Suriens* ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi, et ils ne mangent ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile; à l'abstinence de ces mets les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste on ne parle jamais de dispenses : les enfans de dix à douze ans, les vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres; les nourrices et même les femmes enceintes se croient assujetties aux mêmes lois, et l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Les Anglois et les Hollandois qui sont ici n'observent ni le

jeûne ni le maigre, mais on en est scandalisé; les gens du pays disent qu'ils ne sont pas chrétiens, et les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, et, ne pouvant les soutenir, plusieurs d'entre eux, pendant le carême, ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux.

Le jour de la résurrection est appelé le jour de la grande fête, ou simplement la grande fête. Les Grecs, les Suriens, les Arméniens, les maronites, tous enfin, soit hérétiques, soit schismatiques, soit catholiques, tous observent les mêmes pratiques; tous font trois jours de fêtes consécutives comme en Europe, et comme en Europe la solennité commence dès le samedi-saint; ils ne jeûnent pas la veille de Pâques, parce que jamais ils ne jeûnent le samedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le soleil couché. Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils se rencontrent les uns les autres, le premier qui parle dit ces paroles : « Réjouissez-vous, car Jésus le Messie est ressuscité. — Oui, lui répond-on, il est véritablement ressuscité.—Réjouissons-nous donc, » ajoute-il. Dans ce beau jour on pare les maisons, on porte ses habits les plus magnifiques, et il n'est personne qui n'ait sur lui quelque chose de neuf. On sort de l'église sur les dix heures, et jusqu'au soir on rend ses visites. Tout s'y passe avec une décence et une cordialité charmante. Partout on voit régner une innocente joie, et l'on s'aperçoit bien que c'est la religion qui l'inspire.

Dès le samedi-saint, toute la nation françoise et tous les religieux vinrent nous souhaiter les bonnes fêtes. Messieurs les Hollandois et les Anglois nous firent le même honneur.

Ne soyez point surpris de ce commerce mutuel et de ces politesses réciproques; François, Anglois, Italiens, Hollandois, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux nations au milieu desquelles nous vivons; et ces nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils soient. Nous destinâmes le lundi à rendre nos visites; nous passâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville : c'est la demeure des chrétiens. Toutes les rues étoient remplies de gens de toutes nations, et même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs, pour tous ceux qui en vouloient acheter. Notre première visite fut chez l'archevêque des maronites. Un curé nous reçut à la porte, et nous conduisit à la grande salle du prélat : c'étoit la salle d'honneur, et par conséquent l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous, mon révérend père? cette salle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire; cela choque vos idées françoises, mais cela n'en est pas moins vrai, et je vous avoue que j'en fus surpris moi-même. Nous marchâmes d'abord sur un vieux tapis, sur lequel sa grandeur étoit assise les jambes croisées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un coussin qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis. A ses côtés étoit son grand vicaire, et après le grand vicaire deux ou trois curés, tous dans la même posture. Dès que nous parûmes, aussitôt l'archevêque se leva; nous lui prîmes la main pour la baiser, mais il la retira. C'est la coutume en ce pays. Les prêtres et les religieux baisent la main des évêques, et les laïques celle des prêtres, lorsqu'ils les rencontrent au milieu des rues, et en présence des Turcs. De là nous allâmes chez le patriarche des Grecs, que nous trouvâmes assis sur son divan, dans une salle aussi belle et aussi magnifique que le peuvent être nos églises d'Europe. Ne soyez

pas scandalisé de ce changement de décoration, et ne l'attribuez pas à son faste, mais à sa piété. Le vertueux prélat a ses vues; son dessein, en bâtissant ce superbe appartement, est d'en faire un jour une église. Il est très-bon catholique. Après sa conversion, les Grecs schismatiques qui ne voulurent pas être de sa communion, et qui étoient le parti dominant dans la ville de Damas où il résidoit, se choisirent un autre patriarche, et ce partage l'a obligé de venir fixer son siége à Alep. C'est un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'esprit, et des manières fort polies et fort engageantes. Après avoir rendu nos devoirs aux princes de l'Église, nous passâmes chez les principaux habitans suriens, arméniens, grecs et maronites; partout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours, la table est toujours dressée pour régaler ceux qui se présentent. Il y avoit partout des œufs durs, des dattes, des raisins, des figues, des pistaches, et plusieurs sortes de confitures. Chacun choisit parmi ces mets différens, et dès qu'on en a goûté, on vous présente un verre de vin et d'eau. On vous laisse la liberté de ne boire et de ne manger que si peu que vous voulez; mais à chaque visite, il faut manger et boire; et en user autrement, ce seroit faire une impolitesse. Cette liberté rend ces visites supportables, et, quelque multipliées qu'elles soient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, et qu'on en soit incommodé.

Nos pères d'Alep ont toujours le même succès dans leurs missions; la moitié de la nation surienne est déjà catholique, et nous nous flattons que dans peu d'années tous les Suriens d'Alep seront réunis au bercail de l'Église. Les Arméniens et les Grecs reviennent aussi tous les jours de leurs erreurs.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE FROMAGE AU PÈRE LE CAMUS.

A Tripoli de Syrie, le 15 octobre 1736.

Mon révérend père, je préviens vos demandes, et les reproches que vous seriez en droit de me faire, si je ne vous donnois part du consolant et édifiant spectacle que la religion vient de nous présenter. C'est du *synode des maronites* que je parle. Tout s'y est passé avec l'éclat et la décence qu'on pouvoit désirer au milieu d'une terre infidèle. Ce n'est pas pour étouffer quelque erreur naissante, pour établir ou pour défendre quelque dogme attaqué, que nos évêques se sont assemblés. Jamais le schisme et l'hérésie qui environnent les maronites n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité. Mais si l'épouse de Jésus-Christ est toujours sans rides, ses enfans ne sont pas toujours sans souillures; l'Église est toujours sainte, mais la corruption altère quelquefois la sainteté des sujets qui la composent. Il s'étoit donc glissé quelques abus chez nos maronites, et ils avoient gagné jusque dans le sanctuaire : ces taches blessèrent les yeux de quelques personnes zélées; elles en écrivirent au saint-siége. Le souverain pontife crut ne devoir pas négliger ces avis importans. Il jugea qu'un concile national étoit nécessaire. Il avoit nommé M^sr^ Assemanni, maronite de naissance, ablégat apostolique dans ces cantons : c'est un prélat actif et judicieux; il le chargea d'une lettre adressée au patriarche des maronites. L'ablégat, dès la première visite, la lui remit entre les mains; je l'ai lue: rien n'est plus sage ni plus ferme.

Sa sainteté, après avoir exposé les abus qu'on lui avoit dénoncés, proposoit environ une douzaine d'articles qui

regardoient la réforme, et accordoit au patriarche la permission de suspendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeoit à propos, pour de bonnes raisons, pourvu néanmoins qu'il s'engageât à faire savoir ces raisons au saint-siége, et qu'il promît de s'en tenir à la décision que Rome porteroit quand elles y auroient été mûrement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1° C'étoit une ancienne coutume des évêques maronites d'avoir auprès d'eux plusieurs religieuses dont l'appartement n'étoit d'ordinaire séparé de celui de l'évêque que par une porte de communication. Les religieux en avoient aussi dans l'enceinte de leur monastère. Croiriez-vous bien, mon révérend père, qu'une chose si scandaleuse ne causoit point ici de scandale, ou n'en causoit que fort peu? Il falloit qu'on eût une haute idée et de la sainteté des prélats et des religieux, et de la sagesse de ces vierges chrétiennes, surtout dans un pays où les femmes paroissent rarement devant les hommes, et où les moindres liaisons entre les deux sexes deviennent suspectes, et répandent des nuages sur la vertu la plus irréprochable. Apparemment que ces religieuses avoient pris la place de ces veuves pieuses ou de ces filles dévotes qui, dans les premiers temps de l'Église, consacrées à l'ornement et à la décoration des autels, ne s'éloignoient guère des basiliques. 2° Le patriarche s'étoit arrogé le droit exclusif de faire les saintes huiles; il les distribuoit aux évêques et aux curés. On étoit obligé de lui donner de l'argent quand on alloit les demander; la taxe étoit générale et sans exception, et le plus pauvre curé donnoit un écu; on ne les avoit pas à moins. 3° Les dispenses dans les mariages se vendoient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une censure, le patriarche se faisoit donner une certaine somme qui entroit dans son revenu. De là que d'inconvéniens! L'avidité du prélat rendoit les peines ecclé-

siastiques et moins justes et plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas ! et de quoi n'abuse pas la cupidité ! Vous sentez assez que ce casuel pouvoit quelquefois être arbitraire. 4° Le saint sacrement ne se conservoit pas dans la plupart des églises de la campagne, et il ne se trouvoit d'ordinaire que dans les églises des religieux. De là quels inconvéniens encore ! et combien de chrétiens, dans certaines bourgades éloignées, étoient, à la mort, privés malgré eux de ce secours privilégié ! 5° Contre l'ancien usage établi et observé de temps immémorial, on permettoit à des prêtres mariés de convoler à de nouvelles noces. J'en ai connu un qui étoit dans ce cas. J'en ai connu un autre qui, ayant été fait prêtre après son mariage, s'étoit marié trois fois après sa prêtrise : on dissimuloit, on toléroit même ces scandales. 6° Les églises restoient sans ornemens décens, et les membres de Jésus-Christ sans les secours nécessaires. Ici les évêques sont chargés de pourvoir à la décoration des temples et aux besoins des pauvres ; mais, pauvres eux-mêmes par la multiplicité des siéges, leur indigence les mettoit hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que 150 petites paroisses composent 15 diocèses et le patriarcat. 7° Les maronites d'Alep, qui font une partie considérable de cette chrétienté, ne chantoient plus dans nos églises qu'en arabe depuis dix à douze ans, et avoient aboli l'ancienne coutume de faire l'office divin et de réciter toutes les prières en langue syriaque. Cet exemple étoit d'une dangereuse conséquence ; c'étoit à peu près comme si on s'avisoit, dans une de nos grandes villes de France, de chanter l'office en langue vulgaire. Vous savez, mon révérend père, avec quelle fermeté nos prélats se sont élevés contre cet abus partout où l'esprit d'erreur et de nouveauté a tenté de l'introduire. Voilà les principaux articles qui faisoient l'objet de la réforme projetée, et sur lesquels devoit prononcer le concile.

Le légat Assemanni éprouva d'abord quelques difficultés pour faire exécuter les ordres du pape ; mais il parvint à les lever par sa sagesse et l'activité de son zèle. Les missionnaires de la terre-sainte et les jésuites l'aidèrent dans cette circonstance. Le concile s'ouvrit le 30 septembre 1735, et voici l'ordre qu'on garda et les cérémonies qui s'observèrent.

On avoit paré l'église des religieux du monastère de Louaisé avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible. Dans le chœur, qui est assez vaste, on avoit placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'évangile pour le patriarche, l'autre du côté de l'épître pour l'ablégat apostolique. Hors du chœur, près de la balustrade, étoient à droite et à gauche deux rangs de chaises pour les évêques ; après eux et dans le même rang, mais sur des siéges plus bas, étoient les missionnaires invités pour assister au concile en qualité de théologiens du pape. Vis-à-vis des missionnaires étoient les religieux maronites, ayant leur supérieur à leur tête. Entre les théologiens du pape et les religieux, les curés maronites formoient une ligne, et étoient pareillement assis ; et derrière tous ces rangs de siéges, l'élite de la noblesse maronite se tenoit debout. Il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper pied à toutes les contestations qui auroient pu naître, Mgr Assemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits respectifs que chacun pourroit prétendre, que les missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce réglement, les pères de la terre-sainte prirent place immédiatement après les évêques de leur côté ; après eux se rangèrent les jésuites ; après les jésuites, les capucins ; les carmes, comme les derniers venus, eurent la dernière place. Ce bon ordre, qui prévenoit tous les démêlés, fit régner dans toute l'assemblée un grand silence et une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé, on partit processionnellement du monastère pour se rendre à l'église. Voici le nom des prélats qui composoient cette auguste assemblée : *Joseph*, patriarche des maronites ; *Joseph Assemanni*, ablégat apostolique ; *Simon*, archevêque de Damas ; *Servus Dei*, archevêque de Baruth ; *Élias*, archevêque d'Agra ; *Étienne*, archevêque de Patron ; *Philippe*, archevêque de Gébaïl ; *Ignace*, archevêque de Tyr ; *Jean*, archevêque de Laodicée ; *Michel*, archevêque de Banias ; *Gabriel*, archevêque d'Alep ; *Tobie*, archevêque de Nablos. Trois autres archevêques de la même nation étoient absens, à cause de leur grand âge ; savoir : *Basile*, archevêque de Tripoli ; *Gabriel*, archevêque de Keidan ; *Gabriel*, archevêque d'Acre. Outre ces prélats, d'autres archevêques catholiques, mais qui n'étoient pas de la nation maronite, furent invités au concile, et y assistèrent : *Grégoire*, archevêque surien ; il avoit avec lui un évêque de sa nation ; *Abraham*, archevêque d'Alep, Arménien ; *Étienne*, archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un député à sa place. On ne parle ici que d'*archevêques*. Ne les prenez pas pour autant de métropolitains. Il faut se faire au langage du pays : ce sont des évêques qui prennent ce titre, et personne ne le leur conteste. Dans le synode, tous les ecclésiastiques étoient revêtus d'habits sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chasubles. Les évêques étoient habillés pontificalement ; et ce qui distinguoit les prélats maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'est qu'ils portoient sur la tête une mitre superbe et magnifique, que le saint père leur avoit envoyée en présent.

Au milieu de l'église on avoit placé une chaire assez élevée ; j'y montai après l'évangile, et je prononçai un petit discours qui dura environ une demi-heure ; il rouloit tout entier sur le sujet de l'assemblée : toute autre matière auroit été déplacée. Après mon discours, on acheva la

messe et on publia l'ouverture du synode avec les cérémonies accoutumées. Ainsi se termina la première séance. On indiqua la seconde pour l'après-dînée ; ce fut dans cette seconde séance qu'on commença à entrer en matière. On lut la lettre du pape ; elle fut écoutée avec respect, et l'on convint des abus qu'il falloit réformer. On y travailla les trois jours suivans dans six séances différentes, de trois heures chacune ; et le 3 octobre sur le soir, tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitième et dernière par les acclamations ordinaires, et par de solennelles actions de grâces. On chargea M. Assemanni de faire rédiger les actes et les réglemens du concile, de les envoyer à sa sainteté, et chaque prélat se retira dans son diocèse. Nous ne serons exactement et sûrement instruits des arrangemens de ce synode, que quand le souverain pontife l'aura approuvé et fait publier. Les deux premiers abus dont j'ai parlé, et qui paroissoient les plus crians et les plus révoltans, l'habitation des religieuses auprès de l'évêque et dans l'enceinte des monastères d'hommes, et la distribution des saintes huiles pour de l'argent, sont entièrement abolis : nous savons encore que les maronites d'Alep ont cessé de chanter, dans leurs églises, en arabe, et qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'office et de dire toutes les prières en syriaque ; nous ne savons rien de certain sur le reste.

On ne s'est pas contenté, dans le concile, de travailler à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline ; on y a formé des projets et fait des réglemens qui, dans la suite, seront fort utiles pour l'instruction des fidèles et la propagation de la foi. En voici deux, entre autres, dont je me souviens. Chaque évêque aura auprès de lui, pour les besoins de son diocèse, un ou deux missionnaires, prêtres ou religieux, capables de cet emploi ; ils seront choisis parmi les naturels du pays, et on les

enverra étudier à Rome, où ils seront élevés dans un séminaire, et formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux et important ministère. Dans les principales paroisses de chaque diocèse, surtout dans les bourgades et dans les gros villages, on établira des maîtres d'écoles qui, gagés ou par l'évêque, ou par les habitans, ou par des personnes charitables, enseigneront la jeunesse *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre est si fort du goût de M. le cardinal Zondondari, que son éminence a déjà promis de fournir à la dépense et à l'entretien de quatre ou cinq de ces maîtres, et nous ne doutons pas qu'en Europe bien des âmes généreuses et zélées n'imitent bientôt un si bel exemple.

Voilà tout ce que je puis vous mander du fameux synode national des maronites. Ç'a été un grand événement pour ce pays, et la France y prendra part par l'intérêt qu'elle prend à la religion. Ce récit vous fera sentir que la vigilance pastorale de notre saint père le pape s'étend sur l'Orient comme sur l'Occident, et que les brebis les plus éloignées des yeux du pasteur universel ne sont pas les moins dociles et les moins fidèles. Je me recommande à vos saints sacrifices, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

RELATION D'UNE MISSION

DANS LES ENVIRONS DU MONT LIBAN.

Mon révérend père, le terme de ma mission dans le mont Liban et environs devoit être Bescomta, bourgade dans le voisinage du pays des Druses; avant d'y arriver, je parcourus plusieurs villages, où je prêchai et administrai les sacremens. *Bescomta* est un bourg assez important dont les habitans sont partie catholiques-maronites, partie

catholiques du rit grec. Les uns et les autres assistèrent aux exercices de la mission, qui fut partout fructueuse. De là je me rendis à Métain ; j'y trouvai deux cents chrétiens maronites, auxquels j'administrai les sacremens de pénitence et de l'eucharistie, après leur avoir annoncé les vérités du salut. *Métain* m'approchoit du pays des Druses ; et comme j'avois déjà franchi les bornes de ma première destination, je ne voulus pas laisser sans quelques secours passagers des villages circonvoisins, qui depuis long-temps se trouvoient abandonnés et sans pasteurs. L'état pitoyable où étoit la religion dans ces bourgades me perça le cœur, et me rendit presque insensible aux transports de joie que témoignèrent les habitans à la vue d'un missionnaire qu'ils n'attendoient pas. Le voisinage des infidèles expose les pauvres chrétiens à la contagion, et je fus si touché de leur situation, que j'aurois volontiers consacré à leur instruction le reste de mes jours, si l'obéissance l'avoit permis. Je fis de mon mieux, dans cette petite excursion, pour les prémunir contre la séduction qu'ils ont à craindre des Druses, leurs voisins, ou plutôt leurs maîtres ; car ils sont presque tous fermiers de ces demi-Turcs, et ils en dépendent absolument. J'eus la consolation de retrancher certains désordres et d'abolir certains abus qu'y avoit introduits le commerce avec les infidèles. Les révérends pères capucins ont autrefois pénétré avant nous dans ces quartiers ; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables, et ils l'ont fait avec un succès égal à leur zèle.

Les *Druses* sont une nation dont l'origine et la religion sont assez peu connues. Dans ce voyage, j'ai été plus à portée que jamais de m'instruire exactement de l'une et de l'autre, et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous fasse part de mes découvertes. Je puis compter sur les éclaircissemens qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris sur les lieux se trouve conforme à ce que m'avoit

raconté monseigneur le patriarche des maronites, dans un entretien que nous avions eu ensemble sur ce sujet. Une colonie françoise, établie depuis plusieurs siècles en Asie, m'a paru devoir piquer la curiosité d'un François : il est naturel de s'intéresser particulièrement à ce qui regarde ses compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a plusieurs siècles que les chrétiens francs vinrent dans la Palestine avec une armée formidable ; tout plia sous les efforts de leurs armes victorieuses, et bientôt Jérusalem devint leur conquête. Ils y établirent un roi de leur nation. Les Sarrasins chassés revinrent à la charge ; mais ce prince belliqueux et ses successeurs soutinrent pendant bien des années les assauts qu'on leur livra, et les repoussèrent. Cependant le nouvel état qu'on avoit formé s'affoiblissoit insensiblement ; et comme les Francs, occupés des guerres qu'ils se faisoient les uns aux autres, négligèrent d'envoyer des secours dans la terre-sainte, elle repassa sous la domination de ses anciens maîtres. Les affaires des chrétiens en Orient se trouvèrent ainsi délabrées ; les chefs ne songèrent qu'à repasser en Europe, et à y conduire le peu de troupes qui leur restoient. Dans cette retraite forcée, un seigneur de la maison de *Dreux* faisoit l'arrière-garde avec les braves qu'il commandoit. Inquiété, harcelé par les troupes légères des ennemis, il ne put suivre les autres. Abandonné de ses compatriotes, il sentit bien que tôt ou tard il seroit accablé par le nombre. Pour se dérober à la fureur des infidèles qui ne faisoient aucun quartier, il se retira sur des montagnes. Les ennemis s'attachèrent à poursuivre le gros de l'armée, et perdirent insensiblement de vue cette petite troupe fugitive, que la situation des lieux ne permettoit guère d'attaquer qu'avec beaucoup de désavantage. Les chrétiens se fortifièrent dans ces déserts ; ils se marièrent à des filles des bourgades voisines. Ainsi vit-on naître au

milieu de l'infidélité un peuple nouveau d'adorateurs fidèles, et du nom de Dreux, que portoit leur commandant, s'est formé par corruption le nom de *Druses*, qui leur est resté.

Les Sarrasins auroient méprisé cette poignée de gens resserrés dans des gorges de montagnes; mais ces implacables ennemis du nom chrétien vouloient qu'ils abjurassent la religion; et, tandis que les fugitifs la conserveroient, ils craignoient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre que tant de sang avoit eu peine à éteindre. Ils recommencèrent leurs poursuites; et, persuadés que la religion s'entretient par les ministres, les prêtres étoient ceux qu'ils recherchoient avec plus d'acharnement, et qu'ils traitoient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les pasteurs, et le troupeau, sans conducteur, ne fut pas long-temps sans s'égarer. On cessa de prêcher la religion, et bientôt on commença à l'ignorer; on en oublia les principes, et bientôt les pratiques en furent négligées. La foi affaiblie leur devint moins chère, et ils la sacrifièrent volontiers pour sauver leur vie. Ce fut alors qu'ils cessèrent d'être chrétiens, sans cependant devenir tout-à-fait Turcs; et entre eux et les mahométans, toujours il y a eu, et il y a encore aujourd'hui une différence essentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet; ils rejettent les principaux points de sa loi; ils n'admettent point la pluralité des femmes; ils ne reçoivent point le grand ramadan ou le carême des Turcs; ils boivent du vin; ils lisent l'Évangile avec un respect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *ukkal*, c'est-à-dire les spirituels, qui font profession d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais, et l'on peut dire que, malgré l'oppression où les retiennent leurs durs et orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'âme chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler cinq ou six fois à un des

chefs des plus distingués de cette nation. Il y est extrêmement respecté, et on le regarde comme un seigneur de la première qualité. Il est bien fait ; il a un extérieur fort prévenant, le visage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manières populaires, et il aime fort les François. Il me fit mille politesses, et j'oubliois presque en ce moment que j'étois au milieu de la Barbarie. Il se dit de la maison de Guise. Il porte le nom de *Megad dem Faros*, qui veut dire, le *duc cavalier*. Il est parent du prince le plus considérable qui gouverne sur ces montagnes, et à qui obéissent les chrétiens et les Druses. Ce prince se dit de la maison des ducs de Florence ; il veut dire apparemment de la maison de quelques-uns des seigneurs qui, au onzième siècle, avoient la principale autorité dans la Toscane. Les Turcs, à qui sa puissance bornée ne porte aucun ombrage, le laissent régner assez en repos, moyennant les deux tiers de son revenu, qu'il est obligé de donner tous les ans au bacha de Séide. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ni même de le voir. J'en avois cependant bien envie, et j'avois dessein, dans cette course apostolique qui m'approchoit de lui, d'aller lui présenter mes respects ; mais jamais je ne pus arriver jusqu'à la bourgade où il tient sa petite cour.

Je visitai presque tous les autres villages où il y avoit des chrétiens, et je me rendis à Choüifat, qui est assez près de Baruth. On voit dans ce village plusieurs grands mausolées, tous de même structure, et d'une seule pierre creusée, et couverte d'une autre pierre assez bien travaillée : ils étoient tous vides, et les chrétiens du pays me dirent qu'on y avoit trouvé des cendres et des médailles. Assez près de là paroissent les restes d'un château, qui a dû être autrefois extrêmement fort ; mais ce n'est plus maintenant qu'un amas de pierres entassées les unes sur les autres, et toutes d'une épaisseur et d'une longueur surprenantes.

Elles avoient été taillées au bas de la montagne dans un rocher dur ; et cependant il semble qu'elles avoient été coupées de droit fil, comme on couperoit avec le couteau un gazon d'une terre grasse. Il y avoit encore quelques colonnes élevées, et chacune étoit de dix-huit à vingt pieds de haut, et de cinq ou six pieds de diamètre. J'examinai curieusement cet ouvrage, et je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvois de si surprenant. Je répondis que je ne concevois pas avec quelle machine on avoit trouvé le secret de transporter sur la pointe d'une montagne si escarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auroient de la peine à remuer dans un terrain plat et uni. Cette réponse ferma la bouche à ceux qui m'avoient fait la question, mais je n'en fus pas plus instruit. Au reste, sur ces montagnes, on voit assez souvent dans les anciens bâtimens de ces sortes de pierres d'une grosseur énorme. Elles ont quelquefois près de vingt pieds de longueur, et autant de largeur ; elles sont si polies et si bien unies les unes aux autres, que la liaison en est presque imperceptible. De Choüifat, nous descendîmes dans un autre petit village, où nous terminâmes enfin le cours de nos missions. Il étoit temps : nous étions épuisés de forces, et si le courage n'eût soutenu la nature, nous eussions succombé.

Le lendemain, nous regagnâmes Bescomta, d'où je me rendis à *Antoura ;* j'y avois laissé deux esclaves, qui s'y étoient retirés dans l'espérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avoient renoncé à la foi, et ils avoient fait profession du mahométisme, tandis qu'ils avoient vécu parmi les Turcs. Ils comptoient qu'en les faisant passer dans un pays catholique, nous les mettrions en situation de rentrer dans le sein de l'église, et de professer librement leur ancienne religion. Ils se disoient tous deux Polonais ; mais le nom de chrétiens qu'ils avoient porté,

suffisoit seul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur salut et à leur délivrance ; et, à mon retour, j'eus le bonheur d'y réussir. Dieu jeta sur ces pauvres misérables un regard de compassion ; il seconda ma bonne volonté, et me présenta un moyen facile de les sauver. Des vaisseaux vénitiens mouillèrent à la rade voisine ; les officiers vinrent chez nous par occasion ; nous leur proposâmes de les recevoir sur leur bord ; ils acceptèrent la proposition, et les transportèrent en Italie. Depuis que je suis à Antoura, Dieu m'avoit déjà fait la grâce de se servir de moi pour procurer la liberté de sept ou huit autres esclaves de différentes nations.

Nos pères trouvoient autrefois de grandes facilités, quand il s'agissoit d'exercer ces œuvres de charité ; ils avoient une ressource assurée dans la générosité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux *Abunaufel*. C'étoit le Tobie de ces cantons. Son nom, gravé par les mains même de la reconnoissance dans tous les cœurs de ses concitoyens, ne mourra jamais, et toujours sa mémoire sera en bénédiction dans ce pays. Il est juste de faire connoître à l'Occident ce chrétien incomparable, dont l'Orient a si long-temps admiré les vertus, et dont, après plusieurs années, il pleure encore aujourd'hui la perte. Ce grand homme étoit le plus riche et le plus considérable des maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avoit des sentimens dignes du trône ; il étoit noble dans ses façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, et une magnificence sans faste le distinguoit de tous les autres grands. Il passoit dans tout le pays pour un fort grand génie. C'étoit effectivement un homme de très-bon sens, qui ne prit jamais aucun travers dans les affaires, et qui savoit également et l'art de se faire craindre et l'art de se faire aimer. Les Vénitiens, qui connoissoient ses talens, lui rendirent justice, et le prièrent d'être leur

consul. Ces témoignages d'estime et de confiance que lui donnoient des étrangers, ne le rendirent point suspect à son maître ; au contraire, ils le lui rendirent plus cher encore et plus précieux. Le prince des Druses, malgré la différence de religion, l'honoroit comme son père, et il le consultoit comme son oracle : il lui laissoit le soin de lever ses deniers sur les chrétiens, et d'exercer sur eux la justice. En lui les qualités du cœur l'emportoient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Établi par le choix du souverain, juge de son peuple, il en étoit le père par sa bonté. Élevé au-dessus des autres par ses emplois, il s'en rapprochoit par sa tendresse et son affabilité ; il avoit le secret de faire respecter l'autorité sans la rendre odieuse, et de rendre même aimable le joug qu'il faisoit porter. Une tendre compassion pour les malheureux faisoit son caractère propre et particulier ; elle sembloit être née avec lui. Il tenoit table ouverte, non-seulement pour les personnes les plus distinguées du canton, mais pour tous les passans, et il exerçoit envers eux une généreuse hospitalité. Les pauvres mêmes n'en étoient pas exclus : il les regardoit comme ses plus chers enfans ; il ne pouvoit se refuser à leurs besoins ; sa vigilance les découvroit, sa libéralité les soulageoit, et la bonté de son cœur le rendoit infiniment sensible à toutes leurs misères. Son zèle pour tout ce qui intéressoit la religion étoit inexprimable, et il suffisoit d'être chrétien pour avoir un droit acquis sur sa tendresse. Il ne pouvoit entendre parler des persécutions que les mahométans suscitoient aux catholiques, sans gémir et sans verser des larmes ; et quand on lui reprochoit cet excès de tendresse comme une espèce de foiblesse : « Tous les chrétiens sont mes frères, disoit-il ; n'est-il pas naturel que je partage leurs peines? Oui, ajoutoit-il, je les porte tous dans mon cœur ; et dans ma maison, je ressens, malgré l'éloignement des lieux, tous les

coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Constantinople. »

Les jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sincère; son amitié étoit fondée sur l'estime singulière qu'il faisoit de notre compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu, et pour les missionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractère et de cette autorité, étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit. Sa demeure étoit ordinairement à Agelton, d'où il descendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaisir de converser avec nos pères, et de se mettre au fait de l'état et des progrès de la religion. Il nous auroit honorés plus souvent de ses visites, s'il eût suivi son inclination; mais il n'osoit que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui sont ordinairement les plus forts dans les villes, et qui, sachant qu'il étoit le protecteur du christianisme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentissoit du nom du grand Abunaufel, un Turc puissant, qui demeuroit dans le voisinage des Druses, eut envie de voir cet homme si célèbre parmi les chrétiens; il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuser cette satisfaction, et de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignoit. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendît un piège; il étoit trop sur ses gardes pour y tomber. En homme d'esprit, il se défendit avec politesse de cette entrevue, et il chargea l'envoyé de la lettre suivante. La beauté de son génie et l'amabilité de son caractère s'y développent parfaitement. « Seigneur, vous pouvez avoir envie de me voir, parce que vous ne me connoissez pas; mais moi, parce que je me connois, je ne dois point avoir envie d'être vu, et je vous proteste que je ne mérite pas l'honneur que vous voulez me faire. Je suis cependant si flatté du désir empressé que vous me témoi-

gnez, que, ne pouvant contenter entièrement votre curiosité, je veux du moins la contenter en partie : si vous ne me voyez pas en réalité, vous aurez du moins la satisfaction de me voir en peinture. Voici donc au naturel le portrait du personnage qu'on vous a tant vanté. Ma taille est un peu au-dessus de la médiocre ; j'ai la tête grosse et le cou fort court. Mon regard est fier ; j'ai les yeux un peu plus qu'à fleur de tête, le front large, la barbe épaisse, les couleurs vives, le nez court et gros ; mais il ne sied pas mal à mon visage. Ceux qui veulent un peu me flatter, disent que j'ai dans l'air et dans le port quelque chose de grand, et que je suis assez vénérable. Ce que je puis dire avec vérité, c'est que mon visage tient beaucoup de ces médailles antiques que les Romains nous ont laissées sur nos montagnes, et ressemble fort à ces vieux rois qu'il me souvient d'avoir vus peints sur les tapisseries. Me voilà trait pour trait tel que je suis. Jugez maintenant, seigneur, si l'on peut avoir la curiosité de voir un homme bâti de la sorte, et s'il doit avoir lui-même la passion de se montrer. Je crois vous servir en vous épargnant la peine de faire un voyage pour voir un pareil objet ; nous y perdrions vous et moi. » Ce fut ainsi que le sage Abunaufel éluda la proposition. On voit par cette lettre, qu'à la solidité de l'esprit il joignoit l'enjouement. Un homme de ce caractère ne pouvoit vivre trop long-temps pour le bonheur de son peuple ; il mourut dans un âge fort avancé, et il mourut en héros chrétien, comme il avoit vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuse : c'étoit une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers momens il ranima toute la vivacité de sa foi, toute la ferveur de sa piété ; il reçut les sacremens de l'église avec une présence d'esprit admirable ; et, sans aucun symptôme violent, il rendit sa grande âme entre les mains de son Dieu, et s'endormit doucement

du sommeil des justes. Content de tant d'héroïques actions qui avoient mis le comble à ses mérites pendant sa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes souffrances. Tandis qu'il vivoit, les sentimens de reconnoissance ne se renfermèrent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avoit secourus et obligés ; mais quand il mourut ils furent plus vifs, et se manifestèrent avec plus d'effusion. Le deuil fut universel, et jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus sincères. Si l'on en croit la tradition du pays, sa mort fut annoncée par certains événemens extraordinaires ; mais ses vertus et sa religion font mieux son éloge que ces pronostics douteux et incertains, qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

MÉMOIRE SUR LA VILLE DE DAMAS ET SES DEHORS.

Damas a l'avantage de s'être conservé le titre de capitale de Syrie, quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne, bâtie par *Hus*, petit-fils de *Sem*, augmentée ensuite et embellie par *Damas*, intendant de la maison d'*Abraham*, qui lui fit porter son nom. Les Arabes la nomment *Cham-Eldeméchy*. *Cham* signifie *Sem*, grand-père de *Hus*, qui fut son premier fondateur. *Deméchy* signifie en hébreu *buvant le sang*, nom qui lui fut donné, parce qu'elle est située près de la montagne où *Caïn* tua son frère *Abel*. *Isaïe* vit en esprit la ruine future de cette ville, soixante et cinq ans avant sa destruction. Il prédit qu'elle cesseroit d'être ville, et deviendroit semblable à un amas de pierres. L'événement a justifié la prédiction. En effet, cette fameuse ville n'est aujourd'hui qu'un amas de

maisons et de murs à demi ruinés. On nomme ce qui en reste *Sahié*, c'est-à-dire, *village*. Le reste à peine mérite-t-il ce nom.

Ce fut *Nabuchodonosor* qui réduisit *Damas* en cet état. Saint *Jérôme* dit que les Macédoniens entreprirent de la rebâtir, non pas sur les mêmes fondemens, mais un peu plus loin. La raison qu'ils eurent de l'éloigner de ses anciens murs, fut parce que la ville étoit alors trop dominée par des montagnes. Ils aimèrent mieux placer la nouvelle dans la grande et belle plaine où elle est aujourd'hui, près de plusieurs rivières qui lui donnent autant de commodité que d'agrément. Les rois *Ptolomée*, charmés de son heureuse situation, prirent plaisir à la décorer et à l'enrichir; mais, ayant eu ensuite le malheur de changer souvent de maître, elle a eu celui de perdre beaucoup de sa beauté.

Ses premiers ennemis furent les Romains du temps de *Pompée*. Ils s'en rendirent les maîtres. Les *Sarrasins* à leur tour en chassèrent les *Romains*. Vinrent après eux nos princes chrétiens, qui l'assiégèrent. Les assiégés étoient sur le point de se rendre, lorsqu'un Grec, gagné par les Sarrasins, fit si bien qu'il persuada aux chefs de l'armée chrétienne qu'il ne leur seroit pas possible de prendre la ville du côté dont ils l'assiégeoient. Il s'offrit de leur découvrir l'endroit de la place le plus foible, par lequel il leur seroit aisé de s'ouvrir un passage pour y entrer victorieux. Le Grec fut cru sur sa parole; l'armée chrétienne décampa, et passa de l'occident de la ville à son orient. Les assiégés n'attendoient que ce mouvement des assiégeans pour faire à propos une sortie. Les Sarrasins se saisirent des meilleurs postes, et détournèrent tous les canaux qui auroient porté de l'eau à leurs ennemis. Les chaleurs étoient excessives dans cette saison; les officiers et les soldats françois souffroient une soif mortelle. Le mal étoit sans remède; ce fut donc une nécessité de lever le siége. Le

siége levé, les Sarrasins demeurèrent les maîtres de leur ville; mais ce ne fut que pour quelque temps, et jusqu'à ce que le fameux Tamerlan les en chassa. Les Mameluks, maîtres de l'Égypte, l'enlevèrent aux Tartares, et jouirent paisiblement de leur conquête jusqu'en 1517. Au bout de ce temps, *Sélim*, empereur des Turcs, se mit à la tête d'une nombreuse armée, et en fit le siége. La ville se rendit, et depuis cette année les empereurs successeurs de *Sélim* l'ont conservée dans leur empire.

Damas avoit autrefois trois enceintes de murs pour sa défense. Le mur qui l'environnoit de plus près étoit le plus élevé. Un grand et profond fossé défendoit le second mur. Le troisième, qui étoit moins haut que les autres, étoit appuyé sur la contrescarpe. Ces trois murs étoient défendus par des tours bâties assez près l'une de l'autre. Les unes étoient rondes, les autres carrées. Celles que le temps n'a pas encore détruites, ont leurs créneaux, leurs embrasures et leurs parapets. Pour ce qui est des murs, ils sont presque tous ruinés. La ville fait un carré presque parfait. Ses côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs faubourgs qu'elle avoit, il ne lui en reste qu'un seul. Ce faubourg s'étend du nord à l'occident, et peut avoir une lieue de longueur ou environ.

La beauté et la commodité de la ville viennent de sept petites rivières, qui sont, pour ainsi dire, à son commandement. Ces petites rivières traversent la plaine de *Damas;* elles y entretiennent la verdure et la fertilité. Les jardins qui environnent la ville, et qui lui donnent abondamment les fruits et les légumes dont elle a besoin, en sont continuellement arrosés. La ville reçoit de ces rivières ses fontaines publiques. Il n'y a presque pas une rue qui n'ait la sienne. Les maisons même, pour peu qu'elles soient considérables, en ont une particulière, qui sort d'un bassin de marbre, d'où l'on peut juger de la propreté de cette ville. La

plus considérable des rivières dont nous venons de parler, est celle qu'on nomme *Barrada*. Elle coule près du grand hôpital où logent les *caravanes*. Elle donne de l'eau à un bassin de marbre qui est placé au milieu d'une grande cour carrée, toute pavée de marbre de différentes couleurs. Cet hôpital a l'air d'un monastère. Son premier étage contient de longues galeries : les chambres y sont placées, comme dans un dortoir, les unes après les autres ; les portes des chambres sont ornées de plusieurs petites pierres de diverses couleurs et rangées à la mosaïque. Ces galeries sont soutenues par des piliers de marbre. Ce que cet hôpital a de plus singulier, c'est sa mosquée avec son dôme. Elle est parfaitement bien bâtie, ornée en dedans de plusieurs colonnes des plus beaux marbres. Il y en a quatre entre autres très-remarquables, qui soutiennent un vestibule qui est à l'entrée de la mosquée. Ces quatre colonnes, quoique d'une grosseur et d'une hauteur surprenantes, ne sont cependant chacune que d'une seule pièce de marbre. La rivière de *Barrada*, dont nous avons parlé, et qui passe près de cet hôpital, s'approche ensuite du château de *Damas*. Ce château est comme une petite ville, qui a ses rues et ses maisons particulières. Il est défendu par cinq tours, dont les pierres sont taillées à facettes de diamant. On y conservoit autrefois ce fameux acier de *Damas*, dans un magasin dont l'entrée étoit fermée à toute personne, de quelque qualité qu'elle pût être. Je n'assurerai pas qu'il y ait encore aujourd'hui des restes de cet ancien acier, comme quelques-uns le disent.

Pour ce qui est des maisons de la ville, elles ne sont bâties que de bois, et n'ont nulle beauté à l'extérieur. Leurs vues ne sont que sur des cours intérieures. Au dehors, on ne voit que de grands murs et sans fenêtres. Mais autant les maisons paroissent peu considérables à l'extérieur, autant en dedans sont-elles riches en peintures,

dorures, meubles et porcelaines rangées avec art sur des tablettes, qui font le tour des chambres. Chaque maison a son divan, c'est-à-dire, un lieu où l'on reçoit les personnes du dehors, et où les officiers rendent la justice et tiennent conseil. Elles ont pour la plupart des jardins qui n'ont que des arbres à fruit.

Les mosquées sont les plus beaux édifices de la ville. On en compte environ deux cents dans *Damas*. La plus belle de toutes est celle qui porte le nom de *Saint-Jean*. Elle étoit anciennement une illustre église dédiée à saint *Zacharie*, père de saint *Jean-Baptiste*. On dit même qu'il y a été enterré. Les Turcs se vantent qu'ils ont conservé son chef dans un bassin d'or, placé sous la voûte d'une grotte qui est dans la mosquée; mais ils ne le font voir à qui que ce soit. Cette mosquée est précédée d'une vaste cour fermée d'une galerie sous laquelle on en fait le tour. Les chrétiens n'y entrent point : mais toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion et un tel art, que lorsque les grandes portes sont ouvertes, on voit du premier coup d'œil tout l'intérieur de la mosquée. Alors on est charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche corniche qui règne le long de la nef, et des dorures qui leur donnent de l'éclat. Mais nos catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété et la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec des larmes le triste souvenir que ce temple, qui retentissoit autrefois de l'éloquente voix de saint Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'écho des prières des Turcs.

Après avoir parlé de la mosquée de Saint-Jean de Damas, je ne vois rien dans cette ville qui mérite d'avoir ici place, sinon la grande rue dont il est fait mention dans les *Actes des Apôtres*. Cette rue se nomme en latin *via recta;* elle s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale,

et traverse en droiture toute la ville et son faubourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a à droite et à gauche de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les *caravanes* apportent chaque année d'Europe, d'Arménie, de l'Afrique, de la Perse et des Indes. Il faut convenir que toutes ces diverses marchandises, arrangées avec art, inspirent le désir d'acheter. Près de la porte orientale, il y a une maison qu'on dit être celle de *Juda*, où saint *Paul* fut reçu après sa conversion. Cette maison a un petit cabinet qui n'a que quatre pieds de large et deux de long. La tradition dit que ce fut dans ce cabinet que saint Paul passa trois jours entiers sans aucune nourriture, et elle ajoute que l'apôtre y eut cette admirable vision dont il nous a fait la description dans sa seconde lettre aux Galates; ce fut encore dans ce cabinet, dit-on, qu'il recouvra la vue par l'imposition des mains du disciple Ananias. A quarante pas de la maison de Juda, il y a une petite mosquée. On prétend qu'Ananias y fut inhumé. Ce disciple, qui avoit reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher *Paul de Tarse*, logeoit dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiser le futur apôtre des gentils. Les chrétiens, prévenus de cette opinion, boivent de cette eau par dévotion, et en emportent dans leurs maisons. Leurs ancêtres ont bâti une petite église au lieu même où étoit la maison d'*Ananie;* j'y suis souvent entré. Les Turcs, voulant en faire une mosquée, ont plus d'une fois tâché d'y élever une tour selon leur usage; mais l'ouvrage du jour se trouvant détruit le lendemain matin, ils ont été forcés d'abandonner à la piété des fidèles ce lieu saint, si évidemment protégé de Dieu.

Dans la même rue, près de la porte orientale, et à son côté méridional, on voit encore aujourd'hui une espèce de fenêtre qui servit aux disciples de l'apôtre saint Paul pour le tirer des mains des Juifs et lui sauver la vie. Un

soldat chrétien, *Abyssin* de nation, étoit de garde avec sa compagnie à la porte orientale. Il n'ignoroit pas que le dessein des magistrats étoit de se rendre maîtres de saint *Paul*, et de le livrer aux Juifs. Il fit remarquer à quelques-uns de ses disciples une espèce de fenêtre en manière d'embrasure, qui donnoit sur le parapet de la grande muraille : les disciples de Paul profitèrent de cette découverte : ils descendirent leur maître hors de la ville par cet endroit, et le mirent en liberté. Les Juifs apprirent bientôt l'évasion de celui qu'ils croyoient déjà entre leurs mains. Déchus de leur espérance, ils firent toutes sortes de perquisitions pour le retrouver. On leur dit qu'entre les gardes de la ville, il y avoit un soldat chrétien. Il ne leur en fallut pas davantage pour ne pas douter que ce soldat ne fût d'intelligence avec ceux qui avoient fait évader leur prisonnier. Ils découvrirent ce soldat ; ils demandèrent sa mort. Elle fut accordée à leur argent ; et avec le même argent, ils obtinrent du gouverneur de la ville que cette fausse fenêtre fût murée, pour être, disoient-ils, un témoignage public de l'infidélité du soldat. Mais, dans l'ordre de Dieu, elle devoit être une preuve sensible de la protection divine sur son apôtre. Les chrétiens enlevèrent le corps du soldat, et lui élevèrent un tombeau environné d'une balustrade qui soutient un petit toit dont le tombeau est couvert. Les chrétiens et (ce qui est surprenant) les infidèles le visitent avec respect.

La ville de Damas ne fournissant rien de plus, mon révérend père, pour vous entretenir, je m'étendrai présentement sur ses dehors ; ils méritent qu'on en parle. Près de Damas, et sur le chemin qui conduit au tombeau des Turcs, on trouve un bâtiment qu'on dit avoir été la maison de *Naaman*, surnommé le Lépreux, et qui étoit général des armées de *Benadad*. Les Turcs en ont fait un hôpital pour ceux qui sont attaqués de la lèpre. Cet hôpital

a sa mosquée, qui compose un de ses corps-de-logis. La cour est grande et remplie de figuiers et de palmiers. On y conserve un tableau qu'on dit être celui de *Giezi*, domestique d'*Élisée*, qui se retira à *Damas* après sa disgrâce, et qui y mourut.

Les deux fleuves *Abana* et *Pharphar*, dont parle l'Écriture, sont à deux cents pas de cet hôpital. Ces deux rivières donnent naissance à une troisième, qu'on nomme *Siouf*, et plus bas elles se divisent en trois autres rivières qui font aller des moulins. Les eaux de ces rivières sont excellentes pour teindre en toutes sortes de couleurs. Ces rivières vont se précipiter dans un grand étang que les Arabes appellent *Oradit Goutha*, qui veut dire *engouffrement des eaux*. Cet étang est à trois lieues de *Damas*, et à son orient. Il a dix à douze lieues de longueur, et cinq ou six de largeur. Le poisson y est excellent. On voit beaucoup de gibier dans des bois taillis qui l'environnent. Ce qu'il y a de surprenant dans cet étang, c'est que quoiqu'il reçoive continuellement les eaux de toutes ces rivières, et plusieurs eaux sauvages, on ne le voit cependant jamais débordé : d'où l'on juge qu'il se décharge ailleurs par des canaux souterrains. Je rapporterai à ce sujet ce que l'on dit en ce pays, et ce que j'en ai connu moi-même sur les lieux.

A une lieue ou environ de notre mission, à *Antoura*, il y a une rivière qu'on nomme le *fleuve du Chien*. Ce que j'en ai entendu raconter m'a fait prendre le dessein d'aller jusqu'à sa source. Je fus surpris, à mon arrivée, de voir sortir, de dessous un gros rocher taillé en voûte par la nature, une si grande abondance d'eau, qu'à peine plusieurs sources jointes ensemble pourroient-elles ordinairement en fournir une aussi grande quantité. Cette voûte m'a paru avoir vingt ou vingt-cinq pieds de large, sur douze ou quinze de hauteur ; c'est de cette voûte que sort le fleuve

du *Chien*. L'opinion commune est que cette abondance d'eau vient du grand étang dont nous venons de parler. Si cela est ainsi, il faut que ces eaux, pour sortir de leur étang et venir jusqu'ici, se soient creusé un canal souterrain, qui ait plus de trente lieues de longueur. Ce qui confirme cette opinion, c'est que les eaux du canal du *Chien* ont la même qualité que celles du grand étang. Elles sont également froides, dures et malsaines; et de plus on trouve les mêmes espèces de poissons dans l'un et dans l'autre. Près du grand canal souterrain dont nous venons de parler, il y a plusieurs grottes, dont quelques-unes ont plus de quatre-vingts pieds en longueur. La nature a formé, dans l'une de ces grottes, une colonne de cristal et d'autres figures qui ne seroient pas mieux faites si elles avoient été taillées au ciseau. Au reste, il ne faut pas s'approcher de trop près de ces grottes, si on ne veut pas être assailli tout à coup d'une multitude de petits dards, que des porcs-épics vous lancent de toutes parts. Le cours du *Chien* n'a pas plus d'une lieue. Il coule entre deux montagnes très-escarpées. Ces montagnes sont d'un sol si solide, qu'elles vous paroissent n'être que d'un seul rocher depuis le haut jusqu'en bas. J'observai ce que l'on m'avoit dit, qui est que les eaux de ce fleuve, étant sorties de leur canal, se divisent en deux bras; que l'un des deux rentre quelques pas plus loin sous terre, et sous des rochers, et ne se fait plus voir; et que l'autre forme le fleuve du *Chien*, et sépare le *Quesroem* du pays des *Druses*. Ce fleuve s'appeloit anciennement *Lycus*. On le nomme aujourd'hui le *Chien*, parce qu'à son embouchure on adoroit autrefois une idole qui avoit la figure d'un chien ou d'un loup. Les gens du pays tiennent pour constant que cette idole rendoit autrefois des oracles, qu'elle les faisoit entendre jusqu'en Chypre. Le temps l'a précipitée du haut de son piédestal. La masse du corps a été ensevelie dans les eaux

de la mer, et la tête a été, dit-on, portée à *Venise.* Voilà ce que j'en ai vu, et ce qu'on m'en a dit. Je réponds de ce que j'ai vu, sans être caution de la vérité du rapport d'autrui.

Le pont qui est sur ce fleuve du *Chien*, conduit le voyageur sur un grand chemin qui est taillé dans le roc. L'inscription suivante, qui est gravée à l'entrée du pont sur une table de pierre, nous apprend qu'il a été construit par l'ordre de l'empereur *Antonin.* Cette inscription est conçue en ces termes : *Imp. Cæs. M. Aurelius Antonius pius felix Augustus. Parth. Max. BRIT, Germ. maximus, pontifex maximus, montibus imminentibus Lyco flumini cæsis, viam dilatavit per..... Antonianam suam.* Un peu plus bas, dans une autre table, on lit ce qui suit : *Invicte Imperator p. felix Aug., multis annis impera.* A deux lieues de ce pont, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a sur sa croupe deux colonnes avec leur piédestal, et une espèce d'architrave au-dessus de leurs chapiteaux. Si on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit que *Caïn* et *Abel* offrirent à Dieu leurs sacrifices, et qu'un peu plus loin, l'impie *Cain* sacrifia l'innocent *Abel*, son frère, à sa jalousie. Sainte *Hélène* fit bâtir une église dans l'endroit où se trouva son tombeau. Il n'en reste que trois colonnes; mais le temps, qui les a respectées, les a laissées entières. Le tombeau de *Caïn* est à trois lieues de Damas, sur le chemin de *Séide.* Lorsqu'on revient de la montagne d'*Abel* à *Damas*, on passe par un lac qui a demi-lieue en carré. Le fond de ce lac est d'une pierre blanche, âcre et salée. L'eau qui y séjourne pendant l'hiver et le printemps contracte les qualités de cette pierre. Les chaleurs de l'été l'épaississent, et font évaporer peu à peu les parties les plus humides. Les grossières demeurent, et forment un sel blanc et luisant, qu'on enlève aisément par morceaux. Nous vous en envoyons par curiosité.

A deux lieues de ce lac et à son nord, et à cinq lieues de Damas, il y a deux célèbres monastères, l'un de religieux, et l'autre de religieuses; l'un et l'autre sont grecs. Ces deux monastères sont sur la montagne *Sajednaja*. Le monastère des religieuses est, quant à présent, d'environ quarante filles. Elles obéissent à une supérieure qui prend la qualité d'abbesse. On ne sera point surpris en France d'apprendre que cette abbesse est également supérieure des deux monastères d'hommes et de filles, et que les uns et les autres lui obéissent. Les religieuses chantent au chœur l'office divin, et administrent aux religieux les sacremens. Leurs frères servans ont soin du temporel des deux monastères. Celui des religieuses est très-riche. Elles doivent l'hospitalité à tous les passans, et elles s'acquittent exactement de cette obligation. La dévotion à la sainte Vierge y est très-fervente. Elle attire, dans les jours de ses fêtes, une affluence étonnante de pélerins, qui y viennent de toutes parts. Cette dévotion est fondée sur un fait miraculeux, que le P. *Maimbourg* rapporte dans son *Histoire des Croisades*. Ce fait est qu'un tableau, qui représentoit la sainte Vierge, et qui étoit placé dans l'église de ce monastère, parut autrefois aux yeux des assistans, non plus avec ses peintures ordinaires, mais étant revêtu d'une véritable carnation. La renommée d'un si grand prodige m'a fait naître le désir de m'y transporter. On m'y fit voir une châsse posée dans une niche, fermée de toutes parts par des grilles de fer, qui mettent la châsse en sûreté. On me dit que cette châsse renfermoit l'image miraculeuse de la sainte Vierge; mais je n'y vis rien de plus. La chapelle est ornée des présens magnifiques que les fidèles y apportent ou y envoient. Elle est éclairée d'un grand nombre de lampes enrichies de plusieurs pierres précieuses de toutes couleurs. Le respect des chrétiens pour cette chapelle est si grand, qu'ils n'y entrent que nu-pieds et en silence.

La plaine de Damas est au pied de cette montagne de *Sajednaja*, où les deux monastères grecs sont situés. Le village de *Barsé* se trouve à l'entrée de la plaine. On le nommoit anciennement *Noba*. Ce fut jusqu'à ce village qu'*Abraham* poursuivit les cinq rois qui avoient enlevé *Loth* avec tous ses effets. Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint patriarche offrit à Dieu un sacrifice en actions de grâce de sa victoire.

A demi-lieue de *Barsé*, les juifs ont une synagogue dans le village de *Yaubar*. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette synagogue avoit été bâtie. Ils me dirent que leurs anciens, ayant trouvé en ce lieu la grotte du prophète *Élie*, y avoient bâti cette synagogue à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avoient enlevés à la hâte du temple de Salomon, lorsque les empereurs *Tite* et *Vespasien* entreprirent de saccager *Jérusalem*. Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une *synagogue;* qu'à son orient, elle a trois petites chapelles; que dans celle du milieu les juifs renferment le *Pentateuque*, et quelques autres livres écrits à la main en caractères hébraïques. Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres. Ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins collés ensemble bout à bout, et qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les autres, et forment un gros volume rond. Celui qui contient le *Pentateuque* est renfermé dans un coffre de bois précieux, et couvert d'une riche étoffe. La grotte d'*Élie* est dans la chapelle à droite, et à son midi. Sa figure est carrée. On y descend par deux marches. Elle est éclairée de plusieurs lampes, qui brûlent en l'honneur du saint prophète. Les juifs appellent cette grotte la grotte d'Élie, parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le prophète sacra *Hazaël* par ordre de Dieu, pour succéder à *Benadab*, roi de Syrie; et ils ajoutent qu'après

avoir sacré ce nouveau roi, il fut obligé de se cacher dans cette grotte pour éviter les fureurs de *Benadab*, qui le poursuivoit.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des dehors qui sont à l'orient de *Damas*. Ceux qui sont à l'occident et à son midi, ne doivent pas être oubliés. La montagne de *Sajednaja*, qui s'étend jusqu'à la montagne de *Salhié*, est au septentrion de cette ville. Cette dernière montagne a dans son vallon un village auquel elle a donné son nom de *Salhié*. Sur cette montagne, il y a une vaste grotte environnée de rochers, qui sont autant de pierres de jaspe. On dit que quarante Grecs chrétiens s'y réfugièrent autrefois, et y furent mis à mort, ayant été accusés d'avoir parlé contre *Mahomet* et sa secte. A deux cents pas de cette grotte, et sur la même montagne, il y en a une autre plus élevée, dont les chrétiens n'osent approcher. Les Turcs font à son sujet l'histoire que je vais rapporter. Ils disent que *Mahomet* considérant du haut de cette montagne la ville de *Damas*, elle lui parut si délicieuse, que pour cette seule raison il ne voulut pas y entrer : et que même, pour s'en éloigner plus promptement, il fit un pas de géant, qui le transporta diligemment à *Médine*, où il finit ses jours. Il est aisé de juger quelle croyance on doit donner à cette histoire ; mais, quelque peu vraisemblable qu'elle soit, il est certain que les Turcs conservent une grande vénération pour cette montagne, honorée, disent-ils, autrefois de la présence de leur prophète, et qu'ils y viennent continuellement en pélerinage.

Sur la cime de la montagne de *Sajednaja*, on a bâti un pavillon en forme de rotonde. Ce pavillon a des ouvertures de ses quatre côtés, comme pour en découvrir les quatre parties du monde. La vue en est enchantée. Un seigneur turc, qui venoit presque tous les jours pour en jouir, a voulu y être enterré. A l'occident de cette rotonde, on des-

cend aisément dans une plaine qu'on nomme le *champ de la victoire*. Ce nom lui fut donné du temps des croisades. A cette occasion, un auteur arabe nous fait l'histoire que je vais rapporter. Il dit que la division s'étant mise entre les officiers qui assiégeoient *Damas*, un capitaine, plus sensé que les autres, entreprit de faire comprendre aux chefs de l'armée que leur division mettoit obstacle à la prise de la ville. Pour les en convaincre, il ramassa plusieurs flèches, et, en ayant fait un seul gros faisceau, il les serra toutes avec des cordes très-étroitement; il fit ensuite, à la vue de l'armée, tous ses efforts pour rompre ce gros faisceau. Mais, ayant fait voir que l'entreprise n'étoit pas possible, il délia les flèches, et alors, les prenant les unes après les autres, il les mit aisément en pièces. « C'est ainsi, leur dit-il, que vos ennemis vous traiteront tant que vous serez divisés; mais soyez unis ensemble, comme l'étoient les flèches dans mon faisceau, et vous serez invincibles. » Ce discours, joint à cet exemple, dit l'auteur arabe, réunit tous les esprits, et la ville fut prise. Cet événement, ajoute le même auteur, fit nommer le lieu où cette action se passa, *le champ de la victoire*. Je ne crois pas que cet auteur arabe, quoique favorable à l'armée chrétienne, mérite plus de foi que tous nos historiens, qui, en parlant du siége de *Damas*, non-seulement ne disent mot de cette histoire, mais nous apprennent même qu'un espion des ennemis fit si bien, qu'il persuada à nos chefs de changer leur attaque; ce qui causa la levée du siége. Le sire de Joinville et le P. Maimbourg, dans son *Histoire des Croisades*, confirment ce mauvais succès du siége de Damas. C'est du sire de *Joinville*, et d'autres historiens avec lui, que nous apprenons que ce fut près de ce *champ de la victoire*, et sur le chemin de Damas, que le P. Yves, dominicain, rencontra une femme portant dans une main un réchaud plein de feu, et dans l'autre un vase rempli d'eau, et que le P. *Yves* lui ayant

demandé ce qu'elle prétendoit faire de ce feu et de cette eau : « C'est, lui répondit-elle, pour brûler le *paradis* et éteindre les feux d'*enfer*, afin que les hommes n'aiment et ne servent Dieu que par amour. » Le P. *Yves* fit rapport de cette réponse au saint roi ; et ce monarque, plein de religion, admira la foi vive de cette femme, et s'en fit une édifiante leçon. En parlant du *champ de la victoire*, il ne faut pas passer sous silence la tour qui y est située sur un gros rocher. On l'appelle *la tour de la réconciliation*, parce que ce fut près de cette tour, dit-on, que les chefs de l'armée chrétienne, après leur réconciliation, vinrent camper pour attaquer la ville. Cette tour est élevée dans la plus agréable situation qu'on puisse se figurer. On y a la vue de six rivières qui s'en approchent d'assez près. Ces rivières paroissent avoir été creusées de main d'homme, à dessein d'arroser la plaine de *Damas*, et d'en entretenir la fertilité. Cette plaine est terminée par d'agréables paysages. Ce lieu s'appelle le *Raboué*. Il est continuellement fréquenté par les *Damasquins*, qui viennent jouir de ses agrémens.

La partie orientale de Damas n'est pas si grande que sa partie occidentale. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long, et six ou sept de large. Elle s'appelle *Ovadi à Jans*, c'est-à-dire, la plaine de *Perse*. Elle est environnée à son septentrion de trois grandes montagnes, dont la plus haute se nomme la montagne du *Cheik*. Elle a dix lieues de longueur du sud-est au nord-est. Elle ne finit que vers *Césarée de Philippe*. Cette ville, si célèbre autrefois, n'est présentement qu'un village. Elle n'a conservé de son ancienne noblesse que son château, qui commande sur quelques maisons à demi ruinées.

Près de *Césarée*, et dans son territoire, il y a une élévation de terre qui a environ huit ou dix pieds de hauteur, et un quart de lieue de circuit. Cette élévation est ombragée de chênes verts, de sycomores, de citronniers et

d'orangers. On croit, par tradition, que ce fut sur cette élévation que le Sauveur du monde interrogea ses disciples, et leur demanda ce que le peuple disoit de lui, et ce qu'eux-mêmes en disoient. Sur quoi saint Pierre, prenant la parole, lui répondit : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.* C'est du pied de cette élévation que sortent les deux fontaines *Sor* et *Dan*. Elles sont éloignées l'une de l'autre de trente pas, et vont se joindre, cinquante pas plus loin, pour former le célèbre fleuve du *Jourdain*. Ce fleuve a la gloire d'avoir donné ses eaux à saint *Jean* pour en baptiser le *Messie*. Les chrétiens en font boire à leurs malades, et le Seigneur assez souvent accorde à leur foi une prompte guérison. L'Écriture nous apprend que ce fut par ordre de *Josué* que les *Israélites* enlevèrent du lit de ce fleuve douze grosses pierres, qu'ils placèrent les unes sur les autres, pour servir de témoignage à la postérité, et lui apprendre que le Seigneur interrompit autrefois le cours des eaux de ce fleuve, pour ouvrir un chemin sec à l'arche d'alliance et à l'armée qui la suivoit.

A propos de la montagne du *Cheik* dont nous venons de parler, je rapporterai une histoire qui m'a été contée par différentes personnes qui assurent la savoir par tradition de père en fils, et qui la tiennent pour certaine. Il sortoit, m'a-t-on dit, autrefois du pied de la montagne du *Cheik*, une rivière que les Persans appellent *Aboulouaire*. Cette rivière avoit creusé son lit sous de gros rochers et sous des terres, depuis le pied de la montagne du *Cheik* jusqu'en *Perse*, sans que qui que ce soit eût eu connoissance de cette rivière, jusqu'au temps qu'elle fut découverte par un événement très-singulier. Un berger conduisoit chaque jour son troupeau sur le penchant de la montagne du *Cheik*. Il étoit obligé d'avoir la précaution de porter toujours avec lui de l'eau pour boire, parce qu'il ne s'en trouvoit pas sur la montagne ni dans ses environs.

Étant un jour assis sur une des roches dont la montagne étoit presque toute couverte, il s'aperçut que son chien, après s'être écarté de son troupeau pendant quelque temps, revint à lui, sortant de dessous une de ces roches, et secouant l'eau qui dégouttoit de tout son corps. Surpris de cette nouveauté, il courut à l'endroit d'où il avoit vu sortir son chien; mais il n'y put voir autre chose qu'une suite de roches qui se tenoient l'une à l'autre. Il revint le lendemain sur la même montagne et au même endroit. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que son chien courut vers les roches d'où il l'avoit vu sortir la veille. Il le suivit, et il observa qu'il se glissoit sous une grosse roche : ce qui fit qu'il le perdit de vue. Il attendit le retour de son chien; il revint bientôt après, et aussi trempé d'eau que le jour précédent. Le chien courut à son maître, lui faisant mille caresses, comme pour lui annoncer sa découverte, et la joie qu'il en avoit. Son maître ne put douter qu'il n'y eût de l'eau cachée sous ces roches; mais, pour la découvrir, il falloit commencer par casser les grosses roches sous lesquelles l'eau devoit se trouver. Il revint le lendemain avec tous les instrumens qui lui étoient nécessaires pour son entreprise. Le chien, qui prit son chemin pour aller boire, montroit à son maître les roches qu'il avoit à casser. Le berger s'efforça à grands coups de pioche de se faire une première ouverture; sitôt qu'elle fut faite, il aperçut une concavité sous laquelle il se glissa, ayant son chien pour guide. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit un bruit semblable à celui d'une chute d'eau. Ce bruit lui fit prendre courage. La difficulté étoit de pouvoir piocher, car il étoit contraint de tenir le dos courbé pour marcher en avant. Malgré ces difficultés, il continua, sans se rebuter, de casser ce qui s'opposoit à son passage. Enfin, il fit si bien, qu'il vint à bout de gagner une seconde concavité, d'où il vit sortir, de dessous les roches que la

nature avoit construites en voûte, une abondance étonnante d'eau qui se précipitoit rapidement dans deux canaux différens. Le berger, surpris et charmé de cette découverte, crut, sans qu'on sache pourquoi, qu'il feroit bien de boucher l'un des canaux : ce qu'il fit. Il eut ensuite la précaution de fermer toutes les avenues à ces deux canaux, dont il vouloit apparemment se réserver à lui seul la connoissance. Cela fait, il se retira, bien content de la découverte d'un trésor caché. Il revenoit souvent sur la même côte. Son troupeau y trouvoit une herbe fine et odoriférante dont il s'accommodoit très-bien, et le berger n'y manquoit point d'eau.

Au bout d'une année ou environ, on vit arriver dans la plaine de Damas trois seigneurs persans. Ces seigneurs s'informoient soigneusement, dans tous les lieux de leur passage, du chemin qui les conduiroit à la source de la rivière d'*Aboulouaire*. Ils savoient, disoient-ils, par tradition dans leur pays, que la source de cette rivière étoit dans la plaine de *Damas*. Ils ajoutoient que cette rivière n'avoit jamais cessé de couler en Perse dans toutes les saisons; mais que depuis peu, et à leur grand étonnement, le lit de cette rivière étoit à sec. « Nous avons été envoyés, disoient-ils, en votre pays et dans cette plaine, pour y découvrir la cause de cet accident. Au reste, nous avons été chargés de récompenser libéralement ceux qui nous donneront les connoissances que nous demandons. » Le bruit de leur arrivée, le motif de leur voyage, la promesse de la récompense vinrent aux oreilles de notre berger. Tout ce qu'il entendit dire à ce sujet, lui fit venir en pensée qu'il se pourroit bien faire que le canal qu'il avoit bouché fût celui même qui auroit supprimé les eaux qui alloient en *Perse*. Dans cette pensée, il alla trouver les envoyés persans, et leur dit que si la source de la rivière étoit dans la plaine, comme ils le prétendoient, il se faisoit fort de

la trouver. Ces envoyés furent charmés de l'espérance qu'il leur donnoit. Ils lui renouvelèrent de leur part les assurances de bien récompenser son travail. Comme ceux-ci se disposoient à faire avec lui la recherche de la rivière en question, le berger leur dit qu'il falloit bien du temps pour en faire la découverte, mais qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner chez eux, et qu'il ne manqueroit pas de leur donner avis de tout ce qu'il auroit fait. Cette réponse ne les contenta pas; ils persistèrent à le vouloir suivre, et celui-ci persista à leur faire de nouvelles difficultés. Enfin les Persans, ennuyés de vivre si long-temps hors de leur pays, et ne trouvant personne qui leur fît une proposition pareille à celle que ce berger leur faisoit, aimèrent mieux convenir avec lui de la récompense qu'ils lui donneroient, que de prolonger ici plus long-temps leur séjour, dans l'espérance d'un événement qui n'étoit pas bien certain. Cependant, pour engager le berger à faire la prompte recherche qu'il promettoit, ils lui firent une première gratification, et se disposèrent à se mettre en chemin pour la Perse. Le berger, instruit de leur départ, et impatient autant qu'il l'étoit de jouir au plus tôt de sa bonne fortune, alla détruire le bâtardeau qu'il avoit élevé pour boucher l'un des canaux. Sitôt qu'il fut ouvert, l'eau y coula avec autant d'abondance et de rapidité qu'auparavant. Les deux canaux ayant été rétablis dans leur premier état, le berger visitoit de temps en temps l'un et l'autre canal, pour voir si l'eau continuoit d'y couler. Comme tout y alloit à merveille, il attendoit avec impatience des nouvelles de nos Persans. Ceux-ci ne firent pas une si grande diligence que les eaux, qui avoient repris leur premier cours. Comme elles avançoient continuellement jour et nuit, elles prévinrent aussi leur arrivée en Perse. On ne peut expliquer la joie qu'ils eurent d'apprendre en arrivant que la rivière étoit dans son lit. On leur en faisoit de toutes parts

des félicitations. Ils furent conduits comme en triomphe sur les bords de la rivière *Aboulouaire*. Comme chacun vouloit savoir d'eux ce qui avoit fait tarir leur rivière, ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé, la connoissance qu'ils eurent du berger, et la récompense qu'ils lui avoient promise. A leur retour, ils lui tinrent parole, et lui firent toucher tout ce qu'ils lui avoient promis.

Plusieurs années se passèrent sans que la rivière *Aboulouaire* manquât d'eau; mais dans la suite des temps on s'aperçut qu'elle décroissoit sensiblement. On fut bien plus étonné, lorsqu'on vit qu'elle ne couloit plus. On s'imagina que les eaux reviendroient dans un changement de saison. Mais comme elles ne revinrent point, on prit la résolution de faire ce qu'on avoit fait autrefois en pareille occasion, qui fut d'envoyer dans la plaine de Damas de nouveaux députés, pour y découvrir la cause de ce second accident. On leur donna les instructions que l'on avoit eues des premiers envoyés persans. Avec ces instructions, ceux-ci allèrent en droiture au village de la plaine où le berger dont nous avons parlé s'étoit trouvé. A leur arrivée, ils furent bien surpris d'apprendre que le berger qu'ils cherchoient étoit mort depuis quelque temps. Ils s'informèrent s'il n'avoit point laissé des enfans qui pussent leur rendre un service pareil à celui qu'ils avoient reçu de feu leur père. Leur père, étant tombé malade, et n'espérant pas relever de sa maladie, appela son fils aîné. Il lui dit qu'avant de mourir, il vouloit lui donner une marque particulière de son amitié, en lui laissant un secret qui ne seroit que pour lui. Alors il lui déclara la découverte qu'il avoit faite de la rivière *Aboulouaire*, sa situation, l'usage qu'il en avoit fait, et toute sa bonne fortune qui en avoit été la suite. Il lui recommanda au surplus de garder le secret aussi inviolablement qu'il l'avoit lui-même gardé, pour n'en pas perdre les avantages.

Quelque temps après cette déclaration, le père mourut. Son fils, impatient d'aller reconnoître lui-même tout ce que son père lui avoit dit, alla chercher la rivière cachée sous les rochers. Il trouva toutes choses comme son père les lui avoit dites. Pour jouir au plus tôt du bonheur dont son père l'avoit flatté, il releva le bâtardeau qui avoit été détruit, et reboucha entièrement l'un des deux canaux. Il ne douta pas que ce qu'il venoit de faire ne mît bientôt à sec la rivière qui alloit en *Perse*, et se flatta en même temps qu'un second voyage des *Persans* dans la plaine lui vaudroit un bon droit d'aubaine. La chose arriva comme il l'avoit prévu. De nouveaux envoyés de *Perse* s'adressèrent aux enfans du feu berger. L'aîné se présenta à eux. Ayant su ce qu'ils souhaitoient, il leur promit de faire tous ses efforts pour exécuter ce qui avoit été fait par feu son père. Ceux-ci, de leur part, lui promirent une pareille, et même plus grande récompense. La convention faite, les envoyés demandèrent à être conduits à la rivière *Aboulouaire*, dont son père avoit eu connoissance. Le fils, voulant garder le secret qui lui avoit été si particulièrement recommandé, leur fit toutes sortes de difficultés. Mais les Persans persistant dans leur demande, et celui-ci se défendant de son mieux, ceux-là firent si bien, que le jeune berger se laissa gagner à la vue de l'argent qu'ils lui mirent dans la main, pour commencer, disoient-ils, la récompense qu'ils lui avoient promise. Il ne lui en fallut pas davantage pour l'engager à les conduire au lieu où ils souhaitoient si ardemment d'aller. Ils y virent avec joie l'eau qui sortoit de dessous les rochers comme un torrent; mais ils furent bien surpris d'apercevoir deux assez grands canaux, dont l'un recevoit toute l'eau, parce que l'autre étoit totalement bouché. Ils le firent ouvrir en leur présence. Le canal ne fut pas plus tôt ouvert, que l'eau y entra précipitamment, et il en fut en un instant rempli. Les

Persans reconnurent aisément la fraude, et l'intention avec laquelle elle avoit été faite. Ils ne doutèrent pas un moment que ce canal bouché ne fût l'unique cause du desséchement de leur rivière. Il n'étoit plus question alors que de s'assurer que ce canal ne seroit jamais rebouché. Ils ne se contentèrent pas d'en avoir la parole du jeune berger ; ils eurent grand soin de publier dans toute la plaine de *Damas* la découverte qu'ils venoient de faire de leur rivière, afin qu'il n'y eût qui que ce soit qui ne la connût, et que personne ne se hasardât à l'avenir de fermer ces canaux. Telle est cette histoire qu'on raconte ici comme très-certaine, mais dont je ne prétends point défendre la vérité. Ce qui est vrai, c'est que cette histoire a donné lieu ici d'appeler la partie occidentale de *Damas*, la plaine de *Perse*. Pour ce qui est de la rivière *Aboulouaire*, des voyageurs intelligens et curieux, et autres gens de ce pays-ci, ont recherché avec exactitude quelle pouvoit être son origine. Après bien des recherches, ils ont cru que cette rivière étoit une décharge du grand étang qui est dans la plaine que l'on nomme *Goulha*, et que les eaux qui coulent dans le canal qui passe en *Perse*, vont s'engouffrer dans le golfe *Persique*, et du golfe *Persique* dans *l'Océan*; que pour ce qui est des eaux qui remplissent l'autre canal, elles vont tomber dans le fleuve du *Chien*, et, du fleuve du *Chien*, dans la mer Méditerranée. Si cela est ainsi, comme nos curieux l'ont imaginé, le prophète a eu grande raison de s'écrier : « Que Dieu est admirable dans la distribution des eaux qui arrosent les terres! »

Avant que de quitter la plaine de *Damas*, je ne dois pas omettre qu'en descendant la montagne du *Cheik*, on trouve sur son chemin, près du village de *Beitima*, un tombeau d'environ trente pieds de longueur; plusieurs croient que c'est le tombeau de *Nemrod*. Il est construit à la manière des anciens tombeaux du pays. J'ai vu dans la

plaine de *Baalbée* les tombeaux de *Seth* et de *Noé*, qui sont pareillement construits. Je n'assurerai point ce qu'on dit ici du tombeau de *Nemrod*, parce que je n'en ai point été témoin. L'on prétend qu'en punition de l'ambition insensée de ce malheureux prince, qui voulut se faire adorer comme un Dieu, la rosée du ciel ne tombe jamais sur son tombeau, quoique les terres d'alentour en soient couvertes. On en dit autant du tombeau de *Nestorius*, pour punir l'impie témérité de cet hérésiarque, qui voulut enlever à la très-sainte Vierge l'honneur d'être mère de Dieu.

J'ai fait jusqu'ici le récit de ce qui m'a paru de plus curieux à *Damas* et dans ses environs. J'y dois ajouter, à la gloire de la grâce toute-puissante de Jésus-Christ et de la fidèle correspondance du grand apôtre saint Paul, ce que j'ai vu avec respect de l'endroit où le Sauveur opéra la conversion de l'apôtre des gentils. L'ancien chemin de *Jérusalem* à *Damas* est entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied, et terminées en pointe. L'une n'est éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui est la plus proche du grand chemin s'appelle *Kaukac*, c'est-à-dire, *lumière céleste*, ou *astre lumineux*. Ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante lumière dont saint *Paul* fut environné. L'autre montagne, qui est plus parfaitement ronde dans sa circonférence, est nommée *Medaouar el kaukab*, c'est-à-dire, *cercle de lumière*. Vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monastère à demi détruit, qui n'a conservé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut-il se tenir debout. Ce fut entre ces deux montagnes que l'homme prédestiné de Dieu, pour porter son nom aux nations étrangères, « fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du ciel ; et où, tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? » (*Acte des apôtres* chap. 9, v. 3.) Paul, effrayé de

ce reproche et revenu de sa frayeur, se retira dans cette grotte dont nous venons de parler, et n'en sortit que pour aller à *Damas*, et pour obéir à la voix qui lui avoit déclaré ce qu'il devoit faire. La tradition du pays est que l'apôtre, étant sorti de cette ville quelque temps après, vint se réfugier dans la même grotte pour se dérober à la fureur des juifs. Plusieurs de nos missionnaires ont eu le bonheur d'entrer dans cette grotte, et ont connu, par expérience, qu'on ne peut y entrer sans y être pénétré de tendres sentimens de dévotion.

L'apôtre, pour aller à *Damas*, passa par les villages *Dadaïdé*, *Jahhnaïa* et *Chérafre*. Ces villages sont habités présentement par les Turcs, qui cultivent la plaine, et qui la rendent fertile en coton, en mûriers, en blé, en orge et en toutes sortes de légumes. La plaine est terminée par deux grandes montagnes dont l'une s'appelle *Chafaméharie*, et l'autre plus haute se nomme *Manaa*. Au-delà de la montagne, et au *sud-ouest* de *Damas*, commence la plaine de *Hauran*. Cette plaine est le pays d'*Abraham*. Les villes qui y étoient anciennement situées, sont présentement ruinées; mais la fertilité en est si grande, qu'on l'appelle aujourd'hui *le grenier de la Turquie*. En effet, on voit arriver presque chaque jour, de toutes les provinces de l'empire, des caravanes qui enlèvent continuellement des blés. La farine en est excellente; on en fait des pains qui ont plus de deux pieds de longueur et de demi-pied d'épaisseur. Ce pain se conserve un an sans se corrompre. Lorsqu'il est sec, on le trempe dans l'eau, et on le trouve aussi bon que s'il venoit d'être fait. Les riches et les pauvres le préfèrent à tout autre pain. En finissant tout ce que j'avois à dire de la ville de *Damas* et de ses environs, je ne puis mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce que les prophètes en ont écrit. Ils appellent la ville une *maison de plaisance*, et ses environs des *lieux de délices*.

LETTRE (EXTRAIT) D'UN MISSIONNAIRE DE DAMAS.

J'étois à Séide sur le point de partir pour Damas, selon l'ordre que j'en avois reçu de mes supérieurs, lorsque ma destination changea ; je fus obligé de prendre une autre route, et d'aller passer quelques mois dans les montagnes de l'Anti liban. Pour me préparer à une si pénible mission, on m'envoya à notre résidence d'Antoura ; dès que je fus arrivé, je me mis à étudier l'arabe : je le fis avec application, et même avec avidité, et bientôt j'en sus assez raisonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étois encore bien neuf dans une langue étrangère et difficile, et que j'en ignorois les délicatesses, je m'imaginois que je n'aurois autre chose à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience ; mais j'appris par mon expérience qu'il est bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, et que, pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zèle peut suppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talens. Tandis que nos pères alloient avec des fatigues incroyables faire de tous côtés des excursions évangéliques pour engager les fidèles à profiter de la grâce annoncée, on me chargea d'instruire la jeunesse des vérités de notre religion, et des enfans grossiers et ignorans furent la portion chérie du troupeau qu'on me confia. Ce n'est pas, à la vérité, ce qu'il y a de plus brillant dans le ministère, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus essentiel : ainsi en ont pensé les Ignace et les Xavier, nos pères et nos maîtres ; et je ne crains point de le dire, si cet exercice n'étoit pas quelquefois un peu négligé, certaines missions ne feroient pas tant de bruit, mais elles feroient souvent plus

de fruit ; quoi qu'il en soit, j'avois part au bien qui se faisoit, j'étois content. Je commençai d'abord par me prescrire dans mes instructions une méthode facile, nette, précise, et Dieu bénit ce travail. Je parcourus différens villages ; j'y assemblai les enfans ; je trouvai partout peu de lumières, mais beaucoup de docilité. Au reste, je comptois n'avoir sous ma direction que la tendre jeunesse ; mais les pères et les mères, destitués de tous secours spirituels, n'étoient pas plus éclairés que leurs enfans, et ils avoient plus besoin de catéchistes que de prédicateurs. Par là mes fonctions furent plus étendues : mon travail augmenta, et je devins, sinon l'homme universel, du moins l'homme nécessaire de la mission. Mais, grâces en soient rendues au père des miséricordes, je fus en état de faire face à tout, et le succès surpassa mes espérances.

Des villages, je me transportai dans les cabanes : là recommencèrent mes occupations. Cette distinction de villages et de cabanes vous surprend sans doute : je vais vous en donner le motif. C'étoit le temps auquel on commençoit à travailler aux *soies*. Quand une fois cette saison est venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations, et se retirent à la campagne dans des jardins remplis de mûriers blancs, uniquement destinés à la nourriture des vers à soie : c'est dans ces vastes jardins que chaque famille dresse sa cabane faite de branches d'arbres de 15 à 20 pas en longueur sur 6 à 7 en largeur. Ils nourrissent dans ces cabanes quantité de vers à soie qu'ils mettent sur des espèces de claies faites de joncs et de roseaux à cinq ou à six étages les uns sur les autres. Ces compartimens occupent toute la cabane, à la réserve de chemins étroits, pratiqués à droite et à gauche pour porter à manger aux vers ; ce qui se fait régulièrement deux fois le jour, à six heures du matin et à six heures du soir.

Un jour que j'étois à la porte d'une de ces cabanes, le

maître à qui elle appartenoit me pria d'y entrer, et d'y donner ma bénédiction : je n'étois pas encore fait aux mœurs du pays ; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie. Un de nos pères, avec qui j'étois lorsqu'on m'adressa la parole, s'aperçut de mon embarras, et me dit que les maronites avoient une si haute estime des missionnaires, que si quelqu'un d'eux n'étoit venu les visiter et bénir leurs cabanes dans le temps des soies, ils augureroient mal de leurs travaux. Ce discours m'enhardit; j'entrai, et je fis ce qu'on souhaitoit de moi. J'avois souvent visité nos manufactures en France, et jamais aucun ouvrier ne m'avoit fait pareille proposition. Je ne me rappelois pas en ce moment l'oracle de Jésus-Christ, qui nous assure qu'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfans d'Israël. Après avoir prié Dieu selon la coutume, j'examinai cette petite maison bâtie à la hâte, et je la trouvai faite avec beaucoup d'industrie : les vers à soie surtout attirèrent ma curiosité, et fixèrent mes regards. Je remarquai qu'ils étoient immobiles et qu'ils tenoient la tête élevée. J'en demandai la raison à celui qui présidoit aux ouvrages ; il me fit entendre que ces vers étoient dans leur premier jeûne, qui duroit environ trois jours; qu'ils avoient encore deux autres jeûnes à passer, que ces jeûnes ne seroient pas de si longue durée que le premier; qu'après le troisième, ces vers s'attacheroient à de petits faisceaux d'épines, et que sur ces faisceaux ils fileroient leurs soies : c'étoit un homme du métier; je le crus sur sa parole, et je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin mes questions.

A peine cette mission fut-elle achevée, que mes supérieurs m'en destinèrent une autre, et me firent l'honneur de m'associer à un confesseur de Jésus-Christ. C'étoit un missionnaire fervent et intrépide, qui, allant, il y a quelques années, en Mésopotamie pour consoler les chrétiens

de cette église abandonnée, eut le bonheur et la gloire de souffrir la prison, les fers, et d'autres incommodités pour la querelle de son cher maître : quel aiguillon pour mon zèle naissant, mon révérend père! On nous envoyoit à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer jusqu'alors. Pour réussir plus sûrement dans cette sainte entreprise, nous cultivions depuis long-temps l'amitié d'un chrétien accrédité dans le canton, et c'étoit lui qui devoit nous en faciliter l'entrée, et nous servir d'introducteur auprès de ses compatriotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner : d'abord il paroissoit entièrement éloigné de nous; il ne vouloit point reconnoître Athanase pour le vrai patriarche, et donnoit aveuglément dans les erreurs du schismatique Cyrille, dont il avoit épousé le parti. Quel obstacle à vaincre! Il falloit l'affectionner à la catholicité avant de l'affectionner aux catholiques : aussi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-Puissant. Quand le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des transports incroyables de joie pour aller travailler à cette vigne nouvelle : nous prîmes les habillemens des gens du pays pour pouvoir passer plus librement, et ce fut au commencement de l'année dernière que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin, nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de cotons. En ce pays le coton ne vient point sur les arbres, comme en Amérique : on le sème tous les ans, et chaque grain de semence jeté en terre pousse une tige haute de deux pieds, avec quantité de branches, sur lesquelles croît un fruit de la grosseur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou six petits grains de semence avec le coton blanc comme la neige, et la coque qui l'environne n'est pas plus épaisse que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre mis-

sion, après bien des fatigues causées, et par la longueur du voyage, et par les chaleurs qui étoient encore grandes en ce temps-là. C'est un pays où il y a plusieurs gros villages au pied d'une haute montagne que les Arabes appellent *Jabal Chek*, c'est-à-dire, la montagne du vieillard, parce que, pendant toute l'année, elle est toujours couverte de neige. A notre arrivée, nous allâmes droit chez ce brave chrétien; dès qu'il sut que nous étions les missionnaires qu'il attendoit, il accourut avec empressement pour nous recevoir à la porte de son logis. La première chose qu'il fit en nous abordant, ce fut de nous prendre la main droite, de la baiser, et de la porter sur sa tête en signe de respect; il s'adressa ensuite au père que j'accompagnois, et il lui parla en ces termes : « Père, que tu sois le bien venu; au moment que tu arrivois, je te portois dans mon esprit et dans mon cœur; la bénédiction du ciel est descendue sur moi et sur toute ma famille par ta présence et celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puisque enfin voici les anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur visite, et qui apportent dans notre pays l'abondance et la paix. Je loue l'auteur de toutes choses, et je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un si grand bonheur à ma nation : entre, père, entre dans ma maison, où tu pourras commander, et tu seras obéi. » Ces complimens, qui nous paroissent avoir quelque chose d'emphatique, sont du goût des Orientaux, et ils ont en arabe une noblesse, des beautés, des grâces que notre langue ne sauroit rendre. Le père y répondit de son mieux, et rendit politesses pour politesses.

Après les premières civilités, on nous conduisit dans un grand appartement où étoient assemblées plusieurs personnes, qui, à l'exemple du père de famille, vinrent toutes nous baiser la main. Nous remarquâmes parmi ces

chrétiens un jeune enfant de cinq ans qui s'approcha de nous, se mit à genoux, et nous demanda notre bénédiction : nous fûmes surpris de voir tant de sagesse dans un âge encore si tendre. Cet enfant avoit été nommé Jean au baptême, et *Richesses de Dieu* étoit son surnom, La coutume est parmi les Arabes qu'aucun enfant mâle ne porte le nom de son père; le chef de la famille en impose un autre que le sien à l'enfant nouvellement né; alors le père de l'enfant perd son surnom, et n'est plus appelé que *père de tel;* par exemple, *père de Richesses de Dieu.* Il y avoit dans la chambre où nous fûmes introduits un grand tapis fait de poils de chèvre; nous nous y assîmes à la mode du pays. Le père s'informa de la disposition des esprits à notre égard; on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contens de notre voyage, qu'on nous écouteroit volontiers, et que nos instructions seroient bien reçues. On servit ensuite le souper ; après le repas on apporta une pipe de tabac ; le maître de la maison l'alluma, et nous la présenta pour fumer. Nous nous excusâmes le mieux qu'il nous fut possible; nous lui fîmes entendre que ce n'étoit pas la coutume de notre pays. Il parut satisfait de nos excuses, et il les accepta.

Déjà le bruit de notre arrivée s'étoit répandu, et le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avoit point d'église dans cette bourgade, nous fûmes obligés de dresser dans une grande salle la chapelle que nous avions apportée avec nous; c'étoit là que l'on s'assembloit. Le père ouvrit la mission par un discours si vif et si pathétique, que la plupart de ses auditeurs fondoient en larmes. Que ne nous promettoit pas un pareil début! Voici l'ordre des exercices : la prière du matin étoit suivie de la messe, et la messe d'un sermon. Après le sermon, ces bonnes gens, qui étoient avides d'apprendre le chemin du ciel, se partageoient ; les uns

alloient au père, qui leur faisoit une instruction familière; les autres venoient à moi : je leur expliquois et les points capitaux de la religion et la manière de prier. Je ne savois guère d'arabe, je m'exprimois assez mal ; cependant j'étois écouté. Après dîner, tandis que le père alloit visiter les malades et consoler les affligés, j'assemblois mes chers enfans, et je commençois le catéchisme. *Richesses de Dieu*, à qui j'avois donné des leçons particulières, faisoit le petit apôtre ; il se transportoit dans tous les lieux où l'on avoit coutume de jouer; il haranguoit ses camarades : « Le jeu, leur disoit-il, est défendu pendant la mission; c'est offenser Dieu de s'y amuser jusqu'au départ des pères. » A l'instruction chrétienne succédoit une prédication ; nous finissions par la prière du soir, et chacun se retiroit en nous donnant mille bénédictions. Des besoins pressans ayant obligé nos supérieurs à nous rappeler, il fallut, malgré nous, nous arracher à un troupeau si cher ; mais nous ne désespérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre, et y mettre la dernière main.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long séjour ; et l'obéissance, qui nous y avoit rappelés, nous renvoya bientôt dans un village pour visiter quelques familles chrétiennes qui demandoient depuis long-temps des missionnaires. C'est en ce lieu que sont les fameuses sources de Damas : il y en a une, entre autres, qui jette de l'eau en grande abondance, qu'on croiroit que c'est un grand fleuve qui sort du creux d'un rocher. Les habitans de ce village sont presque tous Turcs, mais beaucoup plus humains et moins ennemis des chrétiens que ceux de Damas : nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre visite au chef de la bourgade. Il passe pour une des meilleures têtes du pays, et pour un de ceux qui entendent le mieux la loi. Nous en fûmes favorablement accueillis ; il nous dit obligeamment qu'il avoit beaucoup

de considération pour des personnes comme nous, qu'il nous prenoit sous sa protection ; que nous pouvions aller en liberté partout où nous voudrions, sans craindre que personne, dans tout son district, osât nous faire insulte. Nous le remerciâmes de ses bontés, et nous nous servîmes avantageusement de cette permission pour exercer nos fonctions auprès des chrétiens, et pour avoir un accès facile auprès des Turcs, qui nous recevoient volontiers, et sembloient nous écouter avec plaisir : deux même d'entre eux nous avouèrent que la véritable religion étoit celle des chrétiens. Nous ne restâmes dans cette contrée que le temps nécessaire pour procurer aux habitans catholiques les secours spirituels dont ils étoient privés depuis long-temps, et nous retournâmes à Damas.

LETTRE (EXTRAIT) DU P. GURYNANT.

De Damas, le 4 novembre 1739.

Un soulèvement général arrivé dans cette ville, a été sur le point de causer la ruine de notre mission, et nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs et des schismatiques. Il prit naissance sur la fin de l'année 1738. Soliman-bacha ayant été employé dans la guerre que le grand-seigneur avoit avec l'empereur, on lui donna pour successeur *Hussem-bacha*. Cet officier, accoutumé à piller dans les villes qu'il avoit gouvernées, telles que Tripoli, Alep, etc., comptoit d'accroître considérablement ses richesses dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connoissoit pas le génie des habitans de Damas, qui sont naturellement fiers, arrogans, et ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ses dépens.

La scène commença un vendredi; je remarque cette circonstance, parce que ce jour-là est chez les Turcs ce que le dimanche est parmi les chrétiens. Ils vont régulièrement à leur mosquée sur le midi, surtout pendant le temps du *ramadan*, ou de leur jeûne. Leurs *chaïks* ou leurs prêtres crièrent à l'ordinaire du haut d'une tour, faite en forme de clocher, pour inviter le peuple à la prière, tandis que chacun, occupé au dehors à se laver et à se purifier, attendait le moment où il fût permis d'entrer; on ferma tout à coup les portes, et les chaïks s'étant présentés : « Retirez-vous, dirent-ils, il n'y a point aujourd'hui de prière; celle qui part d'un cœur aigri et envenimé n'est point agréable à Dieu; allez venger l'honneur du prophète, vengez ses lois, et faites tout ce qu'un saint zèle vous inspirera. » A peine eurent-ils parlé qu'on courut aussitôt aux armes; on n'entendit bientôt dans toutes les rues et les places de la ville que des coups de fusil, et des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les grands s'assemblent; ils vont chez le mufti pour l'engager à prendre part à cette émeute; et, sur le refus qu'il en fait, la porte de sa maison est fracassée, et deux de ses domestiques tombent morts en sa présence. Il ne balance plus, et se laisse entraîner au torrent. Les grands vont de là aux tribunaux, et font défenses à toutes les cours de connoître d'aucune affaire jusqu'à nouvel ordre. Peu après on vit les prêtres et le pontife, les magistrats et les grands, marcher dans les rues en habit de cérémonie, tenant leurs mains sur la tête en signe de deuil et de tristesse. Ce spectacle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis; le peuple en devint plus furieux, et d'abord cinquante à soixante personnes des gens attachés au bacha furent massacrées.

Le carnage auroit été plus grand, si le bruit ne s'étoit répandu que le bacha s'étoit sauvé de son sérail par une

porte dérobée ; les esprits se calmèrent, et le reste du jour fut tranquille. Le bacha en fut informé, et dès le soir même il revint à son palais. Il envoya chercher l'aga des janissaires et l'aga des quapigouls, qui refusèrent d'obéir sur l'heure, et qui n'allèrent le trouver que le lendemain : « Pourquoi, leur dit le bacha en colère, ne contenez-vous point vos troupes? Je saurai bien vous en faire repentir ; qu'on ferme les portes du palais. » On exécutoit ses ordres, lorsqu'un domestique vint lui dire à l'oreille que le canon du château étoit braqué contre le palais, et qu'on se préparoit à y mettre le feu. A cet avis il baissa le ton, et parla d'accommodement. Les deux agas parlèrent haut à leur tour, et lui dirent qu'il n'avoit point de paix à espérer de la part de la ville, qu'aux conditions suivantes : 1° qu'il restituât les neuf cents bourses qu'il avoit reçues depuis son arrivée à Damas ; 2° qu'il renvoyât de son service une partie de ses troupes ; 3° qu'il s'engageât par écrit de ne molester personne durant le temps de son gouvernement ; 4° enfin, que ce jour-là même il élargît les prisonniers. Il promit ce qu'on voulut, pourvu qu'on mît bas les armes, et qu'on ouvrît les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laissa pas, de part et d'autre, de se tenir sur ses gardes. Bien en prit aux habitans ; car trois jours après la parole donnée, le bacha, suivi de quatre mille hommes, entra sur le minuit dans un faubourg dont il avoit le plus de sujet de se plaindre, et il le mit au pillage, saccageant, brûlant les maisons, et tuant tous ceux qui faisoient quelque résistance. L'alarme se communiqua en peu de temps à la ville ; on s'assembla au plus tôt, et en si grand nombre, que le bacha, après la perte d'une partie de ses troupes, n'eut d'autre ressource que de gagner en hâte le sérail et ensuite la campagne. Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évasion du bacha. Qu'on s'imagine de quoi est capable

un peuple sans frein, violent, indiscipliné, qui n'entend la voix de personne, qui ne suit dans son emportement d'autre guide que sa passion et sa fureur, et qui est ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de chrétien. Dès qu'on apercevoit des chrétiens, on maudissoit leur foi, et on leur attribuoit d'avoir attiré tant de malheurs sur la ville; on forçoit leurs maisons, on les pilloit, et ils étoient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie : la frayeur causa la mort de plusieurs dames, et d'autres aimèrent mieux périr de la main de ces furieux, que de consentir aux violences qu'on vouloit leur faire. J'ai eu souvent le pistolet appuyé contre ma poitrine, et le sabre levé sur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maison furent criblées de coups de fusil, et les balles tombèrent à mes pieds. Une autre fois ils allumèrent un grand feu à la porte des franciscains, pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espèce de miracle. Je ne finirois pas si j'écrivois dans le détail toutes leurs cruautés. Je reviens au bacha.

Le bacha, échappé de la ville, alla visiter Naplou, Jérusalem, et les autres villes de son gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, et se préparer au voyage de la Mecque. On sait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de religion, soit par raison d'intérêt, font le pélerinage de la Mecque, où, selon leur tradition, repose le corps de leur prophète Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'empire : on y rassemble les caravanes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins. Quand tout est rassemblé, et qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route; ce qui arrive régulièrement toutes les années, quinze jours après le ramadan. Le bacha de Damas est le maître et le conducteur de la

caravane. C'est à lui à donner les ordres pour la marche et pour le séjour, à vider les différends qui s'élèvent, à la garantir des Arabes, qui ne cessent de la harceler depuis son départ jusqu'à son retour.

Pendant que le bacha parcouroit les villes de son gouvernement, les habitans de Damas pensoient sérieusement à lui fermer l'entrée de leur ville. Pour cela ils fortifièrent les endroits foibles de leurs murailles, ils relevèrent ceux qui étoient abattus, ils amassèrent des provisions de guerre et de bouche, et se mirent en état de soutenir le siége, au cas que Hasen-bacha vînt les attaquer avec les forces de plusieurs bachas réunis, comme le bruit en couroit. Ils avoient pris une autre précaution qui ne leur réussit pas : ils avoient fait présenter à la Porte un manifeste raisonné et justificatif de leur conduite ; mais ils apprirent, vers ce temps-là, qu'il avoit été arrêté par le grand-visir, protecteur du bacha sa créature, et qu'il n'étoit pas parvenu jusqu'à sa hautesse. Ces nouvelles les intimidèrent pendant quelque temps, de sorte qu'ils ne s'opposèrent point à l'entrée du bacha dans la ville. Des quatre conditions qu'elle avoit exigées, deux étoient remplies : il avoit rendu la liberté aux prisonniers, et congédié ses troupes; c'est ce qui le rassura, et l'enhardit à loger dans son palais. Mais depuis la mi-décembre qu'il arriva, jusqu'à la fin de janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'osa jamais se montrer en public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en son absence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favorisoit que trop les mécontens, qui y trouvoient leur compte, les troubles ne discontinuèrent point; ils subsistoient encore au retour de la caravane. Alors le bacha, pressé par les Arabes, qui de dessus les montagnes, et par des chemins impraticables, ne cessoient point d'inquiéter les pélerins, eut recours à ses troupes licenciées, et s'engagea par écrit à procurer

leur retour à Damas. Cinquante mille hommes bien armés, qui sortirent de la ville, lui apprirent à ne pas donner si aisément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pourparlers qui durèrent deux jours, pendant lesquels les pélerins, au nombre de quinze à vingt mille, firent halte. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il seroit permis à ses troupes de camper près de la ville pendant trois jours, qu'on leur accordoit pour retirer leurs femmes et leurs effets ; mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampoient pas, on leur courroit sus comme auparavant. Ce nouvel échec décrédita tout-à-fait Hasen-bacha. Caché dans son sérail, haï de ses troupes, bafoué de ses sujets, sans pouvoir et sans autorité, il n'avoit plus que le titre et le nom de bacha. Quand il s'agissoit de quelque affaire dont la connoissance lui appartenoit, Achmet Abdel Brédi, homme de fortune, mais qui avoit l'esprit entreprenant et intrépide, l'évoquoit aussitôt à son tribunal, et prononçoit des arrêts d'un ton qui se faisoit obéir.

Cependant le bacha entretenoit de secrètes correspondances avec le gouverneur du château, qui étoit bien fourni d'artillerie, et qui par sa situation commandoit la ville et les environs : si ce fort lui eût été livré, il devenoit le maître absolu. Les quapigouls, sur le simple soupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêtèrent leur aga, se saisirent des portes, et le constituèrent prisonnier. Le signal fut aussitôt donné, et en peu de temps tous les révoltés se rassemblèrent, et coururent droit au sérail. Les troupes du bacha se défendirent d'abord avec courage; elles attaquèrent ensuite, et repoussèrent à leur tour. Le lendemain le combat recommença avec la même fureur de part et d'autre, et la victoire indécise ne se fixa en faveur des habitans que sur la fin du troisième jour. Le nombre des morts fut à peu près égal. On regretta dans la ville, sur tous ceux qui périrent, Achmet Abdel Brédi, que son

mérite et sa valeur avoient fait le chef des révoltés.

Tandis que la ville en deuil dressoit aux mânes de son héros un superbe mausolée, et l'invoquoit par des hymnes et des cantiques comme le père et le libérateur de la patrie, le bacha, dont le palais avoit été fort endommagé par le canon du château, s'enfuit pour la troisième fois. Mais le moyen de subsister à la campagne! Sa fuite précipitée ne lui avoit permis que de penser à mettre sa vie en sûreté : son unique ressource fut de lever des contributions, et c'est ce qui mit le comble à son malheur. Les paysans des environs de Damas venoient continuellement à la ville, pour se plaindre que la campagne étoit ravagée par Hasen-bacha. Leurs plaintes furent écoutées : on consulta le mufti, qui, après de mûres délibérations, décida que la loi permettoit de se défaire d'un ennemi de Dieu et des hommes, qui en vouloit au bien et à la vie de ses frères. Dès l'heure même on se prépara à partir. Le mufti, les commandant et officiers subalternes, les principaux membres de la justice, les plus distingués de la bourgeoisie, suivis de quarante mille hommes d'élite, se mirent en marche et arrivèrent le lendemain au lieu où l'on assuroit qu'étoit le camp du bacha. Sans donner le temps aux troupes de se reposer, on les partagea en différentes colonnes, dont les unes s'emparèrent des hauteurs, et les autres s'étendirent dans le vallon : mais ces mesures furent inutiles; le bacha avoit appris ce qu'on tramoit contre lui, et dès la veille il s'étoit retiré avec tant de célérité, que six cents chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'ennemi étoit loin, mais la ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y régna à l'ordinaire, et l'on ne discontinua point de piller et de maltraiter les chrétiens. Ce ne fut qu'au mois d'octobre, qu'*Osman-bacha* étant venu prendre possession de ce gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir, et nous vaquâmes plus librement

aux fonctions de notre ministère. Mais nous ne sommes pas pour cela délivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un consul et une nation française qui nous soutiennent, nous avons à traiter avec des peuples qui abhorrent le nom de Franc, et qui dès la naissance de l'Église ont persécuté les hommes apostoliques. On sait que l'apôtre saint Paul, pour fuir leur persécution, fut obligé de se cacher, et de se retirer de leur ville. Aussi puis-je assurer que pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guère passé de semaines que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir des Turcs et des schismatiques.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE CHABERT.

A Séide, le 25 juin 1742.

En 1721, nos missionnaires eurent recours à M. le marquis de Bonac, alors ambassadeur de France à Constantinople, et ils le prièrent d'obtenir de la porte un *firman*, ou commandement qui les mît à couvert des insultes et des violences auxquelles ils étoient exposés. Ce seigneur, zélé pour les progrès de la religion et pour la sûreté des sujets du roi, obtint ce qu'ils désiroient. Le firman étoit conçu en ces termes : « Respectable visir, grand conseiller qui gouverne les affaires par la pénétration de son esprit, très-puissant et noble bacha de Damas; chef de la caravane de la Mecque, mon visir, le bacha que Dieu fasse prospérer, le plus juste des juges mahométans, le vertueux et preux dépositaire de la science des apôtres et des prophètes, que Dieu seconde et augmente ses vertus!

« A l'arrivée de ce commandement, vous saurez que le marquis de Bonac, ambassadeur du roi de France à notre sublime Porte, et le modèle des seigneurs de la nation chré-

tienne, a envoyé à notre trône de félicité une requête, afin que tous les évêques et religieux dépendans de France, de quelque ordre qu'ils soient, se tenant dans les bornes de leur profession, ne soient empêchés d'exercer leur religion dans toute l'étendue de notre empire, où ils font jusqu'à présent leur résidence, conformément aux capitulations; et ayant appris que le chef des janissaires et autres officiers avoient inquiété les religieux françois habitans à Damas, et les avoient empêchés de lire l'Évangile, et d'exercer les fonctions de leur rit, en leur faisant des avanies contre les capitulations; nous avons donné le présent commandement pour empêcher que personne ne contrevienne aux capitulations susdites; ainsi, à l'arrivée de ce noble commandement, vous ne souffrirez pas qu'on insulte lesdits religieux. Fait à Constantinople la bien gardée, au commencement du mois d'Iemetvel, l'an mil cent trente-trois (mai 1721).» Munis de ce commandement, nous nous croyions en sûreté, mais le calme dura peu; nous cherchâmes encore des protections auprès du bacha de Damas. M. le marquis de Villeneuve, plus respecté pour ses qualités que pour son caractère d'ambassadeur, nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une étoit écrite au gouverneur par son capi-kaikié, c'est-à-dire, son agent à la porte; l'autre étoit du grand mufti; elle étoit adressée à Ali-Effendi, defterdar, c'est-à-dire, intendant ou receveur des deniers du grand-seigneur.

La mission est partagée entre les cordeliers de Jérusalem, les capucins et les jésuites. Les supérieurs de ces trois ordres se disposoient à rendre ces lettres, et nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos alarmes. Le frère *David* fut frappé en pleine rue par un soldat, sans avoir donné occasion à cette brutalité : cet infidèle, après plusieurs soufflets, lui déchargea sur la tête nue un coup de plat de son coutelas, et le coup

fut si violent, que le coutelas en demeura recourbé, et que la blessure fut considérable. Cette action détermina les trois supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs lettres au bacha ; et, afin de trouver occasion de faire en même temps leurs plaintes, ils conduisirent avec eux le frère au palais du gouverneur. Le defterdar, à qui ils s'adressèrent d'abord, les reçut avec bonté ; il ouvrit avec respect la lettre que le chef de la religion musulmane lui écrivoit ; il nous témoigna son chagrin sur la manière indigne dont le frère avoit été traité : « Remettez, ajouta-t-il, au bacha la lettre qui lui est adressée ; je vous rends celle du grand mufti ; il est à propos que le bacha la lise aussi. Ces deux recommandations jointes ensemble auront plus de force ; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur.» Il appela un *toukadar;* c'est le nom qu'on donne aux domestiques des grands.

Les supérieurs missionnaires, pénétrés de reconnoissance, marchèrent quelque temps avec leur guide ; celui-ci les quitta ensuite brusquement, en leur disant qu'il ne savoit pas l'arabe. On ne comprit point ce qu'il vouloit dire, et l'on ne sut que long-temps après qu'il demandoit une récompense. Abandonnés de leur guide, les quatre religieux restèrent dans un grand embarras. Les lettres adressées au bacha doivent se remettre d'abord au *kaïkié,* c'est-à-dire, à son lieutenant, qui a soin de les lui présenter. Une foule de peuple remplissoit toutes les avenues qui conduisent à son appartement ; ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du *sarafi;* c'est le changeur du bacha : sur le soir ils se présentèrent à la porte du *kaïkié;* ils en furent deux fois repoussés avec violence. Ils résolurent alors de passer par-dessus les règles ordinaires, et d'aller droit au bacha. L'aga qui étoit en fonction à sa porte, prit les lettres, et lui en fit la lecture; les missionnaires furent appelés ; le bacha leur reprocha qu'ils

engageoient les chrétiens du pays à se faire Francs. « Je saurai bien, dit-il, remédier à ce désordre, et je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui se fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, et vous n'y serez plus long-temps. » Les religieux vouloient se justifier, mais ils furent à peine écoutés, et se retirèrent.

Le lendemain matin un *toukadar* vint les chercher. Le religieux de la terre-sainte avoit disparu ; le supérieur des capucins, le P. de Lerne, notre supérieur, et le frère David furent saisis : on les conduisit devant le *kaïkié*. Il étoit d'autant plus irrité contre nous, que le bacha avoit paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avoit laissé les chrétiens francs pénétrer jusque dans son palais. Quelques-uns de nos amis nous ont assuré, depuis, qu'un motif d'intérêt, et l'espoir de tirer de nous quelque somme considérable, l'engagèrent à la violence dont il usa. Quelles que fussent ses vues, il fit mettre en prison les trois religieux ; je fus substitué à la place du quatrième qui manquoit ; on nous chargea des chaînes les plus pesantes, et on y joignit un double collier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux, qui ne recevoit qu'un faux jour par une espèce de lucarne pratiquée dans le toit. Le P. de Lerne, que son grand âge et ses infirmités avoient rendu trop foible pour soutenir ces incommodités, y fut pris d'une fièvre violente qui le mit pendant plusieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gardes ne diminuoit point, et ces cœurs, plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés, ne s'ouvroient à aucun sentiment de compassion et d'humanité.

On apprit à Séide la nouvelle de notre emprisonnement ; M. Martin, consul de cette échelle, écrivit une lettre très-forte au defterdar ; il connoissoit notre innocence, et de son propre mouvement il avoit agi pour notre délivrance auprès du *kaïkié* : il porta la lettre du consul

au bacha, et lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté, si le *kaïkié* y consentoit. Celui-ci exigea une rançon considérable, que nous n'étions point en état de payer ; et tout ce que notre protecteur put lui dire sur notre pauvreté, sur les risques qu'il couroit d'offenser notre ambassadeur, et le grand-seigneur lui-même, n'apaisa point une colère que l'avarice animoit.

Monsieur l'ambassadeur nous avoit recommandés au *bazerghan bachi*, c'est-à-dire, au marchand qui fournit au bacha des étoffes ; il vint nous voir dans notre prison. « Je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui, une cinquantaine de pièces de drap seront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépense ; on y suppléera ; ce n'est point en votre nom, c'est sous le mien que cette rançon sera payée. — Nous ne sommes point coupables, répondîmes-nous aussitôt, et nous ne pouvons accepter un service qui demande une reconnoissance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter ; d'ailleurs monsieur l'ambassadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. » Nous parlions encore, qu'il étoit déjà sorti, et deux heures après la prison nous fut ouverte. Nous croyions être redevables à sa libéralité ; mais elle n'étoit point gratuite, et nous fûmes obligés dans la suite de nous retrancher ce qui nous étoit le plus nécessaire, pour lui payer cent cinquante piastres qu'il nous dit avoir distribuées pour nous.

LETTRE (EXTRAIT) DE M. DE LANE,

CONSUL DE SÉIDE,

A M. LE COMTE DE CASTELLANE,

AMBASSADEUR A LA PORTE.

Le 2 janvier 1745.

MONSEIGNEUR, je dois rendre compte à votre excellence d'une persécution que viennent d'essuyer les missionnaires de la compagnie de Jésus, à Damas, sans y avoir donné occasion. Le *meut-sallem* de Damas, qui gouverne en l'absence du bacha, étant chargé d'un billet par lequel le sieur Caire, négociant à Séide, promettoit de payer neuf cents piastres pour le loyer du kan ou bâtiment qu'il occupe en cette ville, m'écrivit, le terme échu, de porter ce François à le satisfaire. Celui-ci me fit entendre qu'il alloit à Damas lever l'argent de ses débiteurs, et satisfaire le meut-sallem, à qui je mandai cette réponse. Il partit en effet; mais, au lieu d'aller à Damas, il s'arrêta dans un village qui est à moitié chemin. Le meut-sallem s'ennuya de ce délai, et il voulut rendre les jésuites responsables de la dette. Il envoya chercher leur supérieur, lui présenta le billet, et lui demanda la somme énoncée. Le missionnaire lui représenta l'injustice du procédé; le meut-sallem l'exigea, et ne lui accorda que cinq jours de délai. Il se repentit ensuite de l'avoir accordé, et il ordonna qu'on le mît aux fers. On le conduisoit en prison, lorsqu'un nommé Ronzouma, procureur des grecs schismatiques de Damas, et dont la haine contre les catholiques est connue, pria qu'on le remît en liberté, et s'offrit pour être sa caution. On le relâcha; mais le lendemain le meut-sallem exigea des jésuites cent vingt-six piastres. Ces pères

me le mandèrent : je chargeai le sieur Fornetti, second drogman de cette échelle, d'aller à Damas pour avoir satisfaction de cette affaire ; je lui commandai de passer par le village où je savois que le sieur Caire s'étoit arrêté, et de lui ordonner de ma part d'acquitter sa dette. J'écrivis en même temps au meut-sallem une lettre polie, mais ferme. Il y eut égard ; et pour me le témoigner, il fit revêtir les jésuites d'une *abe*, en public : c'est la réparation la plus grande qu'un homme de ce rang puisse faire. Le sieur Caire fut obligé de lui payer ce qu'il avoit demandé à ces pères en pure avanie.

Cinq jours après que le drogman fut parti de Damas, la persécution recommença. Une troupe d'enfans se rassembla sur le soir devant la porte des jésuites, dirent contre eux toute espèce d'injures, et y jetèrent une grêle de pierres. Le supérieur, qui revenoit des fonctions de sa mission, fut maltraité. Le lendemain, dans le temps que l'un des deux pères qui sont à Damas venoit de finir sa messe, ils furent saisis tous les deux par les gens du meut-sallem, et conduits dans la maison de Ronzouma. On les accabla d'injures ; on inventa les calomnies les plus atroces et les plus ridicules : de là on les conduisit au palais du meut-sallem, où plusieurs faux témoins déposèrent contre eux tout ce qu'on leur avoit suggéré. On rappela toutes les accusations intentées anciennement et récemment contre tous les missionnaires ; on en imagina de nouvelles. Ils furent renfermés dans un cachot affreux, où on les chargea de chaînes. L'affaire devint si sérieuse, que les chrétiens de leurs amis leur conseilloient de s'accommoder. Le meut-sallem leur demanda dix bourses (quinze mille livres) ; ensuite on leur promit qu'il se contenteroit de deux, à condition qu'ils ne porteroient pas leurs plaintes au consul de Séide. Les pères répondirent que j'étois peut-être déjà instruit, ou que, quand même ils se tairoient, je le serois

bientôt. On les retint deux jours en prison ; ils n'en sortirent que pour être traînés au palais du meut-sallem, qui commanda qu'on leur donnât la bastonnade. Ils avoient déjà les entraves aux pieds, et le bras étoit levé pour les frapper, lorsque des gens apostés, sans doute, demandèrent grâce pour eux. Le premier des intercesseurs fut Ronzouma, qui passe bien encore pour avoir été le premier auteur de la persécution. Ils étoient occupés à chercher auprès de leurs amis l'argent qu'on leur avoit demandé, lorsqu'on les avertit que les gens du gouverneur étoient à leur poursuite ; ils se cachèrent : on saisit le frère qui gardoit leur maison. Le cadi s'étoit plaint de ce qu'on les avoit élargis sans sa participation. Enfin, les jésuites furent obligés de payer près de trois bourses, et à ce prix le frère leur fut rendu. Ces violences se sont faites dans l'absence du bacha, qui a été chargé de conduire la caravane de la Mecque. J'attends son retour pour en avoir satisfaction ; s'il me la refuse, j'aurai recours à votre excellence ; son crédit répond du succès.

M. le comte de Maurepas fut instruit de cette affaire avant les jésuites de France : il prit l'ordre du roi, et demanda, en son nom, à la Porte, une justice éclatante contre l'officier turc qui avoit maltraité les missionnaires. Le sieur Caire fut rappelé en France, et perdit son établissement. Les missionnaires avoient cependant écrit ; leurs lettres n'arrivèrent que bien après le temps où l'on auroit dû les recevoir. Mais, sur l'avis qu'il en avoit eu du bureau de la marine, le P. Roger, procureur des missions du Levant, avoit chargé d'un placet le P. Perussault, qui étoit à l'armée de Flandre, à la suite de S. M., et qui le présenta au ministre des affaires étrangères. M. le marquis d'Argenson écrivit à M. le comte de Castellane deux lettres très-pressantes, l'une par la voie de Marseille,

l'autre par celle de Venise. Elles eurent leur effet. On fit rendre les six bourses extorquées aux jésuites de Damas avec la dernière violence : on leur donna un diplome ou sauvegarde, pour les mettre désormais à couvert de pareilles avanies.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE ROUSSET.

Antoura, le 15 septembre 1750.

On compte à Damas trois différentes nations de chrétiens schismatiques. Les Grecs suivent l'erreur de Marc d'Éphèse, sectateur de Photius ; les Suriens, celle de Dioscore, et les Arméniens, celle de Nestorius. Les uns et les autres, n'étant plus conduits par les lumières de la vraie foi, pour peu qu'ils soient éprouvés, tombent bientôt dans un précipice encore plus affreux que le premier ; et de l'erreur ils passent aisément à l'infidélité, en se rangeant du côté de Mahomet. C'est ainsi que cette ville, qui étoit autrefois toute chrétienne, s'est trouvée presque toute mahométane, lorsque nos missionnaires, il y a plus de cent ans, y arrivèrent. On n'y comptoit pas trois familles catholiques, excepté les maronites, qui forment une fort petite nation, et qui ont toujours été élevés dans la foi romaine. Ce n'étoit pas manque de missionnaires zélés. Les pères cordeliers et les pères capucins étoient avant nous ici ; mais ils n'avoient pu ni osé entreprendre de mission chez d'autres nations que chez les maronites, qu'ils servoient comme curés, quand le patriarche vouloit bien leur en permettre les fonctions. Nous commençâmes par ouvrir une école publique où l'on instruisoit les enfans. Les pères et les mères furent bientôt instruits eux-mêmes par leurs enfans, et insensiblement ils se défirent des préjugés que

la haine pour les Francs avoit profondément gravés dans leur esprit et dans leur cœur. La crainte des persécutions, et le respect humain, les ont tenus long-temps dans l'erreur, ou les ont fait apostasier, après avoir embrassé la vraie foi.

Le genre de persécution que les Turcs exercent sur les chrétiens, n'est pas tant les tourmens et la mort, que les peines pécuniaires qu'on appelle *avanies*. L'usage est ici, que lorsqu'on accuse quelques chrétiens pour la cause de la religion, on se saisit des principaux de la nation dont sont les accusés ; et, après les avoir mis sous le bâton, on exige d'eux une contribution qui se lève sur toute la nation, ou grecque ou surienne, ou autres. Depuis quelques années, lorsque le bacha étoit parti pour la Mecque, on accusoit les catholiques de s'être faits *Francs*, et de prier chez les *Francs ;* et en conséquence on leur imposoit une grosse *avanie*, qui les réduisoit à une indigence plus affreuse que la mort. Pour remédier à un si grand mal, j'eus l'honneur d'écrire à monsieur l'ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander sa protection en faveur des catholiques persécutés, et que, par son crédit à la Porte, il obtînt un commandement qui soumît tous les chrétiens sans distinction, et non pas les seuls catholiques, aux *avanies* qui seroient imposées. En m'honorant de sa réponse, son excellence promit de ne rien omettre auprès du bacha pour faire exécuter mon dessein, et qu'il accompagneroit ses demandes d'un présent qu'il lui feroit. Quelque temps après, les schismatiques ayant, selon leur coutume, accusé les catholiques d'être *Francs*, on fit sur eux une imposition de plusieurs bourses (la bourse est de mille cinq cents livres de France). Alors, poursuivant toujours mon projet, j'engageai les principaux à demander que cette *avanie* fût levée sur tous les chrétiens sans exception, puisque après tout chez les Turcs on ne faisoit aucune différence d'un chrétien à un autre, soit qu'il fût

Franc ou qu'il ne le fût pas, catholique ou non catholique. Ils furent écoutés, et par là nous avons ôté aux schismatiques le moyen qu'ils employoient si souvent avec tant de succès pour nuire aux catholiques. Nous espérons que cette loi subsistera tout au moins tant que durera le règne de ce gouverneur.

Damas, troisième ville de l'empire ottoman, est aussi grande que Paris, et seroit plus riche peut-être, si elle étoit sous la domination d'un prince chrétien. Il y a plusieurs mosquées d'une grande beauté, mais une surtout qui est d'une grandeur énorme, tout ornée de marbre blanc, ouvrage des premiers chrétiens : c'étoit autrefois l'église métropolitaine. Ce qui faisoit l'enclos, fait aujourd'hui une cour carrée qui contiendroit un auditoire de plus de vingt mille personnes. Sa situation est une des plus belles du monde. C'est dans une plaine qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux sont abondantes, et l'on peut dire qu'aucune ville n'en est mieux pourvue que Damas. Une source des plus claires se joint à un ruisseau qui descend des montagnes voisines, et se précipite dans la partie de la plaine qui est du côté du levant à perte de vue, et cette jonction forme une rivière. Damas est au commencement de cette plaine charmante. La rivière, avant que d'arriver dans la ville, est partagée en sept branches, dont l'une est pour les besoins de la ville, et les autres pour arroser toute la plaine. Je fus frappé d'étonnement, lorsque je vis pour la première fois l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art et la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration : personne n'a su me dire dans quel temps et sous quel règne cette merveille avoit été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville, chaque maison s'en trouve abondamment pourvue, et ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins, qui ornent le dedans ou le dehors des

maisons. Pour conduire ces eaux dans les différens quartiers de la ville, il a fallu bâtir sous terre des canaux avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts, dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivières qui se répandent dans toute la plaine, y arrosent une quantité prodigieuse de vergers qui donnent des fruits en abondance ; de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci, ni de plus délicieux. Dans cette vaste et magnifique campagne, les chrétiens ne peuvent acquérir ni posséder un seul pouce de terre. Ils n'ont pour toute ressource que leur industrie dans les manufactures de soie et dans leur commerce; sur quoi voici comment raisonnent les Turcs : « Vous autres, disent-ils aux chrétiens, vous n'avez point de possessions en fonds de terre; vous ne travaillez point les dimanches et les fêtes, lesquelles occupent un tiers de l'année ; vous payez de gros impôts pour avoir le droit de conserver votre église et pour faire du vin, sans compter les avanies; et avec tout cela vous êtes aussi bien logés, aussi bien nourris, et peut-être plus superbement habillés que nous, qui avons beaucoup de biens fonds, qui ne payons aucun impôt, et qui n'avons qu'un ou deux jours de fête dans l'année, qui ne nous permettent pas de travailler : comment cela se peut-il faire ? » Les chrétiens n'ont pas d'autre réponse à leur donner, sinon que c'est la Providence divine qui donne l'accroissement à tout, et que le maître que nous servons est un bon maître qui nous dédommage souvent, dès ce monde, des peines que nous endurons pour lui.

RELATION (EXTRAIT) D'UN VOYAGE A CANNOBIN, DANS LE MONT LIBAN, PAR LE PÈRE PETITQUEUX.

Nous partîmes de Tripoli, le P. Bonamour et moi, le 13 octobre 1721. Nous avions pour conducteurs trois maronites du mont Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite, pour arriver à *Argès*, petit village situé au pied des montagnes du Liban, et à six lieues des cèdres. Quelque diligence que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la lune. Il nous fallut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une misérable chaumine faite de roseaux; nous y fûmes continuellement tourmentés par un vent des plus grands et des plus piquans. Nous en partîmes, dès le lendemain, deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très-raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup et nous avancions très-peu.

Nous passâmes par un petit village nommé *Antourin*. Le seigneur du village, nous ayant aperçus, vint au devant de nous et nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter; car nous ne fûmes pas à demi-lieue de chez lui, que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses et des plus froides, accompagnée de grêle et de tonnerre qui dura deux heures sans discontinuer, et sans que nous pussions trouver où nous mettre à couvert. Nos habits furent en un instant percés; nous marchions dans la boue jusqu'à mi-jambe, à travers les ravines d'eau qui menaçoient de nous noyer. La pluie, qui formoit une rivière sous nos pieds, se changeoit en neige sur les montagnes voisines. Enfin, après des fatigues inexplicables,

nous arrivâmes à *Marserkis*, monastère des révérends pères carmes. Le secours de leur charité nous vint très-à-propos, car ils nous firent trouver chez eux tout ce qui nous étoit nécessaire dans l'état pitoyable où nous étions. Nous séjournâmes le 15 dans leur maison, pour nous y reposer; elle est située au pied d'un rocher d'une hauteur si effroyable, qu'il n'est accessible qu'aux aigles et aux vautours qui s'y retirent. Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la maison; la nature et l'art l'ont rendue assez belle et commode. La chapelle est une grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avoit été taillée au ciseau dans le roc : il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très-claire et salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du monastère où l'eau est nécessaire; le jardin est riche en légumes. Le séjour de *Marserkis* est délicieux en été : les pères carmes y passent six mois de l'année; mais les neiges et les froids cuisans du Liban en rendent le séjour pendant l'hiver si insupportable, que les pères carmes sont obligés d'abandonner leurs grottes depuis les premiers froids jusqu'à Pâques, et de se retirer à Tripoli.

Le lendemain 16, nous nous fîmes conduire aux *cèdres du Liban*. Nous les considérâmes à notre aise. Ils sont situés sur une petite montagne qui forme dans son sommet une plaine assez étendue. Cette plaine est couronnée de montagnes plus hautes qu'elle, et qui sont couvertes de neige. Les cèdres, si fameux dans tout le monde, sont en grand nombre sur cette plaine; mais il y en a beaucoup plus de petits et de jeunes que de grands et d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une grosseur extraordinaire. Nous mesurâmes les plus gros, ils avoient six brasses de circuit; nous en vîmes quelques-uns qui, après s'être un peu élevés sur leur tronc, forment cinq ou six arbres, qui sont chacun d'une telle grosseur, que deux

hommes ne peuvent qu'à peine les embrasser. Mais lorsque ces arbres se réunissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante; leur hauteur est proportionnée à leur largeur. Des voyageurs, accoutumés à mettre leur nom partout où ils passent, ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros cèdres pour y graver le leur : il sort de ces incisions un excellent baume en forme de gomme, dont l'effet est admirable pour dessécher les plaies; nous en fîmes alors l'expérience sur les lieux. Au pied des plus gros cèdres il y a quatre autels de pierre. Le jour de la transfiguration de notre Seigneur, le patriarche des maronites s'y transporte; il est accompagné d'un grand nombre d'évêques, de prêtres et de religieux, et suivi de cinq ou six mille maronites qui y viennent de toutes parts, pour y célébrer la fête qu'ils appellent la *fête des cèdres*. Quoique les maronites célèbrent cette fête le jour de la transfiguration de notre Seigneur, ce n'est pas à dire qu'ils croient, comme quelques historiens l'ont dit sans fondement, que la transfiguration de notre Seigneur se soit faite sur cette montagne. Leur office dans la fête du jour, dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor. Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces historiens, c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des montagnes qui ont un nom commun, et qu'on appelle le Liban et l'Antiliban.

Ces *montagnes du Liban* sont celles qui s'étendent du côté de la mer, depuis la source du Jourdain ou du mont Carmel, jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les montagnes de l'*Antiliban* sont celles qui s'avancent davantage dans les terres et qui sont séparées des montagnes du Liban par une grande plaine, qui commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbeck, et qu'on nomme communément le *Boque*. Les montagnes de l'Antiliban sont ainsi appelées parce qu'elles sont vis-à-vis de celles du Liban, et qu'elles les regardent. La plaine où sont les grands

cèdres conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter; la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes médicinales, et des simples très-rares. Le gibier de toutes espèces y est commun; il n'a à craindre que les vautours et les autres oiseaux de proie. La terre y seroit fertile si elle étoit cultivée. Elle produit une grande quantité de buissons qui portent une espèce d'épine-vinette noire et de très-bon goût. Le Liban étoit autrefois couvert de cèdres; on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine dont j'ai parlé, et sur une autre montagne voisine de *Cannobin*. Les ouvrages de menuiserie ne sont faits ici que de bois de cèdre; ils sont très-proprement travaillés.

Nous partîmes le 17 du monastère de *Marserkis*, pour aller à celui de *Marélicha*, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le père vicaire et deux autres de ces religieux nous accompagnèrent. Le monastère de *Marélicha*, c'est-à-dire de Saint-Élisée, est situé au pied d'une affreuse montagne, et sur le bord du fleuve appelé *Nahr-Gadischa*, qui veut dire le Fleuve-Saint; il coule dans un profond vallon fort étroit, dont les bords sont ornés de pins, de noyers, de chênes et de vignes. A trente pas de ce fleuve, on voit de chaque côté s'élever une chaîne de montagnes presque toutes couvertes de rochers. Ces rochers renferment de profondes grottes qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avoient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur la terre de la rigueur de leur continuelle pénitence. Ce sont les larmes de ces saints pénitens qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler le nom de *Fleuve-Saint*. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve, dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces âmes sensuelles et mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse.

Le supérieur du monastère de Saint-Élisée nous reçut avec de grandes démonstrations de charité. Ce monastère est composé de vingt religieux maronites qu'on appelle *alepins*. Ils sont presque les seuls qui méritent de porter le nom de religieux. Un saint prêtre, nommé *Abdalla*, les établit ici, il y a environ 25 ans; il prit particulièrement conseil du feu P. Nicolas Bazire, pour donner une forme et une conduite religieuse à ses frères. Il fut leur premier supérieur. On le tira ensuite malgré lui de son monastère, pour le faire évêque. Notre mission d'Antoura est de son diocèse; il a laissé pour successeur dans son monastère le prêtre Gabriel, religieux d'une rare modestie et d'une piété exemplaire. Il est universellement estimé et honoré des maronites, des Grecs et des Turcs mêmes, en considération de sa profonde capacité dans la langue *arabe*. Les religieux alepins font deux ans de noviciat; ils ne mangent jamais de viande; ils sont très-pauvrement vêtus. Rarement voient-ils du monde. Les femmes n'entrent jamais dans leur église. S'il arrive que quelque religieux se relâche et se démente de sa vocation, le supérieur lui conseille de se retirer, eût-il dix ans de profession. Le supérieur a le pouvoir de les dispenser de leurs vœux.

Nous séjournâmes dans ce monastère jusqu'au 18. Nous en partîmes ce jour, au matin, avec nos guides, pour aller à *Cannobin*, qui n'est qu'à deux bonnes lieues du monastère de Saint-Élisée; nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens monastères, que des solitaires habitoient autrefois, et qui sont aujourd'hui déserts et ruinés par les Métoualis, hérétiques turcs. On voit encore les ruines de quelques-uns de ces monastères situés sur des rochers si escarpés, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter. Nous entrâmes dans une chapelle taillée très-proprement dans le roc; elle a conservé deux autels; sur l'un il y a une image de la sainte Vierge, et sur

l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette chapelle et dans le même roc, nous vîmes quelques cellules désertes, où les solitaires ne pouvoient pas être à leur aise. Le Fleuve-Saint coule au pied de ces montagnes, et peut avoir cinq ou six lieues de cours.

Cannobin, où nous arrivâmes, est la demeure du patriarche des maronites. Nous y fûmes reçu avec beaucoup d'affection ; les religieux y sont en petit nombre, très-pauvrement logés, et encore plus pauvrement vêtus et nourris. Le patriarche avec les religieux et quelques évêques maronites, qui sont auprès de lui, vivent tous dans une union parfaite et dans une simplicité et une pureté de mœurs très-exemplaire ; les fautes les plus légères y sont sévèrement punies. Le couvent, tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers par esprit d'hospitalité. Le patriarche étoit vêtu d'un habit rouge, doublé sur les bords d'une fourrure ; sous cet habit, il y avoit une soutane couleur de pourpre ; la modestie y est très-observée. L'église du monastère est dédiée à la sainte Vierge ; le patriarche nous dit qu'elle avoit quatorze cents ans d'ancienneté. C'est une vaste grotte, dont on a fait l'église qui est assez belle ; elle est ornée de peintures ; le patriarche nous y fit remarquer les portraits d'Innocent XI et de Louis XIV. Nous assistâmes à l'office du jour et de la nuit. Il se fait avec beaucoup de religion et de piété. Leur liturgie est très-ancienne ; elle est composée en syrien ou ancien syriaque, et une petite partie en arabe, mais écrite en lettres syriaques qu'ils appellent *kerchora*. Les cellules des religieux sont dans des grottes près de l'église. Pour s'y rendre l'hiver et l'été, ils sont nécessairement exposés aux injures du temps. Le patriarche nous fit voir la chambre qui porte le nom des trois jésuites ; savoir, les PP. *Jean Bruno*, *Jean-Baptiste Ælien*, et *Jérôme Dandini*, qui furent envoyés en 1581 par Grégoire XIII, et ensuite par Clé-

ment VIII. Grégoire y envoya les deux premiers pour faire recevoir le concile de Trente par les maronites, et Clément y envoya le dernier, pour faire abjurer dans un synode du patriarche, des évêques et prêtres maronites, les erreurs d'un conciliabule schismatique. Le concile de Trente fut reçu et le schisme proscrit.

A un jet de pierre de la porte du monastère on trouve la chapelle dédiée à *sainte Marine*. Tout ce pays, rempli de l'odeur de la sainteté de cette vierge, conserve pour elle une vénération extraordinaire. Après avoir fait nos prières dans cette dévote chapelle, nous prîmes le chemin de *Saint-Antoine*, éloigné de *Cannobin* d'environ deux lieues. Pour y arriver, il fallut monter la plus rude montagne que j'aie encore vue et la descendre. Le monastère de Saint-Antoine est situé sur la côte voisine d'un rocher fort escarpé. Il y avoit alors trente religieux alepins dont j'ai déjà parlé ; entre ces religieux, il y avoit douze prêtres. L'évêque Abdule, leur fondateur et leur premier supérieur avant son épiscopat, nous reçut avec une grande bonté. Ce prélat mène dans ce monastère la vie d'un véritable saint ; il est logé comme un des plus simples religieux, et, quelque austère que soit leur vie, il vit encore plus austèrement qu'eux. On ne le distingue que par son habit qui est violet. On ne peut être plus édifié que je le fus des actions de piété que je vis faire aux religieux du monastère de Saint-Antoine.

Après avoir passé deux jours avec eux, je pris congé de l'évêque Abdule ; il me donna un guide qui me fut bien nécessaire pour traverser des montagnes bordées de précipices, et pour arriver à *Argès* par des chemins inconnus. D'Argès à Tripoli, il n'y a que quatre lieues en parcourant une seule plaine très-agréable, plantée d'oliviers et de plusieurs autres arbres de différentes espèces. J'arrivai heureusement à Tripoli, d'où j'étois parti. J'y ai repris,

grâces à Dieu, les exercices de nos missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations ; le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zèle de nos missionnaires.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE NERET

AU PÈRE FLEURIAU.

Mon révérend père, vous savez que les missions de notre compagnie dans la Syrie ont toujours eu pour moi de très-grands attraits. Je les sentis dès mon noviciat, lisant les relations qui nous apprennent les travaux des missionnaires dans ces vastes provinces d'un royaume infidèle. Ma vocation pour la Syrie avoit fait naître dans mon cœur le même désir qu'eut saint Ignace, après sa conversion, d'aller visiter les saints lieux. Je quittai la France avec joie, et je traversai la Méditerranée, dans l'espérance de pouvoir bientôt offrir à Dieu mes vœux dans le temple de Jérusalem, et au pied du saint sépulcre de notre Sauveur. Mes vœux ont été exaucés. J'ai visité la sainte cité, où le grand mystère de notre rédemption s'est accompli, et où on découvre, à chaque pas que l'on fait, de nouveaux objets qui sont autant de témoins bien touchans de l'amour infini de Dieu pour le salut des hommes. Heureux si tant de saints monumens, que j'ai considérés les uns après les autres, et dont je me rappelle souvent le souvenir, conservent dans mon cœur l'esprit de piété et de religion qu'ils inspirent! C'est pour acquitter ma parole que je vous présente la relation de mon voyage. Recevez-la, s'il vous plaît, mon révérend père, comme une marque de ma reconnoissance ; mais, avant que de la commencer, je dois vous avertir que sa simplicité ne pourra

être relevée que par la dignité et la sainteté des lieux dont j'ai à vous parler.

Ce fut au port de Séide, ville maritime de Phénicie, que nous nous embarquâmes pour la *terre-sainte ;* cette ville s'appeloit autrefois Sidon : vous savez que nous y avons une mission anciennement établie. Nous ne sortîmes de ce port qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour le quitter. Les vents contraires nous forçoient d'y rentrer aussi souvent que nous en sortions. Dieu voulut m'apprendre dans cette occasion à soumettre à sa volonté l'impatience où j'étois d'arriver à Jérusalem, pour assister, pendant la semaine sainte, à la célébration de nos augustes mystères. Enfin, le 7 d'avril 1713, qui étoit le lundi de la semaine de la Passion, nous mîmes à la voile par un temps très-favorable, et avec une compagnie de pélerins telle que je la pouvois désirer. Le retardement de mon départ ne servit qu'à augmenter la joie que j'eus de me voir en route, pour arriver à mon terme.

Étant sortis du port de Séide, nous passâmes la côte de cette ville, celle de *Sarepta*, celle de *Tyr* et du *cap Blanc*. *Sarepta*, qui étoit autrefois une grande ville et un port de mer, n'est plus qu'un champ labouré et traversé par le grand chemin qui mène à *Tyr :* les restes d'un pavé mal en ordre et les ruines de quelques maisons, que le temps n'a pas encore achevé de détruire, annoncent une ville qui a été considérable, et qui n'est plus. On prétend que cette ville faisoit autrefois un grand commerce de fer et de cuivre, ce qui lui a donné le nom de *Sarepta* qu'elle porte : ce nom est dérivé de deux mots, dont l'un signifie *fer*, et l'autre *cuivre*. On n'y trouve présentement aucun de ces métaux. Cette ville est appelée dans le troisième livre des Rois *Sarepta des Sidoniens*, parce qu'elle étoit de la dépendance de la ville de *Séide*. A quelques pas de l'ancienne Sarepta, on rencontre sur le bord de la mer une

petite mosquée. Les Turcs et les chrétiens du pays prétendent que cette mosquée fut le lieu où le saint prophète Élie opéra les deux insignes miracles qui nous sont rapportés dans le troisième livre des Rois, chap. 17. A trois quarts de lieue de *Sarepta*, il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfoncemens en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur, et dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en carré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens solitaires, qui s'y retiroient et qui s'étoient fait ces sépulcres pour penser jour et nuit à la mort. Je serois plutôt de l'avis de ceux qui croient que ces enfoncemens étoient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de *Sarepta*. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules ou sépulcres les *grottes d'Adnoun*. Depuis ces grottes jusqu'au fleuve *Eleuthère*, on ne voit rien qui mérite attention. Ce fleuve, dit-on, tire sa source du *Mont liban*, traverse l'*Iturée* et la *Galilée* pour se jeter dans la mer de *Phénicie*, entre *Sarepta* et la ville de *Tyr*. Il sépare les terres de *Séïde* d'avec celles de *Tyr*. C'est ce qui lui donne aujourd'hui le nom de *Kasemieh*, qui signifie *partage*. Les différens détours de ce fleuve, qui coule au pied des montagnes, le rendent très-rapide; la pêche de tortues, qui y est très-abondante dans certains temps de l'année, lui donne une grande considération dans le pays. Mais ce qui rend ce fleuve plus célèbre, c'est l'honorable mention qu'en fait le premier livre des Machabées, où il est dit que l'illustre *Jonathas*, frère de *Juda* Machabée, accompagna par honneur le roi Ptolomée jusqu'au bord du fleuve *Eleuthère*; et le même livre nous apprend que ce fut jusqu'au bord de ce fleuve que ce grand capitaine poursuivit les généraux de *Démétrius*, qui trouvèrent, dans leur fuite préci-

pitée, le moyen de gagner le fleuve et de le traverser.

A trois ou quatre lieues de ce fleuve, et à neuf ou dix de Séide, et sur la même côte, nous nous trouvâmes vis-à-vis de *Tyr*, ville qui étoit autrefois, dit *Ezéchiel*, si superbe, que ses citoyens se croyoient nés pour donner la loi au reste du monde ; si opulente, que l'or et l'argent y étoient aussi communs que la poussière de la terre ; si magnifique dans ses édifices, que toutes ses maisons étoient autant de palais ; si redoutable par sa garde, composée des plus vaillans soldats de la *Perse*, de la *Libye* et de la *Lydie*, qu'elle passoit chez les étrangers pour être invincible. J'avoue que je ne m'attendois pas à trouver aujourd'hui la ville de *Tyr* aussi magnifique que le prophète nous l'a représentée; mais j'espérois du moins pouvoir y découvrir quelques restes de son ancienne splendeur, que le temps auroit respectés. Je fus trompé dans mon espérance : je vis au contraire la destruction totale, et, pour parler plus juste, je vis l'anéantissement de cette ville tel que le prophète *Ezéchiel* l'avoit prophétisé long-temps auparavant. J'y vis quelques tas de pierres dispersées çà et là, couvertes d'herbes et de sable, et sept ou huit misérables cabanes, qui servent de retraite à de pauvres Arabes dénués des choses les plus nécessaires à la vie. J'y cherchai, mais inutilement, des vestiges du tombeau d'*Origène*, qui subsistoit encore, dit-on, dans le onzième siècle : c'est ainsi que Dieu voulut punir le mauvais usage que fit autrefois cette orgueilleuse ville de sa grande prospérité, et apprendre en même temps à tous les hommes combien une prospérité brillante et constante est dangereuse. Quelques auteurs font l'honneur à cette ville de dire que ses citoyens trouvèrent l'art d'écrire, de teindre en pourpre, et de naviguer. Les Hébreux ne conviendront pas du premier ; mais pour ce qui est de la teinture en pourpre et de la navigation, s'ils n'en sont point les inventeurs, on doit leur accorder l'honneur d'avoir

été les premiers qui aient exercé et perfectionné ces deux arts, et surtout la navigation, qui contribua si fort au grand commerce qui enrichit leur ville : sa situation y étoit très-propre; car elle étoit, dit *Ezéchiel*, dans le cœur de la mer; c'est-à-dire, qu'elle en étoit environnée, et éloignée du continent d'environ deux cents pas. Alexandre, comme l'on sait, fit de cette île une péninsule, l'ayant jointe à la terre-ferme par le moyen d'une digue qu'il fit construire pour s'en faciliter la prise. A une lieue de *Tyr*, on voit un des plus beaux et des plus anciens monumens qui nous soient restés de l'antiquité. C'est un vaste puits qui tire toutes ses eaux, et en grande quantité, du *mont Liban*. On le nomme le *puits de Salomon*, non pas qu'il soit sûr que ce prince l'ait fait construire, mais parce qu'il en parle dans ses cantiques, et dit que ce puits contient des eaux vives, qui coulent avec impétuosité du *Liban*. Je n'eus pas le loisir de l'aller voir; mais tous ceux qui l'ont vu en parlent de même manière, et disent qu'il est placé dans le milieu d'une espèce de grande tour carrée en forme de terrasse, bâtie de grosses pierres dures proprement taillées, et si bien cimentées et mastiquées entre elles, qu'on diroit que cet ouvrage est fait d'une seule pierre. Ils ajoutent qu'on monte aisément sur cette terrasse par un escalier de vingt-cinq marches, ou environ; que le puits qui est dans le milieu est d'une figure octogone, et a de circonférence environ quatre-vingts pas; que l'eau monte jusqu'au haut du puits, d'où elle sort si abondamment de part et d'autre, que d'un côté elle va faire moudre un moulin, et que de l'autre elle va se répandre dans une plaine qu'elle fertilise, et entre ensuite dans des canaux qui la conduisent à *Tyr*.

Mais il est temps de sortir de cette ville désolée et humiliée, dont le nom même ne subsiste plus; car les gens du pays donnent aujourd'hui le nom de *Sour* à ces misérables masures qui ont pris la place des murs de *Tyr*. De

la péninsule où cette ville étoit située, nous continuâmes notre route pour aller au port de *Saint-Jean-d'Acre*. Nous doublâmes le *cap Blanc*, qui tire son nom de la blancheur du rocher qui forme ce promontoire. Nous vîmes en passant ce célèbre chemin qu'on appelle le *chemin d'Alexandre*; c'est un ouvrage digne de ce conquérant. Il est taillé sur une montagne toute de pierre, et creusé comme un canal, les bords duquel forment un petit parapet du côté de la mer, dont les vagues battent continuellement le pied de la montagne. Ce chemin a plus d'une lieue de longueur et six à sept pieds de largeur. Alexandre le fit faire pour donner passage à son armée, qui alloit assiéger *Tyr*. Après avoir côtoyé le chemin d'Alexandre et le cap Blanc, nous parvînmes à la hauteur de *Saint-Jean-d'Acre*. Cette ville, méconnoissante de toutes les grâces dont Dieu l'avoit comblée, se rendit beaucoup plus criminelle par ses brigandages et ses impudicités, qui la jetèrent dans l'idolâtrie. Elle fut abandonnée par ordre de Dieu à la merci des *Sarrasins*, qui y mirent tout à feu et à sang. De l'église cathédrale de Saint-Jean-d'Acre il n'est demeuré qu'un pan de muraille ; et de celle de Saint-Jean-Baptiste, que quelques piliers qui soutiennent un morceau de la voûte, où l'on voit en relief le chef de ce saint précurseur. Les morceaux de marbre, les colonnes brisées sur lesquelles on marche, le palais des chevaliers de *Jérusalem* et des *templiers*, ceux des princes chrétiens, le magnifique arsenal des galères, et les autres édifices tombés en ruine, sont d'affligeantes marques de l'ancienne beauté de cette ville. Elle portoit autrefois le nom de *Ptolémaïde* et d'*Acon*, parce que les deux frères *Ptolémée* et *Acon* en étoient les fondateurs. Elle étoit si grande, qu'en l'année 1191 on y vit vingt princes souverains qui y commandoient chacun dans leur quartier. Elle fut pendant plusieurs années le théâtre de la guerre, ayant été plus d'une fois assiégée, prise et re-

prise, tantôt par nos princes croisés et tantôt par les infidèles; ce qui fut la source de ses malheurs. L'heureuse situation de cette ville, la bonté du port, les commodités que la nature lui a données pour la rendre propre au commerce, tous ces avantages contribuent aujourd'hui à son heureux rétablissement. Plusieurs marchands sont venus s'y établir, et demandent des missionnaires pour y établir la foi catholique, la pureté des mœurs et la ferveur du christianisme.

De *Saint-Jean-d'Acre*, et suivant la côte, nous passâmes devant le *château Pélerin* et la ville de *Tartoura*. Le premier s'appelle ainsi parce que les pélerins y venoient autrefois aborder et y trouvoient leur sûreté. *Tartoura* étoit en ce temps-là une ville très-puissante; elle s'appeloit *Dordora* ou *Adora*. Saint Jérôme, dans l'épitaphe qu'il a faite de sainte Paule, dit que cette sainte eut la curiosité de visiter ce qui restoit encore de cette grande ville, et qu'elle en admira les ruines. Les Arabes s'en servent présentement pour y trafiquer du blé, des lentilles et des pois. Ils habitent sous des tentes faites de roseaux et de joncs, couvertes d'un tissu de poil de chèvre, soutenues sur des bâtons. Le château Pélerin et cette ville ont été également maltraités par le temps, qui détruit tous les ouvrages des hommes.

Césarée de Palestine, qui est à trois ou quatre lieues de *Tartoura*, en est une autre preuve bien sensible; on n'y voit plus que les restes de ses magnifiques édifices; ses belles et grandes colonnes sont ensevelies dans le sable; elle ne conserve enfin que des ruines et le nom de son illustre bienfaiteur, César-Auguste. Elle avoit d'abord été bâtie sur les ruines de la *tour de Straton*, qui commandoit l'armée de *Darius* lorsqu'Alexandre l'attaqua et s'en rendit maître; mais ce qui doit immortaliser la gloire de cette ville, c'est d'avoir été la première éclairée des lumières

de la foi dans la personne du noble et vertueux centurion *Cornélius*. Les infidèles s'en sont rendus maîtres, d'où l'on doit juger de son malheureux sort. A peine eûmes-nous perdu de vue *Césarée de Palestine*, que nous découvrîmes la ville de *Jaffa*, anciennement nommée *Joppé*. Les Hébreux l'appeloient *Jaffa*, qui signifie *beauté*. En effet, sa situation est charmante. Ce qui en reste est sur une colline grande et élevée, d'où l'on découvre d'un côté la mer, et de l'autre des campagnes vastes et fertiles. *Saladin* fit ruiner cette ville. Saint Louis la fit rétablir quelques années après. Ce fut dans cette occasion que ce saint roi fit une héroïque action de charité et de mortification ; car, ayant appris que les ouvriers qui travailloient par son ordre au rétablissement de la ville, avoient été massacrés par les infidèles et demeuroient sans sépulture, il vint en toute diligence de Saint-Jean-d'Acre à *Jaffa*. Il fit en sa présence porter en terre tous ces corps corrompus. Il fit plus ; car, malgré leur corruption, il voulut, pour donner l'exemple, en charger un sur ses épaules, et le porter courageusement au lieu de la sépulture.

C'est au port de *Jaffa* que tous les pélerins de Jérusalem arrivent. La situation de cette ville, tout agréable qu'elle est, arrête moins les yeux des pélerins que la vue de la *terre-sainte :* le port de *Jaffa* la découvre. Sitôt que nous fûmes débarqués, nous nous prosternâmes selon la pieuse coutume des pélerins. Les chrétiens francs, grecs et arméniens de cette ville, vinrent aussitôt à nous pour offrir leurs maisons aux pélerins de leur nation. Je reçus en mon particulier toutes sortes de marques de bonté et de charité de la part des pères de terre-sainte, qui y ont un hospice : ces pères sont de l'observance de saint François. La tradition est que leur maison est placée dans le lieu même où étoit celle de Simon le corroyeur. Le port de *Jaffa* est célèbre pour avoir reçu les cèdres

qu'*Hiram*, roi de *Tyr*, envoya à Salomon pour la construction du temple; mais il est encore plus recommandable par le mystère qui s'y accomplit dans la personne de Jonas, lorsqu'il fut jeté en mer, et qu'il fut englouti par un poisson. Ce port, qui étoit fort grand autrefois, est si comblé présentement, que les grands navires ne peuvent y entrer. A côté du port et le long de la mer, il y a une assez belle rue où l'on débite du riz, du café et du savon de *Jérusalem* et de *Rama*. Avant que de partir de *Jaffa* pour continuer notre route, le Turc vint nous faire un compliment; ce fut pour demander quinze piastres à chaque pélerin : c'est ainsi que les infidèles mettent à profit la dévotion des chrétiens.

De *Jaffa* nous allâmes à *Rama;* nous traversâmes une partie des belles et vastes campagnes de *Saron*, dont l'Écriture sainte loue la beauté. Elles sont parsemées de tulipes, qui y naissent d'elles-mêmes; la variété de leur couleur forme un agréable parterre : on y cultive aussi en été une grande quantité de melons d'eau, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Il y en a qui pèsent jusqu'à dix livres. Ce sont sans contredit les meilleurs de toute la Palestine. *Saron* ou *Sarona*, qui donne le nom à ces campagnes, étoit autrefois une assez belle ville, située sur une éminence, d'où elle dominoit tout le pays. La plaine qui s'étend depuis *Césarée de Palestine* jusqu'à *Gaze*, est très-vaste et féconde. Les habitans se convertirent et embrassèrent la foi chrétienne, à la vue de la guérison miraculeuse du paralytique que saint Pierre fit à *Lydde*. *Rama*, qui est à quatre ou cinq lieues de *Jaffa*, est plutôt un bourg qu'une ville. Les gens du pays l'appellent *Ramulé*, qui signifie *sable* en arabe, parce qu'elle est située sur un terrain fort sablonneux. Elle n'a rien qui lui puisse faire honneur, sinon de compter dans le nombre de ses citoyens *Joseph d'Arimathie*, qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur du

monde. Grégoire de Tours, dit que pour récompenser cette action, dès ce monde, le Sauveur, le jour même de sa résurrection, vint le visiter dans sa chambre, où les juifs le tenoient prisonnier, et lui fit voir la plaie de son côté. C'est à *Rama* que les pélerins attendent la permission du *cadi* de Jérusalem pour entrer librement en cette ville. Les pères de terre-sainte se chargèrent de solliciter la nôtre, et de nous l'envoyer. A un quart de lieue de cette ville, on voit une magnifique citerne bien voûtée, et soutenue de vingt-quatre arcades, qui avoient été autrefois ornées de peintures; mais le temps les a presque toutes effacées. Ceux qui vous la font voir disent que c'est un ouvrage de sainte Hélène.

De *Rama* on vient à *Lydde*, qui a porté le nom de *Diospolis*. Je n'en ai rien à dire de remarquable. Depuis *Lydde* jusqu'à Jérusalem, il faut nécessairement marcher par des chemins très-rudes, monter et descendre continuellement, et à travers de gros rochers; mais la joie d'entrer bientôt dans la sainte cité, soulage infiniment le pélerin. On nous fit remarquer en passant un village, d'où, dit-on, le bon larron étoit natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui *Latroun*. On y voit le reste d'une église dédiée à ce saint pénitent, qui fut prédestiné sur la croix. Les chrétiens du pays prétendent qu'il s'appeloit *Dimas;* le cardinal Baronius lui donne le même nom. Du village dont nous venons de parler, nous vînmes à un autre, où il y a une église dédiée à saint Jérémie, et qui en porte le nom. Nous descendîmes ensuite peu à peu les montagnes de Judée, et nous nous trouvâmes dans la vallée de *Terébinthe*, qui est à une lieue de Jérusalem. Pour y arriver, il nous fallut gravir des montagnes qui nous cachaient la vue de la sainte ville. Comme elle est située sur le penchant de la colline opposée, on ne la peut voir que lorsqu'on est près d'y entrer. Enfin, après avoir con-

tinuellement monté et descendu par des chemins très-fatigans, *Jérusalem* parut à nos yeux.

Vouloir exprimer les sentimens dont le cœur est pénétré à la vue de cette sainte ville, c'est ce qu'il n'est pas possible de faire. Du plus loin que nous aperçûmes ses murs, nous adorâmes les précieux monumens qu'ils renferment. Ce fut la veille du dimanche des Rameaux que nous eûmes le bonheur d'y entrer. A notre arrivée, nous allâmes rendre nos devoirs aux révérends pères religieux de Saint-François, nommés communément les pères de terre-sainte. Ces pères représentent à Jérusalem l'église latine. Ils me reçurent avec toute l'amitié que je pouvois désirer. Comme ils savoient le motif de mon voyage, ils m'avertirent que l'on venoit d'ouvrir l'église du Saint-Sépulcre, et qu'il falloit en profiter. J'oubliai dans ce moment toutes mes fatigues passées, et, sans perdre de temps, je suivis les pères qui voulurent m'y conduire. L'église du Saint-Sépulcre, la plus respectable qui soit au monde, renferme trois églises. Celle du Calvaire est la première; celle du Saint-Sépulcre est la seconde, et celle de l'invention de la Sainte-Croix est la troisième. La plus magnifique des trois est celle du Saint-Sépulcre, qu'on appelle l'église de la Résurrection. Son enceinte est ovale, sa forme intérieure est celle d'une croix. L'église du Calvaire est à l'entrée de la porte du Saint-Sépulcre, celle de l'invention de la Croix est à sa droite. Au devant de la grande église du Saint-Sépulcre, qui renferme les deux autres, il y a une grande cour pavée de pierres qui imitent le marbre. Au bout de l'église, il y a une tour qui servoit autrefois de clocher. Elle est à trois étages, et ornée de belles colonnes d'un marbre blanc. Les Turcs ont voulu s'en servir pour annoncer la prière avec leurs cris ordinaires; mais le ciel a toujours puni si sévèrement ceux qui l'ont entrepris, qu'aucun d'eux aujourd'hui n'ose s'en approcher.

Il nous en coûta seize piastres à chacun de nous pour entrer dans l'*église du Saint-Sépulcre*. Cette somme une fois payée, on vous laisse entrer et sortir librement. Le premier objet qui se présenta à ma vénération, fut la pierre de l'onction. C'est cette pierre sur laquelle Joseph d'Arimathie posa le corps de Jésus-Christ crucifié pour l'ensevelir. Cette pierre est éclairée par huit ou neuf lampes allumées qui l'environnent, et dont il y en a une parsemée de fleurs de lis, qui est un présent de nos rois. Du plain-pied de l'Église, et à la droite de son entrée, je montai par dix-neuf degrés à la chapelle du Crucifiement du fils de Dieu. Elle est placée sur le Calvaire, qui est une des trois églises. Un gros pilier carré, qui soutient la voûte, divise cette chapelle en deux parties. Celle qui est la plus éloignée de l'escalier dont je viens de parler, est l'endroit où le Sauveur fut étendu sur la croix, et où il eut les pieds et les mains percés pour y être attaché. La partie la plus proche de l'escalier est le lieu où la croix du Sauveur fut plantée, et où il voulut expier nos iniquités par sa mort. Le pavé de cette chapelle est un ouvrage à la mosaïque de pierres de diverses couleurs. Plusieurs lampes d'or et d'argent y brûlent jour et nuit. L'endroit où la croix fut plantée, et qui est élevé de deux pieds, est couvert de grandes pierres de marbre gris et ondé. Le trou où elle fut enfoncée est revêtu d'argent, par la libéralité et la piété d'un prêtre grec nommé *Siba*, qui en fit la dépense en l'année 1560. Mais cet endroit vénérable qui reçut la croix du Sauveur, doit son plus riche ornement au sang de Jésus-Christ, dont il fut couvert, lorsque le Sauveur de nos âmes le répandit pour nous à la croix. A cinq ou six pas plus loin on a mis une pierre de marbre de figure ronde, pour montrer le lieu où la sainte Vierge et saint Jean étoient placés lorsque le Sauveur en croix dit à son disciple bien-aimé : *Voilà*

votre mère; et à sa mère : *Voilà votre fils.* Des saints pères, et sainte Brigite dans ses révélations, disent que ce fut au même lieu, et à la vue du crucifiement de son fils, que la mère de Dieu souffrit le plus cruel de tous les martyres, et qu'elle tomba, dit saint Bonaventure, à demi morte entre les bras de Marie-Madelaine. Ce fut dans ce martyre, ajoutent ces pères, que la mère des pécheurs offrit pour eux au père éternel les mérites infinis du martyre de son fils.

Après avoir considéré attentivement toutes les parties de cette chapelle, j'en descendis par les dix-neuf degrés que j'avois montés. Je rentrai dans la grande église, et, suivant à droite les murailles du chœur, j'aperçus la chapelle du glorieux sépulcre du Sauveur. Cette auguste chapelle a son dôme; il a été fait avec des solives de cèdre : on prétend qu'on y en a employé cent trente-une, qui ont chacune soixante palmes de longueur. Elles sont posées debout, et forment des arcades d'espace en espace. Ces arcades sont ouvertes pour donner du jour à la chapelle, et pour laisser exhaler la fumée des lampes qui y brûlent jour et nuit. Plusieurs de ces lampes, dont quelques-unes sont d'un grand prix, ont été données par des princes chrétiens; on m'en a fait voir quelques-unes qui ont coûté plus de vingt mille écus. Le haut du dôme étoit autrefois tout ouvert; on y avoit seulement attaché des fils d'archal pour en défendre l'entrée aux oiseaux; mais l'Église ayant été réparée dans ces derniers temps par la libéralité des fidèles, on a élevé au-dessus du saint-sépulcre un petit dôme, porté par douze petites colonnes jointes deux à deux, lesquelles forment six petites arcades. Les arcades du grand dôme, dont nous avons parlé ci-dessus, sont appuyées sur une muraille ronde, qui étoit autrefois enrichie des images des prophètes et des apôtres. Les images étoient faites avec de petites pierres de diverses couleurs,

rangées et nuancées avec un art surprenant. On n'en voit aujourd'hui que des restes. Au-dessous du dôme, il y a deux galeries l'une sur l'autre, qui règnent autour du saint-sépulcre. Elles sont voûtées et soutenues par des arcades appuyées sur une vingtaine de colonnes et de pilastres, disposés pour former un espace intérieur, dont la forme est ronde. Cet espace a vingt-six pieds de diamètre, et est pavé d'un très-beau marbre. Les galeries hautes et basses sont partagées aux diverses nations chrétiennes, qui font chacune l'office divin dans l'église, selon leur rit particulier.

Le *sépulcre* où le corps de notre Rédempteur fut déposé, après avoir été détaché de sa croix, est sous le dôme, et au milieu de cet espace qui est environné des galeries dont nous venons de parler. Ce sacré monument n'étoit alors qu'un trou creusé dans le roc avec le ciseau et le marteau. Il est aujourd'hui revêtu de marbre blanc de toutes parts. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Il n'en a que six de diamètre. Le corps du sépulcre est orné au dehors de neuf petites arcades, posées sur leurs piliers, de hauteur et de grosseur proportionnées. Je ne puis vous donner une idée plus parfaite de ce sanctuaire, qu'en vous envoyant quelques-uns de ces petits sépulcres, qu'on fait ici de nacre de perle, et qui imitent assez bien la figure du sépulcre de notre Sauveur. Cet objet de notre vénération n'est pas le seul qui soit dans l'église du Saint-Sépulcre ; elle renferme de plus quatre autres monumens qui y sont honorés. A dix ou douze pas de la petite chapelle du sépulcre du Sauveur, on a marqué d'un pavé de marbre blanc, orné d'une mosaïque de différentes couleurs, le lieu où notre Seigneur apparut à Marie-Madelaine en habit de jardinier ; les Latins y entretiennent une lampe allumée, et les Arméniens une autre. Un peu plus loin, on entre dans une seconde chapelle, où les pères de terre-

sainte célèbrent l'office divin. La tradition est que cette chapelle est le lieu où étoit la maison du jardinier de *Joseph d'Arimathie.* La même tradition ajoute que la sainte Vierge s'y retira pour attendre le jour de la résurrection de son fils, et que ce fils, si cher à sa mère, vint, au moment de sa résurrection, la consoler par sa première apparition en ce lieu. Cette chapelle a trois autels qui représentent ces mystères, et qui sont éclairés de plusieurs lampes qui y brûlent continuellement. La troisième chapelle qui suit, et qu'on appelle la chapelle de la *division des vêtemens*, est celle où l'on croit que les soldats partagèrent entre eux les vêtemens du Sauveur. La quatrième et la dernière qu'on trouve dans l'église du Saint-Sépulcre, est celle qu'on nomme la chapelle de l'*Impropère.* L'on y voit sur l'autel le bout de la colonne sur laquelle l'on fit asseoir le Sauveur lorsqu'il fut couronné d'épines : ce morceau est d'un marbre grisâtre de dix palmes de circuit, et de trois de hauteur ou environ. Je ne crois pas que dans le reste du monde on puisse trouver des objets plus touchans que ceux qui se voient dans ces chapelles.

Après les avoir visitées, j'entrai dans l'église de l'invention de la Sainte-Croix, qui est une des trois églises contenues dans celle du Saint-Sépulcre. Elle porte le nom de l'*invention de la Sainte-Croix*, parce qu'elle fut trouvée en ce lieu par les soins de sainte Hélène. On y a élevé un autel éclairé de quantité de lampes. Les Turcs permettent qu'on y dise la messe, ainsi que dans les autres lieux saints. Ils en retirent un si gros profit, qu'ils n'ont garde de s'y opposer. Le lendemain, dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel du Saint-Sépulcre. J'assistai ensuite à la bénédiction et distribution des palmes. Après la bénédiction, un des religieux me conduisit en leur couvent, appelé le *couvent de Saint-Sauveur.* On ne peut rien ajouter à l'accueil gra-

cieux que ces pères eurent la bonté de me faire, me prévenant sur tout ce que je pouvois désirer. Ils m'obligèrent même de séjourner à Jérusalem beaucoup plus long-temps que je ne me l'étois proposé.

Le soir du dimanche des Rameaux, ils m'avertirent de ne point perdre l'occasion de faire le voyage du *Jourdain*. La coutume est que le lundi-saint il part de Jérusalem une caravane de pélerins pour y aller. Elle étoit d'environ trois cents personnes. Je me mis du nombre; nous parcourûmes une partie de la *vallée de Josaphat*. Nous passâmes par *Béthanie*, où sont les ruines de la maison de Marthe et de Madelaine, et où l'on voit le sépulcre de Lazare. Nous descendimes ensuite dans un vallon. Les pélerins ne manquent point d'y boire de l'eau d'une fontaine, près de laquelle, dit-on, le Sauveur et ses disciples se reposoient en venant de *Jéricho*. Notre caravane y arriva après quelques heures de marche. Cette ville, dont il ne reste que le nom, étoit située dans une vaste et agréable plaine. Cette plaine est terminée par une haute montagne. Sur son sommet il y a une grotte, qui fut celle, dit-on, où notre Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits. Le chemin pour y monter est très-étroit et fort escarpé : à ses côtés il y a des précipices qui font peur. La vue de cette grotte et de ses environs n'a que des objets affreux. Tel fut le lieu que notre divin Rédempteur choisit pour y prier et jeûner pour nous. Nous n'eûmes pas moins de peines et de fatigues pour en descendre, que nous en eûmes pour y monter. Étant descendus dans la plaine, nous y trouvâmes de longues tentes dressées, et un grand nombre de vivandières qui offroient aux pélerins du riz, du café et autres pareils rafraîchissemens pour leur argent; mais nous avions plus besoin de repos que de nourriture. Notre repos ne put cependant être bien long; car, une heure avant le jour, le conducteur de

la caravane donna le signal pour partir. Nous marchâmes pour arriver de bonne heure au bord du *Jourdain*. On y dressa deux autels portatifs, dans l'endroit où l'on croit que le Sauveur voulut recevoir le baptême de son saint précurseur, et je fus un de ceux qui eurent la consolation d'y dire la sainte messe.

Nous aperçûmes de loin la *mer Noire*, qui a pris la place de ces villes infâmes qui furent autrefois réduites en cendres par un prodigieux déluge de feu tombé du ciel. Tout le terrain que ces villes occupoient ayant tout à coup été creusé par la violence des flammes, les eaux du *Jourdain* y entrent et forment cette mer, dont la longueur est d'environ vingt-quatre lieues, sur trois ou quatre de largeur dans certains endroits. Cette mer, ou plutôt ce lac, s'appelle *Bahhret Louth*, c'est-à-dire, le *lac de Loth;* mais il est plus connu sous le nom de la *mer Noire*, ou *mer Morte*, qu'on lui donne communément, peut-être parce que ses eaux n'ont nul autre mouvement que celui qu'elles reçoivent de l'agitation de l'air. Il n'y faut point chercher de poisson; car nul poisson n'y peut vivre, tant les eaux de ce lac sont corrompues. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les eaux douces et salutaires du *Jourdain* n'y sont pas plus tôt entrées, qu'elles deviennent si salées, si amères et d'une odeur si insupportable, qu'il n'est pas possible d'en boire. Elles jettent sur le rivage quantité de pierres noires, et si brûlantes, qu'on ne les touche pas sans se brûler. Je ne dois pas oublier de parler ici de ces arbres que les anciens auteurs appellent *arbres de Sodome*, et que l'on voit près de la *mer Morte*, à une journée de l'embouchure du *Jourdain*. Ils sont grands comme des figuiers; le bois de ces arbres est assez semblable; mais la verdeur et la forme des feuilles des arbres de *Sodome* tiennent de celles du noyer. Ils portent un fruit qu'on prendroit aisément pour

d'agréables limons; mais lorsqu'on les veut cueillir, on ne trouve entre ses doigts qu'une poudre noire et légère que le vent emporte. Saint Fulbert, évêque de Chartres, en parle comme d'un fait qu'il avoit vu dans un voyage qu'il fit en ce pays : figure, dit un historien, des plaisirs sensuels, qui trompent par leur belle et séduisante apparence ceux qui les recherchent.

Nous quittâmes ces lieux infortunés le mercredi-saint dès le grand matin, pour nous rendre en toute diligence à la *vallée de Josaphat*. Nous mîmes pied à terre vis-à-vis le *jardin des Oliviers*, qu'on appelle le *jardin de Gethsemani*, parce que le village qui porte ce nom n'en est pas éloigné. Les pères de terre-sainte ont acheté ce jardin, où il ne reste que sept ou huit oliviers : les pères en font un peu d'huile, qu'ils distribuent comme une chose sainte. Les noyaux des olives leur servent à faire des chapelets, qui sont recherchés des chrétiens. C'est dans ce jardin que l'on honore l'endroit où le Sauveur fit sa prière à Dieu son père, et où son corps et la terre même fut couverte d'une prodigieuse sueur d'eau et de sang. Cet endroit est une grotte assez profonde, où il y a deux autels. Les pères chantoient la grand'messe lorsque nous y arrivâmes. Ils eurent la bonté de me permettre d'y dire la mienne. Je laisse à penser quels doivent être les sentimens qu'inspire ce lieu de dévotion, où le fils de Dieu voulut bien souffrir une espèce d'agonie pour nous. Il fallut le quitter plus tôt que je n'eusse voulu, pour nous rendre à *Jérusalem*, et y assister aux cérémonies des derniers jours de la semaine-sainte.

Nous y arrivâmes le mercredi-saint, après avoir passé le *torrent de Cédron*. On nous fit remarquer en passant une grande roche, sur laquelle on voit encore les vestiges que le Sauveur du monde y laissa de son corps, lorsqu'il permit que son extrême foiblesse le fit tomber sur cette

roche. Il s'en releva pour obéir à la violence des soldats commis à sa conduite. A mon arrivée à *Jérusalem*, je me retirai au couvent de Saint-Sauveur pour y passer la nuit. Le lendemain matin, qui étoit le jeudi-saint, j'allai dans l'église du Saint-Sépulcre, pour y assister aux cérémonies des trois derniers jours de la semaine. L'office du jeudi-saint se fait avec une dignité, une pompe, une magnificence et une piété qui ravissent l'âme des assistans. Les autels sont ornés de présens de tous les princes chrétiens, et des vœux des fidèles ; ouvrages pour la plupart d'une rare beauté et d'une richesse immense. Le révérend père gardien de *Jérusalem* officia pendant tous les saints jours avec la crosse et la mitre. Les religieux, les pélerins et autres catholiques communièrent de sa main. Ce même jour, le très-saint-sacrement fut porté en procession au saint-sépulcre, où il fut renfermé jusqu'au lendemain. Le jeûne au pain et à l'eau, pendant les trois jours, est observé très-régulièrement de tous les pélerins catholiques. Le vendredi-saint fut employé en prières publiques et en diverses actions de pénitence. Le service se fit le matin avec des cérémonies également touchantes. L'après-dinée, on fit une procession où tous les religieux et prêtres en surplis, et les assistans le cierge à la main et pieds nus, allèrent visiter les saints lieux, pour y faire leurs stations. Dans chaque station un des religieux donne une méditation, dont le sujet est conforme au mystère de la passion du Sauveur, qu'on honore dans le lieu où l'on fait la station. Pour exciter la ferveur des assistans, les pères de terre-sainte font une cérémonie conforme au génie des Orientaux, qui se laissent aisément toucher des choses extérieures. Ils représentent le mystère du crucifiement de notre Seigneur, avec la figure en relief du Sauveur, et dans sa grosseur naturelle. Sa tête, ses bras et ses pieds, par le moyen de quelques ressorts, se prêtent et se pla-

rent comme on le veut. Ils commencent par mettre en croix cette figure : ils l'y attachent avec des clous. Ils l'élèvent ensuite, et posent le crucifix dans le trou où la croix du Sauveur fut enfoncée. Après avoir chanté des prières très-touchantes sur le mystère de la passion du fils de Dieu, ils détachent le Christ de sa croix; et, pour imiter l'action sainte de *Joseph d'Arimathie*, de *Nicodème* et des *femmes pieuses*, ils le portent sur la *pierre de l'onction*, où ils versent sur le corps une précieuse liqueur, qu'ils apportent dans des vases d'argent. Ils l'enveloppent ensuite dans son suaire, et le posent dans le sépulcre. Plusieurs personnes y passent la nuit en prières et en pénitence, ou sur le Calvaire.

Le lendemain, samedi-saint, le révérend père gardien et ses religieux firent l'office, et célébrèrent nos divins mystères avec toute la solennité que le saint lieu et le saint jour demandoient. Le saint jour de Pâques, j'assistai à l'office du matin et du soir. Tout y est auguste ; l'église du Saint-Sépulcre est ornée de riches tapisseries, et des plus beaux tapis de Perse. Elle est éclairée d'une infinité de lumières. L'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir. Il y a entre autres une croix, qui a été donnée par les rois de France, et qui est d'une beauté parfaite. Les rois d'Espagne ont fait présent à cette église de plusieurs lampes très-riches, et dignes de cette monarchie. Les ornemens qui servent à l'autel sont de drap d'or et d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France. Tout l'office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les pères de terre-sainte, et je m'y préparai à partir le lendemain, première férie de la grande fête, pour faire, selon la coutume, le pélerinage de *Bethléem*, qui n'est éloigné de *Jérusalem* que de deux lieues.

Bethléem n'est qu'un village assez grand et assez peuplé, élevé sur une petite montagne dont la situation est très-

agréable. Les habitans sont partie chrétiens et partie mahométans. Les uns et les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du sépulcre de notre Seigneur et de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages sont faits du bois du *champ des pasteurs*, et d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornemens de nacre de perle. Le débit en est très-grand. L'église et la grotte de la nativité du Sauveur sont à l'extrémité du village et à son orient. Une cour fermée de grandes murailles conduit à l'église. Elle a à son midi un ancien bâtiment qu'on nomme l'*école de saint Jérôme*. Il y a une salle qui a de longueur trente ou quarante pas, et quinze ou seize de largeur. Sa voûte est soutenue par cinq ou six colonnes de marbre. On prétend que cette salle étoit le lieu où ce saint docteur faisoit ses leçons sur l'Écriture sainte. Les Arméniens s'en servent aujourd'hui pour recevoir les pélerins. L'église est grande et belle. Cinquante colonnes de marbre, toutes d'une pièce et fort hautes, distinguent la nef des ailes, et forment le chœur. La frise qui règne sur les colonnes n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé. Au-dessus de la frise, il y a de grandes fenêtres qui donnent beaucoup de jour à l'église. Tous les mystères de notre sainte religion ont été peints autrefois sur les murailles. On n'en voit plus que des morceaux presque tous effacés. Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef : il y a un autel dans la croisée dédié aux rois mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur. La grotte où il naquit est sous le chœur de l'église. Elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur. On y descend de l'un et de l'autre côté du chœur, par plusieurs degrés de marbre et de porphyre. Les portes sont de bronze et bien travaillées. On ôte ses souliers par respect pour entrer dans ce sanctuaire. La grotte n'est éclairée que par les lampes

continuellement allumées. La crèche est représentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creusé et taillé avec le ciseau, pour lui donner la figure de la crèche. Il est posé dans l'endroit même où l'on croit que la crèche du Sauveur étoit placée. Ce lieu, que le fils de Dieu avoit choisi pour naître, est aujourd'hui l'objet de la vénération des chrétiens. Au milieu de cette grotte, il y a un autel de marbre sur lequel on dit la sainte messe. J'eus le bonheur de l'y célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que saint Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure. Nul endroit dans l'univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire et son tombeau, celui des saints Innocens, celui de sainte Eustochium, celui de saint Eusèbe, abbé de *Bethléem*, et celui de sainte Paule. Cette illustre dame romaine, l'honneur de la famille des *Gracchus* et des *Scipions*, dont elle descendoit, préféra, dit saint Jérôme, le séjour de *Bethléem* à celui de la ville capitale du monde, et son pauvre ermitage aux appartemens superbes de Rome.

De *Bethléem* on nous conduisit aux *montagnes de Judée:* on y avoit autrefois bâti une église au lieu même où naquit le saint précurseur du Messie. Depuis ce temps-là les infidèles l'avoient profanée. Louis XIV, qui a donné des marques de sa foi et de sa piété dans toutes les parties du monde, a retiré cette église de leurs mains. Il l'a fait rétablir et orner, en sorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles et des plus régulières églises du Levant. Les pères de terre-sainte la desservent avec toute la décence et l'édification possible. Nous quittâmes les *montagnes* de Judée et le *monastère de Saint-Jean* pour revenir à *Jérusalem*. En revenant nous passâmes par le *monastère des Géorgiens;* on l'appelle le *monastère de Sainte-Croix*. Il porte ce nom parce qu'on croit ici pieusement que les juifs allèrent couper en ce lieu l'arbre dont ils firent

précipitamment une croix pour y attacher le Sauveur. L'église est fort jolie ; son dôme est très-orné. Les images de plusieurs saints, qui étoient peintes sur les murailles, sont presque toutes effacées.

Étant de retour à *Jérusalem*, j'employai les premiers jours à visiter tout ce qui mérite d'être vu. Je considérai d'abord la ville dans tout son entier. Ce n'est plus aujourd'hui cette cité de David, qui renfermoit en ses murs le trône et le temple de Salomon, la gloire et la couronne de la nation juive; car le Dieu des vengeances, pour punir les ingratitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué comme de concert à la désolation de cette ville. Mais comme sa justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle *Jérusalem*, élevée sur les ruines de la première, conservât précieusement les sacrés monumens de la passion et de la mort de son fils, pour faire voir aux hommes dans tous les siècles l'excès de son amour pour eux, et le besoin qu'ils avoient d'un si puissant et d'un si bon libérateur. Ces saints monumens, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont en effet les seuls objets qui méritent d'être vus dans *Jérusalem*. La ville n'est ni grande ni belle : on en peut faire aisément le tour en une heure. Elle renfermoit autrefois en son enceinte le *mont de Sion*. Elle n'en contient présentement qu'une petite partie ; ses rues sont étroites, malpropres et mal pavées. Il y a toujours à monter et descendre. Elle regarde l'orient en descendant. La ville est sans trafic, et par conséquent très-pauvre ; son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les pélerins. Les Grecs y ont plusieurs églises et des couvens. Celui du patriarche est le plus beau. Son église est dédiée à sainte Hélène et à saint Constantin, canonisé chez les Grecs. Les Arméniens, les Cophtes, les Suriens, ont aussi

leur monastère avec leur église. Les juifs y ont leur quartier et leur synagogue. Les mahométans y ont plusieurs mosquées : la plus belle et la plus révérée des Turcs, est celle qui occupe la place où le temple de Salomon étoit bâti. La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes; la septième, qu'on appelle la *porte dorée*, est fermée et murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville. Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'ils ont une tradition parmi eux, qu'un prince chrétien doit un jour retirer les saints lieux de leurs mains, et entrer victorieux par cette porte dans la ville de *Jérusalem*. Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aie vu, est la fameuse *piscine probatique*, que Salomon fit bâtir pour l'usage du temple. Cette piscine est extrêmement profonde. Elle a près de cent cinquante pieds de long et quarante de large. Elle est revêtue de belles pierres de taille; sa figure est carrée et un peu oblongue. Elle est présentement desséchée et de nul usage.

J'ai très-peu de chose à vous dire, mon révérend père, des autres antiquités de la ville. Je ne fais que vous les nommer, parce qu'elles n'ont conservé que les noms de tout ce qu'elles étoient autrefois. Près de la porte qui va au *mont de Sion*, on nous montra la *maison d'Anne*, ou plutôt le lieu où elle étoit située; car il n'est pas possible que cette maison, et les autres dont je vais parler, aient depuis ce temps subsisté jusqu'à présent. De cette maison, il faut passer toute la ville pour aller au *sérail du bacha*, qui étoit autrefois le *prétoire* de Pilate. On y montoit par vingt-huit degrés de marbre blanc, qui ont été transportés à Rome, et qui y sont honorés sous le nom de *Scala Sancta*. Près du sérail, il y a un petit bâtiment carré bien voûté. Les chrétiens, et les Turcs même, disent que ce fut en ce lieu que le Sauveur fut flagellé et couronné d'épines. Un peu plus bas que la maison du *bacha*, il y a une

arcade fort ancienne, où l'on dit que Pilate fit paroître au peuple le fils de Dieu dans le pitoyable état où il avoit été mis par son ordre. On voit assez distinctement gravé sur une pierre le commencement de ce mot : *Tolle*. C'est à quelques pas de cette arcade que commence la *voie* qu'on appelle *douloureuse*, parce que ce fut par cette rue que le Sauveur fut conduit au Calvaire portant sa croix. En y allant, on nous fit remarquer une place où l'on avoit autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer ce lieu, où l'on dit que cette mère affligée, jetant les yeux sur son fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur. Un peu plus loin on nous montra à droite la *maison du pauvre Lazare*, et à gauche celle du *mauvais riche*. Vers le bout de cette rue, on me fit remarquer l'endroit où l'on croit que le fils de Dieu se tourna vers les femmes dévotes, pour les exciter à pleurer leur malheur et celui des Juifs plutôt que le sien propre. La *maison de la Véronique* étoit plus bas, et peu éloignée de la porte qui découvre le Calvaire. Elle s'appeloit la *porte judiciaire*, parce que les criminels y passoient pour aller au lieu de leur supplice. Notre Sauveur, le plus innocent de tous les hommes, passa par cette porte qui est aujourd'hui murée. On nous fit voir dans un autre quartier de la ville la *prison de saint Pierre*. Les chrétiens en avoient fait une chapelle, mais depuis ce temps-là les infidèles en ont fait leur prison. On nous montra ailleurs la *maison de Simon le pharisien*, où la Madelaine vint faire l'héroïque action d'une pénitence sincère, laquelle lui obtint la rémission de tous ses péchés. Le Sauveur a voulu que cette action fût publiée partout où son évangile seroit annoncé. L'*église de Sainte-Anne*, bâtie dans le lieu même où l'on dit qu'étoit autrefois la maison de cette sainte, n'est pas éloignée de celle du *pharisien*. Sous le règne des princes françois, cette église étoit jointe à un monastère de religieuses. Nos conducteurs

nous firent remarquer la maison de Zébédée, père de saint Jacques et de saint Jean, et le lieu du martyre de saint Jacques, qui est vers le *mont de Sion*. Les Arméniens y ont fait un grand monastère. Leur église est d'une structure particulière, mais fort régulière. C'est dans une chapelle de cette église qu'on a marqué d'un parquetage de marbre à la mosaïque l'endroit où cet apôtre eut la tête tranchée.

Voilà tout ce qu'on peut dire des antiquités qui sont au dedans de la ville. Pour ce qui est de celles qui sont dans les dehors, le temps les ayant presque toutes ruinées, je n'aurai que peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déjà dit. J'ai eu le bonheur d'aller plusieurs fois dire la messe sur le *tombeau de la sainte Vierge*. Il est placé dans une église bâtie au pied de la *montagne des Oliviers,* et au-delà du pont du *torrent de Cédron*. A l'entrée de cette église, dédiée à la sainte mère de Dieu, il y a un grand escalier par lequel on descend dans une petite chapelle sous terre, qui ne reçoit de jour que par la porte placée au haut de l'escalier. Elle est voûtée et revêtue de marbre. On n'y peut tenir que trois ou quatre personnes, parce que l'autel élevé sur l'endroit où le corps de la sainte Vierge a reposé, occupe presque toute la place. L'obscurité de ce monument, qui n'est éclairé que par quelques lampes, le chant des pélerins qui y descendent les uns après les autres, chantant les litanies de la mère de Dieu, tout cela vous inspire, à la vue de ce sanctuaire, un profond respect et une dévotion très-sensible. L'église supérieure a plusieurs autels qui appartiennent à différentes nations. Elles y célèbrent les divins mystères selon leur rit. Les catholiques latins sont les mieux partagés, ayant pour autel le sépulcre même de la sainte Vierge. En remontant le degré par lequel on descend au tombeau de la sainte Vierge, on rencontre une

chambre obscure et une petite chapelle dédiée à *saint Joseph*, qu'on dit être le lieu de sa sépulture. Quelques degrés un peu plus haut, on trouve une troisième chapelle où sont les tombeaux de *saint Joachim* et de *sainte Anne*. On y dit la sainte messe. Entre l'église du sépulcre de la sainte Vierge, et une des portes de la ville que les chrétiens appellent la *porte de Marie*, parce qu'elle conduit à son sépulcre, on nous fit remarquer une roche qui est presqu'à fleur de terre. Les chrétiens prétendent que ce fut sur cette roche que *saint Étienne* fut lapidé. Les pélerins s'y arrêtent pour la baiser, et pour faire quelques prières en l'honneur du saint.

La *montagne des Oliviers* est à l'orient de *Jérusalem*. Elle est la plus haute de toutes celles qui environnent la ville. Ses vues sont charmantes; car on voit, au pied de la montagne, *Jérusalem* dans toute son étendue; on découvre un peu plus loin, d'un côté, une partie du *Jourdain*, la *mer Morte*, et les montagnes qui sont au-delà; et d'un autre côté, on voit celle de *Siloüan* et de *Béthanie*. En montant la montagne, on trouve en son chemin trois caves profondes et longues, en forme de rue, dans lesquelles on a creusé de grands trous carrés de la longueur du corps d'un homme. On appelle ces caves les *sépulcres des prophètes*. C'est encore sur cette montagne qu'on honore l'endroit où l'on dit que notre Seigneur apprit à ses apôtres l'oraison dominicale, et où il leur prédit la destruction de *Jérusalem* et du monde entier; mais on n'en voit aucun vestige.

Après avoir visité ces lieux, on monte jusqu'à la cime de la montagne, pour y honorer l'endroit d'où le fils de Dieu monta aux cieux. Les fidèles y avoient autrefois bâti une magnifique église; mais ayant été détruite, les infidèles y ont bâti une petite mosquée octogone en dehors, et ronde en dedans. Elle est ornée à chaque angle de co-

lonnés de marbre. C'est dans cette petite mosquée que les Turcs conservent avec grand soin la pierre sur laquelle paraît encore le sacré vestige du pied gauche du Sauveur. Nous devons ce bienfait moins à la piété des Turcs qu'à leur avarice; car ils tirent continuellement de l'argent des pélerins, pour les y laisser entrer. Saint Jérôme dit que de son temps il eut la consolation de voir et d'adorer les vestiges des deux pieds du Sauveur. Mais les chrétiens prétendent que depuis ce temps-là les infidèles ont enlevé le vestige du pied droit, et l'ont placé dans leur grande mosquée de *Jérusalem*, où ils le font voir comme étant le véritable vestige du pied de leur prophète Mahomet. Le respect qu'ils lui portent apprend aux chrétiens la vénération qu'ils doivent avoir pour les choses saintes. A quelques pas au-dessus de cette petite mosquée, qui renferme une si précieuse relique, il y a une grotte profonde, dont l'entrée n'est permise qu'aux mahométans. Je n'en ai pu voir que la porte. Elle est gardée par un Turc, qui se rend traitable par une composition pécuniaire. Ce fut cette grotte que *sainte Pélagie* choisit pour y passer le reste de ses jours dans une très-rigoureuse et constante pénitence. Quoique cette grotte soit fermée aux chrétiens, ils ne laissent pas que de s'en approcher par dévotion. Cette demeure affreuse, que *Pélagie* préféra aux palais et aux délices de la ville d'*Antioche*, inspire l'esprit de componction, et nous découvre les richesses immenses de la bonté et de la miséricorde de Dieu, toujours prêt à recevoir les pécheurs qui reviennent à lui avec un cœur aussi contrit et humilié que le fut celui de cette pécheresse.

A l'occident de *Jérusalem*, et sortant de cette ville par la porte de *Damas*, on voit le *sépulcre de Jérémie*, qui est dans une grotte de vingt-cinq pieds de large, et autant de hauteur. Les Turcs, qui s'en sont rendus les

maîtres, font croire au peuple ignorant et grossier que cette grotte étoit la demeure d'un de leurs *santons*, c'est-à-dire, de quelque fanatique de leur secte, qu'ils font passer pour un saint. A quelques pas au-delà, je vis ces prodigieuses cavernes, qu'on appelle *les sépulcres des rois*. Ce sont des chambres accompagnées de galeries. Elles ont leurs corniches et plusieurs autres ornemens d'architecture. Le tout a été taillé dans le roc avec le marteau et le ciseau. Les dépenses prodigieuses et nécessaires pour venir à bout d'un ouvrage si difficile, n'ont pu être faites que par des rois. Mais ce qui m'a paru plus digne d'admiration, ce sont les portes qui ferment ces sépulcres : car les ouvriers qui y ont mis la main les ont construites du roc même. Ils les ont ornées de moulures et de panneaux travaillés avec autant de délicatesse que s'ils étoient de menuiserie. Il n'y a pas jusqu'aux pivots des portes qui ne soient pris dans le roc et faits du roc même. Je m'informai, des personnes les plus intelligentes, de l'origine de ces sépulcres, et du nom des rois qui y avoient été inhumés; je ne trouvai qui que ce soit et je ne découvris aucun vestige qui pût m'en donner connoissance.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma dernière journée pour aller visiter le célèbre *monastère de Saint-Saba*. L'amour que ce saint solitaire avoit pour la solitude et la pénitence, lui fit chercher un lieu de retraite. Les déserts les plus affreux étoient ceux qu'il aimoit ; c'est ce qui lui fit choisir pour sa demeure la montagne où est aujourd'hui son monastère. Cette montagne est à trois lieues de *Bethléem*, et à quatre de *Jérusalem*. Elle est fort longue et pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits; ces rochers creux avoient déjà servi de cellules et d'oratoires à plusieurs anachorètes avant *saint Saba*. Le *torrent de Cédron* coule au pied de la mon-

tagne. La vue du torrent qui rappelle le souvenir du commencement de la passion du Sauveur, parut très-propre à ce saint solitaire pour entretenir dans son cœur l'amour de la pénitence. Il n'avoit que dix-huit ans, lorsque le désir de se donner à Dieu lui fit prendre la résolution de quitter son père et sa mère, qui l'aimoient uniquement, et d'entreprendre le pélerinage de *Jérusalem*. Il se retira dans le monastère de *Saint-Elpide*, où il devint le disciple de saint Euthime, qui, en mourant, le nomma son successeur. La sagesse de son gouvernement et la sainteté de sa vie acquirent à son monastère une telle réputation que, de toutes parts, des hommes du siècle sollicitoient instamment la grâce d'être admis à vivre sous sa conduite. Dans le nombre, il y en avoit qu'il jugeoit plus propres à vivre en communauté; c'est pour eux qu'il fit bâtir un monastère dont il donna la direction à un saint homme nommé Théodore. Saint Saba préféra pour lui la vie d'anachorète, et choisit pour sa demeure personnelle une grotte dans laquelle un homme pouvoit à peine se tenir debout; il vécut cependant jusqu'à l'âge de 94 ans. Son corps a été enlevé pour être transporté à Venise, mais on a construit une chapelle sur le lieu où étoit son sépulcre. Après la visite de ce monastère, il ne nous restoit plus rien à voir à Jérusalem qui fût digne de notre curiosité.

La caravane qui nous y avoit conduits ayant fixé le jour de son départ au 27 avril, j'allai dès le grand matin au *saint sépulcre* pour y remercier Dieu de la grâce qu'il m'avoit accordée de venir en ces lieux saints, si propres à inspirer des sentimens d'amour et de reconnoissance pour notre divin Rédempteur. Je pris ensuite congé des pères de terre-sainte et j'allai joindre la caravane. Nous prîmes notre chemin par *Rame*, et de *Rame* nous allâmes nous embarquer à *Jaffa*, où il fallut payer pour la seconde fois le tribut au Turc. De *Jaffa*, où nous nous embarquâmes

le dernier jour d'avril, nous allâmes nous rendre au port de *Saint-Jean-d'Acre*. Nous y arrivâmes heureusement. Nous n'étions éloignés de *Nazareth* que d'une journée. Mon intention étoit d'y aller, quand même il y auroit eu plus loin. *Nazareth* n'est encore aujourd'hui, comme il n'étoit autrefois, qu'une misérable bourgade, d'où, disent les saintes lettres, on ne croyoit pas qu'il pût venir quelque chose de bon. Mais depuis que le Verbe s'y est fait chair, ce hameau et son nom seront à tous les chrétiens en une éternelle vénération. Le 25 mars, fête de l'Annonciation, on voit arriver chaque année un grand nombre de pélerins, qui y viennent honorer la mère du Verbe incarné. Saint Louis, dans le temps des croisades, y vint en personne avec sa cour. Du plus loin qu'il aperçut la sainte chapelle, il se mit à pied et continua ainsi le reste du chemin. Il se prépara, par un jeûne au pain et à l'eau, à recevoir le précieux corps du fils de Dieu, et passa quelques jours en prières devant les saints autels.

Cette sainte chapelle, où la sainte Vierge est honorée, a été bâtie dans le lieu même où étoit celle qui fut miraculeusement transportée en *Dalmatie*, le 9 mai de l'année 1291, et ensuite de *Dalmatie* à *Lorette;* elle a d'un mur à l'autre six pieds et demi de large, et vingt-un de long. On y a dressé trois autels : l'un à l'orient, dédié à saint Joseph ; l'autre au midi, dédié à sainte Anne; et le troisième à l'occident, dédié à l'archange saint Gabriel. Près cette chapelle, il y a une grotte taillée dans le roc, qui avoit sa communication avec la petite maison de la sainte Vierge. Cette grotte lui servoit d'oratoire, et l'on croit qu'elle y étoit en prière lorsque l'ange Gabriel lui vint annoncer le mystère de l'incarnation du Verbe. Sainte Hélène fit mettre une colonne dans l'endroit d'où l'ange la salua, et une autre dans celui où Marie pleine de grâce lui fit sa réponse. Ces colonnes sont à deux pieds ou environ

l'une de l'autre : celle-ci a été rompue par des vagabonds qui cherchoient des trésors : il n'en reste plus que la partie supérieure, qui est demeurée suspendue à la voûte, objet que les chrétiens et les Turcs regardent comme quelque chose de miraculeux. Les pères de terre-sainte ont un hospice près de la chapelle et y reçoivent les pélerins avec beaucoup de charité. Au-delà de cette chapelle, on voit les restes d'une grande et belle église qui a été bâtie sur le terrain où l'on prétend qu'étoit la *boutique de saint Joseph*. A l'extrémité de la montagne, on aperçoit le plus affreux précipice que j'aie jamais vu. C'est dans ce précipice que les *Nazaréens* voulurent jeter le Sauveur pour se venger des reproches qu'il leur faisoit de leurs désordres. Revenant à *Nazareth*, on nous fit remarquer une roche sur laquelle on voit un genou imprimé. Les chrétiens disent avoir appris de leurs pères que la sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son fils, et que c'est la figure même de son genou qui y est demeurée empreinte. Sainte Hélène y avoit fait bâtir une église qui ne subsiste plus.

Après avoir fait nos dévotions à *Nazareth*, nous parcourûmes une partie de la *Galilée* pour aller jusqu'à la *mer de Tibériade*. Les terres de cette province, qui étoient autrefois si fertiles et si peuplées, sont aujourd'hui en friche et désertes. On appelle cette province le *pays de l'Annonciation*, ou *de l'Evangile*, parce que notre Seigneur, avec ses apôtres, y avoit annoncé d'abord sa sainte loi. Nous passâmes par *Saphet*. Quelques juifs soutiennent que ce lieu est l'ancienne *Béthulie*, mais avec très-peu de fondement. Quoi qu'il en soit, cette ville, qui n'en a que le nom, est très-peu de chose, et si pauvre que ses habitans couchent sur la dure. Nous traversâmes ensuite le *champ de Dothaïn*. Les troupeaux de *Jacob* devoient s'y bien trouver; car il est très-fertile, et sa fertilité devoit

être encore plus grande lorsque ses enfans y conduisoient leurs troupeaux. Nous vîmes dans ce champ le *puits de Joseph*, où ses frères le jetèrent : le nom lui en est demeuré. Il est couvert d'un petit dôme soutenu par quatre petites colonnes de marbre.

Nous continuâmes notre marche en cherchant *Capharnaüm*. A peine pûmes-nous reconnoître la place de cette malheureuse ville, qui est presque rez-terre. On n'y voit que des morceaux de colonnes, des restes de frises, et des chapiteaux qui paroissent avoir été bien travaillés. Ce sont autant de témoins de la colère de Dieu contre cette ville, dont les crimes excitoient continuellement la vengeance du ciel. Son malheur vint de sa trop grande prospérité. Tout y contribuoit. Sa situation étoit des plus heureuses : elle étoit sur les bords agréables de la *mer de Tibériade*, et s'étendoit à son orient sur le penchant d'une belle campagne. Elle avoit en abondance tout ce qui étoit nécessaire à la vie ; car la mer d'un côté lui donnoit des poissons de toute espèce et en grand nombre, et de l'autre, le plat pays lui fournissoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter de plus délicieux. Elle voyoit arriver continuellement chez elle des voyageurs de diverses nations, qui s'y rendoient pour jouir de ses douceurs et de ses agrémens. Tant d'avantages rendirent les cœurs de ses habitans si mous et si sensuels, qu'ils devinrent insensibles aux paroles du Sauveur et à ses miracles, qui auroient converti les villes de *Tyr* et de *Sidon*.

Je m'arrêtai plusieurs fois à considérer les eaux de la *mer de Tibériade*. Je me représentois avec une joie que je ne puis exprimer cette heureuse barque où notre Seigneur, étant avec ses disciples, calmoit les eaux de cette mer orageuse, et leur faisoit faire une pêche si abondante, qu'ils en furent étonnés. Cette mer peut avoir trois lieues de largeur, et huit ou neuf de longueur. La ville de *Tibériade* fut bâtie par *Hérode le tétrarque* en l'honneur de *Tibère*.

Elle donna son nom à la *mer de Tibériade*. Saint Luc l'appelle l'*étang de Génézareth*, parce qu'elle arrose à son septentrion les terres de *Génézareth*. *Tibériade*, qui étoit autrefois une belle et grande ville, est aujourd'hui détruite: c'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avoit une église bâtie, dit-on, par le prince *Tancrède*, dédiée à saint Pierre pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au prince des apôtres le pouvoir de lier et délier. On y a conservé avec plus de soin un bain, d'une eau si chaude, qu'on n'y peut tenir la main. Elle est médicinale, et les bains en sont fort salutaires et très-fréquentés.

Pour revenir de *Tibériade* à *Nazareth*, nous prîmes notre route par le vallon où notre Seigneur fit la multiplication des pains. Ce vallon est entre deux montagnes d'où le Sauveur voyoit cette multitude de peuple qu'il rassasia de cinq pains et de deux poissons multipliés. Après une demi-heure de chemin, nous arrivâmes à la *montagne des Béatitudes*, qui s'élève du milieu d'une vaste plaine et qui a de tous côtés de très-beaux aspects. On l'appelle la *montagne des Béatitudes*, parce que ce fut sur cette montagne que le fils de Dieu fit à ses disciples cet admirable sermon qui renferme une morale si sage et si raisonnable, qu'elle est une preuve sensible de la divinité de son auteur. Deux ou trois lieues plus loin nous traversâmes une plaine qu'on appelle la *plaine des Épis*, parce que l'opinion commune est que ce fut dans cette plaine que les apôtres, pressés de la faim, un jour de sabbat, arrachèrent des épis pour s'en nourrir. A demi-lieue de là nous entrâmes dans *Cana de Galilée*, où le fils de Dieu fit son premier miracle. Les Turcs ont fait une mosquée de l'église qui occupe la place de la maison où le miracle fut opéré. Elle est ornée d'un portique, qui a sur son frontispice la figure de trois cruches en relief. Nous revînmes pour la seconde fois à *Na-*

zareth. J'eus le bonheur de dire la messe dans la chapelle de la sainte Vierge.

Le mont de *Thabor* est à deux lieues de *Nazareth.* Nous en étions trop près pour nous priver de la consolation de gravir cette montagne si célèbre dans nos Écritures. Nous nous mîmes donc en chemin pour y arriver. Elle est d'une hauteur surprenante. On nous assura qu'on la voyoit de quinze lieues : je n'ai pas de peine à le croire, car elle domine sur deux plaines d'une vaste étendue. Sa forme est ronde; elle s'élève en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter par un petit sentier très-rude et très-étroit. Saint Jérôme rapporte que sainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied jusqu'à son sommet. On y a bâti une petite chapelle. J'avois avec moi des ornemens pour y célébrer nos saints mystères : je n'eus que le temps de dire la sainte messe; car à peine l'eus-je finie, que des Turcs d'un village voisin, accoutumés à monter en courant cette rude montagne, vinrent nous interrompre, pour exiger de nous un tribut. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de leurs mains, et nous fûmes obligés de descendre de la montagne beaucoup plus vite que nous n'eussions voulu.

Il ne nous restoit plus de notre pélerinage que le seul *mont Carmel* à visiter. Nous y allâmes avant de regagner *Saint-Jean-d'Acre.* Il n'y a pas plus de six ou sept lieues du *Thabor* au *mont Carmel.* Cette montagne est célèbre par l'honneur qu'elle a eu de servir de retraite au saint prophète Élie, lorsqu'il fuyoit les fureurs d'*Achab* et de *Jézabel.* Cette montagne, ou plutôt cette longue suite de plusieurs montagnes qui se tiennent l'une à l'autre, a sept lieues de longueur du nord-est au sud-ouest. La mer bat son rivage d'un côté, et de l'autre le fleuve *Cisson* roule ses eaux le long du *Carmel.* Ces montagnes élevées, qui dominent sur la mer et sur de vastes campagnes, méritent

l'éloge que l'Écriture fait de leur beauté. Les RR. PP. carmes déchaussés sont depuis long-temps en possession de cette sainte montagne du *Carmel*. Ils y vivent aujourd'hui comme ils y ont toujours vécu, c'est-à-dire dans une continuelle retraite et dans une constante régularité. Nous montâmes à leur monastère, où ils nous reçurent avec tous les empressemens d'une sincère amitié. Leur monastère consiste dans différentes grottes que ces fervens solitaires se sont faites à leur usage. Leur chapelle, dédiée à la sainte Vierge, est très-dévote. Elle étoit auparavant la grotte où le saint prophète se retiroit pour prier. J'eus le bonheur d'y dire la messe. Les RR. PP. nous conduisirent eux-mêmes à une caverne qui est au-dessous de la chapelle : cette caverne, taillée dans le roc, est une espèce de salle longue et large à proportion, dont les murs et les planchers sont très-unis. On dit que c'est en ce lieu qu'Élie faisoit ses instructions au peuple, et répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un lieu si saint et si révéré des chrétiens est entre les mains des infidèles. Ils y ont un *santon* ou religieux turc qui en est le gardien, et qui exige un tribut des pélerins pour y entrer.

Je passai quatre jours dans cette agréable solitude. J'allai joindre ensuite notre caravane pour nous rendre à *Saint-Jean-d'Acre*, d'où nous continuâmes notre route jusqu'à *Séide*, lieu de ma mission d'où j'étois parti. A notre arrivée, nous allâmes tous ensemble rendre à Dieu nos actions de grâces, de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder pendant notre pélerinage. Je ne vous ai point ici parlé des *Arabes*, qui sont les plus redoutables ennemis des pélerins. On les trouve partout, et même dans des endroits où l'on ne croiroit pas qu'ils pussent être. Ils espionnent les voyageurs sur les chemins. Il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, et lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber, on n'en sort point

sans être dévalisé. Il ne savent point se faire un autre revenu que celui qu'ils trouvent en pillant les pélerins. Nous fûmes assez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Je ne finirai point cette lettre sans vous dire encore un mot des *chevaliers de Jérusalem*. Ils sont ici dans une très-grande considération. L'honneur d'être chevalier de Jérusalem ne s'accorde qu'aux personnes distinguées, ou par leur noblesse, ou par les services qu'ils ont rendus aux saints lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'elles ont faites au saint sépulcre. Le P. Gardien de *Jérusalem*, revêtu de ses habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendans. Ceux qui ont été chargés de faire les informations nécessaires, en font leur rapport. Les informations étant jugées légitimes, on tire du saint sépulcre l'épée de *Godefroy de Bouillon*, son collier et ses grands éperons. On met d'abord l'épée dans la main du nouveau chevalier; on l'attache ensuite à son côté; on met les éperons à ses pieds, et le collier d'or avec la croix à son cou. Après cette cérémonie, on récite des prières; les prières finies, le nouveau chevalier prononce une formule qui contient ses engagemens. Le P. Gardien lui fait un discours, où il fait d'abord l'éloge de la dignité d'un chevalier de Jérusalem; il élève cet ordre au-dessus de tous les autres ordres de chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la *toison-d'or*. Il instruit le nouveau chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour. Il lui recommande particulièrement le bon exemple et le zèle qu'il doit avoir pour la défense et la conservation des saints lieux. Enfin, la cérémonie de la réception du chevalier de Jérusalem se termine par une procession solennelle autour du saint sépulcre.

Je finis par ce récit, mon révérend père, celui de mon voyage à *Jérusalem*. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que quand je n'aurois eu que le seul bonheur de voir

les sacrés monumens, qui sont autant de témoins fidèles de tout ce que les saintes Écritures nous rapportent de la mort et de la passion du Sauveur, j'aurois d'éternelles actions de grâces à rendre à Dieu, d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses missionnaires. Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous mes frères qui sont en France, pour les inviter à venir partager avec nous ces consolations que le père de la mission accorde à ses ouvriers! J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE (EXTRAIT) D'UN MISSIONNAIRE.

Bassora, le 19 octobre 1675.

Je vous écris de *Bassora*, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique, et d'une demi-lieue du bord occidental d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en langue du pays *le grand fleuve :* il est produit par l'union de l'Euphrate et du Tigre. La situation de *Bassora* est charmante du côté de la rivière, à cause du grand nombre de palmiers qui croissent sur ses bords. Le côté de la terre n'est pas à beaucoup près si agréable. A peine sort-on des murailles qu'on voit, autant que la vue peut s'étendre, des déserts immenses, qui n'offrent pas même le moindre buisson. C'est une terre sèche et brûlée, qui s'étend très-loin dans l'Arabie : il seroit inutile et même dangereux d'en entreprendre la traversée; c'est pourquoi plusieurs de nos missionnaires sont passés en Perse pour chercher le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maisons de *Bassora* ne sont faites que de terre ou de brique séchée au soleil; la couverture en est plate et de

terre battue. Cette ville a environ quatre lieues de longueur; mais dans cette grande étendue l'on trouve beaucoup de terrain inutile et inhabité. Elle est présentement au pouvoir de la Porte, qui s'en est emparée depuis dix ans, et en a chassé les bachas arabes, qui ne reconnoissoient le grand-seigneur que par quelques petits présens qu'ils lui envoyoient. Le commerce que l'on fait ici consiste en perles que l'on pêche dans le *golfe Persique*, en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, et en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de *Surate* et des autres parties des Indes, dans les mois de juillet et d'août, des vaisseaux qui retournent en novembre et décembre. Il vient aussi des caravanes de marchands d'*Alep* et de *Bagdad*, pour acheter les marchandises des Indes. Tous les habitans de *Bassora* sont mahométans, si vous en exceptez cinquante ou soixante maisons de chrétiens, que l'on appelle vulgairement *de saint Jean*. Ces chrétiens, qui n'en ont que le nom, ne connoissent ni mystères, ni sacremens, ni cérémonies; ils ignorent même le nom de Jésus-Christ. Toute leur religion consiste à se laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent *saint Jean* et *Adam*, le premier père. Il y a ici une mission de pères carmes déchaussés, qui travaillent à la conversion de ces chrétiens étrangers, qui sont venus des environs du Jourdain où saint Jean baptisoit et que l'on nomme aussi *Sabis*. Nous avons eu la consolation, dans le séjour de cinq mois que nous avons fait chez ces saints missionnaires, de voir plusieurs de ces *Sabis* venir à la messe, et faire toutes les fonctions de bons chrétiens. Ils ont une église, où l'on fait publiquement le service divin. Nous allons passer bientôt sur un vaisseau anglois qui doit nous porter à *Surate;* mais avant de m'embarquer, permettez-moi de vous faire un tableau très-abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'empire turc jusqu'à notre sortie.

Le 17 novembre 1674, nous mouillâmes sur le soir à la rade d'*Alexandrette* en Syrie. Ce lieu est très-malsain et n'est considérable qu'à cause du voisinage d'*Alep*. Il en est comme le port. Son nom d'*Alexandrette* a fait croire à plusieurs qu'Alexandre le Grand vint avec sa flotte prendre terre en cet endroit, lorsqu'il couroit à la conquête de l'Asie. A deux lieues du rivage, on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de *Jonas*, lorsqu'il fut rejeté sur ce lieu par la baleine. Les pères de la terre-sainte ont ici une église publique pour les catholiques de l'Europe qui abordent dans ce port. Le mauvais air chasse de cette ville presque tous ses habitans; il n'y reste que ceux qui n'ont pas le moyen d'en sortir, principalement dans les grandes chaleurs. *Alexandrette* est gouvernée par un vice-consul françois et un anglois, dépendans tous deux des consuls françois et anglois qui résident à *Alep*. Monsieur le vice-consul françois nous reçut dans sa maison avec beaucoup de civilité, et nous y demeurâmes jusqu'au moment de partir pour *Alep*, qui est éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partîmes pour *Alep*, au nombre de cinq missionnaires : nous prîmes, suivant la coutume, un janissaire pour nous escorter. Le vice-consul françois nous avertit de ne point payer vingt-deux écus de droits que chaque caravane de France doit compter pour passer d'*Alexandrette* à *Alep*. Il nous dit que M. *de Nointel*, ambassadeur à la Porte, avoit fait exempter les missionnaires de ce droit. Le 20, nous nous trouvâmes onze, et nous passâmes les plaines d'*Antioche;* nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville, autrefois le premier siége de *saint Pierre*. L'on nous dit que la principale église a été profanée et changée en mosquée. Cependant il en reste une aux chrétiens de cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et ils ont un pa-

triarche schismatique. Le 21, nous arrivâmes à *Alep*, accompagnés d'un grand nombre de François qui étoient venus au devant de nous. Ils avoient appris l'arrivée de notre vaisseau à *Alexandrette*, par des pigeons qu'on avoit lâchés avec un billet sous l'aile, et qui s'en étoient retournés à *Alep*, d'où on les apporte dans des cages. Ces messagers volans sont fort communs dans ce pays ; ils vont même de *Bassora* à *Bagdad*, qui en est éloigné de plus de cent lieues. Nous avons été obligés de séjourner à *Alep* plus long-temps que nous n'aurions voulu, à cause du *ramadan;* c'est le carême des Turcs. Aucune caravane ne peut partir dans ce temps. Alors il se fait de grandes réjouissances dans la ville ; on environne les mosquées d'une grande quantité de lampes allumées, ce qui forme un très-beau spectacle ; on donne des concerts dans les tours, et l'on fait ensuite une décharge d'artillerie. Il se fait à *Alep* un très-grand commerce des marchandises de Perse, des Indes, et de tout ce qui croît et se fabrique dans cet empire, comme coton, noix de galle, drogues, maroquin, etc. Les François y portent de l'argent et du papier commerçant ; les Anglois, au contraire, y font leur commerce sans employer ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre et des draps, marchandises fort chères au Levant, ce qui les enrichit ; aussi les meilleures maisons d'*Alep* sont-elles angloises.

Le 7 de janvier 1675, nous partîmes d'*Alep* pour *Diarbeker*. Nous couchâmes le soir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue ; c'étoit le rendez-vous de la caravane. Le lendemain nous commençâmes à faire route avant le jour, et nous marchâmes deux lieues sans nous reconnoître ; mais le jour ayant commencé de paroître, nous nous aperçûmes que nous étions très-mal accompagnés. Notre caravane consistoit en trente muletiers qui conduisoient du savon, et en cent ou cent vingt bêtes

de charge. Trois marchands seulement étoient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'aperçût pas notre foiblesse. Nous diminuâmes de nombre; car le froid et la neige retinrent plusieurs marchands qui devoient partir avec nous, et nous fûmes obligés de camper sur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigue et de séjour dans un petit village, nous arrivâmes à *Samancour*, petite ville de Syrie, où demeurent quelques chrétiens. Nous ne pûmes savoir de quelle secte ils étoient, parce que le valet que nous avions pris à *Alep* pour nous servir d'interprète, ne savoit que quelques mots italiens. Nous partîmes de *Samancour* après six jours de repos, et nous arrivâmes, à travers les neiges et les mauvais chemins, à *Galgas*, bourg syrien situé dans les montagnes. Nous serions restés long-temps dans ce bourg à cause du mauvais temps, si le bacha de *Diarbeker* n'eût envoyé des troupes de son gouvernement à *Constantinople*, pour aller ensuite en Pologne. Heureusement ces troupes passèrent par le bourg où nous étions, et les communes furent obligées de refaire les chemins du Diarbek. Le 2 mars, nous passâmes l'Euphrate, et nous entrâmes dans les plaines admirables de la *Mésopotamie*, pays célèbre dans l'Écriture sainte par la demeure du premier patriarche.

Quoique la neige couvrît toute la terre, cette province nous parut la plus belle et la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9 à *Diarbeker*, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux capucins missionnaires dans cette ville. Ces pères nous reçurent avec joie. Nous les avions mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les caravanes ordinaires les traversent en quinze jours. Ils craignoient que nous ne nous fussions perdus dans les neiges, qui, depuis plus de cent ans, n'avoient été si considérables dans ce pays. C'étoit un bonheur pour

nous d'avoir essuyé de si mauvais temps, parce que les Arabes voleurs étoient obligés de rester chez eux; et, vu la foiblesse de notre caravane, nous n'aurions pas manqué d'y être dépouillés s'il eût fait beau. Nous restâmes un mois entier chez les saints missionnaires capucins, à cause du débordement de la rivière. Ce retard nous donna le temps d'examiner *Diarbeker,* capitale du Diarbek, ou Mésopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle est située à un jet de pierre du Tigre, un des plus beaux fleuves du monde. Du côté de la terre vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en productions excellentes; c'est quelque chose de ravissant que la vue de ce pays délicieux. Du côté du fleuve sont les murailles de la ville, bâtie sur un roc escarpé. Une petite côte en pente douce la sépare du Tigre. Les murs de *Diarbeker* sont de pierres de taille, très-élevés du côté de la plaine, et flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications sont à l'antique. Le château est séparé de la ville par une forte muraille; c'est la demeure du bacha. Il y a plusieurs sortes de chrétiens à *Diarbeker;* on y voit aussi beaucoup de juifs. Les missionnaires capucins y font profession de médecine, et ne doivent leur tranquillité qu'à cet art. Le bacha se sert même d'eux lorsqu'il est malade. Les peuples de tout ce pays prennent les François pour autant de médecins, et nous les avons vus plusieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir. Le maroquin, les toiles de coton et les noix de galles, sont les objets les plus importans du commerce de *Diarbeker.* Les bois des environs sont remplis de ces sortes de noix.

Le Tigre étant devenu navigable, nous nous embarquâmes sur un *quellec.* Cette machine est faite comme un train de bois; elle est carrée, et on y attache quantité d'outres. On est obligé de naviguer ainsi sur le Tigre; les rochers qui se trouvent dans son lit empêchent qu'on ne

se serve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre navigation, nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers d'une hauteur prodigieuse ; nous ne passâmes point ces lieux sans appréhender les *Curdes* qui logent dans ces hautes montagnes. Le 13 d'avril, nous descendîmes à *Mousol* ou *Mosul*. Cette ville est voisine de l'endroit où Ninive a subsisté ; on en voit encore quelques ruines à demi ensevelies sous les terres. *Mosul* est éloigné de soixante lieues de *Diarbeker;* l'enceinte de ses murs est très-vaste, mais elle contient peu d'habitans : le plus grand nombre sont chrétiens nestoriens. Les pères capucins missionnaires se maintiennent aussi à *Mosul*, en pratiquant la médecine. Nous fîmes nos pâques en cet endroit avec ces révérends pères, qui nous témoignèrent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'état du christianisme dans ces cantons ; ils nous dirent que, de l'autre côté du Tigre, au pays des Mèdes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avoit plusieurs bourgades de chrétiens. C'est de ce même côté que l'on aperçoit les ruines de Ninive. Au milieu est un tombeau que l'on tient, par tradition, être celui du prophète Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une mosquée bâtie exprès sur ces débris.

Le lundi de Pâques, 15 d'avril, nous repartîmes de *Mosul* sur nos *quellecs*. Le cours du fleuve devint plus doux ; le pays que nous vîmes jusqu'à *Bagdad* étoit plat, agréable et abondant. Deux jours après nous aperçûmes une petite ville nommée *Tichery*, et nous commençâmes à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper sur les bords du Tigre. Comme il est très-large en cet endroit, et qu'il roule majestueusement ses ondes, nous nous laissions aller sur notre *quellec* au gré de l'eau, sans crainte d'être surpris par les voleurs ; mais pendant la nuit on faisoit la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du

fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Babylone, triste séjour du peuple juif sous le règne de Nabuchodonosor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue ; elles sont immenses et impriment un certain respect. Ce jour-là nous continuâmes de descendre ; et si la nuit ne nous eût surpris en un certain endroit, nous eussions vu les débris de la tour de Babel, que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le 19 d'avril, nous arrivâmes enfin à *Bagdad*, qui est la nouvelle Babylone. Cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maisons des riches habitans sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone ; les murs sont faits de la même matière. *Bagdad* est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée, dans une très-belle situation. Le pays paroît gras, et les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit que des palmiers qui croissent sur son rivage. Il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville sur les Persans. Les pères capucins y ont une mission ; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre et nous conduisirent dans leurs maisons. Les missionnaires sont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laisser les choses comme ils les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination. Il n'y a pas plus de douze cents chrétiens dans *Bagdad*, et chaque secte y a le libre exercice de sa religion.

Le commerce de *Bagdad* se fait par les négocians de *Mosul* et de *Bassora*, qui viennent y prendre les marchandises de Perse et des Indes, et de là les transportent dans tout l'empire, et même jusqu'en Europe. Le 21 d'avril, nous nous rembarquâmes dans une barque pour descendre à *Bassora*, d'où je vous écris, et dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Avant que d'arriver où nous

sommes maintenant, nous passâmes devant plusieurs villes et villages dont je ne vous parlerai point, parce que je n'y ai rien remarqué de considérable. Nous nous arrêtâmes seulement à *Génasir,* petite ville où le Tigre se divise en plusieurs branches; nous le passâmes dans des lieux où son lit est fort étroit, lieux dangereux à cause des Arabes. Près de *Cornar,* où il y a une douane, se fait la jonction du Tigre et de l'Euphrate. Cette ville, autrefois frontière, est bien fortifiée et sous la domination du grand-seigneur.

Le 3 de mai, après avoir descendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à *Bassora.* Voilà, à peu près, quel a été notre voyage; je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins : ils sont très-graves et ne rient presque jamais; ils ne se battent point, et rarement on voit des querelles parmi eux. Ils sont sages et rusés, et ne s'appliquent point aux lettres. Le commerce et les armes sont leurs seuls exercices. Pour les chrétiens, presque toute leur science consiste à savoir par cœur beaucoup de psaumes. Ils sont timides; les Turcs les méprisent; ils ne peuvent posséder aucun emploi, pas même servir de témoins. Si un musulman les frappe, il faut qu'ils le souffrent, parce qu'il leur est défendu de frapper un Turc, sous peine d'avoir la main coupée.

MISSIONS DE L'ÉGYPTE.

DISCOURS SUR L'ÉGYPTE,

PAR LE PÈRE SICARD,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Noms et situation de l'Égypte. L'Égypte est appelée par les Grecs tantôt *Aïguptos*, tantôt *Potamitis*, tantôt *Melambolis*. Tous ces noms indiquent qu'elle a l'avantage d'être arrosée et fécondée par les eaux du Nil, qui entraîne et répand sur les terres un sable noir fertilisant. *Et viridem Egyptum*, dit Virgile, *nigrâ fecundat arenâ*. Presque tous les autres peuples anciens l'ont connue sous le nom de la terre de Cham, fils de Noé, ou sous celui de la terre de Misraïm, fils ou descendant de Cham, qui s'y établit. De là le Cham des Coptes, le Chemin de Plutarque, le Masser des Arabes.

La situation de l'Égypte est entre la mer Méditerranée au nord, l'isthme de Suez et la mer Rouge à l'est, la Nubie au sud, les déserts de Barca et la Libye à l'ouest. Sa longueur nord-sud, depuis la dernière cataracte de la Nubie jusqu'à la mer Méditerranée, est de cinq mille trois cents stades, selon Strabon (livre 17), c'est-à-dire, de deux cent douze lieues; savoir : de la mer Méditerranée au Caire, trente-cinq lieues; du Caire à Thèbes, cent trente-cinq lieues; et de Thèbes à la dernière cataracte, quarante-deux lieues. Sa largeur n'est pas égale. Elle n'est tout au plus que de vingt à vingt-six lieues depuis la dernière cataracte jusqu'au Caire. On pourroit même, à la

rigueur, dire qu'elle n'est que de cinq ou six lieues, puisqu'il n'y a de terrain cultivé que de cette largeur ; car c'est une longue vallée, bordée, à l'est et à l'ouest, d'une double chaîne de montagnes, et traversée par le Nil : hors cette largeur, le reste est un terrain qui, de tout temps, a été inculte et désert. Mais depuis le Caire, en tirant au nord, jusqu'à la mer Méditerranée, l'Égypte s'élargit toujours ; de sorte que sa base, le long de la mer, s'étend de Kan-Jounès, autrefois Inissus, dernière ville du royaume à l'ouest, aux côtes de la Libye, par-delà Alexandrie, et est de près de cent lieues.

Gouvernement. Tomumbey, de la race des Mamelucs, est le dernier soudan qu'il y ait eu en Égypte. Sélim, empereur des Turcs, la conquit l'an 1517, et elle est demeurée sous la domination du grand-seigneur. Ce prince y a un pacha, vingt-quatre beys, et sept corps de milice. Quoique le pacha soit comme le chef du gouvernement, il ne peut cependant rien entreprendre de considérable, que de l'avis et du consentement des beys et des autres officiers. Le pacha a coutume d'entrer en fonctions au mois *tot*, c'est-à-dire, au mois de septembre, qui est le premier mois de l'année selon les Coptes. Le sultan lui envoie tous les ans, vers ce temps-là, ou une confirmation dans sa charge, ou l'ordre de sa déposition. Ordinairement le pacha est trois ans en charge ; mais il arrive quelquefois qu'on prévient ce temps, et qu'on en met un autre à sa place : il n'y a rien de réglé là-dessus. Le château du Caire sert de palais au pacha. Il y tient trois fois la semaine (le dimanche, le mardi, le jeudi) le divan, c'est-à-dire, le conseil-général, qui est composé des beys et des agas des sept corps de milice.

Les beys, autrement nommés sangiacs, sont les lieutenans du pacha. Il doit y en avoir vingt-quatre ; mais il arrive rarement que le nombre soit complet. Deux choses

contribuent à ce désordre. La première est que les beys sont au choix et à la nomination du pacha ; l'autre est qu'il y a par an, sur le trésor royal, une certaine somme assignée pour payer les appointemens des beys. Qu'un bey vienne donc à mourir, ou que, par quelque autre accident, il y ait une place vacante, le pacha ne manque point de chercher quelque prétexte pour différer de nommer un nouveau bey, parce qu'il est le seul qui profite de ce qui reviendroit par jour à celui qui sera revêtu de cette dignité. Ce profit est considérable pour un pacha, un bey ayant par jour cinq cents aspres : deux aspres valent un medin ; un medin est un sou et demi de notre monnoie ; ainsi un bey a par jour trois cent soixante-dix sous, qui font près de dix-neuf livres. Je ne parle que des appointemens ordinaires ; car, lorsqu'un bey fait un voyage pour le service de l'état, il a par jour mille aspres, qui font trente-sept livres dix sous. Le pacha, après avoir différé autant qu'il a pu de remplir la place vacante d'un bey, examine la liste de ceux qui demandent cette dignité. Plus le nombre des aspirans est grand, plus il exige une grosse somme de celui à qui il donne la préférence. Pour l'ordinaire le pacha en reçoit vingt ou vingt-cinq bourses, et chaque bourse est de cinq cents écus. L'on peut dire la même chose des officiers des troupes que du pacha ; car le grand-seigneur lui fait payer de quoi entretenir en Égypte vingt mille hommes de cavalerie et vingt mille hommes d'infanterie. Mais les officiers, pour profiter de la solde destinée aux soldats, font si bien, qu'il n'y a jamais sur pied, tout au plus, que la moitié de ces troupes-là.

Toute l'infanterie, qui consiste en douze mille janissaires, et en huit mille azaps, est en garnison dans le château et dans la ville du Caire. La cavalerie, qui est composée de cinq corps de troupes différentes, savoir, de jumellis, de tufekgis, de cheraksas, metefarracas et de

chiaoux, est dispersée de côté et d'autre. Les metefarracas ont la garde de tous les châteaux, excepté de celui du Caire. Ils sont à Alexandrie, à Rosette, à Damiette, à Thiné, à Suez, etc. Les tufekgis, les jumellis et les cheraksas sont dans toute l'Égypte, à la suite des cachefs, gouverneurs des provinces. Pour ce qui est des chiaoux, ils n'ont aucune demeure fixe; leur emploi est d'être continuellement à cheval, pour découvrir ce qui est tombé aux parties casuelles, pour veiller aux autres revenus semblables du grand-seigneur.

L'Égypte est partagée en dix-sept gouvernemens, dont il y en a treize de grands et quatre de petits. Les grands cachefliks, c'est-à-dire, gouvernemens, sont Achemonain, Athfihe, Beheiré, Behenessé, Calioubié, Charquié, Dequahalie, le Faïom, Garbié, Girgé, Gizé, Manfelouth, Menoufié. Les petits gouvernemens sont ceux d'Assoüan, d'Ebrim, d'Elouah et de Terrané. Outre les gouverneurs, les bourgs et les villages ont leurs seigneurs particuliers, qu'on nomme meltezems. Ces seigneurs, aussi bien que les gouverneurs, sont obligés de suivre en tout les décisions du divan du Caire. Les gouverneurs ne sont en place que l'espace d'un an. Le pacha en nomme de nouveau chaque mois de septembre, qui est le commencement de l'année coptique. La manière d'installer les nouveaux gouverneurs est différente. C'est le pacha lui-même qui installe les treize gouverneurs des grands gouvernemens. Toute la cérémonie consiste à les revêtir d'un cafetan, qui est une veste particulière, et à leur assigner une garde de cavalerie, qui est plus ou moins forte, selon l'étendue du gouvernement. Les gouverneurs des quatre petits gouvernemens ne sont point installés par le pacha dans leur charge; mais celui de Terrané est installé par le gouverneur de Beheiré, et ceux d'Assoüan, d'Ebrim, d'Elouah, le sont par le gouverneur de Girgé. Comme les meltezems

sont d'un rang fort inférieur à celui des gouverneurs, on les met en place sans observer aucune cérémonie. Ils ont cependant une grande autorité dans les bourgs ou dans les villages dont ils sont seigneurs. Le désagréable de leur emploi est que si un meltezem meurt sans avoir vendu ou résigné quarante jours avant sa mort, les terres dont il est seigneur et ses biens sont confisqués. Le pacha les fait vendre à l'encan, et en reçoit l'argent au profit du grand-seigneur.

Productions. Lucain (liv. 8) donne en peu de mots une idée assez juste de la fécondité de l'Égypte : *Terra suis contenta bonis, non indiga mercis, aut Jovis, in solo tanta est fiducia Nilo*. En effet, la terre est aisée à cultiver; elle n'a pas besoin de pluie, étant suffisamment humectée par les eaux du Nil; elle est si féconde, qu'elle produit tout en abondance, presque sans autre soin que celui de l'ensemencer : de sorte que l'Égypte peut aisément se passer de faire aucun commerce avec tout autre peuple. La preuve en est sensible, puisque, des seules terres cultivées, le fisc tire tous les ans dix mille bourses, qui font quinze millions, et deux cent quatre-vingt-seize mille sept cents charges, les deux tiers de blé, l'autre tiers d'orge, de lentilles, fèves et autres semblables légumes. Des dix mille bourses, douze cents sont envoyées au grand-seigneur, quatre cents à la Mecque; le reste est pour le paiement des officiers et des troupes. On envoie aussi par an à la Porte douze cents quintaux de sucre, et sept cents charges de lentilles. Ce n'est cependant là qu'une partie de ce que le grand-seigneur retire de l'Égypte. Les douanes d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, de Suez, du Caire, etc., produisent des sommes beaucoup plus considérables.

L'Égypte cependant n'est pas un pays extrêmement peuplé. Non-seulement il y a peu de grandes villes; car excepté le Caire, Alexandrie, Rosette, Damiette, Mehallé, Girgé, les autres sont peu considérables; mais l'on

n'en compte dans toute l'Égypte que trois mille, tant bourgs que villages. Dans un si petit nombre de villes et villages, il y a jusqu'à douze mille mosquées, qui toutes ont une espèce de clocher, mais dans lequel il n'y a point de cloche. La fertilité du pays paroît encore par la multitude d'animaux que l'on voit de tous côtés, et par cette quantité prodigieuse de plantes que la terre produit, dont plusieurs sont particulières à l'Égypte. Entre les animaux, les crocodiles, les gazelles, les bœufs sauvages, les bouquetins, les sangliers, les loups, les renards, les ichneumons, c'est-à-dire, rats de Pharaon, les tigres, les hyènes, les caméléons, les moutons, les lièvres, et autres semblables, se trouvent en Égypte comme dans d'autres pays. Il n'y a que les hippopotames qui lui soient particuliers. Le nombre des crocodiles est infini; celui des hippopotames, au contraire, est très-petit. La liste des oiseaux seroit infinie. Il y a surtout beaucoup de tourterelles, de cailles, de canards, soit à tête verte, soit à tête grise, de sarcelles, de saqsaqs, que les Grecs appeloient *trochilus*, de macreuses, de plongeons, d'oies du Nil, de poules de ris, de pluviers, de bechots, de chevaliers, de quathas, qui est une espèce de perdrix; car de véritables perdrix, l'on n'en voit presque point autre part que dans le désert de Saint-Antoine; de courlis, de hérons, de pélicans, d'éperviers, de milans, de flamans, de cormorans, de grues, mais seulement dans la Haute-Égypte, et, pendant quelques mois, elles y viennent des pays du nord; d'aigles, d'ibis, et de toutes sortes de petits oiseaux. La bécasse est très-rare, soit dans la Haute, soit dans la Basse-Égypte.

Il en est des plantes comme des animaux. Les unes sont de ces plantes que l'on trouve dans presque tous les pays habités, grenadiers, orangers, limoniers, figuiers, pommiers, poiriers, oliviers, abricotiers, pêchers, mûriers, dattiers, melons, concombres, ainsi des autres. Il

n'y a que les noyers et les amandiers, de plantes communes, qui manquent à l'Égypte. Celle qui porte le séné y est inconnue, quoique les Égyptiens en fournissent une grande quantité à l'Europe; ils le tirent de la Nubie. Les autres sont des plantes particulières à l'Égypte, par exemple, le papyrus, qui est une espèce de jonc; le lotus, l'arum ægyptiacum, le meloukié, sorte de mercuriale; l'achar, plante tithymale, gommeuse, épineuse; le henué, dont le jus est d'un beau rouge; l'aber, qui a quelque ressemblance avec le romarin. Il y a quelques autres plantes qui ne sont pas particulières à l'Égypte, mais qui ne croissent que dans quelques pays peu connus, éloignés, et qui sont dispersées, l'une dans un pays, et l'autre dans l'autre. Telles sont la casse, le sycomore, le caterambas, qui est une espèce de coloquinte, le mark. L'acacia, quelque commun qu'il soit à présent en Europe, y a été porté de l'Égypte. La quantité en est prodigieuse, et l'on en compte de quatre sortes différentes.

Malgré cette fertilité de la terre, c'est le Nil qui est le nourricier de l'Égypte. La cherté ou l'abondance, surtout du blé et du riz, qui sont la nourriture ordinaire du peuple, dépendent du débordement de ce fleuve. Outre cela, les autres alimens n'y sont pas d'un goût exquis. Il n'y a que le bœuf que l'on puisse appeler excellent. Le mouton n'y est que médiocrement bon. Les poulets le sont encore moins, apparemment à cause de la manière dont on les fait éclore. On met des œufs dans des fours faits exprès, et, par le moyen d'une chaleur concentrée et distribuée avec art, dans l'espace de vingt-un ou vingt-deux jours, on donne la vie à des milliers de poulets tout à la fois. Ces fours ont quelque chose de singulier, aussi bien que ceux dans lesquels on fait le sel ammoniac. La matière dont on le compose est uniquement de la suie de cheminée, mais empreinte de sels nitreux, qu'on tire de la bouse de

vache qu'on a brûlée. Pour ce qui est du poisson, généralement parlant, il a un goût désagréable, et ne sent que la vase. Le seul quecher, autrefois connu sous le nom de *latos*, en est exempt.

La boisson est ce qui manque le plus en Égypte. L'on n'y fait point de vin. Il n'y a nulle part aucune vigne. Cette plante y viendroit néanmoins bien, et le raisin y seroit excellent; car celui qu'on cueille aux treilles est d'un fort bon goût. Le vin que quelques personnes boivent vient de Chypre, de Candie, d'Italie ou de France; mais il est très-cher, et il n'y a que des gens riches qui en puissent faire la dépense. L'eau est donc proprement la boisson du pays. Mais l'air du Caire, par exemple, est trop chaud pour que l'eau puisse y être bonne. Pour la rendre un peu tolérable et fraîche, on la renferme dans des pots d'une terre qui est très-poreuse, qu'on expose aux fenêtres du côté du mistral, qui règne pendant tout l'été. L'eau par ce moyen se purifie, et n'a plus ce goût insipide qu'elle ne peut manquer d'avoir dans un climat qui est à trente degrés de latitude, moins dix minutes, et où l'on ne voit jamais de glace.

Cette incommodité est bien compensée par la situation où se trouve l'Égypte. Il n'y a nul pays au monde qui en ait une plus commode pour le commerce. Placée entre l'Afrique et l'Asie, vis-à-vis de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Arabique, et de l'autre par la mer Méditerranée, elle doit être comme la dépositaire de toutes les richesses de ces trois parties du monde. Aussi l'a-t-elle été pendant plusieurs siècles. L'histoire, tant sacrée que profane, ne nous parle que de la magnificence des rois d'Égypte, de leurs trésors immenses, de leurs édifices superbes, et de tout ce qui peut contribuer à la grandeur et à l'opulence d'un état. L'on ne peut douter que ce ne fût là l'effet du commerce que faisoient alors les Égyptiens.

qui étoit si florissant, qu'ils étoient les seuls qui trafiquoient jusqu'à l'extrémité des Indes, étant les seuls qui, par leur situation sur la mer Arabique, pouvoient aisément pénétrer jusque-là et y commercer. Pour en faciliter même le commerce, ils creusèrent ce fameux canal, qui du Nil alloit jusqu'à Suez, et qui étoit comme une jonction de la mer Méditerranée avec la mer Arabique ; entreprise que l'antiquité n'a pu se lasser de louer, et qu'elle a mise au-dessus de tous les ouvrages de la main des hommes. Le commerce n'est plus sur le même pied en Égypte. Rien n'a tant contribué à le diminuer, que la perfection où presque toutes les nations ont porté la navigation. Il y en a cependant encore. Il vient par la mer Rouge plusieurs marchandises, entre autres grande quantité de café. Lorsqu'il est à Suez, on le charge sur des chameaux jusqu'au Caire. Au Caire, on le met sur le Nil jusqu'à Rosette ou à Damiette. Là on l'embarque sur mer pour le transporter à Alexandrie. Il faut même que le commerce soit encore très-considérable, car il y a un grand nombre de commerçans établis au Caire et dans d'autres villes. Il y a plus de François que de toute autre nation. Ils sont en grand nombre au Caire, qui est la demeure de leur consul général. Mais à Rosette et à Alexandrie, et dans chacune de ces villes, il y a un vice-consul. Ils n'ont pu s'établir à Damiette. Les habitans ne peuvent souffrir aucun François dans leur ville et dans leur port, se ressouvenant que dans le treizième siècle les Francs s'étoient rendus maîtres de leur ville. Tout leur commerce, qui est un des meilleurs de l'Égypte, est entre les mains des marchands ou turcs ou grecs. Les Anglois ont aussi des établissemens au Caire et à Alexandrie, avec un consul et un vice-consul. Dans les mêmes villes on trouve quelques marchands italiens, mais en petit nombre, et sans consul.

Le Nil. La source du Nil est dans l'Ethiopie ; quoiqu'il grossisse de quelques rivières qu'il reçoit dès le commen-

cement de son cours, cependant sa crue annuelle, par laquelle il inonde et fertilise l'Égypte, dépend uniquement des pluies qui tombent régulièrement en Éthiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Le Nil déborde plus ou moins selon que ces pluies sont plus ou moins abondantes. Son cours n'a qu'un seul canal depuis sa source jusqu'à cinq lieues au-dessous du Caire; il descend de l'Abyssinie, il traverse les royaumes de Fangi, autrement Sennar, et de Dongola, toute la Nubie et l'Égypte. Mais, au-dessous du Caire, il se divise en deux branches; l'une va à Damiette, et l'autre à Rosette; et par là forme l'île du Delta, qui est aujourd'hui moins grande qu'elle n'étoit autrefois.

Les autres grands fleuves grossissent dans leur cours par les nouvelles eaux qu'ils reçoivent continuellement dans leur lit. Le Nil au contraire, dans la seule Égypte, se répand par plus de quatre-vingts grands canaux et par plusieurs petits, qui presque tous aboutissent à la mer Méditerranée. L'on en compte quarante dans le Saïd, treize dans la Charquié et autres provinces du levant, onze dans la Dehetré et vingt-huit dans le Delta. Pendant les trois ou quatre mois de l'année que le Nil est haut, tous ces canaux sont pleins d'eau. Quand il baisse, la plupart diminuent peu à peu, et enfin sont à sec. Il n'y a que le canal de Joseph et les canaux d'Abon Homar, d'Abon Méneggé, le Seguir, le Dhar, le Serpentin, le Lebaini, qui ne tarissent jamais, à cause de la multitude de sources dont ils sont remplis, et qui sont si abondantes, que quelques-uns de ces canaux sont comparables à des rivières, telles que sont la Marne et l'Oise : ce qui fait que les terres circonvoisines ne sont point brûlantes comme les autres du Delta, et que leurs habitans ont pour eux et pour leurs bestiaux de l'eau plus qu'il ne leur en faut. Ceux qui sont le long des canaux qui viennent à sec, font autour de leurs hameaux de vastes

et profonds fossés que l'on prendrait pour des lacs. Lorsqu'ils sont remplis par le débordement du Nil, l'eau, n'ayant point d'issue, s'y conserve jusqu'à la nouvelle crue de ce fleuve, et sert de boisson aux hommes et aux bestiaux. Outre ces profonds fossés, ils creusent des puits, qui se remplissent également des eaux du Nil ; mais en très-peu de temps l'eau y contracte une salure insupportable, que le nitre de la terre lui imprime ; de sorte qu'elle ne sert ordinairement qu'à arroser leurs prés et leurs légumes. Ils ont des machines et des roues pour tirer l'eau de ces puits, et pour la répandre de tous côtés. Ainsi, par le moyen de ces puits, et par les inondations du Nil, qui ont précédé, l'Égypte, sous un climat brûlant, sous un ciel sans nuages et sans pluies, est fertile et a des herbages : *Arida nec pluvio*, dit Tibulle (liv. 1^er^, éleg. 7), *supplicat herba Jovi.*

Pour procurer l'abondance en Égypte, il faut que le Nil s'élève au-dessus du niveau de son lit, et croisse de vingt à vingt-quatre pieds à la cataracte d'Assouan, c'est-à-dire, à l'entrée de l'Égypte ; de vingt à vingt-quatre palmes (de huit pouces six lignes chaque) au Caire et aux environs, et seulement de quatre ou cinq palmes à Damiette et à Rosette. Les eaux du Nil commencent à se troubler et à grossir vers le 22 de juin, et elles diminuent après le 22 de septembre ; c'est-à-dire qu'elles sont trois mois à croître, et trois mois à diminuer. Au Caire, pendant que le Nil croît, il y a des crieurs gagés, qui, jour par jour, annoncent au peuple combien il a crû. Mais leur supputation est fausse ou mystérieuse ; car ils nomment pied, et même pied et demi, ce qui n'est qu'un palme, et à proportion ; doigt, ce qui n'est que la vingt-quatrième ou la vingt-huitième division d'un palme. Entre les fables que les Égyptiens débitent par rapport au Nil, il y en a une des plus grossières, dont il n'est pas aisé de les détromper. Ils

prétendent que, le 17 du mois de juin, il tombe une goutte de pluie qui annonce le débordement de ce fleuve. Rien n'est moins sensé qu'une pareille imagination. L'on peut dire la même chose de ce que Pline, Solin, Hérodote ont avancé; savoir, que l'on ne voit jamais ni vapeurs ni brouillards s'élever du Nil. Du moins dans ces derniers temps l'on a l'expérience du contraire.

Le débordement annuel du Nil, et son accroissement périodique, ne sont pas l'unique chose qui ait rendu ce fleuve fameux. Sa source, ses cataractes, surtout ses embouchures, ont paru à toute l'antiquité dignes de remarque, et il n'est point d'auteur qui, en parlant de l'Égypte, n'en ait fait mention. Il est étonnant que tous ces auteurs aient affecté de parler de sa source, puisqu'ils ne pouvoient ignorer que personne n'avoit pu encore la découvrir, et qu'eux-mêmes étoient partagés sur ce point-là. Quelques-uns la mettoient dans la Mauritanie tingitane, vers l'Océan occidental, les autres dans les Indes. Cette découverte étoit réservée à ceux qui auroient la facilité de pénétrer dans l'Afrique intérieure, et le temps de faire d'exactes observations jusqu'au lac de Dambea, et au-delà, et d'être les témoins oculaires de ces pluies, qui y tombent régulièrement l'espace de trois mois. Les anciens n'ont eu ni l'un ni l'autre de ces avantages; ainsi la source du Nil et la cause de ses débordemens annuels leur devoient être inconnues. Il n'en est pas de même des cataractes. De tout temps les Égyptiens les ont eues devant les yeux, surtout la dernière qui sépare la Nubie de l'Égypte. Chaque cataracte est un amas de hauts rochers, au travers desquels coule le Nil en forme de cascade. Il y auroit de la témérité à tenter d'y faire passer une barque. Le cours du Nil n'est praticable que lorsqu'il est dans l'Égypte; car il y a sept de ces cataractes en remontant d'Égypte à la source du Nil.

L'on ne peut pas douter que le Nil ne se jette dans la mer Méditerranée par sept embouchures. Les anciens les nommoient Pelusiacum, Taniticum, Mendesium, Pathmeticum, Sebenniticum, Bolbitinum, Canopicum. Voilà d'où vient que Virgile, parlant du Nil, lui donne l'épithète de *septemgeminus : Et septemgemini turbant trepida ostia Nili.* Et Ovide, celle de *septemfluus : Perque papyriferi septemflua flumina Nili.* Ptolomée, il est vrai, en met deux autres, qu'il appelle, l'une Pineptimi, et l'autre Diolcos. Pline en met quatre sans les nommer. Strabon et Diodore disent en général qu'il y en avoit plusieurs. Tous ces auteurs ne se contredisent point pour cela. Ils parlent des embouchures que l'on avoit ajoutées aux sept qui étoient naturelles au Nil. Ptolomée s'en explique nettement, puisqu'il les appelle fausses embouchures, et qu'il les distingue des véritables embouchures. Ces sept véritables embouchures subsistent encore; mais elles ont changé de nom, et dans quelques-unes l'eau n'en sort plus continuellement, et avec la même abondance qu'autrefois. Le Pelusiacum Ostium est aujourd'hui celle de Thiné, au bout du lac Mantalé. Il n'en faudroit point d'autre preuve que les termes mêmes : en effet, *pelousion* en grec, et *thiné* en arabe, signifient l'un et l'autre de la boue. Mais il y en a une qui paroît démonstrative. Selon Diodore et Strabon, il y avoit mille trois cents stades, c'est-à-dire, à peu près cinquante-quatre lieues, depuis l'Ostium Pelusiacum jusqu'à l'Ostium Canopicum. Or, Thiné est précisément à cinquante-quatre lieues de Madié, qui est le Canopicum Ostium des anciens. Thiné est donc l'embouchure Pélusiaque. L'Ostium Tanicum, ou Taniticum, ainsi nommé à cause de la ville de Tanis, est l'embouchure Eumm-Messarège, près de San, qui est l'ancienne ville de Tanis.

La ville de Mendès avoit aussi donné son nom à l'Ostium

Mendosium. Mendès étoit dans la province dont Thémuis, aujourd'hui Théméi, étoit la capitale. Par conséquent, l'embouchure de Dibé, que quelques peuples de la Méditerranée appellent Pesquière, est le Mendosium des anciens; car cette embouchure n'est pas éloignée de Théméi. Il n'y a nulle difficulté pour l'Ostium Pathmeticum, ou Phamiticum, qu'Hérodote appelle Bucolicum. Tout le monde convient que c'est l'embouchure de Damiette, étant indubitable que le Bogas, dans lequel est Damiette, étoit la Pathmétique des anciens. L'on peut dire la même chose des deux embouchures; savoir, de la Sebennytique et de la Bolbitique. L'une est l'embouchure de Brullos. Au sortir du lac de Brullos, il y a un canal qui aboutit à la mer. Les anciens l'appeloient Ostium Sebennyticum, à cause de la ville *S*ebennytus, aujourd'hui Samarinoud. L'autre est l'embouchure de Rosette, c'est-à-dire, de l'ancienne ville Bolbitina. Strabon a marqué si distinctement la distance qu'il y avoit du phare d'Alexandrie à l'Ostium Canopicum, qu'il paroit qu'elle ne convient qu'à l'embouchure qu'on nomme à présent la Madié. Selon cet auteur, il y avoit de l'un à l'autre cent cinquante stades, autrement six lieues et deux tiers de lieue; c'est la distance que mettent encore aujourd'hui les Égyptiens de Madié au phare d'Alexandrie. Outre cela, l'Ostium Canopicum avoit pris son nom de la ville Canopé, parce qu'il n'en étoit pas éloigné. Or, la ville d'Abouquir est l'ancienne ville Canopus, et l'embouchure la plus proche d'Abouquir est assurément, la Madié. Cette connoissance des sept anciennes embouchures du Nil sert beaucoup à expliquer le passage de Ptolomée, où cet auteur met neuf embouchures du Nil. Il parle là des embouchures d'Aschtom-Jamassé, entre Brullos et Damiette, et de celle qui étoit à l'ouest d'Aschtom, mais qui est à présent entièrement ensablée.

Le Caire. Le grand Caire, capitale de l'Égypte, fut d'abord bâti par Omar Ebnas, lieutenant d'Omar, second calife. Il lui donna le nom de Fosthath, qui veut dire *pavillon.* En l'an 974, Janher, général de Moës-Ledin-Illah, changea ce nom en celui de Cahera, qui signifie *victorieuse.* Cette ville est située sur la rive droite du Nil, et a dix à douze milles de circuit, y comprenant le vieux Caire et Boulaq. Sa longitude est quarante-neuf degrés, et sa latitude vingt-neuf degrés trente minutes. L'on peut juger du nombre de ses habitans par celui des juifs et des chrétiens, qui n'est rien en comparaison de celui des autres citoyens. L'on y compte cependant huit mille juifs et vingt mille chrétiens, la plupart Coptes, les autres Grecs, Arméniens, Maronites, et quelques Latins. Les Coptes ont leur patriarche, et les Grecs le leur. L'un et l'autre prennent la qualité de patriarche d'Alexandrie. Les cordeliers de Jérusalem, les capucins et les jésuites sont les seuls religieux dont il y ait des missionnaires au Caire.

Si l'on veut, on peut comparer le Caire à Paris. Il y a certainement au Caire un plus grand nombre d'habitans, mais moins de maisons qu'à Paris, quoiqu'il y ait près de treize cents édifices publics; savoir : sept cent vingt mosquées, qui ont chacune un prédicateur ou un minaret, ou espèce de clocher, et quatre cent trente sans clocher et sans prédicateur; quatre-vingts bains publics. Le nombre des bains particuliers va à l'infini. Il n'y a pas un particulier un peu à son aise qui n'en ait un dans sa maison. Enfin, un collége nommé Sama, ou en arabe Azchar, la mosquée des fleurs. C'est là que les Chaféi, les Maleki, les Hambuli, les Hanefi, c'est-à-dire, les quatre pontifes ou les quatre chefs des quatre sectes de la loi, ont leur siége, et exercent leur juridiction. Ils sont égaux entre eux, et nul n'a de supériorité au-dessus de l'autre. Ils sont ex-

trêmement honorés dans la ville, et ils y ont une grande autorité. L'on prend par an des greniers du grand-seigneur deux mille charges, soit de blé, soit de légumes, pour l'entretien du collége, qui en a bien encore autant, et souvent davantage, par les legs qu'on lui fait. On y enseigne les principes du mahométisme, la logique, l'astronomie, l'astrologie judiciaire, et l'histoire.

Malgré ce grand nombre d'édifices publics, il n'y a rien dans le Caire de tout ce qui fait la beauté d'une ville. Il n'y a qu'une seule place publique, nommée la Romeile. Elle est devant le château, sans arbres, sans fontaine, sans ornement et sans la moindre chose qui fasse un beau point de vue. Les rues sont étroites et sans alignement. Comme elles ne sont point pavées, l'on marche presque partout dans un terrain poudreux à l'excès, qui incommode fort. Il n'y a que dans les rues où demeurent les gens riches et distingués qu'on est à couvert de cette incommodité, par le soin qu'ils prennent de faire arroser tous les jours devant leurs maisons. A l'entrée et à la sortie de ces rues, il y a des portes cochères que l'on ferme le soir. Cette précaution met en sûreté pendant la nuit tous ceux qui y sont logés. Il seroit inutile que les rues fussent plus larges qu'elles ne le sont. On ne voit au Caire ni carrosse, ni calèche, ni chaise à porteurs. Les grands seigneurs et les esclaves, les cavaliers de profession et les Arabes vont à cheval par la ville. Tout le reste, juifs, Turcs, chrétiens, janissaires, soldats, et ceux qui sont d'une condition médiocre, n'ont point d'autre monture que des ânes. Les dames mêmes, de quelque qualité qu'elles soient, ne vont point autrement. Le nombre des rues est considérable. Cependant il n'y en a presque pas une où il n'y ait un réservoir d'eau, et un abreuvoir pour faire boire les animaux ; chaque réservoir a un ou deux tuyaux et une tasse de cuivre suspendue à une chaîne. Mais l'eau de ces réservoirs est souvent d'un

mauvais goût et un peu salée. Aussi il n'y a que les passans qui ont grande soif qui en boivent. On ne boit dans toute la ville que de l'eau du Nil : on l'apporte dans des outres sur le dos des ânes ou des chameaux.

Les maisons sont assez élevées, et sont à plusieurs étages. Elles sont bâties de briques, ou moitié de briques et moitié de pierres. Malgré cela, l'extérieur a je ne sais quoi de triste. L'on ne voit que de simples murailles nues, sans saillies, et l'on peut dire sans fenêtres; car le peu qu'il y en a est fermé par des grilles de bois, de peur que les passans ne voient les femmes. La magnificence des maisons est au dedans, et du côté des cours. Leurs divans surtout, et leurs salles, ont quelque chose de beau et de grand. Ce ne sont que jets d'eau, que compartimens de marbre, et toutes sortes d'embellissemens.

Le canal, qui traverse le Caire d'un bout à l'autre, est l'unique chose extérieure qui pourroit donner quelque idée de la ville; mais l'eau n'y coule que l'espace de trois ou quatre mois; le reste de l'année elle est si basse, qu'elle y croupit et qu'elle en fait un cloaque. Ce canal n'a point d'autre source que le Nil. Il en sort immédiatement, et quand il est plein, ses eaux se répandent dans sept ou huit petits étangs, qui sont, les uns dans la ville et les autres aux environs, et vont se perdre à trois lieues du Caire, dans le lac des Pélerins de la Mecque. Ptolomée nomme Amnis Trajanus, Quinte-Curce, Oxius, et les Turcs, Merakemi, c'est-à-dire, *pavé de marbre*, ce long canal, à l'entrée duquel le pacha, accompagné des milices, se rend tous les ans au commencement du mois d'août. Quelques jours auparavant l'on y fait une digue, et le jour que le pacha vient là en cérémonie, on coupe la digue en sa présence, et à l'instant on précipite dans l'eau une poupée de terre, qui est de hauteur d'homme; restes pitoyables de la superstition des anciens Égyptiens, qui, tous

les ans, immoloient de la sorte une fille au dieu du Nil.

Le seul château du Caire a des choses plus remarquables que tout le reste de la ville. Cette citadelle a une vaste enceinte ; elle n'est ni forte ni régulière : elle domine absolument la ville, mais elle est dominée par la montagne qui est au levant. Elle a pour garnison les janissaires et les azaps, qui y ont leurs logemens, leurs magasins d'armes et leur artillerie. Cela les rend si fort les maîtres de la place, que toutes les fois qu'ils viennent à se révolter, ils sont en état d'en chasser le pacha, qui y a son palais. Ce fut la reine Sémiramis qui fit construire ce château. Elle y mit une nombreuse garnison de Babyloniens (ce qui lui donna le nom de *Babulon*), afin de tenir toujours en échec Memphis, située vis-à-vis, à l'occident du Nil, et d'empêcher cette capitale de se révolter. Un long aqueduc, dit Strabon, y conduisoit de l'eau du Nil, par le moyen de plusieurs pompes, et des roues que cent cinquante esclaves faisoient tourner. Aujourd'hui c'est un aqueduc bâti de pierres taillées en pointe de diamans, et qui est soutenu par trois cent vingt arcades. Dans le temps de la crue du Nil, c'est de ce fleuve qu'on fait venir l'eau ; hors de là on la fait venir d'une source, et ce sont soixante bœufs qu'on emploie à faire aller les roues. Les inscriptions arabes dont cet aqueduc est chargé font voir qu'il a été plus d'une fois réparé par les princes mahométans.

Outre cet aqueduc, il y a dans le château un puits, connu communément sous le nom de *puits de Joseph*, ou de *puits de Limaçon*, parce qu'il est taillé spiralement en vis. Il a seize pieds de large dans œuvre, sur vingt-quatre de long. Sa profondeur est de deux cent soixante-quatre pieds, mais en deux coupes, qui ne sont point perpendiculaires l'une à l'autre. La première coupe a cent quarante-huit pieds, et la seconde en a cent seize. On tire l'eau par le moyen d'une double roue et d'un double

chapelet de cruches de terre. Les bœufs dont on se sert pour cela descendent jusqu'au bas de la première coupe, par une galerie creusée, aussi bien que le puits, dans le pur roc, et qui règne tout autour du haut en bas. C'est l'ouvrage des Babyloniens. Élevés à la fatigue, et ayant pris sous Ninus et sous Sémiramis du goût pour le merveilleux, ils firent une pareille entreprise. L'utilité qui en revient n'est pas considérable. Peut-être qu'autrefois l'eau qu'on en tiroit étoit bonne à boire, mais à présent elle est saumâtre.

Le vieux Caire étoit l'ancienne Leté, dit Flav. Joseph. Cambyse établit dans cette ville les Babyloniens, qui demeurèrent en Égypte après qu'elle eut été conquise. Comme quelque temps après Leté se trouva presque dans la même enceinte que le château nommé *Babulon*, ce nom leur devint commun, et Leté ne fut plus appelée que Babylone, d'où l'on voyoit de l'autre côté du Nil les pyramides. *Hinc pyramides, quæ apud Memphim sunt in ulteriore regione, manifestè apparent, quæ quidem propinquæ sunt.* Babylone étoit donc située à l'orient du Nil, vis-à-vis de Memphis. Elle devint dans la suite des temps si considérable, qu'elle étoit ville épiscopale quand les chrétiens en furent les maîtres. L'on y voit encore aujourd'hui quinze églises, dont l'une est desservie par les Grecs ; les autres, entre lesquelles est Notre-Dame de Babylone, sont desservies par les Coptes. Oxus, roi de Perse, avoit fait bâtir dans le quartier qu'on nomme Quasser et Chama, un fameux temple, qu'il avoit dédié à la divinité du feu. On y entretenoit une si grande clarté, qu'il fut appelé le Château-des-Bougies. Dans le même quartier est une chapelle souterraine dans l'église de Saint-Sergius. La tradition constante et ancienne du pays étant que c'est dans ce lieu-là qu'étoit la maison que Jésus-Christ, Notre-Dame et saint Joseph, habitèrent

tout le temps qu'ils furent en Égypte, pour se mettre à couvert des poursuites du roi Hérode, tous les chrétiens y accourent en dévotion. Elle est entre les mains des pères cordeliers de Jérusalem, et ils y font les fonctions de missionnaires.

Alexandre. Alexandrie, l'ouvrage du grand Alexandre, cette ville si fameuse, la demeure des Ptolomées, la capitale de l'Égypte, la rivale d'Athènes et de Rome, en fait de sciences et de beaux-arts, peuplée à l'infini, opulente, superbe dans ses bâtimens, où l'on ne voyoit que temples, que palais, qu'édifices publics, que places environnées de colonnes de marbre; cette ville, qui, dans les premiers siècles du christianisme, rendoit encore son nom plus illustre qu'il ne l'avoit été du temps du paganisme, par la multitude et la magnificence de ses églises, par la sainteté de ses évêques et leur zèle à défendre la foi, par le courage héroïque d'un million de martyrs, par la profonde érudition, le génie sublime, les écrits de ces grands hommes qui ont été et qui sont du nombre des lumières de notre religion; cette ville est depuis longtemps ensevelie sous ses ruines, et n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine mérite-t-elle d'être mise au rang des villes du second ordre, soit pour son enceinte, soit pour la quantité des habitans. Elle doit au commerce tout ce qu'elle est. Comme elle a deux ports excellens, les vaisseaux y abordent volontiers. Le vieux port est destiné pour les bâtimens des sujets du grand-seigneur, et le port nouveau est ouvert aux Européens.

Mais, malgré ce changement total, un voyageur a bien de quoi contenter sa curiosité. Il retrouve l'ancienne Alexandrie au milieu même de ses ruines : il n'a qu'à suivre pas à pas la description que Strabon en a faite; partout il en découvrira assez de vestiges pour juger de l'étendue de cette ville et pour reconnoître les lieux où

étoient placées les choses dont il parle. Les deux ports, qu'ils appellent *Kibotoi* et *Eunosis*, sont le port vieux, et le port nouveau d'à présent. *Ralotis* est la partie de la ville qui borde le port vieux, et qui s'étend jusqu'au port nouveau. Le Septem Stadium étoit la presqu'île qui est entre les deux ports. Du côté du port neuf est l'île de Phare, où étoit bâtie la tour du fanal. Il y avoit communication de l'une à l'autre île par un pont, sur lequel passoit un canal d'eau douce. Il suffit de jeter les yeux sur les deux ports, tels qu'ils sont aujourd'hui, pour y apercevoir, du moins en général, tout ce que les anciens en ont dit. Dans le reste, il faut examiner jusqu'aux moindres débris des anciens monumens qui sont de tous côtés aux environs de la nouvelle Alexandrie. En effet, en les examinant avec attention, l'on voit que c'est dans la plaine qui aboutit à la porte de Rosette qu'étoient les palais des Ptolomées, leur ancienne bibliothèque, les sépulcres d'Alexandre et des Ptolomées; car, proche leur palais, ils avoient, au sud du Lochias, un petit port qui ne servoit qu'à eux. L'entrée en étoit fermée par des jetées de pierres, qui paroissent encore dans la mer. Ce port s'étendoit jusqu'à l'île Antithodus, qu'on nomme le Pharillon, dans laquelle il y avoit un palais et un théâtre.

Au sud-est de ce port, à peu près où est l'église de Saint-George, étoit l'Emporium dont parle Strabon; un peu plus loin, ce petit cap que le même auteur appelle Posidium, à cause d'un temple dédié à Neptune. Marc-Antoine alongea ce cap par un môle dont la tête subsiste. Il y fit bâtir un palais nommé Timonium. Quand la mer est calme, tout enseveli qu'il est sous l'eau, on en distingue une si grande multitude de débris, que l'on voit bien qu'il étoit d'une grande étendue et d'une grande magnificence. Strabon fait le détail des choses remarquables

qui étoient depuis là jusqu'à la porte de la marine; il parle surtout d'un temple élevé à l'honneur de Jules-César. C'est en vain qu'on chercheroit à déterrer la place où chaque chose étoit. Il ne reste pas même de quoi fonder sur cela la plus légère conjecture. Cependant les fondations du Cesarium devoient être immenses, solides et profondes, puisqu'il y avoit deux obélisques dans l'enceinte de ce superbe temple. *Obelisci sunt Alexandriæ ad portum*, dit Pline, *in Cæsaris templo.*

Comme la colonne connue sous le nom de colonne de Pompée subsiste encore, elle sert, pour ainsi dire, de guide, et fait connoître le *Necropolis*, cet endroit de l'ancienne Alexandrie où elle étoit. Outre les grottes sépulcrales, ce quartier contenoit le temple de Sérapis, tant vanté par les anciens, dans lequel on voyoit une statue du soleil, toute de fer, qui étoit agitée et attirée, dit Rufin, par une pierre d'aimant posée dans la voûte. Il étoit si magnifique, qu'il n'y avoit, au rapport d'Ammien, que celui du Capitole qu'on pût lui préférer. *Post Capitolium quo se venerabilis Roma in æternum attollit, nihil orbis terrarum ambitiosius cernit Serapæo templo.* L'amphithéâtre, le stadium, le lieu destiné aux jeux et aux combats, qu'on représentoit tous les cinq ans; le Panium, qui est la butte de Nathour, d'où l'on a une vue charmante et fort étendue; le collége, avec ses longs portiques; le tribunal de la justice et les bois sacrés; et enfin une grande place qui aboutissoit à la porte de Canopus.

Au sortir de cette porte commençoit l'hippodrome pour la course des chevaux. Il étoit de la longueur de trente stades, et alloit jusqu'à *Nicopolis*, nommée aujourd'hui Casserquiassera. Ce faubourg alloit jusqu'à la mer. Auguste attaqua et prit par là Alexandrie. Nicopolis devoit être quelque chose de considérable; car l'on y

voit encore les restes d'un château carré long, flanqué de vingt tours, délabré à la vérité, mais reconnoissable. Le port pouvoit contribuer à la grandeur de ce faubourg. Il étoit si commode et si sûr, que Vespasien s'y embarqua, dit Joseph, lorsqu'il entreprit la conquête de Jérusalem. C'est là proprement qu'Alexandrie, y compris son faubourg, finissoit. Par conséquent, selon la supputation de Diodore, cette ville avoit, dans une de ses longueurs, soixante-dix stades, qui font plus de deux lieues et demie, puisqu'il assure qu'il y avoit une rue ornée de palais et de temples, qui avoit cent pieds de large, et quarante stades de la porte, apparemment de la porte du vieux port, jusqu'à la porte de Canopus; car c'est dans cette distance, d'un bout à l'autre, que l'on trouve encore aujourd'hui, presqu'à chaque pas, des morceaux de colonnes brisées.

Mais si ces ruines, ces débris, ces masures plaisent et instruisent ceux qui ont du goût pour l'antiquité, quelle doit être leur admiration à la vue des monumens que le temps a épargnés, et qui sont dans leur entier, ou il s'en faut peu; savoir : la colonne de Pompée, les deux obélisques de Cléopâtre, quelques citernes et quelques tours de l'enceinte de la ville! La colonne de Pompée est de granit et d'ordre corinthien, haute de quatre-vingt-dix-neuf pieds, compris son piédestal et sa corniche. Le piédestal a quatorze pieds de hauteur et dix-huit cent vingt-huit pieds cubes. Le chapiteau a onze pieds de haut, et quatre cent quatre-vingt-huit pieds cubes; le fût soixante-neuf pieds de haut, et trois mille trois cent quarante-sept pieds cubes; ainsi le tout fait cinq mille six cent quatre-vingt-trois pieds cubes. Le pied cube de granit pèse deux cent cinquante-deux livres; par conséquent, le poids de la colonne entière est de quatorze mille deux cent soixante-dix quintaux et soixante-

seize livres. Cependant ce poids énorme est élevé et supporté sur plusieurs pierres cramponnées entre elles avec du fer. Deux de ces pierres sont couvertes d'hiéroglyphes renversés. Les quatre faces du piédestal sont tellement placées, qu'elles ne répondent pas directement aux quatre parties du ciel : sur la face, qui est du côté de l'ouest, déclinant un peu au nord, il y a dans la plinthe une inscription grecque en cinq lignes ; mais, à huit ou dix lettres près, séparées, et nullement de suite, le reste est presque effacé. Il est étonnant que tout ce qu'il y a eu d'anciens auteurs n'aient pas donné la moindre connoissance du temps auquel cette colonne a été placée, du nom de l'ouvrier, de l'usage qu'on en vouloit faire ; étant la plus haute et la plus singulière qui ait été vue dans le monde, à ce que l'on sache, il étoit du devoir des historiens de marquer en détail ces circonstances. Quelques modernes l'ont appelée la colonne de Pompée, et ce nom lui est demeuré ; mais assurément ils l'ont fait sans aucun fondement, s'ils parlent de sa première construction. Il y a de fortes conjectures qu'elle est faite du temps de Ptolomée Évergètes I^er^, et non pas sous les dynasties des Égyptiens, sous les Perses, lorsqu'ils étoient maîtres de l'Égypte, ou sous Alexandre, encore moins sous les Romains.

Les deux obélisques dits les obélisques de Cléopâtre, qui, selon Pline, furent faits par ordre du roi Mesphée *quos excidit Mesphees rex quadragenumbinum cubitorum*, et qui furent mis dans le temple de César, sont de granit, égaux, chargés d'hiéroglyphes, et près l'un de l'autre ; mais l'un est debout et l'autre est par terre. L'obélisque qui est debout a cinquante-quatre pieds de roi hors de terre, et un peu plus de trois pieds dans la terre. Sa largeur d'en bas a six pieds huit pouces. Il pose sur une base de granit de six pieds de hauteur, et huit en

carré; ce qui fait les soixante-trois pieds, ou les quarante-deux coudées, marquées par le même auteur. Si l'on a pu vérifier toutes ces dimensions, on en a l'obligation à M. Claude Le Maire, consul de la nation françoise au Caire. Au mois d'octobre 1718, il employa son crédit pour obtenir la permission de faire déchausser l'obélisque, découvrir la base, et le reste qui étoit enterré. Mais il en est de ces obélisques comme de la colonne de Pompée. On ignore dans quel temps et par les ordres de qui ils ont été apportés à Alexandrie. Il est vraisemblable que celui qui fit bâtir le temple de Jules-César les trouva à Alexandrie même, et qu'il voulut que ce qui avoit servi à l'embellissement des palais des monarques grecs, servît à orner son nouveau temple. En effet, le roi Mitrées, qui régnoit à Héliopolis, fut le premier qui fit faire des obélisques du granit que l'on tira de la carrière de Syène. Plusieurs monarques égyptiens en firent faire dans la suite à son exemple, la plupart dédiés au soleil, et couverts d'hiéroglyphes. Ils crurent par là augmenter la magnificence de leurs palais et des villes où ils se plaisoient, ou qu'ils vouloient rendre considérables. Il est donc à présumer que les monarques grecs se conformèrent à cette coutume, n'ayant rien tant à cœur que de rendre Alexandrie une ville fameuse par tous les endroits imaginables. Il leur étoit même aisé d'avoir de ces sortes d'ouvrages. Il y en avoit déjà plusieurs en Égypte. Outre cela, le granit ne leur manquoit pas; la carrière de Syène étoit d'une vaste étendue, et ils n'ignoroient pas que les îles qui sont près de la dernière cataracte, entre autres l'Éléphantine, la Phile et la Tacompues, sont pleines de carrières de cette espèce de marbre précieux.

Toutes les citernes qui étoient dans Alexandrie ne subsistent pas. Il y en avoit une si grande quantité qu'elles faisoient une seconde ville souterraine; mais il en reste

plusieurs : on ne peut rien voir de plus achevé en ce genre-là ; belles pierres, belles voûtes, et si bien cimentées, que rien ne s'est encore démenti. Il y avoit une communication du Nil à ces citernes, et toute la ville n'avoit point d'autre eau à boire que celle qu'on en puisoit. Et c'est ce qui fit que les soldats de Jules-César, lorsque ce prince assiégeoit Alexandrie, ayant trouvé le moyen de faire entrer l'eau de la mer dans les citernes, la ville, faute d'eau douce, fut obligée de capituler et de se rendre. Pour ce qui est du peu de murailles et de tours qui sont restées de l'enceinte de la ville, leur architecture est la seule chose qui mérite quelque attention. Elle n'est point romaine, elle ne peut être que grecque ou sarrasine. Les tours étoient fort vastes ; elles sont à présent dégradées en quelques endroits. Qui ne croiroit pas y trouver aussi quelque monument considérable du christianisme, qui a été si florissant à Alexandrie pendant plusieurs siècles? Il n'y en a néanmoins aucun. Les églises même de Saint-Marc, desservies par les Grecs, et celle de Sainte-Catherine desservie par les Coptes, n'ont absolument rien qui frappe et qui soit remarquable.

Deux choses hors d'Alexandrie attirent les étrangers, l'île du Phare et le lac Maréote, quoique l'idée seule du temps passé y puisse faire plaisir. Le Phare, parce que l'on dit que c'est dans une maison qui étoit au nord sur le rivage de la mer, que les septantes firent en soixante-douze jours leur version de la Bible. En mémoire de cette version, les juifs et les gens de toute nation s'assembloient autrefois un jour de l'année dans cette île, et y célébroient une grande fête.

Le lac Maréote ou le lac Charei, parce que son port, dit Strabon, étoit plus fréquenté et qu'il produisoit beaucoup plus que le port Cibotus, le port vieux, dans lequel le fleuve Calito, après avoir traversé ce lac, alloit se jeter.

L'embarras d'un voyageur qui n'a que ses livres à consulter, augmente à chaque pas, car tous ces lieux-là ont changé de nom; les Grecs les appeloient d'une manière, et les Latins d'une autre : par exemple, dans César, le vieux port est le port d'Afrique; dans Strabon, c'est le port Tegamus; le port nouveau, dans César, est le port d'Asie; dans Strabon, c'est Taurus; ainsi des autres. Ce sont aujourd'hui de nouveaux termes. Pour être parfaitement au fait, il faut savoir s'orienter, entendre la langue du pays, et examiner les choses à loisir et avec exactitude.

Thèbes. Que n'a point dit toute l'antiquité de Thèbes, autrement *Diospolis magna?* Il n'est pas un auteur qui n'en ait parlé comme d'une ville dont la grandeur et la beauté étoient au-dessus de toute expression. Diodore veut que son circuit fût de 140 stades, qui font six lieues, à quelque chose près. Strabon lui donne même 80 stades de longueur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il falloit que son étendue fût prodigieuse, puisqu'elle fut nommée *la ville aux cents portes.* Non-seulement elle fut la capitale de l'Égypte, mais sous Sésostris elle étoit même la capitale de l'Orient. Sa situation étoit d'autant plus commode et plus avantageuse pour nourrir les milliers d'habitans qu'elle contenoit, que le terrain des environs est admirable, et que le Nil traversoit la ville. Or, cette superbe ville a eu le même sort qu'Alexandrie et que Memphis. On ne la connoît plus que par ses ruines; mais avec cette différence que, malgré les malheurs où elle a été exposée, malgré les efforts qu'ont faits les Carthaginois, le roi Cambyse, les Romains sous Cornélius Gallus pour la détruire de fond en comble, après l'avoir pillée et saccagée, il n'est pas d'endroit dans toute l'Égypte où il soit resté tant de beaux monumens, et tant de choses qui méritent d'être vues.

Par exemple, à l'est du Nil, on voit six portes entières du château dans lequel étoit renfermé le palais des rois de

Thèbes; ce sont autant de chefs-d'œuvre de la plus parfaite architecture. Au sortir de chaque porte, on trouve une longue avenue de sphinx et de toutes sortes de statues de marbre qui conduisoit au palais; cela n'est rien en comparaison du grand salon de ce palais. Il est soutenu de cent douze colonnes, qui ont soixante et douze pieds de haut, et douze pieds et un tiers de diamètre, toutes couvertes de figures en relief et peintes. Les murailles et le plancher sont peints aussi hors du salon en différens péristyles; l'on peut compter jusqu'à mille colonnes, quatre colosses de marbre, et plusieurs obélisques, dont deux sont de porphyre, et quatre de granit. Un peu plus loin est le château et le sépulcre du roi Osymandüas, dont parle Diodore; la chambre du sépulcre est tout entière : pour ce qui est du château, il est réduit à deux pièces avancées, presque en demi-lune, sur lesquelles sont représentés les combats et les triomphes de ce prince. De tous côtés on y trouve des colonnes, les unes avec des bas-reliefs, et les autres non sculptées, plusieurs temples à demi ruinés, et les débris de la bibliothèque.

Ce qui est au couchant du Nil n'est pas moins curieux que ce qui est à l'orient. Sans parler des temples de Vénus et de Memnon, des galeries pleines d'hiéroglyphes, des colonnes, il y a des choses que l'on peut dire être uniques dans le monde; savoir, les sépulcres des rois de Thèbes, et trois statues colossales; les deux premières, dont a tant parlé Strabon, sont remplies d'une vingtaine d'inscriptions soit grecques, soit latines; la troisième est la statue du roi Memnon qui, selon la tradition des anciens Égyptiens, rendoit un son au lever du soleil. L'on prétend qu'il y a eu jusqu'à quarante-sept sépulcres des rois de Thèbes. Il paroit que sous le règne de Ptolémée-Lagus, il n'en restoit déjà plus que dix-sept. Diodore dit que du temps de Jules-César le nombre en étoit encore diminué; au-

jourd'hui il en reste dix, cinq entiers, et cinq à demi ruinés ; ce qui suffit pour donner l'idée que l'on doit avoir d'une chose aussi singulière que celle-là, et qui ne cède en rien à la magnificence des tombeaux des rois de Memphis, c'est-à-dire des pyramides. Les sépulcres de Thèbes sont creusés dans le roc, et d'une profondeur surprenante. On y entre par une ouverture qui est et plus haute et plus large que les plus grandes portes cochères. Un long souterrain, large de dix à douze pieds, conduit à des chambres, dans l'une desquelles est un tombeau de granit élevé de quatre pieds ; au-dessus est comme une impériale qui le couvre, et qui donne un véritable air de grandeur à tous les autres ornemens qui l'accompagnent. Salles, chambres, tout est peint depuis le haut jusqu'en bas. La variété des couleurs, qui sont presque aussi vives que le premier jour, fait un effet admirable ; ce sont autant d'hiéroglyphes qu'il y a de figures d'animaux et de choses représentées ; ce qui fait conjecturer que c'est là l'histoire de la vie, des vertus, des actions, des combats, des victoires des princes qui y sont inhumés : mais il en est des hiéroglyphes des Égyptiens comme des caractères de quelques peuples anciens, qu'il nous est à présent impossible de déchiffrer. S'il arrive jamais que quelqu'un parvienne à en avoir l'intelligence, on aura l'histoire de ce temps-là, qui nous est inconnue, et qui vraisemblablement n'a jamais été mise par écrit. Outre l'histoire du temps, on aura l'abrégé des superstitions des Égyptiens ; car il y a quelques-unes de ces chambres où l'on voit différentes divinités représentées sous des figures humaines, les unes ayant des têtes de loup, les autres de chien, de singe, de bélier, de crocodile, d'épervier. En d'autres endroits, ce sont des corps d'oiseaux avec des têtes d'hommes ; dans d'autres chambres, ce sont des sacrifices qui sont peints : les sacrificateurs avec leurs habits bizarres ; les esclaves les mains liées derrière le dos,

ou debout, ou couchés par terre ; tous les instrumens qui servoient aux sacrifices. Dans d'autres, ce sont les instrumens de l'astronomie, des arts, du labourage, de la navigation ; des vaisseaux qui ont pour proue et pour poupe des becs de grue et d'ibis, et pour voiles des soleils et des lunes.

Restes de l'ancienne Égypte païenne Quand on a vu le Caire, les environs de Memphis, d'Alexandrie et de Thèbes, l'on peut dire qu'on a vu les beaux monumens qui nous restent de l'ancienne Égypte ; cependant il y en a plusieurs autres, quoique éloignés les uns des autres, et répandus dans presque toute l'Égypte, que tout curieux doit aller voir, soit pour en admirer la magnificence, soit pour en tirer bien des connoissances par rapport à l'histoire et aux sciences ; du moins est-il bon d'en avoir une liste générale. La voici. Vingt-quatre temples entiers, ou peu endommagés; savoir, ceux de Pan à Themüis ; de Vénus à Aphroditopolis; d'Isis, avec une inscription grecque, à Aspeos-Artemidos ; de Mercure à Hermopolis ; du Soleil à Tanis la supérieure ; de Jupiter, Hercule, et la Victoire, à Hieracon, avec une inscription latine ; d'Antée à Antéopolis, avec une inscription grecque ; d'Osiris à Abydus ; de Vénus, avec une inscription grecque, à Tentyris; d'Isis à Tentyris; d'Apollon à Apollinopolis-Parva, avec une inscription grecque; de Horus à Coptos; de Sérapis à Thèbes; de Memnon à Thèbes; d'Apollon et Jupiter à Hermonthis; d'Isis à Hermonthis ; de Pallas à Latopolis; du poisson Latus à Latopolis; de Lucine à Lucinæ-Civitas; d'Apollon à Apollinopolis-Magna; d'Apollon, avec une inscription grecque, à Ompos ; d'Isis, avec une inscription grecque, à Phile; de l'Épervier à Phile.

Les auteurs anciens font mention de quatre-vingts temples fameux en Égypte ; mais l'on n'y voit que quelques ruines, et quelques colonnes de cinquante-six autres ; un labyrinthe entier, avec une inscription grecque ; plus de

cinquante grottes sépulcrales peintes et sculptées, surtout à Phtontis, et dans le mont de Benihassan, au nord d'Arsinoë; plusieurs catacombes remplies de momies d'hommes, d'oiseaux, de chiens, de chats, etc., embaumés; plusieurs bains, qui ont quelque chose de remarquable, ou par la situation du lieu, ou par les ornemens qu'on y avoit faits.

Le bain Mehamma, par exemple, qui est à un mille de Chair-Fadel; c'est un carré long de dix à douze pieds de large, et de douze à quinze pieds de long. Il a huit réduits, qui ont six pieds aux deux flancs, et deux pieds au fond. Le tout est creusé dans le roc. L'eau en est vive et douce. Dans le bain, comme dans les réduits, il y a toujours deux pieds d'eau, et quelquefois pendant l'été un peu moins. On y descend par huit marches. Proche de l'entrée, qui est à rez-terre, il y a plusieurs anciens tombeaux taillés également dans le roc. L'idée que les femmes turques ont de l'eau de ce bain, a quelque chose de singulier. Elles viennent s'y baigner tous les dimanches, pour implorer le secours de la sainte Vierge, et surtout pour avoir des enfans. Leur prière est courte, et se réduit à ce peu de paroles, qu'elles répètent souvent : *sette Maria Eini si oulad au Benaïé*. A quelque distance de ce bain est le puits qu'on nomme *Birelbah*. Ce puits est rond, de quinze à vingt pas de diamètre; quoiqu'il soit taillé dans le roc, on y a pratiqué des marches; la descente en est si facile, que les bestiaux descendent jusqu'au fond pour y boire; l'eau est d'une source abondante, et qui ne tarit jamais. Le puits de Sémiramis au château du Caire. Dix-huit obélisques, deux à Alexandrie, dix à Thèbes, quatre à Phile, un à Arsinoë, et un à Héliopolis. Vingt grandes pyramides, et un plus grand nombre de petites. La plus grande des trois qui sont auprès de l'ancienne Memphis, à trois lieues du Caire, a 500 pieds de hauteur perpendiculaire, et 670 de talus. On y monte en dehors

par 220 degrés, chacun d'environ 3 pieds de haut. Il manque 24 ou 25 pieds à la cime, où l'on trouve une esplanade de 10 à 12 pieds en carré.

Outre cela cette pyramide est ouverte, et a une porte du côté du nord, élevée de 45 pieds au-dessus du terrain. On entre par un canal qui va en pente de 85 pieds de long, 3 pieds 6 pouces de large en carré. Après ce canal on en trouve un autre, qui va toujours en montant; il a 96 pieds de long, 3 pieds 4 pouces de haut et de large. Au sortir de ce second canal, à droite, est un puits qui est à sec; il va en biaisant, et l'extrémité est bouchée de sable. De plain-pied au puits est une allée de 113 pieds de longueur, et de 3 pieds de largeur en carré, qui est terminée par une chambre longue de 18 pieds, large de 16, haute de 21, jusqu'à l'angle de la voûte en dos d'âne. A l'heure qu'il est, il n'y a dans cette chambre ni tombeau ni corps; tout a été enlevé il y a plusieurs siècles. On revient sur ses pas jusqu'au haut du second canal; là on monte par un glacis de 136 pieds de long; de chaque côté il y a une banquette avec des mortaises, au nombre de 28 par banquette; la largeur du glacis est de 6 pieds, et sa hauteur de 24 jusqu'au fond de la voûte, qui est en dos d'âne. Au haut du glacis on trouve une plate-forme, et de niveau un canal incrusté de granit, qui a 21 pieds de long, 3 pieds 8 pouces de large, et 3 pieds 4 pouces de haut. Du canal on entre dans la salle destinée à servir de sépulture; elle a 32 pieds de longueur, 16 de largeur, et 16 de hauteur. Pavé, plancher, murailles, tout est incrusté de granit. Au fond, à 4 pieds et 4 pouces du mur, est le tombeau; il est de granit, et d'une seule pierre, sans couvercle. Il a 7 pieds de longueur, 3 de largeur, demi-pied d'épaisseur, et 3 de hauteur; lorsque l'on frappe dessus, il résonne comme une cloche.

En général, si l'on veut avoir une connoissance parfaite

des pyramides, il faut qu'on examine de quels matériaux elles sont bâties, quelle est leur figure, leur dimension, leur destination, leur nombre, le temps auquel elles ont été élevées, quand elles ont été ouvertes, qui sont ceux qui les ont dépouillées, surtout les trois de Memphis, de leurs ornemens, et des richesses qui y étoient renfermées. Ce détail demande bien des recherches, mais ce n'est point une chose impossible ; il ne reste presque plus rien à déterrer sur cela ; les principaux articles sont éclaircis, et donnent un grand jour à l'histoire des monarques qui ont régné à Memphis. A deux lieues de Beni-Sumed, proche un vieux château nommé *Tumairaq,* détruit, et qui n'est plus qu'un tas de décombres rougeâtres, il y a une douzaine de cavernes, où l'on mettoit les chiens que l'on embaumoit ; l'on y trouve plusieurs chiens desséchés en momies, couverts de suaires, enterrés uniquement dans le sable, n'y ayant nulle part aucune apparence de cercueil : au lieu qu'à Berei-Kassan rien n'est plus commun que des chiens et des chats embaumés, que des momies d'hommes, les uns et les autres mis dans des caisses.

Restes de l'ancienne Égypte chrétienne Le patriarcat d'Alexandrie comprenoit sept métropoles, et près de quatre-vingts évêchés dans l'Égypte seule ; car la province Pentapolimine, la Libye seconde, la Nubie et l'Abyssinie étoient aussi sous ce patriarcat. Quoique le temps et la fureur des musulmans aient détruit la plupart des villes épiscopales, et réduit les autres en de misérables villages, on peut aisément, au milieu de ce chaos, découvrir le nom et la situation de chaque siége, et distinguer le département de chaque métropole. Il ne s'agit que de faire quelques voyages sur les lieux, de faire des extraits des conciles et des auteurs ecclésiastiques, de lire les histoires et les ménologes des Coptes, de leur faire des interrogations sur ce qui regarde leur église : avec ce secours,

les traces de la tradition les plus effacées deviennent sensibles. On peut effectivement sur les lieux s'orienter, et placer chaque siége épiscopal dans le district de sa métropole. On peut, avec le nom arabe moderne, découvrir l'ancien nom grec ou copte, et par là dresser une carte égyptienne purement ecclésiastique. Les Coptes d'aujourd'hui ont conservé quelques évêchés, mais en petit nombre, ou plutôt ils n'en ont que les noms.

Après tout, les beaux monumens du christianisme, qui restent en Égypte, sont quatre-vingts monastères entiers, et dont on a le plan, avec le nom et la description de leur situation. Ces lieux, qui ont fait autrefois un paradis terrestre des déserts de la Thébaïde, de Scété, de Tabenne et de Sinaï, subsistent, du moins occupent la même place que celle où étoient les anciens. Entre ces monastères, les plus distingués sont ceux de Saint-Antoine au désert, de Saint-Antoine, ou Piper, sur le Nil, de Saint-Paul ermite, de Saint-Macaire, des Suriens, des Grecs, de Saint-Pacôme, de Saint-Arsène, de Saint-Paëse à Scété, de saint Paëse dans la Thébaïde, de Saint-Sennodius, de l'abbé Hor, de l'abbé Pithynon, de l'abbé Apollon, de la Poulie sur le Nil, de la Fenêtre à Antinoë, de la Croix, des Martyrs, de Jarnous ou du Pronostic, de Saint-Jean d'Égypte, de Saint-Paphnuce, de Sainte-Damiane, de Sinaï, de Raithe. L'église de Deïr-el-Bacara est peu de chose, et d'une structure très-commune; mais dans la nef il y a dix belles colonnes doriques, qui ont chacune deux pieds de diamètre. Il y en a six dans le chœur, et à l'autel deux pilastres qui ont des chapiteaux corinthiens. L'on voit dans la même ville un petit temple, qu'on nomme le temple des Muses. Rien n'y frappe tant la vue que les globes serpentins ailés qui sont au haut de la voûte, c'est-à-dire plusieurs serpens. Chaque serpent, par ses plis et replis, forme un globe; à chaque globe il

y a deux ailes, l'une à droite et l'autre à gauche. A Kefour, la chapelle de Saint-Athanase, que les Coptes appellent la Barque de Saint-Athanase. Outre plusieurs colonnes qui sont entre les fenêtres du dôme, il y a un couvercle de marbre blanc, de sept pieds de haut et de trois de large, fait en dos d'âne, et debout pour servir d'ambon. Dans le cimetière, qui est hors de la ville, est une chapelle de Saint-Théodore ; on y voit, quoiqu'elle soit presque entièrement démolie, cette inscription : *Theodoroc Pimartœroc Nicetec chou.*

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DU BERNAT AU PÈRE FLEURIAU.

Au Caire, le 20 juillet 1711.

Mon révérend père, nous ne pouvons trop faire pour vous témoigner notre parfaite reconnoissance des services continuels que vous nous rendez, et à nos missions, dont vous avez le soin depuis tant d'années. C'est pour vous donner en mon particulier des marques de la mienne, que j'ai tâché de me mettre en état de répondre, comme vous le désirez, aux questions que vous m'avez faites sur la *religion des Coptes,* et sur leurs rites ecclésiastiques. Je crois avoir acquis présentement toutes les connoissances qui m'étoient nécessaires pour vous en donner des explications sûres et précises. Mais je pense, mon révérend père, qu'avant de parler de la créance des Coptes, et de la manière dont ils traitent les choses de la religion, il est à propos de donner une notion générale de la nation.

Les Coptes se disent les habitans naturels du pays, descendus des anciens Égyptiens, qui ont eu, dans les

premiers temps, leurs rois Pharaons, et qui, dans la suite, ont subi le joug des Perses, des Grecs, des Romains, des empereurs de Constantinople, des Arabes, et enfin des Turcs. Depuis plus de vingt-deux siècles, toujours soumis à des puissances étrangères, ils se sont soustraits, comme je le dirai bientôt, à la domination des empereurs grecs de Constantinople, et ils sont tombés sous l'esclavage des Sarrasins et des Turcs; et des chrétiens ont eu la lâcheté et le malheur de se donner à des maîtres mahométans. La raison qu'ils en apportent, c'est que les empereurs faisoient violence à leur conscience, et prétendoient, à force de mauvais traitemens, les obliger à recevoir les décisions du concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon à Flavien, à reconnoître deux natures en Jésus-Christ, à anathématiser Dioscore leur patriarche, et Sévère, patriarche d'Antioche. Les gouverneurs, disent-ils, et les autres officiers envoyés de Constantinople, n'épargnoient ni les indignités ni les massacres. Quand ils mangeoient, ils forçoient quatre Égyptiens de soutenir la table, et s'essuyoient les mains à leurs barbes, affront le plus insupportable qu'on pût leur faire. Tout ce que ces malheureux purent obtenir, c'est qu'en cet état, et pour sauver leurs barbes, ils se mettoient une serviette sur les épaules. En mémoire de cette humiliante sujétion, ils portent encore aujourd'hui sur les épaules une espèce de serviette qu'ils nomment *sonta*, d'une toile rayée, et qui pend des deux côtés : ils s'en font presque tous un ornement, et plusieurs Turcs les imitent en cela.

Quant aux cruautés, ils assurent qu'un jour trente et un mille des leurs furent égorgés à Alexandrie, pour avoir refusé de se soumettre au concile de Chalcédoine. *Abulbaracat* fait mention de ce terrible massacre dans son histoire; un historien turc, que j'ai lu, le décrit; mais j'aime mieux m'en rapporter à un historien grec de na-

tion, et qui, par conséquent, ne sauroit être soupçonné d'en avoir trop dit; il se nomme *Seid-ba-Batrik*, c'est-à-dire, *Seid*, fils de *Batrik*, et a écrit en arabe. Il dit qu'*Apollinaire*, ayant été sacré patriarche d'Alexandrie à Constantinople, sous l'empire de Justinien, environ l'an 552, arriva à Alexandrie avec une armée, et que les Égyptiens s'obstinant à ne pas le recevoir, il en fut tué une infinité. Les Égyptiens, qui ne sont pas gens à s'exposer au hasard des combats, se contentèrent de murmurer et de se plaindre, jusqu'à ce que les conquêtes des Sarrasins dans la Syrie leur parurent une occasion sûre de se tirer d'une domination qui leur étoit devenue si odieuse. En 639, ils les invitèrent à entrer en Égypte : le gouverneur, pour l'empereur Héraclius, outre que dans l'âme il avoit des sentimens contraires au concile de Chalcédoine, craignoit encore d'être puni pour n'avoir pas exécuté l'ordre qu'il avoit reçu d'envoyer du secours à Constantinople, lorsque cette ville avoit été assiégée par les Perses; il livra donc le Caire aux Arabes dès qu'ils s'y présentèrent, ne capitulant que pour les Égyptiens, et leur abandonnant les Grecs. Ceux-ci se jetèrent sur des barques, et se réfugièrent à Alexandrie, d'où l'année suivante, après un long siége, ils furent contraints de se retirer par mer en Grèce. C'est ainsi que *Seid-ba-Batrik* raconte ce triste événement; et il ajoute que tout ce qu'il y avoit alors de Grecs en Égypte, quitta le pays, sans que je sache en quel temps ceux qu'on y voit présentement y sont venus s'y établir.

Me voilà venu à l'époque, ou près de l'époque des noms de *Melchites* et de *Coptes*. Les Grecs, qui confessent deux natures en Jésus-Christ, selon le concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon, sont appelés *Melchites*, c'est-à-dire, *royalistes*, du mot arabe *melck*, qui signifie *roi*. Les Égyptiens, déclarés contre le concile de Chalcédoine,

s'appellent *Coptes*. *Seid-ba-Batrick*, parlant de la reddition du Caire, dit que le gouverneur ne capitula que pour les Coptes; mais comme il n'a écrit que deux cents ans après, on peut croire qu'il a usé d'anticipation, donnant ce nom au peuple qui l'a eu dans la suite. Et il en est de même d'*Elmacin*, lorsqu'il dit que *Mahomet* recommanda à ses Arabes d'entretenir l'amitié avec les Coptes. Ce n'est que sous le patriarcat d'*Aba-Khaël*, en 459 de l'ère et des martyrs, comme on compte ici, ou en 742, comme nous comptons, qu'*Abulbaracat* commence proprement à faire la distinction des *Melchites* et des *Coptes*. Avant ce temps-là, il donne aux premiers le nom de *Chalcédoniens*, et honore les seconds de celui d'*orthodoxes*.

Vous me demandez, mon révérend père, si les Coptes convertis font quelque nombre; et je vous répondrai, après vous avoir exposé la situation où je vois maintenant cette nation. Je crois la pouvoir diviser à peu près comme nous divisons la France en trois états, du clergé, de la noblesse (si l'on peut appeler nobles des gens à qui le port des armes est absolument interdit), et du peuple. Le clergé est composé d'un patriarche, avec le titre de patriarche d'Alexandrie, quoiqu'il fasse sa résidence ordinaire au Caire comme en la capitale; de onze ou douze évêques, de plusieurs prêtres, d'un grand nombre de diacres, de clercs inférieurs, de célèbres monastères de Saint-Antoine, de Saint-Paul et de Saint-Macaire. Bien que les Coptes soient sous la domination des Turcs, ils se sont, jusqu'à cette heure, préservés de la simonie, et chez eux les dignités ecclésiastiques ne sont point vénales comme chez les Grecs. Pour y parvenir, ils ne s'adressent point au bacha, et ne lui comptent point d'argent. Après la mort du patriarche, les évêques, les prêtres, et les principaux de la nation s'assemblent au Caire pour lui élire un successeur; et comme il faut qu'il soit *betoul*, c'est-à-dire, qu'il

ait gardé une perpétuelle chasteté, ils le choisissent entre les moines. Si, dans l'élection, les suffrages étoient tellement partagés qu'ils ne pussent s'accorder sur un sujet, alors ils écrivent, en des billets séparés, les noms de ceux qui ont le plus de voix, les mettent sur l'autel, où l'on dit la messe trois jours de suite, pour demander à Dieu qu'il fasse connoître qui est le plus digne de remplir la chaire de saint Marc. Enfin, un enfant, qui est diacre, tire un des billets, et le moine dont le nom s'y trouve écrit est déclaré patriarche. On va le chercher dans son monastère, et après l'avoir installé au Caire, où il doit résider, il est conduit à Alexandrie, et placé sur la chaire de saint Marc. On m'a assuré qu'ordinairement ce n'est pas sans beaucoup de résistance de sa part, qu'un moine ainsi élu quitte son désert, et accepte la dignité patriarcale.

Les évêques sont dans une extrême dépendance du patriarche, qui les élit à son gré. Ils sont obligés à la continence; mais il y en a qui auparavant ont été mariés. Ils sont dans les provinces les receveurs du patriarche pour une espèce de dîme destinée à son entretien, et chacun sait ce qu'il doit payer. Celui de Jérusalem est le plus considérable; il est l'administrateur du patriarcat pendant la vacance du siége; il fait aussi sa résidence au Caire, parce qu'il y a peu de Coptes à Jérusalem, et il se contente d'y aller une fois l'an pour y célébrer les fêtes de Pâques. J'ai lu dans leur pontifical le nom de cinquante évêchés, qui sont réduits au petit nombre que j'ai marqué; les Turcs portent partout la désolation. Quoiqu'il n'y ait pas d'obligation aux prêtres de vivre en continence, il y en a néanmoins qui ne sont pas mariés, et qui ne l'ont point été. Au reste, les Coptes n'ont pas d'empressement pour la prêtrise, et il faut souvent les y forcer. On les retient de peur qu'ils n'échappent; et seulement au moment de l'ordination, on les laisse s'avancer d'eux-mêmes vers l'au-

tel, afin de conserver la liberté requise pour l'ordination. Ce qui leur cause cet éloignement pour la prêtrise, n'est pas tant l'humilité et le respect pour le sacré ministère, que la crainte de la pauvreté. Comme ils sont tirés du peuple, qui ne subsiste que de son travail, ils considèrent que ce nouvel emploi leur emportera la plus grande partie de leur temps, et les détournera de vaquer à leur métier, qui peut seul les mettre en état de pourvoir à l'entretien de leur famille, l'Église ne leur fournissant plus rien.

On peut juger par là quelle science peuvent avoir des gens qui sortent très-souvent de la boutique à l'âge de trente ans, pour être élevés au sacerdoce. Ils ont été jusqu'à présent tailleurs, tisserands, orfèvres ou graveurs; mais savent-ils lire en copte, cela suffit pour les ordonner prêtres, parce que la messe se dit et l'office se fait en cette langue, que pourtant la plupart d'entre eux n'entendent pas. De là vient que, dans les missels, l'arabe est toujours mis vis-à-vis du copte; et outre cela, c'est toujours en arabe que l'épître et l'évangile se lisent à la messe. Il faut ajouter ici que la nécessité les contraint souvent de reprendre leur premier métier, surtout quand il ne les expose pas aux yeux du public. Quelques-uns ne laissent pas cependant de se montrer comme auparavant à la boutique : ils s'y occupent du travail des mains qui est recommandé aux clercs, et dont saint Paul ne se dispensoit pas ; mais saint Paul gardoit des bienséances dont ceux-ci ne se mettent pas beaucoup en peine. Il faut cependant convenir que les prêtres coptes, quelque peu de mérite qu'ils aient, sont universellement respectés des peuples. Tout ce qu'il y a de plus considérable et de plus distingué dans la nation se courbe devant eux, leur baise la main, les priant de la leur mettre sur la tête. Les monastères se remplissent de sujets, qui peut-être renoncent volontiers aux biens de la terre, mais qui, en effet, n'en ont point à quitter.

On a de la peine à comprendre ici qu'en Europe, des jeunes gens de condition, et qui pourroient se flatter de réussir dans le monde, s'ils y demeuroient, sacrifient courageusement à Jésus-Christ, dans la vie religieuse, leurs personnes, leurs biens, leurs espérances : cela passe les Coptes, je ne dis pas pour l'imiter, mais pour le concevoir. Ce qu'ils appellent monastères de religieuses, ne sont, à proprement parler, que des hôpitaux, qui servent de retraite à de pauvres femmes, veuves la plupart, qui n'ont pas de quoi subsister chez elles. Tous ces monastères n'ont point d'autre fonds que celui des aumônes, qui sont assez grandes, à raison de la condition de ceux qui les font. D'ailleurs la vie y est fort frugale, et n'occasionne pas de dépense.

Le second état est composé de ceux qu'ils nomment *Mebachers*. Ce mot arabe, en sa propre signification, se prend pour des envoyés, des messagers; en latin, *nuncii;* ainsi ils appellent l'Évangile *Bechaier,* et les évangélistes *Mebacherim;* mais, dans l'usage commun, *Mebacher* est un partisan, un homme d'affaires, fermier, receveur, secrétaire, intendant de la maison des grands, emplois qui sont devenus héréditaires dans les familles de ceux qui les possèdent. Ces *Mebachers* coptes sont la plupart très-riches, principalement une douzaine qui sont à la tête des autres. Le bacha qui commande dans toute l'Égypte, et vingt-quatre *beys* qui la partagent en autant de gouvernemens particuliers ou de provinces, et tous les officiers, tant généraux que subalternes, ou sont incapables, ou dédaignent de s'appliquer au détail de leur bien et de leurs affaires. Ils veulent de l'argent, sans qu'il leur coûte seulement la peine de s'instruire d'où et comment il leur vient. Ils remettent donc tout entre les mains des Mebachers coptes, dont la fidélité leur est moins suspecte que celle des Turcs et des juifs. C'est encore sur cette estime de la fidélité des

Coptes, que les grands les prennent à leur service, et aiment à en avoir pour domestiques.

Enfin le troisième état comprend les artisans et les paysans. Quelques-uns de ceux-là sont assez aisés ; mais le grand nombre peut à peine, par son travail, suffire au jour présent. Ils sont réduits incontinent à la mendicité si une maladie leur survient, ou si les forces leur manquent. Au reste, on ne peut pas leur reprocher, comme on fait souvent à ceux de France, qu'ils sont eux-mêmes la cause de leur misère par leur mauvaise économie, consommant en bonne chère, dans un jour, ce qu'ils ont gagné pendant la semaine.

Quant au nombre des Coptes convertis et catholiques, je vous dirai qu'il y a environ seize ans que vous nous procurâtes, comme vous savez, un ordre du roi pour venir commencer l'établissement d'une mission en cette ville. La commodité du commerce y attirant quantité de Grecs, d'Arméniens, de Suriens, sans parler des François et des autres Européens négocians qui y sont établis en assez grand nombre, nous y avons trouvé de l'occupation suffisamment pour n'avoir pas le loisir d'en aller chercher ailleurs. Ainsi je ne puis être bien informé de l'état des Coptes qui habitent dans les autres parties de l'Égypte. A en juger par ceux qui sont ou qui viennent au Caire, je crois pouvoir dire qu'il y a plus d'ignorance et de grossièreté dans toute la nation qu'autre chose : quelques-uns de nos missionnaires sont résolus d'aller incessamment visiter les Coptes qui habitent le long du Nil, dans la Haute et Basse-Égypte. Mais nous avons quatre grâces particulières à obtenir de la bonté de Dieu, pour vaincre les obstacles qui nous paroissent s'opposer à une sincère réunion des Coptes à l'Église romaine. Le premier est je ne sais quel fond d'aversion invétérée à l'égard des Francs. Le second, qui est plus grand

que le premier, est cette profonde ignorance où ils sont pour ainsi dire ensevelis; ignorance qui produit en eux une insensibilité déplorable pour tout ce qui concerne la religion. Le troisième obstacle à leur conversion est une timidité que la nature semble leur inspirer, et que l'éducation augmente. Encore que l'Égypte soit le pays de tout l'empire ottoman où la religion chrétienne s'exerce avec le plus de liberté, et que pour cette raison un grand nombre de chrétiens des autres endroits s'y réfugient, toutefois les Coptes s'imaginent que tout seroit perdu si les Turcs s'apercevoient de quelque correspondance et de quelque union avec les Francs. « Ce seroit, disent-ils, un prétexte à ces infidèles de redoubler leurs mauvais traitemens, qui ne nous sont pas déjà épargnés, et nous craignons de nous exposer à de plus grands. » Le quatrième obstacle est un attachement opiniâtre aux erreurs de leurs pères, et une prévention fomentée par leur ignorance contre la doctrine du concile de Chalcédoine. On a beau les convaincre : on croit les avoir persuadés, et ils retournent aussitôt à leurs premiers égaremens.

Ces chrétiens sont, comme les autres d'Orient, grands observateurs du jeûne, faisant quatre carêmes dans l'année. Le premier, et qu'ils appellent le grand carême, leur est commun avec nous; mais il est plus long et plus rigoureux : car il est de cinquante-cinq jours, et commence neuf jours avant le nôtre, c'est-à-dire au lundi de la Sexagésime. Comme les samedis, excepté celui de la veille de Pâques, ne sont point jours de jeûne pour les Coptes, non plus que les dimanches, ces cinquante-cinq jours de leur carême se réduisent à quarante. Le second carême est de quarante-trois jours pour le clergé, et de vingt-trois seulement pour les autres, avant la nativité de Notre-Seigneur. Le troisième, avant la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, est encore inégal pour le

clergé et pour les autres : pour ceux-ci il n'est que de treize jours, et ceux-là le commencent dès le lendemain d'après la semaine de la Pentecôte; en sorte qu'il est ou plus long ou plus court, selon que Pâques est plus ou moins avancé, et quelquefois il va jusqu'à trente jours. Enfin le quatrième carême avant la fête de l'Assomption de la sainte Vierge est de quinze jours. Ils ont encore un petit carême de trois jours, qui précède le grand, en mémoire de trois jours que Jonas fut dans le ventre de la baleine. Ce n'est pas dans ces carêmes la même régularité que dans celui d'avant Pâques ; car, outre que le poisson est permis, il n'y a point d'heure fixe pour les repas ; et la coutume ayant prévalu sur la loi du jeûne, tout se réduit à ce que nous appelons abstinence, en y comprenant celle des œufs et du laitage. Mais l'intervalle de Pâques à la Pentecôte, lequel ils nomment *Khamsin* en arabe, c'est-à-dire cinquantaine, est exempt de tout jeûne, et même de celui du mercredi et du vendredi.

J'étois préparé sur les questions que vous me faites, mon révérend père, touchant les sacremens ; et je m'étois instruit d'une matière si importante avec toute l'application possible, non-seulement cherchant les occasions de voir et de considérer comment les Coptes les administrent, en consultant les plus habiles d'entre eux, mais aussi en lisant attentivement leurs rituels et leurs autres livres ecclésiastiques. J'ai déjà dit que les Coptes manquent de catéchisme. Demandez-leur si tous les sacremens sont d'institution divine, ils n'entendent pas même la question ; mais quand vous la leur expliquez par parties, ils confessent avec vous que Jésus-Christ les a tous institués et recommandés à son Église. Je ne croirois pas me faire bien entendre dans la suite, si je n'expliquois pas auparavant ce qu'ils nomment *meïron et galilaum*. L'un est le saint chrême, du mot grec *muron*, et l'autre est de

l'huile bénite. La consécration du *meïron* est de grande dépense, et elle ne se fait qu'avec beaucoup de cérémonies par le patriarche assisté des évêques. Le *galilaum* n'est pas d'un si grand prix, et ne demande pas tant de cérémonies. C'est une huile qui, ayant servi à rincer le vaisseau où étoit le *meïron*, demeure sanctifiée par le mélange des gouttes ou des particules qui en restoient. Si cette sorte d'huile manque, les prêtres en bénissent d'autre pour les usages que je dirai.

Cette espèce de prélude m'a paru nécessaire ; je passe à la pratique des Coptes dans l'administration des sacremens. Voici celle du *baptême :* la mère, parée le plus proprement qu'il lui est possible, avec son enfant qu'elle a aussi ajusté proprement, se présente à la porte de l'église. Là, l'évêque ou le prêtre, ministre du sacrement, fait de longues prières sur tous les deux, commençant par la mère. Ensuite il les introduit dans l'église, et fait sur l'enfant six onctions d'une huile bénite pour les exorcismes. Ces premières onctions sont suivies de trente-six autres avec du *galilaum* sur autant de différentes parties du corps. Après quoi il bénit les fonts baptismaux, y versant à deux reprises de l'huile bénite, et faisant à chaque fois trois formes de croix : il fait encore trois formes de croix avec du *meïron;* et tout cela est accompagné de longues prières. La bénédiction des fonts finie, il y plonge l'enfant trois fois : la première, il le plonge jusqu'à la troisième partie du corps, en disant : *Je te baptise au nom du Père;* à la seconde, il le plonge jusqu'aux deux tiers du corps, en disant : *Je te baptise au nom du Fils;* à la troisième, il le plonge entièrement, en disant : *Je te baptise au nom du Saint-Esprit.* Aussitôt il administre au nouveau baptisé le sacrement de la confirmation et celui de l'eucharistie en la seule espèce du vin. Il trempe le bout du doigt dans le calice, et le met dans la bouche de l'enfant. Comme les

Coptes ne réservent point l'eucharistie, ils célèbrent le baptême avant la messe, et à la fin ils communient l'enfant baptisé.

Le baptême est immédiatement suivi de la *confirmation*, qui est administrée par le même prêtre en cette manière : il fait de longues prières, et réitère trente-six onctions aux mêmes endroits du corps de l'enfant; mais celles-ci se font avec du *meïron*. A l'onction du front et des yeux, il dit : *Chrême de la grâce du Saint-Esprit;* à celle du nez et de la bouche : *Chrême, gage du royaume des cieux;* à celle des oreilles : *Chrême, société de la vie éternelle et immortelle;* aux mains en dedans et en dehors : *Onction sainte à Christ notre Dieu et caractère ineffaçable;* sur le cœur : *Perfection de la grâce du Saint-Esprit, et bouclier de la vraie foi;* aux genoux et aux coudes : *Je vous ai oint du saint chrême au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Ensuite il le revêt d'une robe blanche avec une ceinture, et lui met une couronne sur la tête.

La vénération des Coptes envers l'*eucharistie*, qu'ils appellent *korban*, est extrême, et va jusqu'à en préparer la matière avec les plus grandes précautions. Il faut que le froment soit beau, et ait été acheté des deniers de l'église, ou offert par une personne de profession honnête; le sacristain pétrit la pâte en récitant sept psaumes, y mêle du levain, et la met au four, qui doit être placé dans l'enceinte de l'église. Tout pain sans préparation passeroit pour profane; mais, pour vouloir l'observer à l'égard du vin, ils se sont laissés aller à un grand abus. Car, rejetant le vin naturel et usuel, ils en emploient un artificiel. Ils choisissent des raisins, secs à la vérité, et plus gros que ceux qu'on mange en France; mais ils les pèsent et les laissent tremper trois jours ou davantage dans de l'eau d'un poids égal, qu'ils exposent au soleil; ensuite

ils en expriment le suc, et, après l'avoir laissé reposer quelque temps, ils s'en servent pour la messe. En Éthiopie, où la même pratique s'observe, et où l'on n'a pas comme en Égypte la commodité d'avoir du vin, j'étois extrêmement en peine comment je pourrois dire la messe. M. Poncet, médecin françois et bon chimiste, qui a voyagé dans ce pays-là, tâcha de me rassurer, en me disant que l'eau qui pénètre le raisin le rétablit en son suc naturel, et que, par conséquent, ce qui en est exprimé est le suc naturel du raisin même, et un vin véritable. Quant à la consécration du *korban* ou de l'*eucharistie*, elle se prononce en ces termes pour le pain : « Et il nous a laissé ce grand sacrement adorable, et il a voulu être livré à la mort pour le salut du monde. Il prit du pain en ses mains pures, saintes, sans tache, bienheureuses et vivifiantes ; et il leva les yeux au ciel, vers vous, Dieu son père tout-puissant, et il rendit grâces. » En cet endroit, le peuple dit *amen*. Le prêtre reprend : *Et il le bénit ;* et le peuple répète *amen*. Le prêtre reprend : *Et il le consacra ;* et le peuple dit encore *amen*. Le prêtre continue : « Et il le rompit et le donna à ses saints disciples et apôtres qui étoient purs, disant : Prenez, mangez-en tous ; ceci est mon corps qui sera rompu pour vous et pour plusieurs, et qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. » Et le peuple répond *amen*. Le prêtre passe à la consécration du calice : *Et il prit de même ce calice après avoir soupé, et il le mêla de vin et d'eau, et il rendit grâces*. A ces dernières paroles, le peuple dit *amen*. Le prêtre ajoute : *Et il le bénit ;* le peuple redit *amen*. Le prêtre ajoute : *Et il le consacra ;* le peuple dit encore *amen*. Le prêtre poursuit : « Et il en goûta, et le donna aussi à ses saints disciples et apôtres qui étoient purs, disant : Prenez, buvez-en tous ; ceci est mon sang du nouveau testament, qui sera répandu

pour vous et pour plusieurs, et qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. » Et le peuple répond *amen*.

Je ne vous arrêterai pas, mon révérend père, sur la conformité de créance entre nous et les Coptes, touchant la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et touchant la transsubstantiation. Ils conviennent aussi, avec nous, de l'adoration due à cet honorable sacrement, et le père Vanslèbe, dominicain, a eu raison de l'assurer : mais ils la rendent en un temps différent; c'est immédiatement avant la communion, et après que le prêtre a divisé l'hostie. Alors le diacre avertit les assistans à haute voix : *Courbez vos têtes devant le Seigneur;* et le prêtre, se tournant vers eux avec l'hostie sur la patène, l'élève en disant : *Voici le pain des saints*. Les assistans se courbent profondément, et répondent : *Soit béni celui qui vient au nom du Seigneur*. Quand ce que l'on vous a dit seroit vrai, que tous les prêtres coptes d'une église environnent celui qui célèbre la messe, et la disent avec lui, ils ne feroient en cela que ce qui se faisoit autrefois, tant dans l'Église latine que dans l'Église grecque. Mais ce n'est plus leur pratique, non plus que la nôtre. Le prêtre célébrant est toujours assisté d'un diacre ou de deux : le patriarche et les évêques ont encore un prêtre assistant, et ce prêtre et les diacres communient toujours à la messe à laquelle ils ont servi. Les autres, soit prêtres, soit diacres, se tiennent hors du *heikal*, c'est à-dire, du sanctuaire, et ne communient point.

La communion du peuple se fait de cette manière. Le prêtre tourné vers lui, et tenant en ses mains l'eucharistie, dit à haute voix : « Voici le pain des saints; que celui qui est pur de péchés s'en approche; mais que celui qui est souillé de péchés s'en éloigne, de peur que Dieu ne le fou-

droie : pour moi, je me lave les mains de son péché. » Alors les hommes s'avancent vers le sanctuaire, et reçoivent la communion sous les deux espèces. Le prêtre va ensuite la porter aux femmes, qui se tiennent dans la place où elles ont entendu la messe, et il leur présente la seule espèce du pain, sur lequel, avant de communier lui-même, il a fait deux croix avec l'espèce du vin ; la première, de son doigt qu'il a trempé légèrement dans le calice, la seconde, avec l'hostie qu'il a aussi trempée légèrement. Comme ils n'ont point la coutume de garder l'eucharistie, si quelqu'un tombe en danger de mort, on dit la messe pour lui à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, et on lui porte le viatique en la seule espèce du pain, sur lequel ont été faites les mêmes croix que pour la communion des femmes. Un respect malentendu, et la crainte des accidens, ont fait cesser parmi eux la coutume qui s'observe, non-seulement dans l'Église romaine, mais dans toutes les sociétés différentes de chrétiens d'Orient, de garder l'eucharistie. Ils font à ce sujet ce conte : Un serpent, disent-ils, se glissa dans un coffre où l'eucharistie avoit été mise, et la mangea plusieurs fois de suite. Sur quoi le patriarche, ayant été consulté, ordonna que le serpent seroit coupé par morceaux, et que chacun des prêtres qui avoient consacré mangeroit son morceau : ils en moururent tous, et les autres n'ont pas voulu, depuis ce temps-là, s'exposer à un semblable danger.

Touchant le sacrement de pénitence, c'est encore une entière conformité de créance avec nous, avec la différence du rit et de l'usage. Ils se croient obligés à la confession auriculaire, et à déclarer leurs péchés selon les espèces et le nombre. La confession finie, le prêtre récite sur le pénitent une oraison qui se dit au commencement de leur messe, pour demander

à Dieu le pardon et la rémission des péchés : mais, au lieu qu'à la messe elle se dit généralement pour le prêtre qui va célébrer et pour le peuple, elle est ici restreinte au pénitent, en y changeant quelques mots. Le confesseur ajoute une seconde oraison, qu'ils nomment bénédiction, et qui revient à celle que nous prononçons après l'absolution. J'appelle différence de rit, cette forme déprécative dont se servent les Coptes, de même que les Grecs, pour donner l'absolution. J'ai voulu m'éclaircir et m'enquérir des prêtres coptes, si, dans l'administration de ce sacrement, ils n'expriment rien en termes absolus; ce que j'en ai appris, c'est que le pénitent, avant de se retirer, dit : *J'ai péché, mon père; donnez-moi l'absolution;* et que le prêtre lui répond : *Soyez absous de tous vos péchés.* A l'égard des pénitences, les confesseurs n'imposent que quelques prières à ceux qui en savent, quelques prosternations qui sont parmi eux d'un usage fréquent, quelques jours de jeûne, qui d'ailleurs sont prescrits. Ordonner des jeûnes extraordinaires, ce seroit, disent-ils, faire connoître que celui qui s'est confessé est pécheur; ce seroit donner atteinte au secret de la confession.

Les Coptes appellent *sainte onction* le sacrement que nous appelons *extrême onction.* Voici de quelle manière ils administrent ce sacrement : le prêtre, après avoir donné l'absolution au pénitent, se fait assister d'un diacre. Il commence d'abord par des encensemens, et prend une lampe dont il bénit l'huile, et y allume une mèche. Ensuite il récite sept oraisons, qui sont interrompues par autant de leçons prises de l'épître de saint Jacques, et d'autres endroits de l'Écriture; c'est le diacre qui le lit. Enfin le prêtre prend de l'huile bénite de la lampe, et en fait une onction sur le front, disant : *Dieu vous guérisse, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Ce n'est pas tout ; il fait une semblable onction à tous les assistans, de peur, disent-ils, que le malin esprit ne passe à quelqu'un d'eux ; tant est grande leur ignorance ! Selon le rituel, ils peuvent être sept prêtres à administrer le sacrement, et alors chaque prêtre allume sa mèche et dit son oraison. Si c'est un évêque avec six prêtres assistans, il lui appartient d'allumer sept mèches et de dire les sept oraisons, et les prêtres lisent seulement les leçons. C'est toujours la même cérémonie, soit qu'elle se fasse à l'église après la confession, ou au logis des malades.

Les Coptes, comme les Grecs, ne reconnoissent d'*ordres sacrés* que le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat. Les sous-diacres n'entrent point dans le sanctuaire, et se tiennent à la porte, où ils lisent les prophéties et les épîtres ; de là vient qu'on les nomme communément diacres des épîtres, à la différence des diacres de l'évangile. De tous les ordres mineurs, ils n'ont que celui de lecteurs. L'ordination est accompagnée de très-belles prières, que j'ai lues avec édification : elle finit par la communion et par une exhortation que fait l'évêque à ceux qu'il a ordonnés, les avertissant de s'acquitter fidèlement des devoirs que l'ordre qu'ils viennent de recevoir leur impose. Je ne toucherai ici que ce qui me paroît essentiel. Pour les lecteurs, l'évêque leur fait sur le front quelques signes de croix avec de l'huile bénite, et leur présente le livre des Évangiles, qu'ils se mettent sur la poitrine. Il fait les mêmes signes de croix aux sous-diacres, et leur passe sur l'épaule une espèce de ceinture, à peu près comme nos diacres portent l'étole. Aux diacres, après les signes de croix sur le front avec l'huile bénite, et la ceinture passée sur l'épaule, il leur impose les mains sur la tête, et, faisant le signe de la croix, il dit : *Nous vous appelons à la sainte église de Dieu.* L'archidiacre ajoute, prononçant le nom de celui qui est ordonné : *Un tel, diacre de*

la sainte église de Dieu. Et l'évêque, réitérant trois signes de croix sur le front, lui dit : *Nous vous appelons, un tel, diacre au saint autel du saint, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* L'ordination des prêtres n'est guère différente, et il n'y a presque qu'à changer le mot de diacre en celui de prêtre; l'archidiacre dit : *Un tel, prêtre de la sainte église de Dieu,* et l'évêque répond : *Nous vous appelons, un tel, prêtre au saint autel du saint, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'avant la communion, l'évêque, tenant l'hostie d'un côté, la fait tenir de l'autre au nouveau prêtre; il prononce la confession de foi, et le nouveau prêtre la prononce avec lui; il lui donne la communion sous les deux espèces; et, après avoir récité quelques paroles de l'évangile de saint Jean, il souffle sur lui, en disant : *Recevez le Saint-Esprit. Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur sont remis; et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés sont retenus.* Selon ce que j'ai pu tirer d'eux en les interrogeant, ils font consister l'essence de l'ordination en ce que l'évêque donne l'hostie à tenir au nouveau prêtre. C'est à peu près la même cérémonie pour l'ordination des évêques, sinon que l'évêque consécrateur dit : *Nous vous appelons, un tel, évêque à l'église des orthodoxes d'une telle ville, qui sert Jésus-Christ, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Ensuite il lui met le livre des Évangiles sur la tête, lui fait tenir l'hostie de son côté, et réciter la confession de foi; il le communie; il souffle sur lui en disant, comme au prêtre : *Recevez le Saint-Esprit.*

J'ai déjà dit que les Coptes ont beaucoup de respect et peu d'empressement pour le sacerdoce, dont les fonctions ne sont pas lucratives, et ne s'accommodent pas à la nécessité où ils sont de gagner leur vie par le travail. En effet, un prêtre, outre le temps que lui emporte l'ad-

ministration des sacremens, est obligé tous les jours de réciter un office plus long que le nôtre, et divisé comme le nôtre en matines, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Il est vrai que comme cet office est tous les jours le même, ils le disent par cœur. Celui des évêques est plus long, et celui du patriarche est encore plus long. Les diacres ont aussi le leur, mais beaucoup plus court. Ils n'ont que trois messes; savoir : de saint Basile, de saint Grégoire, de saint Cyrille : la première est la plus courte, et celle qu'ils disent ordinairement, se contentant de dire une fois l'an chacune des deux autres. Ils la disent les dimanches et les fêtes, qui sont en assez grand nombre; ils la disent aussi dans les grandes églises les mercredis et les vendredis, et tous les jours de leurs carêmes. Au reste, ils s'y préparent avec grand soin. Le samedi et la veille des fêtes, vers le coucher du soleil, ils se rendent à l'église, pour n'en sortir qu'après la messe, et ils passent une bonne partie de la nuit à psalmodier : il y a même des laïques qui s'y renferment avec eux.

Il ne me reste plus, mon révérend père, qu'à vous exposer ce qui concerne le *mariage*. A la seule lecture du rituel, on est bientôt convaincu que les Coptes le reconnoissent pour un véritable sacrement; toutes les prières font mention de la grâce de Jésus-Christ, qui y est conférée. Quand deux personnes sont convenues de se marier, le prêtre se transporte au logis, les interroge sur les empêchemens, et les fiance en récitant quelques oraisons. Ensuite l'époux et l'épouse vont à l'église, et le prêtre, après les avoir confessés et avoir récité de longues prières, leur demande s'ils veulent s'accepter mutuellement. Le consentement étant donné de part et d'autre, il dit la messe et les communie. Voilà un sacrement célébré avec bien de la solennité : il seroit à souhaiter que dans la suite les Coptes en révérassent mieux la sainteté, et

qu'ils en connussent plus particulièrement l'engagement, ou plutôt qu'ils s'y astreignissent : car, non-seulement en cas d'adultère, mais pour de longues infirmités, pour des antipathies et des querelles dans le ménage, et souvent par dégoût, ils coupent le nœud sacré du mariage; et la femme, en cela, se donne la même licence que le mari. La partie qui poursuit la dissolution de son mariage s'adresse d'abord au patriarche, ou à son évêque, pour la lui demander; et si le prélat ne peut la dissuader, il l'accorde. La même partie retourne demander la permission de contracter un autre mariage, et l'obtient assez aisément. Si pourtant il arrive qu'ils n'aient à alléguer que des raisons si frivoles, qu'avec toutes leurs importunités ils ne puissent les faire recevoir, ou que, malgré le refus du prélat, ils trouvent un prêtre d'assez bonne composition pour les marier, ils en sont quittes pour être exclus de la participation des sacremens pendant quelque temps. Enfin, si tout leur est contraire, patriarche, évêques, prêtres, ils se portent à une étrange extrémité; ils vont devant le cadi ou magistrat turc, font rompre leur mariage, et en contractent un autre à la turque, qu'ils nomment *cheré*, mariage de justice. C'est la crainte de les voir aller à cet excès, au mépris de l'église, qui fait plier le patriarche et les évêques, et qui extorque d'eux les permissions qu'on leur demande. Cependant on m'a assuré que les exemples de dissolution de mariage ne sont pas fréquens, et que les personnes qui ont de la piété en ont horreur, surtout de ceux où le magistrat turc intervient.

Pour satisfaire à toutes les demandes que vous m'avez faites, mon révérend père, touchant les Coptes dans l'administration des sacremens, j'ai encore à ajouter deux de leurs pratiques, qui semblent avoir quelque rapport au baptême. La première est en mémoire du *baptême de Jésus-Christ*. Ils ont, en quelques-unes de leurs Églises, de grands

bassins ou des lavoirs qu'ils remplissent d'eau le jour de l'Épiphanie : le prêtre la bénit, y plonge les enfans, et le peuple s'y jette: quelques-uns se contentent de se laver les mains et le visage. Au défaut de lavoir, le prêtre bénit l'eau dans de grands plats, et chacun en prend pour se laver de même les mains et le visage. On m'a dit qu'à la campagne et sur les bords du Nil la bénédiction se fait sur la rivière même, où le peuple se baigne ensuite, et que plusieurs mahométans s'y baignent aussi, à l'imitation des chrétiens. Comme les Éthiopiens ont une semblable pratique, c'est ce qui a pu donner lieu de les accuser de renouveler le baptême le jour de l'Épiphanie. La seconde pratique que j'ai à vous expliquer, c'est la *circoncision* qu'ils ont prise, non pas des juifs, mais des mahométans, comme je l'ai déjà remarqué; c'est pourquoi on ne peut leur en parler qu'on ne les fasse rougir. Comme je m'en entretenois un jour avec un mébacher estimé de toute la nation pour sa capacité, et auquel les prêtres mêmes me renvoient pour répondre à mes questions : *Tenez pour certain*, me dit-il, *que la circoncision est parmi nous le caractère honteux de notre esclavage sous les mahométans; aussi nous nous en dispensons, et elle n'est plus usitée que parmi des ignorans.* Je crois que de là est venue une autre coutume. Se voyant ainsi confondus avec les juifs et les mahométans, et voulant se distinguer, ils se marquent d'une croix sur le bras ; ils se font piquer la peau avec une aiguille, et mettent dessus, ou du charbon broyé, ou de la poudre, qui laisse une marque ineffaçable, qu'ils ne manquent pas de montrer quand on leur demande s'ils sont chrétiens. C'est sans raison qu'on a dit que les Coptes observent le *sabbat :* je les vois tous occupés à leur travail en ce jour comme dans les autres jours de la semaine, et ils ne le quittent que le dimanche et les fêtes. Pour ce qui est du sang des animaux et de la chair des ani-

maux suffoqués, il est vrai qu'ils s'en abstiennent; les uns, seulement parce qu'ils ont vu dès l'enfance que chez eux on n'en mangeoit point; les autres, parce qu'ils estiment cette espèce de nourriture malsaine; enfin, les autres prétendent que les préceptes des apôtres de s'en abstenir s'étendent au temps présent.

Des usages des Coptes je passe à leur créance. Le point capital, et sur lequel ils sont intraitables, est de ne reconnoître en Jésus-Christ qu'une seule nature, une seule volonté, une seule action, comme une seule personne. Ils ne peuvent entendre parler du concile de Chalcédoine, de saint Léon, de l'empereur Marcien : ils les ont en horreur, et les chargent d'anathèmes, en leur reprochant d'avoir fortifié l'hérésie de Nestorius.

Voici quelle est la profession qu'ils font avant de communier : « Je crois, je crois, je crois, etc.; je confesse, jusqu'au dernier soupir, que c'est ici le corps vivifiant que votre fils unique, notre Seigneur et notre Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ, a pris de Notre-Dame la mère de Dieu, pure et immaculée sainte Marie : il l'a uni à sa divinité sans confusion, sans mélange, sans changement. Il l'a confessé généreusement devant Ponce Pilate; et il l'a livré pour nous au saint arbre de la croix, uniquement par sa volonté. Je crois que la divinité n'a pas abandonné l'humanité un seul moment. Il se donne pour le salut et pour la rémission des péchés, et pour la vie éternelle de celui qui le reçoit. Je le crois véritablement. Ainsi soit-il. » Ils croient donc et ils confessent que la divinité et l'humanité sont en Jésus-Christ sans confusion, sans mélange et sans changement.

Le schisme qui dure depuis plus de douze cents ans, n'a pu entièrement effacer de l'esprit des Coptes le respect qui est dû à l'Église romaine. Le patriarche se glorifie d'être successeur de saint Marc, et reconnaît que le pape

est successeur de saint Pierre. Il y a encore plus, car tous les ans ils solennisent une fête de la supériorité de saint Pierre sur les autres apôtres. A cette pensée, mon zèle et ma confiance se raniment : malgré les obstacles que je vois à leur conversion, je n'en désespère pas. Ce reste de respect pour l'Église romaine est une semence qui, après être demeurée long-temps cachée en terre, produira le fruit d'une réunion. J'en reviens encore à dire que le moyen le plus efficace de la hâter, est de commencer par écarter l'ignorance, d'augmenter le nombre des ouvriers de l'Évangile, et d'ouvrir des écoles ; ce seront les fruits des aumônes que vous nous procurerez.

P. S. Comme vous me demandez aussi dans votre lettre, mon révérend père, quelque éclaircissement touchant les *Melchites* qui sont en Égypte, il faut encore tâcher de vous satisfaire sur cet article. Les Coptes prétendent leur faire injure en les appelant de ce nom, qui signifie qu'ils n'ont point d'autre religion que celle du prince : et plût à Dieu que ce reproche eût aujourd'hui quelque fondement ! Les *Melchites* sont entièrement attachés, pour la doctrine et pour les rites, à la religion des Grecs, dont ils gardent la langue dans l'office divin. Ils se distinguent en Grecs de naissance et en Grecs d'origine ; ceux-là sont des marchands qui abordent ici en assez grand nombre de Constantinople et de l'Archipel pour le commerce : ceux-ci sont nés en Égypte, de familles qui y sont établies depuis long-temps ; en sorte qu'ils n'ont point d'autre langue que l'arabe, qui est celle du pays ; et de là vient qu'on les nomme communément *enfans des Arabes*. Au Caire, il n'y a pas un *Melchite* contre cinq cents Coptes : à Alexandrie, ils sont à peu près égaux pour le nombre, c'est à dire, quatre ou cinq familles des uns et des autres : à Rosette, à Damiette, à Suez, les Melchites sont supérieurs en nombre. Ils ont, outre cela, le célèbre monastère du

mont Sinaï, et à deux journées au-delà une bourgade sur le rivage oriental de la mer Rouge.

Il sont leur patriarche avec le titre de patriarche d'Alexandrie, lequel fait sa résidence ordinaire au Caire, et ils n'ont aucun évêque. Seulement l'abbé du mont Sinaï a le titre d'archevêque et se dit indépendant du patriarche. J'en ai vu un qui étoit des environs de Constantinople, homme d'esprit, et qui, allant prendre possession de son monastère, mena un jésuite avec lui : un an après, je lui envoyai un bref du pape qui m'avoit été adressé, et ce fut apparemment ce bref qui le détermina à quitter secrètement ses religieux ; il prit la route de Constantinople, dans le dessein de se retirer à Rome. J'ai vu aussi un patriarche d'un grand mérite, et j'ai eu l'honneur de l'entretenir quelquefois ; il étoit Candiot de nation, et docteur de l'université de Padoue, où il avoit fait ses études. Il avoit véritablement de la science, mais la science n'est pas de commerce en Égypte ; il souffroit donc de se voir réduit à garder la sienne renfermée en lui-même, sans pouvoir la découvrir à personne. Car non-seulement il étoit le seul savant en Égypte, mais aussi le seul qui se souciât de l'être : (je ne parle pas des Francs.) Il voulut prêcher, et il le fit en grec ; son troupeau, qui n'entendoit que l'arabe, s'ennuya à ses sermons. Il entretenoit des correspondances à Rome, et dans la conversation il vouloit paroître orthodoxe. » Des prélats d'Italie, me disoit-il, me pressent de me déclarer hautement, et de réunir mon Église à l'Église romaine ; ils ne savent pas ce que c'est d'être sous la domination des Turcs : qu'ils nous en délivrent, la réunion est faite. » Vain prétexte !

Si j'ai parlé des Coptes et des melchitdes comme de deux peuples aussi distingués d'origine qu'ils le sont de sentimens, je l'ai moins fait par persuasion que pour m'accommoder à l'opinion commune. Au contraire, il

m'est évident que parmi les Coptes il y a des Grecs d'origine, et parmi les melchites des Égyptiens d'origine. Car qui pourra jamais s'imaginer, s'il y fait réflexion, que dans l'agitation où fut l'Égypte après le concile de Chalcédoine, tous les Grecs généralement se soient déclarés pour le concile, et tous les Égyptiens contre ? Ce n'est pas ce qui arrive ordinairement dans les contestations sur la religion, où la division pénètre jusque dans les familles particulières. Pourquoi cette unanimité des Grecs dans l'Égypte, tandis que dans toutes les autres provinces de l'empire, et dans la Grèce même, ils ne s'accordoient pas entre eux? La discorde n'inspira nulle part tant de fureur qu'à Alexandrie; un patriarche catholique fut mis en pièces par le peuple; les autres furent menacés du même traitement et obligés de fuir : or, ces hommes animés de l'esprit séditieux de l'hérésie, étoient des Grecs qui crioient contre le concile de Chalcédoine. Tous les premiers patriarches de la secte étoient Grecs, aussi bien que les principaux docteurs. Enfin, dans toute l'histoire ancienne, on ne découvre pas le plus léger vestige de cette prétendue division entre les deux nations; d'où je conclus que la distinction des Melchites et des Coptes doit se rapporter à la diversité des sentimens, et non pas à celle d'origine, et que le nom de *Coptes* est, comme celui de *Melchites*, un nom de secte.

Je crois, mon révérend père, avoir répondu à toutes les questions que vous m'avez faites : il ne me reste plus qu'à souhaiter que vous soyez content de mes réponses, et à vous offrir ma bonne volonté dans les autres occasions où il vous plaira de m'employer. Vous devez être bien persuadé que tous vos missionnaires, et moi en particulier, sommes tous disposés, et par inclination et par reconnoissance, à exécuter ce que vous aurez pour agréable d'exiger de nous. Nous vous prions à notre tour d'avoir égard à notre petit nombre d'ouvriers pour cultiver le vaste et fertile

royaume d'Égypte. Lorsque nous serons un plus grand nombre de missionnaires, nous pourrons tenter de plus grandes entreprises pour porter plus loin les lumières de l'Évangile.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE SICCARD, A M. LE COMTE DE TOULOUSE.

Au Caire, le 1er mai 1716.

MONSEIGNEUR, nous apprenons avec beaucoup de joie et de reconnoissance que V. A. S. a la bonté de s'intéresser à tout ce qui se passe dans les missions que notre compagnie a établies, depuis plus d'un siècle, dans les différens royaumes du Levant. Henri III y envoya les premiers missionnaires, à la réquisition de Grégoire XIII, et sur les offres que fit alors le P. Aquaviva, général des jésuites, de donner des ouvriers pour porter les lumières de l'Évangile à toutes ces différentes nations, qui marchoient dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité. Henri IV et Louis XIII, informés des fruits de ces premiers missionnaires, en firent augmenter le nombre, et leur assignèrent des fonds pour leur entretien et pour leur subsistance.

Ces missions ont produit de grands fruits dans le Levant, depuis leur établissement, et surtout depuis qu'elles ont été protégées par le feu roi Louis XIV, honoré, respecté et craint de toutes les puissances ottomanes, qui le regardoient comme le plus grand monarque qui ait jamais été sur le trône. Il y a dix-neuf ans qu'il lui plut de nous envoyer au Grand-Caire, capitale de l'Égypte, pour y établir une mission. Nos premiers missionnaires s'appliquèrent d'abord à connoître le caractère des esprits et les mœurs des peuples qu'ils avoient à instruire. Ils ne furent

pas long-temps sans comprendre qu'ils devoient beaucoup plus compter, pour la conversion de ces nations, sur les grâces toutes-puissantes de Dieu, qui peut des pierres mêmes faire naître des enfans d'Abraham, que sur les favorables dispositions des cœurs de ces hommes endurcis. L'expérience que m'a donnée mon séjour dans ce pays-ci, depuis plusieurs années, ne m'a pas fait prendre un sentiment différent du leur. En effet, le peu qui reste en Égypte de l'ancien christianisme, annoncé autrefois aux Égyptiens et aux apôtres, et nommément par saint Marc, premier évêque d'Alexandrie, est présentement dans une affligeante désolation. Comme les Égyptiens sont naturellement superstitieux, et que ce royaume a été la conquête de différentes puissances qui s'en sont emparées successivement, ils se sont laissé infecter aisément des superstitions et des erreurs de ceux dont ils sont devenus les esclaves. Quoique la religion mahométane soit la dominante en Égypte, il est cependant vrai de dire que le nombre des chrétiens grecs, arabes et égyptiens, appelés aujourd'hui Coptes, est beaucoup plus grand que celui des Turcs. Les chrétiens sont presque tous hérétiques et schismatiques, et pour la plupart eutychiens. Mais je crois qu'on doit ajouter qu'ils sont plus ignorans qu'hérétiques. Leur ignorance est si grossière, qu'ils ne savent ni ce qu'ils croient ni ce que nous croyons; mais il ne faut pas conclure de là que les Égyptiens soient sans esprit, car nous voyons le contraire; et je ne suis point surpris qu'ils aient eu autrefois de si savans hommes dans la géométrie, dans l'astronomie et dans la médecine. Il faut cependant convenir que la domination du Turc leur a fait perdre le goût qu'ils avoient autrefois pour ces sciences.

Comme rien n'est plus nécessaire à un missionnaire dans l'Égypte que de bien connoître les sentimens des Coptes, pour les combattre, et leurs mœurs pour les cor-

riger, après avoir fait long-temps mission auprès de ceux qui habitent le Caire, j'ai cru devoir visiter les Coptes des campagnes, pour être mieux instruit de tout ce qui les regarde, et pour m'en faire aussi mieux connoître. C'est dans ce dessein que j'ai fait trois voyages le long du Nil. Le premier a été au désert de Saint-Macaire, dans la Basse-Égypte occidentale; le second dans cette partie de la même Basse-Égypte qu'on appelle le *Delta;* le troisième dans la Haute-Égypte. Je commence le récit que j'ai l'honneur de faire à V. A. S. par mon voyage au désert de *Saint-Macaire.* La Providence nous employant ici particulièrement à la conversion des Coptes, j'ai cru qu'un des plus sûrs moyens de parvenir à avoir leur confiance, étoit d'avoir entrée dans leurs monastères, de connoître les solitaires qui les habitent, et de gagner leur bienveillance, pour avoir celle des Coptes, qui les respectent et les aiment. Pour exécuter mon projet, je m'embarquai sur le Nil, à *Boulacq,* le 5 décembre 1712, à une heure après midi, accompagné d'un religieux copte prêtre et supérieur de Saint-Macaire. Nous arrivâmes à minuit à *Oüardan,* petit village sur le bord occidental de la branche du Nil qui descend à *Rosette.* N'ayant pu y trouver une maison de chrétiens pour nous recevoir chez eux, nous fûmes obligés de passer le reste de la nuit dans une place publique, exposés à l'air qui étoit très-froid. Nous quittâmes ce mauvais gîte à la pointe du jour, pour aller à *Etris,* autre village à demi-lieue d'*Oüardan.* Nous y trouvâmes un hospice pour les solitaires du désert, qui en est voisin. Le soir du même jour, après que tous les bergers et les laboureurs se furent retirés chez eux, j'assemblai, au clair de la lune, tous les hommes et garçons coptes, pour leur faire une instruction. Je trouvai ces bonnes gens affamés de la parole de Dieu, parce qu'ils ne l'entendoient que très-rarement. Leur patriarche, à la vérité, leur envoie des religieux pour être

leurs curés; mais ces pasteurs sont du nombre de ceux dont parle Ézéchiel, qui ont grand soin d'eux-mêmes, mais qui ne font point paître leurs troupeaux.

Le lendemain, 7 décembre, je partis d'*Étris* avec le supérieur de Saint-Macaire, et un religieux d'un autre couvent, qui venoit de faire la quête au Caire et aux villages circonvoisins. Ce bon religieux étoit très-content de sa quête; car il conduisoit au couvent dix ânes chargés de provisions de blé, de riz, de lentilles, de fèves, de poissons salés, de cire et d'encens. Après avoir marché en cette compagnie pendant une heure par une riche et agréable campagne, laissant le Nil à notre orient, nous mîmes le pied sur le sable du désert de *Sceté*, fameux par les voyages que les saintes Paule et Mélanie y firent, et par plus de cinq mille religieux qui l'habitoient. L'on y comptoit alors plus de cent monastères. Il n'en reste aujourd'hui que quatre. Ce désert s'étend d'orient en occident environ trois journées, et autant du septentrion au midi. C'est une vaste plaine de sable, qui, du côté du couchant et du midi, n'a point d'autre borne que les sables de la Libye et du désert de Barca. Elle aboutit du côté du nord à la montagne de *Nitrie*, qui étoit autrefois habitée par une infinité de solitaires. Étant sortis d'*Étris* avant le lever du soleil, nous arrivâmes un peu avant son coucher au premier des quatre monastères dont j'ai parlé. Celui-ci porte le nom de l'ancien Macaire; le second est nommé Notre-Dame des Suriens; le troisième s'appelle le monastère de *Saint-Bichoi* ou *Abisay*, et le quatrième est dédié à la sainte Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs.

Ces quatre monastères sont de grands enclos carrés assez égaux entre eux, de plus de cent pas de long sur un peu moins de large, entourés de hautes et épaisses murailles, avec un parapet à hauteur d'appui. Chaque monastère a sa tour plus exhaussée de moitié que les murs de son en-

clos. Dans chaque tour il y a une chapelle dédiée à saint Michel, plusieurs chambres pleines de provisions de bouche, une bibliothèque qui consiste en trois ou quatre coffres pleins de vieux manuscrits arabes ou coptes, couverts de poudre, un puits de bonne eau, un moulin, un four et un pont-levis. La porte de chaque monastère est basse, épaisse, couverte de plaques de fer, et dominée par la tour. On voit dans chaque monastère les ruines de deux ou trois églises, de plusieurs dortoirs, et d'un fort grand nombre de cellules, dont il ne reste que quelques-unes, et des offices. La tour sert de donjon et de retraite aux pauvres religieux dans les irruptions des Arabes, qui n'ont pas la même facilité pour pénétrer dans cette tour, qu'ils en auroient pour s'introduire par force ou par adresse dans les bas de l'enceinte du monastère. Le monastère de Saint-Macaire, dont je parle, est habité par le prêtre religieux qui m'accompagnoit, et qui en sort souvent pour aller à sa quête; par un portier, aussi religieux, et par deux diacres séculiers. Voilà toute la communauté de ce fameux monastère. Le couvent de Saint-Bichoi n'est composé que de quatre religieux; les deux autres en ont douze ou quinze. Tous ne sont pas prêtres; il y a même parmi eux des séculiers, qu'on y reçoit par l'ordre du patriarche copte. Leur nourriture et leurs habits sont conformes à ceux des gens de la campagne. Je fus très-édifié de voir tous les soirs ces solitaires, après leur office et avant que de se retirer dans leurs cellules, se prosterner aux pieds de leur supérieur, accuser leurs fautes, lui en demander pardon, et recevoir sa bénédiction. On peut dire que ces religieux sont de bonnes gens, à l'hérésie près. Ils sont Coptes, c'est-à-dire, sectateurs de Dioscore, condamné par le quatrième concile général. Ce monastère de Saint-Macaire renferme deux églises; l'une petite et entière, dédiée à saint Macaire, qui donne son nom à ce

couvent et à tout le désert. L'autre, plus grande et à demi ruinée, est consacrée à saint Jean ; il en reste encore cinq dômes soutenus par une vingtaine de colonnes de marbre d'ordre gothique, avec cinq autels. Ces deux églises, et toutes celles des Coptes, ont derrière leurs sacristies un four fait exprès pour cuire les pains destinés au sacrifice ; car c'est une coutume inviolable parmi ces peuples de n'user que du pain levé et tout chaud. Lorsque leurs prêtres doivent dire la messe, ils cuisent le même jour une corbeille pleine de petits pains blancs, ronds, plats par-dessous et convexes par-dessus, et grands comme la paume de la main : un seul de ces pains est destiné pour l'autel, et les autres sont distribués après la messe aux religieux et aux principaux des assistans.

Je partis du monastère de Saint-Macaire le 9 au matin avec le supérieur, qui continua de m'accompagner par charité. A peine eûmes-nous avancé deux cents pas hors de la porte, que je me trouvai sur les ruines de plusieurs édifices, dont les fondemens et quelques pans de muraille entiers marquent la grandeur et la forme. Je demandai à mon compagnon l'explication de tout ce que je voyois. « Je vais te la donner, me dit-il (car c'est ainsi que les Orientaux se parlent). Autrefois, dans ce désert de Sceté, et sur le mont de Nitrie, que tu vois borner l'horizon du côté du nord, on comptoit autant de monastères qu'il y a de jours en l'an. Ces différentes masures sont les restes de quelques-uns d'eux, et celles qui sont sous tes pieds portent encore à présent le nom de Château-des-Vierges, parce qu'elles étoient la demeure des personnes du sexe qui embrassoient la vie monastique. » Comme je paroissois étonné de cette multitude d'habitations de moines : « Continuons notre chemin, m'ajouta-t-il, tu verras bien autre chose. » En effet, après avoir marché environ trois ou quatre heures, il parut à nos yeux plus de cinquante monastères

bien distincts les uns des autres, mais ruinés et presque abattus. Nous traversâmes dans la même matinée le chemin des *Anges;* c'est ainsi que les chrétiens appellent une longue traînée de petits monceaux de pierres éloignés d'un pas l'un de l'autre, tirant du midi au septentrion, dans l'espace de plusieurs journées de chemin. Cet ouvrage, qu'ils attribuent aux esprits célestes, et qui peut cependant avoir été fait de main d'homme, servoit autrefois pour diriger les pas des anachorètes, quand ils alloient de leurs grottes aux églises, et revenoient des églises dans leurs grottes. Car le sable de ces vastes plaines, agité par les vents, ne laisse ni sentier ni trace marquée; il est vrai qu'on voit de temps en temps des tertres ou éminences, qui pourroient, ce semble, servir de guide aux passans; mais leur uniformité feroit qu'on s'y méprendroit aisément.

Un peu après midi nous arrivâmes au monastère de Notre-Dame des Suriens. Ce monastère est le plus beau des quatre; il a un très-agréable jardin, et un puits à roue qui l'arrose; grand nombre d'arbres de diverses espèces, des tamarins, des aliziers, des dattiers, et un grand et antique tamarin, qu'on dit avoir pris racine d'un bâton sec planté par saint Effrem. Il y a dans ce monastère trois églises encore entières. La première est dédiée à la sainte Vierge, protectrice des Suriens. La seconde église porte le nom de Saint-Antoine, et la troisième a pour son patron saint Victor, martyr. Le supérieur, ayant été averti de notre arrivée, nous vint recevoir avec de grandes démonstrations d'amitié. Il nous conduisit d'abord à l'église de la sainte Vierge, pour y faire nos prières. Midi étoit sonné; les religieux aussi bien que nous étoient encore à jeun. Ils étoient alors dans leur carême de Noël. Pendant ce carême, ainsi que dans les autres des apôtres, de la sainte Vierge, et de celui qui précède les fêtes de Pâques, ils ne mangent et ne boivent quoi que ce soit qu'après midi,

excepté les samedis et dimanches, qu'il leur est permis de prendre le matin quelque nourriture. Je crus devoir me conformer entièrement à leur manière de vivre, pour gagner leur confiance et leur affection. Je le fis, et je m'en trouvai bien ; car ma vie, conforme à la leur, dissipa la méfiance naturelle qu'ils ont des religieux et des prêtres étrangers ; et peu à peu je me trouvai à portée de leur parler sur tous leurs besoins spirituels, dès-lors que je les découvrois.

Nos prières à l'église étant finies, ils m'introduisirent avec eux au réfectoire. Le *benedicite* ayant été dit, on nous servit une grande jatte pleine de soupe de lentilles farcie de pain. Ce seul mets composa tout notre festin. La lecture se faisoit à table; elle étoit prise d'un petit recueil de règles monastiques, qu'ils prétendent avoir été données par la sainte Vierge à saint Macaire le jeune. Le repas fini, nous dîmes le *pater* en copte. Cette prière seule est leur *benedicite* et leur action de grâces ordinaire. Tous étant sortis du réfectoire, ceux qui avoient soif allèrent boire dans le seau d'un puits voisin. Je vis dans leur cuisine trois grandes marmites de pierre. Ils n'en ont point d'autres. Celles-ci cuisent fort bien, et durent des siècles. Cette sorte de pierre est nommée *baram :* elles sont communes dans la Haute-Égypte. On nous servit le soir pour collation un petit plat d'origan en poudre, et un autre de marc de cannes de sucre fort insipide. On leur donne aussi quelquefois, pour varier leur collation, des oignons secs ou détrempés dans l'eau salée ; l'odeur de ceux-ci est détestable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils ne boivent jamais de vin, et rarement du café. Ils couchent tout habillés ; des nattes étendues sur le plancher sont leur lit. Il faut avouer que la vie de ces bons religieux est très-frugale et très-austère ; mais ce qui est admirable, c'est qu'ils sont forts et robustes, gros et gras, et pleins de santé.

Nos solitaires partagent leur journée entre la psalmodie et le travail des mains. Ils ne sortent presque jamais de leurs monastères. Ceux que leurs emplois obligent d'en sortir, ne le font qu'avec de grandes précautions, pour éviter de tomber entre les mains des Arabes vagabonds.

Les Arabes sont d'étranges gens; ils font une profession publique de voler et de piller partout où ils passent, et ne respectent personne. Lorsque ces bandits passent par les monastères, ils heurtent à la porte; on se garde bien de leur ouvrir; mais on leur descend par une poulie du pain et des oignons, de la soupe et de l'eau pour boire; et après avoir bu et mangé, ils s'en vont contens. A cette occasion, je dirai que je rencontrai dans mon voyage deux troupes de ces forbans de terre. Ils avoient chacun un âne chargé de butin. Leur chef, ne voyant rien dans mon habit usé qui pût servir de proie à son avarice, fut ébloui par l'éclat de mes souliers rouges, qui m'avoient coûté douze sous; c'est la chaussure ordinaire des prêtres de village. Il me les demanda honnêtement; je les lui refusai de même, et il en demeura là. Un autre me demanda de l'argent. « Je n'en porte point», lui dis-je. « Donnez-moi du moins, reprit un d'eux, un bon onguent pour une blessure qui me fait grand mal. » Je lui en donnai volontiers; sur quoi toute la troupe, me croyant un habile médecin, m'expliqua ses maux chacun en particulier, et me demanda des remèdes. Je leur débitai toute ma doctrine, et il ne me fut pas difficile de les guérir : mais après cela je leur dis qu'ils avoient tous une maladie bien plus dangereuse, dont ils ne pensoient pas à me demander la guérison; que cette maladie étoit la malheureuse inclination qui les portoit à voler et à piller partout, et à commettre plusieurs autres crimes, qui les rendoient odieux à Dieu et aux hommes; que ces crimes les feroient condamner un jour par le Créateur à un feu éternel, et que ce feu brûleroit dans les

enfers leurs âmes et leurs corps pendant toute l'éternité. Ils m'écoutoient plus attentivement que je ne l'aurois dû espérer ; ce qui me donna lieu de les exhorter à changer de vie, en les assurant que la Providence divine pourvoiroit à leur subsistance. Après cette exhortation, nous nous quittâmes bons amis. Dieu veuille que les paroles qu'il me mit alors dans la bouche aient eu quelque bon effet !

Je reviens à nos monastères que cette digression m'a fait quitter. L'ignorance qui entretenoit nos solitaires dans le schisme et dans l'hérésie, et qui rendoit inutile pour le ciel le mérite de l'austérité de leur vie, me perçoit le cœur. J'employois les heures du jour et de la nuit qui leur étoient libres à les entretenir du royaume de Dieu, conformant mon discours à leur génie et à leur capacité ; je leur disois, entre autres choses, qu'ils se gardassent bien de s'arrêter à la fausse idée qu'ils avoient des Francs ; que, quoique Franc, je n'en étois pas moins Copte ; que ce nom signifioit un disciple des bienheureux Athanase et Cyrille, un serviteur de Jésus-Christ, et fils respectueux de la sainte Église son épouse ; je leur demandai ensuite s'ils n'admettoient pas cette notion et signification du nom de *Copte* qu'ils portoient : m'ayant répondu qu'oui, j'ajoutai que j'étois donc vrai Copte et plus Copte qu'eux ; qu'il ne leur appartenoit pas de se dire disciples des pères de l'Église dont ils n'avoient jamais lu les livres ; que la véritable doctrine de ces pères avoit été altérée par leurs faux prophètes ; que ces faux prophètes leur avoient enseigné leurs erreurs, comme étant la véritable doctrine des pères ; qu'ils les avoient crus aveuglément sur leur parole, sans examiner si ces nouveaux docteurs n'étoient point, comme le dit la parabole de l'Évangile, de ces ennemis des hommes, qui viennent semer l'ivraie parmi le bon grain. Je continuai mon discours en leur disant que, touché de leur malheur, qu'ils ne connoissoient pas, j'étois accouru à leur secours

comme leur bon frère. Après cette petite exhortation, tous me répondirent, avec la joie peinte sur leur visage et avec des gestes de la tête et des mains, que j'étois le très-bien-venu. Je tirai alors de ma poche mon Évangile arabe, et, l'ayant porté selon la coutume et par respect sur ma tête et à ma bouche, je le leur présentai, comme si mon intention eût été qu'ils donnassent à ce saint livre les mêmes marques de leur vénération. Ils tendirent en effet leurs mains pour le prendre et le baiser ; mais je le retirai brusquement et le cachai dans mon sein, leur reprochant qu'ils étoient indignes de toucher un si saint livre, qui contenoit la parole de Dieu, et qu'ils fouloient cependant aux pieds, en violant, comme ils faisoient, les préceptes divins qui y sont contenus. « Au reste, sachez, leur dis-je en finissant, sachez que le doigt de Dieu a déjà gravé dans ce saint livre l'arrêt éternel de votre mort. »

A ces paroles qui les frappèrent, ils s'écrièrent tous : *Sommes-nous donc rebelles à l'Évangile?* Alors je tirai ce saint livre de mon sein, et l'ouvrant dans un feuillet préparé : « Lisez, leur dis-je, et voyez. N'est-il pas écrit : Ne jugez point, et vous ne serez point jugés? Par quelle criminelle témérité osez-vous donc, depuis tant de siècles, vous et vos pères, prononcer anathème contre les Grecs et contre tous ceux qui révèrent le concile de Chalcédoine? Dioscore et ses adhérens étoient-ils au-dessus de la loi divine? Ces hommes corrupteurs de nos saintes Écritures ont eu la témérité et la hardiesse de les combattre ; mais l'Église a puni leur témérité en retranchant leurs noms du nombre de ses enfans. Méritent-ils donc plus aujourd'hui votre créance que les saint Chrysostôme, les saint Bazile et les autres docteurs de l'Église grecque, que Dieu vous avoit envoyés pour vous instruire de sa sainte loi, et pour la défendre dans tout l'univers par leurs doctes écrits. Quoi donc! prétendez-vous que vos jeûnes et vos veilles

vous mettent à couvert des foudres de l'Église? Ignorez-vous que sans la véritable foi, qui seule fait les enfans de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ, il n'est pas possible de plaire au maître de l'univers, et à celui qui doit un jour juger les vivans et les morts? » Plus je voyois mes gens attentifs et touchés de mes paroles, et plus j'élevois le son de ma voix, et parlois d'un ton ferme, et dans les termes dont je sais qu'il faut user avec eux; je le fis si vivement et si efficacement par la grâce de Dieu, que le plus ancien et le plus accrédité religieux du désert, nommé Jean, s'éleva, et déclara publiquement que j'avois raison, et qu'on ne devoit, en effet, appeler hérétiques que ceux qui étoient déclarés tels par l'Église catholique. Tous applaudirent à ce bon vieillard, et j'ai appris que depuis ce temps-là il a toujours continué de parler et de prêcher la même doctrine. Voilà le grain que j'ai semé pendant quelques jours dans ces terres, qui sont depuis long-temps en friche, et pleines de ronces et d'épines. Plaise à la bonté divine de faire germer cette semence pour produire un jour une ample moisson!

Le désir que j'avois de m'instruire de tous les mystères de la religion copte, me fit passer des nuits entières à lire dans leur bibliothèque leurs livres écrits en arabe, et les légendes de leurs saints. Je les trouvai remplis d'absurdités et de choses risibles. J'en ferai usage en temps et lieu; je me contentai alors de faire quelques remarques sur mes lectures, et de tâcher surtout de me perfectionner pour lire et écrire aisément en copte; j'écrivis le *pater* en cette langue. Ses caractères sont les mêmes que ceux de l'alphabet grec, à quelques petites différences près, et à sept ou huit lettres tirées du syriaque, que les Coptes emploient pardessus les vingt-quatre de l'alphabet des Grecs.

La langue copte est originaire de la grecque, dont elle a retenu une infinité de mots : l'intelligence de celle-ci

m'aidoit à entendre la signification de certains mots coptes, que ces moines ne comprenoient pas eux-mêmes. Je leur disois en riant : « N'avois-je pas raison de vous dire que j'étois plus Copte que vous? Je suis votre frère, ajoutois-je; je vous aime, et c'est par amour pour vous que je suis venu vous découvrir le chemin de la vérité, que vos conducteurs vous ont caché. » Je passai ainsi plusieurs jours dans ce monastère, me rendant assidu à tous leurs exercices et offices de jour et de nuit, et leur faisant des conférences, où je ne manquois jamais de leur faire remarquer ce qui me paroissoit défectueux dans leurs coutumes et dans leurs prières. Une cloche d'environ deux pieds de haut et d'autant de diamètre, suspendue à la tour du couvent, nous appeloit au chœur et à tous les offices de la communauté. C'est une musique bien extraordinaire dans un désert, et surtout parmi les Turcs, que celle du son d'une cloche.

Le 10 décembre, qui étoit un samedi, je me rendis au monastère d'*Amba-Bichoi,* autrement *Saint-Abisay,* éloigné de celui des Suriens de deux traits d'arbalète. Je n'y restai que deux heures, n'y ayant trouvé que trois ou quatre religieux sans aucun prêtre. Je revins donc à mon poste des Suriens; j'y passai le reste du jour. Le lendemain 11, après avoir assisté à l'office de la nuit et à la messe, qui durèrent depuis deux heures de nuit jusqu'au soleil levé, je partis pour le monastère de la sainte Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs. Le supérieur de Saint-Macaire retourna chez lui, et je me fis accompagner d'un ancien religieux nommé Jean, dont j'ai déjà parlé. J'appris, en chemin faisant, que la plaine de *Sceté* est nommée par les Arabes *Chaihat.* Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de bœufs sauvages, de gazelles, de loups, de corneilles, paroissent tous les matins fraîchement imprimés sur le sable. Ces animaux rôdent la nuit et disparoissent le jour.

La crotte des gazelles sent le musc ; mais cette odeur se dissipe après quelques jours.

Nous entrâmes vers le midi à *Elbaramous*, monastère très-vénérable, non-seulement par le culte de la très-sainte Vierge, qui y est singulièrement honorée des Coptes, mais encore par la demeure d'un grand nombre de solitaires qui s'y étoient autrefois retirés. La tradition est qu'il fut bâti par un des deux Macaires. Saint Arsène le choisit pour le lieu de sa retraite. Ce grand serviteur de Dieu avoit toujours été homme de bien dans le monde. La réputation de sa vertu excita l'empereur Théodose à le charger de l'éducation de ses deux enfans, Arcade et Honorius. Comme il s'acquittoit de son emploi dans les vues de Dieu, il le faisoit avec l'approbation de tout le monde. Lui seul étoit mécontent de lui-même et de la vie qu'il étoit obligé de mener à la cour. Un jour qu'il en étoit plus peiné, il s'adressa au Seigneur, et lui fit la prière de ce jeune homme dont il est parlé dans l'évangile de saint Mathieu : *Seigneur, que dois-je faire pour mériter la vie éternelle?* Alors il entendit une voix intérieure, mais très-distincte, qui lui répondit : *Arsène, fuyez la cour.* Il ne lui en fallut pas davantage pour la quitter, et pour venir goûter Dieu seul dans le désert de *Sceté*, qui étoit en ce temps-là très-fameux. Il y vécut quarante ans dans un exercice continuel de toutes les vertus, et mourut en odeur de sainteté, âgé de 95 ans. L'Église l'a mis au nombre de ses saints, et il est particulièrement honoré dans le monastère d'*Elbaramous*.

L'abbé Moïse, Éthiopien de nation, fut un des abbés de ce monastère, et sa mémoire y est encore aujourd'hui en grande vénération. Les commencemens de sa vie furent bien différens de celle de saint Arsène ; car il vécut assez long-temps dans un continuel brigandage, à la tête d'une troupe de voleurs. Dieu permit qu'il lui arrivât une fâ-

cheuse affaire, qui causa sa conversion. Ayant reconnu son malheureux état, il ne songea plus qu'à aller expier ses crimes par la plus rigoureuse de toutes les pénitences. Il la continua jusqu'à la mort dans ce monastère de *Sceté*, où il mourut âgé de soixante-quinze ans, fort regretté de tous ses disciples, qui l'aimoient et le respectoient comme leur père. On m'a fort parlé ici de deux de ses disciples, très-recommandables par leur naissance et par leur vertu. On les nomme Maxime et Timothée. On dit qu'ils étoient fils d'un consul ou d'un autre grand seigneur grec. C'est en leur mémoire que ce monastère porte le nom d'*Elbaramous* ou *Piromaous*, mot corrompu de *el Romaous*, qui signifie monastère des Grecs. A trois ou quatre portées de mousquet de ce lieu, on découvre les tristes restes de dix ou douze édifices sacrés, assez près l'un de l'autre, parmi lesquels on nomme encore le monastère de Moïse, et l'église des saints Maxime et Timothée.

Le supérieur d'*Elbaramous* vint me recevoir. Ce supérieur est un jeune prêtre qui me parut avoir beaucoup d'esprit, mais peu de science. J'eus une conférence avec lui depuis une heure après midi jusqu'au soleil couchant, sur les points controversés entre eux et nous. La prévention de ces moines schismatiques en faveur de leurs opinions, quelque extravagantes qu'elles soient, est le principal obstacle à lever, quand on veut travailler à leur conversion. Je laisserai à juger de cette extravagance de leurs opinions par celle dont je vais parler, et dont je ne fis que rire, pour en désabuser le jeune supérieur de ce monastère, qui en étoit infatué. Sur la fin de notre conversation, je l'avertis que, n'ayant pas encore dit vêpres, il étoit temps de les commencer. « La prière, me répondit-il, est défendue à l'heure qu'il est. — Pourquoi ? repris-je. — Parce que c'est précisément l'heure où les démons font la leur, me répliqua-t-il ; le ciel est présentement fermé

pour nous, et des religieux ne doivent pas, d'ailleurs, se trouver en si mauvaise compagnie : mais dans une demi-heure d'ici l'enfer se fermera, le paradis s'ouvrira, et alors nous dirons nos vêpres, et Dieu nous écoutera.—Comment, lui dis-je, un homme d'esprit comme vous peut-il donner dans une si ridicule rêverie ? Où avez-vous vu que les démons sortent de l'enfer, qu'ils fassent à Dieu leurs prières, et que Dieu les écoute ? Qui sont les hommes assez insensés pour vous avoir débité de pareilles extravagances, qui ne vous doivent donner que du mépris pour eux ? Comment accordez-vous cette prétendue défense d'offrir à Dieu vos prières à l'heure qu'il est, avec ce que le Sauveur du monde nous enseigne en saint Luc, chapitre 18, qu'il faut toujours prier, et ne jamais se relâcher ? La sainte Vierge, les apôtres et les disciples de Jésus-Christ étoient-ils donc dans la mauvaise compagnie des démons, et le ciel étoit-il fermé pour eux, lorsqu'ils passoient les jours et les nuits en prières pour se préparer à la descente du Saint-Esprit ? Saint Paul avoit donc tort d'exhorter les Éphésiens de prier à toute heure et en tous lieux ? » Ce religieux schismatique, qui avoit de l'esprit, comprit le ridicule de sa réponse. Il me dit qu'il voyoit bien que j'étois plus savant que lui, et qu'il feroit un voyage exprès au Caire pour conférer avec moi.

Je ne fis pas une plus longue mission à *Elbaramous*. J'en partis le 12 pour aller voir le lac de *Nitrie* ou *Natron*, à deux lieues de ce monastère, vers le nord. Ce lac a deux ou trois lieues de longueur sur un quart de largeur. On en tire tous les ans trente-six mille quintaux de natron pour le grand-seigneur, qui lui rendent environ trente-six bourses. J'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux pour m'approcher des ouvriers qui travaillent tout nus au milieu du lac, avec des barres de fer longues de six pieds et épaisses d'un doigt. Ils frappoient de ces barres pointues par le

bas, comme on fait en France dans les carrières, et faisoient tomber des morceaux de cette matière assez semblables à des pains de savon. Le natron est tantôt d'un noir sale, tantôt d'un beau rouge incarnat : le premier est plus estimé. On en chargea ce jour-là vingt ou trente chameaux, et autant d'ânes pour le transporter à *Terrané*, village sur le bord du Nil. On m'assura que, pendant toute l'année, il se fait chaque jour un pareil transport, excepté les deux ou trois mois du débordement du Nil. Ce lac est à sec pendant le printemps, l'été et l'automne. Il transpire pendant l'hiver une liqueur nitreuse, qui monte quelquefois jusqu'à quatre ou cinq pieds de hauteur. Cette liqueur est d'un rouge obscur ou couleur de sang. Le fond du lac est toujours ferme et uni comme un marbre, quand même il est couvert d'eau. On y trouve en quelques endroits du sel blanc. Le religieux avec qui j'étois en fit sa provision pour son monastère.

Le 13, nous nous embarquâmes, le frère Jean et moi, sur la grande mer du désert; mais une mer sans eau, comme ils l'appellent, *Bhar bela ma*. Nous prîmes avec nous un Arabe pour nous servir de guide. Le terrain de cette plaine présente des ondulations semblables aux vagues de la mer. On y trouve une grande quantité de mâts, et de pièces de bois flotté qui paroissent des débris de bâtimens et qui sont pétrifiés. On y trouve également la pierre d'aigle, qui est un sable ainsi converti. On présume que cette aétite est formée par une matière métallique que la terre pousse de son sein, et qui, fermentant avec un sable brûlant qu'elle rencontre, s'arrondit bizarrement, s'attache un nouveau sable plus grossier, puis se cuit, s'endurcit peu à peu, et se noircit par la chaleur du soleil. Dans la même plaine de *Bhar bela ma*, je parcourus un vaste monceau de sable, qu'on nomme la colline des pierres d'aigle, parce qu'elle en est toute cou-

verte, non pas par petits cailloux, mais par de gros rochers de la matière même des petites pierres d'aigle, à cela près qu'ils ne sont pas creux. Je ne sache aucun des auteurs qui ont traité de ces pierres, qui ait fait mention de ce désert où elles se trouvent si abondamment.

Après avoir parcouru une partie du *Bhar bela ma*, je revins à Saint-Macaire le 14 décembre, et à Étris le 15, pour tenir ma parole aux habitans de ce lieu. Je passai trois jours avec eux. Ils me témoignèrent une joie tout extraordinaire de me revoir. Ils ne demandoient pas mieux que d'entendre mes instructions. Pour les rendre utiles à tous, j'assemblai les femmes et les filles à certaines heures, et les hommes et les garçons à d'autres; je leur fis à tous le catéchisme pour leur apprendre les principes de notre créance, qu'ils ne savoient qu'à demi, et d'une manière très-confuse. Je leur appris l'oraison dominicale, que la plupart d'entre eux ignoroient; je la leur faisois réciter en public. Ces pieux exercices faisoient croître leur ferveur et ma consolation. Plusieurs d'entre eux me demandèrent à se confesser, parmi lesquels étoit un diacre marié, et le mebacher ou receveur d'un aga, seigneur d'*Étris*, d'*Oüardan*, et d'autres villages voisins. Ces deux derniers firent une abjuration publique de l'hérésie; les autres, à proprement parler, ne savoient ce qu'ils croyoient. Je crus devoir me contenter de leur faire promettre qu'ils honoreroient désormais l'église de Saint-Pierre, qu'ils croiroient tout ce que l'Église catholique croyoit, et qu'ils écouteroient les instructions de ses ministres. Après mes trois jours employés à *Étris* à faire des catéchismes, des prières publiques, et à entendre des confessions, le receveur de l'aga voulut me conduire lui-même à *Oüardan*. Nous y arrivâmes le 18. Pour ne point perdre de temps, j'assemblai, dès le soir même, toutes les familles chrétiennes

de ce village, et je fis tous les exercices de ma mission, et avec autant de fruit qu'à *Étris*. On me donna avis qu'il y avoit dans ce village un colombier rempli de plusieurs papiers pleins de caractères magiques, qu'ils avoient achetés de quelques religieux coptes et schismatiques. J'en fis, sans résistance, l'usage que j'en devois faire, et j'attachai à leur place une croix de Jérusalem, que les Coptes révèrent avec beaucoup de dévotion. Le 21 décembre, jour de Saint-Thomas, je fis célébrer la fête de ce grand apôtre, le plus solennellement que je pus. Je me sentis, dans le saint sacrifice de la messe, extraordinairement pressé de demander à Dieu, par son intercession, la conversion des chrétiens de la Basse-Égypte occidentale, que j'étois venu visiter et instruire.

Ma petite mission finie, et mon temps de retourner au Caire approchant, je pris congé de mon nouveau disciple le receveur de l'aga, seigneur d'*Étris*. Il me donna mille marques d'amitié, de confiance, et de reconnaissance du service que je lui avois rendu. Il me promit de persévérer dans la pratique de notre sainte foi qu'il venoit d'embrasser, et de maintenir les saints exercices de piété et de religion que j'avois établis à *Étris* et à *Oüardan*. Après nous être embrassés, il me donna un guide, et des lettres de recommandation adressées à ses amis sur ma route, ensuite de quoi nous nous quittâmes ; je passai par plusieurs villages marqués sur ma carte.

Je vis à *Terrané* le natron qu'on y conserve en gros monceaux et en piles. J'arrivai à *Abou el chaoui*, où je logeai chez le receveur d'un bey, qui me donna un nouveau guide pour les jours suivans. Je continuai ma route jusqu'à la ville de *Damanehour*, où j'arrivai le 23 décembre. Le receveur du bey *Mahemet Surquas* me reçut chez lui. Je visitai la ville, qui est un fort agréable séjour. Les Coptes y ont une église ; je crois que c'est la

seule qu'ils aient dans cette partie occidentale, depuis le Caire jusqu'à Alexandrie ; ils n'en ont point à *Rosette*. Les chrétiens sont dispersés dans les villages, mais sans temple, sans ministre, et sans instruction. *Damanehour* n'a que trois prêtres pour plusieurs chrétiens. Je ne trouvai pas ces trois prêtres mieux instruits que leurs disciples. Ils assistèrent volontiers à mes instructions. Je répondis à plusieurs de leurs questions, et j'eus tout sujet de bénir Dieu de la docilité des maîtres et des disciples. Le receveur du bey me demanda une instruction particulière pour sa nombreuse famille et pour ses amis. Je les assemblai chez lui ; il me fit continuer mon instruction bien avant dans la nuit. Tous écoutèrent la parole de Dieu avec une si grande avidité, que quoique je fusse très-fatigué, et du chemin que j'avois fait, et de plusieurs heures d'instruction, je ne pensai pas à prendre du repos. Ce receveur prétendoit me retenir plusieurs jou s ; mais je lui demandai mon congé avec instance, lui promettant que je reviendrois dans quelque temps, pour connoître par moi-même les fruits de ma visite. Il me donna deux hommes du bey pour m'accompagner jusqu'à *Deirout*, port du Nil, à quatre ou cinq lieues de *Damanehour*. Je traversai cette brillante campagne que le Nil fertilise par ses inondations. Le lin étoit déjà fleuri, les fèves prêtes à nouer, le blé, l'orge, les lentilles, tout cela fort haut. Le tabac et le coton commençoient à poindre ; ce qui n'étoit pas occupé par les grains, étoit couvert de barsim et de sainfoin. Des chevaux et d'autres bêtes de somme le broutoient.

Après cette belle campagne, j'entrai dans une autre entrecoupée de marais et d'étangs, qui mettent la patience d'un voyageur à l'épreuve. J'eus de l'eau quatre ou cinq fois jusqu'à mi-corps, et une fois jusqu'au cou. Après bien des fatigues, j'abordai à *Deirout ;* je m'y embarquai

sur un bateau après avoir soupé, et nous nous trouvâmes à *Rosette* avant minuit de la fête de Noël. Je n'osai mettre pied à terre que le jour ne parût; mais, dès le grand matin, je me transportai à l'église des François, où je célébrai mes trois messes, et assistai aux autres offices; j'allai ensuite visiter le patriarche grec d'Alexandrie, nommé Samuel, qui étoit venu pour changer d'air et rétablir sa santé. Les Maronites et les Coptes, qui surent mon arrivée, vinrent aussitôt me voir, et me demandèrent avec instance à se confesser. Je les préparai de mon mieux à faire leurs dévotions.

Le jour des Innocens, je me rendis par terre à Alexandrie, où j'avois appris que tous les bâtimens françois étoient arrivés. J'allai incontinent faire mission sur ces vaisseaux, et inviter les passagers et les hommes de l'équipage à s'approcher des sacremens pour la bonne fête. Je m'y trouvai très à propos pour plusieurs d'entre eux, qui avoient grand besoin de se réconcilier avec Dieu. Ils suivirent mon conseil, se confessèrent, et reçurent le sacrement de l'eucharistie avec une piété très-exemplaire. Pendant mon séjour à Alexandrie, j'allai visiter l'église de Saint-Marc, respectable par son ancienneté; elle est entre les mains des prêtres coptes, et par conséquent très-malpropre. Celle de Sainte-Catherine, qui est desservie par les Grecs, est très-ornée par leurs soins et leurs libéralités. M. de Montreuil, vice-consul, et M. Barthélemy Blanc me firent toutes sortes de bons traitemens. Ils me donnèrent leur table et leur maison, et n'oublièrent rien pour me remettre de mes fatigues passées. Je partis d'Alexandrie le jour des Rois, pour repasser à Rosette. MM. Guis, frères de la Ciotat, dont l'aîné des deux avoit été autrefois mon condisciple en philosophie, me reçurent chez eux avec toute la politesse et la bonté possibles. Ils me chargèrent de provi-

sions pour mon retour. Je m'embarquai sur le Nil le 14 janvier. Le vent contraire ne nous permit d'arriver à Boulacq que le 21 à l'entrée de la nuit, et le lendemain dimanche, je vins célébrer la sainte messe au Caire.

Voilà, monseigneur, un petit récit de mon voyage dans les déserts et les campagnes de la Basse-Égypte, à l'occident du *Delta*. Je puis dire en quelque manière, comme le patriarche Jacob, qu'avec un simple bâton j'ai osé traverser, non sans bien des périls et des fatigues, un pays d'infidèles, pour y chercher la brebis égarée. Ce bâton, sur lequel je me suis appuyé, est le même que celui qui faisoit la force et la consolation du prophète-roi, je veux dire la Providence divine, sur laquelle je me suis soutenu uniquement dans ma route; c'est elle qui m'a inspiré, comme à Moïse, le désir de visiter mes frères qui gémissent dans l'esclavage, et dont la visite m'a causé une très-grande consolation. C'est dans le même esprit, et par les mêmes motifs, que j'ai entrepris un second voyage dans l'île du *Delta*, dont je vais, monseigneur, avoir l'honneur de rendre compte à votre altesse sérénissime.

Je partis du Caire le 11 mai 1714, accompagné d'un diacre, Surien catholique d'*Alep*, homme très-sage, très-zélé et très-propre à me servir de second dans ma course évangélique. Nous étant embarqués ensemble sur le Nil, le 11 au soir, nous ne pûmes arriver que le 13 au matin à *Dagoué*, petit bourg à une journée du Caire, sur la rive droite du bras du Nil qui descend à *Damiette*. Nous restâmes même tout le jour à manœuvrer et à voguer vis-à-vis *Dagoué*, notre bateau échouant à tout moment sur le sable, les eaux étant fort basses. Pendant cet embarras je mis pied à terre pour aller visiter sept ou huit maisons de chrétiens qui habitent ce bourg. Le temps me permit de leur faire une instruction. Le profit fut qu'ils me promirent de se préparer pour se confesser

à mon retour, n'ayant pas eu occasion de le faire depuis plusieurs années. L'expérience m'a appris que tous ces Coptes n'ont besoin que d'être instruits pour embrasser la foi orthodoxe. Mais il faut les cultiver ; car ils sont du nombre de ceux dont parle saint Paul, qui se laissent aisément emporter çà et là, et à tout vent, en fait de doctrine, n'ayant pas assez de lumières pour discerner le bon grain du mauvais, que les ennemis de l'Église leur présentent.

Je retournai le soir à mon bateau, et nous démarrâmes, dès ce soir même, de *Dagoué*. Ce petit bourg, qui n'a rien de considérable par lui-même, est célèbre par la demeure d'un insigne voleur nommé *Habib*. Cet homme, qui s'est rendu redoutable par tout le pays, pille et ravage impunément, par terre et par eau, tout ce qu'il trouve en son chemin. Chaque bâtiment qui descend à Damiette, ou qui monte au Caire, lui paie un tribut. Outre cela, il choisit tout ce qu'il y a de meilleur parmi les marchandises, et se l'approprie sans dire pourquoi ; qui que ce soit n'ose lui résister ; et ce qui est étonnant, c'est que le pacha, avec ses sept corps de milice et vingt-quatre sangiacs du Caire, sait tout ce brigandage, et n'a pas la hardiesse de s'y opposer. Nous avions sur notre bord deux ou trois janissaires, qui emmenoient avec eux une troupe d'esclaves noirs, de l'un et de l'autre sexe. Un grand vaurien arabe, qui est l'homme de confiance et de main de l'insigne voleur *Habib*, vint tout seul, un bâton à la main, visiter tous ces esclaves. Il emmena ceux qu'il trouva à son gré, et les conduisit au sérail de son maître. Nos janissaires se contentèrent de gronder, et le laissèrent faire. *Habib* étoit autrefois pêcheur ; de pêcheur qu'il étoit, il s'est fait chef d'une troupe de vagabonds arabes, et les commande depuis vingt à trente ans. Il loge à *Dagoué*, dans une espèce de palais assez propre, sur le bord de la rivière. Il a deux

ou trois cents chevaux dans ses écuries, et autant de cavaliers toujours prêts au brigandage. Plusieurs milliers d'Arabes lui obéissent, et les deniers publics, qu'on porte du village au divan du Caire, sont très-souvent enlevés par ses gens. Il a une adresse admirable pour s'enfuir, quand il est attaqué par des forces supérieures. On me demandera ici comment il se peut faire que des puissances ne se joignent pas ensemble pour le détruire. Je répondrai qu'il a un moyen sûr de se maintenir dans le petit royaume qu'il s'est fait. Il envoie tous les ans de riches présens de son butin aux principaux beys ou sangiacs du pays, et, moyennant ces libéralités, ils le laissent maître de tout ce qu'il veut. D'ailleurs, il est d'un secours toujours prêt pour venger les querelles particulières qu'ils ont les uns contre les autres. Il n'y a que trois mois qu'il ravagea un grand village qui appartenoit à *Ismain*-bey, et qu'il y massacra une centaine de personnes, et cela à la sollicitation de *Gaithas*-bey, ennemi d'*Ismain*-bey.

Le 16 mai, après être sorti de ce coupe-gorge, nous abordâmes à *Mansoura,* petite ville sur la droite du Nil, célèbre par la défaite et la prison de saint Louis, roi de France. Nous en partîmes à dix heures du matin. Nous traversâmes la rivière pour passer au *Delta,* et, continuant notre route par terre, nous arrivâmes sur le midi à *Démaie,* village qui n'est habité que par des mahométans. C'est en ce lieu que se fait le *sel ammoniac* le plus estimé de toute l'Égypte. Ce sel se fabrique dans des fours, dont le dessus est fendu en long, et en plusieurs endroits. On pose sur ces fentes vingt ou trente bouteilles de verre rondes, d'environ un pied et demi de diamètre, avec un cou d'un demi-pied. On ferme bien ces bouteilles, on les remplit de suie avec un peu de sel marin et d'urine de bestiaux. Ensuite on élève un plancher de terre grasse et de brique, qui couvre tout, excepté le haut du cou des

bouteilles, qui est à l'air. Alors le feu se met dans le four, et y est entretenu continuellement pendant trois jours et trois nuits. Le flegme des matières contenues dans les bouteilles s'exhale, et les sels acides et alcalis, se rencontrant et s'accrochant les uns aux autres proche du cou, forment une masse blanche et ronde. L'opération étant finie, on casse toutes les bouteilles, et on en tire ces masses qu'on nomme sel ammoniac. Il est à remarquer que la suie dont j'ai parlé est produite par la fumée de ces mottes à brûler, qu'on nomme *gellée* en arabe. Elles sont formées de la fiente des animaux. Toute autre fumée ne seroit pas propre à se condenser en sel ammoniac.

De *Démaie* nous poursuivîmes notre chemin jusqu'au village de *Bolquas*, et de là jusqu'à *Sainte-Gemianne*, où nous arrivâmes au soleil couchant. Depuis *Bolquas*, en tirant vers le nord, jusqu'à la mer, c'est une plaine d'une ou deux journées de long et de large, couverte toute l'année de milliers de buffles, de bœufs et de moutons. Des bouviers et des bergers les gardent. Les eaux du Nil l'inondent la moitié de l'année, et la fertilisent. Elle ne produit pourtant que des herbes de pâturage, et quelques broussailles. Au milieu de la plaine s'élève une ancienne église à vingt-deux dômes, dont l'aspect est fort riant de près et de loin. Elle est dédiée à sainte *Gemianne;* c'est ainsi qu'on nomme cette sainte communément, mais son véritable nom est *Damianne,* ainsi que je l'ai lu dans tous les martyrologes coptes et arabes. Cette sainte étoit fille unique du gouverneur de *Pharamia*, nommé Juste. Elle fut martyrisée, sous l'empereur Dioclétien, à la tête de quarante religieuses, dont elle étoit abbesse, et dans le même lieu où l'on voit encore son église et les restes de son couvent. La mort de cette illustre vierge arriva le 18 janvier. Sa fête et la dédicace de son église se célèbrent le 18 mai. Nous y assistâmes, et le 19 mai, je partis avec mon com-

pagnon, et nous arrivâmes avant le lever du soleil à *Bessath Ennessara*, village où il y a une chapelle dédiée à saint Georges.

Le 20 nous nous embarquâmes à *Diast*, et nous remontâmes le Nil jusqu'à *Mansoura*. Cette ville étant très-peuplée de Coptes, qui sont sans instruction et sans église, je crus devoir y séjourner cinq ou six jours. Les Grecs de la ville de Damas qui se sont établis à *Mansoura*, et à qui j'avois été particulièrement recommandé, me reçurent avec beaucoup de charité. Ils prirent soin eux-mêmes d'assembler les chrétiens de la ville, qui apprirent mon arrivée avec joie. Ils vinrent me la témoigner, et me dirent que Dieu m'avoit envoyé tout exprès pour entendre leurs confessions, qu'ils n'avoient pu faire depuis plusieurs années à aucun de leurs prêtres, pour les raisons qu'ils m'expliquèrent. Je ne perdis point de temps. Je commençai mes instructions sur les avantages et la nécessité du sacrement de pénitence, et je leur enseignai les moyens de s'en approcher dignement et avec fruit. Nous fîmes ensemble l'examen de conscience sur les commandemens de Dieu et de l'Église, sur les sept péchés mortels, et sur les différens devoirs de leur état. Ce fut dans cette ville de *Mansoura* que je vis pour la première fois des fours où l'on fait éclore des poussins. Le 25 au soir, je me rendis par eau à *Sammanoud*, gros bourg dans le *Delta*, sur le bord du Nil, à trois ou quatre lieues de *Mansoura*, en venant au Caire. C'étoit autrefois une ville épiscopale, nommée en latin *Sebennytus*, voisine de la ville de *Busiris*, au rapport des anciens géographes. J'y trouvai un grand nombre de chrétiens, avec une église du nom de *Saint-Abanoud*, jeune Égyptien, qui, à l'âge de douze ans, répandit son sang pour Jésus-Christ, sous l'empereur Dioclétien. La foi, le courage et l'innocence de ce jeune martyr me fournirent une ample matière pour faire des

instructions aux chrétiens de cette ville, concitoyens de ce jeune saint.

Le 27 du même mois, j'allai à la grande *Mehallé*, capitale de la Garbie, l'une des deux provinces du *Delta*. Le *Delta* se divise en deux provinces ou gouvernemens, qui sont la *Garbie* et la *Menoufie;* celle-ci au midi, l'autre au nord. Cette capitale de la Garbie est plus grande que Damiette et que Rosette. Elle est entourée d'une infinité de villages, dans une vaste plaine couverte de blé, d'orge, de riz, de palmiers, de safran bâtard et d'autres plantes et légumes. Elle est la résidence d'un bey ou sangiac, gouverneur de la Garbie. Il s'y fait un grand commerce de toile. Un petit canal du Nil portant bateau, qui sort du bras du Nil de Damiette, vers la pointe méridionale du Delta, fait toute la richesse de cette ville. Il arrose la *Menoufie*, la ville de *Mehallé*, toute la Garbie, et va se jeter dans la mer vers *Brullos*. Les chrétiens de Mehallé, qui sont en grand nombre, n'y ont qu'une petite église ou oratoire inconnu aux Turcs. Ils ne peuvent s'assembler et faire des prières publiques qu'à *Sammanoud*, à deux lieues de là. Le *mechaber* ou receveur du bey me reçut chez lui. J'y demeurai deux jours pour y faire ma mission, qui, grâces à Dieu, n'y fut pas inutile. Le *mechaber* disoit tout haut, après mes instructions, que la doctrine catholique que je leur prêchois étoit bien plus raisonnable que celle qu'on leur avoit enseignée. La fabrique du sel ammoniac se fait à *Mehallé* comme à *Dénaie;* mais il n'est pas si bon. Cette ville a aussi des fours pour faire éclore des poussins. Le 29, je retournai à *Sammanoud*. Je logeai chez le curé de Saint-Abanoud, homme plus modéré et plus savant que le commun des prêtres coptes.

Le 31 mai, qui étoit cette année le jour de la Fête-Dieu, je me transportai au village de *Bhabeit*, c'est-à-dire, en

arabe, *maison de beauté*. J'y vis, en effet, les restes d'un des plus beaux, des plus vastes et des plus anciens temples d'Égypte ; toutes les pierres sont d'une longueur et d'une épaisseur énorme, toutes de marbre granit, ornées la plupart de sculptures, qui représentent en demi-relief des hommes et des femmes, et toutes sortes d'hiéroglyphes. Plusieurs de ces pierres portent la figure d'un homme debout, un bonnet long et pointu en tête, tenant deux gobelets dans les deux mains, et les présentant à trois ou quatre filles qui sont pareillement debout, l'une derrière l'autre. Ces filles ont un javelot dans une main et un bâton plus court dans l'autre, et sur la tête, une boule entre deux cornes longues et déliées. D'autres pierres sont embellies de diverses images hiéroglyphiques d'oiseaux, de poissons et d'animaux terrestres. Un pilier d'un beau granit, fort haut et fort massif, ayant dans sa partie supérieure quatre entaillures aux quatre faces, paroît avoir été construit pour soutenir les arcades et les voûtes de ce grand édifice. Chaque face du pilier présente aux yeux une tête de femme gravée plus grande que nature. Ces gravures n'ont souffert aucune injure, ni du temps, ni du soleil, ni des Arabes. Hérodote, avec toute l'antiquité, parle d'un temple construit au milieu du *Delta*, dans la ville de Busiris, consacré à la déesse Isis, femme d'Osiris, si respectée par les Égyptiens Il paroît plus que probable que ce temple, dont je viens de décrire les restes, étoit ce temple même de la déesse Isis, et que la ville de Busiris, dont parle Hérode, est la ville même de *Bhabeit*, située au milieu du *Delta*, proche *Sebennytus* ou *Sammanoud*. Mon opinion est d'autant plus croyable, que dans tout le reste de l'île, il est inouï qu'on n'ait trouvé aucun vestige, ni grand ni petit, d'aucun monument de marbre ou de pierre, qui puisse convenir à d'autres divinités qu'à la déesse Isis. Les ruines de ce temple, que je dis être le temple de la déesse Isis,

auprès de *Bhabeit*, ont environ mille pas de tour. Elles sont à une lieue du Nil, et à deux ou trois lieues de *Sammanoud* et de la grande *Mehallé*, vers le nord, à vingt-cinq ou trente lieues du Caire. Dans ces ruines on ne trouve ni brique, ni plâtre, ni ciment, ni pierre commune. On ne voit que grosses masses de marbre granit. Les étrangers ne viennent point en cette ville, et n'en sortent pas en sûreté, à moins qu'ils n'aient pris des mesures pour se mettre à couvert des insultes des Arabes. La raison de ce peu de sûreté est l'extravagante persuasion où ils sont qu'on ne vient chez eux que pour fouiller et enlever les trésors qui sont, disent-ils, cachés sous les débris du temple, et c'est pour eux un prétexte légitime de ne laisser aux voyageurs que leur chemise. Étant bien et dûment avertis de ces favorables traitemens des Arabes du pays, nous prîmes en gens sages nos précautions. J'avois avec moi mon chrétien d'Alep, et deux domestiques du cheik Soliman, riche marchand turc de *Sammanoud*, connu pour tel, et accrédité dans le pays. Comme nous étions à contempler ces restes du paganisme, trois voleurs à cheval vinrent fondre sur nous, la lance à la main. *Que faites-vous là?* nous dirent-ils d'une voix féroce. *Nous cherchons*, répondirent tout doucement mes compagnons, *une pièce de marbre pour servir de meule au moulin à huile du cheik Soliman.* Cette parole de mes compagnons, soit qu'elle fût en effet un ordre de leur maître, soit une pure défaite, leur fit changer de ton. *Vous êtes les bienvenus*, nous dirent-ils; *mais n'apportez-vous rien avec vous?* Comme nous ne leur répondîmes qu'en montrant nos vieux et méchans habits : *Je vois bien*, nous dit l'un d'eux, *que vous n'êtes pas si riches que votre maître, et qu'il n'y a rien à gagner avec vous.* Ils passèrent ensuite leur chemin, et nous le nôtre, bien contens d'être défaits de leur compagnie.

Le 1er juin après midi, nous mîmes à la voile à *Sammanoud*, et le 3, à quatre heures du soir, ayant un vent favorable, nous débarquâmes à *Boulac*, qui est le port du Caire. Mon intention avoit été de repasser par *Dagoué* pour tenir ma parole aux chrétiens de ce bourg, dont j'avois été très-satisfait; mais les passagers qui étoient avec moi dans le bateau ne voulurent jamais souffrir qu'on mît pied à terre, appréhendant de se trouver la nuit dans cette caverne de voleurs, où règne le fameux *Habib* dont j'ai parlé. Nous vînmes donc en droiture au *Caire*. A mon retour, je commençai par remercier Dieu de la protection qu'il m'avoit accordée pendant toute ma course évangélique. Après m'être acquitté de ce premier devoir, je n'eus rien de plus pressé à faire que d'aller visiter les Coptes de cette ville. Les visites que je venois de rendre à leurs frères de la Basse-Égypte, dont il avoient reçu de toutes parts des nouvelles qui m'étoient favorables, avoient augmenté leur bienveillance pour moi. Ils m'en donnèrent mille marques dans notre première entrevue; mais ce qui m'a été le plus avantageux, et ce qui me le sera de plus en plus pour leurs instructions, c'est qu'ils me voyoient beaucoup mieux instruit de la doctrine coptique, et par conséquent plus en état de la combattre. Je le ferois, ce me semble, plus aisément, et avec plus de succès, si j'avois affaire à des hommes habiles, ou du moins dociles. Mais il y a bien du désavantage à avoir pour adversaires des gens grossiers, ignorans, durs et entêtés dans leurs opinions, tels que sont la plupart des Coptes. Je ne me sens pas cependant rebuté, par la grâce de Dieu, de la difficulté de mon ouvrage. Au contraire, mon zèle s'anime à la vue de l'état déplorable où l'infidélité, et plus encore le défaut d'instruction, a réduit ces malheureux chrétiens. Le désir que j'ai de contribuer à leur salut, m'a fait entreprendre un troisième voyage pour aller visiter les chrétiens de la

Haute-Égypte. L'espérance d'en réconcilier un seul avec l'Église romaine, m'étoit un motif suffisant pour m'exposer tout de nouveau aux risques d'une si pénible entreprise. Mais je me confiai en la bonté divine, qui voulut bien se servir d'un instrument aussi vil que je le suis, et me protéger dans l'exécution d'un dessein que je ne formois que pour sa gloire, et pour le salut de ces peuples, qui ont eu part au mérite de son sang. Je souhaite, monseigneur, que le récit de ce troisième voyage puisse être agréable à V. A. S.

Je m'embarquai au vieux Caire, le 3 septembre 1714, sur un petit bâtiment appartenant à un prince arabe qui commande à *Doüer, Der, Aboutigé, Settefé*, et à plusieurs autres villages circonvoisins éloignés du Caire d'environ soixante-quinze lieues. L'intendant de sa maison, nommé *Mallem-Fam*, Copte à demi catholique, et qui m'a toujours témoigné une amitié singulière, m'avoit invité à le venir voir, et à lui porter quelques remèdes pour le guérir d'un mal dont il se plaignoit depuis long-temps. Il crut me déterminer plus efficacement à cette visite, en me mandant qu'il me donneroit des facilités pour aller visiter la fameuse église des martyrs à *Assena*, dans le fond du *Saïd*. Je ne voulus pas perdre en effet une si belle occasion de prêcher sans bruit, et en sûreté, la foi orthodoxe dans ces lieux hérétiques de la Haute-Égypte. Ce voyage étoit un beau prétexte pour faire taire les malintentionnés, en leur disant que j'allois en pélerinage au sanctuaire d'*Assena*, pélerinage fort ordinaire et fort en réputation dans ce pays. Je choisis pour mon compagnon de voyage un Arménien catholique d'Alep, nommé Michel. Nous nous embarquâmes, avec un bon vent, le 3 septembre après midi, et nous nous trouvâmes le lendemain, à la pointe du jour, proche la ville de *Benisoüef*. Un brigantin des corsaires du Nil, sortant de dessous le cap d'une

petite île, venoit fondre sur nous; mais nos gens, qui n'étoient qu'au nombre de vingt, prenant incontinent les armes, et tirant sur ces voleurs, en les chargeant en même temps d'injures avec grand bruit, les obligèrent à virer de bord, sans oser nous attaquer. Nous continuâmes notre route, laissant à notre droite *Halabié*, village, *Bebé*, *Fechne*, deux gros bourgs, *Abougergé*, village, et la ville de *Menié*, que quelques-uns disent sans raison être l'ancienne Thèbes, à quarante-cinq lieues du Caire. A notre gauche, nous laissâmes *Cheik Abou Ennour*, *Cherouné*, *Gerabié* et le *Mont des Oiseaux*, ainsi nommé à cause de la multitude d'oiseaux de toutes espèces, qui y font entendre continuellement leurs ramages. Nous restâmes deux heures sur l'ancre à *Souadi*, le 5 au matin, à une lieue au-dessus de *Menié*.

C'est à *Souadi* que commencent les grottes de la Basse-Thébaïde. La perspective que forment les divers rangs et les bizarres ouvertures de ces grottes, l'immense étendue du Nil, qui unit par une seule nappe d'eau les deux chaînes de montagnes qui bordent l'Égypte à son levant et à son couchant, la multitude des bâtimens à rames et à voiles dont ce fleuve est couvert, le nombre prodigieux de villes et de hameaux, les forêts d'acacias, de sycomores et de palmiers, qui font briller leur verdure au-dessus des flots : tout cela présente aux yeux un spectacle qui les charme. Je ne suis point surpris que les Romains aient eu la curiosité de faire des voyages en Égypte, pour jouir du plaisir de voir tous ces différens tableaux que la nature, plus habile que tous les peintres du monde, a voulu peindre elle-même en ces lieux. Ces grottes dont je viens de parler s'étendent jusqu'à *Manfelouth*, du même côté, c'est-à-dire, au levant du Nil. On ne voit qu'une campagne toute sablonneuse, à quelques endroits près, où il y a des habitans. Elle n'a qu'une demi-lieue de largeur, depuis le pied de

la montagne jusqu'au Nil ; mais les terres qui sont au couchant de cette rivière sont très-fertiles, et s'étendent à cinq ou six lieues vers les montagnes, qui les bornent. Voici en peu de mots le plan de l'Égypte. Le Nil coupe une plaine de cinq ou six lieues de largeur, plus ou moins, serrée entre deux montagnes. La partie la plus étendue et la plus abondante est ordinairement à l'occident ; la plus étroite et la plus stérile est à l'orient. Au-delà des deux rangs de montagnes, ce ne sont que des déserts et des sables qui aboutissent d'un côté à la mer Rouge, et de l'autre au royaume de *Barca*.

Depuis *Souadi*, avançant toujours vers le midi, nous découvrîmes, sur notre droite, *Bini*, *Hassan*, *Rouda*, *Baiadié*, la ville de *Mellavi*, à cinquante-cinq lieues du Caire, *Massara*, *Tarout*, *Escherif* où le canal de Joseph prend sa source, *Missara*; et le 6, au matin, nous aperçûmes la ville de *Manfelouth*, à dix lieues de *Mellavi*, ensuite *Sellam*, où toutes les maisons sont couronnées de créneaux, de perchoirs et de tours, qui servent de retraite aux pigeons. Toutes les villes et villages de la Haute et Basse-Égypte ont des colombiers sur les toits de la plupart des maisons, ou dans un coin de la basse-cour, avec cette différence que les colombiers de la Haute-Égypte représentent une tour carrée, et que ceux de la Basse-Égypte sont composés de plusieurs tourelles faites en cône et construites en rond. On dit communément, dans le *Saïd*, qu'un père de famille qui est à son aise ne donneroit pas sa fille en mariage à un jeune homme qui n'auroit pas chez lui un colombier.

Après avoir quitté *Sellam*, nous passâmes devant *Monquabat*, la ville de *Siouth*, à soixante-dix lieues du Caire, le bourg de *Quathiâ*; et le même jour, 6 septembre, nous abordâmes après midi à *Aboutigé*, distante de trois lieues de *Siouth*. Le prince arabe, nommé *Hamed Abouaith*,

qui commande dans ces quartiers, étoit à *Der*, et son intendant étoit demeuré malade à *Settefé*. Son valet, qui m'étoit venu prendre au Caire, alla porter à son maître la nouvelle de mon arrivée. Pour arriver à *Settefé*, il fut obligé de marcher trois lieues dans l'eau jusqu'à la ceinture, et même quelquefois jusqu'au cou. Les hommes de ce pays sont accoutumés à cheminer dans ces plaines d'eau comme dans des plaines de terre ; ils en connoissent toutes les routes, et c'est une nécessité pour eux d'en être bien instruits, le Nil étant six mois à croître et à décroître ; savoir, depuis le mois de juillet et d'août jusqu'en novembre et décembre. Ce valet de l'intendant nous amena le lendemain un bateau plat, sur lequel nous passâmes, et j'arrivai le soir à *Settefé*. L'intendant, qui m'attendoit avec impatience, me reçut avec toutes sortes de démonstrations d'amitié, surtout lorsque je lui présentai les remèdes que je lui avois apportés. Après quelques heures de conversation, je lui demandai la permission d'aller visiter les chrétiens, et de faire les fonctions de ma mission. Il me le permit aisément. Je rendis mes premières visites au curé de *Settefé*, ainsi que j'avois fait à *Aboutigé*. Je trouvai tous ces curés aussi ignorans les uns que les autres. J'en vis un à *Aboutigé*, qui n'avoit que vingt ans, et que son oncle, évêque du lieu, avoit ordonné prêtre à dix-sept, quoiqu'il ne sût pas lire l'Évangile en arabe, ni le psautier en sa langue, ce qui est une preuve d'une grossière ignorance. Les ecclésiastiques de *Settefé* font leurs occupations de tenir un livre de compte dans des greniers publics, où l'on serre le froment, les fèves et les lentilles ; ou bien ils ont la direction des moulins à huile, qui sont fort communs dans le pays. Ces fonctions ordinaires des curés et des prêtres donnent à juger des instructions que les peuples en reçoivent, et de quelle nécessité il est d'envoyer des missionnaires en tous ces quartiers pour instruire les pas-

teurs et leurs troupeaux. A l'occasion des moulins à huile dont je viens de parler, je dirai qu'il ne faut pas croire que ces moulins soient pour faire de l'huile d'olive. On ne trouve ici que celle qu'on y porte de Syrie, de Grèce et de Barbarie. Les oliviers sont très-rares dans tout le pays. L'huile dont on se sert pour s'éclairer ou pour manger, est faite de *sesame*, qu'on appelle *sirége*, c'est-à-dire, huile à éclairer; ou de *carthame*, en arabe *zeit-helou*, c'est-à-dire huile douce; ou de *lin*, en arabe *zeit-char*, c'est-à-dire huile forte; ou de graine de laitue sauvage, dont le nom arabe est *selgeam*. On mêle quelquefois les graines de laitue et de carthame dans un même moulin pour les moudre ensemble. L'huile d'olive, appelée en arabe *zeit-thaieb*, c'est-à-dire, huile excellente, est très-rare dans le *Saïd*, comme je l'ai déjà dit.

Je commençai ma mission à *Aboutigé* et à *Settefé* par l'instruction des enfans, que j'assemblai, tantôt dans les écoles, tantôt dans la maison de *Mallem-Fam*. Comme cet intendant de la maison du prince avoit très-bon sens, et étoit assez bien instruit des vérités catholiques, il m'aidoit à convaincre d'erreur les prêtres et les anciens de ces deux bourgades. Leur erreur au sujet du baptême est si extravagante, qu'on ne la pourroit croire si l'on n'en étoit pas témoin oculaire, ainsi que je l'ai été. Je n'omettrai point ici une aventure qui m'arriva à *Settefé*. Deux chrétiens de *Der*, qui m'avoient vu avec mon compagnon à *Aboutigé*, vinrent trouver le prince *Hamed*, et lui dirent que deux Francs étoient arrivés à *Settefé* pour clouer les bords du Nil avec des cloux magiques, et pour détourner par leurs enchantemens le débordement de ce fleuve. Ce prince se trouva fort embarrassé d'une telle déposition; mais heureusement pour lui et pour nous, un soldat du Caire, qui nous y avoit vus et connus, et qui par hasard se trouva présent à cette accusation, accusa lui-même ces hommes

d'être des calomniateurs, et répondit au prince de nos personnes, l'assurant que nous n'étions venus en ces quartiers que pour faire du bien à tout le monde. C'est ainsi que la Providence prit soin de notre justification. Ce soldat, étant ensuite revenu à *Settefé*, nous raconta lui-même cette histoire burlesque. La vérité est que, dans le *Saïd*, les Européens passent pour être chimistes et chercheurs de trésors. J'avois déjà été averti au Caire de cette opinion qu'on avoit de nous. Je séjournai dix jours à *Settefé*, catéchisant, exhortant et prêchant en particulier et en public. J'eusse bien voulu y faire plus de fruit que je n'en fis; Dieu ne le permit pas. La dureté et l'obstination des Coptes y est plus grande que partout ailleurs, et elle fut toujours un obstacle à mes instructions. J'aurois été bien content si j'avois pu obtenir de *Mallem-Fam*, mon hôte et mon ami, de faire une profession publique de la religion catholique; mais le respect humain l'emporta sur la vérité connue. Voyant donc tous mes efforts inutiles, je pris la résolution de prendre congé de lui; ce que je fis le 19 septembre, en secouant la poussière de mes souliers.

Toute la campagne étant couverte du débordement du Nil, je fus obligé d'aller attendre sur la pointe d'une longue levée, qui aboutit au grand lit du fleuve, la commodité d'un bâtiment qui devoit passer au pied de cette levée. Il y arriva le 20 septembre. Nous nous embarquâmes à la pointe du jour sur ce vaisseau, qui faisoit voile vers le midi. J'avois des lettres de recommandation pour la ville d'*Assena*, et pour plusieurs autres lieux de ma route. Nous côtoyâmes à notre droite les bourgs de *Kimam*, *Selamoun*, *Themé*, où réside un *cachef*, ou commandant; *Koum elarab*, *Mechta*, *Chahtoura*, *Cheik Zeineddin*, *Tahta*, gouvernée par un autre *cachef*, à quatre-vingt-dix lieues du Caire. Nous laissâmes à notre gauche l'ancienne ville de *Kau* à demi ruinée, où l'on voit encore un

vieux temple de païens. Je vis avec plaisir plusieurs petits champs élevés sur les bords de la rivière, dont les chaussées servent de rempart pour défendre le *dora*, c'est-à-dire, le millet d'Inde contre l'inondation du Nil. Ce *dora* ou millet d'Inde croît à la hauteur de huit ou dix pieds sur une tige nouée et ligneuse comme le roseau. Sa graine est à la cime, formant un bouquet bien rangé, et unique sur chaque tige. On fait du pain de cette graine pour les paysans. Le dora est mûr en novembre et décembre. Sitôt qu'il est mûr, on fait percher des enfans tout autour sur des monceaux de gazon, pour écarter les oiseaux par le bruit de leur voix et le claquement continuel de leurs frondes. Ces enfans continuent cet exercice jusqu'à ce que le millet soit en état d'être coupé.

Le 21, deux heures avant le jour, on nous débarqua sur le port d'*Akmin*, ville très-jolie, au levant du Nil, à quatre-vingt-quinze lieues du Caire. Elle est gouvernée par l'*émir Hassan*, qui y fait régner le bon ordre et la sûreté. Les chrétiens y ont une église la plus propre de toute l'Égypte. D'abord j'allai me présenter à l'évêque copte pour lui demander la permission de dire la sainte messe. Il me la refusa, et sa raison fut que les hosties que j'avois apportées du Caire avec moi, et que je lui faisois voir, étoient cuites depuis plus de quinze jours; d'où il concluoit qu'elles n'étoient plus canoniques. Je ne pris point son refus en mauvaise part, sachant que la coutume des prêtres coptes est en effet de ne consacrer jamais qu'avec une hostie cuite du jour même. Je retournai dans la maison de mon hôte, où je célébrai secrètement nos divins mystères sur un autel portatif. Étant à *Akmin*, je me souvins de la commission que M. Le Maire, notre consul au Caire, me donna avant mon départ. *Informez-vous*, me dit-il, *de la vérité des faits que les voyageurs nous racontent ici du serpent d'*Akmin, *et quel peut être*

le fondement de toutes les fables qu'on débite à son sujet. Voici donc ce que j'en appris d'un ecclésiastique chez qui je logeai, nommé *Seman abou Salomé*, le plus savant sans contredit de tous les Coptes de la Haute-Égypte. Il me dit que le serpent en question se nomme *Haridy;* que l'opinion des chrétiens et des Turcs est que ce serpent est possédé de l'esprit qui mit à mort les sept premiers maris de Sara. La grande raison qu'ils en apportent, est la prétendue merveille de ce serpent *Haridy*, qui, ayant été coupé en pièces dans un bain public en présence de l'*Émir*, et ayant été mis ensuite durant deux heures sous une espèce de couvercle, en sortit ressuscité. Ce miracle, et plusieurs autres de cette nature, qu'on me raconta, me firent aisément juger que tous ces faits, prétendus miraculeux, ne sont que des tours artificieux d'un bateleur turc, qui nourrit deux ou trois serpens sur une montagne voisine de Romélie, où il attire les voyageurs par l'espérance d'y voir tout ce qu'on leur raconte du fameux serpent *Haridy*. On me proposa, comme aux autres, de monter sur cette montagne pour en être témoin; mais je répondis à ceux qui m'en firent la proposition qu'il ne falloit point sortir du Caire pour voir de pareils miracles, et que dans la place de Romélie, vis-à-vis le château, on voyoit souvent des bateleurs et des charlatans, qui y apportent des serpens privés, avec lesquels ils font mille tours d'adresse, qui ne surprennent et ne trompent que des sots. Je me souviens d'avoir lu dans Lucien qu'un fameux bateleur, nommé Alexandre d'Abonotique, nourrissoit, du temps de Marc-Aurèle, deux grands serpens de Macédoine, avec lesquels il faisoit des tours surprenans. Voilà tout ce qu'on doit penser du serpent *Haridy*, si célèbre dans l'Égypte.

Je séjournai cinq ou six jours à *Akmin*, lisant et expliquant sans cesse aux chrétiens mon livre des Évangiles. Si l'évêque du lieu, dont j'ai parlé, osoit se déclarer ca-

tholique, ses diocésains suivroient son exemple; mais le respect humain le retient ainsi que plusieurs autres.

Le 26 septembre, nous nous embarquâmes sur un bateau qui alloit à *Assena*. Ayant fait voile, nous passâmes assez loin de *Souhage*, qui est sur le bord occidental de la rivière. Nous abordâmes deux heures après à *Memchié*, qui est situé sur le même bord. Ces deux gros bourgs ou petites villes sont gouvernés par deux différens *cachefs*, c'est-à-dire, gouverneurs. Nous nous arrêtâmes à *Memchié*. Les chrétiens me conduisirent au marché, où j'espérois trouver une plus grande affluence de peuple. J'y assemblai en peu de temps mon auditoire; je fis le catéchisme aux enfans, et une instruction aux personnes plus âgées.

Nous démarrâmes de *Memchié* sur le soir, et nous arrivâmes avant le jour au port de *Girgé*, capitale du *Saïd*, à cent lieues du Caire, et à l'occident du Nil. Ce fut pour nous un très-grand contre-temps de trouver le nouveau *cachef* ou gouverneur d'*Assena*, qui s'embarquoit pour se rendre à son poste. Sitôt qu'il nous aperçut, il fit tirer sur nous quelques coups de feu, pour nous obliger à l'escorter, et à recevoir sur notre bord une partie de son équipage. Il fallut céder au plus fort, et marcher à sa suite. Dix barques rangées sur deux lignes l'accompagnoient. Sa galiote tenoit le centre. C'est ainsi que ce gouverneur, comme un petit amiral, faisoit route sur le Nil au bruit des tambours, qui se faisoit entendre de bien loin. On dit que tous les autres *cachefs* en usent à peu près de même, lorsqu'ils naviguent sur ce fleuve. Il ne faut pas aussi s'étonner qu'on les fuie du plus loin qu'on découvre les banderoles qui flottent au haut des mâts et au bout des vergues de la galiote du *cachef*. A ce signal, le pilote cherche promptement la première île ou le premier golfe pour s'y enfoncer et s'y cacher. Pour notre malheur,

nous n'en pûmes faire autant; ainsi, bon gré mal gré, il fallut nous joindre à ces barques et le suivre. Nous côtoyâmes à notre droite *Bardis*, gouverné par un chef d'Arabes nommé *Mahemet abou Jousef*, dont la juridiction s'étend sur *Beliené* et sur *Cheik esseid*, où nous mangeâmes de grosses dattes rouges, les plus belles et les plus succulentes que j'eusse encore vues. Nous vînmes ensuite jeter l'ancre vis-à-vis *Beliené*, où nous restâmes toute la nuit.

Dès le grand matin, nous fûmes éveillés par le bruit d'un convoi funèbre dont voici quelle étoit la marche et l'appareil. Le corps mort étoit sur une espèce de brancard, porté par plusieurs hommes sur leurs épaules. Les parens et les amis du défunt l'environnoient par honneur; suivoit après une longue file de femmes couvertes de grands voiles blancs traînant jusqu'à terre; des troupes de danseuses, payées pour cette cérémonie, les entrecoupoient. Ces danseuses faisoient claquer leurs doigts sur leurs mains ou sur des tambours de basque, en sautillant et chantant: les autres soupiroient, pleuroient et se lamentoient en jetant de grands cris, ou plutôt des hurlemens, comme des femmes qui se désespèrent; ce qui formoit un plaisant contraste. Les parentes et les amies, qui vouloient paroître les plus affligées, se jetoient et se rouloient à tout moment par terre, ramassant à pleine main la poussière, et la répandant sur leurs têtes. La mère du défunt, et quelques autres femmes qui l'accompagnoient, descendirent sur le bord du fleuve, et, pétrissant de la boue avec de la terre et de l'eau, s'en barbouillèrent le visage, et s'en couvrirent la tête et leur grand voile blanc, qui est la marque de leur deuil. Alors les unes redoublèrent leurs hurlemens, et les autres recommencèrent leurs danses et leurs chants. Jamais je n'avois encore été spectateur d'un tel appareil tragi-comique. On m'assura dès-lors que les pompes funèbres

des mahométans, dans toute l'Égypte supérieure, étoient semblables à celle-ci. J'en ai été en effet témoin dans la suite plus d'une fois.

Le 28, nous laissâmes à notre droite *Bhageoura* et *Hou*, deux résidences de *cachefs*. La première, qui est à cent dix lieues du Caire, est gouvernée par un chef d'Arabes, nommé *Hamet abou Jousef*. La deuxième, qui est éloignée de deux petites lieues, a un cimetière un peu élevé. On y vient enterrer les morts de *Bhageoura* et de plusieurs villages d'alentour, parce que leur terrain, étant trop bas, ne pourroit pas mettre les sépulcres à couvert de l'inondation. Le 29 septembre, nous vîmes sur notre gauche *Quassr fau*, portant le titre de *cacheflik*, ou gouvernement de *cachef; Samatha Quena*, autre *cacheflik* à cent dix-huit lieues du Caire, où se fait le transport des marchandises qui débarquent à *Cosseir* sur la mer Rouge, anciennement Bérénice. Les Nubiens y amènent quantité d'esclaves noirs, pour les vendre ensuite dans le reste de l'Égypte. Vis-à-vis de *Quena* on découvre *Dendera*, au couchant du fleuve. C'étoit autrefois un évêché, nommé *Tentiris*, très-célèbre par le voisinage de l'île de *Tabenne*, où saint Pacome avoit son principal monastère, et d'où il venoit souvent à *Dendera*. Assez loin de cette ville on voit un temple des anciens Égyptiens d'une grandeur et d'une hauteur surprenante, et un auteur arabe rapporte que ce temple a autant de fenêtres que l'année a de jours, et que ces fenêtres sont tellement disposées que chacune, répondant à un degré du *zodiaque*, reçoit l'un après l'autre les rayons naissans que le soleil y darde chaque jour. Je n'ai point été témoin de ce fait; mais j'ai vu auprès de *Dendera* une forêt qui mérite qu'on en parle. C'est une forêt de *doums*, ou dattiers sauvages. Cet arbre, que l'on ne voit en Égypte que depuis *Girgé*, en tirant vers la Nubie, a cela de singulier sur tous les autres arbres, que son tronc

se divisant, et se fourchant en deux parties égales, chaque branche se subdivise en deux autres, qui se partagent chacune en particulier et de même façon en deux autres égales parties, jusqu'à ce qu'elles parviennent à la cime des dernières branches. Ce ne sont que ces dernières branches qui produisent des feuilles semblables à celles des palmiers. Le fruit, qui est de la couleur de son écorce, est gros comme une petite grenade. La chair en est si dure, qu'une hache bien affilée ne l'entame qu'avec peine. Les paysans, à qui la nature a donné apparemment des dents plus tranchantes, trouvent le moyen d'en venir à bout, et en font leurs délices. Ce fruit a cela de commun avec les figues du sycomore, qu'il croît par pelotons au milieu des branches et éloigné des feuilles; son noyau sert de poignée aux vilebrequins. Cette forêt de *doums*, qui est très-vaste, offre un aspect charmant. Si je savois que ces arbres pussent croître en France, j'en enverrois des fruits.

Malgré la beauté de cette forêt, qui récréoit nos yeux, nous nous ennuyions fort de l'honneur que nous avions d'escorter le gouverneur d'*Assena;* mais enfin notre patron trouva moyen, soit par prières, soit par adresse, de nous dégager de la gênante compagnie où nous étions. Il mit promptement à la voile dans le milieu de la nuit. Nous nous sauvâmes à la faveur des ténèbres, et nous vînmes mouiller à la pointe du jour au port d'*Abnoub*, à quatre lieues de *Quena*. Ce bourg et les environs obéissent à un prince arabe, nommé *Jousef*, fils du commandant de *Bhageoura*, mais avec dépendance du pacha et des puissances du Caire, qui commandent à tous les chefs des Arabes qui ont des gouvernemens particuliers. Dès que j'eus mis pied à terre, je me rendis au *chouné*, c'est-à-dire, au magasin public du froment et des légumes. Ces *chounés* sont de grandes cours fermées, où les grains sont entassés en divers monceaux, et exposés à l'air. Des enfans à gage y font sen-

tinelle le long du jour contre une armée d'oiseaux, que ces grains attirent de toutes parts. Ces enfans, malgré leurs clameurs et les industries dont ils se servent pour les mettre en fuite, ont toutes les peines du monde à défendre leur terrain. Ces oiseaux, plus fins que ces enfans, s'aguerrissent contre tous leurs stratagèmes, et trouvent toujours des instans pour surprendre la vigilance de ces jeunes sentinelles, et pour dérober des grains. Comme je me disposois à faire le catéchisme, une troupe d'écrivains coptes m'aborda pour me faire des questions sur nos coutumes, et sur notre créance différente de la leur. Les raisonnemens étant inutiles avec eux, je me contentai de leur ouvrir l'Évangile et de leur opposer les textes contraires à leurs opinions ridicules et à leurs pratiques extravagantes. Ils me dirent, entre autres choses, qu'ils étoient fort scandalisés de ce que les latins méprisoient le feu du ciel, qui en descend, disent-ils, chaque année, le samedi saint, dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, et qu'ils appellent *Nour*, c'est-à-dire, *feu saint du Sépulcre* de Jésus-Christ. Voici l'histoire de ce prétendu feu saint. Foulcher de Chartres, aumônier de Baudouin I^er^, second roi de Jérusalem, raconte un miracle dont tout le peuple de Jérusalem étoit témoin de son temps, et dont il avoit été témoin lui-même. Il dit que le samedi saint, veille de Pâques, Dieu, voulant honorer le sépulcre de Jésus-Christ et animer la foi des fidèles, faisoit descendre visiblement du ciel une flamme de feu dans le saint sépulcre; que cette flamme allumoit les lampes éteintes, selon la coutume de l'Église, dès le vendredi saint; que cette flamme, voltigeant d'un côté et d'autre, allumoit très-souvent les autres lampes de l'Église. Il ajoute que du vivant de son maître, Dieu, voulant éprouver la foi des chrétiens, ou punir peut-être leur relâchement, retarda de quelques heures l'événement de ce miracle, qui ne s'accomplit que le jour même de Pâques, et qu'après une procession so-

lennelle au temple de Jérusalem, où le roi assista à la tête de tous les chrétiens, marchant tous nu-pieds, faisant des prières à haute voix, et avec larmes et gémissemens. Pendant que je répondois à toutes les questions, et que j'exposois tout ce qui devoit faire découvrir l'évidente fausseté du prétendu feu céleste, les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, avertis de mon arrivée, s'assemblèrent en grand nombre au lieu où j'étois. Je leur déclarai d'abord que j'étois venu les visiter pour apprendre par moi-même s'ils avoient conservé la foi de leurs pères, et s'ils la mettoient en pratique. J'interrogeai les grands et les petits sur les principaux articles du catéchisme; et je leur fis ensuite mon instruction sur différens points de morale, dont ils avoient besoin, en ayant été secrètement averti par les plus vertueux catholiques de ce bourg. Ils me témoignèrent combien ils m'étoient obligés de mon zèle pour eux, et entre autres *Mellem Georgios abou Chahaté*, receveur général du chef des Arabes, qui me fit toutes les instances possibles pour me retenir chez lui; mais je fus obligé de prendre mon congé pour continuer ma route. Nous allâmes passer la nuit à l'ancre proche *Baroud*, à une lieue d'*Abnoud* sur le même côté, c'est-à-dire, à l'orient du Nil.

Le 1^er^ octobre 1714, nous arrivâmes à *Nequadé* sur le bord occidental du fleuve, à 125 lieues du Caire. J'allai chez l'évêque de *Nequadé*, nommé Jean, qui est aussi évêque de *Coptos*, *Quous*, et d'*Ebrim*. *Coptos* et *Quous* sont deux villes anciennes à demi ruinées, à l'orient du Nil. Elles sont habitées par un grand nombre de chrétiens. C'est de la ville de *Coptos* que la nation *copte* tire son nom. Elle est à cinq lieues de *Nequadé*, et *Quous* n'en est qu'à une lieue. *Ebrim* est la capitale de la Nubie. On ne trouve dans ses habitans aucun reste du christianisme. J'avois des lettres de recommandation pour l'évêque de

Nequadé de la part de *Mallem Georgios abou Mansour*, c'est-à-dire, de maître George, père de Mansour, le plus accrédité des Coptes du Caire, et fermier général du gouverneur de *Nequadé*, et de plus, son puissant patron. Cet évêque me reçut très-froidement. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. J'opposai à son froid une grande joie de le voir, et de lui rendre mes respects. Je lui offris mes services, et je le suppliai de me permettre de faire à *Nequadé* les fonctions ordinaires de missionnaires. Il ne crut pas devoir me refuser, sachant que les chrétiens m'attendoient depuis long-temps. Il en fut bientôt témoin lui-même; car, deux heures après mon arrivée, les chrétiens, ayant été avertis que j'étois chez l'évêque, vinrent me trouver en foule, et entre autres plusieurs ecclésiastiques. Après nos salutations de part et d'autre, ils commencèrent à me proposer plusieurs difficultés sur la religion, et plusieurs cas de conscience. J'ouvris alors le livre de l'Évangile, que nous portons toujours dans nos missions. *Voici*, leur dis-je, *notre règle de foi; consultons-la, elle est la vérité même; elle décidera toutes nos difficultés*. J'allai chercher dans ce saint livre les passages qui contenoient la décision des points de controverse dont il s'agissoit dans leurs questions. Ils virent en saint Jean, chapitre 3, la condamnation de l'usage où ils sont de se servir d'huile pour la matière du sacrement de baptême, contraire à l'institution de Jésus-Christ qui ordonne l'usage de l'eau. Ils me promirent de s'y conformer. Je leur fis voir dans plusieurs autres textes de l'Évangile les anathèmes que Dieu prononce contre les vices dominans dans *Nequadé* plus qu'ailleurs, et même dans les ecclésiastiques. Cette conférence se fit en présence de l'évêque, qui y avoit part, disoit-on; et c'est la part qu'il y avoit, et que j'ignorois, qui causa d'abord la réception peu gracieuse qu'il me fit. Notre conférence finie, plusieurs prêtres

me prièrent, au nom de l'assemblée, de leur continuer les mêmes conférences pendant mon séjour avec eux. J'employai dix jours à ma mission, faisant chaque jour le catéchisme et des instructions dans différentes maisons où j'étois invité, et où l'on invitoit les amis de la famille. J'avois souvent à combattre l'avarice, l'ivrognerie, et les autres vices qui marchent à la suite de ce dernier. Pour leur en inspirer de l'horreur, je profitai de plusieurs accidens qui arrivèrent alors tout à coup. Des débordemens d'eau ayant ruiné peu à peu les fondemens de plusieurs maisons, il ne se passoit pas de jour qu'il ne s'en écroulât quelqu'une. Plusieurs personnes furent écrasées sous leurs ruines, et d'autres en furent dangereusement blessées. Un gros bateau chargé de moutons, de toutes sortes de grains, et de plusieurs autres denrées que l'évêque Jean envoyoit au Caire, pour *Mallen Georgios*, son patron, et pour son patriarche, fit naufrage à une journée de *Nequadé;* plusieurs passagers périrent avec le vaisseau. Ces tristes événemens jetèrent la terreur dans toute la ville. Je m'en servis pour faire comprendre à tous mes auditeurs les dangers où nous sommes continuellement exposés, le malheur de s'y trouver en péché mortel, la nécessité de faire au plus tôt pénitence à l'exemple des *Ninivites*, pour apaiser la colère de Dieu. Je passai dix jours entiers dans l'exercice des différentes fonctions de ma mission. Dieu en tirera, s'il lui plaît, sa gloire.

Ma mission étant finie, j'allai prendre congé de l'évêque, et ses ordres pour les autres villes et bourgs de son diocèse, par où je devois passer pour arriver à *Assena*, qui devoit être le terme de ma mission. Le prélat m'opposa plusieurs raisons, pour me détourner du dessein d'aller plus loin : l'inondation du Nil, les courses des voleurs arabes, où j'allois m'exposer, furent les principales ; mais il me cachoit les véritables, que ses confidens me découvrirent,

et entre autres la crainte qu'il avoit que je n'allasse enlever, par une science magique, les prétendus trésors enterrés sous les ruines des vieilles églises. Les Coptes, et particulièrement les ecclésiastiques, ont une inclination singulière pour l'étude de la science magique et de la chimie. Ce bon évêque me croyoit si habile dans cet art, qu'il me fit proposer par son neveu, qui étoit prêtre, de lui apprendre en secret la manière de faire de l'or. Je lui dis tout ce que je pus pour bien faire entendre à l'oncle et au neveu que je n'avois étudié que la science du salut, et que c'étoit la seule science nécessaire à un ecclésiastique. Ils ne furent pas trop contens de ma réponse, et si peu contens, que mes amis me conseillèrent de ne pas m'exposer à leur ressentiment, en demeurant plus long-temps dans le diocèse du prélat. Je quittai donc, non sans peine, la pensée d'aller à *Assena*, qui est l'ancienne *Siène*, et aujourd'hui le terme d'un fameux pélerinage dans la Haute-Égypte. J'y aurois eu la consolation de voir les restes de plusieurs monumens sacrés, qui sont encore, de nos jours, des témoins qui rappellent le souvenir de tant d'illustres confesseurs de la foi de Jésus-Christ, qui y ont souffert le martyre sous l'empereur Dioclétien. Sainte Hélène leur fit bâtir une église, et des tombeaux, qui se voient à demi-lieue de la ville. Je renonçai pareillement à aller visiter trois anciens monastères, qui sont au pied de la montagne du Couchant, et qu'on nomme le monastère de la *Croix*, celui du *Synode*, et celui de *Saint-Victor*. Sitôt que le prélat eut appris que mon intention étoit de prendre le chemin du Caire, dans la crainte qu'il eut que je n'y allasse porter à *Mallem Georgios*, son patron et mon ami particulier, des plaintes de sa conduite à mon égard, il vint m'embrasser, se plaignant de ce que je le quittois sitôt. Il n'y a pas de paroles gracieuses qu'il n'affectât de me dire, pour me déguiser ses sentimens; il voulut

même faire un régal à plusieurs de ses ecclésiastiques en ma considération, disoit-il. Je demeurai encore un jour avec lui pour m'y trouver. Le festin se fit en nombreuse compagnie. Il y fut bu beaucoup d'eau-de-vie; et il y parut dans les conviés, dont plusieurs trouvèrent fort mauvais que je préférasse l'eau du Nil à leur boisson, qui les brûloit.

Le lendemain j'allai rendre mes devoirs à l'évêque, et je pris congé de lui pour aller visiter les chrétiens de la ville de *Quous*, à une lieue de *Nequadé*, comme je l'ai déjà dit. Je leur donnai une journée entière. C'est en cette ville que je vis une grande quantité de vaisseaux et d'ustensiles de cuisine de toutes façons, faits de pierre de *baram;* chaudrons, marmites, casserolles, plats. Cette pierre, que les Coptes appellent *baram*, est, en effet, une espèce de pierre tendre, qui se durcit au feu et qui lui résiste. Les riches, comme les pauvres, s'en servent dans leurs ménages; car l'usage en est très-commode, et le service très-propre. Après une journée passée à *Quous*, j'en partis le lendemain matin 10 octobre, et je repassai le Nil, pour aller joindre une barque qui descendoit ce fleuve, et qui venoit du fond de la Nubie. Elle étoit chargée d'alun, de séné, de dattes, de doums, et de graines d'acacia, appelées *quarad* en arabe, de gomme arabique, de bois à brûler, et de charbon. Je trouvai sur la barque où je fus reçu un noir de la ville de *Carné*, capitale du royaume de *Borno* en Afrique, fort honnête homme, à cela près qu'il se mêloit de magie, et qu'il en étoit fort entêté. J'appris de lui que le fleuve Niger, qui traverse son pays, et qui donne le nom au pays des Nègres, ou qui prend son nom de ces peuples, s'appelle chez eux *Bhar el Gazal*, c'est-à-dire, rivière de la gazelle, et qu'il y a un canal nommé *Bhar el Azuraq*, ou rivière bleue, qui communique du Niger au Nil, surtout au temps des inondations.

Nous avions aussi sur notre bord plusieurs Nubiens, et entre autres trois marchands qui se disoient *chérifs*, c'est-à-dire, descendans du faux prophète Mahomet. Nous vivions avec eux en parfaite société. L'un d'eux avoit un livre de sortiléges, qu'il lisoit sans cesse avec une application étonnante. Il nous disoit que c'étoit le livre des livres, et je suis sûr qu'il n'y entendoit pas plus que moi, qui n'y entendois rien. Le second gardoit un ramadan perpétuel, c'est-à-dire, qu'il ne mangeoit ni ne buvoit jamais pendant le jour; mais il se dédommageoit pendant la nuit du jeûne du jour. Ainsi, il faisoit toute l'année ce que les mahométans ne pratiquent que dans le mois du ramadan. Le troisième étoit un paysan, qui se railloit continuellement de la science magique de l'un et des jeûnes de l'autre.

Malgré la belle humeur de ce paysan nubien, qui réjouissoit tous les passagers, nous ne laissions pas d'avoir de l'inquiétude de temps en temps, et le jour et la nuit. Notre barque, qui étoit chargée, beaucoup plus qu'elle ne le devoit être, de ballots de toutes sortes de marchandises, entassés les uns sur les autres, ressembloit à une tour, sur laquelle une grande partie des voyageurs étoit montée. Au premier choc de notre bateau contre un banc de sable, aussi ordinaire dans le Nil que dans la rivière de Loire, notre petit bâtiment penchoit tout à coup, et se remplissoit d'eau; il falloit alors le vider promptement, et déployer les voiles pour s'aider du vent, et se remettre en grande eau et hors de danger. C'est pour l'éviter autant qu'il est possible, que l'on ne descend jamais le Nil que de jour. La nuit survenant, nous avions une autre inquiétude. Le Nil a ses voleurs aussi bien que les grands chemins par terre. Ce sont d'habiles plongeurs, filoux de leur métier, qui sont toujours parfaitement bien instruits de la navigation des voyageurs. Ils étudient le temps

où ils jettent l'ancre de leur bateau, et alors ils leur donnent de fréquentes alarmes. Ces filoux sont Arabes, accoutumés à nager entre deux eaux comme des poissons. Ils ont une petite outre attachée sous l'estomac, et un couteau à la main pour couper les cordes. Dans cet équipage, ils épient le moment où tout le monde est endormi. Alors ils abordent le bâtiment tout doucement, et, dans le silence de la nuit, ils coupent habilement les cordes qui lient les ballots les uns aux autres, et ils ont souvent l'adresse d'en tirer quelques-uns à eux ; ils les font flotter sur l'eau, et les vont mettre incessamment en sûreté. S'ils sont aperçus et découverts à la faveur de la lueur de la lune et des étoiles, ils en sont quittes pour faire le plongeon dans l'eau. On les voit disparoître avec leur butin ; alors on n'a que la consolation de les charger d'injures, et ils ont la joie, lorsqu'ils se sont éloignés de la portée des coups, de montrer la tête sur la surface de l'eau, et de faire voir aux passagers un visage riant et moqueur du coup qu'ils viennent de faire. Pour nous autres, bien instruits que nous étions de la bonne volonté de ces honnêtes gens, nous veillions tour à tour, et nous faisions sentinelle sur notre bord ; mais notre vigilance néanmoins n'empêcha pas qu'une belle fourrure d'un Turc, mon voisin, ne lui fût enlevée pendant qu'il dormoit ; réveillé qu'il fut, il chercha sa fourrure, mais elle étoit déjà bien loin.

Le 16 octobre, après six jours d'une lente et ennuyeuse navigation, notre barque mouilla au port de *Girgé*, capitale de la Haute-Égypte, sous le gouvernement d'un bey ou *sangiac*, nommé aujourd'hui *Mahemet el Asser*. J'allai descendre, avec mon compagnon, chez un prêtre nommé Paul, à qui j'étois très-recommandé par une lettre de ses amis, que je lui rendis. Il me reçut avec amitié, et voulut me loger chez lui ; mais j'en sortis dès le lendemain : car je reconnus, la veille, qu'il falloit lui tenir longue com-

pagnie à table, et qu'il y buvoit plus que de raison, ce qui ne m'accommodoit pas. Heureusement pour moi, un curé de la ville, homme de bien, et plus éclairé que ses confrères, ayant su mon arrivée, vint me chercher, et m'ayant trouvé, nous nous fîmes beaucoup d'honnêtetés l'un à l'autre. Après quelque entretien, je pris la liberté de lui demander quel étoit l'état du christianisme et des chrétiens dans cette capitale. « Hélas! mon père, me dit-il en soupirant, l'hérésie et la corruption des mœurs, qui sont ordinairement ensemble, ont tout perdu : Dioscore et Sévère sont ici de grands saints; et comme l'erreur va toujours en croissant, si Dieu ne la confond et ne la détruit, la grossièreté de nos peuples les a fait tomber dans d'anciennes et nouvelles erreurs, surtout à l'égard des sacremens; et le malheur est que ceux qui devroient les éclairer, ou sont aveugles eux-mêmes, ou ont des intérêts particuliers de les laisser dans les ténèbres de leur ignorance.

« Les hommes quittent leurs femmes, et croient pouvoir, en sûreté de conscience, en épouser d'autres, avec la seule bénédiction des prêtres et le consentement de leurs prélats, qui y trouvent leur profit. Les garçons et les filles n'approchent des sacremens de pénitence et d'eucharistie que lorsqu'ils doivent être mariés. Les gens mariés passent pour l'ordinaire les années entières sans en approcher, et vivent cependant dans le désordre, dans l'ivrognerie, dans les haines et avec le bien d'autrui : de là vient que la parole du Sauveur ne se vérifie ici que trop souvent : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez point, et vous « mourrez dans votre péché. » Voilà, mon père, m'ajouta-t-il, l'état malheureux de nos Coptes, dont on peut dire ce que le prophète Osée disoit des pécheurs de son temps : « Ils « ont péché par une corruption qui a gagné le fond du « cœur, et qui les a rendus insensibles à leurs malheurs. »

Ce bon curé, nommé Joseph, voyant que son discours

m'affligeoit sensiblement, ajouta, pour me consoler, qu'il y avoit dans la ville un petit nombre de gens de bien, qu'il avoit toujours cultivés, et qu'il me prioit de leur faire des instructions pendant que je serois à *Girgé*. J'acceptai volontiers la proposition qu'il me fit. Dès le lendemain il me vint prendre, et me conduisit dans une salle, où je trouvai 30 ou 40 personnes qu'il y avoit assemblées. Elles me témoignèrent toutes une grande joie de me voir et de m'entendre, m'assurant qu'elles attendoient depuis longtemps avec impatience des missionnaires. Ayant ensuite demandé qu'on fît un peu de silence, j'ouvris mon livre des Évangiles, et je leur en expliquai plusieurs endroits, m'étendant particulièrement sur les matières que le curé Joseph m'avoit dit être les plus nécessaires. On m'interrompoit de temps en temps pour m'interroger. Je tâchai de satisfaire à toutes leurs questions. L'un d'eux me demanda la différence qu'il y avoit entre la foi divine et la foi humaine. Je lui répondis que croire un article sur la seule parole d'un homme ou de plusieurs, quelque doctes et parfaits qu'ils fussent, ce n'étoit là qu'une foi humaine; et que croire un article sur la parole de Dieu ou de son Église, c'étoit une foi divine. J'en fis l'application sur la créance des différentes sectes de l'Asie et de l'Afrique. Je les exhortai de plus, dans mes instructions, à conserver, au péril de leur vie, la foi de leurs pères, qui étoit celle de l'Église apostolique, à se préserver des vices qu'on reprochoit à leurs concitoyens, et surtout à ne point abandonner l'usage fréquent des sacremens, qui les conserveroit dans la crainte de Dieu, et qui entretiendroit la pureté de leurs mœurs. A ce sujet, ils me dirent qu'ils avoient été souvent interdits par leur évêque et par leur patriarche, pour avoir parlé ouvertement contre les désordres criants et impunis de leur nation. Je finissois mes exhortations, qui duroient depuis neuf heures du matin jusqu'à trois

heures du soir, en les excitant à avoir recours à la prière pour la conversion de leurs compatriotes, par une pratique publique et constante des vertus chrétiennes. Je demeurai à *Girgé* jusqu'au 23 octobre. Dans une terre aussi sèche et aussi stérile que celle où j'étois, je ne laissai pas, par la miséricorde de Dieu, d'y recueillir quelques fruits, et d'y jeter, avant que d'en sortir, de nouvelles semences de la parole de Dieu, dont j'ai vu de bons effets depuis mon retour au Caire; car quelques Coptes de *Girgé* étant venus en cette ville pour leurs affaires particulières, ils m'ont apporté des lettres signées de plusieurs familles que j'y avois vues.

J'étois parti de *Girgé* le 23 octobre. Nous abordâmes le lendemain à *Akmin*. Nous y restâmes deux jours. Je les employai à aller visiter nos chrétiens. Ces deux jours étant passés, nous nous embarquâmes pour *Siouth*, et à *Siouth* nous remontâmes dans notre barque pour descendre à *Manfelouth*. *Manfelouth* est un des dix évêchés des Coptes, qui sont : *Nequadé*, uni à *Coptos*, *Girgé*, *Aboutigé*, *Manfelouth*, *Archemounain*, *Benessé*, le *Faïoum*, *Menouf* dans la *Menoufie*, et *Jérusalem*. L'évêque de Jérusalem est le grand-vicaire né du patriarche. Sa juridiction s'étend sur les provinces de *Charquie*, *Garbie* et *Beheire*, et sur toutes les villes de *Mehallé*, *Mansoura*, *Damiette*, *Rosette*, *Demanehour* et *Alexandrie*. Les évêques de ces villes sont, à proprement parler, d'honnêtes fermiers du patriarche. Ils stipulent avec lui de lui donner chaque année une somme à forfait, et mettent ensuite à leur profit tout ce qu'ils exigent de leurs diocésains, au-delà de la somme qui doit revenir au patriarche. Par exemple, l'évêque de *Jérusalem* fait une pension au patriarche de 12,000 medins, c'est-à-dire, 900 liv. Celui de *Menouf* paie 6,000 medins, c'est-à-dire, 450 livres; et ainsi des autres.

Je ne fus pas plus tôt à *Manfelouth*, que j'allai rendre mes respects à l'évêque, et lui demander ses pouvoirs. Il me les donna volontiers, à condition que je le viendrois voir tous les jours. J'obéis à ses ordres. Ce prélat avoit de bonnes intentions, mais peu de capacité ; il vouloit s'instruire, mais il ne vouloit pas paroître avoir besoin d'instruction. Pour m'accommoder à son génie, j'avois grand soin, en conversant avec lui, de lui répéter souvent que je ne doutois pas qu'il ne sût parfaitement tout ce que je lui disois des articles de la foi catholique, des erreurs des Coptes, de la matière et de la forme des sacremens, et de la conduite qu'un ministre des autels devoit tenir avec les pécheurs. Il me paroissoit toujours très-content de moi à la fin de nos entretiens, parce qu'il étoit persuadé par mes discours que je le croyois très-savant. J'étois aussi très-content de lui, parce que je le voyois disposé à mettre en pratique tout ce que nous avions dit. La considération que ce bon prélat me témoignoit m'attira bientôt celle de la ville. On venoit me chercher de tous côtés; mais c'étoit bien plutôt pour me demander des remèdes corporels que les spirituels. Les missionnaires passent dans le Levant pour être très-habiles en médecine ; le fondement de cette opinion, c'est la distribution gratuite qu'ils font des remèdes que le feu roi avoit la bonté de leur envoyer chaque année, thériaque, confection d'hyacinthe, quinquina, emplâtres, et d'un grand nombre de pilules que les filles de Sainte-Geneviève, établies par feu madame de Miramion, leur donnent chaque année. Il est incroyable combien nous tirons d'avantages de ces remèdes. Ils nous ouvrent la porte chez les seigneurs turcs, qui, en considération du soulagement qu'ils en reçoivent, nous accordent leur protection pour faire nos fonctions avec plus de liberté. Ils donnent occasion à de saintes industries pour conférer le baptême à des enfans moribonds, qui, autrement, auroient

le malheur de mourir sans ce premier sacrement; et, au surplus, ils nous font écouter favorablement des chrétiens schismatiques et catholiques, qui trouvent assez souvent la guérison de leurs âmes en ne cherchant que celle du corps. Nous espérons, monseigneur, que V. A. S. aura la bonté de nous accorder la même quantité de remèdes que nous recevions de la libéralité et de la bonté du feu roi. J'avois porté avec moi plusieurs de ces remèdes: j'en distribuai une partie à ceux qui me parurent en avoir un plus grand besoin; mais je leur dis en même temps qu'il y avoit parmi eux des malades, dont les maladies étoient bien plus dangereuses que celles pour lesquelles ils me demandoient des remèdes. Ils comprirent aussitôt ce que je voulois leur dire. Je les priai de s'assembler tous les jours, eux et leurs familles, à certaines heures, dans des maisons chrétiennes que je leur nommai. Je n'avois pas de lieu plus commode pour leur faire des instructions, leur église, dédiée aux saints anges Michel et Gabriel, où ils s'assemblent pour prier, étant éloignée de trois milles de la ville, dans un village nommé *Benikelb*. Ils ne manquèrent pas de se trouver le lendemain, en grand nombre, à la maison où étoit notre rendez-vous. Je commençai à l'ordinaire par faire le catéchisme aux enfans. Je me fis faire ensuite, par deux ou trois bons catholiques de considération, différentes questions sur les malheureuses suites des maladies de l'âme dont je leur avois parlé, et sur les remèdes qu'on y devoit apporter promptement. Nos conférences se faisoient à merveille et avec fruit, lorsqu'elles furent interrompues par les préparatifs de l'entrée du nouveau bey, *Mehemed - Abasa*, qui venoit prendre possession de son nouveau gouvernement. Son entrée se fit le 4 novembre. Le cérémonial des jours suivans me fit comprendre qu'il n'y avoit plus rien à faire pour moi, ou plutôt pour le service de Dieu. Ainsi je pris le parti de me retirer de

Manfelouth, après avoir salué l'évêque, et je m'embarquai pour aller à *Mellavi*.

Cette ville, avec son territoire, est une seigneurie consacrée à *la Mecque*, capitale de l'Arabie. Les deniers qu'on y lève sont fidèlement envoyés à cette capitale, par les soins d'*Ismaim-bey*, fils d'*Ajoüas*, bey du Caire. En arrivant à *Mellavi*, j'allai descendre chez *Ibrahim-abou-Bechara*, premier *mechaber* ou fermier général d'*Ismaim-bey*. Je trouvai près de lui toutes les facilités que je pouvois désirer, pour faire dans la ville, pendant deux ou trois jours, les exercices de ma petite mission, et il y fut lui-même d'un bon exemple. J'en partis le 8 novembre pour aller à *Achemounain*, à deux lieues de *Mellavi*, vers le nord-ouest. *Achemounain* n'est à présent qu'un bourg; mais les vastes ruines d'un grand nombre de palais, dont on voit encore les marbres et les colonnes de granit, marquent assez son ancienne splendeur. Après avoir parcouru les débris de plusieurs de ces palais, je fus frappé de loin par la majesté d'un portique à douze colonnes. J'en approchai de plus près; je trouvai le travail magnifique, délicat, et si entier que, quoique sa construction ait été faite pendant les règnes des Pharaons, et avant la conquête de Cambyse, roi des Perses, il semble cependant que les ouvriers ne viennent que de le finir. Les colonnes ont 3 pas ou 7 pieds et demi de roi de diamètre sur 7 ou 8 fois autant de hauteur. Elles ne sont d'aucun de nos cinq ordres d'architecture, dont l'invention est postérieure à la construction de ces colonnes. Ce sont proprement douze massifs ronds de pierre qui soutiennent un plancher carré, long et isolé. Chaque massif ou chaque colonne est de trois pièces. La première, qui pose sur une base à moitié enterrée, est couverte d'hiéroglyphes gravés. Entre ces hiéroglyphes, on distingue près de la base la figure d'une pyramide avec sa porte ouverte. La deuxième et la troisième

pièces sont canelées et peintes de rouge et de bleu. La tête de chaque colonne finit par un simple cordon sans chapiteau, et toutes ensemble portent vingt pierres carrées longues, dont une moitié occupe le dessous du plafond. Deux de ces pierres, beaucoup plus épaisses et plus grandes que les autres, forment, au milieu du portique, une espèce de fronton carré. D'une colonne à l'autre on compte 4 pas, excepté néanmoins qu'au milieu, depuis la troisième jusqu'à la quatrième, il y en a six. Entre les deux rangs, qui sont de six colonnes chacun, la distance est aussi de quatre pas ; de sorte que, compris les diamètres et les entre-deux des colonnes, le portique a quarante pas de long ou cent pieds de roi, et de large, dix pas ou vingt-cinq pieds de roi. La hauteur des colonnes avec l'entablement est d'environ cinquante-cinq ou soixante pieds de roi. Il règne tout autour une frise chargée de riches bas-reliefs, de mystères hiéroglyphiques. Ce sont des animaux terrestres, des insectes, des oiseaux du Nil, des obélisques, des pyramides, des hommes assis gravement sur des siéges. Devant chacun de ces hommes on voit un personnage debout, qui leur présente je ne sais quoi ; vous diriez que ce sont des rois qui reçoivent des placets de la main de leurs ministres. Il y a plus de cinquante de ces figures humaines dans les deux faces de la frise. Le relief y est partout bien net et bien conservé. La corniche et la frise ne sont point peintes ; mais le dessous de l'architrave, tout au long de la colonnade, est d'une couleur d'or qui brille et qui éblouit. Pour couronner un si beau dessin, on a représenté le firmament dans le plafond. Les étoiles n'y sauroient être mieux gravées, ni l'azur paroître plus frais et plus vif.

Cet ouvrage est fort ancien, et d'une magnifique simplicité. Les Grecs et les Romains, qui ont possédé l'Égypte, n'ont pas été les inventeurs des hiéroglyphes ; à

peine les entendoient-ils. Hérodote, qui vivoit plus de cent ans avant Alexandre le Grand, décrivant dans son deuxième livre son voyage en Égypte, parle de ces caractères mystérieux, comme ayant été inventés dans des âges si éloignés, que leur antiquité les avoit rendus dès-lors inintelligibles. Cambyse, roi de Perse, et ses successeurs, ayant fait la conquête du royaume d'Égypte, ne purent souffrir que leurs nouveaux sujets adorassent l'eau comme une divinité, pendant que leurs nouveaux maîtres étoient adorateurs du feu. Ils se déclarèrent contre la religion et la divinité des Égyptiens, et contre ces sortes d'images symboliques, jusqu'à exterminer de ce royaume les prêtres qui avoient la science de ces sortes d'images, qui leur étoient odieuses; d'où l'on peut conclure, avec quelque probabilité, que le portique dont je parle, enrichi de tant de figures hiéroglyphiques, est plus ancien que les Romains, les Grecs et les premiers Persans. L'Arabe qui m'accompagnoit me tira en particulier, et me dit à l'oreille, afin que personne ne l'entendît : « N'allume pas ici ton encensoir, de peur que nous ne soyons surpris sur le fait, et qu'il ne nous arrive malheur.—Que veux-tu dire? lui répondis-je; je n'ai ni encensoir, ni encens, ni feu.—Tu te moques de moi, me répliqua-t-il; un étranger comme toi ne vient point ici par pure curiosité. —Et pourquoi donc? repris-je.—Je sais, m'ajouta-t-il, que tu connois par ta science l'endroit où est caché le grand coffre plein d'or que nos pères nous ont laissé. Si l'on voyoit ton encensoir, l'on croiroit bientôt que tu serois venu ici pour ouvrir notre coffre par la vertu de tes paroles et de tes encensemens. » Ce discours me donna alors l'intelligence de ce qui m'avoit été dit si souvent sur ma route, et de ce que je n'avois pu comprendre jusqu'à présent. « Ne nous enlevez pas, me disoit-on, tantôt en riant, tantôt fort sérieusement, ne nous enlevez pas notre

trésor caché dans le portique d'Achemounain. » J'appris donc à cette occasion que dans le pays on est persuadé que les deux grosses pierres qui forment un fronton au-dessus de l'entablement, renferment un coffre qui contient des sommes immenses en or, et que tous les habitans voisins sont en garde contre les étrangers, capables, disent-ils, de leur enlever leurs trésors par la force de leurs enchantemens. De là vient que mon conducteur, craignant pour ma vie, me donna par amitié un avis qu'il croyoit me devoir être si salutaire. Je ne regrettai point la perte de ce prétendu trésor caché ; mais je regrettai fort de n'avoir trouvé aucune inscription qui pût m'indiquer le nom de l'auteur d'un si rare monument, le temps de sa construction, et la signification de toutes ces différentes figures gravées. Les Arabes appellent grossièrement cette colonnade *Melable benat*, c'est-à-dire le lieu des récréations des princesses; comme si sa destination eût été pour la promenade des filles du roi qui la fit bâtir.

Après avoir considéré long-temps cette antiquité, qui ne pouvoit contenter que la curiosité de mes yeux, je renonçai à pouvoir en apprendre davantage, et je m'en allai le lendemain matin, 9 novembre, au village de *Bajadié*, à une lieue de *Mellavi*, sur le Nil. Les habitans y sont tous chrétiens, sans aucun mélange de mahométans, ce qui n'est nulle part ailleurs; aussi sont-ils très-dociles. Après leur avoir fait mon instruction, je les quittai le soir, à leur grand regret, pour repasser la rivière, et pour aller coucher dans l'ancien monastère de Saint-Jean-le-Petit, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Ce monastère n'en a plus que le nom. Des familles chrétiennes s'y sont établies, et en ont fait une cinquantaine de maisons, qu'ils habitent autour de l'église. Le 10 novembre, de grand matin, je commençai la visite des grottes de la Basse-Thébaïde,

Elles s'étendent depuis *Saüadi*, près de *Menié*, jusque vers *Manfelouth*, c'est-à-dire, l'espace de quinze à vingt lieues. Elles sont creusées dans la montagne du Nil, faisant face à la rivière qui baigne le pied de cette montagne, ou qui ne s'en éloigne que d'une petite demi-lieue, ou d'une petite lieue tout au plus. Je demandai aux gens du pays ce qu'ils savoient par tradition de l'origine de ces grottes, et de l'usage qu'on en avoit fait anciennement. Je ne trouvai personne qui m'en pût rendre raison; mais quiconque auroit vu en France quelques-unes de nos carrières, jugeroit aisément, à la seule vue de ces grottes, ce que j'en ai jugé moi-même. Il jugeroit que ces grottes ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne qui côtoie le Nil; qu'on a ensuite fouillé ce terrain pour en tirer des pierres qui devoient servir à la construction des villes voisines, des pyramides, et d'autres grands édifices. Il verroit de plus ce que j'ai vu, que les pierres qu'on en a tirées ont laissé, pour ainsi parler, des appartemens vastes, obscurs, bas, et qui forment une espèce d'enfilade sans ordre et sans symétrie; que les voûtes de ces concavités basses et inégales sont soutenues de distance en distance par des piliers, que les ouvriers ont laissés exprès pour les appuyer. Rien ne ressemble donc plus à des carrières que ce qu'on appelle aujourd'hui grottes, et il est hors de doute qu'elles ont été carrières dans leur origine. En effet, Hérodote nous apprend que le roi Cléopos employa cent mille hommes, l'espace de dix ans, à ouvrir des carrières dans la montagne du levant du Nil, et à en transporter les pierres au-delà du fleuve; que pendant dix autres années suivantes, les mêmes cent mille hommes furent occupés à élever une pyramide construite de ces pierres tendres et blanches en sortant de la carrière, mais qui peu à peu se durcissent à l'air et brunissent.

Avant que nous en venions à dire de quelle manière,

dans la suite des temps, l'esprit de pénitence fit de ces profondes et obscures carrières de saintes et édifiantes grottes, qui servirent de demeure à des hommes qui ne vouloient plus être comptés au nombre des vivans, je ne dois point oublier de parler d'un petit temple placé au milieu de ces carrières, orné de plusieurs peintures hiéroglyphiques, qui le rendent très-agréable à la vue. Ce petit temple est d'une figure carrée, de quatre ou cinq toises de longueur sur un peu moins de largeur, et encore moins de hauteur. La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout est peint, mais avec des couleurs si brillantes et si douces, qu'il faut les avoir vues pour le croire.

En effet, pourroit-on jamais s'imaginer que les dehors de la porte, exposés aux injures du temps, eussent conservé jusqu'à nous, comme je les ai vues, des figures entières, avec presque tous leurs traits et toute la vivacité du coloris ? Au côté droit on voit un homme debout avec une canne de chaque main, appuyé sur un crocodile, et une fille auprès de lui, ayant une canne à la main. On voit à la gauche de la porte un homme pareillement debout, et appuyé sur un crocodile, tenant une épée de la main droite, et de la gauche une torche allumée. Au dedans du temple, des fleurs de toutes couleurs, des instrumens de différens arts, et d'autres figures grotesques et emblématiques y sont dépeints. On y voit aussi d'un autre côté une chasse, où tous les oiseaux qui aiment le Nil sont pris d'un seul coup de rets; et de l'autre on y voit une pêche, où les poissons de cette rivière sont enveloppés dans un seul filet. Le dessin de toutes ces imaginations est tout-à-fait joli. Au fond du temple on a creusé dans le mur une niche assez profonde, élevée de six ou sept pieds, large de quatre, peinte et enjolivée comme tout le reste. C'est un grand dommage que la voûte de ce petit édifice si curieux soit fendue, et en partie tombée.

Je ne doute pas que ces débris ne soient du fait des Arabes, de ces extravagans chercheurs de trésors, excités par l'espérance d'en trouver un caché dans les entrailles de ce roc. Les peintures hiéroglyphiques du temple dont je viens de parler, sont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carrières ; car les Grecs et les Perses, usurpateurs de l'Égypte, et ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les auteurs.

Nous remarquâmes dans ces carrières d'autres endroits destinés à la prière des anciens Égyptiens, et d'autres destinés à la sépulture des morts. Ce sont des trous dans l'épaisseur du roc de six pieds de long et de deux de large ; c'est justement la mesure d'un cercueil. Pour trouver ces cercueils, il faut quelquefois descendre dans un puits peu profond, et qui a des trous de part et d'autre, pour la commodité de ceux qui descendent. Le fond de ce puits aboutit à une espèce d'allée carrée et faite dans le roc, et par conséquent très-obscure. On observe aisément une parfaite conformité du puits de ces carrières avec ceux qu'on trouve dans les pyramides et dans les cimetières, où les momies sont renfermées. C'est de ces carrières, percées par les premiers Pharaons pour fonder des habitations aux vivans et des sépulcres aux morts, que les successeurs d'Alexandre, et les Romains après lui, ont tiré cette quantité prodigieuse de pierres qui leur étoit nécessaire pour l'établissement de leurs colonies. Mais la Providence divine les réservoit pour être un jour, sous le règne de Constantin et des princes chrétiens, les seuls témoins d'une rigoureuse pénitence. Tout le monde sait que l'horreur de ces ténébreuses cavernes, que l'on appelle aujourd'hui les grottes de la Thébaïde, fut autrefois l'attrait de ces hommes appelés de Dieu, qui, à l'imitation du prophète Élie et de saint Jean-Baptiste, vinrent de toutes parts s'y enfermer pour y exercer de saintes

rigueurs contre leur propre corps, qu'ils regardoient comme leur plus cruel ennemi.

A la vue de ces grottes, partagées en différentes cellules très-petites, et pratiquées dans les voûtes des carrières, dont les portes et les fenêtres n'ont pas plus d'un pied en carré, mon imagination me dépeignoit dans chaque cellule ces saints et fameux anachorètes, les Macaire, les Antoine, les Paul, comme si je les avois eus présens à mes yeux. Je me représentois les uns prosternés à terre, et baignant de leurs larmes leur crucifix entre leurs mains. Je croyois en voir d'autres avec des visages haves, et desséchés par des veilles, par des jeûnes continuels, et par les macérations de leurs corps, pour attirer la miséricorde de Dieu sur les pécheurs et sur eux-mêmes. D'autres me paroissoient tout absorbés en Dieu, et goûtant par avance les délices du ciel. J'avoue que ces grands objets, qui m'étoient ainsi représentés, saisirent si fort mon âme, qu'elle ne put s'empêcher d'envier le sort de ces anges de la terre, de ces colonnes de la religion, de ces grands modèles de sainteté; je ne pouvois me retirer de ces lieux. Je grimpai avec peine dans tous les coins que ces courageux solitaires avoient pu habiter. J'y trouvai d'espace en espace des croix, des images, des oratoires, ouvrages de leurs mains. Tous ces objets m'inspirèrent de grands sentimens de piété et de mépris du monde.

Je marchois tout le long de ces grottes, m'entretenant dans ces pensées, et adorant les voies cachées de la Providence divine, qui a permis que ces saints lieux, si respectables par la piété de ces fervens chrétiens, soient infectés aujourd'hui du mahométisme et du monothélisme. Agité que j'étois de toutes ces réflexions, j'arrivai vers la pente d'un vallon qu'on nomme le vallon du *Buffle*. La perspective en est des plus charmantes. Une centaine

d'ouvertures de grottes, rangées les unes après les autres en différens étages sur les deux faces du vallon, en font la forme et la longueur. J'étois dans la compagnie de deux prêtres et de quatre autres chrétiens. Ils me conduisirent à une ancienne église taillée dans le roc, qui est en grande vénération parmi eux. Quoiqu'elle soit de la dépendance des deux prêtres qui me la faisoient voir, ils en étoient encore à savoir la signification des caractères grecs et coptes tracés sur la muraille au bas de quelques tableaux. Il fallut que je leur lusse et que je leur expliquasse non-seulement le grec, mais aussi le copte, qui est leur langue naturelle, et qu'ils ne savent lire que dans leur bréviaire, et non pas même sans beaucoup hésiter. Ces tableaux, à demi effacés, représentoient le massacre des Innocens, la fuite de Jésus-Christ en Égypte, les noces de Cana. Ces tableaux n'avoient pas été peints par d'excellens peintres; mais j'admirai un camaïeu bien entier, fait d'une seule couleur jaunâtre, de deux pieds environ de diamètre. Une tête d'homme y était très-distinctement représentée avec ces mots : ΟΑΓΙΟΚ ΚΟΛΛΟΥΘΟC, qui veulent dire *saint Colluthus*. Je ne sais si ce Colluthus, qualifié saint, auroit été en effet ou serviteur de Dieu, du nombre de nos anciens anachorètes, ou bien cet hérésiarque que le célèbre Hosius convainquit dans un concile d'Alexandrie, tenu quatre ou cinq ans avant celui de Nicée.

Continuant ma route avec mes compagnons, une voûte d'environ cent pas de long sur autant de large, chargée de quantité d'écriture faite à la main, m'arrêta tout court pour la considérer. Cette écriture n'est d'aucun caractère, soit turc, soit arabe, soit hébreu, soit grec, soit latin, soit copte. Ces six langues ne me sont point étrangères. J'entrevoyois, ce me sembloit, des lettres hébraïques et d'autres coptiques; ce n'étoit cependant ni les unes ni les autres. J'eus beau les étudier toutes pendant une heure

entière, je ne pus deviner en quelle langue elles étoient écrites ; mais j'admirai la patience que ces bons ermites avoient eue de transporter des échafauds d'un endroit à un autre, pour crayonner un si long ouvrage. Je ne fus pas plus savant sur le sujet et la matière de ces écritures, que je l'étois sur la langue en laquelle elles étoient composées. Je me figurois néanmoins que ces solitaires s'étoient apparemment occupés à transcrire des psaumes, ou quelques endroits de nos saintes Écritures. Mais pour revenir au caractère des lettres, après les avoir une seconde fois attentivement considérées, il me vint en pensée que des religieux éthiopiens, ou syriens, ou chaldéens, auroient pu venir se retirer dans ces grottes, et former ces écritures en leurs idiomes. Prévenu de cette idée, je consultai à mon retour au Caire mes alphabets, et je tombai d'abord sur celui de l'ancienne langue syriaque, bien différente de la moderne. Il me parut alors que les lettres écrites sur la voûte de cent pas de long, et dont j'avois encore les idées assez fraîches, avoient une grande ressemblance avec les lettres que j'avois sous les yeux. Je me souvins en même temps d'un trait du livre neuvième de l'histoire ecclésiastique de Nicéphore, qui dit que du temps de l'empereur Justinien, les Abyssins avoient deux langues en usage : la leur propre, et la syriaque. Le même auteur ajoute qu'ils avoient appris celle-ci des Syriens chassés de leur pays par Alexandre le Grand, et réfugiés en Abyssinie. Je sais de plus de très-bonne part que les Abyssins ont encore aujourd'hui plusieurs livres écrits en langue syriaque ancienne, qu'ils entendent, et qu'ils estiment ; d'où je conclus que si la voûte dont j'ai parlé est écrite dans cet ancien langage, comme cela peut être, il y a sujet de croire que les moines d'Éthiopie et de Syrie ont été également les auteurs de ce pénible ouvrage. Si jamais je retourne en la Basse-Thébaïde, je l'examinerai

tout de nouveau, pour faire plaisir aux savans amateurs de l'antiquité.

Après avoir parcouru ces célèbres solitudes de la Thébaïde, qui furent autrefois l'asile de ces fervens serviteurs de Dieu, qui y vivoient d'une vie plus angélique qu'humaine, j'allai prendre un peu de repos au monastère de Saint-Jean, dont j'ai parlé. Après y avoir passé deux jours, je me trouvai en état de continuer ma route; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons, qui se trouvèrent si fatigués, qu'ils n'osèrent s'engager à me suivre. Ainsi je fus obligé de prendre de nouveaux guides. Je partis avec eux, et nous nous avançâmes vers le nord entre le Nil et la montagne des Grottes, qui n'en est éloignée que de deux milles. Nous marchâmes environ une heure sur une plaine de sable, qui nous conduisit sur les ruines de deux villes, qui sont près l'une de l'autre. La première paroît avoir été comme le faubourg de l'autre; son circuit est de deux milles environ. Elle ne contient que des restes de masures assez communes. La seconde ville, qui est deux fois plus grande que la première, présente d'abord aux yeux des édifices publics d'une magnificence royale : ils furent en effet l'ouvrage de l'empereur Adrien, qui donna à la ville le nom d'Antinoé ou d'Antinopolis, en l'honneur de son favori *Antinoüs*. On parle diversement de la situation de cette ville, de l'ordonnance de ses édifices, de sa figure et de sa grandeur. Je l'ai vue, j'ai été long-temps au milieu de tout ce qui nous en reste. J'ai observé avec grande attention tout ce qui m'a paru en mériter. La ville est carrée; elle n'a de diamètre qu'environ 2,000 pas communs. De grandes et longues rues, qui se croisent par le milieu, et qui vont toutes deux d'une extrémité de la ville à l'autre, en forment la figure. Ces deux rues croisées ont de largeur dix-huit pas ou quarante-cinq pieds de roi, et vous conduisent à quatre grandes portes de la ville.

Outre ces deux grandes rues, qui la partagent en quatre parties égales, il y en a plusieurs autres de traverse moins larges, mais aussi longues, toutes tirées au cordeau, et placées d'espace en espace pour donner aux maisons des issues commodes. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par les vestiges qui en restent. Les deux grandes rues, et les autres de traverse, avoient toutes de chaque côté leur petite galerie de cinq à six pieds de large, et de la longueur de leur rue. Ces petites galeries étoient voûtées. Leurs voûtes étoient appuyées d'un côté sur des colonnes de pierre d'ordre corinthien très-délicatement travaillées, et étoient posées de l'autre sur le toit des maisons, que l'art avoit construites exprès. Les voûtes des galeries des deux grandes rues, plus larges que celles des rues de traverse, étoient soutenues par plus de mille colonnes rangées sur la même ligne, ce qui devoit faire un spectacle aussi agréable aux yeux que magnifique. On peut dire que cette ville étoit un continuel peristyle; d'où l'on peut juger que l'empereur Adrien avoit eu autant d'égard à la commodité des citoyens qu'à la magnificence d'un monument qu'il vouloit laisser à la postérité. Car par le moyen de ces galeries, qui ornoient toutes les rues, on alloit dans tous les quartiers de la ville à couvert des ardeurs du soleil, et des autres injures de l'air. De toutes ces voûtes, et de ce nombre prodigieux de colonnes qui les soutenoient, il n'en reste aujourd'hui que des morceaux çà et là, et qui servent seulement de témoins de ce qu'elles étoient autrefois. Pour ce qui est des quatre grandes portes de la ville, dont j'ai déjà parlé, celles qui étoient au septentrion et au levant sont ruinées au point de n'être plus reconnoissables par leurs formes : les deux autres, du côté du midi et du couchant, sont assez entières.

La magnificence d'Adrien en faveur de son favori An-

tinoüs, ne se borna pas à la construction de ces quatre grandes portes, et de toutes les galeries des rues dont j'ai parlé. On voit encore en différens quartiers de la ville les décombres de plusieurs palais et de temples. Il n'est plus possible de juger quelle étoit alors leur structure. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres et de colonnes de toutes sortes de marbre. Je trouvai à cent pas de la grande porte du couchant quatorze colonnes de granit, qui sont encore debout; et un peu plus loin, quatre autres colonnes de porphyre. Ce que le temps avoit épargné a été détruit par les Turcs, pour en enlever de gros morceaux de marbre bien travaillés, et de colonnes dont ils ont voulu orner leurs mosquées. Il faut cependant convenir que nous leur sommes très-obligés de n'avoir point touché à une *colonne de Sévère Alexandre*, qu'ils nous ont laissée tout entière. Dans la grande rue, qui va du sud au nord de la ville d'*Antinoé*, il y a une place à l'endroit même où cette grande rue est traversée par une autre moins grande, qui va de l'est à l'ouest. Aux quatre coins de cette place ou de ce carrefour, il y avoit quatre grandes colonnes de pierre d'ordre corinthien. De ces quatre il n'en reste plus qu'une avec trois piédestaux des autres. Cette colonne qui nous reste, et dont je donne ici la figure, a quatre pieds de diamètre; son fût est en cinq pièces. La première pièce voisine de la base est de trois pieds et demi de hauteur, entourée de feuillages de chêne; ce qui lui donne beaucoup de grâce. Les quatre autres pièces ont sept pieds chacune : son chapiteau est surmonté d'une pierre carrée de trois pieds de haut, et de deux de large. Cette pierre servoit apparemment d'appui à une statue, qui étoit posée dessus. Le piédestal est de treize pieds de haut, composé de huit assises de pierre. C'est sur la quatrième, cinquième et sixième pierres, qu'on lit l'inscription grecque suivante. Elle contient treize lignes, dont le temps ou les Arabes

ont effacé plus de la moitié. Voici ce que j'en ai pu déchiffrer :

.ΑΤΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΜΑΣΚΡΙ-ΑΥΡΗΓΙΩΙ
ΣΕΟΥΗΡΩΙ ΑΛΕΞΑΝΤΡΩΙ ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΥΤΥΧΕΙ
. . .ΤΙΝΟΕΩΝ ΝΕΩΝ ΕΛΛΗΝΩΝ ΠΡΥΤΑΝΕΥΟΝΤΟΣ
ΑΥΡΗΛΙΟΥ. . . . . .
. . . . . .ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΟΙΟΥ. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
ΕΠΙ ΤΟΝ ΣΤΕΜΜΑΤΩΝ ΚΑΙΟΣΧΡΗΜΑ. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

C'est-à-dire,

Pour la prospérité. A l'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre, pieux, heureux..... Aurélius étant préfet des nouveaux Grecs d'Antinoé.... Et Apollonius.... sur ces monumens.... Caius Chrèmes.

Sitôt que j'aperçus cette inscription, je pris mes tablettes pour la transcrire. La crainte où j'étois que les Arabes ne me surprissent dans mon opération, et qu'ils ne me prissent pour un enchanteur ou un nécromancien, en me voyant écrire sans encre et sans plume, cette crainte, dis-je, me fit tellement hâter, que je ne transcrivis que les mots dont les lettres étoient les plus reconnoissables. L'inscription qui étoit sur deux des quatre piédestaux, est entièrement effacée; celle qui étoit sur les deux autres s'est un peu mieux conservée, à quelques mots près, qui ne paroissent plus. C'est de l'inscription informe de ces deux piédestaux, que j'ai extrait celle que je donne ici. Les noms d'Aurélius, d'Apollonius, de Caïus Chrèmes, exprimés

dans l'inscription, sont les noms des magistrats de la ville, et de l'architecte, ou d'un officier de l'empereur, qui tous présidèrent à la construction de ce monument en l'honneur de leur maître. Une remarque à faire, est que dans cette inscription les habitans d'*Antinoé* sont appelés les nouveaux Grecs. Je n'en vois point d'autre raison que celle-ci, qui est qu'Adrien, dès l'an 175, s'étant fait initier aux mystères de Cérès Éleusine à Athènes, avoit peut-être fait venir de cette ville, ou de quelque autre ville de Grèce, des prêtres et des ministres pour desservir dans sa nouvelle colonie d'*Antinoé* les temples qu'il avoit consacrés à la mémoire d'Antinoüs.

Ce jeune homme, que l'empereur avoit voulu diviniser, mourut l'an 132 de Jésus-Christ. La ville qui portoit son nom se remplit bientôt après de fidèles. Elle devint un évêché suffragant de Thèbes. Eusèbe nous a conservé une lettre écrite aux Antinoïtes par saint Alexandre, évêque de Jérusalem, sur la fin du troisième siècle. Pallade nous assure que sur la fin du quatrième, la ville étoit si peuplée de chrétiens, qu'il y avoit douze couvens de vierges consacrées à Dieu. Cette célèbre ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de masures, à l'exception de ces antiquités dont j'ai donné les figures, et dont la solidité a résisté au temps et à l'avarice des Arabes. Elle est située à cinquante-deux lieues du Caire, à trois de *Mellavi*, vers le nord-est, sur le bord oriental du Nil, proche ce fameux monastère de *Dervis* dont j'ai parlé.

Malgré toutes ces ruines d'*Antinoé*, je ne laissai pas que d'en sortir avec regret, son antiquité me la rendant chère et respectable. Je la quittai pour aller passer la nuit au *monastère de Saint-Jean*. Je traversai une plaine qui est au levant, entre la montagne et la ville. Elle est couverte de superbes mausolées dressés à peu de frais des ruines voisines. Les Turcs de la ville de *Mellavi*, et de

plusieurs autres endroits, ont leurs sépulcres dans cette plaine. Étant arrivé au monastère de Saint-Jean, j'assemblai toutes les familles qui occupent présentement ces lieux, où de saints moines solitaires chantoient autrefois jour et nuit les louanges de Dieu. Je leur fis mes instructions. J'en allai faire autant au *monastère de l'archange saint Michel*, qui n'est habité, comme celui de Saint-Jean, que de quelques familles nombreuses et chrétiennes. Je les trouvai, dans l'un et l'autre monastère, disposées à m'écouter. Nous fîmes tous ensemble les exercices ordinaires de la mission. Je partis de ces monastères le 15 novembre pour me transporter à la fameuse église de la Croix, dite autrement le monastère d'*Abouphané*, ou l'abbé Phanos, qui est le même que l'abbé Étienne, dont Rufin, prêtre d'Aquilée, fait mention dans son récit de la vie des saints solitaires, qu'il avoit vus et visités souvent dans la Nitrie. Cette église est située à six ou sept lieues de *Mellavi*, au pied de la montagne du couchant. Elle est ornée de vingt-une colonnes de marbre d'ordre gothique. Onze de ces colonnes soutiennent la nef, et les dix autres environnent l'autel. Les murailles sont peintes de haut en bas d'une infinité de croix, toutes de différens dessins et de différentes couleurs; ce qui fait un objet agréable aux yeux. J'en remarquai une terminée par quatre fleurs de lis très-bien dessinées. Il faut que ces fleurs de lis y aient été peintes avant le huitième siècle, c'est-à-dire, avant la conquête de l'Égypte par Omar, second calife des mahométans; car ces nouveaux maîtres n'auroient jamais permis aux chrétiens de bâtir une église, pour y faire les saints exercices de notre religion. Je cherchai inutilement dans toute l'église quelque inscription qui pût m'instruire de quelque point chronologique ou historique. Je trouvai seulement dans la voûte du grand autel, et autour d'une grande croix, ces deux mots grecs en lettres capitales ·

Xylon Zoék, qui signifient *bois de vie*. En allant à l'église de la Croix, je passai par *Achemounain*, où j'examinai de nouveau toutes les particularités du portique, pour le dessiner avec toute la fidélité et l'exactitude possible. Je fus fort étonné de voir ce portique couvert d'un nombre prodigieux de grues. Les gens du pays me dirent qu'elles ne manquoient jamais chaque année de revenir en ce temps des terres du nord, qu'elles se reposoient sur ce portique en arrivant, et qu'elles vont ensuite hiverner sur les bords du canal de Joseph, sans pénétrer plus avant vers le midi, trouvant sur les bords de ce canal la température de l'air et les pâturages qu'elles aiment.

Le canal dont je viens de parler s'appelle le *canal de Joseph*, la tradition étant qu'il a été autrefois ouvert par le patriarche Joseph, fils de Jacob. Il tire ses eaux du Nil, et de plusieurs sources qu'il renferme dans son sein. Son origine est au village de *Tarout Escherif*, à trois ou quatre lieues au sud de *Mellavi*. Il fait et entretient l'abondance dans cette belle campagne, qu'il arrose jusqu'au *Faioum*, et va ensuite se perdre dans le lac *Manis*, ou de *Caron*. Je fus obligé de guéer deux fois ce canal pour le passer; l'eau étoit si haute qu'elle me montoit plus qu'à mi-corps en le passant. Diodore de Sicile rapporte que ce lac fut autrefois creusé par les ordres d'un ancien roi d'Égypte, appelé *Miri*. Ceux qui se piquent ici d'être savans dans l'antiquité, disent que les anciens Égyptiens portoient leurs corps morts avec grande cérémonie sur le bord de ce lac; que le convoi y étant parvenu, un des amis de la famille faisoit l'éloge du défunt; qu'ensuite les femmes payées pour pleurer le mort, redoubloient leurs cris et leurs lamentations; que ces cérémonies finies, on mettoit le corps dans une barque pour passer ce lac, et pour l'aller enterrer dans une terre voisine, et destinée à sa sépulture. Ils ajoutent que les bateliers de cette barque s'appeloient

Caron, qu'on leur payoit une petite monnoie pour le droit du passage. Voilà les idées fabuleuses qui ont passé des Égyptiens chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, et de chez les Grecs en Italie.

Je quittai ce lac pour aller à la ville d'*Abousir*. Je n'en vis que les ruines, et un antique aqueduc de brique rez-terre, qui vient, dit-on, de fort loin. J'allai passer la nuit au bourg de *Quassr*, proche l'ancienne ville de *Hour*, sur le canal de Joseph. Le curé de ce bourg me reçut chez lui avec toutes sortes de démonstrations de bienveillance. Il me prévint d'abord obligeamment, et m'invita à faire des instructions à ses paroissiens. Il prit soin lui-même de les rassembler tous dans l'église. Il m'instruisit de leurs plus grands besoins spirituels. Il appuyoit mes paroles des siennes. Je trouvai un bon peuple, susceptible de tous les sentimens de piété et de religion que je tâchois, avec la grâce de Dieu, de lui inspirer. Ce fut dans ce bourg qu'il plut à sa bonté divine de me donner la plus sensible consolation que j'aie eue pendant mon voyage. J'avois avec moi, pour mon compagnon et pour mon guide, un Copte, orfèvre, nommé *Victor*, très-bien instruit dans sa religion coptique, et jusqu'alors, par malheur pour lui, très-scrupuleusement attaché aux erreurs de sa secte. Étant seuls en chemin, je les combattois de mon mieux. Tous mes entretiens avec lui étoient de continuelles instructions, mais dont je ne voyois aucun fruit. Le moment où Dieu vouloit le produire n'étoit pas encore venu. Il vint enfin ce moment que je demandois à Dieu avec ardeur. Pendant que je faisois une de mes instructions à ce bon peuple du bourg de *Quassr*, le Seigneur parla en même temps au cœur de Victor. Sa parole fut un rayon de lumière, qui dissipa les ténèbres de l'erreur qui l'aveugloit. Il me vint trouver sur le soir, et en m'embrassant : « Il faut me rendre, me dit-il, mon cher père. L'instruction que vous

venez de faire m'a pleinement convaincu ; je me trouve comme un homme qui sort d'un cachot obscur, et qui voit le jour. Me voilà prêt à professer les vérités que vous m'avez enseignées, et à condamner les fausses opinions dans lesquelles j'avois été élevé, et auxquelles j'étois si fort attaché. » Je laisse à penser quelle fut la joie dont je me sentis saisi dans ce moment. Je l'embrassai de bon cœur. « Mais savez-vous, mon père, m'ajouta-t-il, par où a commencé ce changement en moi? Pendant que vous instruisiez les habitans de ce bourg, je remarquai sur leurs visages qu'ils étoient touchés de ce que vous leur disiez, et j'ai comme entendu une voix intérieure qui me disoit : Toi seul as le cœur plus dur qu'une pierre. Cette parole m'a confondu tout à coup, et cette confusion opère mon changement. Recevez donc ici, et avant que de sortir de ce bourg, recevez, mon père, mon abjuration. » J'admirai la conduite de Dieu sur cet artisan. Ne pouvant douter de la sincérité de ses sentimens, je lui dis, comme saint Philippe à l'eunuque de la reine Candace : « Si vous le voulez sincèrement, je ne vois rien qui puisse mettre obstacle à votre résolution. » Je lui fis donc faire publiquement l'abjuration de ses erreurs, et il fit profession de la religion catholique et romaine. Je partis avec mon nouveau disciple, bien content du séjour que j'avois fait dans le bourg de *Quassr*. J'eus tout le temps, pendant le reste de mon voyage, de le bien affermir dans l'état où Dieu venoit de le mettre.

Nous passâmes ensemble le canal de Joseph et le vieux aqueduc. Nous allâmes au bourg de *Touna*, proche les ruines de la ville de *Babain*, qui sont au midi de celles d'*Abousir*. Nous traversâmes ces ruines, et une longue plaine de sable, qui nous conduisit à un monument singulier, que l'on dit être un sacrifice offert au soleil. Après l'avoir dessiné, j'allai passer la nuit à *Mellavi*, et j'y ar-

rivai un des jours de jeûne pour les Coptes. Ces peuples jeûnent tous les mercredis et vendredis de l'année, sans préjudice de leurs quatre carêmes : mais l'ennemi du salut des hommes n'y perd rien ; car ceux d'entre eux qui sont à leur aise, après avoir jeûné le jour jusqu'à se faire un scrupule de prendre une goutte d'eau avant midi, ne s'en font point de manger et de boire pendant toute la nuit. Nous primes, mon disciple et moi, pour nos instructions, des jours qui ne fussent point ainsi partagés entre des abstinences et des intempérances. Je m'élevai particulièrement contre cette monstrueuse manière de jeûner. La raison étoit pour moi : mais c'est le malheur des riches de n'avoir pas la force de la mettre en pratique ; ainsi il n'y eut que les pauvres artisans et autres semblables qui m'écoutèrent avec fruit.

Ayant appris qu'un *mebacher* partoit pour le Caire, je me joignis à lui. Nous nous embarquâmes sur le Nil, de grand matin, le 19 novembre ; nous avions à notre droite les grottes de la *Basse-Thébaïde*, qui nous formoient une vue très-agréable jusque auprès de *Menié*. Nous continuâmes notre navigation toute la nuit, et nous nous trouvâmes le lendemain, à midi, devant *Bebé*. Notre *mebacher* fit débarquer un de ses valets, pour aller porter un paquet de cierges à l'*église de Saint-Georges*. Comme nous ne mîmes pas pied à terre, je ne vis point cette église. Nous avançâmes vers *Beniso̊ef*, approchant toujours du Caire. Plus nous en approchions, plus la vue des pyramides, qui se découvroient les unes après les autres, rendoit notre navigation agréable. La première pyramide que nous aperçûmes fut celle de *Meidon*. Nous en aperçûmes deux autres ensuite vis-à-vis *Dachour*. La première est aussi grande que celles qui sont près du Caire. Sur le soir, le gros temps nous fit relâcher proche le village de *Lathf*. Nous démarrâmes pendant la nuit. Le lendemain

matin, nous vîmes de loin les pyramides de *Saccara*. *Saccara* est un village dont les habitans sont occupés d'ordinaire à fouiller des terres, pour découvrir les ouvertures des puits, qui conduisent à des grottes creusées autrefois pour les tombeaux des anciens Égyptiens : car jamais ils n'ensevelissoient les corps morts dans les villes, pour y conserver toujours un air pur et sain. La plaine de *Saccara* étoit une terre destinée à ces sépultures. On y voit plusieurs de ces puits et de ces grottes. Les paysans en ont tiré une si grande quantité de momies, qu'ils n'y en trouvent aujourd'hui que rarement. Les linges qui enveloppent ces momies marquent la distinction de leurs personnes. Les uns sont noirs et communs, les autres sont peints ou dorés. Outre tous ces petits sépulcres qui sont dans la plaine de *Saccara*, on y voit encore trois grandes pyramides qui y ont été élevées, dit-on, par un ancien roi d'Égypte, dont on ne sait pas le nom. La plus haute, qui est à l'occident du Nil, en a deux autres à ses côtés, dont l'une est bâtie de pierres blanches, et l'autre de pierres noires. Quelques gens du pays prétendent que le même roi qui avoit fait construire la plus haute pour sa sépulture, avoit fait bâtir les deux autres pour deux de ses femmes, dont l'une étoit née blanche et l'autre noire. Un peu plus loin, on aperçoit deux autres pyramides, dont l'une est pareillement de pierres blanches, et plus grande que la seconde, qui est de pierres noires. C'est vouloir deviner que de chercher des raisons de ces deux différentes couleurs.

Plus nous approchions du Caire, plus nous découvrions de nouvelles pyramides. Celles qui sont dans la plaine de *Moknan* sont en grand nombre; mais les plus fameuses de toutes, pour leur hauteur, leur circonférence et leur construction, sont les trois grandes pyramides de *Gizé*, que l'on mettoit autrefois au nombre des sept mer-

veilles du monde. Notre lente navigation me donna tout le temps de les contempler ; mais il ne me fut pas possible de vérifier les mesures des hauteurs et des largeurs que les voyageurs leur donnent. Les uns disent que la plus haute et la plus large est composée de deux cent vingt-sept degrés inégaux entre eux ; d'autres prétendent qu'elle a deux cent quatre-vingt-six toises quatre pieds de hauteur ; que chaque côté de sa base a cent treize toises quatre pieds, et chaque face du piédestal deux cent soixante et dix toises cinq pieds de long. Je ne sais si l'on croira ce que Pline dit des dépenses qui furent faites en raves et en oignons pour la seule nourriture des ouvriers. Il prétend qu'elles allèrent à huit cents talens.

A deux ou trois cents pas de la grande pyramide, et presque vis-à-vis du vieux Caire, à l'occident, proche le rivage du Nil, nous vîmes la tête du *sphinx*, dont les voyageurs ont tant parlé. Le reste du corps est enterré sous le sable. A juger de sa grosseur par ce qu'on voit de sa tête, il faut qu'elle soit énorme. Je ne serai cependant pas caution de tout ce que Pline en rapporte. Il dit que la tête de ce monstre a douze pieds de circuit, quarante-trois pieds de longueur, et en profondeur, depuis le sommet de la tête jusqu'au ventre, cent soixante et douze pieds. On croit, ajoute le même auteur, que le roi Amasis y a été enterré. La fable a fait rendre des oracles à cette figure monstrueuse, qui étoit la divinité champêtre des habitans ; mais ces oracles étoient une frauduleuse invention de leurs prêtres, qui, ayant creusé sous terre un canal aboutissant au ventre et à la tête de cette prétendue divinité de pierre, avoient trouvé moyen d'entrer dans son corps, d'où ils faisoient entendre d'une voix sépulcrale des paroles mystérieuses, pour répondre aux voyageurs qui venoient consulter l'oracle. Comme nous ne vîmes qu'en passant ce fameux sphinx, je n'en peux rien dire de plus. Nous con-

tinuâmes notre route, et nous achevâmes en peu de temps notre navigation depuis *Girgé* et *Adavie* jusqu'au Caire, où nous entrâmes le 23 novembre 1714.

Mon retour au Caire finit, monseigneur, le récit que j'ai eu l'honneur de faire à V. A. S. de mes trois voyages dans la Haute et Basse-Égypte. Le peu de bien que j'y ai fait pour l'instruction et le salut des Coptes, m'a fait comprendre que nous en ferons de bien plus grands, lorsque la Providence divine nous aura mis en état d'augmenter les ouvriers de son Évangile, et qu'elle aura assuré leur subsistance, qu'ils ne doivent pas demander ici pour de bonnes raisons. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU.

Mon révérend père, je profite du repos et du loisir que je suis venu chercher au *Caire*, pour tenir la parole que je vous ai donnée, de vous faire le récit de mon voyage dans les déserts de la Thébaïde avec M. *Joseph Assemanni*, Maronite de nation, originaire du mont Liban. Le but des courses de M. Assemanni étoit de continuer la recherche des livres coptes et arabes, qu'il avoit commencée fructueusement dans la Syrie.

Nous partîmes du *vieux Caire* le 23 mai 1716. Le bruit de notre départ commença à donner quelques inquiétudes aux schismatiques. Ils allèrent trouver leur patriarche, et lui firent craindre les mauvais effets de nos entretiens avec les moines schismatiques du désert. Ils voulurent même l'engager à mettre opposition à notre voyage. Mais le patriarche se contenta de me faire prier de ne traiter, dans mes conférences, d'aucune doctrine con-

traire à celle de *Dioscore*. Je le fis assurer que je ne prêcherois que sur les points fondamentaux de la religion de Jésus-Christ et les maximes de son Évangile, sur la nécessité du salut, sur l'horreur du péché, sur la nécessité des bonnes œuvres, sur l'amour de Dieu et du prochain. Avec cette déclaration, le patriarche nous donna ses lettres de recommandation pour être charitablement reçus dans ses monastères, et pour y visiter les bibliothèques. Nous mîmes à la voile sur une petite barque qui remontoit le *Nil*. Le lendemain de notre embarquement, qui fut le 24 mai, nous arrivâmes à la ville de *Benisonet*, située sur la rive occidentale du Nil, à vingt lieues du *Caire*. Je vous ai parlé de cette ville dans ma carte du cours du Nil. Nous partîmes de *Benisonet* le 25, pour aller au village de *Baiad*, qui est à l'orient du fleuve. Nous prîmes dans ce village des guides pour nous conduire au *désert de Saint-Antoine*, qui étoit un des principaux objets de notre voyage. Nous sortîmes de *Baiad* le 26 mai, montés sur des chameaux, et escortés de deux chameliers. Nous marchâmes au nord le long du Nil, l'espace d'une ou deux lieues, et ensuite nous tirâmes à l'est pour entrer dans le célèbre *désert de Saint-Antoine* ou de la *Basse-Thébaïde*. Nous marchâmes au travers d'une plaine sablonneuse pour entrer dans une gorge fermée par deux montagnes, dont la plus haute, qui est à droite, porte le nom de *Gébéi* ou de la *Citerne;* l'autre, qui est à gauche et plus basse, est nommée *Hajar-Moussoum* ou *Pierre marquée*. La chaleur étoit excessive, et nul arbre, dans ce vallon, ne nous offroit de l'ombre. On voyoit seulement quelques petits buissons épars çà et là, et quelques herbes qui ne nous pouvoient être d'aucune utilité. Nous avions cependant besoin de repos. Nous trouvâmes heureusement une grande roche qui s'avançoit à son sommet, et qui défendoit des ardeurs du soleil une mousse épaisse qu'elle avoit à ses

pieds. Nous profitâmes de cette bonne rencontre pour laisser passer, à l'abri de cette roche, la grosse chaleur du jour. Sur les trois à quatre heures du soir nous nous remîmes en chemin, et nous prîmes courage pour monter jusqu'au sommet du *mont Gébéi*. Nous y parvînmes en une heure de temps. Nous découvrîmes alors une plaine d'une étendue prodigieuse, qui s'ouvrit à nos yeux de tous côtés. Cette plaine s'appeloit autrefois *Baquara* ou *de la Vache :* on la nomme aujourd'hui *Sannour* ou *du Chat ;* son terrain est pierreux et stérile, ainsi que l'est celui de tout le désert. Les pluies, qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs torrens ; mais leur lit demeure sec tout l'été. Nous y passâmes la nuit du 27 mai, et nous en partîmes deux heures avant l'aurore. La vaste plaine de *Sannour,* où nous marchions, se termine au *mont Keleil* ou *Bien-aimé*. Cette longue montagne s'ouvre vers son milieu, et se sépare en deux pour former une gorge et donner un passage à une autre plaine qu'on nomme l'*Araba,* ou *plaine des Chariots*. Cette plaine, sur laquelle j'ai fait plus de quinze lieues vers le *nord* et le *nord-est,* s'étend bien plus loin du côté du *sud*. Elle est bornée à l'*ouest* par les *monts Keleil* et *Askan,* et à l'*est* par le *mont Colzim*. Nous traversâmes le *mont Keleil,* par cette gorge dont nous avons parlé. Nos guides nous firent avancer deux lieues au-delà, pour trouver le fond d'un torrent desséché, qui nous devoit servir de lit pour y passer la nuit.

Nous partîmes le lendemain 28 avant le jour. L'aurore nous fit découvrir une touffe de palmiers qui étoit au pied du *mont Keleil,* et éloignée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que ces palmiers ombrageoient un petit marais dont l'eau, quoiqu'un peu salée, étoit bonne à boire. Nous y courûmes. L'avidité avec laquelle nous en bûmes ressembloit à celle des *Israélites,* lorsqu'ils s'empressoient de boire l'eau qui

sortoit du rocher. Ce petit soulagement, dans notre extrême altération, nous donna de nouvelles forces. Nous doublâmes le pas pour arriver de bonne heure au monastère de *Saint-Antoine*. Quelques petites éminences nous en cachoient la vue; nous les franchîmes, et tout à coup nous aperçûmes ce célèbre et ancien monument. Notre diligence fut si grande, que nous y arrivâmes avant midi. La vue de ce monastère, et de tout ce qui l'environne, ne présente que des objets affreux qui remplissent d'une sainte horreur. Vous voyez un grand nombre de cavernes éparses sur les *monts Colzim*, *Koleil* et *Askar*. On remarque aisément qu'elles ont été creusées par des hommes. A peine les rayons du soleil peuvent-ils y entrer. Entre les hautes montagnes, on ne voit qu'une vaste plaine aussi stérile que déserte. C'est dans cette plaine, au pied du *mont Colzim*, à l'aspect de la *mer Rouge* renfermée entre le *mont Colzim* et les montagnes de l'*Arabie Pétrée*, que le monastère de *Saint-Antoine* est situé. Regardant avec attention toutes ces cavernes obscures, je m'imaginois en voir sortir les *Antoine*, les *Paul*, les *Hilarion*, les *Paphnuce*, les *Ammon*, et tous ces fameux pères du désert qui s'étoient condamnés à une vie laborieuse et pénitente pour faire la conquête du royaume de Dieu. Nous ne leur avons trouvé ici, pour successeurs, que des Coptes schismatiques, qui passent leurs jours dans le monastère de *Saint-Antoine*.

Nous nous présentâmes pour y entrer; nous en cherchions la porte, mais nos guides nous dirent que nous n'en trouverions point. En effet, la crainte continuelle où l'on est que les Arabes, grands voleurs de leur métier, ne viennent surprendre les monastères pour les piller, oblige à n'y faire aucune porte ordinaire. Nos chameliers, qui savoient ce qu'il falloit faire en cette occasion, prirent des pierres, et, à force de les jeter dans le jardin

des moines, et de crier à tue-tête, ils s'en firent entendre. Dans le moment nous vîmes paroître quelques moines sur le parapet d'un mur très-exhaussé. Ils nous firent connoître, par leurs gestes et le ton de leurs voix, que nous étions les bienvenus. En même temps, ils nous descendirent une *jarre* d'eau, sachant, par expérience, que les pélerins qui arrivent à leurs murs sont toujours pressés d'une violente soif. Nous profitâmes de cet acte de leur charité dont nous avions besoin. Ils nous descendirent ensuite un grand panier. Nos chameliers nous placèrent dedans, et incontinent les moines, qui étoient sur une espèce de parapet, nous enlevèrent de terre par le moyen d'une poulie qui nous guinda jusqu'à une haute fenêtre par laquelle nous entrâmes dans le couvent. Le supérieur, averti de notre arrivée, vint nous saluer gracieusement. Je lui annonçai le mérite de M. *Assemanni*. Après les premières civilités, nous allâmes à l'église pour y faire notre prière. Le supérieur et ses religieux nous y conduisirent. Ils nous menèrent ensuite dans une chambre assez propre, mais très-pauvre. A l'instant deux moines étendirent une grande nappe de cuir sur une natte à plate-terre. Ils la couvrirent de cinq ou six plats qui ne contenoient que le même mets. Ce mets étoit une pâte cuite dans l'eau, avec de l'huile de *sesame*, sur laquelle ils versèrent deux ou trois cuillerées de miel. Le supérieur nous invita à nous mettre à table, c'est-à-dire, à nous accroupir les pieds croisés l'un sur l'autre, à la mode du pays. Le besoin de nourriture nous donna assez d'appétit pour en manger. On nous servit ensuite à chacun deux tasses, l'une pleine de vin, et l'autre de café. L'un et l'autre nous furent donnés par distinction et par magnificence.

Après nous être reposés quelque temps, nous allâmes visiter tout le monastère, dont voici la description : Au milieu d'une assez grande cour intérieure, il y a deux

églises, ou plutôt deux chapelles, qui n'ont que vingt ou trente pas de long, et beaucoup moins de large. Leur antiquité fait tout leur mérite : car elles sont obscures et grossièrement bâties. Leurs murs sont chargés de peintures très-enfumées par la quantité d'encens qu'on brûle dans ces chapelles pendant les offices divins. L'une de ces églises est dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et l'autre à saint Antoine. A la vue de ces églises, il est tout naturel de se rappeler ce que la tradition nous apprend de ces saints solitaires, et de dire avec une sorte d'émotion : *Ici le grand saint Antoine a prié; ici Macaire, successeur de saint Antoine, a prié; ici Posthumien, successeur de saint Macaire, et père de cinq mille solitaires, a prié.* Ces deux églises se communiquent par une petite galerie qui conduit de l'une à l'autre. Cette galerie porte un petit clocher avec sa cloche, qui n'a qu'un pied et demi de diamètre. Les Turcs n'en souffriroient pas ailleurs ; mais, dans les déserts, ils n'y prennent pas garde. Près des églises, il y a une tour carrée, dont la porte est placée plus haut que le rez-de-chaussée d'environ trois toises. Cette tour est une espèce de fortification et un lieu de sûreté, où les moines renferment leurs livres et tout ce qu'ils ont de précieux, dans la crainte continuelle où ils sont que les Arabes ne viennent escalader leurs murs pour les voler, ce qui leur est arrivé plus d'une fois. C'est par la même raison qu'ils ont pratiqué dans cette tour une petite chapelle où ils serrent leurs vases sacrés, et où ils feroient leur prière dans le cas d'une irruption dont ils seroient menacés. On entre dans cette tour par un petit pont-levis appuyé sur une terrasse voisine. J'ai vu de pareilles tours dans les monastères du désert de Nitrie.

Les cellules des religieux sont bâties le long de la cour, et rangées à peu près comme ma carte les représente. Il y a environ trente cellules ; elles sont presque toutes sé-

parées les unes des autres, et elles forment de petites rues. Le réfectoire, le four, le puits dont un cheval tire presque continuellement de l'eau, et les autres petits bâtimens destinés aux offices domestiques, ont leurs rues particulières. Ces cellules, ces offices et ces rues paroissent être une petite ville située au milieu d'un grand désert. Le silence y est régulièrement observé jour et nuit. Le monastère a son jardin, qui est assez grand. La cour, dont je viens de parler, et le jardin qui l'environne, forment un carré qui peut avoir neuf ou dix arpens. Les moines cultivent dans leur jardin toutes sortes d'herbes potagères pour leur usage. Ils y ont planté des *dattiers*, des *oliviers*, des *carouges*, des *lentisques*, des *pêchers*, des *abricotiers*. Ils nous invitèrent à cueillir nous-mêmes de leurs fruits. Nous vîmes aussi dans leur jardin deux vignes, qui leur donnent un petit vin clairet. Ils le réservent pour les hôtes qu'ils veulent distinguer et régaler. Mais pour eux, ils n'en boivent qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. L'eau est leur boisson ordinaire. Elle leur vient par trois canaux différens, qui la reçoivent au pied du *mont Colzim*, où en est la source; ces canaux la conduisent par-dessous les terres et les murs jusque dans les offices et les jardins du monastère, qui en sont arrosés. L'eau est claire; elle est cependant chargée d'une salure, qui ne nuit pas à la santé, et à laquelle on s'accoutume. Les eaux du pays ont presque toutes la même qualité. Vers le milieu du jardin, il y a une petite chapelle dédiée à *saint Marc*, ermite, et l'un des disciples de *saint Antoine*. C'est un petit ermitage, où les moines vont faire leurs prières particulières. Cette chapelle a deux autels : quelques inscriptions, qu'on lit sur les murs, donnent à connaître que des latins y ont célébré la sainte messe.

Après avoir fait la description du monastère, il faut parler des religieux qui l'habitent. Ils n'étoient que quinze

moines dans la maison, lorsque nous y entrâmes. Il n'y avoit de prêtre entre eux que le supérieur, et un autre moine. Leur habit consiste dans une chemise de laine blanche, une tunique de laine brune et une veste de serge noire à grandes manches; cette tunique couvre les autres habits. Ils ont à leur tête un capuce noir et très-étroit, et portent sur leur capuce un bonnet de laine, rouge ou violet. Le bonnet est entouré d'un turban rayé de blanc et de bleu. Ils sont ceints d'une ceinture de cuir. Leurs souliers sont rouges ou noirs. Ils les quittent lorsqu'ils entrent dans l'église et dans leurs cellules, dont le rez-de-chaussée est couvert de nattes. Ils ne portent point de bas; leur tête est toujours rasée; ils ne se découvrent jamais, pas même à l'église, soit qu'ils assistent aux mystères divins, soit qu'ils les célèbrent. Pour ce qui est du réglement de leur vie, voici ce que j'en ai appris. Ils ont pour règle de garder l'obéissance, la pauvreté et la chasteté; de ne jamais manger de viande dans le couvent; de jeûner toute l'année, à l'exception des samedis, des dimanches et du temps pascal; de réciter debout les heures canoniales à la façon des Orientaux, pouvant cependant s'appuyer sur un bâton qui a une traverse en haut, dans la forme d'un T; de se rendre au chœur à minuit pour psalmodier; de coucher vêtus sur une simple natte; de se prosterner tous les soirs cent cinquante fois la face contre terre, les bras étendus, et de faire le signe de la croix autant de fois qu'ils se relèvent de terre. Ils appellent ces prosternations *metanoé*, c'est-à-dire *pénitence*. Mais entre ces religieux *coptes*, il y en a qui font profession d'une vie plus parfaite. Ils sont distingués des autres moines par une espèce de *pallium* ou *scapulaire* de cuir, qu'ils appellent l'habit angélique, et qu'ils nomment *ashim* du mot grec *ethema*, qui signifie *habit*. Si une vie aussi pure et aussi pénitente que celle de ces moines du désert

de *Saint-Antoine*, avoit pour fondement une foi pure et orthodoxe, nous n'aurions que des louanges à leur donner, et à bénir Dieu des successeurs que la Providence auroit donnés aux anciens solitaires de la *Thébaïde*. Mais ces sacrés asiles de la vertu, autrefois arrosés des larmes et teints du sang de ces généreux martyrs de la pénitence, sont habités aujourd'hui par des hommes infectés du *monothélisme* et *monophysisme*, qui croupissent dans une ignorance crasse, entêtés de leurs sentimens, prévenus contre les catholiques, donnant dans toutes sortes de superstitions, se mêlant de sortiléges, croyant avoir le pouvoir de préserver des maladies, d'enchanter les serpens, et de faire mille autres extravagances. Voilà les successeurs de ces astres lumineux, qui éclairoient autrefois la Thébaïde et le monde entier. « Le Seigneur a renversé ces autels vivans, dont le parfum lui étoit si agréable; il a frappé de malédiction ces bienheureuses demeures, où l'on accouroit de toutes parts pour y apprendre la science de la sainteté. » Tristes effets du schisme !

J'eus plusieurs conférences avec le supérieur du monastère, qui se nomme *Synnodius*. Ce supérieur n'est, à proprement parler, que le vicaire du couvent; car il y a un supérieur général, non-seulement du couvent de *Saint-Antoine*, mais encore de celui de *Saint-Paul*, dont nous parlerons bientôt. Le supérieur général fait sa demeure à *Bouche*, village au couchant du Nil. Il a soin d'envoyer à ces deux couvens, qui sont sous sa juridiction, les provisions de *blé*, de *lentilles*, d'*oignons*, d'*huile de lin* et de *sesame*, d'*encens*, de *cire*, et autres semblables choses, qui leur sont nécessaires. Le supérieur général qui gouvernoit alors s'appeloit *Marc*. Il étoit en querelle avec son patriarche, lorsque j'étois au *Caire*, où le patriarche fait sa demeure. Le sujet de la querelle étoit une

somme de huit ou dix mille écus, que *Marc,* disoit-on, avoit amassée, et qu'il gardoit soigneusement : son patriarche le trouvoit mauvais, et vouloit lui faire rendre compte de cette somme. Quant à *Synnodius,* je trouvai dans ce religieux plus d'esprit que de science, quoiqu'il se crût savant. Pour ne le point effaroucher, je me contentois de lui faire quelques questions, comme pour m'éclaircir de mes doutes sur ses opinions erronées et schismatiques. Mais il ne songeoit qu'à répondre à sa pensée, et à invectiver contre l'Église latine, sans vouloir entendre une bonne raison. Il aimoit beaucoup mieux me parler d'astrologie, et de la transmutation des métaux; il en faisoit le seul objet de ses études. Je compris alors qu'il falloit se contenter de le plaindre et demander à Dieu qu'il le guérît de son entêtement.

Il se trouva beaucoup plus docile lorsque nous le priâmes de nous faire voir la tour, qui est fermée à tous les étrangers. Mais, moyennant quelques petits présens de quincailleries, nous lui persuadâmes de nous y conduire. Notre curiosité n'étoit que pour voir et examiner leurs manuscrits. Nous y trouvâmes trois coffres qui en étoient pleins; c'est tout ce qui avoit pu échapper des pillages du monastère en différens temps; nous les feuilletâmes les uns après les autres. Les manuscrits ne contenoient, pour la plupart, que des prières et des homélies en langues *coptique* et *arabique*. L'abbé *Assemanni* ne trouva que trois ou quatre manuscrits dignes du Vatican. Il les acheta du supérieur à l'insu des moines, qui s'y seroient opposés, nonobstant l'inutilité de ces livres, dont ils ne font aucun usage.

Après avoir eu tout le loisir de visiter et de connoître le monastère de *Saint-Antoine,* nous proposâmes au père *Synnodius* d'aller en sa compagnie visiter le couvent de *Saint-Paul.* Il nous dit qu'il ne nous conseilloit pas d'en-

treprendre ce voyage, parce que nous tomberions infailliblement entre les mains des *Arabes* nommés *Abaldé*, qui infestoient les bords de la *mer Rouge*. Il nous expliqua que ces *Arabes Abaldé* étoient originaires des environs d'*Assaoüan* et de *la Nubie;* qu'ils étoient ennemis jurés d'autres *Arabes* nommés *Benioüassel;* que ceux-ci habitoient le rivage du *Nil* vers le *Caire;* qu'ils se livroient assez souvent des combats les uns contre les autres, et que depuis peu les *Abaldé* avoient massacré une grosse troupe de *Benioüassel*. Je répondis au père *Synnodius* que ma curiosité de connoître par moi-même les productions, les dimensions et le mouvement de la *mer Rouge*, étoit plus grande que ma crainte des Arabes, et que nous avions d'ailleurs confiance en la protection de Dieu.

Le père *Synnodius* se rendit à notre empressement. Nous chargeâmes nos chameaux de nos provisions nécessaires, et nous nous mîmes en chemin le 29 mai, sur les cinq heures du soir. Nous marchions vers le nord par la plaine de l'*Araba*, ayant à notre droite le *mont Colzim*, et à notre gauche celui d'*Askar*, éloignés l'un de l'autre d'environ 18 milles, et de 30 milles ou environ de la *mer Rouge*. La plaine où nous étions étoit coupée d'une infinité de torrens desséchés en été et couverts en plusieurs endroits de petites éminences, qui sont ordinairement des minières d'ocre de différentes couleurs, jaune, rouge, verte, brune. Comme nous marchions assez près du *mont Colzim*, nous aperçûmes à son pied de vastes creux et de grands quartiers de pierres détachés et dispersés çà et là. Le père *Synnodius* dit que ces grosses parties de pierre que nous voyions avoient été tirées de trois carrières de marbre, qui étoient en *Cilicie*, dont l'une étoit de marbre noir, l'autre de marbre jaune, et la troisième de marbre rouge. On trouve sur le même *mont Colzim* deux autres carrières, dont l'une donne du marbre jaune, et l'autre

fournit du granit le plus estimé et le plus recherché de tous les marbres : cette dernière carrière est près d'un vallon nommé *Tine* ou du *Figuier,* ainsi appelé parce que ce vallon est fertile en fruits de cette espèce. Il est arrosé d'une fontaine d'eau douce, où les *chamois,* les *gazelles,* les *tigres* et les *autruches* viennent continuellement boire.

Comme nous voyagions dans la plaine qu'on nomme *Araba,* qui signifie en arabe *Char,* je voulus savoir l'origine de ce nom. On me dit qu'autrefois, tout ce pays étant habité par un grand nombre de saints solitaires, on voyoit passer continuellement des *chariots* chargés de toutes sortes de provisions que la piété des fidèles égyptiens procuroit à leurs frères, qui vivoient pauvrement dans le désert, et que pour cette raison cette plaine étoit surnommée la *plaine des Chars.* Il y a encore ici une autre remarque à faire, qui est que les rois *Pharaons,* les *Persans,* les *Grecs* successeurs d'Alexandre, et les *Romains* après leur conquête d'Égypte, tirèrent des montagnes de la *Thébaïde* une grande quantité de beaux marbres, dont parle *Ptolomée,* et les firent voiturer par la plaine d'*Araba* pour bâtir ces superbes monumens dont nous voyons et admirons encore aujourd'hui les restes. Cette seule raison suffit pour avoir donné à la plaine *Araba* le nom de la *plaine des Chars.* Nous marchâmes au clair de la lune jusqu'à deux heures après minuit, et nous nous arrêtâmes dans le lit d'un torrent qui étoit à sec, pour y prendre un peu de repos.

Nous étions vis à vis le *mont Aquabé,* qui signifie *montée rude et fatigante,* comme elle l'est en effet. Les gens de pied prennent ce chemin de traverse pour arriver en moins de dix heures du monastère de *Saint-Antoine* à celui de *Saint-Paul.* Il en faut quinze avec des montures, par la nécessité où l'on est de faire un grand détour pour chercher un passage par la gorge du *mont Colzim.*

On doit être surpris que, n'y ayant qu'une très-petite lieue du monastère de *Saint-Antoine* à celui de *Saint-Paul*, il en faille faire quinze pour aller de l'un à l'autre; mais on n'en est plus étonné, lorsqu'on voit sur les lieux que ces deux monastères, dont l'un est au pied du *mont Colzim*, à son couchant, et l'autre à son levant, ne sont séparés que par une seule roche, mais si escarpée, qu'elle est inaccessible. Cette roche, par sa prodigieuse hauteur, se voit de fort loin, et semble avertir le pélerin du grand détour qu'il doit prendre pour parvenir du monastère de *Saint-Antoine* à celui de *Saint-Paul*. Nous continuâmes notre route, côtoyant toujours le *mont Colzim*, jusqu'à ce que nos guides nous firent traverser par un chemin dont la pente étoit assez douce, soit pour monter d'un côté, soit pour descendre de l'autre. Étant parvenus à l'endroit le plus haut de la montagne, nous nous y arrêtâmes quelque temps pour contempler avec plaisir la *mer Rouge*, qui étoit à nos pieds, et le célèbre *mont Sinaï*, qui bornoit notre horizon. Mais pour voir de plus près cette fameuse mer, nous mîmes pied à terre, M. *Assemanni* et moi. Nous crûmes, à vue de pays, que nous n'avions que peu de chemin à faire; nous fîmes cependant deux mortelles lieues pour arriver au bord de la mer. Nous la considérâmes attentivement, nous rappelant la mémoire des merveilles que le grand maître de l'univers avoit autrefois opérées en faveur de son peuple. Nous crûmes devoir en ce lieu offrir au Seigneur, à l'exemple des Israélites, nos actions de grâces de tous les bienfaits que nous recevons continuellement de sa divine providence.

Je profitai de la compagnie du père Synnodius pour m'instruire sur tous les objets que nous avions devant les yeux. Nous avions en perspective quatre chaînes de montagnes et la *mer Rouge*, qui les séparoit. Ces montagnes sont celles d'*Oreb* et de *Sinaï*, celle de *Colzim*, celle de

l'*Huile*, celle de l'*Arabie-Pétrée* vers *Gorondel*. Les monts d'*Oreb* et de *Sinaï* étoient les plus éloignés de nous. Le père *Synnodius* nous dit que nous en étions à soixante milles. *Oreb* est la plus haute et au nord. *Sinaï* est la plus basse et au midi. *Colzim* étoit près de nous et à notre couchant. *Giabal-Ezzeit*, qui, en arabe, signifie le *mont d'Huile*, se montroit distinctement à nous, quoique dans un lointain. On y trouve plusieurs sources de l'*huile de Pétréol*, ce qui lui a donné le nom qu'elle porte. Cette montagne est une suite du *mont Colzim*, qui a une très-longue étendue. Les montagnes de l'*Arabie-Pétrée*, qui bornoient notre vue du côté du nord, donnent des bornes à la *mer Rouge*. Son rivage, nommé aujourd'hui *Gorondel*, est l'endroit où les *Israélites* traversèrent la *mer Rouge* à pied sec, et où *Pharaon* et son armée furent engloutis dans les flots. Ce passage, qu'un prodige inouï rendit autrefois si favorable au peuple de Dieu, est aujourd'hui très-dangereux par le continuel bouillonnement des eaux qui entrent dans le golfe.

J'examinai alors, le plus soigneusement qu'il me fut possible, la route que les *Hébreux* durent tenir pour venir de *Memphis* à la *mer Rouge*, et j'en ai dressé une dissertation que j'ai l'honneur de vous envoyer, et que je soumets à vos lumières et à celles de nos savans, qui sont plus capables que je ne le suis de juger de la vérité de mes connoissances. Ce fut le 30 mai, veille de la Pentecôte, que nous étions sur le bord occidental du *golfe d'Arabie*. On le nomme de différens noms; car on l'appelle *mer de Colzim, mer de l'Yémen ou de la Mecque, mer Rouge*. Je ne m'arrêterai point à justifier l'étymologie de ce dernier nom. Je dirai seulement qu'il ne le doit point à la couleur de ses eaux : j'assurerai, au contraire, pour l'avoir vu, que ses eaux, depuis son rivage jusqu'à deux ou trois milles en pleine mer, sont d'un vert de pré. Elles reçoivent

cette couleur de la quantité de *mousse marine* qui croît sous les flots. Si vous portez votre vue plus loin, vous n'y apercevrez point d'autre couleur que celle qui est ordinaire à toutes les mers.

Le monastère de Saint-Paul, où nous arrivâmes le même jour, est situé à l'orient, dans le cœur, pour ainsi parler, du *mont Colzim.* Il est environné de profondes ravines et de coteaux stériles, dont la surface est noire. Leur élévation dérobe au monastère la vue de la *mer Rouge,* qui n'en est éloignée que de deux ou trois lieues : les *monts Oreb* et *Sinaï* en sont à vingt lieues. Le bâtiment du couvent est un carré long. Il est accompagné d'un jardin, mais beaucoup plus petit que celui de *Saint-Antoine.* Il contient les mêmes plantes. Il est arrosé d'une eau salée qui le traverse ; elle sort d'un rocher voisin, et est conduite sous une voûte que j'ai mesurée. Sa longueur est de soixante-dix pas. Elle passe par-dessous les murs de l'enclos du couvent, pour y faire entrer l'eau, qui s'y distribue dans les endroits où elle est nécessaire. Les moines n'ont que de cette eau pour boire, et ils en boivent, toute salée qu'elle est. C'est apparemment dans la même eau que le *saint anachorète Paul* détrempoit le pain que, selon l'ancienne tradition, un corbeau ne manqua jamais de lui apporter chaque jour, pendant l'espace de 60 ans. L'église du couvent n'est ni grande ni belle ; mais ce qui la rend très-recommandable, c'est de renfermer dans ses murs la grotte où *Paul,* ce célèbre patriarche de tous les solitaires, mort au monde et à lui-même, n'avoit aucune autre communication qu'avec son Dieu. Cette grotte obscure et rustique inspire l'amour de la solitude, le mépris des grandeurs du siècle, le désir des biens éternels, et une confiance entière en la bonté de Dieu, qui prend un soin particulier de ses serviteurs.

Nous entrâmes dans ce monastère de la manière dont

nous étions entrés dans celui de *Saint-Antoine*, c'est-à-dire, par le moyen d'une poulie qui nous enleva de terre jusqu'à une haute fenêtre qui sert d'entrée dans le couvent. Les religieux nous y attendoient. Après nous avoir salués, ils allèrent processionnellement dans leur église. Ils récitèrent quelques prières, ensuite nous rejoignirent, et nous introduisirent dans leur réfectoire, où ils nous présentèrent un repas à peu près comme celui qu'on nous avoit fait à *Saint-Antoine*.

Je savois qu'il y avoit dans le monastère un moine originaire de la Haute-Égypte, dont je connoissois les parens; je le demandai, on me l'amena; mais le supérieur et quelques autres moines s'attroupèrent autour de moi, dans la crainte, comme je le vis bien, que ce moine ne se laissât gagner par des latins. Nous prîmes ce moment, *M. Assemanni* et moi, pour leur faire des questions capables de leur donner quelques justes inquiétudes sur leur état. Entre autres questions, nous leur demandâmes s'ils ne conservoient pas toujours précieusement les sentimens dans lesquels leurs pères, *Paul* et *Antoine*, dont ils étoient les successeurs, avoient vécu, et dans lesquels ils étoient morts; s'ils ne se faisoient pas honneur d'être enfans de l'Église de Jésus-Christ; s'ils ne reconnoissoient pas que son Église étoit son corps mystique, dont son vicaire étoit le chef, et les fidèles les membres. A ces questions, ils nous répondirent ce que d'autres schismatiques nous ont dit ailleurs, que l'Église étoit la sainte Vierge, l'Évangile, le saint sépulcre, la Jérusalem céleste, les sacremens, les évêques et les docteurs de leur nation. Telle est l'ignorance de ces pauvres solitaires. Mais ce qui les rend plus dignes de pitié, c'est qu'ils joignent à leur ignorance une opiniâtreté, et une bonne opinion d'eux-mêmes, fondée sur leur vie dure et austère. En effet, ils macèrent leurs corps de jeûnes continuels et de rudes travaux; ils ne

les interrompent que pour psalmodier ; ils couchent sur la dure, ne vivent que de légumes mal apprêtés; ils ne boivent du vin que très-rarement; ils observent un silence rigoureux, et une retraite continuelle. État déplorable du schismatique, qui nourrit son orgueil par ces fausses et apparentes vertus ! La simplicité, l'humilité et la docilité que l'Évangile de Jésus-Christ demande, ne se trouvent que dans le vrai catholique.

Comme nous nous trouvâmes dans le monastère de *Saint-Paul* la veille de la Pentecôte, qui étoit cette année le 31 mai, les moines commencèrent l'office le lendemain ; savoir : vêpres, matines, qui se dirent à minuit, la messe, qui fut célébrée à l'aurore; et dirent d'autres prières, par lesquelles les *Coptes* et la plupart des chrétiens du Levant finissent le temps pascal. Après les prières et cérémonies de la fête, nous prîmes congé du supérieur et des religieux, et nous nous rendîmes sur le bord de la mer, où nos chameliers nous attendoient.

Nous nous donnâmes le loisir, M. *Assemanni* et moi, de faire quelques observations sur la *mer Rouge*. Cette mer hausse et baisse régulièrement deux fois par jour, comme l'Océan : ces deux mers ne se communiquent que par un passage très-étroit, que les Arabes appellent *Bab-del-mandel*. Le lit de la *mer Rouge* n'étant pas fort large, son flux et reflux n'est pas grand ; mais il croît considérablement dans les marées, soit lors des nouvelles ou pleines lunes, soit vers les équinoxes. En faisant nos observations, nous regardions avec grand plaisir les bords de la mer, qui sont charmans. Nous les quittâmes avec regret, pour nous rendre au couvent de *Saint-Antoine*, où le père *Synnodius*, qui avoit pris les devans, nous avoit donné rendez-vous. Nous y arrivâmes avant le coucher du soleil. Le père *Synnodius*, que nous avions à demi converti dans nos entretiens avec lui, nous fit alors

meilleur accueil qu'il ne nous l'avoit fait à notre première arrivée dans son monastère.

Nous lui proposâmes de nous conduire le lendemain à la *grotte de Saint-Antoine,* pour y dire la sainte messe : il s'y engagea très-volontiers. Cette grotte est éloignée d'un mille du couvent, et est située vers le milieu du *mont Colzim.* Nous partîmes de grand matin, portant avec nous nos ornemens d'autel. Le père *Synodius* se chargea du vin pour nos messes. Le chemin du couvent de *Saint-Antoine* à sa grotte n'est pas aisé. Il nous fallut d'abord traverser un grand fossé humecté d'eau, et rempli de palmiers, de joncs et d'herbes sauvages. Nous grimpâmes ensuite par des rochers moitié *pierre* et moitié *talc.* Le *talc* est très-commun en Égypte. Vers le milieu de la montagne, nous nous arrêtâmes sur les débris de la cellule du bienheureux *Paul le Simple,* que nous pouvons appeler le *thaumaturge du désert.* Après bien des circuits et des peines, nous arrivâmes à la grotte où ce glorieux père des anachorètes offrit à Dieu un continuel sacrifice de sa vie. Nous fîmes nos prières en ce lieu de dévotion, et nous descendîmes de la montagne. Le père *Synodius* nous fit remarquer deux petites grottes, qui sont au-dessus de celle de *Saint-Antoine,* et qui en sont éloignées de cinq ou six toises. Elles sont si escarpées, et le talus en est si rude, qu'aucun de nous ne voulut se hasarder d'y monter. On dit que *saint Antoine* s'y retiroit très-souvent pour se cacher aux yeux des hommes qui venoient le chercher de bien loin pour le consulter.

Avant que de rentrer dans le monastère, nous allâmes voir cette carrière de marbre jaune dont j'ai déjà parlé. Nous y trouvâmes quantité de masses brutes, qui paroissoient avoir été taillées depuis long-temps. Nous rentrâmes enfin dans le monastère de *Saint-Antoine.* Je n'y fus pas plus tôt de retour, que j'allai trouver le père *Synodius,*

avec mon Nouveau-Testament en main. Je lui exposai la doctrine catholique, si contraire aux opinions du schisme, sur diverses matières; mais le schisme a cela de malheureux, qu'il aveugle l'esprit, endurcit le cœur, et empêche l'un et l'autre de se rendre, dans les choses même qui paroissent les plus évidentes. Ainsi je ne sais ce que je puis espérer de mon entretien avec ce religieux schismatique. Si j'en jugeois par les marques qu'il me donnoit d'affection et de confiance, j'en aurois meilleure opinion que je n'en ai. Il nous fit toutes les instances possibles pour nous engager à différer notre départ. Mais, étant obligés de nous en retourner au *Caire*, nous prîmes congé de lui et de ses religieux.

Après les avoir quittés, nous entrâmes dans la plaine d'*Araba;* nous y passâmes une nuit bien incommode, et le lendemain nous la traversâmes et nous gagnâmes le mont *Keleil*. Nous mîmes pied à terre pour herboriser le long d'un torrent, qui est à sec pendant l'été, et qui ne laisse pas d'entretenir en tout temps quantité de plantes, dont on feroit un grand usage en Europe. Nous fîmes quelques provisions de ces différentes plantes, pour les porter au *Caire*. Chemin faisant, nous aperçûmes un lézard nommé *oüaral :* nos chameliers le poursuivirent; mais il gagna bientôt son trou. Cet animal ressemble au crocodile, à l'exception qu'il est plus petit, n'excédant pas la longueur de trois à quatre pieds, et qu'il ne vit que sur la terre. Comme il est fort friand du lait de chèvre et de brebis, il se sert d'un expédient pour les traire. Il entortille fortement avec sa longue queue une des jambes de la chèvre ou de la brebis, et la suce tout à son aise.

Ayant traversé le *mont Keleil*, nous entrâmes dans la plaine de *Baquara*. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain au soir nous entrâmes à *Baïad*. De *Baïad*, nous allâmes à *Benisonet*, qui est au-delà du *Nil*. Nous le pas-

sâmes en bateau ; car sur le *Nil*, soit en *Égypte*, soit dans la *Nubie* et dans la *Fongi*, il ne faut chercher aucun pont. On en a seulement construit quelques-uns sur de petits bras du *Nil*, qui se remplissent d'eau au temps des inondations. Nous trouvâmes à *Benisonet* l'évêque de *Bhénessé*, nommé *Amba Ibrahim*. Il nous reçut avec amitié, quoique *Copte*, c'est-à-dire, prévenu contre les *Francs*, et entêté de ses opinions superstitieuses et schismatiques. Après un jour de repos, nous nous embarquâmes sur le *Nil* pour nous rendre au *Caire*. Nous y arrivâmes heureusement. La première chose que nous fîmes à notre retour, fut d'aller offrir à Dieu nos actions de grâces de toutes celles que nous en avions reçues pendant tout notre voyage dans le désert. Je suis avec respect, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE SICARD
AU PÈRE FLEURIAU.

Mon révérend père, lorsque j'entrepris d'aller visiter les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul ermite, j'eus l'honneur de vous mander que le principal motif de mon voyage étoit d'examiner de près et à loisir *la route que les Israélites avoient prise, par ordre du Seigneur, pour sortir de l'Égypte*, et dont on sait qu'ils sortirent en traversant la mer Rouge. Je crois l'avoir découverte, cette route, et je suis convaincu que les auteurs, tant anciens que modernes, tant juifs que chrétiens, qui ont fait prendre aux Israélites un autre chemin que celui dont je vais vous parler, pour arriver aux bords de la mer, ne se sont trompés que parce qu'ils n'avoient pas une carte exacte, ou, pour mieux dire, une connoissance parfaite de la Basse-Égypte, de la situation et de la disposition des lieux. L'Écriture sainte néanmoins suffisoit pour les re-

dresser, et pour leur faire voir que leur système ne s'accordoit nullement avec le texte sacré. Voici donc quel est mon sentiment : je vous laisserai à juger si je pense juste ou non, en jetant les yeux sur la carte que j'ai dessinée et que je vous envoie, et en confrontant ma dissertation avec ce que Moïse a rapporté de la fuite des Israélites et du fameux passage de la mer Rouge.

Je prétends que le roi Pharaon, qui régnoit lorsque les Israélites sortirent de l'Égypte sous la conduite de Moïse, demeuroit à Memphis. Le texte sacré dit que Moïse, encore au berceau (1), fut exposé au courant du Nil, porté au lieu même (2) où se promenoit la fille de Pharaon, et fut élevé par ses soins; preuve que le lieu de la naissance de Moïse n'étoit pas fort éloigné de la ville capitale de l'Égypte, et que cette ville étoit le long des bords du Nil : deux choses qui ne peuvent convenir qu'à *Memphis*, et non pas à *Tanis* et aux autres villes qui, en différens siècles, ont été villes royales et la résidence des rois d'Égypte. Je suppose qu'*Héliopolis*, qu'on appelle aujourd'hui la *Matarée*, et qui est très-proche du *Caire* et de *Girgé*, a été la ville où naquit *Moïse* (3). Du moins Ap-

(1) *Cùmque jam celare non posset, sumpsit fiscelam scirpeam, et linivit eam bitumine ac pice, posuitque intùs infantulum, et exposuit eum in carecto ripæ fluminis.* Exod., cap. 2.

Mais comme elle vit qu'elle ne pouvoit empêcher que ce secret ne se découvrît, elle prit une corbeille de jonc, et, l'ayant enduite de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, et l'exposa parmi des roseaux sur le bord du fleuve.

(2) *Ecce autem descendebat filia Pharaonis, ut lavaretur in flumine, et puellæ ejus gradiebantur per crepidinem alvei.* Exod., cap. 2.

En même temps la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, suivie de ses filles, qui alloient le long du bord de l'eau.

(3) *Moses, ut accepi à grandioribus natu Ægyptiis, Heliopolitanus erat.* Joseph., lib. 2., cap. contra Appionem.

Moïse, comme je l'ai appris des plus anciens d'entre les Égyptiens, étoit né à Héliopolis.

pion, au rapport de Josèphe, soutenoit que de temps immémorial les Égyptiens avoient été de ce sentiment-là : d'un autre côté, que *Memphis* ait été le long du Nil, rien de plus clair et de plus sûr. Hérodote, Antonin, Strabon, Pline, Diodore, et généralement tous les auteurs placent *Memphis* à l'occident du Nil, et vis-à-vis de *Babylone*, qui est à l'orient. Ce n'est pas tout (1) : *Strabon* met les pyramides à quarante stades de Memphis (2). *Pline* les met tout au plus éloignées de la même ville de 6,000 pas (3). *Diodore* dit que Memphis est un peu au-dessus du *Delta* : *Strabon* en marque la même distance (4); savoir : *trium schœnorum* et à l'occident du Nil (5). Il ajoute que Memphis

---

(1) *Quadraginta stadiis ab urbe est montanum quoddam supercilium, in quo sunt multæ pyramides, regum sepulturæ.* Strabo, lib. 17, pag. 555.

A quarante stades de Memphis, il y a une petite élévation où l'on voit plusieurs pyramides, qui étoient la sépulture des rois d'Égypte.

(2) *Reliquæ tres (nempè pyramides) sitæ sunt inter Memphim oppidum, et quod appellari diximus Delta, à Nilo minus quatuor millia passuum, à Memphi sex.* Plin., lib. 36, cap. 12.

Les trois autres pyramides sont entre Memphis et le Delta ; elles sont tout au plus à quatre mille pas du Nil, et à six mille de Memphis.

(3) *Ex omne enim terrâ locum elegit commodissimum, ubi Nilus, in plures discedens alveos, Delta à figurâ nuncupatum efficit.* Diod., pag. 32.

Pour bâtir Memphis il choisit l'endroit de toute l'Égypte le plus commode, savoir : celui où le Nil, se partageant en plusieurs bras, forme ce qui s'appelle le Delta.

(4) *Propinqua est etiam Memphis Ægyptiorum regia, tribus schœnis à Delta dissita.* Strabo, lib. 17, pag. 555.

La ville de Memphis, qui est la demeure des rois d'Égypte, n'en est pas éloignée, aussi bien que du Delta, dont elle n'est qu'à trois schènes.

(5) *Hinc pyramides, quæ apud Memphim sunt, in ulteriore regione manifestè apparent, quæ quidem propinquæ sunt.* Strabo, lib. 17, pag. 555.

De là (de Babylone) l'on voit distinctement les pyramides, qui sont du côté de Memphis, et qui n'en sont pas éloignées.

étoit vis-à-vis de Babylone. *Étienne de Byzance* (1), parlant de *Latopolis*, dit que c'étoit un faubourg de *Memphis*, et que ce faubourg étoit près des pyramides. De toutes ces autorités il s'ensuit nécessairement que *Memphis* étoit où est *Girgé*, et *Babylone* où est le vieux Caire : l'une et l'autre ville le long du Nil ; *Memphis*, à l'occident, et *Babylone*, à l'orient.

Autre preuve que Pharaon demeuroit à *Memphis*, et non pas à *Tanis*. Entre les prodiges que Dieu opéra en faveur des Israélites, un des plus marqués dans l'Exode (2) est cette nuée de sauterelles qui fondit tout à coup sur l'Égypte. Ces insectes ravagèrent et désolèrent toutes les campagnes, surtout les champs et les jardins du roi. *Pharaon* eut recours à Moïse ; à la prière de Moïse, un vent impétueux de l'ouest s'éleva, qui dissipa les sauterelles, les enleva et les emporta dans la mer Rouge. Comment accorder ce détail avec la situation de *Tanis*, qui est au nord de la mer Rouge, laquelle en est à trente lieues ? Naturellement, de Tanis, les sauterelles auront dû être emportées dans la Méditerranée, qui n'est éloignée de cette ville que de six ou sept lieues. De plus, les Israélites sortirent en trois jours de l'Égypte, traversèrent la mer Rouge et allèrent au *mont Sinaï* : trois choses marquées

---

(1) *Leteuspolis, urbs Ægypti, est verò pars Memphidis, juxta quam pyramides.* Steph. Byzant.

Latopolis, ville d'Égypte, peu distante des pyramides, n'est, à parler juste, que comme le faubourg de Memphis.

(2) *Dominus induxit ventum urentem totâ die illâ et nocte : et mane facto ventus urens levavit locustas.* Exod., cap. 10, vers. 13. Et vers. 19. *Qui flare fecit ventum ab occidente vehementissimum, et arreptam locustam projecit in mare Rubrum.*

Le Seigneur fit souffler un vent brûlant tout le jour et toute la nuit ; le lendemain au matin ce vent brûlant enleva les sauterelles..... qui, ayant fait souffler un vent violent du côté de l'occident, enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge.

distinctement dans l'Écriture sainte. Or, pour aller de Tanis dans la Palestine ou au *mont Sinaï*, il ne faut point traverser la mer Rouge; le chemin est droit, uni et toujours par des plaines.

Ces trois choses sont encore plus inexplicables en faisant partir les Israélites d'*Élephantine*, de *Tinis*, de *Bubaste*, de *Mendès*, de *Saïs*, de *Xoïs*, de *Sébennytus* ou de quelqu'une des autres villes impériales; car il n'est pas une de ces villes qui soit éloignée de six, de huit et de dix journées de la mer Rouge, voisine du *Sinaï* : au lieu que rien n'arrête dans le récit que fait le texte sacré de la marche des Israélites, si on la fait commencer à *Memphis*. En effet, je suis pas à pas le texte sacré. Je vois que Moïse déclare à Pharaon que la volonté du Seigneur est que les Hébreux lui sacrifient dans un désert éloigné de trois journées de toute habitation (1). Je vois que *Moïse* et *Aaron* sortent au milieu de la nuit du palais de Pharaon pour aller signifier aux Israélites de partir sur-le-champ et à la hâte : ce qu'ils exécutèrent au point du jour. Tout le peuple d'Israël étoit donc déjà assemblé dans quelque vaste plaine peu distante du palais de Pharaon (2). Je vois que Pharaon, en permettant aux Israélites de s'éloigner de trois journées, craint qu'ils ne s'enfuient et qu'ils n'aient dessein

---

(1) *Deus Hebræorum vocavit nos, ut eamus viam trium dierum in solitudinem, et sacrificemus domino Deo nostro.* Exod., cap. 5, vers. 3.

Le Dieu des Hébreux nous a ordonné d'aller trois journées le chemin dans le désert, pour sacrifier au Seigneur notre Dieu.

(2) *Vocatisque Pharao Moïse et Aaron nocte, ait : Surgite et egredimini à populo meo, vos et filii Israël : ite, immolate Domino sicut dicitis.* Exod., cap. 12, vers. 31.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Aaron, leur dit : Retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les enfans d'Israël; allez sacrifier à votre Dieu comme vous le dites.

de ne plus revenir (1). Plein de cette pensée, il songe à leur défendre de mener avec eux leurs enfans et leurs troupeaux (2). Je vois qu'une multitude innombrable de peuple décampe de *Ramassès*, et qu'en trois jours elle arrive sur les bords de la mer Rouge. L'Écriture marque les trois campemens, savoir : *Socoth*, *Etham* et *Phihahiroth* (3). La nécessité de se dérober au plus tôt de l'Égypte ne lui permettoit tout au plus que de camper pour se reposer pendant la nuit. Je vois enfin que les Israélites, le troisième jour de leur marche, ayant la mer en face, et à droite et à gauche des montagnes affreuses et inacces-

---

(1) *Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto ; verùmtamen longiùs ne abeatis.* Exod., cap. 8, vers. 28.

Je vous laisserai aller dans le désert pour sacrifier à votre Dieu ; mais n'allez donc pas plus loin.

(2) *Respondit Pharao : Sic Dominus sit vobiscum, quomodò ego dimittam vos et parvulos vestros. Cui dubium est quod pessimè cogitetis? Non fiet ità ; sed ite tantùm viri, et sacrificate Domino.* Exod., cap. 10, vers. 10 et 11.

Pharaon lui répondit : Que le Seigneur soit avec vous en la même manière que je vous laisserai aller avec vos petits enfans. Qui doute que vous n'ayez en cela un très-mauvais dessein ? Il n'en sera pas ainsi ; mais que les hommes seulement aillent, et sacrifiez au Seigneur.

(3) *Profectique sunt filii Israël de Ramesse in Socoth, sexcenta ferè millia peditum virorum absque parvulis : sed et vulgus promiscuum innumerabile ascendit cum eis, oves et armenta et animantia diversi generis multa nimis.* Exod., cap. 12, vers. 37.

Les enfans d'Israël partirent de Ramessès et vinrent à Socoth, étant près de six cent mille hommes de pied, sans les enfans. Ils furent suivis d'une multitude innombrable de peuple, avec une infinité de brebis, de troupeaux et de bêtes de toutes sortes.

Castrametati sunt in Socoth, et de Socoth venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis : inde egressi venerunt contrà Phihahiroth, quæ respicit Beelsephon, et castrametati sunt antè Magdalum. Lib. Num., cap. 33, vers. 9 et 7.

Ils allèrent camper à Socoth ; de Socoth ils vinrent à Etham, qui est à l'extrémité du désert. Étant sortis de là, ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Béelsephon, et ils campèrent devant Magdalum.

sibles (1), dit Josèphe, tombent dans le désespoir, en viennent aux murmures (2), et reprochent à Moïse de les avoir conduits dans le désert pour les livrer à Pharaon (3), qui, instruit de la carte de son empire, jugeroit aisément de l'embarras où ses esclaves fugitifs devoient se trouver en ce lieu-là, et n'auroit qu'à les poursuivre pour leur ôter toute ressource humaine et tout moyen d'échapper à sa fureur.

Mais, avant que d'en venir à l'application que j'ai à faire de ces circonstances à mon système, et d'en montrer la conformité, je dois établir solidement en quel endroit étoit *Ramessès*, ce lieu si fameux par la donation qu'en fit *Pharaon* à *Jacob* et à ses enfans (4); ce lieu que les Israélites eurent ordre de bâtir (5), qu'ils accrurent si fort

---

(1) *Hi vias omnes obsederunt, quibus effugium Hebræis patere poterat inter rupes et mare conclusis, quo loco mons præ aspretis invius ad littus usque procurrit.* Joseph., lib. 2, Antiq. Judaïc, cap. 6.

Les Égyptiens s'étoient emparés de tous les passages par où les Israélites auroient pu s'échapper, étant renfermés entre la mer et des montagnes inaccessibles qui s'étendoient presque jusqu'au bord de la mer.

(2) *Et dixerunt ad Moïsen : Forsitan non erant sepulchra in Ægypto; ideò tulisti nos ut moreremur in solitudine.* Exod., cap. 14, vers. 11.

Ils dirent à Moïse : C'est peut-être qu'il n'y avoit point de sépulcres en Égypte, et qu'ainsi vous nous avez amenés ici pour mourir dans la solitude.

(3) *Dicturusque est Pharao super filiis Israël : Coarctati sunt in terrâ, conclusit eos desertum.* Exod., cap. 14, vers. 3.

Car Pharaon va dire des enfans d'Israël : Ils sont embarrassés en des lieux étroits et renfermés dans le désert.

(4) *Joseph verò patri et fratribus suis dedit possessionem in Ægypto in optimo terræ loco, Ramesses, ut præceperat Pharao.* Genes., cap. 37, vers. 11.

Joseph, selon le commandement de Pharaon, mit son père et ses frères en possession de Ramessès, dans le pays le plus fertile de l'Égypte.

(5) *Ædificaverantque urbes tabernaculorum Pharaoni, Phithom et Ramesses.* Exod., cap. 1, vers. 11.

Les Israélites bâtirent alors à Pharaon les villes des tentes, Phithom et Ramessès.

dans la suite ; ce lieu d'où l'Écriture fait décamper le peuple de Dieu pour se rendre à *Socoth*. Tout dépend de ce point fixe, et c'est comme le fondement de tout le reste. Sans contredit, *Ramessès* est ce qui s'appelle aujourd'hui *Bessatin*, petit village à trois lieues du vieux *Caire*, à l'orient du Nil, au milieu d'une plaine sablonneuse qui s'étend deux lieues depuis le vieux *Caire* jusqu'au *mont Troyen* ou *Tora*, et une lieue depuis le Nil jusqu'au *mont Diouchi*. Je dis encore une fois que *Ramessès* est ce qui s'appelle aujourd'hui *Bessatin*. Pour peu qu'on ait parcouru l'Égypte, et qu'on ait demeuré au Caire, l'on sait que de temps immémorial les juifs du Caire se sont fait et se font enterrer près de *Bessatin*. Une pareille tradition est une démonstration à quiconque connoit la nation juive attachée à ses traditions jusqu'à la superstition, et qui n'auroit jamais choisi ce lieu-là que dans la pensée de mêler les cendres de ceux qui sont morts dans les siècles postérieurs avec les cendres de leurs ancêtres. Cette tradition paroît même autorisée par l'étymologie des noms que les Arabes ont donnés aux lieux circonvoisins du cimetière des juifs. Le rocher, par exemple, qui est sur le *mont Diouchi*, par conséquent qui est en face de *Bessatin* et à la vue de *Girgé*, se nomme *Mejanat-Moussa*, c'est-à-dire, lieu où Moïse communiquoit avec Dieu, et où, apparemment, ce législateur, au sortir de chez Pharaon, se rendoit pour y adresser publiquement sa prière au Seigneur, et pour en obtenir la liberté de son peuple.

Un autre exemple, qui est du moins aussi plausible que le premier, c'est que les ruines du monastère de *Saint-Arsène* sur le *mont Tora* ou *Troyen*, n'ont point d'autre nom parmi les Arabes que celui de *Mera-vad-Moussa*, ce qui signifie *habitation de Moïse*. Or, personne n'ignore que, selon le texte sacré, Moïse, dans le campement des Israélites, s'étoit choisi un poste qui dominoit sur tout le

camp. Non-seulement *Bessatin* et la plaine dont je viens de parler, sont le lieu d'où les *Israélites* partirent pour sortir de l'Égypte; mais ils sont encore le lieu où ils s'assemblèrent de toute l'Égypte, et où ils passèrent quelques jours sous des tentes (1), pendant que Moïse demandoit à *Pharaon* leur délivrance, et opéroit coup sur coup cette foule de prodiges qui consternèrent les Égyptiens, et qui leur firent souhaiter avec empressement l'éloignement des Hébreux. Au reste, quelque grand que fût le nombre des *Israélites* (car, outre les six cent mille combattans dont l'Écriture fait mention, il y avoit peut-être trois fois autant de femmes, d'enfans et de vieillards, ce qui feroit deux millions quatre cent mille âmes; et c'est faire monter le nombre des Israélites aussi loin qu'il peut aller), cette armée néanmoins pouvoit camper facilement dans la plaine de *Bessatin*, je veux dire de *Ramessès;* j'en ai fait le calcul, et souffrez que je vous fasse en peu de mots le détail de cette supputation.

La plaine a une lieue de largeur, savoir, depuis le *mont Diouchi* jusqu'au Nil; et deux lieues de longueur depuis le *Caire* jusqu'au *mont Troyen;* deux lieues font 6,000 pas géométriques, autrement 12,000 pas communs. Que deux mille hommes soient rangés de front dans cette longueur, ils auront chacun six pas communs de distance de l'un à l'autre par les côtés. Dans la largeur, qui est de trois mille pas géométriques, qu'on mette douze cents files ou rangs de deux mille hommes chacun, laissant cinq pas communs d'une file à l'autre, il est évident que deux millions quatre cent mille hommes sont placés et campés commodément, et que chaque file ayant de distance, jusqu'à son voisin,

(1) *Urbes tabernaculorum, Phithom et Ramesses.* Exod., cap. 1, vers. 11.

Les villes des tentes, Phithom et Ramessès.

cinq pas d'un côté et six de l'autre, il restoit assez de terrain vide pour les chameaux et autres bêtes de somme, pour les tentes, les lits, les ustensiles de cuisine, et les autres choses nécessaires à un campement. Cette plaine a cela de particulier, qu'elle est le long du Nil; par conséquent, les Israélites étoient à portée d'avoir de l'eau en abondance, et des provisions par le moyen des barques qui montoient et qui descendoient le Nil. Elle est sablonneuse, par conséquent propre à camper et à y dresser des tentes. Elle est inculte et stérile; par conséquent, cette multitude infinie de peuple ne pouvoit ni incommoder personne ni faire aucun tort aux biens de la terre, puisqu'elle n'est ni habitée ni cultivée. Elle n'est séparée de Memphis que par le lit du Nil; par conséquent, Moïse pouvoit aisément, en peu de temps, aller à la cour de Pharaon, et en revenir au camp recevoir les ordres de ce prince, et les apporter aux Israélites. On auroit beau chercher dans le reste de l'Égypte une autre plaine, je doute fort qu'on en pût trouver une seule à qui toutes ces choses ensemble pussent convenir, comme elles conviennent à la plaine de *Ramessès*. Quand je dis dans le reste de l'Égypte, j'entends cette partie de l'Égypte qui est à l'orient du Nil, et entre ce fleuve et la mer Rouge. Le bon sens veut que le rendez-vous marqué par Moïse aux Israélites ait été de ce côté-là. Comment deux millions quatre cent mille hommes, avec un bagage infini, auroient-ils pu passer le Nil le jour de leur départ, s'ils avoient été campés dans une plaine au couchant de ce fleuve? Cette marche auroit sans doute du merveilleux, et seroit inexplicable; au lieu que le texte sacré parle bien d'un départ précipité et fait à la hâte, mais fait avec ordre, sans confusion, dans un chemin uni, où le peuple de Dieu ne trouva nul obstacle.

Je viens à présent au chemin que les Israélites ont dû prendre, et ont pris effectivement pour aller en trois jours

de la plaine de *Bessatin* à la *mer Rouge*. Je ne perds point de vue, ou plutôt je suis toujours exactement ce que le texte sacré nous dit du décampement et de la route que le peuple de Dieu prit pour sortir de l'Égypte. La première cérémonie de la manducation de l'agneau pascal et des pains azymes se fit à *Ramessès* (1). Les linteaux et les jambages des portes, c'est-à-dire, des cabanes ou des tentes que les Israélites avoient dressées pour camper, furent teints du sang de l'agneau. L'ange exterminateur passe et met à mort les premiers nés des Égyptiens et ceux même des animaux, et ne fait aucun mal dans tous les lieux qui sont marqués du sang de l'agneau. La consternation se répand de tous côtés, et jusque dans le palais de Pharaon. Ce prince, alarmé et troublé par les cris de ses sujets, qui craignent pour eux le même sort qu'on teu les premiers nés, appelle Moïse et lui ordonne de faire partir promptement cette multitude de peuple campée à *Ramessès*. L'ordre est donné à Moïse et porté au camp en moins d'une heure (2).

---

(1) *Ite tollentes animal per familias vestras, et immolate Phase, fasciculumque hyssopi tingite in sanguine qui est in limine, et aspergite ex eo superliminare et utrumque postem. Nullus vestrùm egrediatur ostium domûs suæ usque ad mane. Transibit enim Dominus percutiens Ægyptios : cùmque viderit sanguinem in superliminari et in utroque poste, transcendet ostium domûs, et non sinet percussorem ingredi domos vestras, et lædere.* Exod., cap. 12, vers. 21.

Allez prendre un agneau dans chaque famille, et immolez la Pâque. Trempez un petit faisceau d'hyssope dans le sang que vous aurez mis sur le seuil de votre porte, et vous en aspergerez le haut de la porte et les deux poteaux : que nul de vous ne sorte hors de la porte de sa maison jusqu'au matin ; car le Seigneur passera, frappant les Égyptiens, et lorsqu'il verra ce sang sur le haut de vos portes et sur les deux poteaux, il passera le seuil de votre porte, et il ne permettra pas à l'ange exterminateur d'entrer dans vos maisons et de vous frapper.

(2) *Vocatisque Pharao Moïse et Aaron nocte, ait : Surgite et egredimini à populo meo.* Exod., cap. 12, vers. 31.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Aaron, leur dit : Retirez-vous promptement d'avec mon peuple.

Ce temps-là suffit pour aller et pour revenir de *Bessatin* à *Girgé*, et de *Girgé* à *Bessatin*. Les Hébreux, pressés par leur propre intérêt, par les instances des Égyptiens, et par les ordres de Pharaon, vont à la faveur de la lune, qui étoit pleine, et à *Memphis* et à *Leté*, faubourg riche et considérable de Memphis, emprunter des vases d'or, d'argent, et de riches habits (1). Quelques jours auparavant, ils avoient commencé à faire de pareils emprunts (2). Loin de trouver des gens qui les rebutassent, lorsqu'ils demandoient quelque chose, c'étoit à qui les préviendroit, et chacun se dépouilloit avec joie de ce qu'il avoit de plus précieux, pour sauver sa vie, et pour éloigner un peuple dont la présence lui étoit fatale (3). En un mot, ils firent tant de diligence, et les circonstances leur furent si favorables, qu'au point du jour ils furent prêts à marcher, et à prendre la route que Moïse leur marqueroit. Ils n'avoient pas eu le temps de faire cuire le pain nécessaire pour le voyage, et ils se contentèrent d'envelopper dans leurs manteaux la pâte qui n'étoit point encore fer-

---

(1) *Et petierunt ab Ægyptiis vasa argentea et aurea, vestemque plurimam.* Exod., cap. 12, vers. 35.

Ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent et d'or, et divers habits.

(2) *Dices ergo omni plebi ut postulet vir ab amico suo, et mulier à vicinâ suâ, vasa argentea et aurea.* Exod., cap. 11, vers. 2.

Vous direz à tout le peuple que chacun demande à son ami, et chaque femme à sa voisine, des vases d'argent et d'or.

(3) *Lætata est Ægyptus in profectione eorum, quia incubuit timor eorum super eos.* Psalm. 104.

L'Égypte, à qui ce peuple étoit devenu redoutable par les fléaux qu'il lui avoit attirés, se réjouit de son départ.

Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis, ut commodarent eis. Exod., cap. 12, vers. 36.

Et le Seigneur fit que son peuple trouva grâce parmi les Égyptiens, qui leur prêtèrent ce qu'ils demandoient.

mentée (1) : ce qui me fait croire que leurs manteaux étoient à peu près semblables à ceux dont se servent aujourd'hui les Arabes. Le manteau d'un Arabe est une pièce d'étoffe longue, peu large, sans couture, garnie aux deux bouts de cordons tressés, qui servent à lier le manteau entier, ou un coin seulement, dans lequel on met ce que l'on veut porter, comme dans un sac.

Les Israélites attendent donc le signal pour marcher et pour prendre la route qui leur sera marquée par Moïse; car ils avoient devant eux deux routes, et ce sont les seules qui mènent de *Memphis* et de *Ramessès* à la *mer Rouge*, savoir : la vallée qui est entre le mont *Tora* et le mont *Diouchi;* et l'autre est la plaine qui mène de Babylone ou du vieux *Caire* à *Arsinoé*, aujourd'hui *Suez*. Le chemin par cette plaine étoit le plus court et le plus facile; mais il falloit que Moïse parlât, et lui seul pouvoit déterminer quelle route l'on devoit choisir. Quand Moïse n'auroit agi que selon les vues humaines, il n'avoit garde de conduire les Israélites par la plaine qui aboutissoit à *Arsinoé*. Il connoissoit le caractère de Pharaon, prince défiant, qui n'auroit jamais souffert que ses esclaves prissent une route si propre à s'évader, puisqu'en trois jours ils auroient été hors des bornes de ses états et hors de son pouvoir. Il avoit signifié à Pharaon qu'il alloit dans un désert, où les Israélites, loin de la vue des Égyptiens et sans crainte, pussent répandre le sang des animaux que l'Égypte ré-

(1) *Coxeruntque farinam, quam dudum de Ægypto conspersam tulerant, et fecerunt subcinericios panes azymos : neque enim poterant fermentari, cogentibus exire Ægyptiis, et nullam facere sinentibus moram.* Exod., cap. 12, vers. 39.

Ils firent cuire la farine qu'ils avoient emportée de l'Égypte toute pétrie, et ils en firent des pains sans levain cuits sous la cendre, parce qu'on n'avoit pas pu y mettre le levain, les Égyptiens les contraignant de partir, et ne leur permettant pas d'y apporter le moindre retardement.

vérôit comme ses dieux (1); et cette plaine étoit une des plaines les plus fréquentées de l'Égypte. Aussi n'ai-je jamais pu concevoir comment de savans hommes, après avoir détaillé la marche des Israélites par la plaine jusqu'à *Arsinoé*, autrement *Suez*, les font rebrousser chemin, rentrer dans l'Égypte, et prendre une vallée étroite et longue de sept lieues. Il étoit naturel de les faire marcher droit vers la Palestinepar les vastes déserts qui mènent à *Sinaï*, à *Gazé* et à *Hébron*, surtout puisqu'ils étoient poursuivis par les troupes de Pharaon. Le chemin est uni : nulle montagne, nul défilé, nul obstacle pour une marche; au lieu que la vallée qui va de *Suez* à *Beelsephon*, le long de la mer, est si étroite, qu'elle a tout au plus un quart de lieue de largeur. La marche d'un peuple infini par cette vallée est donc une chose, je ne dis pas nullement vraisemblable, mais même impossible et chimérique. Je dis donc que Moïse, outre ces raisons, instruit comme il l'étoit par le Seigneur même, ordonna aux Israélites de marcher, de prendre l'autre route, et d'entrer dans la vallée qui est au-dessous du mont *Tora*, du côté du désert de la *Thébaïde*, sans s'écarter ni sans s'avancer vers la Haute-Égypte, ou vers le midi. En effet, pour peu qu'ils se fussent détournés du chemin qui les conduisoit directement à la mer Rouge, il leur auroit été impossible d'y arriver en trois jours. L'énumération que je vais faire de toutes les circonstances de cette route, sera la preuve de ce que j'avance.

Je puis en parler avec certitude. En 1720, je fis le même voyage que les Israélites, en compagnie de M. Fronton,

(1) *Abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro : quod si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent.* Exod., cap. 8, vers. 26.

Car nous sacrifierons au Seigneur des animaux dont la mort paroîtroit une abomination aux Égyptiens. Que si nous tuons devant leurs yeux ce qu'ils adorent, ils nous lapideront.

drogman de France au Caire. Nous partîmes au mois de mars, et à la pleine lune : nous campâmes à *Ramessès*, à *Socoth*, à *Etham*, à *Phihahiroth*. Nous ne mîmes que trois petites journées à aller de *Bessatin*, que j'ai dit être *Ramessès*, à *Phihahiroth*, connu aujourd'hui sous le nom de *Thouaireq*, et nous n'en mîmes pas davantage à revenir au grand Caire. Par notre marche, nous jugeâmes qu'il y avoit, de l'un à l'autre, vingt-six ou vingt-sept lieues françoises; et nous conclûmes qu'il avoit été facile aux Israélites de faire chaque jour huit à neuf lieues. La traite n'est point excessive pour des gens accoutumés au travail le plus dur, à la faim, à la soif, et aux rigueurs d'une longue servitude, et qui de plus espèrent, par cette route, pouvoir recouvrer bientôt leur liberté, surtout trouvant un chemin uni et commode, et dans un temps favorable, qui étoit celui de l'équinoxe, où l'air est doux et la chaleur supportable, et d'ailleurs tempérée par la colonne de nuée qui les ombrageoit.

Quoiqu'ils fussent plus de deux millions d'âmes, et qu'ils menassent avec eux leurs troupeaux et quantité de bêtes de charge, ils pouvoient marcher plusieurs mille personnes de front dans l'endroit le plus étroit de cette vallée, par où ils commencèrent à défiler, et qui est entre le mont *Diouchi* et le mont *Tora*. La vallée a au moins une lieue de largeur, et plus on avance, plus elle est large; et j'ai souvent remarqué que la largeur alloit à deux ou trois lieues. Pour ce qui est des vivres, ils ne devoient point en manquer. La terre y est couverte de *prêle*, de *genêt*, de *tamaris*, d'*alber*, qui est une herbe semblable au *romarin*, dont les chameaux sont fort avides et de toutes autres sortes d'herbes. Ce ne sont qu'arbustes, dont plusieurs sont secs, et dont les Israélites pouvoient faire du feu, pour cuire la pâte qu'ils portoient. Enfin, sous ces arbustes et sous ces différentes herbes, il y a au printemps

une quantité si prodigieuse de gros limaçons, que l'on peut dire qu'on ne fait pas un pas sans marcher dessus. Ils sont excellens, ces limaçons, et un peuple qui n'a rien autre chose peut en faire sa nourriture. L'eau seule auroit manqué aux Israélites; mais, avant de partir, ils en avoient puisé dans le Nil, et ils en avoient chargé leurs chameaux et les autres bêtes de somme qu'ils menoient.

Selon toutes les apparences, *Moïse* avoit eu ordre de *Pharaon*, lorsqu'ils auroient passé la gorge des monts *Diouchi* et *Tora*, de s'enfoncer vers le sud, ou vers le sud-est, dans les déserts qu'on nomme aujourd'hui les déserts de *Saint-Antoine*, ou de la *Thébaïde*, et de vaquer en ce lieu-là, avec son armée, à ses sacrifices et aux autres actes de sa religion. L'unique but du défiant Pharaon étoit d'éloigner ses esclaves du voisinage de *Suez*, par où ils pouvoient se sauver dans l'Arabie. Moïse, qui avoit d'autres vues, et qui vouloit faciliter aux Israélites une prompte évasion, les conduisit à l'est par le vallon de *Degelé*. Les Arabes, dans leur langue, ont donné à ce vallon un nom qui signifie *tromperie*, peut-être pour faire allusion à la ruse dont se servit Moïse dans cette occasion. Je ne m'étonne plus présentement de ce que l'on vint dire sur-le-champ à Pharaon, que les Israélites fuyoient. Ce sont les termes du texte sacré (1). Si Moïse avoit fait tenir la route qui lui avoit été marquée, l'expression de *fuir* paroîtroit souffrir quelque difficulté. On ne fuit point, lorsque l'on va où l'on a permission d'aller : mais du moment que les Israélites changeoient de route, et marchoient droit à l'est, au lieu de défiler vers le sud, on avoit raison de soup-

(1) *Et nuntiatum est regi Egyptiorum quòd fugisset populus.* Exod., cap. 14, vers. 5.

Et l'on vint dire au roi des Égyptiens que les Hébreux s'étoient enfuis.

çonner qu'ils songeoient à fuir, et non pas à sacrifier. Je ne donne cette explication du mot *fuir* que comme une conjecture, quoiqu'elle soit très-naturelle, et qu'elle donne au passage de l'Écriture une clarté qu'il n'a pas autrement.

Pharaon, sans rien examiner, sans attendre que les trois jours qu'il avoit accordés à Moïse fussent expirés, sans réfléchir sur le massacre des enfans premiers nés, dont le sang fumoit encore, sur le seul et premier rapport qu'on lui fit, court à la vengeance, ordonne à ses troupes de se rassembler, et, dès le lendemain, part à leur tête de *Memphis*, pour poursuivre les Israélites. Il marche avec tant de précipitation, qu'il fait en deux jours le chemin que les Israélites n'avoient pu faire qu'en trois. Si nous en croyons *Josèphe* l'historien, l'armée de Pharaon étoit composée de deux cent cinquante mille habitans. Je n'ai nulle peine à le comprendre. Hérodote dit formellement que les rois d'Égypte avoient quatre cent dix mille hommes de troupes réglées pour la garde du royaume; savoir : deux cent cinquante mille *Calasires*, et cent soixante mille *Hermotibyes*; et que ces troupes étoient dispersées dans les quinze provinces qui sont dans le *Delta*, peu éloigné de *Memphis*, et dans les deux provinces de la *Thébaïde*, *Thèbes* et *Chemmis*. Sans témérité, ne puis-je pas même avancer qu'une partie de ces troupes étoient au levant du Caire, campées dans la plaine qui s'étend entre *Héliopolis*, *Babylone*, et le mont *Diouchi*, à deux lieues du camp des Hébreux? Pharaon étoit trop politique et trop soupçonneux pour n'avoir pas pris cette précaution, en cas que les Israélites qu'il voyoit s'assembler en si grand nombre à *Ramessès*, un peu malgré lui, vinssent à se révolter. Supposé que ce monarque eût pris une pareille précaution, est-il surprenant qu'il se soit mis à la tête de deux cent cinquante mille hommes?

Je reviens aux Israélites. Leur première station fut la

plaine de *Gendeli*, où il y a une petite source d'eau potable. Je dis que *Gendeli* est le *Socoth* de l'Écriture. Ces deux noms ont trop de rapport l'un avec l'autre pour en douter. *Gendeli*, en arabe, signifie un *lieu militaire;* et *Socoth*, en hébreu, veut dire les *pavillons* sous lesquels campe une armée. Ils y firent cuire sous la cendre leurs gâteaux azymes (1). Cette plaine est à neuf lieues de *Bessatin*, et à moitié chemin de *Ramlié*, où il falloit nécessairement qu'ils fissent halte le lendemain. La seconde station fut la plaine de *Ramlié*, autrement l'ancien *Etham*, distante, comme je l'ai dit, de *Gendeli* de neuf lieues, et à peu près de huit de la *mer Rouge*. Elle forme comme un amphithéâtre de cinq à six milles de diamètre, étant bordée de toutes parts de coteaux. Le gros de l'armée occupa la plaine, et les chefs dressèrent leurs tentes sur les hauteurs. Le texte sacré dit qu'*Etham* étoit à l'extrémité du désert (2); ce qui convient à *Ramlié*. En effet, au sortir de *Ramlié*, c'est tout autre pays; c'est un défilé très-étroit qui dure deux lieues, et qui aboutit à la plaine de *Bedé*, que l'on doit plutôt appeler les environs de la mer Rouge, où elle finit, que le désert. Le texte sacré, en rapportant la marche du troisième jour (3), dit que les

---

(1) *Et fecerunt subcinericios panes azymos*. Exod., cap. 12, vers. 34.
Et ils firent des pains sans levain cuits sous la cendre.

(2) *Profectique de Socoth, castrametati sunt in Etham, in extremis finibus solitudinis*. Exod., cap. 12, vers. 20.
Étant sortis de Socoth, ils campèrent en Etham, à l'extrémité du désert.

Castrametati sunt in Socoth, et de Socoth venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis. Num., cap. 33, vers. 66.
Ils campèrent à Socoth, et de Socoth ils vinrent camper en Etham, qui est tout à l'extrémité du désert.

(3) *Loquere filiis Israël : reversi castrametentur è regione Phihahiroth*. Exod., cap. 14, vers. 2.
Dites aux enfans d'Israël qu'ils retournent, et qu'ils se campent devant Phihahiroth.

Israélites revinrent sur leurs pas. C'est sur ce passage que se fondent ceux qui font passer Moïse par *Suez*, et ensuite le long de la mer jusqu'à *Phihahiroth*, et à qui je fais voir, si je ne me trompe, que cette marche n'a jamais pu se faire en un jour, par une armée de deux millions d'hommes poursuivis par un ennemi.

Comment les Israélites retournèrent-ils donc sur leurs pas étant à *Ramlié*, c'est-à-dire, à *Etham?* Le voici. Un peu avant que d'arriver à *Etham*, on côtoie une montagne qui insensiblement ne laisse plus, au sortir d'*Etham*, qu'un défilé, où à peine vingt hommes passeroient de front. Ce défilé est à l'est, et le droit chemin pour aller à la mer Rouge. Il n'étoit pas de la prudence de s'y engager, et un jour entier n'auroit pas suffi pour le passer. Que fait Moïse par l'ordre de Dieu? Il commande à son armée de tourner le dos au défilé, d'avancer un peu à l'ouest, ensuite de prendre à gauche, de couler le long de la montagne, d'entrer dans un vallon spacieux, qui, après avoir tiré au nord, se tourne à l'est, et se termine à la plaine de *Bedé*. Ce circuit qu'il falloit faire, que j'ai examiné sur les lieux, et que j'ai désigné exactement dans ma carte, que l'on peut consulter, alongeoit le chemin de près d'une lieue; mais, malgré cela, la journée n'étoit, tout au plus, que de neuf lieues, et n'étoit pas plus forte et plus pénible que les deux précédentes. Que si quelques troupes plus dégagées que les autres passèrent dans le défilé, elles rejoignirent le gros de l'armée au débouché du défilé, dans la plaine de *Bedé*.

La plaine de *Bedé*, qui, en arabe, signifie *prodige nouveau* (on voit à quel prodige les Arabes ont voulu faire allusion), a six lieues en longueur jusqu'à la mer. Ce fut à l'extrémité de cette plaine que les Israélites vinrent camper sur le bord de la mer, près des sources de *Thouaireq*. Or, ces sources de *Thouaireq* sont ce que le texte

sacré appelle *Phihahiroth*, et qu'il marque avoir été la troisième station des Israélites. Outre la ressemblance parfaite qu'il y a entre cet endroit de la plaine de *Bedé* et *Phihahiroth*, et ses environs, tels que le texte sacré nous les décrit, j'en trouve la preuve dans la langue arabe. Cette langue a conservé, pour ainsi dire, la tradition de tous les faits de ce fameux passage. *Phihahiroth* en hébreu signifie *bouche des trous; Thouaireq* en arabe signifie plusieurs *petits trous, fosses* ou *conduits :* ce qui convient à *Thouaireq*, qui n'est autre chose que trois ou quatre sources d'eau salée renfermée dans de petits réservoirs d'un roc dur, caché sous le sable, qui n'ont que trois ou quatre pas de long, fort peu de profondeur, et dont l'ouverture est très-étroite.

Beelsephon en hébreu signifie *idole du septentrion : Eutaqua* est au septentrion, par rapport au campement du peuple juif sur le bord de la mer; et sur cette montagne, selon le *Thalmud*, s'élevoit une fameuse idole adorée par les Égyptiens. Que si les Arabes ont donné à *Beelsephon* le nom d'*Eutaqua*, qui signifie *délivrance*, la tradition n'en est que plus certaine et que mieux établie, puisque ce fut au pied de cette montagne, que les Hébreux trouvèrent leur délivrance et la fin de tous leurs maux, en passant la mer. *Magdalum* ou *Migdol* en hébreu signifie *tour*, lieu élevé. *Kouaibé* en arabe signifie *cap*, *éminence;* et cette montagne est au sud, au pied de laquelle, proche le rivage de la mer, j'ai remarqué qu'il sortoit un torrent d'eau chaude, salée, minérale, et qui se précipite d'abord dans la mer. Strabon en parle (1)

(1) *Calidarum aquarum exitus quæ, amaræ ac falsæ ab excelsâ quâdam petrâ in mare emittunt.* Lib. 16.

Du haut d'un rocher sortent plusieurs sources d'une eau chaude, amère et salée, qui vont aussitôt se jeter dans la mer.

presque dans les mêmes termes ; et il me paroît que Diodore (1) a voulu marquer cette source d'eau salée, quoiqu'il dise en général que ceux qui vont d'*Arsinoë* le long de la mer à la plaine de *Bedé*, trouvent à droite plusieurs sources abondantes d'eau salée, qui se précipitent aussitôt dans la mer.

Ce seroit ici, mon révérend père, où votre révérence auroit besoin de deux plans : l'un, qui représentât le camp des Israélites; l'autre, le camp de Pharaon. Je vais suppléer à ce défaut le mieux qu'il me sera possible. La plaine de *Bedé*, comme j'ai déjà dit, a six lieues de long, et cinq à six de large vers le centre, et n'en a que trois sur le bord de la mer. Les Israélites étendirent le plus qu'ils purent le front de leur armée le long du rivage devant *Magdalum*. Les Égyptiens au contraire se campèrent vis-à-vis de *Beelsephon* (2), soit parce qu'ils virent que les Israélites, qui étoient arrivés les premiers, s'étoient placés le long de la mer, comme le dit le texte sacré (3), soit

---

(1) *Ab urbe igitur Arsinoë dexteræ continentis littora legentibus, crebri plurimis in locis amnes in mare precipitantes amaro salsuginis sapore occurrunt.* Diod., lib. II. 39.

Quand on vient d'Arsinoë, et qu'on va le long de la mer, on voit à main droite plusieurs sources d'une eau salée qui coulent et qui se jettent aussitôt dans la mer.

(2) *Cumque persequerentur Ægyptii vestigia præcedentium, repererunt eos in castris super mare : omnis equitatus et currus Pharaonis, et universus exercitus, erant in Phihahiroth contra Beelsephon.* Exod., cap. 14, vers. 9.

Les Égyptiens, poursuivant les Israélites qui étoient devant, et marchant sur leurs traces, les trouvèrent dans leur camp sur le bord de la mer. Toute la cavalerie et les chariots de Pharaon avec toute son armée étoient à Phihahiroth, vis-à-vis de Beelsephon.

(3) *Indè egressi venerunt contra Phihahiroth, quæ respicit Beelsephon, et castrametati sunt antè Magdalum.* Num., cap. 33, vers. 7.

Étant sortis de là, ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Beelsephon, et ils campèrent devant Magdalum.

parce qu'ils espéroient par là être plus à portée d'observer la marche des Israélites, s'ils tentoient de s'enfuir du côté de *Suez*. Un coup d'œil à présent sur la carte, vous mettra en partie au fait : du moins vous verrez, par l'espace qu'occupoient les deux armées, que les Israélites étoient environnés et entourés de telle sorte, qu'ils étoient véritablement renfermés (1). Les deux montagnes *Beelsephon* et *Magdalum*, la mer en face, et derrière eux les troupes de Pharaon, formoient une espèce de circonvallation humainement insurmontable. Car ce défilé qui mène à *Arsinoë* ou *Suez*, je le répète encore, est si étroit, que vingt personnes auroient peine à y passer de front; ainsi il est peu propre à servir de passage à une armée immense comme celle des Israélites, qui outre cela auroit été bientôt coupée par les troupes de Pharaon.

A la vue de cette triste situation, dit le texte sacré (2), les Israélites furent consternés, se crurent perdus sans ressource, se désespérèrent, et reprochèrent à Moïse de ne les avoir conduits dans cette solitude que pour les faire périr; comme s'il n'y avoit point de tombeau en Égypte, et si dans l'Égypte ils n'auroient pas pu être également enterrés. Alors Dieu fit voir qu'il étoit le maître absolu de la nature et des élémens. Il voulut même ne se

---

(1) *Castrametentur è regione Phihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare contra Beelsephon; in conspectu ejus castra ponetis super mare.* Exod., cap. 14, vers. 2.

Qu'ils se campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdalum et la mer, vis-à-vis de Beelsephon. Vous camperez vis-à-vis ce lieu sur le bord de la mer.

(2) *Cùmque appropinquasset Pharao, levantes filii Israël oculos, viderunt Ægyptios post se : et timuerunt valdè, clamaveruntque ad Dominum.* Exod., cap. 14, vers. 10.

Lorsque Pharaon étoit déjà proche, les enfans d'Israël, levant les yeux, et ayant aperçu les Égyptiens qui les suivoient, furent saisis d'une grande crainte; ils crièrent au Seigneur.

servir que de la foible main d'un mortel pour ouvrir aux Israélites un chemin au milieu du sein de la mer. Il commande à Moïse de prendre sa baguette et d'en donner un coup à la mer, « afin, dit le Seigneur, que les Égyptiens connoissent que je suis le vrai Dieu, le Dieu tout-puissant (1). » Moïse frappe, et les flots de la mer obéissent : ils se séparent, ils s'élèvent, ils demeurent suspendus, et le fond de la mer se trouve à sec. Il commande à l'armée de marcher entre les eaux par ce chemin nouveau et merveilleux. Tous marchent avec confiance, et sans différer un moment ; l'ordre du Seigneur, la joie inopinée de se voir un passage libre, la nouveauté du chemin, la grandeur du miracle, la crainte même de tomber entre les mains des Égyptiens, tout contribuoit à les soutenir et à les encourager.

Mais en quel endroit de la mer passèrent les Israélites, et à quelle heure commencèrent-ils à défiler ? Fondé sur le témoignage du texte sacré (2), je dis que la traversée dut se faire près de *Thouaireq*, qui n'est qu'à un demi-mille du rivage, et vers la pointe voisine du mont *Eutaqua*, en tirant droit à l'est. La raison que j'en ai, est que la mer, en cet endroit, n'a que quinze à dix-huit milles de largeur, au lieu qu'en la passant vers *Kouaibé*, ou en s'éloignant tant soit peu au sud, on auroit eu plus de trente milles à faire, la mer ayant là au moins cette largeur. J'avoue que je ne devrois point m'arrêter à rapporter

---

(1) *Et scient Ægyptii, quia ego sum Dominus, cùm glorificatus fuero in Pharaone, et in curribus atque in equitibus ejus.* Exod., cap. 14, vers. 18.

Et les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur, lorsque je serai ainsi glorifié dans Pharaon, dans les chariots et dans la cavalerie.

(2) *Profectique de Phihahiroth, transierunt per medium mare in solitudinem.* Num., cap. 33, vers. 8.

De Phihahiroth, ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert.

et à examiner les sentimens des *rabbins;* on en connoît le faux, et peu de gens y ajoutent foi. Mais la digression ne sera pas longue, et par ce seul fait l'on jugera quel fond il y a à faire sur le *Thalmud*. Pour expliquer comment les Israélites se trouvèrent renfermés près de *Phihahiroth*, et comment ils purent aller de *Phihahiroth* à la mer, le *Thalmud* fait du mont de *Magdalum* et du mont de *Beelsephon* un seul mot continu et non interrompu. Il ajoute que cette montagne avoit deux bouches, qui étoient fermées; qu'elles étoient adorées par les Égyptiens, et qu'elles rendoient des oracles; que ces deux bouches étoient *Phihahiroth*, et que la montagne s'ouvrit tout à coup pour donner passage à leurs pères. Le texte sacré n'en dit pas un mot, et il ne faut que des yeux, quand on est sur les lieux, pour voir que cette narration est une pure invention des rabbins. Je dis, en second lieu, que les Israélites partirent d'auprès de *Thouaireq* entre six et sept heures du soir, quelque temps après le soleil couché, puisqu'on étoit alors à l'équinoxe de mars. Avant que d'entrer dans le sein de la mer, ils formèrent un front de deux ou trois lieues de largeur; ils marchèrent soit par douze colonnes, chaque tribu formant sa colonne, soit par douze rangs de front, chaque rang assigné à une tribu, mais l'une derrière l'autre.

A mesure qu'ils avançoient, un vent sec et brûlant séchoit la mer devant eux; ou, pour parler le langage sacré, le vent enlevoit la mer, et la faisoit disparoître (1); et

(1) *Cùmque extendisset Moïses manum super mare, abstulit illud Dominus, flante vento vehementi et urente totâ nocte, et vertit in siccum, divisaque est aqua.* Exod., cap. 14, vers. 21.

Moïse étendit ensuite sa main sur la mer, et le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit : la mer se sécha; l'eau se divisa en deux.

ils arrivèrent à la troisième veille, dit l'Écriture (1), c'est-à-dire, à trois heures du matin, à l'autre bord de la mer dans le désert de *Sur*, qu'on nomme aujourd'hui *Sedur*. Origène a cru que les eaux de la mer se divisèrent non en deux, mais en douze ouvertures différentes, de sorte que chaque tribu passoit entre deux barrières d'eau, sans voir et sans avoir aucune communication avec les tribus voisines. Cette opinion est très-singulière, et n'a été suivie que de *saint Épiphane*, de *Tostat*, de *Genebrard* et de quelques rabbins. Aussi le savant *Théodoret* la traite-t-il de *rabbinisme*, et avec raison; vu que le texte sacré (2), à le prendre à la lettre, ne peut être et ne doit être entendu que d'un seul passage, que d'un seul chemin ouvert aux enfans d'Israël. Les eaux, dit l'Écriture, étoient suspendues, de sorte qu'elles étoient comme un mur à droite et à gauche (3) : ce que Sedulius a mis bien élégamment en trois vers : *Pervia divisi patuerunt cœrula ponti, Ingeminum revoluta latus : nudataque tellus Cognatis spoliatur aquis.*

Origène a pu penser comme il a fait, parce qu'il a trouvé au psaume cent trente-cinquième (4) que la mer fut séparée en divisions; ce qui fait à la vérité une équivoque, mais qui ne décide rien, et qui ne marque pas

---

(1) *Jamque advenerat vigilia matutina.* Exod., cap. 14, vers. 24.

(2) *Divisaque est aqua.* Exod., cap. 14, vers. 21.

La quatrième veille de la nuit, qui finit au matin, étant venue, l'eau se divisa en deux.

(3) *Et ingressi sunt filii Israël per medium sicci maris : erat enim aqua quasi murus à dextrâ eorum et lævâ.* Exod., cap. 14, vers. 22.

Et les enfans d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche, qui formoit comme un mur.

(4) *Qui divisit mare Rubrum in divisiones.* Psalm. 135.

Qui a divisé la mer Rouge *en divisions*.

plus la mer partagée en douze que la mer partagée en deux. Cette division même de la mer en douze endroits différens a je ne sais quoi qui révolte.

J'ai dit que les Israélites partirent environ vers sept heures du soir. J'ai cru que l'heure de leur arrivée à l'autre bord de la mer étoit comme une époque sûre de l'heure de leur départ. Ils arrivèrent à trois heures du matin ; le texte sacré y est formel (1). Ils avoient cinq ou six lieues à faire d'un bord de la mer à l'autre. Ils avoient grand nombre de bestiaux et beaucoup de bagage. Il leur falloit donc sept à huit heures pour faire le trajet, par conséquent, partir entre six et sept heures du soir. Mais aussi cet espace de temps leur suffisoit. L'armée étoit divisée par rangs, par tribus, par familles ; elle marchoit en ordre ; elle faisoit un front de deux à trois lieues de largeur ; elle avoit un grand jour par le moyen de la lune, qui étoit dans son dix-septième, et par une colonne de feu qui suivoit le camp, et qui remplissoit de lumière tout l'horizon. Elle n'avoit pas un seul malade (2) : elle avoit un chemin uni, ferme, doux, parsemé de plantes vertes ou de plantes pétrifiées. Une armée, dis-je, quelque nombreuse qu'elle soit, avec toutes ces circonstances, fait aisément cinq à six lieues en sept à huit heures.

Ne soyez point surpris, mon révérend père, de ce que j'ai mis que le fond de la mer Rouge est parsemé de plantes vertes et de plantes pétrifiées. J'ai cherché à dire la vérité, et je n'ai point prétendu orner et embellir ma narration

---

(1) *Vigilia matutina.* Exod., cap. 14, vers. 24.

La (quatrième) veille de la nuit, qui finit au matin.

(2) *Et eduxit eos cum argento et auro, et non erat in tribubus eorum infirmus.* Psalm. 104.

Il tira (de l'Égypte) son peuple chargé d'argent et d'or, sans qu'il se trouvât dans toutes les tribus un seul malade.

par le récit de choses inouïes, et qui, toutes fabuleuses qu'elles sont, plaisent et divertissent. D'autres ont dit la même chose avant moi : le Sage (1) le dit, mais en termes généraux. Strabon et Pline vont plus loin, et font une mention particulière de ces arbustes et de ces pétrifications (2). Voulez-vous pour le croire des témoins oculaires, je vous en servirai ; car j'ai vu à *Thouaireq*, au sud du golfe, à *Tour* et au-delà, plusieurs de ces plantes qu'un suc pétrifique endurcit dans la mer Rouge.

Il est temps que je finisse par la dernière circonstance du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge. Pharaon, campé au nord, derrière *Thouaireq* et le mont *Eutaqua*, ne pouvoit voir, surtout le jour finissant, que la mer s'étoit ouverte, et que les premières troupes des Israélites défiloient. Ce prince ne songeoit qu'à passer la nuit sous ses tentes, pour délasser ses troupes de la fatigue qu'elles avoient eue dans une marche forcée. La nuit survint, et les Israélites étoient déjà avancés, lorsque enfin le bruit de tant d'hommes et de tant d'animaux, qui étoient en mouvement, redoubla et se fit entendre aux Égyptiens. La première pensée de Pharaon fut que ses esclaves, saisis de crainte cherchoient, malgré l'heure indue qu'il

---

(1) *In mari Rubro via sine impedimento, et campus germinans de profundo nimio.* Sapient., cap. 19, vers, 7.

Un passage libre s'ouvrit en un moment au milieu de la mer Rouge, et un champ couvert d'herbes au plus profond des abîmes des eaux.

(2) *In tota Rubri maris ora arbores in profundo nascuntur, lauro et oleæ adsimiles, quæ, cùm resorbetur mare, totæ deteguntur.* Strab., lib. 16, pag. 127.

Tout le long de la côte l'on voit que dans le fond de la mer Rouge il croît des arbres assez semblables aux lauriers et aux oliviers. On les découvre entièrement lorsque la mer s'est retirée.

In mari vero Rubro silvas virere, laurum maxime, et olivam ferentem baccas. Plin., lib. 13, cap. 25.

Il y a dans le fond de la mer Rouge une grande quantité d'arbres, surtout de lauriers, et d'oliviers qui portent du fruit.

étoit, à s'éloigner de lui, à fuir et à gagner la croupe du mont *Beelsephon*, ou le défilé qui est entre le pied de ce mont et la mer, et qui aboutit à *Suez*. C'en fut assez pour déterminer Pharaon à prendre les armes, à se disposer à marcher contre les Israélites, et à les poursuivre partout où ils iroient. Il donne ses ordres, on les exécute; on se prépare à partir. Mais, quelque diligence que pussent faire les Égyptiens, un temps considérable dut s'écouler avant qu'ils fussent prêts. Il falloit atteler six cents chariots : l'Écriture sainte (1) spécifie ce nombre. Il falloit que cinquante mille hommes de cavalerie allassent chercher leurs chevaux, qui étoient à paître dans la plaine. Il falloit que deux cent mille hommes d'infanterie, qui la plupart étoient endormis ou à se reposer, se rangeassent sous leurs étendards (2) : cela se conçoit-il fait en un moment, ou plutôt ne penche-t-on pas à croire qu'il a fallu y employer un temps considérable ? Quoi qu'il en soit, Pharaon part avec ce prodigieux attirail; mais ce prodigieux attirail est ce qui retarde sa marche. Il approche du rivage de la mer. Mais l'ange du Seigneur, qui jusque-là avoit porté à la tête du camp d'Israël la colonne de feu qui l'éclairoit, la transporte à la queue du camp, la met entre les Israélites et les Égyptiens; et, par un nouveau prodige, la colonne répand la lumière du côté des Israélites qui étoient entrés dans le sein de la mer, et d'épaisses ténèbres du côté de Pharaon et de son armée.

---

(1) *Tulitque sexcentos currus electos.* Exod., cap. 14, vers. 7.
Il (Pharaon) emmena avec lui six cents chariots choisis.

(2) *Aderant enim septingenti currus cum equitum quinquaginta millibus et ducenta millia scutatorum peditum.* Joseph., lib. 2. Antiq. Judaïc., cap. 6.

Il y avoit dans l'armée de Pharaon sept cents chariots, cinquante mille hommes de cavalerie, et deux cent mille hommes d'infanterie.

Pharaon ne voit plus ni ciel ni terre ; il ne distingue plus le chemin qu'il va prendre, mais il entend la voix des Israélites ; il se croit en sûreté, allant directement à l'endroit d'où venoit le son de ces voix ; et, sans s'en apercevoir, il se met entre les flots suspendus de la mer.

Quelques interprètes de l'Écriture sainte ont fait sur cela de grands raisonnemens. Étoit-il nécessaire que les Egyptiens vissent leur chemin ? Est-ce qu'en marchant ils ne sentoient pas que ce terrain n'étoit plus ferme, et qu'ils enfonçoient dans la vase ? Est-ce qu'ils ne sentoient pas l'odeur de la mer ? Ainsi ils concluent que toutes les démarches téméraires et insensées que faisoit Pharaon étoient autant de miracles que Dieu opéroit pour aveugler de plus en plus les Égyptiens. Je veux croire comme eux qu'effectivement tout cela n'étoit que la suite de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé ce prince (1) ; mais cela ne m'empêchera pas de dire que la chose néanmoins pouvoit arriver naturellement, puisque le lit de la mer Rouge est un sable semblable à celui de la plaine de *Bedé*, sans vase, sans limon, et qui est rempli d'herbes et de plantes. J'ai examiné le fait attentivement et à loisir, au levant, au couchant, à l'endroit même où les Israélites traversèrent la mer, au sud de cette traverse, près de *Gorondel*, et au nord dans l'anse de Suez. Partout j'ai vu un terrain sablonneux parsemé d'herbes, et ne différant en rien des déserts d'alentour. La vérité est que les Égyptiens continuèrent à marcher jusqu'à la quatrième veille, dit le texte sacré (2), c'est-à-dire, jusqu'à trois heures passées

(1) *Induravitque Dominus cor Pharaonis regis Ægypti, et persecutus est filios Israël.*

Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, roi d'Égypte, et il se mit à poursuivre les enfans d'Israël.

(2) *Jamque advenerat vigilia matutina.* Exod., cap. 14, vers. 24.

La (quatrième) veille de la nuit, qui finit au matin, étoit déjà commencée.

du matin. En ce temps-là les Hébreux partageoient la nuit en quatre veilles, comme ont fait les Romains, et la nuit étoit de douze heures aux équinoxes. Les Israélites étoient sur le rivage de la mer, avant que la troisième veille fût finie, selon l'*Exode* (1). Le ciel, qui jusqu'alors ne s'étoit déclaré contre Pharaon que par d'épaisses ténèbres, dissipe ces ténèbres, ouvre les trésors de sa colère ; du sein de la colonne miraculeuse sortent des feux, des éclairs, des tonnerres, des vents impétueux, qui renversent les chariots des Égyptiens et les brisent (2). Dieu porte dans toute l'armée de *Pharaon* et l'effroi et la mort.

Le jour commence à paroître. *Pharaon* consterné voit les flots de la mer suspendus, et qui, à droite et à gauche, environnent son armée. Il ne trouve plus de salut pour lui que dans une prompte retraite ; tous s'écrient : *Fuyons, fuyons Israël* (3) *! le Seigneur combat pour lui, et il est contre nous :* mais il n'étoit plus temps ; les iniquités d'Égypte étoient montées à leur comble. Le Seigneur, souverainement irrité, ne met plus de bornes à sa justice. Il condamne le persécuteur de son peuple choisi et innocent à périr. Il commande à *Moïse* d'étendre la main sur les flots : *Moïse* l'étend ; les flots s'abaissent, se réunissent

(1) *Cùmque extendisset Moïses manum contra mare, reversum est primo diluculo ad priorem locum.* Exod., cap. 14, vers. 27.

Moïse étendit la main sur la mer ; et, dès la pointe du jour, elle retourna où elle étoit auparavant.

(2) *Et ecce respiciens Dominus super castra Ægyptiorum, per columnam ignis et nubis, interfecit exercitum eorum : et subvertit rotas curruum, ferebanturque in profundum.* Exod., cap. 14, vers. 24 et 25.

Le Seigneur, ayant regardé le camp des Égyptiens au travers de la colonne de feu et de la nuée, mit toute leur armée en désordre. Il brisa les roues des chariots, et les renversa sur le sable.

(3) *Dixerunt ergò Ægyptii : Fugiamus Israëlem ; Dominus enim pugnat pro eis contra nos.*

Alors les Égyptiens s'entre-dirent : Fuyons les Israélites, parce que le Seigneur se déclare pour eux, et combat contre nous.

et reprennent leur situation naturelle (1) ; *Pharaon* est enseveli dans les eaux, et toutes ses troupes périssent avec lui. Les Israélites virent du rivage ce spectacle étonnant. La mer étoit couverte des débris des chariots ; les corps d'hommes et de chevaux flottoient au gré des vagues, et étoient portés jusqu'aux pieds des Israélites. A cette vue, ils furent pénétrés des sentimens les plus vifs d'une parfaite reconnoissance ; ils ne songèrent plus qu'à bénir le Dieu d'Israël, et qu'à lui rendre mille actions de grâces d'avoir mis fin, par ses bontés et par ses miséricordes, au dur esclavage dans lequel ils gémissoient depuis tant d'années. Alors hommes et femmes entonnèrent ce beau cantique, ce cantique digne de l'immortalité (2) : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.*

Comme j'ai fait le voyage depuis le lieu où abordèrent les Israélites, après avoir passé la mer, jusques au mont *Sinaï*, je veux dire depuis le désert *Sur* ou *Etham*, si vous voulez (car en hébreu *Etham* est un nom générique, qu'on donne à tout désert rude, âpre, pierreux, et c'est pour cela que *Ramlié* s'appeloit aussi *Etham : Sur*, aujourd'hui *Sedur*, et *Ramlié*, l'*Etham* dont il est tant parlé dans l'Écriture sainte, sont donc deux déserts dis-

---

(1) *Reversæque sunt aquæ, et operuerunt currus et equites cuncti exercitûs Pharaonis, qui sequentes ingressi fuerant mare : nec unus quidem superfuit ex eis.* Exod., cap. 14, vers. 28.

Les eaux, retournant, enveloppèrent tous les chariots et toute l'armée de Pharaon, qui étoit entrée dans la mer en poursuivant les Israélites, et il n'en échappa pas un seul.

(2) *Tunc cecinit Moïses et filii Israël carmen hoc Domino, et dixerunt : Cantemus Domino; gloriosè enim magnificatus est; equum et ascensorem dejecit in mare.* Exod., cap. 15, vers. 1.

Alors Moïse et les enfans d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur, et ils dirent : Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire ; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

tingués, l'un au-deçà de la mer Rouge du côté de l'Égypte, et l'autre au-delà du mont *Sinaï*); comme j'ai fait, dis-je, le voyage depuis *Sur* jusques aux sources de *Gorondel*, j'espère avant qu'il soit peu en donner à votre révérence une relation exacte et fidèle. Vous y verrez que, malgré le changement des noms, on reconnoît que *Gorondel* est le *Mara* de la route des Israélites, que les sources et les palmiers de *Tour* sont *Élim*, que le vallon *Selé* est *Sin*, que le vallon des quarante Martyrs est *Raphidim*. Peut-être même que cette seconde dissertation pourra être de quelque utilité au public.

Il n'est point de système qui n'ait ses difficultés, et contre lequel on ne puisse faire quelques objections. Je ne serai donc point surpris si mon système du passage des Hébreux dans la mer a le même sort que les autres, tout fondé qu'il est sur le texte sacré, et sur la situation des lieux, qui sont sans contredit les deux seuls fondemens sur lesquels il faut bâtir un système tel qu'est celui-ci. Je préviens de moi-même trois de ces objections, qui outre qu'elles me paroissent renfermer quelque difficulté apparente, me donneront occasion de développer certaines choses que je n'ai pu insérer dans ma dissertation.

Je commence par les paroles du psaume soixante et dix-septième, qui semble dire le contraire de ce que j'ai avancé. *David* étoit assurément bien instruit de ce qui s'étoit passé en Égypte, et de quelle manière le Seigneur avoit retiré son peuple des mains de Pharaon. Cependant *David* dit jusques à deux fois, dans le psaume soixante et dix-septième, que la plaine de *Tanis* (1) fut le théâtre

(1) *Coram patribus eorum fecit mirabilia in terrâ Ægypti, in campo Taneos.* Psalm. 77, vers. 12.

Le Seigneur opéra à la vue de leurs pères de surprenans prodiges en Égypte, dans la plaine de Tanis.

des merveilles opérées en Égypte par la main de Moïse. Il ne parle que de *Tanis;* il ne dit pas un mot de *Memphis;* donc c'est de la plaine de *Tanis* que les Israélites sont partis pour se rendre à la mer Rouge.

Je réponds que, pour peu qu'on ait lu les psaumes, on a dû y remarquer que toutes les fois que le prophète-roi fait le détail des faveurs dont Dieu avoit comblé les enfans d'Israël, par exemple, au psaume cent quatrième et au psaume cent cinquième (1), il dit la même chose, et dans les mêmes termes, de la terre de *Cham* qu'il a dite de *Tanis*. Dans le langage de David, *Tanis*, *Cham* et *Egypte* étoient comme autant de termes synonymes, qu'il employoit différemment. Que s'il fait une mention plus particulière de *Tanis*, c'est parce que cette ville étoit plus connue des Hébreux que toutes les autres villes considérables de la *Basse-Égypte*, n'étant pas fort éloignée de la *Palestine;* c'est parce que ces vastes plaines qui s'étendoient depuis *Tanis* jusqu'à *Heliopolis*, dans la terre de *Gessen*, aujourd'hui la province de *Charquié*, se nommoient la campagne de *Tanis*. Or les Israélites, quoique répandus en différentes provinces de l'Égypte, avoient sur-

---

Sicut posuit in Ægypto signa sua, et prodigia sua in campo Taneos. Psalm. 77, vers. 43.

Ils ne se souvinrent pas des prodiges opérés en Égypte dans la plaine de Tanis.

(1) *Posuit in eis verba signorum suorum, et prodigiorum in terrâ Cham.* Psalm. 104, vers. 27.

Il les envoya dans la terre de Cham, avec le pouvoir d'y opérer les prodiges les plus surprenans.

Obliti sunt Deum, qui salvavit eos qui fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terrâ Cham, terribilia in mari Rubro. Psalm. 105, vers. 21.

Ils ont oublié le Dieu qui les avoit tirés de la servitude; qui avoit fait pour eux les plus grands prodiges dans l'Égypte et dans la terre de Cham; qui avoit, dans la mer Rouge, exercé sur leurs ennemis la plus terrible vengeance.

tout et de tout temps occupé la terre de *Gessen*. Faut-il donc s'étonner si Dieu, par une protection spéciale, voulant conserver son peuple, lors même qu'il désoloit l'*Égypte* par tant de fléaux différens, en préserva la campagne de *Gessen* et ces vastes plaines de *Tanis;* et si David, ayant à mettre devant les yeux des Israélites ces miracles opérés en leur faveur, leur parle de la campagne de *Tanis ?* Peut-être me saura-t-on gré de marquer, à cette occasion, où étoit cette fameuse ville de *Tanis*. Elle étoit à une journée sud-ouest de *Peluse*. On en voit encore les ruines au bord du lac *Manzalé*. Les Hébreux du temps du roi *Sédécias,* contre les ordres de Dieu, revinrent à *Tanis* chercher un asile contre les maux dont ils se croyoient menacés par le roi de *Babylone*. Le prophète Jérémie y fut lapidé et enterré. J'ajoute que du temps de David les rois d'Égypte tenoient leur siége à *Tanis ;* ce qui faisoit que *Tanis* étoit si renommé en ces siècles-là, et si connu des peuples voisins de l'Égypte, et surtout des Hébreux.

La seconde objection est qu'en faisant traverser aux Israélites la mer Rouge d'un bord à l'autre bord opposé, on leur fait faire un long chemin sans nécessité, et qu'on s'engage par là dans plusieurs difficultés, qu'on évite en disant que les Israélites ne firent point entièrement la traverse, mais seulement un assez long circuit dans le sein de la mer entre les flots séparés et suspendus de part et d'autre, pour contenir les troupes de Pharaon et les submerger, pendant que les Israélites avoient regagné le rivage du même côté dont ils étoient partis. *Tostat, Génébrard, Grotius,* le chevalier *Marsham* et quelques *rabbins* ont embrassé cette opinion, fondée sur ce que la mer est trop large en cet endroit pour la traverser en

aussi peu de temps qu'eurent les Israélites, et sur ce que le texte sacré ajoute qu'après leur marche dans la mer, ils se trouvèrent dans le désert d'*Etham* (1). Je réponds à ces trois raisons l'une après l'autre, et j'espère faire voir que c'est faute de connoître la situation du pays dont il s'agit qu'on les a apportées, ces raisons. En effet, tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière ne connoissent la plaine de *Bedé, la mer Rouge*, les déserts d'*Etham*, et le reste, que par les cartes, par les relations, et par le témoignage de quelques Arabes. De pareils guides ne sont point à suivre; et *Tostat*, ce savant homme, auroit pu se défier de ceux qui assuroient que les ornières des chariots de *Pharaon* paroissoient encore sur le sable, et regarder cela comme une fable, ou plutôt comme un petit conte fait à plaisir.

Souvent un voyageur n'a ni le temps ni l'habileté nécessaire pour examiner les choses par soi-même, et pour les décrire exactement. Je veux qu'il ne remplisse point son voyage de mensonges et de faits inventés à plaisir, qu'il se soit borné à dire ce qu'il a vu; il est toujours vrai qu'un voyageur qui n'a point d'autre but que celui de voyager, parcourt tout superficiellement, et qu'il se trompe presque à chaque pas, quand il en vient à de certains détails, qui demandent de la capacité et de l'exactitude. Les géographes cependant n'ont point d'autres lumières que celles qu'ils ont puisées dans de pareilles relations. Non que je prétende blâmer et critiquer en général tous les voyages qu'on a donnés au public : il y en a qui ont été

(1) *Profectique de Phihahiroth, transierunt per medium mare in solitudinem, et, ambulantes tribus diebus per desertum Etham, castrametati sunt in Mara.* Num., cap. 33, vers. 8.

De Phihahiroth, ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert, et, ayant marché trois jours par le désert d'Etham, ils campèrent à Mara.

d'une grande utilité, qui sont parfaitement bien écrits, qui sont remplis de découvertes heureuses, de remarques savantes, sûres, et sur lesquelles on peut compter ; mais je n'en ai point vu de ce caractère par rapport à cette partie de la Basse-Égypte qui fait le sujet de ma dissertation. Je réponds donc 1° que la mer, dans l'endroit où les Israélites la passèrent, n'a point cette largeur, que les auteurs que j'ai cités lui supposent, et que l'on voit représentée dans presque toutes les cartes de géographie. Sa largeur n'est là que de cinq à six lieues tout au plus. Les yeux seuls suffiroient pour en décider, mais je ne me suis point contenté de cette preuve ; je n'ai rien négligé pour me mettre au fait, et pour ne rien avancer à la légère. 2° J'avoue que la nuit auroit été trop courte pour traverser ces cinq à six lieues de la mer, si effectivement les Israélites avoient laissé passer les deux premières veilles de la nuit à attendre l'effet de ce vent chaud qui devoit sécher le fond boueux de la mer, et si les deux armées n'avoient commencé à défiler qu'à la troisième veille. Mais si les Israélites sont partis dès la première veille, vers les sept heures du soir, la nuit aura été assez longue, comme je l'ai fait voir ci-dessus fort au long. Ainsi l'objection ne roulera plus que sur une pure supposition, qui est ou fausse ou faite sans fondement, savoir, sur un fond boueux qu'il falloit laisser sécher. J'ai déjà dit que le fond de la mer Rouge n'a point de vase, qu'il est sablonneux, et à peu près comme le terrain de la plaine de *Bedé :* et de plus, Dieu, qui avoit ouvert un chemin à son peuple au milieu des flots qu'il tenoit suspendus à droite et à gauche, ne pouvoit-il pas sécher en un moment, et non pas en six heures, le limon, et le faire disparoître par le secours d'un vent violent et brûlant, qui dura toute la nuit? Elle est d'ailleurs sans fondement. Le texte sacré a-t-il marqué quelque part que les Israélites, à la vue de ce chemin

tracé dans le sein de la mer, attendirent six heures entières, jusqu'à ce que le fond de la mer fût séché? A-t-il fixé leur départ à la troisième veille? Non; au contraire, il dit que la mer s'ouvrit, et que les enfans d'Israël marchèrent (1), puisque rien ne les arrêtoit que cette boue prétendue et imaginaire. J'ai donc eu raison de les faire partir à la première veille de la nuit, et de dire qu'ils avoient eu plus de temps qu'il ne leur en falloit pour faire pendant la nuit un trajet de cinq à six lieues. 3° En vérité, je ne vois pas comment d'habiles gens ont pu conclure que les Israélites n'avoient fait qu'un circuit dans la mer, parce que l'Écriture dit qu'au sortir de la mer, ils marchèrent dans le désert d'*Etham* (2); *Etham* étant un mot générique, qui signifie tout désert rude et sablonneux. La seule conclusion qu'on peut tirer des paroles du texte sacré, est que le peuple de Dieu, sortant de la mer, entra dans un désert sablonneux : mais ce désert étoit-il du côté de l'Arabie, ou étoit-il du côté de l'Égypte? C'est ce que le texte sacré ne dit point; par conséquent leur preuve est nulle, et ne roule que sur l'équivoque du mot d'*Etham*.

A mon tour, j'aurois une objection bien plus forte à faire contre un pareil système. Car je demande où cette route circulaire dans la mer a-t-elle abouti, supposé que les Israélites soient rentrés dans l'Égypte? Est-ce au pied

---

(1) *Loquere filiis Israël, ut proficiscantur. Tu autem eleva virgam tuam, et extende manum tuam super mare, et divide illud, ut gradiantur filii Israël in medio mari per siccum.* Exod., cap. 14, vers. 15 et 16.

Dites aux enfans d'Israël qu'ils marchent; et pour vous, élevez votre verge, et étendez votre main sur la mer, et la divisez, afin que les enfans d'Israël marchent à sec au milieu de la mer.

(2) *Transierunt per medium mare in solitudinem, et ambulantes tribus diebus per desertum Etham.* Num., cap. 33, vers. 8.

Ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert, et marchèrent trois jours par le désert d'Etham.

du mont *Eutaqua?* Est-ce proche *Suez?* L'un et l'autre me paroît impossible et hors de vraisemblance, et le paroîtra à quiconque saura la carte du pays. Ce ne peut être au pied du mont *Eutaqua;* cette montagne est fort élevée et fort escarpée, et l'espace qui est entre le pied de cette montagne et la mer est si étroit, qu'on auroit peine à y placer deux régimens; et l'armée d'Israël étoit de plus de deux millions d'hommes. Ce ne peut être aussi à la plaine de *Suez :* car il faudroit que ce cercle fait dans la mer eût été de huit à neuf lieues de long. C'est un fait incontestable que, par ce détour, il y auroit eu cette distance du mont *Eutaqua* à *Suez.* Mais, outre que ce système alonge sans nécessité la route des Israélites dans la mer de près de quatre lieues, en les faisant aboutir à *Suez*, il les éloigne du mont *Sinaï,* il les expose à retomber entre les mains des Égyptiens : au lieu que mon système leur faisant traverser le golfe d'un bord à l'autre, ils n'ont que cinq à six lieues à faire; ils entrent dans l'Arabie-Pétrée ; ils s'approchent du mont *Sinaï,* et ils n'ont plus rien à craindre de la part des Égyptiens leurs ennemis.

La troisième objection est que, sans recourir à un miracle de la toute-puissance de Dieu, on peut dire que le passage des Hébreux dans la mer Rouge est arrivé naturellement ; que Moïse a fait passer son armée lorsque la mer s'étoit retirée, et que l'armée de Pharaon fut surprise et submergée par la mer qui remontoit. Comme cette objection a été faite non-seulement par des hérétiques, ou par des personnes qui font gloire d'avoir peu de religion, mais encore par des catholiques qui ont de l'érudition et un fond de christianisme, je répondrai séparément aux uns et aux autres. Un hérétique et un libertin conviennent en cela que tout ce qui combat la religion leur plaît ; et, quelque foible que soit une chose avancée au hasard par les *rabbins*, ou par un ou deux auteurs profanes, elle

est toujours forte à leur égard, pourvu qu'elle soit impie, et contraire à la parole de Dieu : mais ils se piquent d'avoir du bon sens, et ils se glorifient d'être les premiers à se rendre quand on veut bien les payer de raisons. Je leur réponds donc par un raisonnement bien simple, et qui est à la portée de tout le monde. Un effet sensible, qui est vu par des millions d'hommes pendant le cours de leur vie, tous les jours, à de certaines heures réglées, ne peut être inconnu. Le flux et reflux de la mer Rouge, à l'extrémité du golfe proche *Suez*, étoit tel ; donc il n'a pu être inconnu, et pour le jour et pour l'heure, à tous les Égyptiens, qui demeuroient le long des bords de la mer. Sur les côtes de France, d'Angleterre, de Hollande, il n'y a pas un enfant qui ne sache, par cette raison, à quelle heure la mer monte et à quelle heure elle refoule.

Cela supposé, pour soutenir que, dans le passage des Israélites, il n'y a rien de surnaturel, et pour rapporter le tout au seul flux et reflux que connoissoit Moïse, et que Pharaon et toute son armée ignoroient, il faut dire, ou que les deux cent cinquante mille soldats de l'armée de Pharaon n'ont pas trouvé une seule personne à qui ils pussent s'adresser et qu'ils pussent interroger, ou que, comme des insensés, ils ont négligé de prendre cette précaution, et qu'ils se sont engagés à passer une grève dont ils ne connoissoient ni la longueur ni la largeur, ou, qui plus est, qu'aucun Égyptien de la côte n'ait de soi-même averti son roi et son armée du danger où ils alloient s'exposer et de ce qu'ils avoient à craindre. Ce sont là de ces absurdités qu'on ne peut débiter qu'à des enfans, ou à un peuple qui n'a jamais rien vu et rien lu. Je vais plus loin : on a l'expérience que quelque plate que soit une grève, quelque prompte que soit la mer à monter, les gens même de pied gagnent la terre, surtout lorsqu'ils ne sont pas éloignés du rivage. Comment toutes les troupes de

Pharaon ont-elles donc pu être submergées par la marée, sans qu'il se soit sauvé un seul homme, ni de la cavalerie ni de l'infanterie? Le fait, en général, est impossible et incroyable; à plus forte raison dans le cas dont il s'agit. Pourquoi? Parce que la mer, à l'extrémité du golfe, n'ayant que deux lieues d'un bord à l'autre, et la mer ne se retirant tout au plus qu'à une lieue du bord, il s'ensuit que la grève à sec n'a qu'une lieue de long et deux lieues de large. Qu'on fasse à présent marcher comme l'on voudra, dans cet espace, deux cent cinquante mille hommes, je défie qu'on ne conçoive pas qu'une grande partie de l'armée n'étoit pas éloignée d'un des trois bords de la mer, par conséquent à portée de se sauver à terre, malgré le peu de temps qu'on suppose très-faussement que la mer met à monter en cet endroit.

Quoique les catholiques qui ont embrassé cette opinion du passage des Israélites par le moyen du flux et reflux de la mer, aient un motif bien différent de celui des libertins et des hérétiques, ils ont cependant les mêmes principes, et je ne crois pas même qu'ils puissent en avoir d'autres; par conséquent je serois en droit de leur dire que je n'ai point d'autre réponse à leur faire que celle que j'ai faite aux hérétiques. Mais, sûr que je suis de leur foi et de leur respect pour la parole de Dieu, j'ai une réponse à leur faire à eux en particulier, à laquelle ils n'ont rien à répliquer; savoir, que l'Écriture sainte dit le contraire clairement, formellement, non-seulement une fois, mais autant de fois qu'elle fait mention de ce passage miraculeux. Car vouloir éluder la force des expressions du texte sacré par des sens détournés et imaginaires, c'est aimer à se tromper soi-même, c'est vouloir agir contre ses propres lumières, c'est se plaire à dire des choses que l'on rejette au fond du cœur. Ont-ils jamais cru sin-

cèrement, par exemple, que la mer qui servoit aux Israélites comme d'un mur à droite et à gauche (1), n'étoit autre chose que la mer qui se retiroit? Non, sans doute, ils ne l'ont point cru sincèrement; et quand ils parleront de bonne foi, ils avoueront qu'ils ont bien senti qu'ils avoient l'Écriture sainte contre leur système. Au reste, c'est à la honte de notre siècle que je me suis cru obligé de m'étendre si au long sur cette matière, et d'établir par tant de preuves la vérité du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge : miracle si éclatant, si authentique, si public et si répandu dans l'univers, que *Diodore* dit que les nations les plus barbares et les plus éloignées en avoient entendu parler, et le croyoient (2).

Si une fois on en venoit à révoquer en doute ce miracle, et à faire voir, même par des raisons apparentes, qu'il a pu être fait naturellement et par des causes physiques, ne pourroit-on pas nier hardiment qu'il y ait eu aucun miracle depuis le commencement du monde? Auroit-on tort de s'élever contre certains auteurs, qui, en donnant au public les Vies des saints, ont supprimé les miracles que les saints ont faits, ou qui n'en ont rapporté que de

(1) *Et aquæ eis erant quasi pro muro à dextris et à sinistris.* Exod., cap. 14, vers. 29.

Ayant les eaux à droite et à gauche, qui leur tenoient lieu comme d'un mur.

(2) *Apud Ichthyophagos, illorum brevium accolas, vetustissima est traditio, totam sinûs regionem, quæ viridis videtur, ingenti quodam refluxu dessicatam fuisse, mari in opposita littora refuso, et terram detectam usque ad fundum maris; per gravem denùo æstum undam pristino alveo restitutam essè.* Diod., lib. 3, num. 40.

Les Ichthyophages, peuples de ces contrées-là, ont de tout temps cette tradition; savoir, que cette partie du golfe qui paroît verte par la multitude de joncs qui y croissent, se trouva à sec, les eaux de la mer s'étant retirées de part en part, de telle manière que le fond même de la mer étoit entièrement découvert, et qu'ensuite, par un mouvement contraire, les flots s'étoient réunis et avoient repris leur cours ordinaire.

peu autorisés, pour les combattre, et pour les réduire à des effets purement naturels, mais extraordinaires? Je souhaiterois que votre révérence voulût bien me faire l'honneur de me mander les difficultés qu'on lui proposera contre mon système. Je suis homme à écouter tout le monde avec docilité, surtout ceux qui n'appuieront leurs raisonnemens que sur l'autorité de l'Écriture sainte, ou sur une connoissance parfaite de la Basse-Égypte. Parmi ce grand nombre de doctes qui sont à Paris, il n'est pas possible qu'il ne s'y en trouve quelqu'un qui ait une connoissance parfaite de la situation des lieux dont j'ai parlé, soit parce qu'il aura voyagé en ce pays-ci, ou parce qu'il aura consulté des gens qui auront fait ce voyage. Pour les autres, qui n'auront ni l'un ni l'autre de ces deux secours, ils ont beau avoir une profonde érudition et beaucoup de lecture, ils peuvent dire qu'ils parlent d'un pays qui leur est inconnu, et leurs objections porteront toujours à faux.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU.

Mon révérend père, je ne suis de retour du *mont Sinaï* que depuis huit jours. J'ai fait ce voyage en compagnie de don *André Scandar*, archiprêtre maronite, lecteur de la langue arabe dans le collége de la Sapience. Cet habile homme étoit venu en ce pays par ordre du pape, pour y faire copier d'anciens manuscrits arabes, et pour enrichir le collége de la Sapience des copies qu'il en rapporteroit. Nous partîmes du Caire, le 7 janvier dernier, don *André Scandar* et moi, un jeune Florentin, un maronite d'Alep et quelques François qui se joignirent à nous. Nous nous engageâmes tous dans une caravane qui portoit le blé destiné pour *Suez, Tour et Sinaï*.

Plus de six cents chevaux en étoient chargés ; nous avions d'ailleurs des hommes bien armés pour nous défendre contre les insultes des Arabes. Mes compagnons de voyage avoient eu la précaution de porter avec eux une tente assez spacieuse pour nous contenir tous, et bien leur en prit ; car sans ce secours nous eussions eu beaucoup à souffrir des froidures de la nuit : elles sont excessives dans ces vastes déserts, et par nécessité il faut les traverser pour parvenir au *mont Sinaï*. Mais c'est une précaution bien plus importante de porter avec soi des vivres et de l'eau. Ces déserts sont la stérilité même ; à peine y aperçoit-on une herbe ou quelques petits arbrisseaux ; on ne marche que sur des sables épais ou sur des rochers ; on est souvent obligé de faire des marches de plusieurs heures sans trouver une goutte d'eau. Nous employâmes trente-neuf jours dans ce pénible voyage.

Nous prîmes d'abord la route des *Hébreux*, et nous la suivîmes depuis le passage de la mer Rouge jusqu'à *Sinaï*. Nous avons traversé, comme ils firent, les déserts de *Sur*, d'*Étham*, *de Sin* et de *Raphidin* ; l'Écriture nous apprend qu'ils burent des eaux de *Mara* et d'*Elim* ; nous en avons bu pareillement. L'amertume de celles de *Mara* leur a fait donner le nom de *Mara* qu'elles portent. En effet, leur amertume étoit si grande, que les Israélites, tout altérés qu'ils étoient, n'en purent boire : Moïse, touché de leur pressant besoin, eut recours à la toute-puissante bonté de Dieu ; et le Seigneur, à la prière de son serviteur, lui fit trouver un bois qu'il jeta dans l'eau par son ordre, et au même instant l'eau ci-devant amère devint douce et très-bonne à boire. Les douze fontaines dont il est parlé dans l'Exode coulent encore aujourd'hui ; mais les soixante-dix palmiers qui les ombrageoient alors se sont bien multipliés depuis tant de siècles.

Le *mont Sinaï* mérite une place particulière avec son

explication ; j'aurai l'honneur de vous donner l'un et l'autre. Cette montagne, si célèbre dans nos saints livres, possède le plus fameux monastère qui soit dans le levant. Il est habité par des religieux grecs de l'ordre de Saint-Basile : il y en avoit environ quarante lorsque je l'ai visité ; mais ils me dirent qu'ils étoient autrefois un bien plus grand nombre : la forme de ce monastère n'est point différente de celle des monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, dont il est parlé dans ce V^e^ tome de nos Mémoires ; mais l'étendue de celui-ci est beaucoup plus grande. Les matériaux des bâtimens le rendent beaucoup plus magnifique qu'aucun qui soit en France ; car tout y est de granit ; les murs, le pavé du dortoir, tous les lieux claustraux en sont construits ; on marche même sur le granit dans les allées du jardin. L'église a été bâtie par l'empereur *Justinien*. La mosaïque de son pavé, les colonnes qui soutiennent la voûte sont de granit et d'un goût gothique. L'architecte qui a conduit et exécuté ce monument donne une preuve qu'il y avoit alors des hommes habiles dans l'architecture. Les religieux prétendent qu'ils ont l'honneur de posséder dans leur église les reliques de sainte Catherine.

Les Latins ont dans l'enceinte du monastère une chapelle fort jolie ; nous y avons célébré la sainte messe ; nous fûmes charmés d'y trouver le portrait de Louis XIV dans un beau cadre doré ; celui de feu M. Colbert est placé près du tableau du roi. L'archevêque, abbé du monastère, fut le premier à nous faire remarquer le portrait de Louis XIV. Il nous dit qu'il en avoit placé un pareil dans sa chambre, et il nous le fit voir. Il n'est pas possible d'exprimer la vénération que les catholiques orientaux conservent pour la mémoire de cet incomparable monarque. « Il étoit, nous dirent-ils, notre seul et puissant protecteur dans ces royaumes, où l'infidélité, l'hérésie et le schisme dominent avec un empire absolu. Nous le conjurons de nous con-

server dans le ciel, où la miséricorde divine l'aura sans doute reçu, sa protection auprès de Dieu ; elle y sera plus puissante que sur la terre ; il inspirera à son petit-fils Louis XV l'esprit de religion dont ce grand prince étoit rempli, afin que le petit-fils, son successeur dans ce grand empire, soit, après son aïeul, notre ferme appui, et notre plus déclaré défenseur contre les ennemis de l'Église de Jésus-Christ. » Vous voyez, mon révérend père, que nos Orientaux pensent comme les bons catholiques de France. Après avoir visité tous les lieux du monastère, nous désirions particulièrement entrer dans la bibliothèque pour l'examiner à loisir. Les religieux avoient quelque peine à nous l'ouvrir, parce qu'ils prétendent que c'est toujours avec perte de quelques-uns de leurs livres qu'ils la font voir. On dit en effet qu'ils en ont beaucoup perdu : malgré cependant les pertes dont ils se plaignent, leur bibliothèque est encore très-nombreuse; elle est riche surtout en manuscrits grecs, russiotes, arabes, syriaques, abyssins et autres ; mais tous ces livres, soit manuscrits, soit autres, ont été si souvent remués, qu'ils sont aujourd'hui dans une confusion générale. Il nous eût fallu plus de temps que nous n'en avions pour en prendre une connoissance parfaite ; mais ce que nous en avons pu connoître, nous fait juger que des hommes savans qui posséderoient les langues orientales, feroient de riches découvertes en lisant avec attention ces anciens monumens.

Avant que de finir ce petit récit que je vous fais du mont *Sinaï*, je vous rapporterai ce que nous avons observé à l'égard de deux monumens si célèbres dans nos saints livres, et dont on ne peut assez établir la vérité, surtout à l'égard du premier, qui est une preuve sensible de la bonté et de la toute-puissance de Dieu. Le premier objet de nos observations fut le rocher dont l'eau sortit avec abondance, sitôt que Moïse, par l'exprès comman-

dement de Dieu, l'eut frappé de sa verge. Le guide qui nous conduisit au rocher, nous fit prendre la route par *nord-est*. Nous suivîmes le vallon *Raphidin*, laissant à notre gauche l'ancienne grotte de Saint-Onuphre.

Nous fîmes environ deux milles de chemin, au bout desquels nous nous trouvâmes au lieu que Moïse nomma *Tentatio*, et c'est celui où se fit cet illustre prodige dont je vais vous parler. Il est si évident qu'il n'y a point d'athée qui, en considérant attentivement ce que nous avons vu, ne soit forcé de reconnoître un Être souverain et tout-puissant, seul capable d'opérer une si grande merveille. Vers le milieu du vallon *Raphidin*, et à plus de cent pas du mont *Horeb*, on découvre, en marchant par un grand chemin assez frayé, une haute roche entre plusieurs autres plus petites, laquelle a été, par la succession des temps, détachée des montagnes voisines : cette roche est une grosse masse d'un granit rouge; sa figure est presque ronde d'un côté, et elle est plate de celui qui regarde l'*Horeb*. Sa hauteur est de douze pieds avec pareille épaisseur; elle est plus large que haute; son circuit est d'environ cinquante pieds; elle est percée de vingt-quatre trous qu'on compte aisément; chaque trou a un pied de longueur et un pouce de largeur; la face plate du rocher contient douze de ces trous, et la ronde, qui lui est opposée, en a autant; ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher, et ne sont éloignés les uns des autres que de quelques travers de doigts; peu s'en faut qu'ils ne soient rangés sur la même ligne. Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre face; ils ne sont pas même vis-à-vis les uns des autres. Il est important de remarquer que cette roche et les autres sont dans un terrain très-sec et stérile, et que, dans tous les environs de ces roches, on ne découvre pas même l'apparence d'aucune source, ou de quelque autre eau sauvage.

La situation de ce rocher ainsi expliquée, venons aux circonstances qui prouvent manifestement le miracle de l'auteur de la nature. 1° On remarque aisément un poliment, qui règne depuis la lèvre inférieure de chaque trou jusqu'à terre. 2° Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole creusée dans la surface du rocher, et qui suit la rigole d'un bout à l'autre. 3° Les bords des trous et des rigoles sont, pour ainsi parler, tapissés d'une petite mousse verte et fine, sans qu'il paroisse dans nulle autre partie du rocher une seule herbe, si petite qu'elle puisse être : toute la surface du rocher, aux bords près des trous et des rigoles, est pure pierre. Ces trois observations faites, je demande que nous signifient ce poliment des lèvres inférieures des trous, ces rigoles également polies de haut en bas, cette petite mousse qui ne croît que sur les extrémités des trous et le long des rigoles, sans que, dans tout cela, trois mille ans écoulés aient fait aucun changement? Je demande, encore un coup, que signifient toutes ces marques si sensibles, sinon qu'elles sont autant de preuves incontestables qu'il sortit autrefois de tous ces trous une eau abondante et miraculeuse ? C'est par les vestiges de ce prodige, si nettement exposé dans nos livres saints, que Dieu voulut alors forcer un peuple infidèle à croire à sa parole et à espérer en ses miséricordes.

Le second objet de nos observations fut le moule de la tête du veau d'or que les Israélites adorèrent. *Nous ne savons*, dirent-ils à Aaron, *ce que Moïse notre conducteur est devenu; donnez-nous des dieux qui nous conduisent.* Ce moule est au pied du mont *Horeb*, et sur le chemin qui communiquoit au camp des Hébreux ; je le mesurai, et je trouvai que son diamètre et sa profondeur sont de trois pieds chacun : il est creusé dans un marbre granit rouge et blanc. En l'examinant de fort près, nous y remarquâmes en effet la figure de la seule tête d'un veau,

avec son mufle et ses cornes. Cette observation et la remarque qu'on peut aisément faire, qui est que quelques saints pères, et en particulier *Tertullien*, *saint Cyprien*, *saint Ambroise*, *saint Augustin et saint Jérôme*, expliquant le chap. 32 de l'Exode, ne font mention que de la tête d'un veau, et non de la figure d'un veau entier, qui fut l'objet de l'adoration de ce peuple ; notre remarque et les paroles des pères ne pourroient-elles point faire douter si en effet *Aaron* ne fit fondre que la tête d'un veau et non son corps entier ? Mais les paroles de ce chapitre 32 disent si distinctement qu'*Aaron* fit fondre un veau, aux instances que lui en firent les Israélites, qu'il n'est pas permis de douter que ce ne fût en effet un veau entier qui fut fondu. Mais il est aisé de concilier tous ces textes, en disant qu'*Aaron* fit faire différens moules pour forger son veau d'or ; que l'un étoit pour la tête dont les pères ont parlé, et qui étoit alors le seul connu, et les autres pour les différentes parties du corps du veau. Il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici qu'il est certain que les anciens Égyptiens mettoient au nombre de leurs divinités la tête d'un veau : or le peuple hébreu, sortant de l'Égypte après quatre cents ans d'une dure captivité, a pu donner occasion aux saints pères que j'ai cités de dire que ce peuple, si porté à l'idolâtrie, avoit adoré, à l'exemple des Égyptiens, la tête d'un veau comme une divinité.

Après avoir rapporté ici mes observations sur la roche dont Moïse fit sortir l'eau, et sur le moule de la tête du veau que les Israélites adorèrent, je reprends, mon révérend père, la suite de notre voyage. Après notre visite du mont *Sinaï*, nous allâmes faire celle du monastère de *Raïthe*. Les miracles et les écrits du vénérable *Jean* qui en étoit abbé, et qui étoit ami particulier de saint Jean Climaque, ont rendu ce monastère très-célèbre. Il est situé sur la mer Rouge, à quarante ou cinquante milles de *Sinaï*.

Les jardins et les grottes où les solitaires se retiroient sont encore en fort bon état. J'aurai occasion d'en parler ailleurs, et du môle qui forme le port de *Tour*. Je vous dirai seulement de ce dernier, que toutes les puissances d'Europe ne pourroient faire un pareil ouvrage. Figurez-vous de longues allées d'arbrisseaux pétrifiés dans la mer, et rangés de tous côtés en ligne droite pour rompre les flots et pour assurer la rade : tel est le môle de *Tour*. Nous nous promenâmes deux fois dans ce port en chaloupe : mes compagnons n'avoient nulle autre intention que celle d'avoir le plaisir de la promenade ; mais la mienne étoit de bien connoître ce port, et d'en tirer le plan : ce que je fis. J'y ramassai divers coquillages qui me parurent beaux et rares ; mais ce qui me surprit fut de voir dans ce port des champignons pétrifiés, des éponges pétrifiées, des herbes et des arbrisseaux avec leurs racines, tellement endurcis par un suc lapidifique, que la nature et l'art se sont servis de ces pétrifications comme de matériaux pour former ce port et son môle. Je crois, mon révérend père, que vous verrez avec plaisir ces productions curieuses de la nature. J'ai fait un choix des plus belles : à mon retour au Caire, j'en remplirai une caisse, et j'y joindrai ces jolis coquillages qu'on appelle en ce pays des *oursins ;* on en fait des tabatières dans lesquelles le tabac se conserve, dit-on, très-fraîchement. J'ai trouvé différentes espèces d'idoles que les Égyptiens adoroient comme autant de divinités. Les plus communes sont des figures d'*Isis* et d'*Osiris ;* ils en mettoient dans leurs sépulcres ; vous en trouverez de toutes façons dans la caisse que j'aurai l'honneur de vous envoyer, avec un sac de médailles dont on m'a fait présent. Je laisse à messieurs de l'Académie des Sciences à vous donner l'explication des hiéroglyphes dont ces figures sont couvertes ; ils verront de plus avec curiosité un vase d'airain en forme de bénitier, qui sera

dans la même caisse ; il est pareillement couvert de figures qui y sont gravées, et dont l'explication demande une grande connaissance de l'antiquité égyptienne. Je souhaite, mon révérend père, que tout ce qui sera contenu dans cette caisse arrive à bon port, et vous soit agréable.

Du port de *Tour* nous allâmes à *Suez ;* je cueillis sur cette route des herbes qui me parurent singulières ; je suis persuadé qu'elles ont toutes des vertus spécifiques ; mais il s'agit de les connoître. Nous ne pûmes aller jusqu'à la ville d'*Ariongaber ;* tout ce que nous pûmes faire, fut d'interroger les Arabes qui ont un commerce continuel avec cette ville, et d'apprendre d'eux sa situation, et tout ce que le temps y a conservé : l'historien Josèphe prétend qu'un des Ptolomées, roi d'Égypte, avoit nommé cette ville *Bérénice ;* mais les Arabes lui donnent celui de *Minnet* et *Iddahad*, qui veut dire le *port de l'or :* ce nom convient à l'ancienne tradition, qui est que cette ville étoit autrefois l'arsenal des flottes de Salomon, lesquelles étoient destinées pour aller chercher de l'or à *Ophir*. Chemin faisant, nous passâmes par un vallon où nous fûmes agréablement surpris de voir une cascade naturelle d'une eau très-claire, qui se précipite du haut de plusieurs rochers dans une vaste prairie, et qui est reçue dans deux larges bassins de granit, qui en sont continuellement remplis, et dont le superflu se perd dans une verdure qui les environne : cette cascade feroit honneur dans les plus beaux jardins de France. Sortant de cette belle prairie, nous entrâmes dans des terres pleines de mines de talc, d'albâtre et de sel ; nous y vîmes aussi deux grands bains d'eau chaude et minérale ; on vient de fort loin pour s'y baigner. Tout ce pays est fertile en toute sorte de gibier ; les Arabes nous rapportèrent des gazelles et des martres sans queue, qu'on appelle *aubers*. Je finis cette lettre en vous répétant que la seule vue de la mer Rouge confirme la démonstration du chemin que les

Israélites ont dû nécessairement tenir pour passer cette mer de la manière que nous l'avons dit. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU.

MON RÉVÉREND PÈRE, j'ai l'honneur de vous envoyer la relation d'un voyage que j'ai fait jusqu'aux *cataractes* du Nil, pour y continuer mes missions chez les Coptes, et en même temps pour commencer mes remarques sur les antiquités d'Égypte. J'ai pris une connoissance aussi exacte qu'il m'a été possible de tout ce qui m'a paru digne des mémoires que monseigneur le duc d'Orléans et M. le comte de Maurepas m'ont fait l'honneur de me demander. J'ai eu l'avantage de me trouver en la compagnie de M. l'abbé *Pincia*, ecclésiastique piémontais, homme savant et grand amateur de l'antiquité; cet abbé étoit venu en ce pays-ci dans le dessein de faire la comparaison des plus beaux monumens de l'Italie avec ceux que l'Égypte a conservés jusqu'à présent. Vous jugerez aisément de la joie que j'ai eue de pouvoir me joindre à une personne de ce mérite, et de l'avoir eue pour témoin de mes découvertes. Avant que de vous en parler, je puis vous dire par avance que les yeux de cet abbé, tout accoutumés qu'ils sont à ne voir dans *Rome* et dans le reste de l'Italie que des objets magnifiques, n'ont pas laissé d'être surpris à la vue des ouvrages *égyptiens*, dont les seuls débris de quelques-uns lui ont paru dignes d'admiration. En effet, après les avoir bien considérés, il a été forcé de convenir qu'en fait d'architecture noble, simple et solide, les Césars ont été inférieurs aux *Pharaons*. Croiroit-on, par exemple, sans le témoignage de M. l'abbé *Pincia*, qui ne peut être suspect,

que dans une des îles des *cataractes*, on trouve en entier des temples élevés autrefois en l'honneur des divinités les plus célèbres parmi les Égyptiens ? Croiroit-on qu'il y eût dans l'Égypte des *portiques*, des *pyramides* et plusieurs autres édifices dont la beauté et la variété des sculptures surprendront toujours les étrangers qui viendront en ce pays-ci ? C'est cependant ce que nous assurons avoir vu plus d'une fois. Je ne vous en ferai pour le présent, mon révérend père, qu'un récit très-succinct : il préviendra le grand ouvrage que je dois vous envoyer ; mais, tout succinct qu'il sera, il ne laissera pas de vous donner une haute idée de l'ancien empire d'Égypte.

Nous nous embarquâmes sur le *Nil*, le 8 novembre 1721 ; notre voyage ne fut que de deux mois et demi : car nous rentrâmes au Caire le 21 janvier 1722 ; et pendant ces deux mois et demi de voyage, tout ce que nous pûmes faire, fut de parvenir à la première cataracte qui sépare la *Nubie* de l'*Égypte*. Dans cet espace, qui fait la séparation d'un royaume à l'autre, il y a plusieurs îles qui ont trois lieues de longueur. Ces îles sont recommandables par leurs carrières d'un beau marbre granit ; mais la difficulté est de l'en tirer. On auroit ici besoin de l'industrie des François, qui trouvent le moyen de venir à bout des choses les plus difficiles ; d'ailleurs les vaisseaux qui vont les enlever ont bien des écueils à éviter, et plusieurs y périssent. Entre ces îles dont nous venons de parler, deux ont été particulièrement recommandables dans l'antiquité : l'une est l'île *Éléphantine*, renommée par son temple du serpent *Knuphis*, dont parle *Strabon ;* l'autre est l'île de *Phile*, célèbre par son temple d'*Isis*, et par celui de l'*Épervier éthiopien*, et de plus par le sépulcre d'*Osiris*. *Strabon* et *Diodore de Sicile* parlent de l'un et de l'autre. Ces deux îles ont changé de nom ; *Éléphantine* est aujourd'hui nommée *l'île Fleurie*, et celle de *Phile* s'appelle *l'île du Temple*.

Les cataractes sont habitées par des *Nubiens;* leur couleur est noire. Notre vue les effaroucha; quelques-uns d'eux s'avancèrent vers nous d'un air menaçant, nous présentant leurs *zagaies,* ou demi-lance; mais comme nous étions instruits de ce que nous devions faire en pareille occasion, nous leur offrîmes du tabac, et notre tabac les adoucit à l'instant. La carrière de granit n'est pas loin des cataractes et de *Syène*. Nous allâmes sur les lieux; nous vîmes l'endroit où ont été travaillés ces excellens morceaux, qui ont fait les riches ornemens des palais et des temples d'Égypte. Rome, désespérant de trouver chez elle de si magnifiques et de si parfaits ouvrages, a fait l'acquisition de ceux-ci; elle les a fait transporter par mer à grands frais jusque dans ses murs, et elle se fait gloire aujourd'hui de les posséder et de les faire admirer aux étrangers.

J'ai trouvé quatre nouvelles inscriptions grecques sur ma route : l'une à *Éléphantine*, elle est sur un marbre noir dans les ruines du temple *Knuphis;* l'autre à *Phile*, gravée sur un obélisque de granit à la tête du temple d'*Isis;* la troisième est dans le temple du dieu *Pan* à *Panopolis,* et la quatrième est à *Ombos,* dans le temple d'*Apollon*. A *Ombos,* à *Phile* et à *Apollinopolis magna,* nous vîmes des temples encore tout entiers; les portes de ces villes sont d'une élévation et d'une beauté surprenantes; elles sont ornées de sculptures gigantesques de quinze ou vingt pieds de haut, et flanquées de grosses tours, qui annoncent une superbe ville. Les pierres de ces édifices sont d'environ vingt pieds de longueur; j'en ai vu quelques-unes qui en avoient jusqu'à vingt-sept; leur grosseur étoit proportionnée à leur longueur : ces pierres n'ont pas besoin de ciment ni d'autres matières qui les joignent étroitement l'une avec l'autre; elles sont taillées avec tant d'art pour être assemblées l'une sur l'autre, que, par leur seule et immédiate position, elles acquièrent une solidité qui les

a fait résister jusqu'à présent à toutes les injures des temps. En 1708, je fis un premier voyage à *Thèbes :* j'y fis mission pendant quatre jours; je ne pensai alors qu'à l'instruction des *Thébéens ;* mais l'exécution de mon ouvrage, qui est bien avancé, m'a obligé d'y en faire un second, pour examiner de plus près ce que je n'avois vu que comme en courant. Je l'ai fait ce second voyage avec M. l'abbé *Pincia*; la seule vue des restes de cette fameuse ville fait aisément juger quelle a dû être son ancienne magnificence. Je ne dirai rien qui soit contraire à la vérité, soit que je parle du magnifique palais des rois de *Thèbes,* de ses statues, pyramides, colonnes et autres ornemens de marbre et de granit qui l'enrichissent, soit que je décrive les superbes sépulcres des rois thébains, dont tous les murs conservent des peintures aussi brillantes que si elles venoient d'être faites. Ces peintures représentent par des figures hiéroglyphiques les vertus et les actions de ces princes, mais d'une manière qui fait connoître tout le génie idolâtre et l'esprit du paganisme.

Après quelques jours de séjour à *Thèbes,* monsieur l'abbé me proposa de nous transporter au lac *Mœris ;* j'y consentis d'autant plus volontiers, que je voulois connoître sa longueur et son circuit. Les auteurs qui en ont parlé se contredisent : M. *Bossuet* lui donne cent quatre-vingt lieues de circuit; il s'en est tenu à l'opinion de *Pline* et de *Mutianus,* qui se sont trompés eux-mêmes. *Pomponius Méla* ne lui en donne que cent six. De ces différens sentimens on doit conclure que, pour en bien juger, il faut s'être promené plus d'une fois sur les bords de ce lac : c'est après en avoir observé l'étendue avec toute l'attention et l'exactitude qui m'a été possible, que dans ma carte j'ai donné à ce lac vingt-cinq lieues de longueur, et soixante ou environ de circuit; les eaux de ce lac sont douces. Près de là, nous vîmes les restes du fameux *labyrinthe,* l'admiration

des siècles passés. Plusieurs rois d'Égypte ont eu part à sa construction. *Hérodote* prétend que les premières pierres en avoient été posées plus de deux mille ans avant la prise de Troie. Pline nous fait une description magnifique de ce fameux monument des Égyptiens; il renfermoit, dit cet auteur, un espace très-spacieux divisé par des murailles en divers corps de logis, ou appartemens séparés les uns des autres, dont chacun contenoit de grandes salles voûtées, plus de trois cents chambres hautes et basses, plusieurs portiques ornés de diverses sculptures, lesquelles représentoient des divinités égyptiennes. Ces vastes bâtimens communiquoient les uns aux autres par des cours qui les séparoient. *Hérodote* et *Pline* ajoutent que cette multitude d'appartemens qui se communiquoient sans confusion, et dont il étoit difficile de trouver l'entrée et la sortie, formoit ce qu'on appeloit alors le *labyrinthe*. L'état monstrueux où les temps ont réduit ce superbe édifice m'a empêché de pouvoir vérifier la description que nous en font ces deux illustres auteurs; ce que j'en puis dire, c'est que le labyrinthe du *Fajoum* n'est qu'une misérable chaumine, si on le compare au labyrinthe dont je viens de parler.

Je ne dirai rien de plusieurs villes anciennes que nous avons, pour ainsi dire, déterrées, et dont à peine connoît-on les noms; je crois que nous en avons la véritable situation. Telles sont les villes d'*Abidus*, la grande *Ptolémaïs*, trois *Appollinopolis*, deux *Diospolis*, trois *Atroditopolis*, *Antetopolis*, deux petites *Ptolémaïs*, *Hermopolis*, *Panapolis*, *Latopolis*; deux *Crocodilopolis*, *Nilopolis*, *Latona Civitas*, et plusieurs autres; on les trouvera toutes dans ma carte générale, placées où leur situation nous a paru plus vraisemblable.

La route que nous tenions, M. l'abbé *Pincia* et moi, nous conduisit au monastère de *Saint-Pacôme*; il est situé

à une journée de *Dendara* et près de l'île de *Tabenne;* cette île a une bonne lieue de longueur. Pour ce qui est du monastère, il n'en reste aujourd'hui qu'un amas prodigieux de bâtimens écroulés les uns sur les autres ; mais cet amas affreux de ruines fait juger que saint *Pacôme* renfermoit autrefois dans son monastère un nombre de solitaires aussi grand que nous le dit l'histoire de sa vie. Tous ces solitaires étoient distribués en divers grands corps de logis, qui formoient comme autant de petits couvens ; ils observoient la même règle. Saint Pacôme étoit leur père commun ; il les rassembloit le saint jour de Pâques dans la grande église du monastère. Saint Jérôme, dans sa préface sur la règle de saint Pacôme, dit qu'en ce saint jour de Pâques, plus de cinq cents solitaires chantoient ensemble les louanges de Dieu, et qu'après la fête ils s'en retournoient chacun dans leur couvent, animés et résolus plus que jamais, par les vives exhortations de saint Pacôme, à vivre jusqu'à la mort dans l'exercice de la pénitence, et dans la fuite du monde et des hommes, pour ne s'occuper que de Dieu seul. En considérant la confusion où les temps ont réduit ce célèbre monastère, il n'est pas possible qu'on ne se rappelle le souvenir de tous ces saints solitaires, et qu'on ne conçoive, à leur exemple, du mépris pour les choses du monde, et un sincère désir des biens de l'éternité. Près du monastère dont nous venons de parler, on ne peut voir sans s'affliger un temple dédié à *Vénus ;* il fut autrefois construit dans la ville d'*Andora,* et devint beaucoup plus fameux que celui de *Thèbes,* qui avoit été pareillement dédié à une fabuleuse divinité. Je trouvai dans celui-là une inscription grecque de Tibère-César.

L'ennui que nous causoit notre lente navigation nous faisoit prendre quelque fois plaisir à voir le long du *Nil* un nombre prodigieux de *crocodiles,* qui se laissent approcher de fort près ; sept ou huit îles voisines de *Thèbes*

en sont remplies ; on voit ces animaux d'une grosseur énorme, étendus par troupes sur le sable pour y gober l'air à leur aise, et pour y recevoir les rayons du soleil les plus ardens ; lorsqu'on les approche, et que l'on fait du bruit, alors ces gros colosses se lèvent lourdement de terre, et vont se plonger dans le *Nil.* Un de nos gens tira sur un de ces animaux son fusil chargé à balle ; tout blessé qu'en fut cet animal, il ne laissa pas de gagner les bords du Nil ; pendant qu'il s'y débattoit, trois ou quatre de nos matelots y coururent armés de perches et de leurs avirons ; ils l'assommèrent de leurs coups : c'étoit un jeune crocodile qui n'avoit tout au plus que sept pieds de long ; ils l'écorchèrent, le firent cuire et en mangèrent ; ils le trouvèrent excellent. M. l'abbé *Pincia* et moi en tâtâmes par curiosité ; ce fut pour la première fois, et je crois que ce sera la dernière : ce jeune *crocodile* fut pris dans l'île de *Mansourié* vers *Assoüan.*

J'ai pris, étant sur les lieux, les plans des temples d'*Isis,* d'*Osiris* et de *l'Épervier;* je pris aussi celui de *Knuphis* étant à *Phile,* celui d'*Apollon* étant à *Ombos,* celui d'un autre *Apollon* étant à *Apollinis magna;* ce temple est le plus magnifique qui soit dans le Saïd ; enfin, je pris celui du temple de *Lucine* étant à *Elithia* ou *Lucinæ Civitas;* j'avois déjà pris auparavant le plan du temple de *Pallas,* du poisson *Latus,* de *Pan,* du géant *Antée.* Je préfère avec justice à tous ces plans celui des *cataractes,* celui de la carrière de granit, et celui des sépulcres royaux de *Thèbes.* Je suis persuadé que lorsque je les enverrai en France bien dessinés, on les y verra avec plaisir et avec admiration.

Voilà, mon révérend père, tout ce que je vous dirai pour le présent de notre voyage du *Saïd.* Nous abordâmes, M. l'abbé *Pincia* et moi, la veille de l'Épiphanie, à *Akmico.* J'allai le lendemain visiter nos *Coptes* catholiques ; Dieu

leur a fait la grâce de se conserver dans la catholicité depuis la mission que nous leur fîmes en 1708 : je leur donnai tout le temps pour se confesser, et M. l'abbé *Pincia* eut la consolation de les communier tous de sa main. Après quelques jours de repos, nous nous remîmes en chemin pour nous rendre au Caire.

Avant que de finir ma lettre, je vous ferai part d'une révolution des plus surprenantes, et qui fut très-prompte; nous en avons été tous témoins. *L'émir Haggui*, ou conducteur de la caravane de la Mecque, nommé *Ismaïn-bey*, jeune prince d'environ trente ans, le plus riche et le plus accrédité du Caire, fut, il y a quelque temps, proscrit par le grand-seigneur; il se tenoit caché dans la ville, lorsqu'un dimanche matin, il parut à cheval au milieu du Caire, à la tête de quatre ou cinq cents hommes armés de toutes pièces, et accompagné de deux princes proscrits comme lui : il s'avança avec cette petite armée jusqu'au château. Sitôt que les peuples, dont il étoit aimé, l'aperçurent, ils jetèrent de grands cris d'allégresse, et coururent au devant de lui; les janissaires, gagnés, soit par affection pour ce prince, soit par argent, et pour mieux dire, par l'un et l'autre, lui ouvrirent les portes du château, où commandoit le *bacha* pour le grand-seigneur. L'*émir* l'envoya sommer aussitôt de se rendre et de se retirer dans une maison de la ville, avec un sauf-conduit qui lui seroit donné. Le *bacha*, déjà instruit de la marche de l'*émir*, s'étoit retranché dans le quartier le plus élevé du château; il y fit mine de vouloir s'y défendre; il donna ses ordres à sa garnison; il fit transporter du canon sur le mont *Diouchi*, qui commande au sérail et à la ville; mais peu de temps après, et sans attendre l'effet de ses préparatifs, il se rendit à discrétion. Cette honteuse conduite du bacha, haï dans l'Égypte, donna occasion au commandant de la milice, aux chefs

de la justice et de la loi, et aux principaux habitans du Caire, de dresser une requête au grand-seigneur; par cette requête, ils se plaignoient à sa hautesse du gouvernement tyrannique du *bacha*, de ses vexations, de ses injustices, et enfin de la lâche et prompte reddition du château du Caire. Par la même requête, ils supplioient très-humblement sa hautesse de leur accorder un nouveau *bacha* plus fidèle à son souverain, et plus humain envers ses sujets.

La requête finissoit par la justification de l'*émir*, qui n'avoit fait, disoient-ils, son entreprise que pour affranchir le royaume d'Égypte du dur esclavage du bacha. Cette requête a dû être présentée au grand-seigneur par sept *agas* députés de chaque corps de la milice du Caire; ils se sont embarqués sur un bâtiment anglais, qu'ils ont naulisé pour la somme de cent cinq *medins*, c'est-à-dire d'environ deux mille écus de notre monnoie; nous apprendrons au premier jour le succès de cette députation. L'Égypte a le malheur d'être souvent exposée à de pareilles révolutions; ses richesses en sont la cause : comme le pays est abondant, le *bacha* qui y commande, et les autres seigneurs qui y sont nés, se hâtent de s'y enrichir : sont-ils devenus riches en peu de temps, ils s'efforcent de se rendre indépendans de toute autorité, pour mettre en sûreté leurs richesses. Le grand-seigneur, de son côté, par l'intérêt qu'il a de conserver un royaume d'où il tire de si grands secours argent, est forcé de ménager ces seigneurs, et son *bacha* même, pour ne leur pas donner occasion de se révolter contre son gouvernement. Je suis avec respect, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU.

Au Caire, le 2 juin 1723.

Mon révérend père, je suis de retour d'une mission dans le *Delta;* j'y ai employé cinq semaines. Un *méchaber,* c'est-à-dire, un intendant de la maison d'un de nos plus puissans *agas*, a bien voulu me conduire dans tous les villages dépendans de son maître. Comme ce *méchaber* est *Copte* d'origine, très-accrédité en ce pays, et bon catholique, et que d'ailleurs il m'a pris en amitié, je dois à son crédit la liberté que j'ai eue de faire, dans tous les lieux où nous avons été, mes fonctions de missionnaire, et d'y continuer mes observations. A l'égard de celles sur la géographie, j'ai découvert les anciennes villes de *Cabasus*, de *Xoïs* et de *Cinos* ou *Cinopolis;* la première est une métropole, et se nomme aujourd'hui *Chabas;* la seconde est un évêché dans la préfecture *Sébennistique :* on l'appelle présentement *Saka;* la troisième est aussi un évêché, et se nomme *Chiu;* les trois villes sont dans la province de *Garbié.* J'ai découvert de plus, dans la province de *Ménoufié*, la ville de *Tana* et celle de *Nixios; Ptolomée* prétend que la première est la capitale du nom *Plitomphutus*, et que la seconde est la capitale de la *Prosopite*, auprès des ruines de *Nixios* ou *Nicii.* J'ai visité deux églises dédiées à *saint Sarabamont,* qui fut évêque de cette ville, et qui souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien.

Comme je n'étois pas éloigné de la bourgade *Phacusa* dans le *Laloubié,* je crus devoir aller sur les lieux, pour y

vérifier moi-même ce que j'avois lu dans *Strabon* au sujet de cette bourgade : je trouvai en effet quelques indices incontestables de ce fameux canal, ouvrage de *Sésostris*, continué par *Darius* et par *Ptolomée Philadelphe*. Ce canal commençoit au bourg *Phacusa* sur le Nil, et faisoit une avantageuse communication des eaux de ce fleuve avec celles de la mer Rouge.

Avant que de sortir du *Delta*, j'allai voir tous les canaux qui y entrent ; il est manifeste aux yeux de ceux qui les suivent de près, que ces différens canaux sortent de deux branches de *Rosette* et de *Damiette*. Mais ce qui me paroît surprenant, c'est que ce canal, qu'on nomme *Souris*, reçoit les eaux salées du *Nil*, et tire en même temps de son propre sein, je veux dire de ses sources particulières, une eau très-douce, et qu'il la conserve lors même que les eaux du *Nil* se sont retirées. Il faut, je le répète, il faut descendre sur les lieux pour connoître et pour croire tout ce que la nature et l'art ont produit de rare et de merveilleux dans l'Égypte.

Après vous avoir fait ces courtes observations géographiques, je vous en ferai deux autres qui sont un peu plus du fait de l'histoire. J'ai vu un pont à six arcades, construit par les ordres du sultan *Cœyed-bey;* j'y ai compté sur les parapets soixante-deux figures de *lions;* elles sont toutes en relief de pierre. J'ai de plus considéré attentivement quatre grands cercueils; on les a déterrés en différens endroits depuis un an ou deux; il y en a trois de marbre noir : les *hiéroglyphes*, qui y sont bien sculptés, font croire que ces ouvrages sont faits dans les temps les plus reculés des *Pharaons*. L'un d'eux a une espèce de couvercle : on y voit une femme en relief bien travaillée : les deux autres cercueils avoient pareillement des couvercles figurés ; mais les Arabes les ont détruits pour en accommoder leurs moulins. Le quatrième cercueil est de marbre

blanc, avec des génies, des guirlandes, des mufles de taureaux qui y sont sculptés; la construction en est plus fraîche et d'un goût romain. Le premier prince du Caire, *émir* de la *caravane* de la Mecque, a demandé la permission de l'enlever pour servir d'abreuvoir à ses chevaux.

Il ne me reste plus qu'à vous faire quelques observations qui regardent la physique; je me disposois à en mettre quelques-unes par écrit, lorsque monsieur notre consul me vint dire que M. l'abbé *Bignon* lui demandoit des observations sûres et bien détaillées sur tout ce qui concerne la confection du sel *ammoniac* et du *natron*, et que cet illustre et savant abbé demandoit de plus des éclaircissemens sur plusieurs autres articles, dont messieurs de l'Académie des Sciences avoient fait le mémoire qu'il lui envoyoit, pour y faire des réponses. Monsieur le consul, ayant reçu ce mémoire, me fit l'honneur de me le communiquer. Il me pria en même temps, et avec instance, de me charger d'y répondre; quoique je me crusse fort peu capable de cette commission, et que d'ailleurs mes missions ordinaires me laissassent peu de loisir pour y satisfaire, cependant, par considération pour M. l'abbé Bignon et pour messieurs de l'Académie des Sciences, et à la prière de monsieur notre consul, dont nous recevons continuellement de bons offices, j'acceptai la commission. Je travaille présentement sur ce mémoire de messieurs de l'Académie: sitôt que j'aurai satisfait à leurs demandes, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer; mais je crains que je ne sois obligé de suspendre mon travail; car quelques avant-coureurs de la peste semblent menacer le Caire. Déjà la crainte de ce fléau a fait fermer la porte des maisons consulaires de France et d'Angleterre; chacun se précautionne contre cet ennemi redoutable. Nous tiendrons nous autres notre maison ouverte, et nous serons toujours prêts à en sortir pour aller au secours de nos disciples, qui auront alors plus be-

soin de nous que jamais. Le bon soldat ne doit pas se cacher lorsque l'ennemi paroît. Le Seigneur nous a conservés jusqu'à présent dans de pareilles occasions, et nous espérons qu'il continuera de nous conserver tant que nous serons assez heureux que de pouvoir procurer la gloire et le salut de nos frères. Demandez-lui pour nous, mon révérend père, qu'il nous fasse la grâce d'exécuter sa volonté jusqu'au dernier soupir de notre vie. Je suis avec respect, etc.

LETTRE DU PÈRE SICARD,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

A MONSIEUR ***

Monsieur, vous avez lu dans plusieurs auteurs qu'il y a dans la Basse-Égypte des populations entières qui ne vivent que de poisson, et vous en concluez qu'il doit y être plus abondant qu'en tout autre pays; à cette occasion vous me faites deux questions, savoir : Quel est le commerce de poisson que les Égyptiens font, tant en Égypte que hors l'Égypte, et quelles sont les denrées qu'ils tirent des pays étrangers? Outre cela, quelles sont les espèces de poissons que l'on pêche, soit dans le Nil, soit dans les lacs? Le premier article m'est fort inconnu, et un pareil détail ne convient guère à un missionnaire, ni à un homme de ma profession. Tout ce que j'ai pu faire a été d'interroger sur cela les plus fameux et les plus habiles négocians du grand Caire et de quelques autres villes d'Égypte. Ce n'est donc que sur leur rapport que j'ai l'honneur de vous dire que ce sont uniquement les négocians de *Damiette* et de *Rosette* qui transportent sur les côtes de la *Syrie* la saline

qui sort d'Égypte, et que ce sont les seuls riverains des lacs de *Manzalé*, de *Brullos* et de la *Beheiré*, qui fournissent la saline qui est transportée hors du royaume; les riverains des autres lacs ne vendent que du poisson frais, qu'ils débitent sur les lieux. Je conçois qu'une idée aussi générale que celle-là du commerce que fait l'Égypte du poisson salé, ne nous donnerait pas beaucoup de lumières pour le dessein que vous avez; je vais donc m'étendre plus au long sur certaines particularités qui ont rapport à cela. Je les connois par moi-même, et elles vous mettront en partie au fait, ou du moins elles vous seront de quelque utilité pour éclaircir cette matière. Je commence par les trois lacs dont on tire tout le poisson que l'on sale et que l'on fume : au reste, ce que je dirai de l'un, vous pouvez le dire des autres, à proportion de leur grandeur.

Le lac de *Brullos* a quinze à dix-huit lieues de longueur, et quatre à cinq lieues de largeur. Il est situé entre *Damiette* et *Rosette*. Le lac de *Beheiré* n'a tout au plus que sept lieues de tour, et est situé entre *Rosette* et *Alexandrie*. Le lac de *Manzalé* commence à l'est, à demi-lieue de *Damiette*, autrefois *Thamiatis*, et finit au château de *Thiné*, anciennement *Peluse*. Il a vingt-deux lieues de long à l'est-ouest, et cinq à six lieues de large au nord-sud. Le fond en est boueux et plein d'herbes; il n'y a que quatre pieds d'eau ou environ en quelque endroit que ce soit, et il n'est séparé de la mer que par une langue de sable qui a tout au plus une lieue de large. Cela n'empêche pas que ce lac n'ait communication avec la mer. Il l'a au nord par trois embouchures, savoir : par celle de *Thiné*, qui est la plus orientale, nommée autrefois *embouchure du Nil Pelusiaque*; par *Eummefurrége*, autrefois nommé la *Tanitique*, et par *Dibié* ou *Pesquière*, autrefois *Mendésie*. Outre cette communication avec la mer, le Nil tombe dans ce lac par plusieurs canaux au sud : c'est ce

qui fait que, pendant deux ou trois mois de l'année, c'est-à-dire, pendant l'automne, qui est le temps de l'accroissement du Nil, les eaux du lac *Manzalé* sont douces, au lieu que dans les autres neuf mois de l'année elles sont salées, et approchantes de celles de la mer : ce qui n'est pas surprenant; car alors les canaux du Nil sont ou à sec, ou si peu remplis d'eau, qu'à peine en coule-t-il dans le lac.

Tout le monde n'a pas droit de pêcher : ce droit est affermé; l'on compte deux mille pêcheurs. Chaque pêcheur paie par an cinq cents *medins*, c'est-à-dire, près de quarante francs. L'aga du lac retire cette somme, et en rend compte au bacha du Caire. Ce n'est pas tout : le tiers de la pêche, tant fraîche que salée, appartient au *fisc*, ou trésor royal. L'on paie pour le reste certains droits de douane; de sorte que le tout monte à quatre-vingts bourses par an; par conséquent, le seul lac Manzalé produit par an quarante mille écus au grand seigneur. J'ai été surpris de voir la quantité de bateaux qui sont employés continuellement à la pêche sur le lac Manzalé; l'on en compte jusqu'à mille. La vérité est que ces bateaux sont peu de chose; ils ont tout au plus quatre brasses de long, et une brasse de large. Ils sont plus plats par dessous, et pointus par la poupe et par la proue. La manière de pêcher est particulière et assez divertissante. Les pêcheurs entourent d'une seine, ou long filet, des enceintes de joncs, qu'ils ont plantés dans le lac pour engager et retenir le poisson. Ces enceintes se nomment *gabés*. Chaque pêcheur est propriétaire d'un ou plusieurs de ces *gabés*. Ce sont autant de divers domaines, dans lesquels tout autre que le propriétaire n'oseroit aller pêcher. Quelquefois ils se contentent de pêcher avec un filet rond. Alors, avant que de se servir du filet, ils jettent dans l'eau, à dix pas d'eux, une corde longue de deux brasses, qui a à un bout une grosse pierre propre à aller au fond, et à l'autre un morceau de bois

qui surnage ; ils le couvrent ensuite de leur filet. Le poisson qui s'est rassemblé vers la pierre, comme à une proie qu'il cherche à dévorer, se trouve pris dans le filet. Vous remarquerez que le lac *Manzalé* est rempli de petites îles couvertes de roseaux, de joncs et de broussailles. Or, c'est dans ces îles que les pêcheurs portent leurs pêches lorsqu'ils veulent habiller, saler et boucaner le poisson. Pour le poisson qu'ils veulent vendre frais, ils le portent à *Damiette*, ou aux villes et villages qui sont aux environs du lac.

Ces îles, dont je viens de vous parler, vous enchanteroient par la multitude d'oiseaux différens, et d'une beauté surprenante, qui n'en sortent que pour voler d'une île à l'autre. Le *pélican*, la *poule de ris*, la *macreuse*, la *poule d'eau*, *l'oie du Nil* à plumes dorées, le *canard* commun, le *canard* à tête verte, la *sarcelle*, l'*ibis* noir, l'*ibis* blanc et noir, le *cormoran* gris-blanc, et le *cormoran* blanc à bec rouge, le *chevalier*, le *plongeon*, la *grue*, entre autres oiseaux, y sont à milliers. Il y a un article dans votre mémoire qui ne m'occupera pas beaucoup, et je n'ai point à craindre de ne me pas expliquer clairement ; je veux dire les vêtemens des pêcheurs. Ils sont tous, et en tout temps, en simple caleçon, et ont le reste du corps absolument nu ; ce que j'attribue à la chaleur du climat, qui est excessive.

Il n'y a pas dans les lacs de *Manzalé*, de *Brullos*, de *Beheiré*, une si grande quantité de poissons de différentes espèces, que vous pourriez vous l'imaginer. J'ai examiné la chose de près, et j'ai fait sur cela toutes les perquisitions possibles. Après bien des recherches, j'ai trouvé que le tout se réduisoit à sept ou huit sortes de poissons, savoir : le *queiage*, le *sourd*, le *jamal*, le *geran*, le *noqt*, le *karous*, le *bouri*, autrement le *muge*, et le *dauphin*. Le *queiage*, qui est, sans contredit, le meilleur poisson du

lac, est de la grosseur d'une alose, et est vert sous le museau. Le *sourd* et le *jamal* sont beaucoup plus gros que le *queiage*, et sont d'excellens poissons. Le *geran*, le *karous*, le *noqt*, qui a cela de particulier qu'il est moucheté, peuvent passer pour de bons poissons, ayant ce goût exquis et fin que donnent naturellement les eaux du lac *Manzalé* à tout le poisson qu'on y pêche. Les *dauphins* sont des poissons si communs et si connus, que si je vous en parle, c'est parce qu'il y en a une si grande abondance, qu'on pourroit bien dire qu'ils y fourmillent, surtout vers les embouchures qui communiquent à la mer. Le *bouri* néanmoins est encore en plus grand nombre que le *dauphin*. C'est le poisson dominant du lac, et la quantité en est si prodigieuse, qu'on a peine à le croire. On sale le *bouri*, tant mâle que femelle, et on le fait sécher ou au soleil ou à la fumée, avec cette différence qu'on vend quelquefois du *bouri* mâle frais, mais jamais du *bouri* femelle, parce qu'aussitôt qu'on l'a pêché, on en lève la *boutargue;* ainsi il n'est plus temps de l'exposer en vente, et on est obligé de le saler. On sale aussi le *queiage*. Ce sont donc là les deux sortes de poissons dont les Égyptiens font proprement leur commerce de poisson salé, aussi bien que de la *boutargue*. Ils portent l'un et l'autre dans la *Syrie*, en *Chypre*, à *Constantinople*, et ils en fournissent toute l'Égypte en si grande abondance, que des marchands européens qui voudroient apporter ici du *thon*, de l'*esturgeon*, ou autre poisson salé, pourroient s'assurer qu'ils n'en auroient pas le débit.

Je ne connois en Égypte de poisson salé apporté des pays étrangers que le *caviar*, qui vient de la mer Noire. On le vend aux négocians de *Damiette* et de *Rosette* argent comptant, et non pas en échange. Vous concevez par là qu'ils entendent fort peu le commerce, et qu'ils n'en tirent pas un grand profit. En effet, je ne sache pas

qu'ils apportent d'autres marchandises de Chypre que du *carrouge*, du *laudanum* et du *vin*; de Syrie, du *coton* et du *tabac*; de l'Archipel, des *éponges*. Mais par la mer Rouge les autres négocians ont de l'*encens*, du *café* et des étoffes des Indes. Il ne tiendroit qu'à eux de faire par la même mer un grand commerce de perles, et souvent on le leur a proposé. Cela n'est pas de leur goût, et s'ils en font venir, c'est en petite quantité, et ce n'est même que de la semence de perles. Quand les Européens apportent de l'*ambre jaune* et du *corail*, ils n'achètent ces marchandises que pour les porter au Caire, et de là dans l'*Yémen* et en *Éthiopie*. En un mot, il serait très-difficile de marquer de quelle sorte de marchandises nos négocians pourroient faire quelque commerce considérable avec les *Égyptiens*, surtout avec ceux de *Damiette* et de *Rosette*. Leur vie frugale et leur éloignement de tout luxe font qu'ils n'ont besoin de rien. Voilà ce qui regarde le poisson salé, dont l'Égypte fait un commerce réglé.

Le poisson frais est très-commun, et ceux qui demeurent aux environs des lacs en font leur nourriture ordinaire. La chaleur du climat est cause qu'on ne peut le transporter, comme on fait en France, aux villes un peu éloignées. Il seroit gâté et puant avant que d'arriver. Le Caire, par exemple, qui est une si belle ville, si marchande et si peuplée, ne tire aucun secours de tant de pêches que l'on fait dans les lacs de *Manzalé*, de *Brullos*, de *Beheiré*, de la *Mareste*, de la *Corne*, *Mœris*, *Cheïb*, et dans les deux mers, la mer Rouge et la Méditerranée. Les habitans de cette grande ville, par la même raison, ne voient jamais de marée, et ils ne mangent de poisson frais que celui qu'on pêche dans le Nil, par conséquent, que d'un poisson qui en général n'est ni de bon goût ni d'une bonne qualité. Le Nil a dans son lit beaucoup de limon : les poissons s'en nourrissent et en conservent l'o-

deur ; entre autres le *bolti*, qui est une espèce de carpe, le *bouri*, le *bayad*, le *chalbé*, le *ray*, le *chilon*, le *lebis*, l'*alose*, qui sont les principaux poissons du Nil, en sont si infectés, que tout autre que le peuple du Caire n'en mangeroit pas. Les riches du Caire ont de quoi se consoler : le Nil leur fournit quatre espèces de poissons d'un goût exquis, d'une bonté si grande, que les Égyptiens anciennement leur ont élevé des temples et ont bâti des villes de leur nom. Ces quatre espèces sont la *variole*, le *quechoué*, le *bunni* et le *quarmoud*. La *variole*, que les Arabes nomment *quecher* ou *latés*, est d'une grosseur prodigieuse, et pèse jusqu'à cent et deux cents livres. Vous la connoîtrez mieux sous le nom de *latoe*, dont les auteurs font si souvent mention. Le *quechoué* est de la grandeur d'une alose, et a un museau fort pointu. C'est l'*oxirinchus* des anciens. Le *bunni* est assez gros, et j'en ai vu de vingt et trente livres pesant. On ne peut s'y méprendre, et on connoît à sa figure qu'il est le *lepidotus* si vanté par les anciens Égyptiens. Le *quarmoud*, connu dans les auteurs sous le nom de *phayob*, est noir, et un des poissons les plus voraces qu'il y ait ; on en trouve d'aussi gros et d'aussi pesans que le *bunni*.

Deux choses augmentent fort l'avantage que les habitans du Caire tirent de cette pêche. La première est que ce ne sont point là de ces poissons passagers que l'on n'a qu'en certains temps : pendant le cours de l'année, on en trouve en abondance dans le Nil. La seconde est que la pêche en est facile. Quelque gros que soient le *quechoué* et le *bunni*, on les prend avec un simple filet, et tendu de la même manière que l'on fait en France. Il ne tiendroit qu'aux Égyptiens de faire une autre sorte de profit, que nous ne négligerions assurément pas, savoir, de prendre des oiseaux de mer et de rivière, comme sont les *macreuses*, les *plongeons* et autres semblables animaux, dont le Nil

est souvent couvert. Mais les pêcheurs, tant du Nil que des lacs *Manzalé* et *Brullos*, s'attachent uniquement à prendre des *macreuses*. Pour cela le pêcheur pendant la nuit se met dans l'eau jusqu'au cou, ayant la tête couverte d'un bonnet noir ; il s'approche doucement et sans bruit des *macreuses*, et, lorsqu'il en est proche, il jette sur elles son filet.

Mon dessein étoit d'en demeurer là et de finir ma lettre, qui n'est déjà que trop longue, d'autant plus que je ne vous dirai rien davantage sur la pêche que l'on fait tant en Égypte que dans le Nil en particulier. Mais j'ai fait réflexion que les oiseaux et les monstres qui sont plus proprement du Nil, et dont les Européens n'ont point assez de connoissance méritent bien que je vous en fasse un article séparé ; vous m'en saurez gré, et je suis surpris que vous ne m'ayez pas vous-même interrogé sur ce point. Cependant, pour ne vous point ennuyer par le récit de choses qui ne sont peut-être pas de votre goût, ou du moins que vous ne regardez que comme de simples curiosités, auxquelles vous ne prenez nul intérêt, je ne vous en ferai le détail qu'en général et en peu de mots. L'on voit sur le Nil deux sortes d'oiseaux, et en si grande multitude que cela est surprenant. Les uns sont communs et connus en Europe, savoir : le *flamant*, le *chevalier*, le *courlis*, le *courlis* à bec recourbé en haut, le *héron*, le *héron* à bec sans spatule, le *pélican*, la *grue*, la *bécassine*, le *pluvier*, le *béchor*, la *sarcelle*, le *canard* à tête verte, la *macreuse*, le *cormoran*, le *plongeon* : plusieurs de ces oiseaux, comme vous voyez, sont bons à manger, et l'on devroit ici aller à la chasse et en tuer. Mais les Égyptiens ne chassent point, et au Caire les paysans n'apportent que des *canards* et des *sarcelles*, qu'ils prennent au lacet. Ils y sont fort adroits : aussi les marchés sont-ils pour l'ordinaire remplis de ces deux sortes de gibier. Ils pren-

nent de la même manière le *pélican*. Les autres oiseaux ont beau multiplier à l'infini, ils n'en tuent ni n'en prennent point. L'*ibis*, l'*oie* à plumage doré, la *poule de ris*, ou *poule de Damiette*, le *saqsaq*, connu autrefois sous le nom de *trochilus*, sont ce que j'appelle proprement les oiseaux du Nil. Car s'il y en a autre part, par exemple, sur le lac *Manzalé*, c'est parce qu'ils y sont venus du Nil, et que la communication qu'il y a de l'un à l'autre par le moyen des canaux, les y a attirés.

Je ne connois dans le Nil que les *hippopotames* et les *crocodiles* qui puissent être appelés monstres marins, et je ne sais où certains faiseurs de voyages ont trouvé ces différens monstres marins dont ils prétendent que le Nil est rempli. Apparemment que c'étoit pour embellir leurs relations, et pour attendrir leurs lecteurs par le récit fabuleux des dangers qu'ils ont courus. Les *hippopotames*, ou *chevaux marins*, sont très-communs dans la Haute-Égypte, surtout vers les *cataractes*. A peine en paroît-il, soit aux environs du Caire, soit dans toute la Basse-Égypte. Ces animaux ne vont jamais en troupe, et rarement on en voit deux ensemble. Ils sont si défians, et ils s'échappent avec tant de vitesse de ceux qui les poursuivent, que personne ne songe à aller à cette chasse, et ne tente d'en prendre ou par adresse ou autrement. Ce n'est néanmoins pas une chose impossible, puisque les empereurs romains en ont fait paroître dans les jeux séculaires qu'ils donnoient au peuple romain. Il n'en est pas de même des *crocodiles*. On les prend de deux manières : la première est toute simple ; on prend la fressure d'une *vache* ou d'un *bufle*, ou de quelque autre animal : au milieu de cet appât on met un croc ; on l'attache ensuite à une longue corde, dont un bout est amarré à terre ; on jette dans le Nil l'autre bout, auquel est attachée la fressure ; comme elle flotte sur l'eau, le *crocodile* se jette dessus et gobe l'hameçon ; alors

le pêcheur tire sa corde, et amène le *crocodile* jusqu'au bord, où les Arabes, qui sont stylés à cela, l'assomment. L'autre manière est plus dangereuse : on épie le *crocodile* lorsqu'il est à terre et qu'il dort étendu le long de quelque butte de sable; un homme se coule doucement derrière la butte, et dès qu'il est à portée de l'animal, il lui darde sous l'aisselle ou sous le ventre un épieu, qui est armé d'un crampon qui tient à une longue corde. Le crocodile blessé court se plonger dans le Nil et entraîne avec lui l'épieu. Le pêcheur le suit, se saisit de la corde, la tire et amène le monstre marin sur le rivage, où il le tue. La pêche du *marsouin* a quelque chose qui approche de cette manière de prendre le crocodile. La chair du crocodile est blanche, grasse, et est un mets exquis quand l'animal est jeune. Les Arabes du *Saïd* en sont friands, et l'aiment avec passion. Les femelles ne font jamais leurs œufs que sur le sable. Une chose bien singulière, c'est que leurs petits ne sont pas sitôt éclos qu'ils ont la force de courir à toutes jambes vers le Nil. La mère n'a pas besoin de les défendre, et de prendre garde qu'on ne les lui enlève. Les crocodiles croissent assez vite, et ils ont ordinairement vingt à vingt-cinq pieds de long. Je ne vous dirai pas combien de temps ils vivent; je sais que *Plutarque* ne leur donne que quarante ans de vie; mais, d'un autre côté, j'entends dire à nos Arabes, qui sont croyables en cela par les connoissances journalières qu'ils en ont, qu'il y a des crocodiles qui vivent jusqu'à cent ans. Je suis, etc.

RÉPONSE DU PÈRE SICARD

A UN MÉMOIRE

DE MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Le *natron* ou *nitre* d'Égypte a été connu des anciens; il est produit dans deux lacs, dont *Pline* parle avec éloge; il les place entre les villes de *Naucrate* et de *Memphis*. Strabon pose ces deux lacs nitreux dans la préfecture *Nitriotique*, proche les villes d'*Hermopolis* et *Momemphis*, vers les canaux qui coulent dans la *Maréote* : toutes ces autorités se confirment par la situation présente des deux lacs de *natron*. L'un des deux lacs nitreux, nommé le grand lac, occupe un terrain de quatre ou cinq lieues de long sur une lieue de large, dans le désert de *Scété* ou *Nitrie;* il n'est pas éloigné des monastères de Saint-Macaire, de Notre-Dame des Suriens et des Grecs, et il n'est qu'à une grande journée à l'ouest du Nil, et à deux de *Memphis* vers le Caire, et autant de *Naucrate* vers Alexandrie et la mer. L'autre lac, nommé en arabe *Néhilé*, a trois lieues de long sur une et demie de large; il s'étend au pied de la montagne à l'ouest, et à douze ou quinze milles de l'ancienne *Hermopolis parva*, aujourd'hui *Damanchour*, capitale de la province *Beheiré*, autrefois *Nitriotique*, assez près de la *Maréote*, et à une journée d'*Alexandrie*. Dans ces deux lacs, le *natron* est couvert d'un pied ou deux d'eau; il s'enfonce en terre jusqu'à quatre ou cinq pieds de profondeur; on le coupe avec de longues barres de fer pointues par le bas; ce qu'on a coupé est remplacé l'année suivante, ou quelques années après, par un nouveau sel de *nitre* qui sort du sein de la terre. Pour entretenir sa fécondité, les Arabes ont

soin de remplir les places vides de matières étrangères, telles qu'elles soient, sable, boue, ossemens, cadavres d'animaux, chameaux, chevaux, ânes et autres; toutes ces matières sont propres à se réduire, et se réduisent en effet en vrai *nitre;* de sorte que les travailleurs, revenant un ou deux ans après dans les mêmes quartiers qu'ils avoient épuisés, y trouvent nouvelle récolte à recueillir.

Pline se trompe quand il assure dans le livre cité ci-dessus, que le *Nil* agit dans les salines du *natron* comme la mer dans celles du sel, c'est-à-dire que la production du *natron* dépend de l'eau douce qui inonde ces lacs; point du tout : les deux lacs sont inaccessibles, par leur situation haute et supérieure, aux inondations du fleuve. Il est sûr pourtant que la pluie, la rosée, la bruine et les brouillards sont les véritables pères du *natron,* qu'ils en hâtent la formation dans le sein de la terre, qu'ils le multiplient et le rendent rouge; cette couleur est la meilleure de toutes; on en voit aussi du blanc, du jaune et du noir. Quand on a coupé et tiré le *natron*, on le charge tout d'un temps sur des chameaux ou autres bêtes de somme, sans aucune détersion, dépuration, lixivation, ou autre sorte de préparation : le *nitre* sort de sa mine net et parfait. Celui du grand lac est voituré au bourg de *Terranè* sur le Nil; on le met en piles et à l'air jusqu'à ce qu'on le vende. Celui de *Méhilé* est transporté à *Damanchour,* où l'on le renferme dans des magasins. On sait assez l'usage du *natron;* il sert pour blanchir le cuivre, le fil, le linge; il est employé par les teinturiers, les verriers et les orfèvres; les boulangers en enflent le pain en le mêlant avec la pâte; les rôtisseurs en attendrissent la viande. Je dirai en passant que les paysans du district de *Terranè* sont obligés de transporter tous les ans du grand lac quarante mille quintaux de *natron;* cette corvée leur tient lieu de la taille pour leurs terres ensemencées. Les paysans

d'autour de *Mehilé* sont chargés pareillement d'en apporter de leur lac trente-deux mille quintaux par an, et à leurs frais, à *Damanchour*. Les deux lacs rendent chaque année au fils d'*Ibrahim-bey*, qui en est seigneur, près de cent bourses, dont il est tenu d'en donner quarante, c'est-à-dire vingt mille écus au grand seigneur. Outre le *natron*, on recueille dans certains quartiers des deux lacs du sel ordinaire et fort blanc; on y trouve aussi du sel gemme, qui vient en petits morceaux d'une figure pyramidale, c'est-à-dire carrée par le bas, et finissant en pointe. Ce dernier sel ne paraît qu'au printemps.

Sel ammoniac. Je remarquerai sur le sel ammoniac, 1° la matière; 2° les vases qui la contiennent; 3° la disposition des fourneaux; 4° la façon du travail; 5° la quantité et l'usage de ce sel. 1° La matière n'est que de la suie, mais une suie qu'on râcle des cheminées où l'on brûle des mottes de fientes d'animaux pétries avec de la paille; ces mottes, empreintes de sels *alcalis* et urineux, impriment à la suie certaine qualité qu'elle n'acquerroit jamais de la fumée du bois et du charbon, qualité pourtant indispensable pour la production du sel ammoniac, nommé *nechaber* en arabe. 2° Les vases qui contiennent la matière ressemblent parfaitement à des bombes : ce sont de grandes bouteilles de verre, rondes d'un pied et demi de diamètre, avec un col de deux doigts de haut. On enduit ces bombes de terre grasse; on les remplit de suie jusqu'à quatre doigts près de leur col, lequel demeure vide et ouvert; il y entre environ quarante livres de suie, qui rendent, à la fin de l'opération, à peu près six livres de sel ammoniac; la suie d'une excellente qualité fournit plus de six livres, celle qui est moindre en fournit moins. 3° Les fourneaux sont disposés comme nos fours communs, excepté que leurs voûtes sont entr'ouvertes par quatre rangs de fentes en long; sur chaque fente il y a

quatre bouteilles qu'on range proprement, de telle sorte que le fond de la bouteille étant enfoncé et exposé à l'action de la flamme, les flancs se trouvent engagés dans l'épaisseur de la voûte, et le seul col de la bouteille demeure à l'air; quant au reste de la fente, il est rebouché et bien cimenté. Chacun des fourneaux contient seize bouteilles : chaque grand laboratoire est composé de huit fourneaux disposés en deux chambres; ainsi chaque grand laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt bouteilles. 4° Dans chaque fourneau on entretient pendant trois jours et trois nuits un feu continuel avec de la fiente d'animaux, mêlée de paille. Le four est profond; le feu est éloigné des bouteilles, pour éviter qu'elles ne se cassent. Le premier jour, le flegme grossier de la suie s'exhale par une fumée épaisse, qui sort du col de la bouteille, lequel demeure ouvert. Le second jour, les sels acides, s'exaltant avec les *alcalis*, s'accrochent vers le haut de la bouteille, dont ils bouchent le col en s'unissant et se coagulant. Le troisième jour, la coagulation continue, s'épure et se perfectionne; alors le maître fait un petit trou, un doigt au-dessous du col, à l'épaule de chaque bouteille, pour voir si la matière est assez cuite, et s'il n'y a plus rien à exhaler. Après avoir observé son état, il rebouche exactement le trou avec de la terre grasse, et le rouvre de temps à autre, pour connoître le progrès de son opération. Lorsqu'il la voit parvenir au point où elle doit être, il tire le feu, casse la bouteille, rejette les cendres qui restent au fond, prend cette masse ronde, blanche et transparente, de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, attachée et suspendue contre le col; cette masse est ce que l'on nomme sel ammoniac ou *nechaber*. Sous ce sel ammoniac ou *nechaber* il s'attache une croûte noire de deux ou trois doigts d'épaisseur, nommée *aradi*; sous cette croûte les cendres demeurent au fond de la bouteille. On

jette les cendres; mais on reçoit la croûte noire dans les bouteilles : de cette croûte se forme un sel ammoniac le plus pur et le plus blanc, qu'on nomme *mercarar*, et ce sel est beaucoup plus cher que l'autre. 5° Dans les deux bourgs du *Delta*, voisins l'un de l'autre, nommés *Damager*, à une lieue de la ville de *Mansoura*, il y a vingt-cinq grands laboratoires et quelques petits; il s'y fait tous les ans quinze cents ou deux mille quintaux de sel ammoniac. Dans le reste de l'Égypte il n'y a que trois laboratoires; deux sont dans le Delta, et le troisième au Caire, d'où il ne sort par an que vingt ou trente quintaux de ce sel. L'usage de ce sel ammoniac est connu chez les blanchisseurs de vaisselle de cuivre, chez les orfèvres, les fondeurs de plomb, et particulièrement chez les chimistes et les médecins.

Pierres et marbres. L'Égypte abonde en marbre de différentes sortes. 1° Le granit ou marbre thébain est moucheté de diverses couleurs; tantôt le noir domine dans les uns, et le rouge dans les autres : toutes ces espèces de granit ont leurs carrières au fond de l'Égypte supérieure, près du Nil, entre les premières cataractes et la ville d'*Assouan*, jadis *Seyne*. 2° Le marbre blanc et le marbre noir se trouvent au nord d'*Assouan*, sur le bord oriental du *Nil*. 3° Il y a des carrières de marbre jaune, rouge et noir, près du fameux monastère de Saint-Antoine, dans le désert de la Thébaïde, au pied occidental du *mont Colzim*, dans la plaine d'*Araba*, à sept ou huit lieues de la mer Rouge. 4° On avoit autrefois trouvé des carrières de ces différens marbres et de porphyre en certains endroits de l'Égypte et hors de l'Égypte : on ne les connoit plus aujourd'hui. L'avarice et l'indolence des Turcs leur ont fait oublier depuis long-temps le chemin de ces carrières; ils profitent des débris des anciens édifices pour en tirer les marbres dont ils ont besoin. Le *mont Sinaï* et

toutes les montagnes qui l'environnent ne sont que granit, aussi bien que les vallons et montagnes à deux journées au nord de *Sinaï*. Le mont Sainte-Catherine est d'un granit plus fin, et rayé de lignes noires en façon d'arbrisseaux. 5° Vers *Assouan*, entre le *Nil* et la *mer Rouge*, on taille une pierre blanche et tendre, nommée *beram*, dont on fait communément, dans tout le *Saïd* et au *Caire*, des marmites et autres ustensiles de cuisine : cette pierre résiste au feu, et quand elle vient à se briser par accident, on en rejoint proprement les pièces avec des liens de fer, et on cimente les jointures avec de la poudre de la même pierre. 6° On trouve dans la province de *Faïoum*, autrefois *Arsinoïte*, une espèce de petite pierre oblongue, brune, parsemée de petits points jaunes, presque insensibles ; elle se forme d'un sable de la même couleur, dans une plaine de deux cents pas de long, et autant de large : les gens du pays appellent cette pierre *noisette*, à cause de sa figure. 7° A deux lieues au levant du Caire il y a une plaine de sable, nommée *Sabil-el-allam*, parsemée de cailloux, dont quelques-uns enferment une espèce de petit diamant brut. On casse le caillou dont on tire cette petite pierre brillante ; lorsqu'elle a été travaillée et polie, on en fait des bagues et des bracelets. 8° Dans le désert de *Scété* ou de Saint-Macaire, il y a des mines de pierres d'aigle ; près de ces mines on trouve de gros morceaux de bois et des ossemens d'animaux pétrifiés.

Fours à poulets. Le four à poulets est un bâtiment dans un lieu enfoncé en terre, et construit en forme de dortoir ; l'allée qui est au milieu a quatre ou cinq chambres à ses côtés de part et d'autre. La porte de l'allée est fort basse et fort étroite ; elle est bouchée avec de l'étoupe, pour conserver une chaleur continuelle dans toute l'étendue du four. La largeur des chambres est de quatre ou cinq pieds, et la longueur en a trois fois autant. Les cham-

brés ont double étage : celui d'en bas est à rez-de-chaussée; celui d'en haut a son plancher inférieur, et ce plancher a une ouverture ronde au milieu; le plancher supérieur est voûté en dôme, et pareillement ouvert. Au lieu de porte, chaque étage a une petite fenêtre d'un pied et demi en rond. L'étage inférieur est rempli de quatre ou cinq mille œufs, et même plus; car, plus il y en a, et mieux l'entrepreneur y trouve son compte; d'ailleurs cette multitude d'œufs contribue à entretenir la chaleur qui se communique à tous les œufs accumulés les uns sur les autres. L'étage supérieur est pour le feu; il y est allumé pendant huit jours, mais non pas de suite, car la chaleur en seroit excessive et nuisible; on l'allume seulement une heure le matin et autant le soir; c'est ce qu'on appelle le dîner et le souper des poulets : le feu se fait avec de la bouse de vache ou de la fiente d'autres animaux, séchée et mêlée avec de la paille; on en exclut le bois et le charbon, qui feroient un feu trop violent. La fumée sort par l'ouverture de l'étage supérieur; mais il faut remarquer que pendant que cet étage supérieur demeure ouvert, on ferme exactement avec de l'étoupe la petite fenêtre de l'étage inférieur et le trou rond du dôme, afin que la chaleur se communique par l'ouverture du plancher dans cet étage d'en bas où sont les œufs.

Le huitième jour passé, la scène change; on supprime le feu : l'étage où il brûloit, se trouvant vide, est remplacé d'une partie des œufs qu'on tire d'en bas pour les mettre au large et les distribuer également dans les deux étages; les portes ou petites fenêtres de ces deux étages, qui avoient été ouvertes, se ferment, et on ouvre à demi le trou du dôme, pour donner de l'air. Cet état des œufs sans feu, et aidés seulement d'une chaleur douce et concentrée, dure treize jours; car ces treize jours, joints aux huit premiers, font le nombre de vingt-un : c'est environ

au dix-huitième qu'un esprit vivifique commence à remuer le blanc de l'œuf et son germe déjà formé; on le voit à travers la coque s'agiter et se nourrir du jaune, qu'il suce par le nombril. Deux jours après, c'est-à-dire, le vingtième, le poussin applique son bec à la coque et la fend; l'ouvrier avec son ongle élargit tant soit peu la brèche pour aider les foibles efforts du poussin. Le vingt-unième après-midi, ou le vingt-deuxième au matin, toutes les coques se rompent; une armée de petites volatiles s'élance et se dégage chacune de sa prison : le spectacle en est agréable; on croit voir en petit le prodige qu'on fit voir au prophète, un champ couvert d'ossemens qui se lèvent et ressuscitent : huit chambres nous paroissoient couvertes de plusieurs milliers de coquilles inanimées, et aujourd'hui vous les voyez remplies de presque autant d'oiseaux vivans; je dis presque, car le nombre des coques excède celui des poussins; la raison est que l'ouvrier ou directeur du four ne répond que des deux tiers des œufs qu'on lui confie; ainsi, l'entrepreneur ou maître de la fabrique, remettant, par exemple, six mille œufs entre les mains de l'ouvrier, n'exige de lui que quatre mille poussins à la fin de l'opération ; le reste est abandonné au hasard, et il en périt près d'un tiers. Mais comme il arrive presque toujours que les œufs réussissent au-delà des deux tiers, tout le produit n'est pas uniquement pour l'ouvrier; l'entrepreneur y a sa bonne part; l'ouvrier est obligé de rendre à celui-ci, pour six médins, chaque centaine de poussins éclos au-delà des deux tiers, ce qui fait un gros profit à l'entrepreneur; car il vendra les cent poussins tout au moins trente médins, et ne les aura cependant achetés que six médins de l'ouvrier.

On a raison d'admirer en France cet art singulier, qui fait éclore en même temps des millions de poulets; c'est ainsi que ce pays a trouvé le secret de suppléer, par le

moyen de la chaleur d'un four, à la lente production naturelle et ordinaire de ces petits animaux. Mais, ce qui doit paroître surprenant, c'est que dans ce grand nombre d'hommes qui habitent l'Égypte, où il y a trois à quatre cents fours à poulets, il n'y ait que les seuls habitans du village de *Bermé*, situé dans le *Detta*, qui aient l'industrie héréditaire de diriger ces fours; le reste des Égyptiens l'ignorent entièrement : si l'on en veut savoir la raison, la voici : on ne travaille à l'opération des fours que durant les six mois d'automne et d'hiver, les autres saisons du printemps et de l'été étant trop chaudes, et contraires à ce travail.

Lors donc que l'automne approche, on voit trois ou quatre cents *Berméens* quitter les lieux où ils se sont établis et se mettre en chemin pour aller prendre la direction des fours à poulets, construits en différens bourgs de ce royaume. Ils y sont nécessairement employés, parce qu'ils sont les seuls qui aient l'intelligence de cet art qu'ils tiennent secret, soit que nul autre Égyptien ne veuille se donner la peine de l'apprendre et de l'exercer. Les directeurs des fours à poulets sont nourris par l'entrepreneur. Ils ont pour gages 40 ou 50 écus; ils sont obligés de faire le choix des œufs qu'on leur met entre les mains pour ne conserver que ceux qu'ils croient pouvoir réussir; ils s'engagent de plus à veiller jour et nuit, pour remuer continuellement les œufs, et entretenir le degré de chaleur convenable à cette opération; car le trop de froid ou de chaud, pour si petit qu'il soit, la fait manquer. Malgré toute la vigilance et l'industrie du directeur, il ne se peut pas faire, que dans ce grand nombre d'œufs entassés les uns sur les autres dans le fourneau, il n'y en ait plusieurs qui ne viennent pas à bien; mais l'habile directeur sait profiter de sa perte; car alors il ramasse les jaunes d'œufs inutiles, et en nourrit plusieurs centaines de poulets, qu'il

élève et qu'il engraisse dans un lieu séparé et fait exprès : sont-ils devenus gros et forts, il les vend le plus cher qu'il peut, et la vente étant faite, il en partage fidèlement le profit avec l'entrepreneur.

On demandera comment il se peut faire que l'on puisse assembler dans chaque fourneau une si prodigieuse quantité d'œufs. Le moyen en est facile ; chaque fourneau a 20 ou 25 villages qui lui sont attachés en particulier. Les paysans de ces villages sont obligés, par ordre du *bacha* et du tribunal supérieur de la justice, de porter tous leurs œufs au fourneau qui leur est assigné, et il leur est défendu de les porter ailleurs, ou de les vendre à qui que ce soit, sinon au seigneur du lieu, ou aux habitans des villages qui sont du même district ; par ce moyen il est facile de comprendre que les fourneaux ne peuvent manquer d'ouvrage. Les seigneurs des lieux trouvent ici le secret, comme on le trouve ailleurs, d'établir certains droits à leur profit. Ceux-ci retirent tous les ans, des fourneaux dont ils sont seigneurs, quinze ou vingt mille poussins ; pour les élever sans qu'il leur en coûte rien, ils les distribuent chez tous les habitans de leur seigneurie, aux clauses et conditions de moitié profit de part et d'autre, c'est-à-dire, que le villageois qui a reçu de son seigneur quatre cents poussins, est obligé de lui rendre deux cents poulets, ou en nature, ou en argent, valeur de deux médins pour chaque poulet ; les autres deux cents poulets appartiennent au villageois. L'*aga* du bourg de *Bermé*, dont nous avons dit que les habitans étoient les seuls instruits dans l'art de diriger les fours à poulets, cet *aga*, dis-je, s'est aussi établi un petit droit particulier sur eux ; car s'ils veulent sortir de *Bermé* pendant les six mois du printemps et de l'été, pendant lesquels ils n'ont point de travail ; l'*aga* ne leur donne point de permission de quitter leur pays, qu'ils ne lui paient auparavant huit ou dix

piastres. Or, pendant ces six mois, il y a toujours trois ou quatre cents *Bermeens* qui vont ailleurs gagner leur vie; c'est un profit considérable pour l'*aga*.

La génération des poulets, dont nous venons de parler, n'étoit point inconnue à *Pline;* il en parle dans son *Histoire naturelle*. *Diodore de Sicile* loue l'industrie et la coutume des Égyptiens qui ont trouvé le secret de faire éclore, non-seulement les poulets, mais encore les oiseaux. J'ai demandé à nos directeurs des fours à poulets si leur art réussiroit en France; ils m'ont répondu qu'ils n'en doutoient pas, et qu'ils s'offroient même à y aller construire des fours pareils aux leurs, et de les diriger de manière que la différence du climat ne mettroit aucun obstacle au succès de leur opération. C'est à nos François curieux à faire venir en France quelqu'un de nos directeurs de *Bermé*, pour en faire l'expérience.

LETTRE (EXTRAIT) DU GÉNÉRAL DES MISSIONS, EN ÉGYPTE, AU PÈRE FLEURIAU.

MON RÉVÉREND PÈRE, nous ne doutons pas que vous ne preniez autant de part à notre douleur que nous en prenons à celle que vous aurez en ouvrant nos lettres, par lesquelles vous apprendrez la perte que nos missions viennent de faire du père *Claude Sicard*. La peste, qui désole présentement cet empire, s'est d'abord vivement allumée au *grand Caire*. Notre missionnaire, le père *Sicard*, continuellement occupé des œuvres de charité, a saintement fini ses jours dans l'exercice de cette excellente vertu, de la manière dont je vais vous l'exposer. Le Seigneur, qui avoit destiné le père *Sicard* à la vie évangélique, l'avoit

appelé à nos missions en Syrie, après avoir enseigné les humanités dans la province de Lyon, et y avoir achevé ses études de théologie. Pour remplir heureusement les desseins que Dieu avoit sur lui, la Providence divine lui avoit donné les qualités du corps et de l'âme, nécessaires aux fonctions évangéliques. Sa santé, très-robuste, avoit été jusqu'à présent à l'épreuve de tout ce qu'il avoit eu à souffrir de la faim, de la soif, des veilles, dans un climat brûlant, où ses missions l'obligeoient de marcher continuellement. Mais pour ne parler que des qualités de son âme, elles étoient un don précieux de Dieu. Son zèle pour procurer sa gloire et le salut des peuples, qui composent ici différentes nations et différentes sectes, étoit vif et ardent; mais il savoit le tempérer par une douce condescendance pour ceux qu'il espéroit gagner à Dieu avec sa grâce et avec patience. Son courage étoit au-dessus des contradictions les plus affligeantes et des persécutions les plus obstinées. Nous l'entendions souvent dire que lorsque l'on ne cherchoit que Dieu, ou l'on venoit à bout de tout, ou qu'en tout cas l'on étoit sûr de faire la volonté divine. Grande source de consolation pour un missionnaire! Sa charité pour instruire les enfans et les ignorans, et pour assister les pauvres malades, étoit sans bornes; mais sa patience pour souffrir tout et ne se rebuter de rien, étoit héroïque.

Il quitta la France pour venir en Syrie, et il y arriva au mois de décembre 1706. Ceux qui firent avec lui le voyage par mer, conçurent dès-lors une haute idée de notre missionnaire; ils l'annoncèrent à toute la ville d'Alep, où il fit sa première demeure. Ils racontoient volontiers tous les fruits de ses instructions et de ses conversations avec l'équipage du vaisseau, les grands exemples qu'il leur avoit donnés de charité, de patience, d'humilité et de mortification. Notre nouveau missionnaire ne se fut pas plus tôt remis des fatigues de son voyage, qu'il ne songea qu'à se

mettre en état de commencer les œuvres de la mission. Il comprit d'abord que l'étude de la langue *arabe* devoit faire sa première et sa plus importante occupation. Il s'y appliqua totalement. Comme il y trouva plus de facilité qu'il ne se l'étoit imaginé, il en sut en peu de temps suffisamment pour entendre et pour parler cette langue. Mais pour s'en servir avec fruit, il étudia en même temps le caractère des peuples qu'il auroit à cultiver. Il sut que parmi les schismatiques et les hérétiques du pays, il y en avoit qui passoient pour savans et qui se donnoient pour tels, et que d'autres au contraire étoient gens grossiers et ignorans, tels qu'il y en a dans toutes les nations. Pour se rendre utile aux premiers, il avoit composé deux petits livres en arabe, où il avoit ramassé toutes les erreurs des schismatiques et des hérétiques, et les mauvaises raisons avec lesquelles ils prétendoient se bien défendre contre les catholiques. Comme il avoit l'esprit mathématicien, il avoit arrangé par ordre didactique les autorités tirées des saintes écritures et des saints pères de l'Église, et tous les argumens que la théologie enseigne pour conclure contre le dogme hérétique, et pour établir solidement les vérités catholiques.

Avec ces armes en main, il cherchoit les occasions de lier conversation avec ces prétendus docteurs de chaque secte. Lorsqu'il se trouvoit avec eux, il leur donnoit lieu d'avancer leurs mauvaises interprétations des saintes écritures et des saints pères, leur laissant dire tout ce qu'ils vouloient. Mais lorsqu'ils étoient au bout de toute leur science, alors il leur présentoit les deux petits livres arabes; il leur en donnoit l'explication. Cette explication étoit une réfutation si nette, si sensible de ce qu'ils venoient d'avancer, que ceux qui étoient de bonne foi se rendoient à la vérité, et se mettoient au nombre de ses disciples. Mais comme il n'arrive que trop souvent que les hommes, soit par or-

gueil, soit par entêtement, aiment mieux résister à la vérité que d'avouer qu'ils ont été dans l'erreur, cette raison détermina le père Sicard à aller plus souvent et plus volontiers chercher des familles obscures qui, faute d'instruction, vivoient dans l'ignorance des devoirs des chrétiens et de nos saints mystères. Le père Sicard entreprit d'instruire le peuple grossier et, ignorant d'un faubourg d'Alep qui compte dix mille chrétiens ; il partoit dès le matin après sa messe, et, arrivé qu'il étoit dans ce faubourg, il assembloit les enfans pour leur faire le catéchisme : il les attiroit par de petites récompenses ; il alloit ensuite visiter les malades, et leur faisoit part des remèdes que le roi a la bonté d'envoyer aux missionnaires ; à la faveur de ces remèdes, il leur faisoit de salutaires instructions. Ces bonnes œuvres ne se faisoient pas sans contradiction de la part des plus zélés schismatiques ; il fut même souvent insulté et frappé. Mais notre missionnaire, sans s'en émouvoir, leur disoit que leurs mauvais traitemens ne l'empêcheroient pas de revenir chaque jour, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de les retirer du chemin de perdition où ils marchoient, et de les faire entrer dans le chemin du salut. Il revenoit en effet dès le lendemain ; il alloit dans les maisons où il étoit plus favorablement reçu ; il y assembloit les familles les mieux disposées ; il leur parloit avec tant d'onction, qu'elles étoient touchées de ses paroles. Son auditoire croissoit chaque jour. Ses occupations devinrent enfin si grandes et si continuelles, qu'il fut obligé de partager avec le père de Maucolot, l'un de nos missionnaires d'Alep, l'ouvrage qu'un seul homme ne pouvoit plus soutenir. C'est à ces deux missionnaires, dont Dieu bénissoit si visiblement les paroles, que ce grand faubourg est redevable et de son accroissement dans la foi catholique, et de l'établissement de la florissante mission que nous y conservons.

Le père Sicard y travailloit assidument, lorsque la mission du Caire venant de perdre son supérieur, on jugea à propos de l'y envoyer pour la gouverner. Elle devoit son établissement à la piété et au zèle de Louis XIV pour la propagation de notre sainte foi. Ce grand et religieux prince avoit jugé cette mission digne de sa protection royale. L'ordre du supérieur ne fut pas plus tôt intimé au père Sicard, que, sans écouter l'attachement qu'il devoit naturellement avoir pour la mission qu'il avoit établie avec tant de peine et de fruit dans le faubourg d'Alep, il sacrifia son inclination, et partit pour se rendre en cette capitale de l'Égypte. Il s'agissoit d'y travailler à la conversion des Coptes, qui sont Égyptiens jacobites. Le père Sicard, après avoir employé quelque temps à étudier leur génie, leurs mœurs, et leur manière de penser sur la religion et ses observances, commença sa mission par la visite des Coptes qui habitent le long du *Nil*. Il ne chercha d'abord qu'à se concilier leur bienveillance par toute l'industrie que donnent la charité et le zèle du salut des âmes. Il s'accommodoit à leur manière de vivre, n'usant, comme eux, que de légumes. Il étoit toujours prêt à leur rendre service, même dans leurs maladies. Plusieurs années se passèrent sans aucune récolte du grain que le père Sicard jetoit dans cette terre remplie de ronces et d'épines. Bien au contraire, plusieurs rebuts et mauvais traitemens furent souvent la moisson qu'il en retira. Mais pendant tout ce temps-là *le bon grain pourrissoit en terre*, et enfin, au bout de huit ou neuf ans, il commença à germer dans la maison d'un *méchaber*, c'est-à-dire, d'un des receveurs des deniers publics. Cet homme éclairé de Dieu, ayant embrassé de bonne foi la religion catholique, voulut accompagner lui-même le père Sicard dans les bourgs et villages de sa recette.

La considération que les Coptes avoient pour leur *mé-*

chaber, et celle que ce receveur témoignoit avoir pour le père *Sicard*, engagèrent les peuples à l'écouter tranquillement. Et voilà quel fut le commencement des conversions que ce père a faites en Égypte, continuant ses missions, soit le long du Nil, depuis son embouchure dans la Méditerranée jusqu'aux cataractes, soit dans la Haute et Basse-Thébaïde, et dans des lieux encore plus reculés, où aucun missionnaire que l'on connoisse n'avoit jamais pénétré. Les lettres du père Sicard, imprimées dans les Mémoires de nos missions du Levant, rendent compte des fruits de ses excursions évangéliques. Nous devons ajouter ici, mon révérend père, qu'à toutes ses vertus, qui nous le rendoient le modèle parfait d'un missionnaire de notre compagnie, il joignoit une littérature et une érudition peu commune. Il l'avoit apportée de la province de Lyon, dans laquelle il avoit passé ses premières années dans la compagnie. Comme il avoit d'ailleurs un goût singulier pour les belles-lettres, et un juste discernement pour en faire un bon usage, il avoit pris soin de recueillir, depuis plusieurs années, ce qui lui avoit paru digne d'être remarqué dans ces monumens de l'antiquité que l'Égypte a conservés jusqu'à présent. La part que les fidèles et les infidèles ont prise à notre perte est une preuve peu commune de l'estime, de la considération et de l'affection qu'ils avoient pour le père Sicard. Quoique nous ayons sujet d'espérer de la bonté divine qu'il jouit déjà des récompenses promises aux hommes évangéliques qui ont tout quitté pour suivre le Sauveur, nous vous demandons cependant pour lui les prières de la compagnie.

MISSIONS D'ÉTHIOPIE.

TABLEAU DE L'ÉTHIOPIE.

Le premier nom de l'Éthiopie a été *Lud*, Lydie. Moïse nous apprend que les Lydiens d'Afrique étoient une colonie égyptienne. Vers le temps de l'Exode, ils furent subjugués par les Éthiopiens, c'est-à-dire, les nègres que l'Écriture appelle *chus*, lesquels, partis des bords de l'Inde, fondèrent un puissant empire dans la Lydie africaine, et lui donnèrent le nom d'Éthiopie.

Les *Abyssins*, qui y dominent aujourd'hui, ne s'en emparèrent que plusieurs siècles après l'invasion des Éthiopiens. On ignore le temps précis de leur conquête. On sait seulement qu'elle a précédé la fin de l'empire de Constantin ; ils sont originaires de l'Arabie heureuse, du royaume d'Yémen, ou du midi, dont *Saba* est la capitale. Le peuple portoit le nom d'Homerites ; la reine qui vint voir Salomon régnoit sur eux ; et si l'on en croit la tradition ancienne et constante de ce peuple, elle eut de Salomon un fils nommé Menilehec ; la reine et le peuple embrassèrent la religion juive. Les empereurs d'Éthiopie prétendent descendre de ce fils de Salomon. Il est constant que les Abyssins, quand ils se convertirent au christianisme, faisoient profession du judaïsme ; depuis le règne du fils de Salomon jusqu'à leur conversion, leur histoire n'offre rien de certain.

Le royaume étoit gouverné par deux frères, Abraham et Atzbée, quand *Frumence*, fils d'un marchand alexandrin et captif, leur annonça l'Évangile ; les deux rois, dont

l'histoire et les hymnes qu'on chante encore louent la concorde, renoncèrent au judaïsme. Saint Athanase ordonna Frumence premier évêque de cette nation, qui depuis n'a jamais eu qu'un seul évêque pour tout le pays, et a regardé l'Église d'Alexandrie comme sa mère spirituelle. Elle ne lui a été que trop soumise, puisqu'elle a reçu d'elle les erreurs de Dioscore, et s'est séparée comme elle de l'Église catholique. On n'a que des conjectures sur le temps où l'Éthiopie fut engagée dans les erreurs des jacobites. Enfin, on ne voit dans l'histoire la communication de l'église éthiopienne avec les patriarches jacobites, qu'au commencement du neuvième siècle; on peut donc supposer que l'Éthiopie a conservé la foi jusqu'au neuvième siècle. Elle ne la perdit pas sans que ce changement de religion excitât des troubles. L'évêque jacobite, envoyé par le patriarche d'Alexandrie *Jacob*, éprouva de la résistance dans l'exécution de son projet. Il fut chassé après quelques années; mais le parti hérétique prévalut enfin. L'abouna ou l'évêque jacobite fut rappelé. L'Église éthiopienne ne pouvoit alors tirer aucun secours de l'Église grecque, infectée et persécutée par les iconoclastes.

Une nouvelle Athalie voulut, vers l'an 960, détruire la famille de Salomon; elle réussit en partie; elle usurpa la couronne, et elle la laissa à un fils né de son mariage avec un seigneur éthiopien. Cette nouvelle race royale a donné de grands rois à l'Éthiopie; elle finit vers l'an 1300. Ikun-Amlac, descendant du seul prince de la maison de Salomon, échappé à la fureur de l'usurpatrice, recouvra le royaume de ses pères. Un de ses successeurs, nommé Constantin, envoya ses députés au concile de Florence. *David*, son arrière-petit-fils, âgé de douze ans, et sous la tutelle de sa grand'mère Hélène, demanda à Emmanuel, roi de Portugal, du secours contre ses ennemis, et des prédicateurs qui l'instruisissent de la foi catholique. Après la mort de

cette sage régente, David se plongea dans l'oisiveté et dans le libertinage; Hamet Ganhé, visir du roi d'Adel, mahométan, le chassa de presque tous ses états. Dans cette triste situation, il eut recours à Jean III, roi de Portugal, comme il avoit eu recours à Emmanuel. Il mourut avant que d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit. Claude, son fils et son successeur, fut plus heureux. Le roi de Portugal lui envoya des troupes qui lui furent très-utiles. Ce religieux prince joignit à ces troupes un patriarche, des évêques et des missionnaires orthodoxes; saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que le pape Jule III chargea de cette entreprise apostolique, choisit Jean *Nugnez* pour patriarche, et pour suffragans et coadjuteurs du patriarche André Oviedo et Melchior Carnero. Le patriarche partit de Lisbonne l'an 1550.

Cependant *Claude* avoit succédé à David son père, sous le nom d'*Atznaf Saghed*, ou *le vénérable*. Le roi de Portugal n'avoit pas voulu exposer le patriarche à l'inconstance du prince abyssin; il avoit ordonné que Nugnez attendît à Goa le retour de Jacques Dias, son ambassadeur vers l'empereur d'Éthiopie. Gonzalve Rodriguez, jésuite, accompagnoit l'ambassadeur. Ils trouvèrent le nouvel empereur dans des sentimens fort contraires à ceux que David avoit fait paroître. Claude avoit de grandes qualités, de l'esprit, et plus d'étude qu'un prince n'en a d'ordinaire; il faisoit le théologien, et il pouvoit le faire; car les missionnaires avouèrent qu'il en savoit plus que ses docteurs, et que, dans les disputes qu'il aimoit, il donnoit à ses erreurs un tour fort subtil et fort imposant. Il publia une profession de foi pour justifier son Église suspecte de judaïsme. Il avoit l'âme grande : avec le secours de quatre cents Portugais, il reconquit ses États; mais après dix-huit ans et quelques mois de guerre contre les mahométans d'Adel, abandonné de ses troupes dans une bataille, il tint ferme

avec dix-huit Portugais, et mourut glorieusement comme eux.

André Oviedo étoit arrivé en Éthiopie dès l'an 1557; et quoique l'empereur lui eût défendu de parler de religion à ses sujets, il en avoit converti un petit nombre. *Adamas Seghed*, frère et successeur de Claude, prince féroce, exila Oviedo et ses compagnons sur une haute montagne froide et stérile. Ils y passèrent huit mois, exposés aux injures de l'air, aux bêtes féroces et à un peuple plus farouche que les bêtes. Privés de la consolation de pouvoir dire la messe, on leur avoit ôté jusqu'à leur calice. On persécuta encore plus cruellement les nouveaux fidèles; plusieurs obtinrent la couronne du martyre. Une princesse du sang royal, que la curiosité ou plutôt que la Providence avoit conduite à la caverne qui servoit de retraite aux jésuites exilés, obtint d'Adamas le rappel des saints missionnaires. Ils font de nouvelles conversions : le barbare Adamas s'irrite. Peu s'en fallut qu'il ne tuât de sa propre main le saint missionnaire; il le bannit de nouveau avec tous les Portugais, dont il retint les femmes et les enfans dans l'esclavage. Sa cruauté ne se bornoit pas aux catholiques; ses sujets maltraités élevèrent sur le trône Tazcar, fils naturel de Jacob, son frère. Adamas, pressé par les rebelles, fit venir dans son camp les Portugais et les jésuites. D'abord il fut vaincu : dans une seconde bataille, il vainquit l'usurpateur, et lui ôta la vie. Il ne fut pas si heureux contre un grand capitaine éthiopien, *Isaac Barnagas*, lequel, mécontent d'Adamas, introduisit dans l'Éthiopie les Turcs, et réduisit Adamas à de grandes extrémités. Adamas mourut dans ce triste état de ses affaires, l'an 1563.

Les grands d'Éthiopie se partagèrent entre plusieurs prétendans à l'empire, et ce ne fut qu'après dix-sept ans que *Malac Seghed*, fils d'Adamas, posséda tranquille-

ment la couronne. Quoique attaché aux erreurs de sa secte, il laissa les catholiques en paix. Il aimoit la vertu. Un historien hérétique nous apprend qu'il étoit fort touché de l'innocence des mœurs et de la vie sainte des jésuites, quelque éloigné qu'il fût de leur doctrine. Il n'eut point de fils légitime ; mais il en eut deux naturels. Quoique son inclination le portât à mettre sur le trône Jacob, le plus jeune de ses fils, la justice l'emporta, et, se voyant près de mourir, il déclara *Zadenghel*, son neveu, son légitime successeur. Les grands, qui vouloient profiter d'une minorité, n'eurent aucun égard à la dernière volonté de l'empereur, et ils préférèrent *Jacob*, qui n'avoit que sept ans, à Zadenghel. Leur ambition fut trompée : Jacob, sorti de l'enfance, voulut être le maître. Les deux principaux seigneurs qui l'avoient mis sur le trône, ramenés à leur devoir par l'ingratitude de celui auquel ils l'avoient sacrifié, tirèrent de prison Zadenghel, leur roi légitime, et le couronnèrent. Il prit le nom d'Atznaf-Seghed II. Jacob, fuyant avec huit gardes, qui seuls n'avoient point changé comme sa fortune, fut arrêté et livré à l'empereur, qui, sans écouter des défiances assez bien fondées et une politique cruelle, pardonna à l'usurpateur, et se contenta de le bannir. Tous les partisans de l'usurpateur éprouvèrent la clémence de leur monarque légitime; il ne se vengea d'eux qu'en leur montrant, par sa conduite, combien il étoit digne de l'empire, et combien ils avoient été injustes à son égard. L'Éthiopie n'a point eu de souverain plus accompli : s'il ménageoit la vie de ses sujets même rebelles, il ne ménageoit point la sienne, quand le salut de l'état le demandoit. Les Galles, peuple barbare et belliqueux, perpétuels ennemis des Éthiopiens, avoient fait marcher trois armées pour profiter des troubles de la cour abyssine. Le général envoyé contre eux avoit été défait : le roi mar-

che ; les Galles viennent au devant de lui, attaquent ses troupes fatiguées : déjà les Abyssins, poussés avec vigueur, cédoient, rompoient leurs rangs, et fuyoient. Les chefs pressèrent le roi de se retirer. « Que ceux qui craignent la mort plus que l'infamie abandonnent leur prince, dit-il ; pour moi, je saurai vaincre ou mourir en roi. » Il met pied à terre, et s'élance sur l'ennemi. La honte ranime le courage des Abyssins ; ils se rallient autour de leur prince, et chargent les Galles avec tant d'ardeur, qu'ils remportent une pleine victoire. Il restoit deux armées de Galles à combattre ; Atznaf, sans prendre aucun repos, fait avancer en diligence ses troupes dans des chemins rudes et coupés par des montagnes, surprend la seconde armée des Galles et la taille en pièces. La troisième armée n'attendit pas ce rapide vainqueur.

Oviedo, devenu patriarche par la mort de Nugnez, mourut à Fromena l'an 1577, au mois de septembre. Son extrême pauvreté, jointe aux persécutions qu'il souffroit avec une patience invincible, sa charité, le faisoient rechercher également des catholiques et des schismatiques. Après sa mort, tous honorèrent son sépulcre. Les cinq compagnons d'Oviedo continuèrent de travailler à la conversion de l'Éthiopie. François Lopez mourut le dernier, l'an 1597. Leur mémoire fut long-temps vénérable aux schismatiques, dont quelques-uns rendoient un témoignage bien persuasif de leur sainteté dans les informations juridiques que l'archevêque de Goa en fit faire par Michel de Silva, son grand-vicaire.

Le père Pierre *Paez*, Castillan, choisi par ses supérieurs pour la mission d'Éthiopie, avoit, dès l'année 1580, tenté ce voyage. Dieu, qui voulut lui faire acheter par de cruelles souffrances les succès qui lui étoient réservés, l'éprouva par les plus tristes aventures, par de dures prisons, par l'affreux travail des galères auxquelles les Turcs

le condamnèrent. Enfin, l'an 1603, il pénétra jusque dans l'Éthiopie, et fut favorablement reçu par l'usurpateur Jacob. Après la révolution qui rétablit le prince légitime, Paès trouva encore plus de faveur auprès de ce prince. *Atznaf-Seghed* avoit autant d'esprit que de courage; droit et sincère, il aima et embrassa la vérité sitôt qu'il l'aperçut. « Je ne puis, disoit-il, ne pas reconnoître pour chef de l'Église le successeur de Pierre, auquel Jésus-Christ a donné le soin de paître ses brebis et ses agneaux, et sur lequel il a fondé son église. Je crois que lui refuser l'obéissance, c'est la refuser à Jésus-Christ. » Il abjura ses erreurs, et, après avoir caché sa conversion peu de temps, il se déclara ouvertement catholique, et il écrivit l'an 1604 au roi d'Espagne Philippe III, pour lui demander un patriarche, des évêques et des missionnaires.

La faveur extraordinaire de *Læçà-Mariam*, favori de l'empereur, avoit irrité les grands; ils cherchoient un prétexte pour le perdre. Les édits du prince en faveur de la religion romaine leur en offrirent un, qu'ils ne négligèrent pas. *Zaslacé*, homme d'une naissance obscure, mais que son mérite militaire égaloit aux premiers de la cour, donna le signal de la révolte; ingrat et perfide à son souverain, qui l'avoit rappelé de l'exil auquel l'usurpateur Jacob l'avoit condamné. L'empereur suivit le rebelle pour le combattre; mais dans la marche il fut abandonné de *Ras-Athanase*. Ce premier officier de la couronne, fier d'avoir donné deux maîtres à l'Éthiopie, ne savoit point obéir. Plusieurs des principaux officiers suivirent son exemple. Le père Paès et le général portugais conseilloient au roi de modérer son zèle et sa valeur, de traîner en longueur la guerre, d'attendre que l'ambition de commander divisât les conjurés. L'empereur n'écouta pas leur conseil. L'abouna, ou l'évêque hérétique Pierre, étoit parmi les révoltés. Par un attentat inouï en Éthiopie, il

osa absoudre les Abyssins du serment prêté à l'empereur. On combattit, et l'empereur, trahi par ses propres troupes, mourut en combattant; Læça-Mariam justifia l'amitié que son prince avoit pour lui, et fut tué en le couvrant de son corps.

Susneios, arrière-petit-fils de l'empereur David, et héritier légitime de l'empire après Atznaf-Seghed, s'étoit retiré parmi les Galles, pour éviter la cruauté de l'usurpateur Jacob; il saisit l'occasion de monter sur le trône, et il envoya un de ses amis pour traiter avec le fameux *Ras-Athanase*, qui avoit déjà disposé deux fois de la couronne; mais, pour assurer l'effet de la négociation, il suivit lui-même avec ses troupes le député qu'il envoyoit. Athanase délibéroit, quand l'arrivée de Susneios le contraignit à se déterminer. Susneios fut reconnu souverain par toute l'armée. *Zaslacé* étoit encore à la tête d'une armée rebelle. Le nouvel empereur lui mande fièrement qu'il ne diffère pas de se soumettre. Zaslacé demande du temps, sous prétexte de la parole qu'il avoit donnée à Jacob, en le mettant sur le trône; mais il ajouta que si Jacob, dans un mois pour tout délai, ne venoit le joindre, il dégageroit sa parole, et se déclareroit pour Susneios. La réponse de Zaslacé fut mal reçue; l'empereur marcha promptement contre lui. Zaslacé, sans s'effrayer, s'avança de son côté : Susneios s'aperçut assez tôt de l'inégalité de ses forces pour faire une retraite prudente dans les montagnes d'Amhara; la lenteur de Jacob le servit mieux que sa propre précipitation ne l'eût servi. Les chefs de l'armée de Zaslacé, voyant que Jacob ne paroissoit pas, s'impatientèrent et forcèrent le général d'envoyer dix députés rendre hommage à Susneios. Les députés partent; mais, par un contre-temps bizarre, Jacob arriva. Zaslacé change encore une fois de parti, rappelle ses députés et couronne *Jacob*. Ras-Athanase abandonne, Susneios, qui, aussi sage

que vaillant, cède au malheur, et attend en sûreté dans des montagnes impraticables des circonstances plus favorables. Jacob, pour s'assurer l'empire, envoie lui offrir trois provinces, avec le titre et l'autorité de roi. Susneios refuse tout partage. Jacob, ayant perdu toute espérance de paix, crut pouvoir finir la guerre; il alla chercher son rival dans sa retraite. L'empereur, après avoir éludé la première impétuosité des troupes rebelles par des contremarches adroites, et étant instruit que Zaslacé campoit séparément, et que, par une méprise de l'ennemi toujours funeste, il négligeoit de faire bonne garde, tomba subitement sur cette partie des rebelles et la défit entièrement : Zaslacé n'eut point d'autre parti à prendre que celui de rentrer dans l'obéissance de Susneios; il crut effacer, par cette démarche, la honte de sa défaite. Jacob, qui craignoit que l'exemple de Zaslacé ne fût contagieux, cherchoit à engager son ennemi dans une bataille décisive; il se confioit à la multitude de ses troupes. Susneios, en grand capitaine, évita de combattre jusqu'à ce qu'il eût attiré les rebelles dans un terrain serré, où il ne pouvoit être enveloppé, et où le grand nombre devenoit inutile à son rival. Jacob perdit la bataille et la vie. L'abouna, c'est-à-dire, l'évêque hérétique Pierre, qui combattoit pour l'usurpateur, périt dans le carnage, et l'excommunication qu'il avoit criminellement lancée sur l'empereur et ses sujets fidèles retomba sur lui. Zaslacé, toujours inquiet, chagrin de ne pas dominer, se vantoit déjà qu'il lui avoit été prédit qu'il feroit mourir trois empereurs d'Éthiopie, que Zadenghel et Jacob attendoient le troisième. *Susneios* le relégua dans un désert du royaume de Goiame; il s'échappa et tenta d'exciter de nouveaux troubles : mais, méprisé et réduit à commander des voleurs, il fut tué par des paysans. *Ras-Athanase* n'eut guère un meilleur sort : privé de ses emplois, chassé de la cour, abandonné par

sa femme, il mourut bientôt dans l'obscurité et dans l'indigence ; juste châtiment de son ambition et de ses perfidies. Un faux Jacob ne parut que comme un éclair ; il prit bientôt la fuite, et la fuite ne le déroba pas au supplice. Un autre imposteur tenta vainement de former un parti en Éthiopie, et vint mourir en France sous le nom de Zagaechit, fils de Jacob.

Susneios, qui avoit pris le nom de *Seltan-Seghed,* étant tranquille sur son trône, s'attacha à rétablir la justice, et à remédier aux maux que les guerres civiles avoient causés. La religion eut sa première attention : il fit venir à la cour le père Pierre *Paès,* jésuite, qui avoit converti son prédécesseur, Atznaf-Seghed. Le père Paès gagna la confiance de Susneios, aussi promptement qu'il avoit gagné le cœur d'Atznaf ; ce digne missionnaire, selon le témoignage des hérétiques mêmes, joignoit à une vertu héroïque, à un esprit universel, une prudence rare, et une politesse perfectionnée par la vraie charité. Il ouvrit les yeux du prince aux lumières de la foi. Susneios, sans être effrayé par les disgrâces d'Atznaf, pensa sérieusement à rendre l'Éthiopie catholique. Les moines abyssins et l'abouna, ou métropolitain hérétique, furent confondus dans plusieurs conférences. Ras-Zela-Christ, frère utérin de l'empereur, beaucoup de grands et plusieurs officiers distingués renoncèrent au schisme. L'empereur crut ne devoir plus différer à ordonner que tous ses sujets reçussent le concile de Chalcédoine ; l'abouna *Siméon,* à la tête des moines, employa d'abord les sollicitations les plus fortes ; enfin, il excommunia tous ceux qui abandonneroient l'ancienne religion ; on fit peu d'attention à des excommunications si téméraires. La révolte d'*Émana-Christo,* frère utérin de l'empereur, et d'*Éluis,* gendre de l'empereur, donna plus d'inquiétude ; elle fut bientôt apaisée par la mort d'Éluis et de l'abouna Siméon. D'autres rebelles, qui s'élevèrent l'un après l'autre,

eurent le même sort. L'empereur profita de tant d'heureux succès. Il déclara à ses peuples sa conversion par une espèce de manifeste, où il faisoit d'affreux portraits des patriarches d'Alexandrie et des métropolitains d'Éthiopie. Les moines schismatiques, que les jésuites avoient tant de fois réduits au silence, eurent recours aux calomnies; ils en répandirent de bien ridicules pour rendre les pères odieux; ils disoient qu'ils étoient des descendans de Pilate, parce qu'ils étoient Romains comme ce mauvais juge.

La mission d'Éthiopie fit l'an 1622, au mois de mai, une grande perte. Le P. Pierre Paès, appelé par l'empereur pour entendre sa confession générale, mourut d'une maladie contractée par la fatigue du voyage et d'un jeûne rigoureux, qu'il n'avoit point voulu interrompre. Son corps, usé par les travaux apostoliques, n'y put résister. La cour le regretta, mais l'empereur en fut inconsolable. Il vint dans l'église des jésuites se jeter sur le tombeau du père, et l'arrosa de ses larmes : « Ne me parlez point de modérer ma douleur, s'écria-t-il; j'ai perdu l'ami le plus fidèle, j'ai perdu mon père; le soleil qui a dissipé les ténèbres dont l'Éthiopie étoit couverte, s'est donc éclipsé; nous n'aurons plus devant les yeux ce modèle de pénitence, de dévotion et d'humilité. » C'est ainsi que son affliction s'exprimoit. Quatre ans après la mort du P. Paès, l'empereur avoit écrit au pape et au roi d'Espagne, pour demander un patriarche et des missionnaires. *Alphonse Mendez*, jésuite portugais, fut nommé patriarche, et sacré à Lisbonne l'an 1624. Il arriva à la cour d'Éthiopie vers la fin de l'année suivante. Il profita des favorables dispositions dans lesquelles il la trouva : l'empereur, le prince son fils, les grands, plusieurs moines, plusieurs clercs firent leur profession solennelle d'une sincère soumission au successeur de saint Pierre, comme au chef de l'Église. On douta de la validité des ordinations faites par

les métropolitains hérétiques; on ordonna de nouveaux diacres et de nouveaux prêtres; le nombre des catholiques se multiplioit tous les jours. Que ne promettoient pas de si beaux commencemens? ils furent troublés par de nouvelles révoltes. *Tecla Georges*, gendre du roi, se mit à la tête des rebelles, vaincu et pris, il fut pendu à un arbre; la princesse sa sœur, complice de son crime, fut condamnée au même supplice, dont l'infamie irrita au dernier point les princesses de la cour. Le zèle du roi fut trop vif; il voulut trop tôt abolir tous les anciens rites de l'Église éthiopienne, et réduire tout aux lois et aux usages de l'Église romaine. Ces nouveautés aigrirent les esprits les grands, le peuple animé par les moines, demandèrent fièrement le rétablissement de l'ancienne liturgie. Le patriarche fut obligé de céder; il y fit quelques corrections, mais elles furent mal observées; on prit les armes dans plusieurs provinces. Les Agaves, nation féroce, avoient pour chef *Melca-Christ*, jeune prince du sang royal, qui prit les titres d'empereur et de défenseur de l'ancienne religion. L'empereur, accoutumé à vaincre, poussa les rebelles dans les rochers de Lasta, il ne put les y forcer, et il s'en fallut peu que l'aile gauche de son armée ne fût taillée en pièces. De trois généraux auxquels il laissa ses troupes, *Zela-Christ*, qui avoit pris la place de *Ras-Zela-Christ*, envoyé par le roi pour soumettre la province d'Ambara revoltée, fut vaincu et périt dans le combat. Melca-Christ battit encore une fois l'armée impériale, les hérétiques imputèrent ce malheur à Zela-Christ, ils obtinrent de l'empereur que le prince son frère fût dépouillé d'une partie de ses biens et exilé. C'est ainsi qu'on récompensoit sa valeur toujours victorieuse, on lui faisoit un crime de n'avoir point vaincu là où il n'étoit pas; on le rendoit responsable des fautes ou de l'infortune de son successeur. Après avoir ôté aux catholiques leur protecteur, on ne

cessa de leur susciter des affaires, et de fatiguer l'empereur par des représentations vives sur le péril où étoit l'état, s'il ne rétablissoit promptement l'ancienne religion. Le vice-roi de Goiame se déclara pour les rebelles, et tenta d'engager dans la conspiration le prince héritier de l'empire, Facilidas. Le traître fut bientôt puni; la troisième expédition de Susnecios contre les rebelles fut malheureuse, mais la quatrième réussit; huit mille périrent dans une bataille, dont l'empereur eut tout l'avantage. Les partisans de l'hérésie saisirent cette occasion; il montrèrent au prince ces cadavres. « Ce n'est point, lui dirent-ils, des ennemis de la nation dont nous avons versé le sang, ce sont nos frères, ce sont des chrétiens, leur attachement à l'ancienne religion est outré, mais pardonnable à des gens grossiers et prévenus. » L'empereur fut touché. L'impératrice, le prince héritier, et presque toute la cour profitèrent de cette compassion, les deux religieux, disoient-ils, n'étoient pas si opposés; on reconnoissoit des deux côtés Jésus-Christ pour vrai Dieu et pour vrai homme. L'empereur fut ébranlé, et fit publier un édit, par lequel il accordoit aux hérétiques liberté de conscience : le patriarche tâcha de restreindre cette liberté à ceux qui n'avoient point encore embrassé la religion romaine, et d'en faire exclure les relaps; il ne put l'obtenir; le roi, affoibli par l'âge, étonné par tant de révoltes, obsédé par sa cour, par sa famille, crut faire assez en continuant de protéger les catholiques. Il ne rétracta point la profession qu'il avoit faite si solennellement de la foi romaine; il fut fidèle à la grâce de sa conversion jusqu'à sa mort, qui arriva avant la fin du troisième mois depuis la publication de l'édit de tolérance.

Facilidas son fils lui succéda, et prit le même nom que son père avoit porté, *Seltan-Seghed*. Il fit d'abord éclater son aversion pour la religion romaine, on ôta aux mis-

sionnaires les églises ; les principaux des catholiques furent condamnés à la mort ou à l'exil ; du nombre de ces derniers étoit le secrétaire d'état, qui avoit toute la confiance du dernier empereur. *Zela-Christ,* oncle de l'empereur, fut amené devant lui chargé de chaînes ; Faciladas lui offrit de le rétablir dans ses dignités, et de le mettre à la tête de ses armées, s'il vouloit renoncer à la religion romaine. Le généreux confesseur de Jésus-Christ, plus grand dans ce moment que dans les jours de ses triomphes, refusa des offres si éblouissantes. Il entendit avec joie prononcer l'arrêt de sa mort. Faciladas ne voulut pas qu'il fût exécuté ; il se contenta de reléguer ce grand homme dans une solitude fort éloignée. On ne tarda pas à chasser le patriarche et les jésuites. Apollinaire d'Almeida, évêque de Nicée, et sept jésuites résolus de s'exposer à la mort la plus cruelle plutôt que d'abandonner les fidèles, demeurèrent dans l'Éthiopie et se dispersèrent ; la violence de la persécution n'empêcha pas le fruit de leurs travaux ; ils donnèrent à l'Église de nouveaux catholiques, dont les persécuteurs firent des martyrs. Les missionnaires reçurent eux-mêmes, en mourant pour la foi, la récompense de leur zèle. *Gaspard Paès* et *Jean Pereira* furent martyrisés l'an 1635 ; l'*évêque de Nicée* et les PP. *Hyacinthe Franceschi* et *François Rodriguez* eurent le même bonheur, l'an 1638. *Bruno Bruni* et *Louis Cardeira* finirent par un glorieux supplice leur course apostolique, l'an 1640. Le P. *Bernard de Noguera* resta long-temps seul prêtre catholique, et suivit enfin au martyre le prince Zela-Christ, l'an 1653. Faciladas avoit pris d'exactes mesures pour empêcher qu'aucun prêtre catholique n'entrât dans ses états. La congrégation de la Propagande tenta deux fois d'y faire passer des capucins ; de sept qu'elle envoya d'abord, les PP. *Cassien de Nantes* et *Agathange de Vendôme* pénétrèrent jusqu'à la cour de l'empereur,

et furent incontinent mis à mort; deux furent massacrés sur la route par des voleurs; trois, qu'on envoya ensuite, furent décapités par l'ordre du bacha turc de Suaquen, auquel Faciladas avoit demandé leurs têtes. Les moines d'Éthiopie, principaux auteurs de la persécution, se crurent tout permis. Après l'expulsion des catholiques, ils irritèrent l'empereur, qui tourna contre eux la fureur qu'ils avoient allumée contre les catholiques; il en fit périr sept mille.

Faciladas, né l'an 1607, étoit monté sur le trône l'an 1632, et il avoit pris le nom de Seltan-Seghed, que portoit aussi son père. *Juste*, son fils aîné, lui succéda; *Jean* son frère régnoit en 1673, sous le nom d'*Aclaf-Seghed*; *Jésus*, fils de *Jean*, commença de régner l'an 1680, sous le nom d'*Adiam-Seghed*. Le P. Charles *de Brevedent*, jésuite françois, entreprit, vers l'an 1700, de porter la foi dans l'Éthiopie; il mourut avant que d'y être arrivé. M. Poncet, médecin françois, qui l'accompagnoit et qui a écrit la relation de son voyage, fait un portrait charmant de l'empereur d'Éthiopie. Ce grand prince fit paroître à M. Poncet du penchant pour la religion romaine, et un grand désir de s'instruire; il regretta surtout le P. de Brevedent; ce prince avoit quarante et un ans en 1699, et sa santé étoit affoiblie. On ne sait pas quand il a cessé de régner. Les pères *Liberat*, *Veis*, *Pié de Zerbe*, et *Samuel de Bienno*, religieux allemands de l'ordre de Saint-François, envoyés par le pape Clément XI en Éthiopie, trouvèrent en 1714 *Juste*, successeur de *Jésus*, sur le trône. Peut-être régnoit-il depuis plusieurs années; il reçut favorablement les missionnaires; il leur promit de les défendre aux dépens de sa vie, et il leur a tenu parole, comme on va le voir. Il étoit charmé de leur pauvreté et du refus constant des biens qu'il leur offroit. Il leur défendit seulement de prêcher publiquement,

dans la crainte d'émouvoir le peuple. « L'ouvrage, disoit-il, que nous entreprenons est difficile : il demande du temps, du ménagement et de la patience; Dieu n'a pas créé le monde en un instant, mais en six jours. » Les missionnaires firent quelques conversions ; mais les moines s'aperçurent bientôt du dessein de ces étrangers, et de l'inclination du roi pour eux ; on fit passer les religieux européens pour les ennemis déclarés de la mère de Dieu. On osa répandre contre eux les plus noires calomnies, que le pain qu'ils consacroient à la messe étoit fait avec de la moelle de chiens et de porcs, et que ces incirconcis ne songeoient qu'à s'emparer de l'Éthiopie. Les calomnies ont leur effet : la sédition devient presque générale. On parle de déposer l'empereur ; on l'empoisonne ; le poison lui cause une paralysie universelle ; on le chasse du palais ; fidèle à sa parole, il avoit fait conduire les missionnaires par une nombreuse escorte dans un lieu de sûreté. La fureur du peuple à qui l'on avoit enlevé ces victimes s'augmenta. Il couronna un jeune homme de la maison royale, nommé *David;* le nouvel empereur fit ramener les missionnaires à Gondar, capitale de l'Éthiopie; ils y arrivèrent le 17 février 1718. Le 2 mars, David les condamna à être lapidés. On leur offrit la vie s'ils vouloient renoncer à la religion romaine ; ils rejetèrent avec horreur cette proposition ; l'empereur fut touché de leur fermeté, et se contenta de les exiler ; mais les saints religieux s'offrirent sans peine à mourir ; ils furent lapidés le 3 mars 1718. Un prêtre éthiopien jeta la première pierre en criant : « Maudit, excommunié de la sainte Vierge, qui ne jettera pas cinq pierres sur ses ennemis ! »

RELATION

ABRÉGÉE DU VOYAGE DE M. CHARLES PONCET, MÉDECIN FRANÇOIS, EN ÉTHIOPIE, PENDANT LES ANNÉES 1698, 1699 ET 1700 (1).

Je partis du *Caire*, capitale de l'Égypte, le 10 juin de l'année 1698, avec Hagi Ali, officier de l'empereur d'Éthiopie, et le père de Brevedent, missionnaire de la compagnie de Jésus. Nous nous embarquâmes sur le Nil à *Boulac*, qui est à demi-lieue de cette ville. Comme les

(1) Voici ce qui a donné occasion au voyage dont on va lire la relation :

Le souverain de l'Éthiopie, ayant une maladie dont il craignoit les suites, et ne trouvant pas dans ses états de médecins assez habiles pour le guérir, crut en devoir faire venir d'ailleurs. Ayant su qu'un de ses officiers avoit la même maladie que lui, il l'envoya au Caire, afin que s'il pouvoit rétablir sa santé par les remèdes qu'on lui donneroit dans cette capitale de l'Égypte, il lui amenât le médecin dont il se seroit servi. L'officier, qui se nommoit *Hagi Ali*, fit le voyage et s'ouvrit à un Arménien de ses amis sur le sujet qui l'amenoit au Caire. L'Arménien, que M. Poncet avoit guéri autrefois d'une maladie très-violente et très-dangereuse, l'indiqua à son ami. Hagi Ali se mit entre les mains de M. Poncet, prit ses remèdes, garda le régime de vie qu'il lui prescrivit, et se trouva en peu de temps guéri. Il ne songea plus qu'à engager le médecin françois à faire le voyage d'Éthiopie, pour rendre à l'empereur le même service qu'il lui avoit rendu. M. Poncet y consentit, et se disposa à suivre l'officier éthiopien.

Nos missionnaires, qui avoient déjà tenté plusieurs fois d'entrer dans cet empire sans avoir pu y réussir, crurent qu'il falloit se servir d'une conjoncture si favorable pour exécuter le projet qu'ils avoient formé. On convint qu'un de nos missionnaires accompagneroit M. Poncet, et qu'il prendroit l'habit et la qualité de son domestique, pour ne point donner d'ombrage ni de jalousie à une nation dont on ne connoissoit ni le génie, ni les dispositions à l'égard des Européens. L'emploi étoit

eaux étoient basses, et nos pilotes fort ignorans, nous employâmes quinze jours pour nous rendre à *Mantelout*, quoiqu'on fasse ce voyage en cinq jours, quand la rivière est grosse et le vent favorable. *Manfelout* est une ville de la Haute-Égypte, favorable pour le commerce des toiles. Le grand-seigneur y tient cinq cents janissaires et deux cents *spahis* en garnison, pour empêcher les excursions des Arabes qui désolent tout ce pays. Le rendez-vous des caravanes de *Sennar* et d'Éthiopie est à *Ibnali*, demi-lieue au-dessus de *Manfelout*. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût assemblée, et nous y demeurâmes plus de trois mois sous nos tentes, où nous souffrîmes beaucoup; car les chaleurs de ce pays sont insupportables, surtout aux Européens, qui n'y sont pas accoutumés. Le soleil est si brûlant, que depuis dix heures du matin jusqu'au soir, nous avions de la peine à respirer. Après avoir acheté des chameaux et fait toutes les provisions nécessaires pour passer les déserts de la Libye, nous quittâmes ce désagréable séjour le 24 septembre sur les trois heures après midi, et nous allâmes coucher à une lieue et demie de là, sur le bord oriental du Nil, dans un lieu nommé *Cantara*, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour

---

important, et demandoit un homme éclairé et plein de zèle; le père *Brevedent* fut celui sur qui on jeta les yeux. Il avoit toutes les qualités nécessaires pour une entreprise aussi délicate. Un de ses plus ardens désirs étoit de répandre son sang pour Jésus-Christ; aussi entreprit-il le voyage d'Éthiopie avec une joie qu'on ne sauroit exprimer. Cette mission avoit été autrefois féconde en martyrs. Plusieurs de ses confrères avoient eu le bonheur d'y mourir pour la défense de la foi et la primauté du siége de Rome. Il espéra de jouir d'un sort si heureux; mais Dieu, qui lui avoit inspiré ces sentimens, se contenta de sa bonne volonté. Ce fervent missionnaire, avant que d'être arrivé au terme de son voyage, consomma son sacrifice de la manière dont M. Poncet le raconte dans la relation de son voyage.

attendre les marchands de *Girgé* et de *Siout*, qui n'étoient pas encore arrivés.

Un parent du roi de *Sennar* m'invita à aller à *Siout*, et m'envoya un cheval arabe. Je passai le Nil sur un pont fort large et bâti de belles pierres de taille. Je crois que c'est le seul pont qui soit sur cette rivière, et j'y arrivai en quatre heures. Je vis les restes d'un ancien et magnifique amphithéâtre avec quelques mausolées des anciens Romains. La ville de *Siout* est environnée de jardins délicieux et de beaux palmiers, qui portent les plus excellentes dattes que l'on mange en Égypte. Ayant trouvé à mon retour tout le monde assemblé, nous partîmes le 2 d'octobre de grand matin, et nous entrâmes dès ce jour-là dans un désert affreux. On court de grands dangers dans ces déserts, parce que les sables, étant mouvans, s'élèvent au moindre vent, obscurcissent l'air, et, retombant ensuite en forme de pluie, ensevelissent souvent les voyageurs, ou du moins leur font perdre la route qu'ils doivent tenir. L'on garde un grand ordre dans la marche des caravanes. Outre le chef qui décide de toutes les disputes et de tous les différends qui surviennent, il y a les conducteurs qui marchent à la tête de la caravane, et qui donnent le signal pour partir et pour s'arrêter, en frappant sur une petite timbale. On se met en route trois ou quatre heures avant le jour ; il faut que tous les chameaux et toutes les bêtes de charge soient prêts en ce temps-là ; on ne peut perdre de vue la caravane ni s'en écarter sans se mettre dans un danger évident de périr. Ceux qui la conduisent sont si habiles, que, quoiqu'il ne paroisse aucune trace sur le sable, ils ne lui font jamais prendre le moindre détour. Après avoir marché jusqu'à midi, on s'arrête une demi-heure sans décharger les chameaux, et l'on prend un peu de repos, après quoi l'on poursuit sa route jusqu'à trois ou quatre heures de

nuit. Comme on garde dans tous les campemens le rang qu'on a eu le jour du départ, il n'y a jamais sur cela la moindre dispute entre les voyageurs.

Nous arrivâmes le 6 d'octobre à *Helaoüé;* c'est une assez grosse bourgade, et la dernière qui dépende du grand-seigneur. Il y a une garnison de cinq cents janissaires et de trois cents *spahis,* sous un officier qu'on appelle en ce pays-là *kachif-helaoüé.* L'endroit est fort agréable, et répond parfaitement à son nom, qui signifie *pays de douceur.* On y voit quantité de jardins arrosés de ruisseaux, et un grand nombre de palmiers toujours verts. On y trouve de la coloquinte, et toutes les campagnes sont remplies de séné, qui croît sur un arbrisseau haut d'environ trois pieds. Cette drogue, dont on ne croit pas se pouvoir passer en Europe, n'est d'aucun usage en ce pays-là. Les habitans d'*Helaoüé* ne se servent dans leurs maladies que de la racine de l'*ézula*, qu'ils font infuser dans du lait pendant une nuit, et qu'ils prennent le lendemain après l'avoir fait passer par un tamis. Ce remède est très-violent, mais il est à leur goût, et ils s'en louent beaucoup. L'*ézula* est un gros arbre, dont la fleur est bleue. Il se forme de cette fleur une espèce de ballon ovale plein de coton dont les gens du pays font des toiles assez fines. Nous demeurâmes quatre jours à *Helaoüé* pour prendre de l'eau et des vivres; car nous devions passer un désert où l'on ne trouve ni fontaines ni ruisseaux. La chaleur est si grande, et les sables de ces déserts sont si brûlans, qu'on ne peut y marcher nu-pieds sans les avoir bientôt extraordinairement enflés. Les nuits cependant sont assez froides; ce qui cause à ceux qui voyagent en ce pays-là de fâcheuses maladies, s'ils ne prennent de grandes précautions. Après deux jours de marche nous arrivâmes à *Chabbé,* qui est un pays plein d'alun, et trois jours après à *Selyme,* où nous prîmes de

l'eau pour cinq jours dans une excellente source, qui est au milieu de ce désert. Ces vastes solitudes, où l'on ne trouve ni oiseaux, ni bêtes sauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, et où l'on ne voit que des montagnes de sable, des carcasses et des ossemens de chameaux, impriment en l'âme je ne sais quelle horreur qui rend ce voyage ennuyeux et désagréable. Il seroit bien difficile de traverser ces terribles déserts sans le secours des chameaux. Ces animaux sont six et sept jours sans boire et sans manger; ce que je n'aurois jamais pu croire, si je ne l'avois observé avec exactitude.

Le royaume de *Sudan* est à l'ouest de celui de *Sennar*. Les marchands de la Haute-Égypte y vont chercher de l'or et des esclaves. Les rois de *Sennar* et de *Sudan* sont presque toujours en guerre. Pour ce qui est des mulets et des ânes, dont on se sert aussi dans ces déserts, on ne leur donne chaque jour qu'une petite mesure d'eau. Le 26 octobre, nous arrivâmes à *Machou*, grosse bourgade sur le bord oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes îles remplies de palmiers, de séné et de coloquinte. *Machou*, le seul lieu habité depuis *Helaoüé*, est dans la province de *Tungi;* il appartient au roi de *Sennar*, et fait le commencement du pays des *Barauras*, que nous appelons *Barbarins*. L'*erbab* ou le gouverneur de cette province, ayant appris que l'empereur d'Éthiopie nous appeloit à sa cour, nous invita à venir à *Argos*, où il demeure. Cette bourgade est vis-à-vis de *Machou*, de l'autre côté du Nil; nous y allâmes en bateau. Le gouverneur nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et nous régala pendant deux jours; ce qui nous fit plaisir, après les grandes fatigues que nous venions d'essuyer. Le grand douanier, qui est le fils du roi de *Dongola*, demeure aussi à *Argos*. Ce prince ne paroît jamais en public que monté sur un cheval couvert de deux cents clochettes de

bronze, qui font un grand bruit, et qu'accompagné de vingt mousquetaires, et de deux cents soldats armés de lances et de sabres. Il vint visiter nos tentes, où l'on lui présenta du café, et où l'on paya les droits qui consistent en savon et en toiles. Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner. Nous y allâmes à l'heure marquée. Son palais est grand et bâti de briques cuites au soleil ; les murailles sont fort élevées et flanquées d'espace en espace de grosses tours carrées sans embrasures, parce que l'on n'a point en ce pays-là l'usage du canon, mais seulement celui du mousquet.

Après avoir demeuré huit jours à *Machou,* nous en partîmes le 4 de novembre, et nous arrivâmes le 13 du même mois à *Dongola.* Tout le pays que nous trouvâmes dans notre route jusqu'à cette ville, et même jusqu'à celle de *Sennar,* est un pays très-agréable ; mais il n'a qu'environ une lieue de largeur. Ce ne sont au-delà que des déserts affreux. Le Nil passe au milieu de cette délicieuse plaine. Les bords en sont hauts et élevés ; ainsi ce n'est point l'inondation de ce fleuve qui cause, comme en Égypte, la fertilité de cette campagne, mais l'industrie et le travail des habitans. Comme il ne pleut que très-rarement en ce pays-là, ils ont soin d'élever, par le moyen de certaines roues que des bœufs font tourner, une quantité prodigieuse d'eaux qu'ils conduisent par le milieu des terres dans des réservoirs destinés à les recevoir ; d'où ils les tirent ensuite, quand ils en ont besoin pour arroser leurs terres, qui seroient stériles et incultes sans ce secours. On ne se sert point d'argent en ce pays-là pour le commerce ; tout s'y fait par échange comme dans les premiers temps. Avec du poivre, de l'anis, du fenouil, du clou de girofle, du chourga, qui est de la laine teinte en bleu, du spica de France, du mahaleb d'Égypte, et autres choses semblables, les voyageurs achètent les vivres qui

leur sont nécessaires. On ne mange que du pain de *dora*, qui est un petit grain rond, dont on se sert aussi pour faire une espèce de bière épaisse et d'un très-mauvais goût. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire presque à toute heure. Un homme qui a du pain de *dora* et une calebasse pleine de cette désagréable liqueur, dont ils boivent jusqu'à s'enivrer, se croit heureux et en état de faire bonne chère. Avec une nourriture si légère, ces gens-là se portent bien, et sont plus robustes et plus forts que les Européens. Leurs maisons sont de terre, basses, et couvertes de cannes de *dora*. Mais leurs chevaux sont parfaitement beaux, et ils sont habiles à les dresser au manége. Leurs selles ont des appuis fort hauts, ce qui les fatigue beaucoup. Les personnes de qualité ont la tête nue, et les cheveux tressés assez proprement. Tout leur habit consiste dans une espèce de veste assez malpropre et sans manches, et leur chaussure dans une simple semelle qu'ils attachent avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une pièce de toile qu'ils mettent autour de leur corps en cent manières différentes. Les enfans sont presque nus. Les hommes ont tous une lance qu'ils portent partout; le fer en est crochu; il y en a de fort propres; ceux qui ont des épées les portent pendues au bras gauche. Les juremens et les blasphèmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers, qui d'ailleurs sont si débauchés, qu'ils n'ont ni pudeur, ni politesse, ni religion; car quoiqu'ils fassent aujourd'hui profession du mahométisme, ils n'en savent que la profession de foi, qu'ils répètent à tout moment. Ce qui est déplorable, et ce qui tiroit les larmes des yeux du père de Brevedent, mon cher compagnon, c'est qu'il n'y a pas long-temps que ce pays étoit chrétien, et qu'il n'a perdu la foi que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait eu assez de zèle pour se consacrer à l'instruction de cette

nation abandonnée. Nous trouvâmes encore sur notre route quantité d'ermitages et d'églises à demi ruinées.

Nous allâmes à petites journées de *Machou à Dongola*, pour nous délasser un peu des grandes traites que nous avions faites en traversant les déserts. Il n'y avoit que deux ans que tout ce pays avoit été désolé par la peste. Elle fut si violente au *Caire*, où j'étois cette année-là (1696), et où je m'exposai au service des pestiférés, qu'on assure qu'il y mouroit jusqu'à dix mille personnes chaque jour. Ce terrible fléau ravagea toute la Haute-Égypte et le pays des *Barbarins;* de sorte que nous trouvâmes plusieurs villes et un grand nombre de villages sans habitans, et de grandes campagnes, autrefois très-fertiles, tout-à-fait incultes et entièrement abandonnées. Quand nous fûmes à la vue de la ville de *Dongola*, le conducteur de notre caravane se détacha, et alla demander au roi la permission d'y entrer avec sa compagnie; ce qu'on lui accorda avec plaisir. Nous étions alors dans un village qui sert comme de faubourg à cette ville, et nous passâmes la rivière dans un grand bateau, que le prince entretient pour la commodité du public; les marchandises paient un droit, mais les passagers ne paient rien. La ville de *Dongola* est située au bord oriental du Nil, sur le penchant d'une colline sèche et sablonneuse : les maisons sont très-mal bâties, et les rues à moitié désertes, et remplies de monceaux de sable, que les ravines y entraînent de la montagne. Le château est au centre de la ville; il est grand et spacieux, mais les fortifications sont peu de chose. Il tient dans le respect les Arabes, qui occupent la campagne, où ils font paître librement leurs troupeaux, en payant un léger tribut au *mek*, ou roi de *Dongola*. Nous eûmes l'honneur de manger plusieurs fois avec ce prince, mais à une table séparée de la sienne. Dans la première audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veste de velours vert, qui traînoit

jusqu'à terre. Sa garde est nombreuse. Ceux qui sont près de sa personne portent devant eux une longue épée dans le fourreau. Les gardes du dehors ont des demi-piques. Ce prince nous vint voir dans notre tente, et comme j'avois réussi dans quelques cures que j'avois entreprises, il nous invita à demeurer à sa cour; mais dès que nous lui eûmes marqué que nous avions des engagemens avec l'empereur d'Éthiopie, il ne nous fit plus aucune instance. Son royaume est héréditaire; mais il paie tribut au roi de *Sennar*.

Nous partîmes de *Dongola* le 6 janvier de l'année 1699, et nous entrâmes quatre jours après dans le royaume de *Sennar*. L'*erbad* Ibrahim, frère du premier ministre du roi, que nous trouvâmes sur cette frontière, nous reçut avec honneur, et nous défraya jusqu'à *Korty*, grosse bourgade sur le Nil, où il nous accompagna, et où nous arrivâmes le 13 janvier. Comme les peuples qui sont au-dessus de *Korty*, le long du Nil, se sont révoltés contre le roi de *Sennar*, et qu'ils pillent les caravanes quand elles passent sur leurs terres, on est obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve, de prendre sa route entre l'ouest et le midi, et d'entrer dans le grand désert de *Bihouda*, qu'on ne peut traverser qu'en cinq jours, quelque diligence que l'on fasse. Ce désert n'est pas si affreux que ceux de la Libye, où l'on ne voit que du sable; on trouve de temps en temps en celui-ci des herbes et des arbres. Après l'avoir passé, nous revînmes sur le bord du Nil, à *Deirrera*, grosse bourgade, où nous demeurâmes deux jours. Ce pays est abondant en vivres, et c'est apparemment ce qui fait que les habitans lui ont donné le nom de *Belad-Allah*, qui veut dire *pays de Dieu*. Nous en partîmes le 26, et nous marchâmes vers l'ouest. On ne trouve aucun village dans cette route; mais les habitans, qui campent sous des tentes, apportent des vivres aux voyageurs. On trouve le Nil après quelques jours de marche, et on vient à *Guerry;*

c'est la demeure d'un gouverneur dont le principal emploi est d'examiner si, dans les caravanes qui viennent d'Égypte, personne n'a la petite vérole, parce que cette maladie n'est pas moins dangereuse et ne fait pas moins de ravages en ce pays-là que la peste en Europe. Ce gouverneur eut pour nous de grands égards, en faveur du trône d'Éthiopie (c'est ainsi qu'on appelle l'empereur d'Éthiopie), et il nous exempta de la quarantaine qu'on a coutume de faire en ce lieu-là, où nous passâmes le Nil. La manière de passer ce fleuve est particulière. On met les hommes et les marchandises dans une barque; mais pour les animaux, on les attache par la tête et par-dessous le ventre avec des cordes, qu'on tire et qu'on lâche à mesure que la barque avance. Les animaux nagent et souffrent beaucoup dans ce passage, plusieurs même y meurent; car quoique le Nil ne soit pas large en cet endroit, il est cependant rapide et profond. Nous partîmes de *Guerry*, le 1^er^ février et allâmes coucher à *Alfaa*, gros village bâti de pierres de taille, où les hommes sont grands et bien faits.

Après avoir marché au nord-est, pour éviter les grands détours que fait le Nil, passé par les villages d'*Alfon*, de *Cotran* et de *Camin*, traversé une grande île, qui n'est point marquée dans nos cartes, nous arrivâmes à la ville d'*Arbagy*, où les vivres sont en abondance, et où nous prîmes un peu de repos. Nous passâmes les jours suivans par des forêts d'acacias, dont les arbres hauts et épineux étoient chargés de fleurs jaunes et bleues; ces dernières répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits perroquets verts, d'une espèce de gelinottes, et d'un grand nombre d'autres oiseaux qu'on ne connoît point en Europe. Nous ne quittâmes ces charmantes forêts que pour entrer dans de grandes plaines très-fertiles et très-cultivées. Après y avoir marché quelque temps, nous découvrîmes la ville de *Sennar*, dont la situation nous parut

enchantée. Cette ville, qui a près d'une lieue et demie de circuit, est fort peuplée, mais mal propre et mal policée. On y compte environ cent mille âmes. Elle est située à l'occident du Nil, sur une hauteur à quinze degrés quatre minutes de latitude septentrionale, selon l'observation que le père de Brevedent fit à midi, le 21 mars 1699. Les maisons n'ont qu'un étage, et sont mal bâties; mais les terrasses qui leur servent de toit sont fort commodes. Pour les faubourgs, ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le palais du roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil; il n'a rien de régulier; on n'y voit qu'un amas confus de bâtimens, qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce palais sont assez richement meublés, avec de grands tapis à la manière du Levant.

On nous présenta au roi dès le lendemain de notre arrivée. Nous dûmes quitter nos souliers; c'est un point de cérémonial qu'il faut que les étrangers gardent; car pour les sujets du prince, ils ne doivent jamais paroître devant lui que les pieds nus. Nous entrâmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de faïence de différentes couleurs. Elle étoit bordée de gardes armés de lances. Quand nous l'eûmes presque toute traversée, on nous arrêta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le roi a coutume de donner audience aux ambassadeurs. Nous saluâmes le roi, selon la coutume du pays, en nous mettant à genoux et baisant trois fois la terre. Le prince, âgé de dix-neuf ans, est noir, mais bien fait et d'une taille majestueuse, n'ayant point les lèvres grosses ni le nez écrasé, comme les ont ses sujets. Il étoit assis sur un lit fort propre, en forme de canapé, les jambes croisées l'une sur l'autre, à la manière des Orientaux, et environné d'une vingtaine de vieillards, assis comme lui, mais un peu plus bas. Il étoit vêtu d'une longue veste de

soie brodée d'or, et ceint d'une espèce d'écharpe de toile de coton très-fine. Il avoit sur la tête un turban blanc. Les vieillards étoient à peu près vêtus de la même manière. Le premier ministre, à l'entrée du salon et debout, portoit la parole au roi, et nous répondoit de sa part. Nous saluâmes une seconde fois ce prince comme nous avions fait dans la cour, et nous lui présentâmes quelques cristaux et quelques curiosités d'Europe, qu'il reçut avec plaisir. Il nous fit plusieurs questions, qui marquent que ce prince est curieux, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de notre voyage, et nous parut avoir beaucoup d'attachement et de respect pour l'empereur d'Éthiopie. Après une heure d'audience, nous nous retirâmes, en faisant trois profondes révérences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, et nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel et d'autres rafraîchissemens, avec deux bœufs et deux moutons.

Ce prince va deux fois la semaine dîner à une de ses maisons de campagne, qui est à une lieue de la ville. Voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois à quatre cents cavaliers, montés sur de très-beaux chevaux, paroissent d'abord. Le roi vient ensuite, environné d'un grand nombre de valets de pied et de soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges, et qui jouent du tambour de basque; ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cents filles ou femmes marchent pêle-mêle avec ces soldats, et portent sur leurs têtes de grands paniers ronds, de paille de diverses couleurs, et très-bien travaillés. Ces paniers, qui représentent toutes sortes de fleurs, et dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés et remplis de fruits et de viandes toutes préparées. Ces plats sont servis devant le roi, et on les distribue ensuite à ceux qui ont l'honneur de l'ac-

compagner. Deux ou trois cents cavaliers suivent dans le même ordre que les premiers, et ferment toute cette marche. Le roi, qui ne paroît jamais en public que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs, se met à table sitôt qu'il est arrivé. Le divertissement le plus ordinaire de ce prince est de proposer des prix aux seigneurs de sa cour, et de tirer avec eux au blanc avec le fusil, dont ils n'ont pas encore fait grand usage. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne le soir à la ville, dans le même ordre qu'il en est sorti le matin. Cette promenade se fait régulièrement le mercredi et le samedi de chaque semaine. Les autres jours, il tient conseil matin et soir, et s'applique à rendre la justice à ses sujets, dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas en ce pays-là à prolonger les procès. Aussitôt qu'un criminel est arrêté, on le présente au juge, qui l'interroge, et qui le condamne à mort s'il est coupable. La sentence s'exécute sur-le-champ; on prend le criminel, on le renverse par terre, et on le frappe sur la poitrine à grands coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire. C'est ainsi qu'on traita, pendant notre séjour à *Sennar*, un Éthiopien, nommé Joseph, qui avoit eu le malheur de quitter quelque temps auparavant la religion chrétienne pour embrasser le mahométisme.

Tout est à bas prix à *Sennar :* un chameau ne coûte que sept à huit livres, un bœuf cinquante sous, un mouton quinze, et une poule un sou. Il en est ainsi à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'est pas du goût de ces peuples ; ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils se servent est de *dora*, qui est un petit grain dont j'ai déjà parlé. Ce pain est bon quand il est frais, mais après un jour il est insipide, et on ne peut en manger ; c'est une espèce de gâteau fort large et de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce pays sont les

dents d'éléphant, le tamarin, la civette, le tabac, la poudre d'or, etc. On tient tous les jours marché dans la grande place, qui est au milieu de la ville, où l'on vend toutes sortes de denrées et de marchandises. On en tient encore un autre dans la place qui est devant le palais du roi. C'est dans ce marché qu'on expose en vente les esclaves. Ils sont assis à terre, les jambes croisées l'une sur l'autre, les hommes et les garçons d'un côté, les femmes et les filles de l'autre. On a un esclave des plus forts et des plus robustes pour dix écus; ce qui fait que les marchands d'Égypte en enlèvent tous les ans un très-grand nombre. La monnoie la plus basse de ce royaume vaut un double de France; c'est un petit morceau de fer de la figure d'une croix de Saint-Antoine. Le *fadda* vient de Turquie; c'est une monnoie d'argent fort mince et moins grande qu'un denier. Elle vaut un sou marqué. Outre ces deux monnoies, on ne se sert que de réaux et de piastres d'Espagne, qui doivent être rondes; car les carrées ne passent point dans le commerce. Les piastres valent environ quatre francs en ce pays-là.

Les chaleurs à *Sennar*, dont le nom signifie en arabe *poison* et *feu*, sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de janvier, et finissent à la fin d'avril; elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois, qui infectent l'air, et qui causent une grande mortalité parmi les hommes et parmi les animaux. C'est un peu la faute des habitans, qui sont malpropres, et qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent, et qui, venant ensuite à se corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes et trompeurs, fort superstitieux et fort attachés au mahométisme. Quand ils rencontrent un chrétien dans les rues, ils ne man-

quent jamais de prononcer leur profession de foi, qui consiste en trois paroles : *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.* L'eau-de-vie, le vin et l'hydromel même leur sont défendus, et ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson ordinaire est une espèce de bière semblable à celle de *Dongola*. Ils l'appellent *bousa ;* elle est fort épaisse et d'un fort mauvais goût. Voici la manière dont ils la préparent : Ils font rôtir au feu la graine de *dora ;* ils la jettent ensuite dans l'eau froide, et après vingt-quatre heures ils en boivent. Ils ont aussi l'usage du café, qu'ils boivent volontiers. On ne s'en sert pas en Éthiopie. Les femmes de qualité sont couvertes d'une veste de soie ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés et chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachés à leurs tresses en forme de couronnes ; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles et leurs narines mêmes sont chargés de ces mêmes anneaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes et les filles du commun, elles ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on apporte au royaume de *Sennar,* sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du sublimé, de l'arsenic blanc et jaune, de la quincaillerie, du spica de France, du mahaleb d'Égypte, qui est une graine d'une odeur forte, des couteries de Venise, qui sont des espèces de chapelets de verre de toutes les couleurs, et enfin du noir à noircir, qu'ils appellent *kool,* et qui est fort estimé en ce pays-là, parce qu'on s'en sert pour noircir les yeux et les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours

en Éthiopie, avec cette différence qu'à *Sennar* les plus gros grains de verre sont les plus estimés, et en Éthiopie les plus petits. Les marchands de *Sennar* font un gros commerce du côté de l'Orient. Au temps de la *mousson*, ils s'embarquent à *Suaquen* sur la mer Rouge. La pêche des perles qu'on fait en ce lieu-là et la ville de *Suaquen*, appartiennent au grand-seigneur. Ils passent de là à *Moka*, ville de l'Arabie heureuse, qui appartient au roi d'*Yémen*, et se rendent ensuite à *Surate*, où ils portent l'or, la civette et les dents d'éléphant, et en rapportent les épiceries et les autres marchandises des Indes. Ils emploient ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorsque le roi de *Sennar* est mort, le grand-conseil s'assemble, et, par une coutume également barbare et détestable, fait égorger tous les frères du prince qui doit monter sur le trône. Le prince *Gorech*, qui est demeuré inconnu jusqu'à la mort du roi son frère, eut le bonheur d'être soustrait par sa nourrice à la cruauté de ce terrible conseil. On a encore sauvé un des frères du roi qui règne aujourd'hui. Ce prince est à la cour d'Éthiopie, où il se distingue par son mérite et par sa naissance.

Après avoir demeuré trois mois à la cour du roi de *Sennar*, qui nous combla d'honneurs, nous prîmes congé de lui. Il eut la bonté de nous donner une sauve-garde qu'on appelle *Soccori*, pour nous défrayer et pour nous conduire jusqu'aux frontières de son royaume. Nous nous embarquâmes dans un gros tronc d'arbre creusé en forme de barque; nous passâmes le Nil le 12 mai 1699, et allâmes camper à *Basboch*, gros village à demi-lieue de la ville de *Sennar*. Nous y demeurâmes trois jours pour attendre que toute notre caravane se fût assemblée, et nous en partîmes enfin le 15 de mai au soir. Nous marchâmes toute la nuit jusqu'à *Bacras*, grosse bourgade, dont le seigneur étoit un vénérable vieillard, âgé de cent trente

ans, qui nous parut aussi fort et aussi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il avoit servi cinq rois de *Sennar*. Nous allâmes le voir ; il nous reçut fort gracieusement, et nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous lui fîmes un petit présent, et il nous envoya à manger dans notre tente pour nous en marquer sa reconnoissance. Nous continuâmes notre route et nous arrivâmes le lendemain à *Abeq*, méchant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabanes de bergers ; et le jour suivant à *Baha*, après avoir marché dix heures sans nous arrêter. *Baha* est un petit village sur un bras du Nil, qui étoit à sec. Le 19, nous allâmes coucher à *Dodar*, qui ne vaut pas mieux que *Baha ;* et le lendemain, après quatre heures de chemin, à *Abra*, grosse bourgade, où nous perdîmes deux de nos chameaux, que nous eûmes bien de la peine à retrouver ; nous gagnâmes le village de *Debarké* et ensuite celui de *Bulbul*, et, après avoir marché par un pays fort beau et fort peuplé, nous nous rendîmes, le 25 de mai, à *Giesim*, grosse bourgade au bord du Nil et au milieu d'une forêt dont les arbres sont fort différens de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chênes, et il y en a de si gros, que neuf hommes ensemble ne les pourroient pas embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, et leur fruit, qui est très-amer, aux courges ; il y en a aussi de ronds.

Je vis à *Giesim* un de ces gros arbres creusé naturellement et sans art. On entroit par une petite porte dans une espèce de chambre ouverte en haut, et dont la capacité étoit si grande que cinquante personnes auroient pu aisément s'y tenir debout. Je vis un autre arbre nommé *gelingue*, qui n'est pas plus gros que nos chênes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit est de la figure des melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé par-dedans en cellules remplies de

grains jaunes, et d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur et très-rafraîchissante, ce qui fait plaisir dans un pays aussi chaud que celui-là; l'écorce en est dure et épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lis, et porte une graine semblable à celle du pavot. Il y a encore en ce pays-là une autre sorte d'arbre nommé *deleb*. Il est une fois plus haut que les plus hauts palmiers, et à peu près de la même figure. Ses feuilles ressemblent à un éventail, mais elles sont plus larges. Son fruit est rond et en grappe, et, depuis la queue jusqu'au milieu, un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit est couvert de cinq écailles fort dures qui forment une espèce de calice. Il est jaune quand il est mûr, et son écorce est si épaisse et si dure, que quand ces arbres sont agités par les vents, ces fruits, se heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, et qu'il vint à tomber sur la tête d'un homme, il le tueroit infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance, qui a l'odeur du baume, est si douce et si agréable, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien mangé de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse et fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit dont je viens de parler, ce même arbre en porte encore un autre en forme de rave, couvert de trois écorces que l'on lève, et qui a le goût de châtaignes cuites. Le *domi* est comme le mâle du *deleb*. Il n'est pas si haut de la moitié qu'un palmier, mais ses feuilles sont presque aussi longues et une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, et même des voiles pour les vaisseaux de la mer Rouge.

Cet arbre pousse un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feuilles, et dont la substance est blanche et douce comme le lait, et fort nourrissante. L'arbre qu'on appelle *couglès* est encore d'une grosseur énorme. Ce sont neuf ou dix gros arbres liés et collés ensemble d'une manière fort irrégulière. Il a une feuille petite, et ne porte point de fruit, mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans les vastes forêts de ce pays plusieurs autres arbres entièrement inconnus aux Européens.

Nous demeurâmes dix-neuf jours à *Giesim*. Cette bourgade est à mi-chemin de la ville de *Sennar* et des confins de l'Éthiopie, et au quatorzième degré de latitude septentrionale. Quand on est arrivé à *Giesim*, on est obligé de se défaire de ses chameaux, à cause des montagnes qu'il faut traverser et des herbes qui empoisonnent ces animaux; et c'est ce qui fait qu'en Éthiopie on ne se sert que de mulets et de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ses chameaux à *Giesim* qu'à condition qu'on s'en servira jusqu'à *Giranna*, où ceux qui les achètent les viennent quérir. Nous vîmes à *Giesim* une caravane de *Gebertis*. Ces peuples sont mahométans et dépendent de l'empereur d'Éthiopie, qui les traite en esclaves conformément à leur nom. Nous partîmes de *Giesim* le 11 juin, et après cinq heures de chemin nous trouvâmes un village qu'on appelle *Deleb*, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de vue. Nous marchâmes longtemps dans ces délicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à *Chau*, village sur le Nil, et le jour suivant à *Aboïkna*, où il y a une espèce de buis, qui n'a pas la feuille ni la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de tamarins toujours verts. La feuille en est un peu plus large que celle du cyprès. Cet arbre a de petites fleurs bleues,

d'une très-bonne odeur, et un fruit à peu près semblable à la prune. On l'appelle *erdeb* dans ce pays. Ces forêts de tamarins sont si touffues, que le soleil ne les peut pénétrer. Nous passâmes la nuit suivante dans la vallée de *Sonnone*, au milieu d'une belle prairie; et en deux jours nous nous rendîmes à *Serké*, jolie ville de cinq à six cents maisons fort propres, quoiqu'elles ne soient bâties que de cannes d'Inde. *Serké* est au milieu des montagnes dans un beau vallon; on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, et c'est ce petit ruisseau qui sépare l'Éthiopie du royaume de *Sennar*.

Depuis *Serké*, d'où nous partîmes le 20 juin, jusqu'à *Gondar*, capitale d'Éthiopie, nous trouvâmes quantité de belles fontaines, et des montagnes presque continuelles de différentes figures, mais toutes fort agréables et couvertes d'arbres qui sont inconnus en Europe, et qui nous parurent encore plus beaux et plus hauts que ceux de *Sennar*. Ces montagnes, dont les unes s'élèvent en pyramides, les autres en cônes, sont si bien cultivées, qu'il n'y a point de terrain inutile; et elles sont d'ailleurs si peuplées, qu'on diroit que c'est une ville continuelle. Nous couchâmes le lendemain à *Tambisso*, gros village qui appartient au patriarche d'Éthiopie, et nous nous rendîmes le jour suivant à *Abiad*, situé sur une haute montagne couverte de sycomores. Depuis *Giesim* jusqu'à ce village, toutes les campagnes sont remplies de coton. Nous nous arrêtâmes, le 23 juin, dans un vallon plein d'ébéniers et de cannes d'Inde, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Les lions sont communs en ce pays-là, et on les entend hurler toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a soin d'entretenir. On trouve sur ces montagnes des schénantes et quantité d'autres plantes et herbes aromatiques. Le 24, nous passâmes la rivière de *Gandova*, qui est fort profonde et fort rapide, ce qui

rend ce passage fort dangereux. Elle n'est pas tout-à-fait si large que la Seine à Paris. Elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses débordemens elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands, qu'il faut dix jours pour la traverser. Comme elle étoit alors fort basse, nous la passâmes sans peine. Elle se décharge dans une autre rivière qu'on appelle *Tekesel*, c'est-à-dire *l'épouvantable;* et ces deux rivières, unies ensemble, vont se jeter dans le Nil. Nous passâmes encore deux grosses rivières le jour suivant; elles étoient bordées de buis d'une grosseur énorme, et hauts comme nos hêtres. Ce jour-là, une de nos bêtes de charge, s'étant écartée de la caravane, fut mordue à la cuisse par un ours. La plaie étoit grande et dangereuse : les gens du pays ne firent que lui appliquer un caustique avec le feu, et l'animal fut guéri.

Nous entrâmes le 26 dans une grande plaine remplie de grenadiers, et nous y passâmes la nuit à la vue de *Girana*, où nous arrivâmes le lendemain. *Girana* est un village situé au haut d'une montagne, d'où l'on découvre le plus beau pays du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture, et qu'on quitte les chameaux pour prendre les chevaux, comme je l'ai déjà dit. Le seigneur de *Girana* nous vint rendre visite, et nous fit apporter des rafraîchissemens. Nous y trouvâmes une escorte de trente hommes que l'empereur d'Éthiopie nous avoit envoyée pour notre sûreté, et pour faire honneur au frère du patriarche qui étoit dans notre caravane; et on nous délivra du soin de notre bagage, selon la coutume de cet empire. Voici la manière dont on en use. Quand l'empereur d'Éthiopie appelle quelqu'un à sa cour, on confie son bagage au seigneur du premier village que l'on trouve sur sa route. Ce seigneur le met entre les mains de ses vassaux, qui sont obligés de le porter jusqu'au village voi-

sin. Ceux-ci le confient aux habitans de ce second village, lesquels le portent jusqu'au premier village qu'ils rencontrent; et ainsi consécutivement jusqu'à la ville capitale : ce qui se fait avec une exactitude et une fidélité merveilleuses. Les pluies, la fatigue du voyage, et surtout la maladie du père de Brevedent, nous obligèrent de demeurer quelques jours à *Girana*. Nous en partîmes le premier jour de juillet; et, après trois heures de marche par des montagnes et par des chemins impraticables, nous vînmes à *Barangoa*, et le lendemain à *Chelga*, grande et belle ville, environnée d'aloès. C'est un lieu d'un grand commerce : il y a tous les jours marché, où les habitans des environs viennent vendre la civette, l'or et toutes sortes de bétail et de vivres. Le roi de *Semar* a dans cette ville, avec l'agrément de l'empereur d'Éthiopie, un douanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de son royaume en Éthiopie, et ces droits se partagent entre ces deux princes. A deux lieues de *Chelga*, du coté du septentrion, on voit un torrent qui tombe d'une montagne très-haute et très-escarpée, et qui fait une cascade naturelle, que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette cascade, étant partagée en différens canaux, arrose toute la campagne et la rend très-fertile.

Nous arrivâmes enfin le 3 de juillet à *Barko*, petite ville fort jolie, située au milieu d'une plaine très-agréable, et à demi-journée de la capitale d'Éthiopie. Nous fûmes obligés de nous arrêter en ce lieu-là, parce que j'y tombai grièvement malade, et que mon cher compagnon, le père de Brevedent, se vit en peu de jours réduit à la dernière extrémité par un violent purgatif de pignons d'Inde, dit *cataputia*, qu'on lui donna fort mal à propos à Tripoli de Syrie. Ce remède lui avoit causé un flux dont il étoit incommodé, et qu'il m'avoit toujours caché par modestie. Je n'eus pas plus tôt appris l'état où il étoit, que je me fis

porter dans sa chambre, quoique je fusse alors très-mal. Mes larmes, plutôt que mes paroles, lui firent connoître que je désespérois de sa guérison, et que son mal étoit sans remède. Dans les derniers momens de sa vie, son cœur se répandit en des sentimens d'amour et de reconnoissance envers Dieu, si ardens et si tendres que je ne les oublierai jamais. C'est dans ces sentimens que ce saint homme mourut dans une terre étrangère, à la vue de la ville capitale d'Éthiopie, comme saint François Xavier, dont il portoit le nom, étoit mort autrefois à la vue de la Chine, lorsqu'il étoit près d'y entrer pour gagner ce vaste empire à Jésus-Christ. Pour rendre justice au père de Brevedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrépide et plus courageux dans les dangers, plus ardent et plus ferme lorsqu'il falloit soutenir les intérêts de la religion, plus modeste et plus religieux dans ses manières et dans toute sa conduite. Il mourut le 9 juillet de l'année 1699, à trois heures du soir. Plusieurs religieux d'Éthiopie, qui furent présens à sa mort, en furent si touchés et si édifiés, que je ne doute pas qu'ils ne conservent toute leur vie un grand respect pour la mémoire d'un si saint missionnaire. Ces religieux vinrent le lendemain en corps, revêtus de leurs habits de cérémonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Après avoir fait les prières pour les morts et les encensemens ordinaires, ils portèrent eux-mêmes le corps dans une église dédiée à la sainte Vierge, en laquelle il fut inhumé.

Ma maladie et la douleur dont j'étois accablé m'arrêtèrent à *Barko* jusqu'au 21 de juillet, que je partis pour *Gondar* où j'arrivai le soir. J'allai descendre au palais, où l'on m'avoit préparé un appartement proche celui d'un des enfans de l'empereur. J'eus l'honneur dès le lendemain de voir ce prince, qui me témoigna mille bontés, et qui me marqua être affligé de la mort de mon compagnon, dont

on lui avoit fait connoître le mérite et la capacité. Après m'être délassé des fatigues d'un si long et si pénible voyage, il me fit l'honneur de me donner une audience publique. Ce fut le 10 d'août, sur les dix heures du matin. On me vint prendre dans ma chambre, et, après m'avoir fait traverser plus de vingt appartemens, j'entrai dans une salle où l'empereur étoit assis sur son trône. C'étoit une espèce de canapé couvert d'un tapis de damas rouge à fleurs d'or. Ce trône, dont les pieds sont d'or massif, étoit placé au fond de la salle dans une alcove couverte d'un dôme tout brillant d'or et d'azur. L'empereur étoit vêtu d'une veste de soie brodée d'or, avec des manches fort longues. L'écharpe dont il étoit ceint étoit brodée de la même manière. Il avoit la tête nue, et ses cheveux tressés avec beaucoup de propreté. Une grande émeraude brilloit au-dessus de son front, et lui donnoit de la majesté. Il étoit seul dans l'alcove dont j'ai parlé, assis sur son canapé, les jambes croisées à la manière des Orientaux. Les grands seigneurs étoient des deux côtés debout et en haie, ayant les mains croisées l'une sur l'autre, et gardant un silence plein de respect. Quand je fus au pied du trône, je fis trois profondes révérences à l'empereur, et lui baisai la main. C'est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes qu'il veut distinguer ; car pour les autres, il ne leur donne ses mains à baiser qu'après s'être prosternées trois fois par terre, et lui avoir baisé les pieds. Je lui présentai la lettre de M. Maillet, consul de France au *Caire;* il se la fit interpréter sur-le-champ, et parut en être content. Il me fit plusieurs questions sur la personne du roi, dont il me parla comme du plus grand et du plus puissant prince de l'Europe, sur l'état de la maison royale, sur la grandeur et les forces de la France. Après avoir répondu à toutes ces questions, je lui fis mes présens, qui consistoient en peintures, en miroirs, cristaux, et en d'autres ouvrages

de verre fort bien travaillés. Ce prince les reçut avec un air plein de bonté; et, comme j'étois encore foible, il me fit asseoir et servir une magnifique collation.

Le lendemain l'empereur se mit dans les remèdes avec un de ses enfans. Ils suivirent exactement l'un et l'autre le régime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux, qu'en peu de temps ils furent parfaitement guéris. Ce succès m'attira de nouvelles grâces, et fit que S. M. me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce prince une grande piété. Quoiqu'il fût encore dans les remèdes, il voulut communier et paroître en public le jour de l'Assomption de la Vierge, à laquelle les Éthiopiens ont une dévotion particulière. Il m'invita à cette cérémonie. Je m'y rendis sur les huit heures; je trouvai environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du palais. L'empereur, revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or, qui traînoit jusqu'à terre, avoit la tête couverte d'une mousseline rayée de filets d'or, qui formoit une espèce de couronne à la manière des anciens, et qui lui laissoit le milieu de la tête nu. Ses souliers étoient à l'indienne, travaillés à fleurs avec des perles. Deux princes du sang, superbement vêtus, l'attendoient à la porte du palais avec un magnifique dais, sous lequel l'empereur marcha précédé de ses trompettes, timbales, fifres, harpes, hautbois et autres instrumens qui faisoient une symphonie assez agréable. Il étoit suivi par les sept premiers ministres de l'empire, qui se tenoient par-dessous le bras, et qui avoient la tête couverte à peu près comme l'empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit la couronne impériale, tête nue, et sembloit l'appuyer avec peine sur son estomac. Cette couronne, fermée et surmontée d'une croix de pierreries, est très-magnifique. Je marchai sur la même ligne que les ministres,

habillé à la turque, et conduit par un officier qui me tenoit par-dessous le bras. Les officiers de la couronne, se tenant de la même manière, suivoient chantant les louanges de l'empereur, et se répondant les uns aux autres. Les mousquetaires, vêtus de vestes de différentes couleurs, serrées en manière de justaucorps, venoient ensuite, et étoient suivis par les archers armés d'arcs et de flèches. Cette marche étoit fermée par les chevaux de main de l'empereur, superbement enharnachés et couverts de magnifiques étoffes d'or qui traînoient jusqu'a terre; et sur lesquelles étoient des peaux de tigres d'une grande beauté.

Le patriarche, revêtu de ses habits pontificaux parsemés de croix d'or, étoit à la porte de la chapelle, accompagné de près de cent religieux vêtus de blanc. Ils étoient rangés en haie, tenant une croix de fer à la main; les uns dans la chapelle, et les autres en dehors. Le patriarche prit l'empereur par la main droite, en entrant dans la chapelle qui s'appelle *tensa Christos*, c'est-à-dire *l'église de la résurrection*, et le conduisit près de l'autel à travers une haie de religieux, qui tenoient chacun un gros flambeau allumé à la main. On porta le dais sur la tête de l'empereur jusqu'à son prie-dieu, qui étoit couvert d'un riche tapis, et à peu près semblable aux prie-dieu des prélats d'Italie. L'empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la communion, que le patriarche lui donna sous les deux espèces. Les cérémonies de la messe sont belles et majestueuses, mais je n'en ai point une idée assez distincte pour les rapporter ici. La cérémonie étant finie, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en entrant, et l'empereur sortit de la chapelle, et retourna au palais dans le même ordre qu'il étoit venu. Le ministre qui portoit la couronne la remit entre les mains du grand trésorier, qui la porta au trésor, accompagné

d'une compagnie de fusiliers. L'empereur, étant entré dans la grande salle du palais, s'assit sur un trône fort élevé, ayant les deux princes ses enfans à ses côtés, et après eux les ministres. Pour moi, je fus placé vis-à-vis de l'empereur. Tout le monde étoit debout dans un profond silence, les mains croisées l'une sur l'autre. Après que l'empereur eut pris de l'hydromel, et quelques écorces d'oranges qu'on lui présenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des grâces à demander entrèrent, et s'avancèrent jusqu'au pied du trône, où un des ministres prenoit leurs placets et les lisoit à haute voix. L'empereur se donnoit aussi quelquefois la peine de les lire lui-même, et y répondoit sur-le-champ.

Ce prince mangea ce jour-là en public et en cérémonie. Il étoit assis sur une espèce de lit, et avoit devant lui une grande table. Il y en avoit plusieurs autres plus basses pour les seigneurs de la cour. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont les viandes qu'on sert. On les met presque toutes en ragoûts; mais on y mêle tant de poivre, et tant d'autres épiceries qui nous sont inconnues, qu'un Européen n'en peut goûter. On sert en vaisselle de porcelaine et plat à plat. Je ne vis point de gibier, et on m'assura qu'on n'en mangeoit point en Éthiopie. Je fus surpris de voir servir du bœuf cru sur la table de l'empereur : on l'assaisonne d'une manière particulière. Après qu'on a coupé par morceaux une pièce de bœuf, on l'arrose du fiel de cet animal, qui est un excellent dissolvant, et on la saupoudre de poivre et d'épiceries. Ce ragoût, qui est, à leur sens, le mets le plus exquis que l'on puisse manger, me paroissoit fort dégoûtant. L'empereur n'y toucha pas, parce que je l'avois averti que rien n'étoit plus contraire à sa santé. On a encore en ce pays-là une autre manière d'assaisonner les viandes crues : on prend dans la panse des bœufs les herbes qui ne sont pas encore digérées, on les mêle avec

la viande, et l'on en fait avec de la moutarde un ragoût appelé *menta*, qui est encore plus dégoûtant que celui dont je viens de parler. L'impératrice vint rendre visite à l'empereur après le repas. Elle étoit toute couverte de pierreries et magnifiquement vêtue : elle a le teint blanc et le port majestueux. Aussitôt qu'elle parut, toute la cour se retira par respect; l'empereur m'arrêta avec le religieux qui me servoit d'interprète. La princesse me consulta sur quelques incommodités dont elle se plaignoit, et me demanda ensuite si les dames de France étoient bien faites, de quelle manière elles s'habilloient, et quelles étoient leurs occupations les plus ordinaires. Le palais est grand et spacieux, et la situation en est charmante. Il est au milieu de la ville, sur une colline qui domine toute la campagne ; il a environ une lieue de circuit ; les murailles sont de pierres de taille, flanquées de tours, sur lesquelles on a élevé de grandes croix de pierres. Il y a quatre chapelles impériales dans l'enceinte du palais ; on les appelle *beit christian*, comme les autres églises de l'empire, c'est-à-dire, *maisons des chrétiens*. Elles sont desservies par cent religieux, qui ont aussi soin d'un collége, où l'on enseigne à lire l'Écriture sainte aux officiers du palais.

Quoique l'étendue de la ville de *Gondar* soit de trois à quatre lieues, elle n'a point l'agrément de nos villes, et elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un étage, et qu'il n'y a point de boutiques ; cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les marchands s'assemblent dans une grande et vaste place pour y traiter de leurs affaires ; ils y exposent en vente leurs marchandises. Le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui lui est propre, où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'*or* et le *sel* sont la monnoie dont on se sert en ce pays-là. L'or n'est point marqué au coin du

prince comme en Europe ; il est en lingots, qu'on coupe, selon qu'on en a besoin, depuis une once jusqu'à une demi-drachme, qui vaut trente sous de notre monnoie ; et afin qu'on ne l'altère pas, il y a partout des orfèvres, qui en jugent à l'épreuve. On se sert de sel de roche pour la petite monnoie. Il est blanc comme la neige, et dur comme la pierre ; on le tire de la montagne *Lafta*, et on le porte dans les magasins de l'empereur, où on le forme en tablettes, qu'on appelle *amouly*, ou en demi-tablettes, qu'on nomme *courman*. Chaque tablette est longue d'un pied, large et épaisse de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt selon le paiement que l'on a à faire, et on se sert de ce sel également pour la monnoie et pour l'usage domestique.

Il y a environ cent églises dans la ville de *Gondar*. Le patriarche, qui est le chef de la religion, et qui demeure dans un beau palais près de l'église patriarcale, dépend du patriarche d'Alexandrie, qui le consacre. Il nomme tous les supérieurs des monastères, et a un pouvoir absolu sur tous les moines, qui sont en grand nombre ; car il n'y a pas d'autres prêtres en Éthiopie, comme il n'y a pas d'autres évêques que le patriarche. L'empereur a de grands égards pour ce chef de la religion. Les prêtres ont un grand pouvoir sur les peuples, mais ils en abusent quelquefois. L'empereur *Ati Basili*, aïeul du prince qui règne aujourd'hui si glorieusement, en fit précipiter sept mille du haut de la montagne de *Balbau*, pour s'être révoltés contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'empire, par ce que me dit un jour le prédécesseur du patriarche d'aujourd'hui, que, dans une seule ordination, il avoit fait dix mille prêtres et six mille diacres. Toute la cérémonie de leur ordination consiste en ce que le patriarche assis récite le commencement de l'Évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres, et leur donne sa béné-

diction avec une croix de fer de sept à huit livres qu'il tient à la main. Pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction sans réciter l'Évangile.

Le prédécesseur du patriarche d'aujourd'hui, qui avoit été gouverneur de l'empereur, mourut lorsque j'étois à *Gondar*. Quoiqu'il eût été déposé pour ses mœurs peu édifiantes, le prince, plein de reconnoissance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toujours conservé pour lui une affection particulière. Il tomba malade à *Tenket*, maison de campagne qui lui appartenoit. L'empereur m'ordonna de l'aller voir, et me pria de lui conserver un homme qu'il aimoit. Je demeurai deux jours auprès de lui pour examiner sa maladie; je vis qu'il étoit hors d'état de pouvoir guérir; ce qui m'empêcha de lui donner aucun remède, pour ne me pas décrier auprès d'une nation ignorante, qui m'auroit peut-être attribué sa mort, laquelle arriva deux jours après. L'empereur parut inconsolable de cette mort; il en prit le deuil qu'il porta pendant six semaines, et le pleura les deux premières semaines deux fois chaque jour. L'habit violet est, comme en France, l'habit de deuil des empereurs d'Éthiopie.

L'horreur que les Éthiopiens ont pour les mahométans et pour les Européens, est presque égale. En voici l'occasion. Les mahométans, s'étant rendus puissans en Éthiopie au commencement du seizième siècle, s'emparèrent du gouvernement. Les Abyssins, ne pouvant souffrir un joug aussi dur et aussi odieux que celui des mahométans, appelèrent à leur secours les Portugais, qui étoient alors fameux dans les Indes, où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux conquérans furent bien aises de trouver une entrée libre en Éthiopie. Ils marchèrent contre les mahométans, les combattirent, les défirent entièrement, et rétablirent la famille impériale sur le trône. Un service si important rendit les Portugais considérables à la cour

d'Éthiopie. Plusieurs d'entre eux s'y établirent, et y possédèrent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent, et ils gardèrent si peu de mesure, qu'ils donnèrent de la jalousie aux Éthiopiens, qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur état, et le soumettre à la couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais; on courut aux armes de toutes parts, et on en fit un terrible carnage dans le temps même qu'ils se croyoient les mieux affermis dans cet empire. Ceux qui échappèrent à ce premier mouvement, eurent permission de se retirer. Il sortit d'Éthiopie sept mille familles portugaises, qui se répandirent dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes dans le pays, et c'est de ces familles que sont venus les Abyssins blancs qu'on y voit encore, et dont on prétend que descend l'impératrice qui règne aujourd'hui, et dont je vous ai parlé. On souffre les mahométans à *Gondar*, mais dans le bas de la ville et dans un quartier séparé. On les appelle *gebertis*, c'est-à-dire, *esclaves*. Les Éthiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux ; ils ne voudroient pas même manger de la viande tuée par un mahométan, ni boire dans une tasse dont il se seroit servi, à moins qu'un religieux ne l'eût bénie en faisant le signe de la croix, en récitant des prières, et en soufflant trois fois sur cette tasse comme pour en chasser le malin esprit. Quand un Éthiopien rencontre un mahométan dans les rues, il le salue de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'empire d'Éthiopie comprend une vaste étendue de pays. Il est composé de plusieurs royaumes. Celui de *Tigré*, dont le vice-roi s'appelle *gaurekos*, a vingt-quatre principautés dans sa dépendance. Ce sont autant de petits gouvernemens. Le royaume d'*Agau* est une des nouvelles conquêtes de l'empereur. C'étoit auparavant une répu-

blique, qui avoit ses lois et son gouvernement particulier. L'empereur d'Éthiopie a toujours deux armées sur pied; l'une sur les frontières du royaume de *Nerea*, et l'autre sur celles du royaume de *Goyame*, où sont les plus riches mines d'or. On porte à *Gondar* tout ce qu'on tire de ces mines; on le purifie, et on le met en lingots qu'on porte dans le trésor impérial, d'où il ne sort que pour le paiement des troupes et pour les dépenses de la cour. La grande puissance de l'empereur vient de ce qu'il est le maître absolu de tous les biens de ses sujets. Il les ôte et les donne comme bon lui semble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ses biens-immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfans ou à ses héritiers. Il dispose de l'autre tiers en faveur d'un autre, qui devient par là son feudataire, et qui est obligé de le servir à la guerre à ses dépens, et de lui fournir des soldats à proportion des biens qu'il lui donne; ce qui fait que ce prince, qui a un nombre presque infini de ces feudataires, peut mettre de puissantes armées sur pied en peu de temps et à peu de frais. Dans toutes les provinces, il y a des contrôles où l'on tient un registre exact de tous les biens qui reviennent au domaine impérial par la mort du possesseur, et qui sont donnés ensuite à des feudataires. Voici la manière dont l'empereur les met en possession de ces biens Il envoie à celui qu'il a choisi pour être son feudataire, un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or : *Jésus, empereur d'Éthiopie de la tribu de Juda, lequel a toujours vaincu ses ennemis*. L'officier qui porte cet ordre de l'empereur, attache lui-même en cérémonie ce bandeau au front du nouveau feudataire, et va ensuite, accompagné de trompettes, de timbales et d'autres instrumens, et de quelques cavaliers, le mettre en possession des biens dont le prince vient de le gratifier.

Les pluies durent six mois en Éthiopie; elles com-

mencent au mois d'avril, et ne cessent qu'à la fin de septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours sont sereins et beaux; mais, dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se lève; ce qui est accompagné ordinairement de tonnerre et d'éclairs. On a cherché longtemps la cause du débordement du Nil, qui se fait tous les ans si régulièrement en Égypte. On l'a attribué mal à propos à la fonte des neiges; car je ne crois pas qu'on en ait jamais vu en Éthiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cause que ces pluies, qui sont si abondantes qu'il semble que ce soit un déluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enflent alors extraordinairement, et entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les paysans le ramassent avec un grand soin. Il n'y a guère de pays plus peuplé ni plus fertile que l'Éthiopie. Toutes les campagnes et les montagnes mêmes, qui sont en grand nombre, sont cultivées. On voit des plaines entières couvertes de cardamome et de gingembre, qui a une odeur très-agréable. La plante en est quatre fois plus grande que ne l'est celle des Indes. La multitude des grandes rivières qui arrosent l'Éthiopie, et qui sont toujours bordées de lis, de jonquilles, de tulipes, et d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas vues en Europe, rendent ce pays délicieux; les forêts sont remplies d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers, et de plusieurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuse. On y trouve un arbre qui porte une espèce de roses beaucoup plus odoriférantes que les nôtres. J'ai vu en ce pays-là un animal extraordinaire : il n'est guère plus gros qu'un de nos chats; il a le visage d'un homme et une barbe blanche. Sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, et on m'a assuré qu'il y naît et qu'il y meurt. Il est si sauvage, qu'on ne peut l'apprivoiser.

Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, quelque soin qu'on se donne, il dépérit et meurt de mélancolie. On en tira un en ma présence, qui s'attacha à une branche d'arbre, en s'entrelaçant les jambes l'une dans l'autre, et qui mourut quelques jours après.

Aussitôt que les pluies ont cessé, l'empereur a coutume de se mettre en campagne. Il fait la guerre aux rois de *Galla* et de *Changalla*, qui sont ses plus puissans ennemis. Ces princes, qui étoient autrefois tributaires de l'empire d'Éthiopie, se servirent de la foiblesse des règnes précédens, pour secouer le joug et pour vivre dans l'indépendance. L'empereur qui règne aujourd'hui les a sommés de rentrer dans leurs premiers engagemens, et, sur le refus qu'ils en ont fait, il leur a déclaré la guerre. Il les a vaincus en plusieurs combats; ce qui a tellement intimidé ces peuples, que dès que l'armée éthiopienne paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, où ils vendent chèrement leur vie, quand on va les y attaquer. Cette guerre étoit au commencement très-meurtrière, et un grand nombre de braves gens y périssoient tous les jours, parce que les soldats empoisonnoient leurs armes avec le suc d'un fruit qui est à peu près semblable à nos groseilles rouges; ainsi dès qu'on avoit le malheur d'être blessé, on perdoit la vie sans ressource. Les Éthiopiens, désolés des pertes qu'ils faisoient, ont trouvé dans ces derniers temps un moyen sûr d'arrêter l'effet d'un poison si violent. Ils font un cataplasme avec leur urine qu'ils délaient dans le sable. Ce cataplasme, appliqué sur la plaie, en tire le venin avec tant de succès, que le malade se trouve guéri en peu de temps. L'empereur, avant que de se mettre en campagne, fait publier le jour de son départ, et dresser ses tentes dans une plaine, à la vue de la ville de *Gondar*. Elles sont toutes magnifiques. Celle où loge l'empereur est de velours

rouge, brodé d'or. Trois jours après, ce prince fait porter par toute la ville ses deux grandes timbales d'argent, monte à cheval, et se rend à *Arringon*, où est le rendez-vous de toute l'armée. L'empereur emploie trois jours à en faire la revue, après laquelle on entre en action, ce qui ne dure qu'environ trois mois. Les armées sont si nombreuses, qu'on m'a assuré que celle que l'empereur commandoit en l'année 1699, étoit de quatre à cinq cent mille hommes.

Le palais d'*Arringon* n'est pas moins magnifique que celui de *Gondar*, qui demeure presque désert en l'absence du prince. On y laisse quatre à cinq mille hommes pour y garder la couronne. Cette garnison est commandée par un des principaux ministres, qui ne doit jamais sortir du palais. Mon peu de santé m'empêcha de suivre l'empereur à l'armée. Il en revint quelques jours avant les fêtes de Noël, qu'il célébra dans sa capitale dix jours plus tard que nous, parce que les Éthiopiens, aussi bien que les chrétiens d'Orient, n'ont pas réformé leur calendrier. L'Épiphanie est en Éthiopie une des fêtes les plus solennelles; on l'appelle *Gottas*, c'est-à-dire, le jour qu'on se lave, parce qu'on se baigne ce jour-là en mémoire du baptême de notre Seigneur Jésus-Christ. L'empereur va avec toute la cour à *Kaa*, qui est un palais près de *Gondar*, où il y a un magnifique bassin d'eau, qui sert à cette pieuse cérémonie. Aux fêtes solennelles, qui sont en assez grand nombre en Éthiopie, l'empereur fait distribuer un bœuf à chacun de ses officiers; ce qui va quelquefois jusqu'à deux mille bœufs.

On a été long-temps en Europe dans l'erreur sur la couleur et le visage des Éthiopiens; cela vient de ce qu'on les a confondus avec les noirs de la Nubie, leurs voisins. La couleur naturelle des Éthiopiens est brune et olivâtre. Ils ont la taille haute et majestueuse, les traits du visage

bien marqués, les yeux beaux et bien fendus, le nez bien pris, les lèvres petites, et les dents blanches; au lieu que les habitans du royaume de *Sennar,* ou de la Nubie, ont le nez écrasé, les lèvres grosses et épaisses, et le visage fort noir. L'habit des personnes de qualité est une veste de soie, ou d'une fine toile de coton avec une espèce d'écharpe. Les bourgeois sont habillés de la même manière, avec cette différence qu'ils ne portent point de soie, et que la toile de coton dont ils se servent est plus grossière. Pour le peuple, il n'a qu'un caleçon de coton et une écharpe, qui lui couvre la moitié du corps. La manière de se saluer en Éthiopie est fort particulière : on se prend la main droite les uns aux autres, et on se la porte mutuellement à la bouche ; on prend aussi l'écharpe de celui qu'on salue, et on se l'attache autour du corps ; ce qui fait que ceux qui ne portent point de vestes, sont demi-nus quand on les salue.

L'empereur se nomme *Jésus.* Quoiqu'il ne soit âgé que de quarante-un ans, sa famille est déjà très-nombreuse. Il a huit princes et trois princesses. L'empereur a de grandes qualités, un esprit vif et pénétrant, une humeur douce et affable, et la taille d'un héros. C'est l'homme le mieux fait que j'aie vu en Éthiopie. Il aime les sciences et les beaux-arts; mais sa passion est pour la guerre. Il est brave et intrépide dans les combats, et toujours à la tête de ses troupes. Son amour pour la justice est extraordinaire ; il la fait rendre à ses sujets avec une grande exactitude ; mais comme il n'aime pas le sang, ce n'est qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel. De si grandes qualités le font également craindre et aimer de ses sujets, qui le respectent jusqu'à l'adoration. Je lui ai ouï dire qu'il n'est pas permis à un chrétien de répandre le sang d'un autre chrétien sans de grandes raisons. De là vient qu'il veut qu'on fasse d'exactes et amples informations avant que de con-

damner un criminel à la mort. Le supplice des coupables est d'être pendus ou d'avoir la tête coupée. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens, avec défense à qui que ce soit, sous des peines très-rigoureuses, de les assister, et même de leur donner à boire ou à manger; ce qui fait errer ces misérables comme des bêtes féroces. Comme l'empereur est humain, il ne se rend pas difficile à faire grâce à ces malheureux. Il est surprenant que, les Éthiopiens étant naturellement aussi vifs et aussi prompts qu'ils le sont, on n'entende presque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la religion, je suis persuadé que la justice exacte que l'on rend en cet empire, et la grande police qu'on y garde, contribuent beaucoup à l'innocence et à l'intégrité des mœurs.

J'avois porté en Éthiopie une caisse de remèdes chimiques; c'étoit un travail de six à sept ans. L'empereur s'informa exactement de quelle manière on préparoit ces remèdes, et comment on s'en servoit; quels en étoient les effets; pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le savoir, il le fit mettre par écrit; mais ce que j'admirai davantage, c'est qu'il goûtoit extrêmement les raisons physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espèce de bezoard, dont je me suis toujours servi avec un succès extraordinaire pour guérir toutes les fièvres intermittentes, comme l'empereur et deux des princes ses enfans l'éprouvèrent. Il voulut voir aussi de quelle manière on tiroit les essences. Dans cette vue, il m'envoya à *Tzemba*, monastère situé sur la rivière de *Reb*, à demi-lieue de *Gondar*. L'abbé, que l'empereur honore pour sa vertu et pour sa probité, me reçut avec beaucoup d'honnêteté. C'est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, et un des plus savans de l'empire. J'y dressai mes fourneaux, et je préparai tout ce qui étoit nécessaire. L'em-

pereur s'y rendit *incognito*. Je fis plusieurs expériences en sa présence, et lui communiquai plusieurs secrets, dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé ici d'avertir ceux qui voudront porter des remèdes en Éthiopie, de ne prendre que des remèdes chimiques, parce que les électuaires et les sirops se corrompent aisément sous la ligne, au lieu que les essences et les esprits se transportent aisément sans se gâter, et se conservent malgré la chaleur.

Comme je demeurai trois semaines avec l'empereur à *Tzemba*, ce prince curieux me parla souvent de religion, et me marqua avoir un grand désir de s'instruire de notre croyance, et de savoir en quoi nous différions de la religion des *Coptes*, qui est celle qu'on suit en Éthiopie. Je tâchai de le satisfaire autant qu'il me fut possible; mais je lui avouai que, n'ayant pas étudié les matières les plus subtiles de la théologie, je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe, soit dans les mathématiques, soit dans la théologie. L'empereur jeta alors un profond soupir, et me dit d'un air touchant : *J'ai donc beaucoup perdu.* Je vous avoue que j'eus dans ce moment le cœur pénétré d'une douleur très-vive de voir que la mort m'avoit enlevé le P. de Brevedent, mon cher compagnon; car ce père, qui étoit insinuant et habile, se seroit avantageusement servi d'une occasion si favorable pour convertir ce grand prince, et pour l'instruire à fond de la croyance de l'Église catholique. Un jour que nous étions seuls, l'abbé du monastère, mon interprète et moi, l'empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentimens sur la personne de Jésus-Christ. Je lui répondis que nous ne croyons pas que la nature humaine fût perdue et absorbée en Jésus-Christ dans la nature divine, comme une goutte de vin est perdue et absorbée dans la mer, ainsi que l'enseignent les *Coptes* et les Éthiopiens,

comme l'empereur me l'avoua ; mais que nous croyons que le Verbe, qui est la seconde personne de la très-sainte Trinité, s'étoit fait véritablement homme ; en sorte que cet homme-Dieu, que nous appelons Jésus-Christ, avoit deux natures : la nature divine en qualité de Verbe et de seconde personne de la très-sainte Trinité, et la nature humaine dans laquelle il a paru vrai homme, a véritablement souffert en son corps, et a enduré librement et volontairement la mort pour le salut de tous les hommes. Après que j'eus parlé, l'empereur se tourna vers l'abbé, et, autant que j'en pus juger, s'entretint avec lui sur ce que je venois de dire. Ils ne me parurent point surpris, et je ne crois pas qu'ils soient fort éloignés des sentimens de l'Église catholique sur ce point. Depuis cette conférence, l'abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant.

Pendant le séjour que l'empereur fit à *Tzemba*, un de ses divertissemens les plus ordinaires étoit de voir ses pages monter à cheval, et faire le manége, à quoi cette jeunesse est fort adroite.

Il n'y a, de *Tzemba* aux sources du Nil, qu'environ soixante lieues de France. J'avois dessein de voir ces fameuses sources, dont on a tant parlé en Europe, et l'empereur avoit eu la bonté de me donner une compagnie de cavalerie pour m'y accompagner et pour me servir d'escorte ; mais je ne pus profiter d'une occasion si favorable, m'étant trouvé alors très-incommodé d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis long-temps. Je priai *Mourat*, un des premiers ministres de l'empereur et oncle de l'ambassadeur dont j'ai déjà parlé, de m'en instruire. *Mourat* est un vénérable vieillard âgé de cent quatre ans, qui a été employé pendant plus de soixante ans dans des négociations très-importantes auprès du Mogol et dans toutes les cours des Indes. L'empereur a tant de considération pour lui, qu'il l'appelle ordinairement *baba Mou-*

rat, c'est-à-dire *père Mourat*. Voici ce que ce ministre, qui a été souvent aux sources du Nil, et qui les a examinées avec soin, m'en a rapporté. Il y a dans le royaume de *Goiame* une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux grosses sources d'eau, l'une à l'orient, et l'autre à l'occident. Ces deux sources forment deux ruisseaux, qui se précipitent avec une grande impétuosité vers le milieu de la montagne dans une terre spongieuse et tremblante, qui est couverte de cannes et de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieues de là, où, se réunissant, elles forment le fleuve du Nil, qui se grossit en peu de temps par les eaux de plusieurs autres rivières qu'il reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mêler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *bahal Dembea*, c'est-à-dire la *mer de Dembea*. Le pays qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous côtés que de grosses bourgades, et de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'environ cent lieues, et sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce et agréable, et beaucoup plus légère que celle du Nil.

Il y a vers le milieu de ce lac une île où l'empereur a un palais qui ne le cède en rien à celui de *Gondar* pour la beauté et la magnificence des bâtimens, quoiqu'il ne soit pas si grand. L'empereur y fit un voyage, et j'eus l'honneur de l'y accompagner; il passa seul dans un petit bateau conduit par trois rameurs; nous le suivîmes, le neveu du ministre, *Mourat* et moi, dans un autre. Ces bateaux, où il ne peut au plus tenir que six personnes, sont composés de nattes de jonc jointes ensemble fort proprement, mais sans être goudronnées. Quoique les joncs de ces nattes soient fort serrés les uns contre les autres, je ne comprends pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau. Un des trois jours que nous fûmes en ce lieu-là, on vint avertir l'empereur qu'il paroissoit sur

le lac quatre *hippopotames* ou chevaux de rivière. Nous eûmes le plaisir de les voir pendant demi-heure. Ils poussoient l'eau devant eux et s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux étoit blanche, et celle des deux autres, rouge. Leur tête ressembloit à celle des chevaux, mais leurs oreilles étoient plus courtes. Je ne pus bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant vu que confusément. Ces *hippopotames* sont des amphibies, qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, où ils enlèvent souvent les chèvres et les moutons, dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée : on en fait des boucliers qui sont à l'épreuve du mousquet et de la lance. Les Éthiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture. Voici la manière dont on les prend. Lorsqu'on en aperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, et on lui coupe les jambes. Ne pouvant plus nager, il vient au bord du rivage où il achève de perdre son sang. L'empereur commanda de tirer le canon sur ces *hippopotames;* mais comme on ne fut pas assez prompt à le tirer, ces animaux se replongèrent dans l'eau et disparurent.

De l'île de Saint-Claude, l'empereur alla à *Arringon*, place de guerre dont j'ai parlé, et moi je pris la route d'*Emfras*, qui est à une journée de *Gondar*. La ville d'*Emfras* n'est pas si grande que *Gondar*, mais elle est plus agréable et dans une plus belle situation ; les maisons mêmes y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes et couvertes de fleurs et de fruits, et entremêlées d'arbres plantés à une distance égale. C'est l'idée qu'on doit se former de la plupart des villes d'Éthiopie. Le palais de l'empereur est situé sur une éminence, qui commande toute la ville. *Emfras* est fameuse par le commerce des esclaves et de la *civette*. On y élève une quantité si prodigieuse de

ces animaux, qu'il y a des marchands qui en ont jusqu'à trois cents. La civette est une espèce de chat : on a peine à la nourrir ; on lui donne trois fois la semaine du bœuf cru, et les autres jours une espèce de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonnes odeurs, et, une fois la semaine, on râcle proprement une matière onctueuse, qui sort de son corps avec la sueur. C'est cet excrément qu'on appelle *civette*, du nom de l'animal même. On renferme cette matière avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées.

J'arrivai à *Emfras* dans le temps des vendanges, qu'on ne fait pas en automne comme en Europe, mais au mois de février. J'y vis des grappes de raisin qui pesoient plus de huit livres, et dont les grains étoient gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blancs, quoique de très-bon goût, n'y sont pas estimés; j'en demandai la raison, et je conjecturai, par la manière dont on me répondit, que c'étoit parce qu'ils étoient de la couleur des Portugais. Les religieux d'Éthiopie inspirent au peuple une si grande aversion contre les Européens, qui sont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriser et même haïr tout ce qui est blanc. *Emfras* est la seule ville d'Éthiopie où les mahométans fassent un exercice public de leur religion, et où leurs maisons soient mêlées avec celles des chrétiens.

Les Éthiopiens n'ont qu'une femme, mais ils souhaiteroient fort qu'il leur fût permis d'en avoir plusieurs, et de trouver dans l'Évangile quelque chose qui pût autoriser ce sentiment. Dans le temps que j'étois à *Tzemba* avec l'empereur, il me demanda ce que j'en pensois. Je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme ni agréable à Dieu, puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam, et que c'étoit ce que notre Seigneur vouloit marquer, quand il dit aux Juifs que Moïse ne leur avoit

permis d'avoir plusieurs femmes qu'à cause de la dureté de leur cœur, mais que cela n'avoit pas été ainsi dès le commencement. Les religieux d'Éthiopie sont fort sévères à l'égard de ceux qui entretiennent plusieurs femmes; mais les juges laïques ont beaucoup plus d'indulgence.

Les Éthiopiens font profession du christianisme; ils reçoivent l'Écriture et les sacremens; ils croient la transubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de notre Seigneur Jésus-Christ; ils invoquent les saints comme nous; ils communient sous les deux espèces, et consacrent avec le pain levé comme les Grecs; ils observent quatre carêmes comme les Orientaux : le grand carême qui dure cinquante jours; celui de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui dure quelquefois quarante jours, et quelquefois moins, selon que la fête de Pâques est plus ou moins avancée; celui de l'Assomption de Notre-Dame, qui est de quinze jours, et celui de l'Avent qui dure trois semaines. Dans tous ces carêmes, on ne se sert ni d'œufs, ni de beurre, ni de fromage, et on ne mange qu'après le soleil couché; mais on peut boire et manger jusqu'à minuit. Comme il n'y a point d'oliviers en Éthiopie, ils sont obligés de se servir d'une huile qu'ils tirent d'une graine du pays, et qui est assez agréable au goût. Ils jeûnent encore avec la même rigueur tous les mercredis et vendredis de l'année. La prière précède toujours le repas. Une heure avant le coucher du soleil, les paysans quittent le travail pour aller à la prière, ne voulant pas manger qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir. On ne dispense personne du jeûne. Les vieillards et les jeunes gens, même les malades, y sont également obligés. On fait ordinairement communier les enfans à dix ans, et dès qu'ils ont communié, on les oblige de jeûner. La déclaration de leurs péchés est fort imparfaite : voici la manière dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du prêtre, qui est assis, et là ils s'accusent en général d'être

de grands pécheurs et d'avoir mérité l'enfer, sans jamais entrer en aucune circonstance des péchés qu'ils ont commis. Après cette déclaration, le prêtre, tenant de la main gauche le livre des Évangiles, et une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les mains du pénitent en récitant quelques prières; il lit ensuite l'Évangile, fait plusieurs signes de croix sur lui, lui impose une pénitence et le renvoie.

Les Éthiopiens ont beaucoup plus de modestie et de respect dans les églises qu'on n'en a ordinairement en Europe. Il n'y entrent que pieds nus; c'est pour cela que le pavé de leurs églises est couvert de tapis; on n'y entend ni parler ni moucher, et on n'y tourne jamais la tête. Quand on va à l'église, il faut toujours avoir du linge blanc; autrement, on en refuseroit l'entrée à ceux qui se présenteroient. Quand on donne la communion, tout le monde se retire, et il ne reste dans l'Église que les prêtres et les communians. Je ne sais s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mystères. Leurs églises sont très-propres; on y voit des tableaux et des peintures, mais jamais de statues ni d'images en bosse. L'empereur ne laissa pas d'accepter des crucifix en relief, que j'eus l'honneur de lui présenter avec quelques miniatures. Il les baisa avec respect, et les fit mettre dans son cabinet. Les miniatures étoient des images des saints, dont il fit écrire le nom au bas en éthiopien. C'est dans cette occasion que ce prince me dit que nous étions tous de la même religion, et que nous ne différions que par le rit. Ils font des encensemens presque continuels pendant leurs messes et pendant l'office; quoiqu'ils n'aient pas des livres notés, leur chant est juste et agréable; ils y mêlent le son des instrumens. Les religieux se lèvent deux fois la nuit pour chanter des psaumes. Hors de l'église, leur habit est à peu près semblable

à celui des séculiers ; ils n'en sont distingués que par une calotte jaune ou violette, qu'ils portent sur la tête. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres ; on les respecte beaucoup en Éthiopie.

Les Éthiopiens ont retenu des juifs la circoncision. On circoncit l'enfant le septième jour après sa naissance, et on le baptise ensuite, pourvu qu'il ne soit pas en danger de mort ; car alors on ne différeroit pas le baptême. La circoncision ne passe pas parmi eux pour un sacrement, mais pour une pure cérémonie qu'on pratique à l'imitation de Jésus-Christ, qui a bien voulu être circoncis. On m'a assuré que les papes avoient toléré cet usage de la circoncision en Éthiopie, en leur déclarant qu'on ne devoit pas croire que la circoncision fût nécessaire au salut. Je pourrois ajouter ici plusieurs autres choses très-curieuses, qui regardent l'Éthiopie ; mais comme je n'en suis pas parfaitement instruit, et que je ne veux rien avancer que ce que j'ai vu moi-même, ou que j'ai appris de témoins irréprochables, je me bornerai aux remarques que j'ai faites.

Comme je voyois que ma santé s'affoiblissoit tous les jours par de continuelles rechutes, je pris la résolution de revenir en France, et de demander mon congé à l'empereur, qui, plein de bonté, m'accorda, quoique avec peine, la grâce que je lui demandois avec tant d'instance ; mais il ne le fit qu'à condition que dès que je serois rétabli, je retournerois en Éthiopie. L'estime qu'il avoit conçue pour le roi, sur ce que je lui en avois dit, et sur ce qu'il en avoit appris d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un prince dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, et à lui envoyer un ambassadeur avec des lettres et des présens. Il jeta d'abord les yeux sur un abbé appelé *Abona Gregorios*, et, dans cette vue, il m'ordonna de lui apprendre la langue latine. Comme ce religieux avoit beaucoup d'esprit, et qu'il parloit et écrivoit par-

faitement en arabe, il fit en peu de temps un progrès très-considérable dans cette langue ; mais parce qu'en Éthiopie on se sert plus volontiers, pour les ambassades, des étrangers que des gens du pays, il ne fut pas difficile au ministre *Mourat* de faire nommer son neveu pour l'ambassade de France. L'empereur le déclara publiquement, et lui fit préparer ses présens, qui consistoient en éléphans, en chevaux, en jeunes enfans éthiopiens et autres présens. Étant à l'audience de l'empereur, avant qu'il se fût déterminé sur le choix d'un ambassadeur, il fit venir les princes ses enfans, et, s'adressant à un des plus jeunes, âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui étoit le plus beau pays du monde. Ce jeune prince lui répondit, avec beaucoup d'esprit, que ce seroit pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui ; mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joie. L'empereur, m'adressant ensuite la parole, me demanda de quelle manière on traiteroit son fils à la cour de France, s'il prenoit la résolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que mérite le plus grand et le plus puissant prince d'Afrique. *Il est encore trop jeune*, me répartit l'empereur, *et le voyage est trop long et trop difficile ; mais quand il sera plus fort et plus avancé en âge, il pourra l'entreprendre.* Mon départ étant arrêté, l'empereur me donna une audience de congé avec les cérémonies ordinaires. Lorsque je fus en sa présence, le grand trésorier apporta un bracelet d'or, que l'empereur eut la bonté de me mettre au bras, au son des timbales et des trompettes. Cet honneur répond en Éthiopie à celui que font les princes d'Europe quand ils donnent leurs ordres. Ensuite il me donna le manteau de cérémonie ; et comme c'étoit le temps du repas, il me fit l'honneur de me retenir et de me faire manger à une table auprès de la sienne, mais qui n'étoit pas si haute.

Après dîner je pris congé de l'empereur, qui ordonna au grand trésorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

Mon départ fut fixé au second jour de mai de l'année 1700. On me donna un officier avec une escorte de cent cavaliers pour me conduire jusqu'aux confins de l'empire, et un interprète qui savoit les langues des provinces par où nous devions passer ; car chaque province a sa langue particulière. Plusieurs marchands qui alloient à *Messua* se joignirent à moi, et furent bien aises de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'ambassadeur *Mourat* me pressât de partir de peur des pluies qui commençoient déjà à tomber toutes les nuits, il ne put se mettre sitôt en chemin, parce que l'empereur l'arrêta. Nous nous donnâmes rendez-vous à *Duvarna*. Les principaux seigneurs de la cour me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieues. Nous prîmes notre route par la ville d'*Emfras*, dont j'ai déjà parlé. L'officier qui nous conduisoit arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit descendre chez le gouverneur, ou chez le chef du village, et lui montroit les ordres de la cour, qui sont écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau est renfermé dans de petites courges qu'il porte attachées à son cou avec des cordons de soie. Sitôt qu'il est arrivé, les principaux de la ville ou du lieu s'assemblent devant la porte du gouverneur, où en leur présence il détache sa courge, la rompt, et en tire le petit rouleau de parchemin qui s'appelle en langue du pays *ati heses*, c'est-à-dire, *commandement de l'empereur;* il le remet avec beaucoup de respect au gouverneur, en lui disant que s'il ne l'exécute, il y va de sa tête; lorsqu'un ordre est sous peine de la vie, il est écrit en lettres rouges. Le gouverneur, pour marquer son respect et son obéissance, le prend et le met sur sa tête ;

il donne ensuite ses ordres pour défrayer dans tous les lieux de son gouvernement l'officier et toute sa compagnie. Nous employâmes un jour à aller de *Gondar* à *Emfras*, parce qu'il nous fallut traverser une haute montagne par des chemins très-difficiles. Il y a sur cette montagne un grand monastère avec une église dédiée à sainte Anne. Ce lieu est fameux, et on y vient de fort loin en pélerinage. On voit dans ce monastère une fontaine d'une eau très-claire et très-fraîche; les pélerins en boivent par dévotion; ils prétendent qu'elle fait plusieurs guérisons miraculeuses, par l'intercession de sainte Anne, à laquelle les Éthiopiens ont beaucoup de dévotion.

Nous arrivâmes à *Emfras* le 3 de mai, et nous logeâmes dans une belle maison qui appartient au vieux *Mourat*. On m'y régala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe et d'une espèce de violon, qui approche fort des nôtres. J'assistai aussi à une espèce de spectacle; les acteurs chantent des vers en l'honneur de celui qu'ils veulent divertir, et font mille tours de souplesse. Les uns dansent des ballets au son de petites timbales, et comme ils sont lestes et légers, ils ont en dansant des postures fort extravagantes. Les autres, ayant un sabre nu dans une main, et tenant un bouclier dans l'autre, représentent des combats en dansant, et font des sauts si surprenans, qu'on ne le pourroit croire si on ne les avoit pas vus. Un de ces sauteurs m'apporta une bague, et me dit de la cacher ou de la faire cacher par quelqu'un, et qu'il sauroit bientôt me dire où elle seroit. Je la pris, et je la cachai si bien, que je crus qu'il lui seroit impossible de deviner où je l'avois mise. Un moment après je fus fort surpris que cet homme s'approchât de moi en dansant toujours en cadence, et me dît doucement à l'oreille qu'il avoit la bague, et que je ne l'avois pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main et un

verre plein d'hydromel de l'autre, et sautent prodigieusement haut, sans qu'ils en répandent une goutte.

D'*Emfras* nous allâmes coucher à *Coga*. C'étoit autrefois la demeure des empereurs d'Éthiopie. La ville est petite, mais la situation en est charmante, et les dehors en sont très-agréables. J'allai loger chez le gouverneur de la province, qui me fit beaucoup d'honneurs aussi bien que tous les autres gouverneurs et chefs des villages chez qui je logeai dans toute la route. On commença à *Coga* à confier nos bagages aux seigneurs des villages, qui nous les firent porter jusqu'à la frontière, de la manière dont je l'ai déjà expliqué. Je n'ai pas marqué exactement les lieux par où nous avons passé; la grande foiblesse où j'étois alors ne me permettoit pas d'écrire comme je l'aurois souhaité. Nous employâmes sept à huit jours à traverser la province d'*Ogara*, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certain temps de l'année; je n'oserois l'assurer. De la province d'*Ogara*, nous entrâmes dans celle de *Siry*, où l'on commence à parler la langue de *Tigra*. Avant que d'arriver à *Siry*, capitale de cette province, nous passâmes la rivière de *Tekesel*, c'est-à-dire, *l'épouvantable;* c'est le nom qu'on lui donne à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine ne l'est à Paris; on la passe en bateau, car il n'y a point de pont. Cette province est le plus beau et le plus fertile pays que j'aie vu en Éthiopie. Il y a de très-belles plaines arrosées de fontaines et remplies de grandes forêts d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers. Ces arbres sont si communs en Éthiopie, qu'ils y viennent en plein sol sans soin et sans culture; les prairies et les campagnes sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lis, de rosiers chargés de roses blanches et rouges, et de mille autres sortes de fleurs que nous

ne connoissons pas, et qui embaument l'air d'une manière plus forte et plus délicieuse que ces beaux lieux qu'on voit en Provence. L'officier qui nous conduisoit a dans cette province un fort beau château, où il me régala pendant huit jours.

De la province de *Siry*, nous passâmes dans celle d'*Adoua*, dont la capitale porte le même nom. Le gouverneur de cette province est un des sept premiers ministres de l'empire. L'empereur a donné en mariage une de ses filles au fils de ce gouverneur, qui a dans sa dépendance vingt-quatre petits gouvernemens ou principautés. C'est dans cette province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Éthiopie, et d'où on tire ceux des écuries de l'empereur; c'étoit aussi dans cette province que l'ambassadeur avoit ordre de prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux, qui sont pleins de feu et qui sont aussi gros que les chevaux arabes, ont toujours la tête haute. Ils n'ont point de fers, parce qu'on ne sait en Éthiopie ce que c'est que de ferrer les chevaux, ni les autres bêtes de charge.

De *Saravi* nous arrivâmes enfin à *Duvarna*, capitale du royaume de *Tigra*. Il y a deux gouverneurs dans cette province; je n'en sais pas la raison, ni quels sont leurs départemens. On les appelle *barnagas*, c'est-à-dire, *rois de la mer*, apparemment parce qu'ils sont voisins de la mer Rouge. *Duvarna* est divisé en deux villes, la haute et la basse; les mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient en Éthiopie, par la mer Rouge, passe par *Duvarna*. Cette ville, qui a environ deux lieues de circuit, est comme le bureau et le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties de pierres carrées; elles ont des terrasses au lieu de toits. La rivière de *Moraba*, qui passe au pied de cette ville, se jette dans le *Tekesel*; elle est un peu large, mais fort rapide, et

on ne la peut passer sans danger. Nous employâmes deux mois et demi à nous rendre de *Gondar* en cette ville, où je devois attendre *Mourat.*

Peu de temps après mon arrivée, les deux gouverneurs reçurent la triste nouvelle de la mort du prince *Basile*, fils aîné de l'empereur, et présomptif héritier de l'empire. Ce prince, qui mourut à l'âge de dix-neuf à vingt ans, avoit toutes les qualités qui peuvent rendre un prince accompli. Outre qu'il étoit extrêmement bien fait, il avoit de l'esprit, du courage, de la droiture et un cœur généreux et libéral, ce qui le rendoit les délices de toute la cour. Le présomptif héritier de l'empire a une principauté qui est attaché à sa personne. Je passai par cette principauté en allant à *Duvarna;* la ville se nomme *Heleni :* il y a un très-beau monastère et une magnifique église. C'est la plus belle et la plus grande que j'aie vue en Éthiopie : elle est dédiée à sainte Hélène, et c'est apparemment de cette église que la ville a pris le nom d'*Heleni.* Au milieu de la grande place qui est devant l'église, on voit trois aiguilles pyramidales et triangulaires de granit, toutes remplies d'hiéroglyphes. Parmi les figures de ces aiguilles, je remarquai dans chaque face une serrure, ce qui est fort singulier; car les Éthiopiens ne se servent point de serrures, et n'en connoissent pas même l'usage. Quoiqu'il ne paroisse pas de piédestaux, ces aiguilles ne laissent pas d'être aussi hautes que l'obélisque qu'on voit dans la place de Saint-Pierre de Rome, posé sur son piédestal. On croit que ce pays est celui de la reine de *Saba :* plusieurs villages qui dépendent de cette principauté, portent encore aujourd'hui le nom de *Sabaïm.* On trouve dans les montagnes du marbre qui ne le cède en rien à celui d'Europe; mais ce qui est plus considérable, est qu'on y trouve beaucoup d'or, même en labourant la terre, et on m'en apporta en secret quelques morceaux, que je trouvai très-

fins. Les religieux de cette église sont habillés de peaux jaunes, et portent une culotte de la même couleur et de la même peau.

Après l'arrivée du courrier qui portoit la triste nouvelle de la mort du prince Basile, les *barnagas* la firent publier à son de trompe par toutes les villes de leur gouvernement. Tout le monde prit le deuil, qui consiste à se raser la tête; ce qui se pratique par tout l'empire, tant à l'égard des hommes et des femmes que des enfans. Le lendemain les deux gouverneurs, escortés de toute la milice et d'une multitude infinie de peuple, allèrent à l'église dédiée à la sainte Vierge, où l'on fit un service solennel pour le prince, après lequel on retourna au palais dans le même ordre. Les deux *barnagas* s'assirent dans une grande salle, et me placèrent au milieu d'eux; ensuite les officiers et les personnes de considération, hommes et femmes, se rangèrent autour de la salle. Des femmes avec des tambours de basque, et des hommes sans tambours, se placèrent au milieu de la salle, et commencèrent à faire mutuellement, en l'honneur du prince, des récits en forme de chansons, mais d'un ton si lugubre, que je ne pus m'empêcher d'en être attendri, et de pleurer pendant une heure que dura la cérémonie. Il y en avoit qui, pour marquer leur chagrin, se déchiroient le visage et se le mettoient tout en sang, ou se brûloient les tempes avec des bougies. Il n'y avoit dans cette salle que des personnes de qualité; le peuple étoit dans les cours, où il faisoit des cris si lamentables, qu'il auroit attendri les personnes les plus dures. Ces cérémonies durèrent trois jours, selon la coutume. Il faut remarquer que lorsque quelque Éthiopien meurt, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt, et pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des cérémonies particulières, et, après

l'avoir enveloppé d'un linceul neuf de coton, on le met dans un cercueil au milieu d'une salle avec des flambeaux de cire. On y redouble les cris et les pleurs au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'âme du défunt; les autres disent des vers à sa louange, ou s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, ou se brûlent la chair avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie, qui est affreuse et touchante, dure jusqu'à ce que les religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques psaumes et fait les encensemens, ils se mettent en marche tenant à la main droite une croix de fer, et un livre de prières à la gauche; ils portent eux-mêmes le corps, et psalmodient pendant tout le chemin. Les parens et amis du défunt suivent et continuent leurs cris avec des tambours de basque. Ils ont tous la tête rasée, qui est la marque du deuil, comme je l'ai déjà dit. Quand on passe devant quelque église, le convoi s'y arrête; on y fait quelques prières, ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là on recommence les encensemens; on chante pendant quelque temps les psaumes d'un ton lugubre, et on met le corps en terre. Les personnes considérables sont enterrées dans les églises, et les autres dans les cimetières communs, où l'on plante quantité de croix à peu près de la même manière que font les pères chartreux. Les assistans retournent à la maison du défunt, où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours matin et soir pour pleurer, et on ne mange point ailleurs pendant tout ce temps-là. Après trois jours on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort, et de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire. Quand le prince héritier ou quelque autre d'une qualité très-distinguée meurt, l'empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient

pressées. Comme il vouloit envoyer un ambassadeur en France, il fit venir *Mourat,* lui donna ses ordres, lui fit remettre sa lettre de créance pour le roi; et, après l'avoir revêtu du manteau de cérémonie dans une audience publique, il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux. Les chevaux qu'il devoit présenter au roi moururent en chemin. *Mourat* renvoya en cour pour en avoir d'autres : cet accident retarda son voyage, et me fit prendre la résolution d'aller l'attendre à *Messua,* pour donner ordre à notre embarquement.

La veille de mon départ, les *barnagas,* après avoir renvoyé les troupes qui m'avoient conduit à *Duvarna,* donnèrent ordre à cent lanciers à pied, qui avoient un officier à cheval à leur tête, de se tenir prêts à marcher le lendemain pour m'escorter jusqu'à *Messua.* Je renvoyai une partie de mes domestiques, et je n'en gardai que trente. Je partis de *Duvarna* le 8 septembre de l'an 1700, et je passai avec bien de la peine et du danger une rivière très-rapide nommée *Moraba.* Depuis *Duvarna,* les seigneurs des villages ne font plus porter les bagages par leurs vassaux; mais on se sert de certains bœufs qu'on nomme *bers,* et qui sont d'une espèce différente de ceux qu'on nomme *frida,* qui sont les bœufs ordinaires. Ces animaux, dont on ne mange point la chair, font beaucoup de chemin en peu de temps. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoit les grandes provisions de notre vaisseau, et l'autre nos tentes, parce que, depuis que les pluies avoient cessé, nous couchions la nuit à la campagne. Les habitans de ce pays, qui sont en partie mahométans et en partie chrétiens, apportent des vivres et des provisions aux caravanes qui passent.

Huit jours après être partis de *Duvarna,* nous arrivâmes à *Arcouva,* petite ville sur le bord de la mer Rouge, que les géographes appellent fort mal *Arequies;* nous n'y de-

meurâmes qu'une nuit. Nous passâmes le lendemain en bateau un bras de mer, et nous allâmes à *Messoua*, qui est une petite île, ou plutôt un rocher stérile sur lequel est bâtie une forteresse qui appartient au grand-seigneur, et qui est la demeure d'un bacha. C'est peu de chose que cette forteresse, et un vaisseau de guerre bien armé s'en saisiroit aisément. Pendant que j'y étois, un vaisseau anglois vint mouiller à la rade, ce qui jeta l'épouvante dans toute l'île. On songeoit déjà à se mettre en sûreté, lorsque le capitaine du vaisseau envoya sa chaloupe à terre pour assurer le commandant qu'il n'avoit rien à craindre des Anglois, qui étoient amis du grand-seigneur. Le bacha de *Messoua* met un gouverneur à *Suaquen*, ville dépendante de l'empire ottoman, sur le bord de la mer Rouge. C'est là que se fait la pêche des perles et des tortues, dont on fait un grand commerce, et dont le grand-seigneur tire un gros revenu. Le bacha de *Messoua* me reçut avec beaucoup d'honnêtetés, à la recommandation de l'empereur d'Éthiopie, qu'on craint beaucoup dans ce pays-là, et avec raison; car les Éthiopiens pourroient aisément se rendre maîtres de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant, et refusant de l'eau aux habitans de *Messoua*, qui sont obligés d'en faire venir d'*Arcouva;* car il n'y en a point dans l'île. Pendant que j'étois à la cour d'Éthiopie, j'appris que les Hollandois avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Éthiopiens; mais, soit que la différence de religion, soit que la grande puissance des Hollandois dans les Indes orientales leur aient donné de la jalousie, il est certain que les Éthiopiens n'en veulent point avoir avec eux; et je leur ai entendu dire qu'ils ne se fieroient jamais à des chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent point les saints, et qui ne croient pas la réalité de Jésus-Christ dans le saint sacrement. Les Anglois ont aussi envie de se lier

avec les Éthiopiens ; et je sais qu'un marchand arménien, nommé *Agapyri,* s'étoit associé aux Anglois pour entrer dans ce commerce, qui leur seroit avantageux. Car, outre l'or, la civette, les dents d'éléphant, etc., on tireroit de l'Éthiopie l'aloès, la myrrhe, la casse, le tamarin et le café, dont les Éthiopiens ne font pas un grand cas, et qu'on m'a dit avoir été transporté autrefois d'Éthiopie dans l'*Yémen* ou l'Arabie-Heureuse, d'où on le tire à présent; car on ne le cultive aujourd'hui en Éthiopie que par curiosité. La plante du *café* est à peu près comme le myrte; les feuilles en sont toujours vertes, mais plus larges et plus touffues. Il porte un fruit comme une pistache, et au-dessus une gousse où sont renfermées deux fèves, et c'est ce qu'on appelle le café. Cette gousse est d'abord verte, mais en mûrissant elle devient brune. Il est faux qu'on fasse passer le café par l'eau bouillante pour en gâter le germe, comme quelques-uns l'ont assuré; on le tire des gousses où il est renfermé, et on l'envoie sans autre préparation.

Les retardemens de l'ambassadeur *Mourat* m'inquiétoient, parce que j'appréhendois de perdre la *mousson.* Je lui écrivis que j'avois pris la résolution d'aller l'attendre à *Gedda.* Il me répondit que je pouvois y aller, et qu'il tâcheroit de s'y rendre ; que la mort du prince Basile, et les embarras qu'il avoit trouvés sur sa route, l'avoient empêché de me joindre. Ainsi je congédiai tous mes domestiques, et je les récompensai d'une manière qui leur aura donné de l'estime pour les François. Ils fondoient en larmes et vouloient tous me suivre; mais je ne le leur permis pas. Cela étant fait, je pris congé du bacha de *Messoua,* et je m'embarquai, le 28 octobre, sur une barque qui avoit été construite à Surate. Je ne voulus point me mettre sur les bâtimens du pays, qui me paroissoient fort mauvais et peu sûrs, les planches, quoique goudronnées, n'étant attachées ensemble qu'avec d'assez mé-

chantes cordes, aussi bien que les voiles, qui ne sont que de nattes de feuilles de *doni*. Cependant ces bâtimens si mal équipés, et encore plus mal gouvernés, portent beaucoup, et quoiqu'ils n'aient que sept ou huit hommes pour les conduire, ils sont d'un grand usage dans toute cette mer.

Nous abordâmes, deux jours après notre départ de *Messoua*, à une petite île nommée *Deheleq*. Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coutume d'y faire de l'eau et d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain, dont les habitans manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plupart du temps que de chair et de poisson. Nous restâmes huit jours dans cette île, parce que le vent nous devint contraire; mais sitôt qu'il fut bon, nous passâmes à une autre île nommée *Abugafar*, qui signifie *père du pardon*. Le capitaine ne manqua pas de descendre, et de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux *Abugafar*. Les mahométans craindroient de faire naufrage s'ils y manquoient, et ils se détournent même de leur route pour aller visiter ce prétendu saint. Nous cinglâmes ensuite en haute mer à travers les écueils qui sont à fleur d'eau et très-fréquens, ce qui rend cette navigation fort périlleuse; mais les pilotes qui connoissent ces écueils passent sans crainte tout au travers, quoiqu'on en trouve à tous momens. Nous arrivâmes le sixième jour à *Kautumbul;* c'est un rocher fort élevé dans la mer, à une demi-lieue de la terre ferme d'Arabie; nous y jetâmes l'ancre entre l'écueil et la terre, et nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous côtoyâmes l'Arabie, et nous mouillâmes à *Ibrahim Mersa*, c'est-à-dire, au *mouillage d'Abraham*. Nous continuâmes ensuite notre route, et, après huit jours de navigation, nous abordâmes à *Consita*. C'est une jolie ville, qui appartient au roi de la Mecque, et le premier port de mer de ses états du côté du midi. On y aborde volontiers, parce qu'on n'y paie qu'une

douane, et qu'il en faut payer deux ailleurs. Il y a de très-beaux magasins; on y met les marchandises qu'on débarque, et qu'on fait passer ensuite par terre sur le dos des chameaux à *Gedda,* qui en est éloignée de cinq à six journées. Nous demeurâmes huit jours a l'ancre à *Consita,* pour nous reposer et pour attendre le vent favorable. Le commerce est grand dans cette ville, parce qu'il y vient un grand nombre de marchands mahométans, arabes et indiens. On n'y reçoit point les Indiens idolâtres. Les vivres y sont à meilleur marché, et en plus grande abondance qu'à *Gedda,* où nous arrivâmes le 5 de décembre de l'année 1700. Depuis *Kautumbul* jusqu'à *Gedda,* nous ne naviguions que le jour, et nous mouillions tous les soirs à cause des écueils.

Gedda est une grande ville sur le bord de la mer à demi-journée de la Mecque. Le port ou plutôt la rade en est assez sûre, quoiqu'elle ait le nord-ouest pour traversier. Le fond est assez bon en certains endroits, et les petits vaisseaux y sont à flot; mais les gros sont obligés de rester à une lieue. J'allai à terre et je logeai dans un *oquel.* Ce sont quatre grands corps de logis à trois étages avec une cour au milieu. L'étage d'en bas est pour les magasins; les passagers occupent les autres étages. Il n'y a point d'autres hôtelleries en ce pays-là non plus qu'en Turquie. Il y a quantité de ces *oquels* dans *Gedda.* D'abord qu'un voyageur est arrivé, il va chercher des chambres et des magasins qui lui conviennent, et dont il paie au maître un prix réglé qui n'augmente ni ne diminue jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terrasse et une cuisine. Ces *oquels* sont des asiles et des lieux sacrés, où l'on ne craint ni les insultes ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'on n'y fournit rien; il faut se meubler, acheter et préparer soi-même ce qu'on veut manger, à moins qu'on ne le fasse faire par ses domestiques.

Deux jours après que je fus arrivé à *Gedda*, le roi de *la Mecque* y vint avec une armée de vingt mille hommes. Il fit dresser ses tentes et campa à la porte de la ville, qui conduit à *la Mecque*. Je le vis; c'est un homme âgé d'environ soixante ans, d'une taille majestueuse, mais dont le regard paroît affreux; il a la lèvre inférieure fendue du côté droit; ses sujets et ses voisins ne se louent pas de sa douceur ni de sa clémence. Il obligea le bacha qui est à *Gedda*, de la part du grand-seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or, et le menaça de le chasser s'il ne lui obéissoit sur-le-champ. Il fit aussi une avanie à tous les marchands sujets du grand-seigneur, qui y sont établis pour le négoce, et il leur fit payer trente mille écus d'or. Il fit distribuer ces deux sommes à ses troupes, qui sont toujours nombreuses, ce qui le rend maître de la campagne. Il vient tous les ans des caravanes des Indes et de Turquie en pélerinage à *la Mecque*. Il y en a de fort riches; car les marchands se joignent à ces caravanes pour faire passer leurs marchandises des Indes en Europe, et d'Europe aux Indes. Quand ces caravanes arrivent à *la Mecque*, il s'y tient une grande foire où se trouvent une multitude infinie de marchands mahométans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde, qu'on y échange. Le roi de *la Mecque* s'avisa de faire piller les caravanes des Indes et de Turquie en 1699 et 1700. Ce prince s'appelle *chérif* ou *noble par excellence*, parce qu'il prétend être descendu du prophète Mahomet. Le grand-seigneur étoit depuis long-temps en possession de donner l'investiture de ce royaume; mais ce *chérif*, qui est fier et hautain, s'est soustrait à l'autorité du grand-seigneur, qu'il appelle par mépris *elon mamluq*, c'est-à-dire *fils d'un esclave*.

Médine est la capitale de son royaume; elle est fameuse par le tombeau de Mahomet, comme *la Mecque* est cé-

lèbre par sa naissance. Le prince ne demeure pas souvent à *Médine*, parce qu'il est presque toujours à la tête de ses armées. Les Turcs, en arrivant à *Médine*, ôtent leurs habits par respect, ne gardant qu'une écharpe qui leur couvre le milieu du corps ; ils viennent de trois ou quatre lieues en cet équipage. Ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette loi, paient une somme d'argent pour faire un sacrifice à Dieu en l'honneur de Mahomet. *Gedda* n'est pas un lieu où les chrétiens puissent s'établir, particulièrement les Francs, à cause du voisinage de *la Mecque;* les mahométans ne le souffriroient pas. Il s'y fait cependant un grand commerce ; car les vaisseaux qui reviennent des Indes y mouillent. Le grand-seigneur entretient ordinairement dans ces mers trente gros vaisseaux pour le transport des marchandises. Ces vaisseaux, qui pourroient être percés pour cent pièces de canon, n'en ont point. Tout est cher à *Gedda*, jusqu'à l'eau, à cause du grand abord de tant de nations différentes ; une pinte d'eau, mesure de Paris, coûte deux ou trois sous, parce qu'on l'apporte de quatre lieues loin. Les murailles de la ville ne valent rien : la forteresse, qui est du côté de la mer, est un peu meilleure ; mais elle ne pourroit pas soutenir un siége, quoiqu'il y ait quelques pièces de canon pour sa défense. La plupart des maisons sont de pierres ; elles ont des terrasses au lieu de toit, à la manière des Orientaux. On me fit voir sur le bord de la mer, à deux portées de mousquet de la ville, un tombeau qu'ils assurent être celui d'Ève, notre première mère. Les environs de *Gedda* sont tout-à-fait désagréables : on n'y voit que des rochers stériles et des lieux incultes pleins de sable. J'aurois bien souhaité voir *la Mecque;* mais il y a défense aux chrétiens d'y paroître, sous peine de la vie. Il n'y a point de rivière entre *Gedda* et *la Mecque*, comme quelques-uns l'ont avancé mal à propos ; il n'y a qu'une fontaine où l'on va puiser l'eau qu'on boit à *Gedda*.

Après avoir demeuré un mois dans cette ville, j'appris que l'ambassadeur *Mourat* ne viendroit pas sitôt; et que, s'il perdoit la *mousson*, il seroit obligé de demeurer encore un an en Éthiopie. Cela me fit prendre la résolution de m'embarquer sur les vaisseaux qui se disposoient pour aller à *Suez*, et de visiter le mont *Sinaï*, où *Mourat* m'avoit mandé de me rendre, en cas qu'il ne vînt pas à *Gedda*. Je m'embarquai le 12 de janvier de l'année 1701, sur des vaisseaux que le grand-seigneur avoit fait bâtir à Surate. Quoique ces vaisseaux soient fort grands, ils n'ont qu'un pont. Les bords en sont si élevés, qu'un homme de la plus haute taille, étant debout, ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaisseaux sont très-épais et très-durs; leurs mâts et leurs voiles sont peu différens des nôtres. Ce qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux, c'est qu'on y pratique des chambres ou citernes, lesquelles sont si grandes, qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau nécessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces citernes sont si bien vernissées en dedans que l'eau s'y conserve très-pure et très-saine, et beaucoup mieux que dans les tonneaux dont on se sert en Europe. Nous eûmes bien de la peine à sortir des écueils qui sont autour de *Gedda*, et dont toute cette mer est remplie; ce qui nous obligeoit à nous soutenir toujours près des terres que nous laissions sur la droite. Nous jetions tous les soirs l'ancre pour ne pas donner dans les écueils, que les pilotes de ces mers évitent avec une adresse merveilleuse; on les voit à fleur d'eau de tous côtés, et ces pilotes passent hardiment au travers, par le grand usage qu'ils ont depuis leur enfance de naviguer sur ces mers; car plusieurs de ces matelots sont nés sur ces bâtimens, qu'on peut regarder comme de grands magasins flottans. Après cinq ou six jours de navigation, nous mouillâmes à l'île d'*Hassama*, à deux lieues de la terre ferme; elle n'est pas habitée, mais on y

fait de l'eau qui est très-bonne. De là jusqu'à *Suez* on mouille tous les soirs près de terre, et les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraîchissemens.

Douze ou treize jours après être partis d'*Hassama,* nous arrivâmes à la rade d'*Yambo.* C'est une ville assez grande, défendue par un château qui est sur le bord de la mer, dont les fortifications sont fort misérables. Elle appartient au roi de *la Mecque.* Je n'allai pas la voir, parce que les Arabes qui courent de tous côtés dans ces quartiers volent les passans, et maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arrêta huit jours dans cette rade. Deux jours après notre départ d'*Yambo,* nous mouillâmes entre deux écueils, et nous y essuyâmes une si furieuse tempête, que nos deux câbles se rompirent, ce qui nous mit en grand danger de nous perdre ; mais la tempête ne dura pas. Nous abordâmes à *Mieula.* C'est une ville à peu près de la même grandeur qu'*Yambo,* qui a aussi un château de peu de défense. De là nous passâmes à *Chiurma.* C'est un très-bon port où les vaisseaux sont à l'abri des tempêtes. Il n'y a en ce lieu-là ni ville ni village, mais quelques tentes où habitent des Arabes. Nous arrivâmes à *Chiurma* le 12 avril, à cause que les vents contraires nous arrêtèrent long-temps. La *mousson* étant avancée, je désespérois de pouvoir tenir plus long-temps la mer, et je débarquai à *Chiurma;* j'y pris des chameaux qui me conduisirent à *Tour* en six jours. *Tour* appartient au grand-seigneur : il y a une garnison dans le château avec un aga qui y commande, et un grand nombre de chrétiens grecs dans le village. Ils ont un monastère de leur rit, lequel dépend du grand monastère du mont *Sinaï.* J'appris en ce lieu-là que l'archevêque du monastère du mont *Sinaï,* qui étoit paralytique, et qui avoit été informé de mon arrivée à *Gedda,* avoit donné ses ordres à *Tour* pour qu'on m'engageât à l'aller voir. Je me mis donc en chemin, et je pris la route de ce

fameux monastère, où je n'arrivai qu'après trois jours de marche par des chemins impraticables, et par des montagnes très-difficiles. Le monastère du mont *Sinaï* est situé au pied de la montagne; les portes en sont toujours murées à cause des courses des Arabes. On m'y tira par une poulie avec des cordes, et on y fit entrer mes hardes de la même manière. Je saluai d'abord l'archevêque, qui est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-treize ans. Je le trouvai paralytique de la moitié du corps; il me fit compassion. Je le connoissois depuis quelques années, parce que je l'avois traité au *Caire* d'une maladie dont je l'avois guéri. Je fus encore assez heureux pour le mettre en état de célébrer pontificalement la messe le jour de Pâques, ce qu'il n'avoit pu faire depuis long-temps.

Ce monastère est solidement bâti, ayant de bonnes et fortes murailles. L'église est magnifique; c'est un ouvrage de l'empereur Justinien, à ce que me dirent les religieux. Ils sont au nombre de cinquante, sans compter ceux qui vont à la quête. Leur vie est très-austère; ils ne boivent point de vin et ne mangent jamais de viande, même dans leurs plus grandes maladies. L'eau qu'ils boivent est excellente; elle vient d'une source qui est au milieu du monastère. On leur donne, trois fois la semaine, un petit verre d'eau-de-vie, qu'on fait avec des dattes. Ils jeûnent très-austèrement les quatre carêmes qui sont en usage dans l'église orientale; hors ce temps-là, on leur sert à table des légumes et du poisson salé. Ils se lèvent la nuit pour chanter l'office divin, et ils en passent la plus grande partie au chœur. Ils me firent voir une châsse de marbre blanc, couverte d'un riche drap d'or, dans laquelle est renfermé le corps de sainte Catherine, qu'on ne voit point. On montre seulement une main de la sainte, qui est fort desséchée, et dont les doigts sont pleins de bagues et d'an-

neaux d'or. L'archevêque, qui est aussi abbé du monastère, a sous lui un prieur dont le pouvoir est fort borné, quand l'archevêque n'est pas absent. J'eus la curiosité d'aller au haut de la montagne, jusqu'au lieu où Dieu donna les deux tables de la loi à Moïse. L'archevêque eut la bonté de m'y faire accompagner par quelques-uns de ses religieux. Nous montâmes au moins quatre mille degrés avant que d'arriver au sommet de cette fameuse montagne, où l'on a bâti une chapelle assez propre. Nous vîmes ensuite la chapelle d'Élie; nous déjeûnâmes à la fontaine, et nous revînmes au monastère après avoir beaucoup fatigué. La montagne voisine est encore plus haute; je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvai encore accablé de la première journée. C'est sur cette seconde montagne que le corps de sainte Catherine fut transporté par les anges après qu'elle eut été martyrisée.

Je demeurai un mois dans ce monastère, en attendant l'ambassadeur *Mourat*. Je commençois à m'y ennuyer, et je désespérois de le voir, lorsqu'on m'apprit qu'il n'étoit pas loin, et qu'il alloit arriver au monastère. Cette nouvelle me causa une joie très-sensible. J'allai le recevoir, et je le présentai à l'archevêque, qui le reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il me raconta toutes les disgrâces de son voyage; il m'apprit que la mort du prince Basile avoit d'abord retardé son départ; que l'empereur cependant, malgré l'accablement de sa douleur, lui avoit donné audience, et l'avoit expédié; qu'il s'étoit arrêté à *Duvarna* pour attendre de nouveaux ordres de l'empereur. Il me dit les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de la part du roi de *la Mecque*, qui lui avoit enlevé les enfans éthiopiens qu'il amenoit en France; et que, pour comble de disgrâce, le vaisseau sur lequel étoient les présens avoit fait naufrage près de *Tour;* que neuf gros vaisseaux chargés

de café étoient demeurés dans ce port parce qu'ils étoient partis trop tard, et qu'ils avoient perdu le temps de la *mousson*. Ce retardement a rendu le café fort cher au *Caire*, ces vaisseaux n'ayant pu gagner *Suez*, où ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du blé, du riz, et autres denrées qu'ils tirent du *Caire* en échange de celles des Indes. Après que l'ambassadeur *Mourat* se fut reposé pendant cinq jours au mont *Sinaï*, nous reprîmes la route de *Tour*, où nous rejoignîmes ses gens et ses équipages. Nous ne demeurâmes qu'une nuit dans ce port, et nous partîmes dès le lendemain par terre, en côtoyant presque toujours la mer, pour aller à *Suez*, où nous arrivâmes en cinq jours.

Suez est une petite ville au fond de la mer Rouge. C'est le port du *Caire*, dont elle est éloignée de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un château bâti à l'antique et mal fortifié. Il y a un gouverneur avec deux cents hommes de garnison, et de très-beaux magasins. Le pays n'est pas agréable; on ne voit que déserts remplis de rochers et de sables. Cette ville n'a point d'eau non plus que *Gedda;* on l'y apporte de dehors, mais elle y est à meilleur marché. A mon arrivée à *Tour*, j'écrivis à M. Maillet, consul de France au *Caire*, pour lui faire savoir l'arrivée de l'ambassadeur. Il me pria de me rendre au *Caire* le plus tôt que je pourrois. J'obéis, et je me servis de la première caravane qui partit. Elle étoit composée d'environ huit mille chameaux. Je montai sur un dromadaire, et, après avoir fait trois lieues avec la caravane, je pris le devant et j'arrivai en vingt-quatre heures au *Caire*. Ces dromadaires sont plus petits que les chameaux; leur pas est rude, mais fort vite, et ils marchent vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne s'en sert que pour porter les hommes. A mon arrivée au *Caire*, je rendis compte de

mon voyage à monsieur notre consul, et je fis préparer une belle maison pour loger l'ambassadeur, qui arriva deux jours après. M. Maillet lui envoya à son arrivée toutes sortes de rafraîchissemens, et convint avec lui que je passerois en France pour instruire la cour de tout ce que je viens de raconter.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

INTRODUCTION. . . . . j

MISSIONS DE SYRIE.

LETTRE DU PÈRE NACCHI, supérieur général des missions de la compagnie de Jésus, AU PÈRE TAMBURINI, général de cette compagnie. 1

Nation maronite. 2

MISSION DE NOTRE-DAME D'ALEP. 3

Établissement de la mission. 4

Persécutions contre les missionnaires. 7

Sacrifice du *korban* et autres superstitions. — Le père Besson. 8

Conversion des patriarches schismatiques d'Alexandrie, d'Alep et de Damas. 11

Mort du père B. Couder, missionnaire distingué d'Alep. . . . 13

MISSION DE SAINT-PAUL DE DAMAS. 14

Mort du père Clisson au milieu des pestiférés. — Charité du père Blein. 17

MISSION DE SAINT-JEAN A TRIPOLI. 18

Travaux apostoliques du père Amieu. 19

Manière dont les curés grecs conservent et administrent l'eucharistie. 22

Conversion des religieux schismatiques du monastère de Belmande. 23

MISSION DE NOTRE DAME DE SÉIDE. 26

Établissement d'une congrégation à Séide. 28

Le père Lambert établit la mission d'Antoura. 32

MISSION DE SAINT-JOSEPH D'ANTOURA. . . . . *ib.*

Histoire d'un jeune Turc et d'une jeune Hollandaise. 36

MÉMOIRE SUR LA VILLE ET LES ENVIRONS D'ALEP. 42

Marche et ordre des caravanes. 43

Arrivée des caravanes à la Mecque. 46

Tartares Yousbecks. 48

Pages
Situation de la ville d'Antioche. — Premier siége de saint Pierre. 50
Le Vieux de la montagne, chef des Arsacides (Assassins). . . 51
Nation des Druses; leur origine, leur religion. 53
LETTRE D'UN MISSIONNAIRE D'ALEP. 57
Ramadan (carême) des Turcs. . . . . *ib.*
Pâques chrétiennes en Syrie. 61
LETTRE DU PÈRE FROMAGE AU PÈRE LE CAMUS. 15 *octobre* 1736. 65
Synode des Maronites, pour la réformation des abus de cette église. . . . . *ib.*
Ouverture et ordre du concile. 68
RELATION D'UNE MISSION DANS LES ENVIRONS DU MONT LIBAN. 71
Colonie françoise, souche de la nation des Druses. 73
Religion des Druses. 74
Notice sur Abunaufel, juge des Maronites. 77
MÉMOIRE SUR LA VILLE DE DAMAS ET SUR SES DEHORS. 81
Ancienne et nouvelle Damas. 85
Mosquée, autrefois église de Saint-Jean, et grande rue de Damas. — Baptême de saint Paul, par Ananias. 85
Description des environs de Damas. 87
Montagne d'Abel. — Tombeau de Caïn 90
Grotte du prophète Élie. 92
Champ de la victoire. 94
Sources du Jourdain. 96
Anecdote sur la source de la rivière Aboulouaire. . . . . *ib.*
Tombeaux de Nemrod, de Seth et de Noé. 102
Chemin de Damas à Jérusalem, sur lequel saint Paul fut converti. 105
LETTRE D'UN MISSIONNAIRE DE DAMAS. 105
Travail de la soie dans les montagnes de l'Antiliban. — Culture du coton. 106
Mission sur la montagne Jabal-Chek (du vieillard). 109
LETTRE DU PÈRE GURYNANT. 4 *novembre* 1739. . . . 112
Soulèvement des Turcs à Damas contre le bacha. — Guerre. 115
LETTRE DU PÈRE CHABERT. 25 *juin* 1742. 119
Emprisonnement de quatre missionnaires; mauvais traitemens qu'ils éprouvent. 122

Pages
LETTRE DE M. DE LANE, consul de Séide, A M. LE COMTE DE CASTELLANE, ambassadeur à la Porte. 2 *janvier* 1745. 124
Persécutions suscitées contre les missionnaires. . . . . *ib.*
LETTRE DU PÈRE ROUSSET. 15 *septembre* 1750. 127
Avanies imposées aux chrétiens. 128
Distribution des eaux dans la ville de Damas. 129
RELATION D'UN VOYAGE A CANNOBIN, *dans le mont Liban*, PAR LE PÈRE PETITQUEUX. 131
Fête des cèdres du Liban. 132
Monastère de Marserkis ou de Saint-Élisée. 134
Le patriarche de Cannobin. — Monastère de Saint-Antoine. 136
LETTRE DU PÈRE NERET AU PÈRE FLEURIAU. 138
Voyage de la *terre-sainte*. — Séide ou Sidon. — Sarepta. . . 139
Tyr. — Puits de Salomon. — Chemin d'Alexandre. — Saint-Jean-d'Acre. 141
Césarée. — Jaffa. — Rama. — Vallée de Térébinthe. 144
Jérusalem et ses monumens. 148
Pélerinage au Jourdain et à la vallée de Josaphat. 153
Offices de la semaine-sainte à Jérusalem. 155
Pélerinage à Bethléem et aux montagnes de Judée. 157
Retour à Jérusalem. — Suite de la description de cette ville. . 160
Environs de Jérusalem. — Tombeaux de la Vierge et de saint Joseph. — Montagne des Oliviers. — Vestiges des pieds du Sauveur. 163
Monastère de Saint-Saba. — Départ de Jérusalem. 166
Nazareth. — Chapelle de la Vierge. — Saphet. — Capharnaüm. — Tibériade. 168
Cana. — Mont Thabor. — Mont Carmel. 171
Chevaliers de Jérusalem. 174
LETTRE D'UN MISSIONNAIRE. 19 *octobre* 1675. 175
Voyage à Bassora. — Description de cette ville. . . . . *ib.*
Alexandrette. — Alep. — Antioche. — Diarbeker. 177
Navigations sur le Tigre. — Ruines de Babylone. — Bagdad. — Bassora. 180

MISSIONS DE L'ÉGYPTE.

DISCOURS SUR L'ÉGYPTE, PAR LE PÈRE SICARD, de la compagnie de Jésus. 184

Pages
Noms et situation de l'Égypte. 184
Gouvernement. 185
Productions. 188
Le Nil. 192
Le Caire. 198
Alexandrie. 205
Thèbes. 210
Restes de l'ancienne Égypte païenne. 215
Restes de l'ancienne Égypte chrétienne. 216
LETTRE DU PÈRE DU BERNAT AU PÈRE FLEURIAU. 20 *juillet* 1711. 218
Historique de la nation copte. . . . . *ib.*
Clergé copte. 221
Coptes convertis et catholiques. 225
Pratiques des Coptes dans l'administration des sacremens. . . 228
Melchites. 240
LETTRE DU PÈRE SICCARD AU COMTE DE TOULOUSE. 1er *mai* 1716. 243
Voyage au désert de Saint-Macaire. — Description du monastère. 245
Réception au monastère de Notre-Dame des Suriens. 249
Rencontre avec les Arabes vagabonds. 251
Erreurs des Coptes combattues. 252
Mission au monastère d'Elbaramous. 256
Le lac Nitrie ou Natron. — Traversée de la plaine de Bhar bela ma. — Missions à Étris et à Oüardan. 258
Damanehour. — Deirout. — Alexandrie. — Rosette. 261
Voyage dans l'île du Delta. — Habile voleur de Dagoué. . . . 264
Mansoura. — Démaie. — Sel ammoniac. — Bolquas. — Sainte-Damianne. — Mehallé. 266
Monumens de Bhabeit, ou maison de beauté. — Retour au Caire. 269
Voyage dans la Haute-Égypte. 275
Mission d'Aboutigé et de Settefé. — Anecdote. . . . . *ib.*
Le serpent d'Akmin. — Escorte du cachef d'Assena. — Convoi funèbre. — Temple et zodiaque de Dendera. — Forêt de doums. 279
Chounés ou magasins de grains. — Histoire du Nour ou feu saint du sépulcre de Jésus-Christ. 284
Conférence avec les chrétiens de Néquadé. 286

Pages
Ustensiles de pierre de baram. — Navigation sur le Nil. — Séjour à Girgé, capitale de la Haute-Égypte. 290
Mission à Manfelouth. — Heureux effets des médicamens envoyés d'Europe. 296
Portique d'Achemounain. — Trésor caché. 298
Grottes de la Basse-Thébaïde. — Petit temple. — Vallée du Buffle. — La voûte aux écritures. 301
Ruines de la ville d'Antinopolis ou d'Antinoé. — Colonne de Sévère Alexandre et inscriptions grecques. 308
Monastères de Saint-Jean, de Saint-Michel et d'Abouphané. — Canal de Joseph. 312
Conversion du Copte Victor. — Jeûne des habitans de Mellavi. 315
Retour au Caire. — Pyramides. — Sphinx. 317
LETTRE DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU. 320
Voyage dans les déserts de la Thébaïde. . . . . *ib.*
Description du monastère de Saint-Antoine. 322
Religieux qui habitent ce monastère. 326
Spectacle de la mer Rouge. 330
Monastère de Saint-Paul. 334
Retour au monastère de Saint-Antoine. — Grotte de ce saint. 336
Retour au Caire. — Le lézard oûaral. 338
LETTRE DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU. 339
Dissertation sur la route que les Israélites prirent pour sortir de l'Égypte en traversant la mer Rouge, et sur les diverses circonstances de ce voyage miraculeux. . . . . *ib.*
Discussion des objections faites par les incrédules. 370
LETTRE DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU. 380
Voyage au mont Sinaï et au monastère de Saint-Basile. . . . *ib.*
Dissertation sur le miracle de l'eau du rocher d'Horeb et sur le moule de la tête du veau d'or. 383
Curiosités du port de Tour. — Route de Suez. 387
LETTRE DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU. 389
Voyage aux cataractes du Nil. . . . . *ib.*
Monumens de Thèbes. — Le lac Mœris. 391
Monastère de Saint-Pacôme. 393
Révolutions au Caire. 396
LETTRE DU PÈRE SICARD AU PÈRE FLEURIAU. 2 *juin* 1723. 398
Mission dans le Delta; anciennes villes découvertes, monumens. . . . . *ib.*
LETTRE DU PÈRE SICARD A M. ***. 401

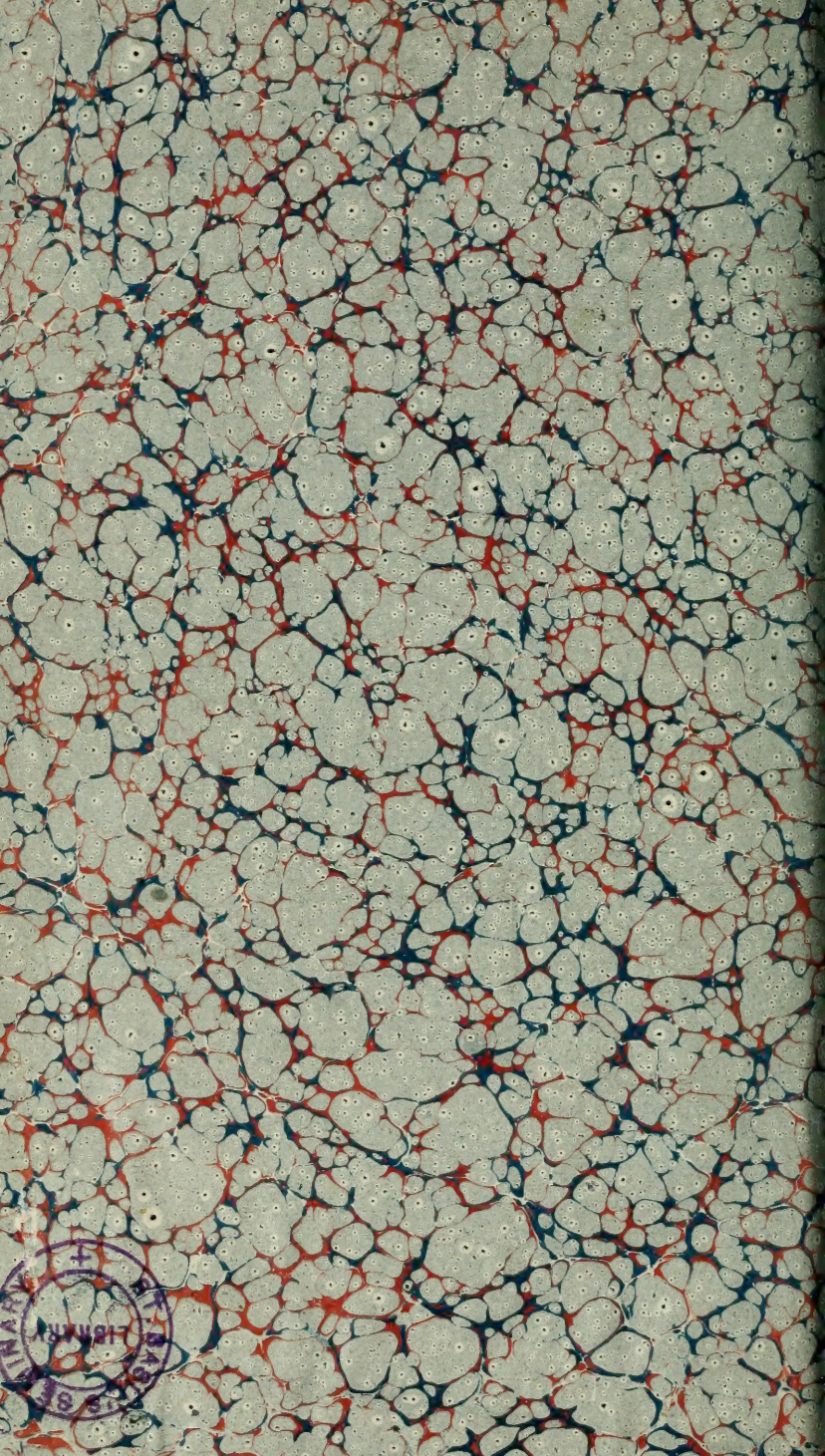
Pages
De la pêche et du commerce des poissons en Égypte, à l'intérieur et à l'extérieur. . . . . *ib.*
Pêche de l'hippopotame et du crocodile. 409
RÉPONSE DU PÈRE SICARD A UN MÉMOIRE DE MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES. 411
Sur le natron ou nitre d'Égypte. . . . . *ib.*
Sur le sel ammoniac. 413
Sur les pierres et les marbres d'Égypte. 415
Sur les fours à poulets. 416
LETTRE DU GÉNÉRAL DES MISSIONS en Égypte, AU PÈRE FLEURIAU. 421
Annonce de la mort du père Sicard. — Son éloge historique. *ib.*

MISSIONS D'ÉTHIOPIE.

TABLEAU DE L'ÉTHIOPIE. 427
Fondation du royaume d'Éthiopie. — Frumence y annonce l'Évangile. — L'église éthiopienne séparée de l'église catholique. . . . . *ib.*
La couronne d'Éthiopie est momentanément usurpée par une nouvelle Athalie sur les descendans de Salomon. — David chassé du trône. — Secours du Portugal, et envoi des missionnaires. — Règne de Claude. 428
Mission d'André Oviedo. — Persécution d'Adamas. — Guerre d'Atznaf-Seghed II contre les Galles. 430
Le père Paez ramène Atznaf-Seghed à l'église romaine. — Révoltes de Zaslacé et de Ras-Athanase. 432
Le trône est disputé entre Susneios et Jacob. — Le père Paez fait maintenir Susneios et l'empire dans la communion romaine. 434
Mort du père Paez. — Le père Alphonse Mendez lui succède dans le patriarcat de l'Éthiopie. — Révolte des hérétiques. 437
Persécution. — Martyre des missionnaires sous le règne de Faciladas. — Seconde persécution sous l'usurpateur David. 439
RELATION ABRÉGÉE DU VOYAGE DE M. PONCET, médecin français, en Éthiopie, pendant les années 1698, 1699 et 1700. 443
M. Poncet et le père Brevedent partent du Caire et s'embarquent sur le Nil. — Rendez-vous des caravanes de Sennar et d'Éthiopie. — Ordre dans la marche des caravanes. . . *ib.*

Pages

Séjour à Helaoüé. — Passage à Chabbé et à Selyme. — Productions, climat de ces contrées. 446
Bonne réception du gouverneur d'Argos. — Détails sur le pays de Machou et sur ses habitans. — Pain de dora. . . . 447
Arrivée à Dongola. — Audience du roi. 450
Route dans le royaume de Sennar. — Description de la ville de Sennar. — Cérémonial de la présentation au roi. — Manière de vivre de ce prince. 451
Productions, climat ; caractère du peuple ; commerce de Sennar. 455
Départ de Sennar. — Le vieillard de Bacras. — Séjour à Giesim. — Arbres particuliers au pays. 458
Description de la route de Serké à Gondar. — Bagages laissés à Girana. — Usage pour leur transport. 462
Séjour forcé à Barko. — Mort du père de Brevedent. 464
Arrivée de M. Poncet à Gondar, et audience de l'empereur d'Éthiopie. 465
Fête de l'Assomption. — Communion de l'empereur. — Réception des placets. — Dîner public. — Portrait de l'impératrice. 467
Description et commerce de Gondar. — Monnaie. 470
Moines éthiopiens. — Leur influence. — Mort d'un ex-patriarche. 471
Haine des Éthiopiens contre les mahométans et les Européens. 472
Royaumes qui composent l'empire d'Éthiopie. — L'empereur, maître absolu des biens de ses sujets. 473
Climat de l'Éthiopie. — Cause du débordement du Nil, en Égypte. — Productions du sol. 474
Guerre. — Usages militaires. — Célébration de la fête de Noël, après la guerre. 476
Portrait et habillement des Éthiopiens. 477
Portrait de l'empereur Jésus. — Son amour pour la justice. — Son goût pour les remèdes chimiques. — Son désir de s'instruire dans la religion. 478
Renseignemens sur les sources du Nil. — Le lac de Dembea. — Hippopotames. 481
Voyage à Emfras. — Les civettes. — Les vendanges. 483
Religion et pratiques religieuses des Éthiopiens. — Circoncision. 485

Pages
M. Poncet demande à quitter l'Éthiopie. — Ambassade et présens pour le roi de France. 487
Départ. — Ordre de l'empereur pour la route. — Fêtes et spectacles à Emfras. 489
Passage à Coga. — Les provinces d'Ogara, de Siry et d'Adoua. 491
Duvarna, capitale du Tigra. — Nouvelle de la mort du prince Basile. — Monumens curieux de la principauté d'Heleni. — Cérémonies du deuil. — Usages des Éthiopiens dans les enterremens. 492
Départ de Duvarna. — Arrivée à Messua, en Turquie. — Tentatives infructueuses des Hollandais et des Portugais, pour commercer avec les Éthiopiens. 496
Embarquement à Messua, et navigation sur la mer Rouge. 498
Relâche à Gedda. — Oquels ou hôtelleries de cette ville. — Avanies du roi de la Mecque. — Médine. 500
Embarquement pour Suez. — Vaisseaux turcs. — Difficultés de la navigation. — Hassama. — Yambo. — Mieula. — Chiurma. — Tour. — Visite et séjour au monastère du mont Sinaï. 503
L'ambassadeur éthiopien Mourat rejoint M. Poncet. — Accident du voyage de l'ambassadeur. — Arrivée au Caire. . 506

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.